This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

840.6
M558

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

840.6
M558

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

A PARIS;
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT,
1807.

MU

(N°. CCLXXXV.)
(SAMEDI 3 JANVIER 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

PROSPECTUS

DU MERCURE DE FRANCE POUR L'ANNÉE 1807.

Nous avons exposé, au commencement de l'année dernière, les idées qui nous paroissoient propres à rendre la rédaction de ce Journal plus exacte, plus complète et plus intéressante. Nous nous contenterons de les retracer ici en peu de mots, afin que nos lecteurs puissent plus aisément comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons promis.

Nous avions senti depuis long-temps que la partie du *Mercure*, consacrée aux *spectacles*, quel que fût le talent des rédacteurs, étoit essentiellement froide, et devenoit, en quelque sorte, parasite, par la nature même de ce Journal, qui, ne paroissant que tous les huit jours, est nécessairement prévenu par les feuilles quotidiennes. Nous nous proposâmes en conséquence de supprimer cette partie, en nous réservant de consigner comme un simple fait le succès ou la chute des ouvrages dramatiques. Cette suppression laissoit un vide à remplir ; nous crûmes que les nouvelles des arts et des sciences nous en fourniroient un moyen d'autant plus convenable, que cette partie manquoit au *Mercure*, et paroissoit être desirée par un grand nombre de lecteurs ; mais la suppression de l'article des *spectacles*, quoique motivée sur des raisons très-solides, auroit pu cependant exciter de justes regrets, si nous n'avions annoncé le

dessein de rendre un compte réfléchi et détaillé des pièces de théâtre, qui soit par leur succès, soit par leur genre même paroîtroient dignes de fixer les regards et l'attention de la critique.

Une autre partie sembloit appeler aussi la réforme : depuis son origine, le *Mercure* étoit, en quelque sorte, le registre des essais plus ou moins heureux de tous ceux qui débutoient dans la carrière de la poésie; mais à mesure qu'il est devenu plus aisé de faire des vers mauvais ou médiocres, ce qui est à peu près la même chose, les rédacteurs du *Mercure* auroient dû devenir plus difficiles; et c'est d'après ce principe que nous promîmes d'écarter tout ce qui, dans ce genre, ne porteroit pas la marque d'une certaine perfection, ou d'un certain talent : sévérité qui menaçoit de sécheresse cette partie, qu'il est juste de regarder comme un des élémens constitutifs du *Mercure*, si nous n'avions pu rassurer les amateurs de la poésie, en leur annonçant que les poètes les plus distingués de l'époque actuelle vondroient bien venir à notre secours, et, par le plus heureux dédommagement, nous mettroient, sous ce rapport, à l'abri de toute crainte de disette.

Les mêmes motifs qui nous avoient portés à retrancher l'article des *spectacles*, nous engagèrent à bannir de la partie politique tous les *on dit*, tout ce qui n'est que bruit ou conjecture, véritable aliment des feuilles de tous les jours, matériaux éphémères comme elles, qui ne doivent point entrer dans la composition d'un Journal hebdomadaire, où le certain et la vérité ont seuls le droit de trouver place. Nous annonçâmes donc que nous n'y publierions, avec les actes du Gouvernement, que ce qui présenteroit le caractère de la certitude.

Enfin, le public ayant paru satisfait de la manière dont la critique littéraire étoit traitée dans ce Journal, des principes, soit de goût, soit de morale sur lesquels elle étoit établie, des écrivains qui en étoient devenus les organes, nous crûmes n'avoir à lui promettre, à cet égard, qu'un

redoublement d'ardeur et de zèle, dont nous lui donnions d'avance une sorte de gage, en annonçant que MM. de *Bonald* et de *Châteaubriand* ne dédaigneroient pas de s'associer à nos efforts. Telles furent nos promesses : c'est aux amis des lettres et aux lecteurs du *Mercure* à juger si nous les avons convenablement exécutées.

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur les différens travaux dont s'est composée la rédaction de ce Journal pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, pour voir qu'on n'a rien négligé de ce qui pouvoit conduire au but qu'on s'étoit proposé : on a eu soin de présenter une analyse exacte, et un extrait médité du petit nombre de pièces de théâtre qui ont paru avec quelqu'éclat, et qui appelloient naturellement l'examen de la critique. Cet examen a été, comme il nous semble, ce qu'il devoit être dans un Journal, dont la nature permet de tout refuser aux passions, pour accorder tout aux principes. On a tâché de se tenir également éloigné de l'aveugle engouement des admirateurs outrés, et de l'emportement suspect des censeurs trop sévères. La critique trouve souvent un écueil dans ce qui paroît être le gage le plus assuré de son succès : il arrive qu'elle s'écarte d'autant plus des principes qui devroient toujours la diriger, qu'elle cherche davantage à flatter la malice des lecteurs ; ceux à qui elle s'adresse lui demandent rarement compte de ses motifs, et ne lui sachant gré que de sa malignité, applaudissent moins à sa justice qu'à sa violence ; mais ni la violence de la critique, ni les applaudissemens des lecteurs ne peuvent changer les règles certaines et invariables de l'art. C'est ce qui nous a engagés à porter dans l'examen des ouvrages dramatiques la plus exacte impartialité. Nous ne rappelerons ici au souvenir de nos lecteurs que l'extrait de la tragédie d'*Henri IV*, la pièce la plus importante qui ait paru sur le théâtre dans le cours de l'année dernière : nous croyons qu'ils ont pu remarquer dans cet extrait autant d'amour pour la vérité, et d'intérêt pour l'art, que de soin, de mesure et d'exactitude. Cette attention particulière, accordée aux pièces principales, ne nous a pas empêchés

de recueillir, comme *nouvelles*, tout ce qui pouvoit être relatif aux différens théâtres. Nous n'avons rien omis aussi de ce qui peut intéresser les arts et les sciences, en gardant toujours cette mesure, qui convient à un Journal, dont la littérature, proprement dite, est le principal objet. Ainsi l'on a vu quelquefois parmi les noms célèbres qui ont honoré nos feuilles, venir se placer ceux de Messieurs *Deluc* et de *Saussure*, dont les recherches et les travaux ont répandu tant de lumières sur différentes branches des sciences physiques. La politique a quelquefois exigé de nous de justes sacrifices : nous avons cru devoir prendre sur les objets mêmes, qui sont plus particulièrement du ressort de ce Journal, pour y consigner, non pas précisément comme *nouvelles*, mais comme monumens historiques les pièces officielles qui nous ont annoncé les triomphes de Sa Majesté. Nous n'ignorons pas que déjà la renommée avoit semé dans toute l'Europe le bruit de ses exploits, lorsque nous en avons publié le récit dans nos feuilles; mais ce récit entroit nécessairement dans la composition d'un Journal, où l'on se propose de recueillir tout ce qui doit un jour servir à l'histoire. Nous avons même augmenté le volume des numéros, pour donner plus d'étendue à cette partie, toutes les fois que nous l'avons cru nécessaire. Au reste, elle a été généralement réduite à ses vraies proportions, par le retranchement de toutes les nouvelles vagues, incertaines, conjecturalles, ou peu exactes.

On ne peut se dissimuler que depuis long-temps la poésie française penche vers sa décadence : quelques écrivains, en très-petit nombre, soutiennent encore la gloire de notre Parnasse; mais il semble que la facilité d'écrire en vers en ait détruit le talent : les poètes sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, et jamais aussi, les bons poètes n'ont été plus rares. Dans cette multitude de pièces qui nous sont envoyées, à peine pouvons-nous, de temps en temps, en présenter quelques-unes aux regards du public, qui ne doit sûrement pas nous savoir mauvais gré de notre sévérité : outre l'inconvénient de lui offrir de mauvais vers, il seroit également dangereux, sous tous les rapports,

d'encourager de vaines prétentions, et de concourir à multiplier encore les mauvais poètes. De quel droit, d'ailleurs, oserions-nous critiquer avec franchise et rigueur les poèmes qui sont soumis à notre examen, si, par l'insertion de pièces trop foibles ou trop médiocres, nous paroissions soutenir d'une main, ce que de l'autre, nous combattons sans ménagement? Il ne faut donc point que la plupart des rimeurs qui nous ont envoyé leurs productions se plaignent de nous : ils n'ont à se plaindre que d'eux-mêmes. Nous pensons que les morceaux de poésie qui ont été insérés dans ce journal depuis un an, n'ont point démenti la sévérité que nous avions promise à cet égard; mais cette partie du *Mercure* a dû son principal ornement aux poésies de deux écrivains, qui, dans des genres différens, et avec des manières très-diverses, étant les deux premiers poètes de l'époque actuelle, auroient été de très-grands poètes à toutes les époques : l'un avec une diction très-pure, un tour de vers qui n'est qu'à lui, une admirable précision que l'harmonie accompagne toujours, un goût exquis, qui sait rendre intéressans les moindres détails, ennoblir les objets les plus vulgaires, peindre les plus délicats, *s'est élevé*, par un grand nombre d'ouvrages, presqu'au niveau des plus hautes renommées; l'autre, presque sans rien publier, s'est fait honorablement distinguer de la foule des poètes par le feu, l'énergie, l'audace de ses expressions, quelquefois moins exactes que vives, mais toujours marquées au coin du talent : génie vraiment lyrique, et qui, à l'exemple de son modèle, sait descendre à des genres inférieurs sans compromettre ses succès. On voit assez que nous voulons parler de MM. *Delille* et *Lebrun*, qui, depuis un an, ont bien voulu donner un nouveau lustre au *Mercure*, en nous communiquant, un très-grand nombre de leurs meilleures productions.

Nous pouvons donc, sous ces différens rapports, nous flatter d'avoir rempli nos engagemens. Nous ajouterons peu de choses touchant la partie littéraire : toujours rédigée d'après les mêmes principes, qui sont devenus ceux des rédacteurs du *Mercure* depuis qu'il a reparu sous les auspices d'un gouvernement ami des lettres et des sciences, cette partie n'a cessé

d'être consacrée à la défense des règles du goût, et des maximes de la saine morale et de la vraie politique. Deux écrivains célèbres se sont empressés, comme nous avions osé le promettre, de seconder le zèle des rédacteurs, et d'encourager leur talent, en les associant, pour ainsi dire, à leur gloire. M. *de Châteaubriand* n'a pu fournir qu'un petit nombre d'articles, parce que son ardeur pour les lettres, égale à ses rares talens, l'a emporté loin de nous, dans des contrées illustres, où sa brillante imagination est allée puiser de nouvelles couleurs et un nouvel éclat. M. *de Bonald* s'est plu à nous dédommager de l'absence d'un tel collaborateur : il nous est permis de dire que nos lecteurs ont été frappés et du grand nombre et de la beauté des morceaux, soit de politique, soit de métaphysique et de littérature, dont il a enrichi ce Journal pendant le cours de l'année : il n'a presque point paru de *Numéro* auquel son heureuse facilité n'ait donné un nouveau prix. Il a traité successivement, avec cette force de tête qui le caractérise, et cette profondeur qu'on remarque dans toutes ses productions, des questions importantes de haute littérature, des objets relatifs aux plus grands intérêts de la religion, de la morale et de la société : de manière qu'on peut affirmer qu'à aucune époque, depuis sa naissance, le *Mercure* n'a été plus digne de l'attention du public, soit qu'on examine l'importance des matières qu'il a présentées, soit que l'on considère le mérite des écrivains qui ont concouru à sa rédaction, et qui sont tous plus ou moins honorablement connus dans la littérature.

Il ne nous reste donc plus qu'à promettre pour l'avenir le même zèle, aidé des mêmes secours. De jour en jour nous attendons le retour de M. *de Châteaubriand*. Il va revenir, comme on l'a dit d'un illustre voyageur, *chargé des dépouilles de l'Orient;* et le *Mercure* s'embellira des trésors qu'il aura conquis dans son voyage. Quelques hommes de lettres d'un talent rare se proposent encore de se réunir à nous. Enfin, tout ce que peut inspirer un vif amour des lettres, un entier dévouement aux plus sages principes, nous osons le garantir : trop heureux si nos soins et nos travaux sont pour le public de quelqu'agrément et de quelqu'utilité.

POÉSIE.

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE (1),

IMITATION LIBRE DE L'ÉLÉGIE DE GRAY.

Le jour fuit, et j'entends l'airain mélancolique....
Le pasteur, entouré de ses troupeaux bêlans,
Vers le hameau voisin les ramène à pas lents;
Le laboureur lassé, sous le chaume rustique
Rentre, et laisse le monde aux ténèbres.... à moi.

Déjà, vers l'occident, à peine j'entrevoi
La forêt sans couleur; et la roche lointaine
Dans la vapeur du soir s'efface avec la plaine;
Du hanneton tardif le sourd bourdonnement,
Et du marais fangeux l'aigre croassement
Sont à peine entendus dans cet espace immense,
Où descend avec l'ombre un auguste silence.

Seulement, au sommet de ce donjon croulant,
Dont le lierre soutient le contour chancelant,
Le hibou, de Phébé détestant la lumière,
L'accuse d'éclairer le voyageur tremblant
Qui vient troubler son règne antique et solitaire.

Sous ces ormeaux, chargés du poids de cent hivers,
Où s'enlace des ifs le lugubre feuillage,
Sous ces tombeaux épars, que la mousse a couverts,
Reposent à jamais les aïeux du village.

L'hirondelle en son nid gazouillant son amour,
Du Zéphir au matin l'haleine balsamique,
Le cri perçant du coq, sentinelle du jour,
Le cor frappant l'écho de la forêt antique.....
Tout est perdu pour eux, et perdu sans retour.

Dans un large foyer la flamme pétillante
Ne ranimera plus leur force défaillante;

(1) Cette imitation de la célèbre élégie de Gray a été imprimée, pour la première fois, il y a déjà plusieurs années; mais l'auteur y a fait, depuis, des changemens tellement considérables, qu'on doit le regarder comme un ouvrage nouveau.

Ils ne reverront pas, pour le festin du soir,
Leur compagne dresser la table héréditaire;
Bégayant à l'envi le doux nom de leur père,
Leurs enfans auprès d'eux ne viendront plus s'asseoir.

Leur soc brisa souvent une glèbe indocile,
Et leur faux moissonna cette plaine fertile;
Combien de fois l'écho répéta leurs chansons,
Lorsque sur la colline ils creusoient leurs sillons,
Ou quand, de la forêt, sous leurs coups inclinée,
Le long gémissement accusoit la cognée!

Superbe ambition, d'un souris dédaigneux
Garde-toi d'insulter à leurs paisibles jeux!
Leur berceau fut sans gloire et leur tombe est obscure;
Créanciers de la terre, enfans de la nature,
Des présens de leur mère ils vécurent heureux.

La beauté, le pouvoir, la gloire, la richesse,
Ne peuvent éviter l'inévitable sort,
La poussière confond le crime et la sagesse;
Le sentier des honneurs nous conduit à la mort.

Et toi, riche orgueilleux! Si leur tombe ignorée,
Sous des murs dont l'enceinte ose braver le temps,
De marbres fastueux ne fut point décorée,
Leur ombre eût dédaigné ces honteux monumens,
Et l'éloge avili qu'une basse éloquence
Trop souvent, sans rougir, vendit à l'opulence.

Mais le bruit de la gloire, et des vœux impuissans,
Peuvent-ils réveiller la poussière endormie?
La verra-t-on sourire à ce funèbre encens?
L'oreille de la mort sera-t-elle attendrie
Par l'hommage menteur qu'offre la flatterie?

Sous ce gazon inculte est peut-être enfermé
Un cœur d'un feu céleste autrefois animé,
Un mortel qui pouvoit gouverner un Empire,
Ou commander l'extase en éveillant sa lyre.

Mais Clio n'a jamais étalé sous ses yeux
Les dépouilles du temps, dont elle est héritière;
L'indigence étouffa ces germes précieux,
Et son génie éteint n'a point vu la lumière.

De l'avare Océan la vaste profondeur
Enferme des trésors refusés à la terre;
Dans l'ombre du désert, fière de sa couleur,
La rose exale au loin son parfum solitaire,

Peut-être ici repose un Hamden courageux,
Qui d'un tyran obscur affranchit sa chaumière;
Quelque Milton muet, moins grand, mais plus heureux;
Un Cromwel ignoré, dont la voix sanguinaire
N'a point dicté l'arrêt d'un prince généreux.

Le sort leur défendit d'acheter le suffrage
D'un sénat avili dans un long esclavage,
D'affronter le trépas, la honte et les revers,
De polir l'âpreté d'un peuple encor sauvage,
De lire leur histoire aux yeux de l'univers.
S'il borna leur vertus, il leur sauva des crimes.
Ah! sans doute il retint leur bras audacieux
Tout prêts à se baigner dans le sang des victimes,
Et fermant aux remords d'un peuple factieux
L'accès de la clémence et les temples des Dieux.

« Conservez, leur dit-il, cette honte ingénue
» Que sur le front de l'homme imprime la candeur :
» Jamais la vérité n'a rougi d'être nue.
» Sur l'autel de l'orgueil, qui brave la pudeur,
» Le flambeau d'une Muse, à vos succès vendue,
» N'allumera jamais un encens corrupteur. »
Loin du monde, enfermés dans l'étroite carrière
Que marqua la fortune à leurs vœux modérés,
Ils suivirent en paix la route solitaire
Où leurs pas, un instant, glissèrent ignorés.
Sur leur cendre s'élève un monument fragile,
Bien moins pour l'ennoblir que pour la protéger;
Et des rimes sans art, empreintes sur l'argile,
Implorent d'un soupir le tribut passager.

Une Muse rustique y retraça leur âge
Et leur nom, de leur fils à jamais respecté;
C'est là leur élégie et leur célébrité....
Là, le pasteur commun, Socrate du village,
Grava des Livres Saints l'auguste vérité
Qui console la mort par l'immortalité.

L'homme, quoiqu'oppressé sous le poids de la vie,
Ne rompt qu'avec effort la chaîne qui le lie.
Effrayé de la tombe et de l'oubli muet,
Il s'arrête.... il se tourne au bout de la carrière,
Pour appeler encor, par un dernier regret,
Cette terre d'exil qu'habita sa misère.
L'ame, de sa prison s'échappant à demi,
Cherche à se reposer sur le sein d'un ami;
Un œil mourant réclame une larme pieuse;
Même au fond du tombeau les manes enfermés
Brûlent encor des feux qui les ont animés;
Et la Religion, tendre et mystérieuse,
Les rejoint aux vivans dont ils furent aimés.

Pour toi, qui, dans ces vers, as crayonné l'histoire
De ces êtres obscurs moissonnés par la mort,
Si quelque solitaire, amant de leur mémoire,
Vient dans ce champ de deuil s'informer de ton sort,
Réjouis-toi.... Peut-être un pasteur vénérable
Lui dira : « Je l'ai vu, foulant aux pieds le thim,
» Secouer la rosée, et, sur ces monts de sable,
» Surprendre le soleil aux portes du matin, ...

» Vers le milieu du jour, sous ces hêtres antiques,
» Qui portent dans les airs leurs cimes romantiques,
» Nonchamment couché, d'un œil inattentif,
» Il suivoit les replis d'un ruisseau fugitif.

» Errant près de ces bois, je l'ai vu, d'un sourire,
» De l'homme ambitieux accuser le délire;
» Je l'ai vu murmurer ses chagrins, ses desirs,
» Ou, dans les noirs accès que la douleur inspire,
» D'un amour sans espoir exhaler les soupirs.

» Un jour il ne vint point sur cette humble colline;
» En vain je le cherchai sous l'arbre accoutumé,
» En vain je le cherchai dans la grotte voisine :
» Le lendemain, ce bois qu'il avoit tant aimé,
» Et du même ruisseau le pénible murmure,
» Sembloient de son absence accuser la nature.
» Le lendemain, je vis les regrets du hameau,
» Unis au son plaintif de l'hymne funéraire,
» Accompagner son corps, et le suivre au tombeau.
» Ecartez ce buisson, et lisez sur la pierre
» Ces vers où, sans orgueil, se peint son caractère : »

ÉPITAPHE.

Ici dort à jamais un jeune homme ignoré
De la fortune et de la gloire;
Mais par les Filles de Mémoire
D'un regard favorable il se vit honoré;
Et la mélancolie
Imprima sur son front le sceau de son génie.
Son cœur aima la vérité,
Sa vertu fut la bienfaisance;
Aussi le ciel, dans sa bonté,
Par le plus grand bienfait passa son espérance.
Il offrit au malheur tout ce qu'il possédoit :
Une larme. — Il obtint tout ce qu'il demandoit :
Un ami. — Respectez ce pieux sanctuaire;
Ses foiblesses en paix, dans ce lieu redouté,
Se cachent..... Il tremble..... Il espère
Au grand jour de l'éternité,
Retrouver dans son Dieu moins un juge qu'un père.

Hyacinthe GASTON.

LA VÉRITÉ.

Si je demande au sybarite
Où se trouve la vérité?
La vérité, me répond-il de suite,
N'est qu'au sein de la volupté,

Si j'en crois plus d'un moraliste,...
C'est dans un puits qu'est son séjour;
Mais ce puits-là, qu'à chercher on persiste,
Reste inconnu jusqu'à ce jour.

Chaque peintre et chaque poète
A leur gré forgent son portrait....
Le mélomane, en se pâmant, répète
Qu'elle gît dans *l'accord parfait*.

Mon maître de mathématiques
Croit l'atteindre avec son compas;
Le chansonnier, dans ses refrains bachiques,
S'écrie : *in vino veritas*.

A la découvrir sur la terre
L'homme fatigue en vain ses yeux :
Donc il est juste, et sur-tout salutaire,
Qu'il la réclame un jour des Dieux.

M. de Piis.

TRADUCTION

DES QUINZE PREMIERS VERS DU IIe LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

Tous les yeux attentifs écoutent en silence,
Et sur la pourpre assis Énée ainsi commence :

« Reine, vous m'ordonnez de peindre nos malheurs,
» Et de renouveler la source de nos pleurs;
» De vous dire des Grecs la fureur implacable,
» Et du triste Ilion la chute lamentable :
» Catastrophe inouie, incroyables revers
» Dont je fus le témoin, et que j'ai trop soufferts!
» Quel Dolope, ou quel cœur endurci dans les armes
» Pourroit les raconter sans répandre des larmes?
» Déjà la Nuit s'avance, et la sœur du Soleil
» Emporte sur son char les heures du sommeil.
» Mais si vous exigez cette touchante histoire
» D'un désastre à jamais fameux dans la mémoire;
» Ce tableau douloureux d'un empire détruit,
» L'embrasement de Troie, et sa dernière nuit,
» Quoiqu'au seul souvenir mon âme intimidée
» Recule d'épouvante à cette horrible idée,
» J'obéis. »

M. Desaintange.

ÉPIGRAMME-IMPROMPTU

FAITE A UNE SÉANCE DE RÉCEPTION DE L'ACADÉMIE.

On dit que pour siéger ici,
Monsieur le récipiendaire,
Vous n'avez rien fait, Dieu merci!
Et nul n'a la preuve contraire :
Cela s'appelle parvenir!
Mais dans cette brillante sphère
Songez qu'il faut vous soutenir :
Continuez à ne rien faire.

M. Pons (de Verdun.)

ENIGME.

Femelle, au moindre bruit je suis sur le qui-vive;
Je me cache partout, et je suis très-craintive.
Mâle, j'aime à briller sur les lèvres d'Iris,
Et, d'une grâce fugitive,
Quand ses attraits charmans par moi sont embellis,
Mon adresse furtive,
A l'amant qu'elle captive,
De sa flamme constante enfin promet le prix.

LOGOGRIPHE.

Avec ma tête, avec ma queue,
J'ai longue tête et mince queue;
Avec ma tête, et sans ma queue
Je fais tourner et tête et queue;
Sans ma tête, avec ma queue,
Je n'ai plus ni tête ni queue;
Et sans ma tête ni ma queue
Je puis briser et tête et queue.

CHARADE.

La nuit, dans mon premier, se change en un beau jour,
Et le plaisir souvent y fait place à l'amour:
D'un pauvre quelquefois mon second fait un riche.
Mais de cette faveur la fortune est bien chiche;
Tel qui, pour l'attraper mit son avoir à bout,
Pour vivre est obligé d'aller porter mon tout.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Soulier.*
Celui du Logogriphe est *Potage*, où l'on trouve *âge*, *ôtage*, *Tage.*
Celui de la Charade est *Zéro.*

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR LE BEAU MORAL.

Le beau est l'objet des arts; le bon, l'utile, doit en être la fin.

Le beau moral est l'objet des arts moraux, des arts de la pensée, qui sont l'expression de l'être moral.

Le beau physique est l'objet des arts physiques, qui sont l'expression de l'être extérieur et sensible.

Le beau moral consiste dans l'excellence des qualités de l'être moral, comme le beau physique, dans la supériorité des qualités de l'être matériel.

Ce qu'on appelle *beau idéal*, moral ou physique, est le plus haut degré de beauté morale que la raison puisse concevoir, ou le plus haut degré de beauté physique que l'imagination puisse se figurer.

Le beau moral ou physique, est absolu ou relatif.

Absolu, il est synonyme de perfection morale ou physique.

Relatif, il n'est beau que *relativement* à de certaines circonstances et à de certaines données.

Ainsi le beau absolu est toujours et partout le bon; et le beau relatif n'est que le *convenable;* et alors il prend quelquefois le nom de beau poétique.

Ainsi, la poésie peut attribuer à un homme vicieux les plus grandes qualités de l'esprit et du caractère. Ces qualités sont en elles-mêmes, et indépendamment de l'usage qu'on en fait, un beau moral, mais seulement relatif: car tout vice est en lui-même un défaut d'esprit, et même de caractère.

De là vient la différence que l'opinion met entre les crimes qui supposent de l'étendue dans l'esprit et de la force dans le caractère, et ceux qui sont le produit de la foiblesse et de la lâcheté. Sans doute la révolte à main armée contre le pouvoir légitime est d'une bien plus dangereuse conséquence qu'un assassinat obscur; et cependant le rebelle est puni sans être déshonoré; et l'assassin est déshonoré, même quand il ne seroit pas puni, parce qu'il y a une beauté morale dans le crime de l'un, et qu'il n'y a que laideur et difformité dans le crime de l'autre.

La peinture, qui est la poésie des yeux, peut représenter, si je l'ose dire, le beau même de l'horrible. Elle peut mettre sur le visage d'un scélérat toute l'atrocité de son ame; elle

peut peindre un affreux désert dans toute l'horreur de son aspect. Ce sont là des beautés physiques, mais seulement convenables ou relatives au caractère du coupable et à la situation d'un lieu solitaire et sauvage.

Le beau moral, comme le beau physique, doit encore être relatif à l'âge, au sexe, à la condition des personnages. La poésie ne fait pas agir et parler l'homme comme l'enfant, la femme comme l'homme, le roi comme le berger; et la peinture ne donne ni la même expression, ni les mêmes attitudes à ceux-ci et à ceux-là.

Dans les premiers temps, et dans l'état purement domestique de l'homme et de la société, les qualités corporelles de l'homme, les premières et les plus nécessaires dans la vie domestique, devoient être plus remarquées, et les notions du beau physique plus développées et plus distinctes que celles du beau moral. De là ces épithètes : *aux pieds légers, aux cheveux blonds, aux yeux bleus*, qui dans Homère accompagnent toujours le nom de ses personnages. De là encore la perfection de la statuaire chez les Grecs, et les modèles de beauté physique que leurs sculpteurs nous ont laissés. A mesure que la société a avancé vers l'état public et civilisé, qui n'est que le développement de l'homme moral sous l'influence du Christianisme, *virum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis Christi*, comme dit saint Paul, le beau moral a dominé dans l'expression de l'homme; et déjà Virgile ne donne presque jamais au héros de son poëme que le surnom de *Pieux*. Aujourd'hui, et dans les derniers temps de la société, les arts de la pensée considèrent dans l'homme le beau moral, presque sans mélange de beauté physique. Il seroit ridicule dans une tragédie de parler encore des *beaux yeux* d'une princesse; et ce seroit même un symptôme assuré de dégénération morale, et une preuve que la société rétrograde vers l'imperfection du premier âge, que de voir les mœurs devenir plus attentives aux qualités physiques de l'homme, et les arts ou les sciences qui s'occupent des êtres matériels, prendre rang dans l'opinion, à côté des arts et des sciences qui ont pour objet l'être moral.

L'éloquence et la poésie opposent souvent l'un à l'autre, dans les mots ou dans les actions, l'âge mûr à l'enfance, la condition privée à la condition publique, la force à la foiblesse, la grandeur à l'obscurité. La peinture oppose aussi dans ses tableaux la chaumière au palais, le simple au magnifique, et le petit au grand. Il ne faut pas croire que ces contrastes entre des extrêmes, n'aient d'autre raison que le motif de rendre plus brillantes les productions des arts par

un

un vain cliquetis de mots antithétiques, ou par le rapprochement de choses opposées. Ces contrastes nous présentent les extrêmes du beau, ou le beau dans les extrêmes : vérité importante qui renferme des conséquences très-étendues en morale poétique ou même pratique, et dont il faut chercher la raison dans l'homme.

L'homme n'est en effet qu'extrêmes et contrastes : tel qu'il est par sa nature originelle, il se compose de qualités extrêmes, en contraste par leur contrariété; de force et de foiblesse; de grandeur et de misère; de lumière et d'obscurité; d'empire sur l'univers, et de dépendance de tout ce qui l'entoure; de hautes pensées et d'indignes penchans. Tel qu'il peut être par les progrès de sa raison, l'homme se compose de qualités extrêmes en harmonie même par leur contraste; et il doit réunir la simplicité à la grandeur, la bonté à la puissance, la modestie à la gloire, le désintéressement à l'opulence, la douceur à la force. C'est là le mystère de l'homme, le secret des arts, l'enseignement même de la religion.

« Je n'admire point un homme, dit Pascal, qui possède » une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possède en » même temps dans un pareil degré la vertu opposée. »

Il me semble apercevoir un emblême de cette vérité, que le beau moral se trouve à des extrêmes opposés, dans une statue que l'on voit au Jardin des Tuileries, et qui représente Hercule caressant un enfant. Ce sont là les deux extrêmes de l'homme. Hercule, dans les plus antiques traditions de la Mythologie, étoit le type du plus haut degré de raison et de vertu dont l'homme puisse être capable, et qui l'approche le plus de la Divinité, source essentielle du beau et du bon. Les Païens, qui avoient le sentiment de cette vérité, que la vertu et la raison rendent l'homme semblable aux dieux, l'exprimoient à leur manière, en faisant d'Hercule un demi-dieu. Hercule étoit donc, chez les plus anciens, le type du beau moral dans l'homme fait. Mais il y a aussi une véritable beauté à l'extrême opposé; je veux dire, dans l'enfant fort de sa foiblesse, et aimable de son innocence; et cette beauté est le principe de l'intérêt que cet âge inspire. Il faut cependant reconnoître que la beauté de l'enfance étoit, comme toutes les autres beautés morales du même genre, du genre doux et simple, bien moins sentie chez les Païens qu'elle ne l'est chez les Chrétiens. Les mœurs cruelles du paganisme, et les lois souvent plus cruelles que les mœurs, n'avoient pas et n'ont pas même encore pour l'enfance le respect dont le Christianisme entoure cet âge sans défense, en le marquant d'un sceau divin qui rend précieux à la so-

ciété cet être foible et souffrant, inutile ou même importun à la politique.

L'effet du groupe que j'ai cité pour exemple n'eût plus été le même, si le sculpteur, au lieu de l'enfant naissant, eût donné à Hercule, pour compagnon, un enfant déjà grand ou un adolescent; parce qu'il n'y auroit pas eu le même contraste entre des extrêmes, ni par conséquent les mêmes idées de beauté qui en résultent. On peut même dire que l'artiste a donné, sans y penser, dans cette composition, l'emblême le plus parfait de la société, qui n'est autre chose qu'Hercule caressant un enfant; c'est-à-dire, la force qui relève, qui soutient, qui réchauffe la foiblesse. Et nous voyons aussi, dans une plus haute doctrine, la toute-puissance qui laisse approcher d'elle la foiblesse des petits; et la raison souveraine qui daigne accueillir la simplicité de l'enfance.

L'enfance a ses périodes, et la raison ses degrés et ses divers usages. De là, d'autres extrêmes et d'autres beautés.

Joas, dans la tragédie d'Athalie, n'est plus tout-à-fait un enfant; et son intelligence a commencé à se développer. Mais s'il n'est plus dans toute l'innocence de l'âge, il est encore dans toute l'innocence de la raison : élevé à l'ombre du sanctuaire, loin de tous les yeux et de tout commerce avec des profanes, il ignore le monde; il s'ignore lui-même, et n'a d'autres idées que celles que la religion peut inspirer. *Il ne connoît d'autre pays que le temple*, d'autres hommes que des ministres des autels, d'autre occupation que celle de chanter les louanges du Seigneur et de servir à son culte, et n'a vu d'autres événemens que des cérémonies.

Ce personnage ainsi conçu, cet enfant roi, et qui, dans le secret de sa haute naissance, cache, à son insu, tant d'alarmes et de dangers; cet enfant si innocent, si pur, si simple dans la connoissance des hommes et des choses, le poète l'oppose à ce qu'il y a, sans exception, de plus profondément habile et de plus décidément pervers dans la nature humaine : à une femme vieille, ambitieuse, impie, sanguinaire, en qui les années et les forfaits ont étouffé tous les sentimens qui peuvent disposer le cœur à la pitié, et dont la pénétration naturelle à son sexe a été exercée par les soins virils d'un long règne, et l'habitude d'une vie agitée sur un trône chancelant et disputé.

C'est cette opposition entre des extrêmes si marqués, et tous deux d'un beau moral ou poétique parfait, chacun dans son genre, qui fait, si je ne me trompe, un des grands mérites de ce drame inimitable, la plus belle production

dont l'esprit humain puisse s'enorgueillir; et qui suppose de si grands progrès dans l'esprit d'une société, que le peuple à qui elle appartient doit être le plus avancé, et par conséquent peut être le plus fort de tous les peuples.

Et remarquez que le poète, défiant les difficultés, ose présenter le contraste dans toute sa force, et les deux extrêmes à la fois, et faire paroître, dans une lutte inégale, la force et la foiblesse, la pénétration et la naïveté, la profondeur et l'ingénuité, en mettant Joas seul aux prises avec Athalie, dans la sublime scène de l'interrogatoire. Le spectateur lit tous les soupçons d'Athalie, tous les périls de Joas, dans ces mots si simples et si terribles :

« Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
» C'est à lui de parler....
» Non; revenez....
» J'entends.... Adieu, je suis contente;
» J'ai voulu voir, j'ai vu. »

Et une foule d'autres qui font frémir sur la pénétration de la reine et sur le secret de l'enfant.

Il est inutile d'ajouter qu'on ne trouve nulle part un autre exemple d'un contraste aussi frappant, pas même dans la *Mérope* de Voltaire : car *Egiste* a déjà toute la raison et toute l'expérience d'un homme, et *Polifonte* n'a pas la sagacité, et, si j'ose le dire, l'instinct d'une femme.

On retrouve encore, dans le *Bajazet* de Racine, cette opposition entre des extrêmes, et le beau moral dans l'un et l'autre à la fois.

Ce n'est pas ici l'ingénuité d'un enfant, mais la candeur d'un jeune homme dont une vie solitaire et surveillée a disposé le cœur à s'ouvrir aux illusions de l'amour et aux illusions de l'espérance. Un jeune prince, sans expérience de la vie, sans connoissance des hommes, sans prévoyance de l'avenir, ne voit pour lui d'autres intérêts que ceux de son amour; et dans cette première franchise de sentimens que le commerce des hommes et l'habitude des affaires n'ont pas altérée, il regarde comme une lâcheté toute dissimulation, et le silence même comme une fausseté.

C'est ce caractère d'une beauté si vraie et si aimable, que Racine met en contraste avec la politique ferme et tranchante d'un vieillard blanchi dans les sanglantes révolutions et les périlleux honneurs d'une cour orageuse, qui a conservé toute la cruauté de l'état barbare, et n'a pris de l'état civilisé que l'intrigue; endurci, *par la fatigue et les ans* contre toutes les foiblesses, et que la *raison d'Etat* rend inaccessible à tous les scrupules, et même à tous les remords. La même

opposition se trouve encore entre l'ardente et ambitieuse Roxane et la sensible et tremblante Atalide : caractères tous deux d'une grande beauté et d'une vérité parfaite. Et tel est l'art du poète, que la profonde habileté du visir et les volontés furieuses de la sultane, unis ensemble de vues et d'intérêts, et disposant de toute l'autorité, échouent contre les imprudences des deux jeunes amans.

Je sais que la pièce de Bajazet n'est placée qu'au second rang des chefs-d'œuvre de Racine. Je respecte ce jugement; mais je me permettrai d'observer que trop souvent les critiques même les plus célèbres, plus versés dans la connoissance des règles positives que dans l'étude du cœur humain, s'arrêtent au matériel de l'art, plutôt qu'aux grands effets des combinaisons morales, sans lesquelles un drame, même sans faute, peut n'être qu'une tragédie sans intérêt.

Un ouvrage d'un genre différent, le roman de *Clarisse*, nous fournit un autre exemple d'une forte opposition entre des extrêmes dans deux caractères d'une véritable beauté poétique, au moins dans le goût anglais. L'auteur met en scène une jeune personne dans toute la candeur, j'oserois presque dire dans toute l'innocence d'un premier sentiment, et même d'une première imprudence ; soumise à l'irrésistible ascendant d'un séducteur consommé, scélérat par calcul ; qui combine les moyens de se satisfaire avec toute la force de l'esprit, et les exécute avec toute la force du caractère. L'auteur est allé plus loin ; et abusant du privilége des Anglais, d'outrer toutes les situations et de porter le pathétique jusqu'à l'horrible, il a osé placer la vertueuse Clarisse, qui ne soupçonne pas le crime, dans un lieu infame où elle est exposée aux séductions les plus dangereuses, et à la veille des dernières violences. Là même, elle triomphe par le seul respect qu'inspire la pudeur, de toute l'adresse, et même de toute l'audace de son séducteur; et il n'en retire d'autre fruit que de rendre sa victime malheureuse sans la rendre coupable. Heureusement que par égard pour la morale publique, l'auteur a puni le monstre en le faisant périr d'une mort tragique. Mais il auroit dû, peut-être, pour conserver quelque proportion entre le crime et la peine, le montrer expirant à la potence; et le goût anglais n'eût pas trop réprouvé ce genre de dénouement.

La tragédie d'*Atrée* présente un beau contraste entre deux extrêmes d'un autre genre, dans la scène de la reconnoissance des deux frères, opposés l'un à l'autre par les deux situations de la puissance souveraine et de la plus déplorable misère, plus opposés encore par une haine furieuse et réciproque, qui

a pressenti son ennemi avant de l'avoir vu, et le devine avant de le reconnoître.

Dans *Mérope*, on trouve le contraste de la grandeur et de l'obscurité dans la belle scène où Egiste, inconnu à tout le monde, et qui ne se connoît pas encore lui-même, comparoît devant la reine ; et où la grandeur se montre avec tant de bonté, et l'obscurité de la condition privée avec tant de noblesse et de modestie. Ce constraste est d'autant plus heureux, qu'il ne se présente que bien rarement dans la tragédie et qu'il ne sauroit y être prolongé.

Si de l'homme nous passons à la société, nous retrouvons encore le beau moral dans les extrêmes opposés de la vie sociale.

La royauté, image la plus parfaite de la Divinité, avec tous ses attributs de force, de sagesse, de justice, de prévoyance, est une beauté morale, et la première de toutes dans les idées sociales; et elle communique cette beauté, quoique dans un degré inférieur, aux *personnes* de la société qui participent au pouvoir ou plutôt à ses fonctions. Cette beauté morale a été connue ou plutôt sentie des peuples les plus barbares, *quibus*, dit Cicéron *pro leg. Manil.*, *regale nomen, magnum et sanctum esse videtur*. Elle est l'objet de la vénération des nations les plus avancées ; et elle n'a été méconnue que par des peuples adolescens, à l'âge moyen de la vie sociale, des peuples qui n'étoient plus barbares, et qui n'étoient point encore civilisés; et qui, ayant retenu toutes les passions du premier état sans avoir les lumières du dernier, crurent n'avoir point de maître lorsqu'ils plioient sous une multitude de tyrans, et prirent la turbulence des factions pour la liberté de l'Etat.

Ainsi, dans l'état présent de la société, la royauté chère « au peuple et aux habiles qui, pour l'ordinaire, dit Pascal, » composent le train du monde, n'a été un objet de haine » que pour ceux d'entre deux qui font les entendus, troublent » le monde, et jugent de tout plus mal que les autres. »

Ainsi, dans le cours ordinaire de la vie, l'enfant obéit à des maîtres, et l'homme fait avoue la nécessité de la dépendance; et ce n'est que dans l'âge intermédiaire, l'âge des passions et des plaisirs, que le jeune homme aspire à secouer un joug importun, pour pouvoir, *tandem custode remoto*, comme dit Horace, se livrer à toute l'effervescence de son caractère, et à toute la licence de ses goûts.

Mais la condition extrême de la société, et le dernier anneau de cette chaîne qui lie les hommes les uns aux autres ; l'état de l'homme champêtre chez un peuple pasteur, libre comme l'air qu'il respire, à l'abri des événemens par son obs-

carité, et des coups du sort par sa pauvreté; qui, n'étant arrêté par aucun des liens qui enchaînent l'homme civilisé, pas même par ceux de l'habitation et de la propriété, n'a, pour changer de domicile, qu'à lever sa tente, et suivre ses troupeaux; cet état primitif a aussi sa beauté morale; et c'est uniquement cette beauté qui fait le mérite et l'intérêt du poëme pastoral, véritable épopée de l'homme champêtre. Je vois dans le roi toute l'indépendance du pouvoir; dans l'homme pasteur, tout le pouvoir et tout le charme de l'indépendance; celui-là gouverne les autres, celui-ci n'obéit qu'à lui-même: et les plus anciennes histoires, en nous transmettant le souvenir des *rois-pasteurs* qui ont régné chez le peuple le premier policé, semblent appeler l'attention sur ce rapprochement naturel entre ces deux situations extrêmes de l'état social.

Et remarquez que la poésie peut prendre également pour sujet de ses chants, les héros et les bergers dans le poëme héroïque et pastoral; mais qu'elle ne peut descendre avec intérêt et succès jusqu'aux occupations intermédiaires de comptoir, de bureau, d'atelier; parce que les deux premiers états, l'état public et l'état domestique ou champêtre, sont la condition primitive, naturelle, nécessaire de l'homme et de la société; et ont par conséquent une véritable beauté morale, qu'on chercheroit en vain dans ces conditions factices si multipliées dans nos sociétés modernes.

Il y a encore un contraste intéressant, et une grande beauté dans les deux extrêmes de la société elle-même : la société civilisée et la société sauvage. L'une avec la perfection de ses lois, la politesse de ses mœurs, le progrès de ses arts, le développement de toutes les forces de l'intelligence humaine; l'autre avec ses lois, encore dans leur enfance, ou plutôt ses coutumes et ses traditions, ses mœurs simples et hospitalières, l'énergie native de ses sentimens qui n'a pas encore plié sous le joug des institutions; ces premiers mouvemens de passions fortes et souvent généreuses, que n'a point encore modérées la science des convenances et des égards; ce mépris d'une vie que les jouissances n'ont pas amollie. Ce contraste est une des plus grandes beautés de la tragédie d'*Alzire* : conception peut-être la plus originale de son auteur, et même la plus dramatique, sans en excepter celles qui ont fait répandre le plus de larmes, ou qui annoncent le plus d'intentions *philosophiques*.

C'est dans ces mêmes idées que la peinture oppose avec grace, dans ses tableaux, à un palais somptueux, une cabane simple et rustique, plutôt qu'une maison élégante et ornée;

et qu'au milieu de tous les embellissemens que le luxe des arts prodigue dans les vastes enclos de l'homme opulent, il faut aujourd'hui, de toute nécessité, qu'il se trouve une *chaumière*.

Ainsi, soit que le beau moral se trouve dans des extrêmes séparés, soit qu'il naisse de leur rapprochement, c'est toujours dans le plus grand ou dans le plus simple, dans le plus fort ou dans le plus foible qu'il faut le chercher; et ce qui n'est que *médiocre* ou *moyen*, dans la raison, dans la force, dans le caractère, dans la condition; ce qui n'est ni fort, ni foible, ni grand, ni petit, ni vertueux, ni vicieux, ne peut entrer comme beau moral dans les nobles conceptions des arts. Voilà, je crois, pourquoi les personnages vils, comme ceux de *Félix* dans *Polyeucte*, ou de *Maxime* dans *Cinna*, qui n'ont ni vertus, ni vices, ne peuvent que bien difficilement concourir à l'action de la tragédie, parce qu'ils ne sauroient servir à la fin morale de l'art dramatique, ni comme modèles des vertus que la société doit honorer, ni comme exemples des vices qu'elle doit punir.

C'est une chose remarquable, que ce qui est l'objet des vœux les plus empressés de tous les hommes, et de leurs efforts les plus constans, la richesse, la santé, le plaisir, la vie même, que la plupart des hommes estiment plus que l'intelligence, plus que la raison, souvent même plus que la vertu, non-seulement ne puisse entrer dans les idées du beau, qui est l'essence de l'objet de la haute poésie; mais même qu'il ne trouve place dans la comédie sérieuse que comme matière de ridicule. On ne peut parler de richesse dans une tragédie tout au plus que comme d'un apanage du pouvoir suprême. L'amour de la vie y seroit d'une bassesse insupportable. Le terme de plaisir y est ignoble comme synonyme de jouissance, et d'une fadeur extrême. Le rire, expression de la joie, en est sévèrement banni, et elle n'admet, encore avec réserve, que le sourire amer de la haine et de la vengeance. Dans la haute comédie, la richesse ne peut se montrer qu'accompagnée de la bienfaisance, qui est alors le beau moral. Toute seule, la richesse est plutôt un objet de ridicule, et ne sert qu'à mettre en scène des personnages de *Turcaret*. L'amour de la vie y est aussi déplacé que dans la tragédie; et ce sentiment si naturel à l'homme, ne se trouve que dans la bouche des valets et des bouffons. Le mot de *plaisir* ne peut y être employé que dans un sens tout-à-fait moral, et comme synonyme de bonheur; et le bonheur même y est froid et sans intérêt. Trop fidelle image de la vie et de la société! Dans toute représentation dramatique du genre élevé, ou seulement

sérieux, il faut des passions avec leur cortège ordinaire de douleurs, de malheurs, de larmes, et quelquefois de sang. Et ne faut-il pas des obstacles et des traverses même dans les farces destinées à l'amusement de la populace? « La tragédie » dit Aristote, se termine au malheur; la comédie au bon-» heur. » Mais même dans la comédie, quand les personnages sont au bout de leurs peines, quand ils sont heureux, la toile tombe, la pièce est finie, et le poète n'a plus rien à apprendre au spectateur qui soit digne de l'intéresser; et telle est, si l'on me permet des expressions surannées, l'orgueilleuse *aristocratie* du cœur humain que sur nos théâtres où le poète puise dans nos sentimens intimes ses idées les plus vraies et ses ressorts les plus puissans, le malheur seul est noble, le bonheur est *familier* et sans *dignité*. Des représentations dramatiques où tout le monde seroit heureux et d'accord, où tous les rois seroient justes, tous les sujets fidèles, tous les pères raisonnables, tous les enfans dociles, tous les valets honnêtes, ne présenteroient sur la scène qu'une galerie de portraits muets et sans action, et un spectacle dénué d'intérêt, parce qu'il seroit vide de leçons et de morale. Rien ne nous émeut plus fortement que le spectacle de la grandeur aux prises avec l'infortune, de l'héroïsme en butte à la persécution, du génie luttant contre la pauvreté; et nous retrouvons, dans ces extrêmes, le beau, ou plutôt le sublime des situations. On diroit même que le génie, cet extrême de l'esprit humain, ne nous paroît à sa place que dans les extrêmes de la grandeur ou de l'infortune. La postérité a tenu compte à Homère de ses malheurs, et au grand Corneille de son indigence; et il est permis de douter que les cent mille livres de rentes qui ont servi si puissamment M. de Voltaire auprès de ses contemporains, lui soient d'une grande recommandation aux yeux de ses descendans. Rien n'entraîne davantage notre conviction comme de voir les apôtres d'une doctrine nouvelle en devenir les martyrs; et nous admirons leur courage, plus encore que nous ne plaignons leur sort. « Je crois, disoit Pascal, » des témoins qui se font égorger. » Et tous ces propagateurs *anonymes*, *pseudonymes* d'opinions morales ou philosophiques, si hardis contre des *mandemens*, et si alarmés des *requisitoires*, ne nous paroissent que des charlatans. Faut-il le dire? La mort elle-même, cet extrême de tout, oui, la mort, est le premier acteur, et le plus nécessaire de toutes ces réprésentations où nous allons chercher le plaisir. Les personnages ne parlent que de la braver pour leurs devoirs, ou de la souffrir pour leurs passions. La mort termine toutes les tragédies; elle est dans la bouche de toutes les amoureuses

de comédie; et, jusqu'à l'Opéra, la bergère chante le serment de mourir plutôt que de renoncer à son berger. Les anciens eux-mêmes invitoient la mort à leurs propos joyeux d'amour ou de table. Leurs chansons les plus voluptueuses présentent souvent quelque trait sur la brièveté de la vie: comme s'ils cherchoient un contraste au plaisir, pour le rendre plus piquant, et qu'ils ne pussent goûter la douceur de vivre qu'en se rappelant la nécessité de mourir.

Je le demande à ceux qui disent que toutes nos idées viennent de nos sens, et à ceux qui suivant ce principe jusque dans ses dernières et ses plus dangereuses conséquences, veulent que notre ame elle-même avec toutes ses facultés ne soit *que le rapport et l'ensemble des fonctions organiques*. Qu'ils nous expliquent, s'ils peuvent, cette prodigieuse contradiction entre nos sens et notre raison; nos sens qui abhorrent, qui repoussent de toute leur puissance toute idée de souffrance et de destruction; et notre raison qui trouve ses plaisirs les plus nobles et les plus délicieux dans les représentations du malheur, des privations, des sacrifices, de la mort même, et qui ne pourroit souffrir le spectacle d'un bonheur sans traverses, d'une action sans combat, d'un triomphe sans péril. S'il n'y a dans l'homme que des sens et des organes; si ce qu'il appelle son ame, son intelligence, sa raison, n'est autre chose que *sensations* et *fonctions organiques*, à quel sens, à quel organe faut-il rapporter ces idées, ces sentimens dont l'application réelle à nos organes, trouble toutes leurs fonctions, et bouleverse tous nos sens par la sensation, ou même par la seule appréhension de la douleur, à moins qu'une raison supérieure ne raffermisse l'ame contre leur révolte? Nos sens, je le veux, nous rapportent l'idée de mort, et l'idée de volonté; comme ils nous rapportent celle de *cercle* et celle de *quarré*. Mais qu'on subtilise tant qu'on voudra, que l'on s'enveloppe, de peur d'être entendu et de s'entendre soi-même, dans le jargon scientifique de l'anatomie et de la physiologie, si notre ame n'est pas distincte de nos sens et de nos organes, il me paroît aussi impossible, et je le dis dans toute la rigueur métaphysique, que notre faculté pensante puisse composer des deux idées de *mort* et de *volonté*, celle de mort volontaire ou de *sacrifice*, qu'il lui est impossible de composer des deux idées de *quarré* et de *cercle* celle de *quarré rond* ou de *cercle quarré*. L'alliance de *mort* et de *volonté* seroit incompatible avec notre nature; comme celle de *cercle* et de *quarré* est contradictoire à notre raison; et jamais l'homme ne pourroit, pas plus que l'animal, faire le sacrifice de sa vie, parce que jamais il ne pourroit même le penser.

Dira-t-on que ce sont des idées factices qui nous viennent de la société ? D'abord, voilà des idées qui viennent d'ailleurs que des sens; mais ces mêmes idées si opposées à nos sens, si analogues à notre raison; ces idées qu'on suppose ne venir que de la société, nous les retrouvons dans l'âge et les conditions où l'homme plus asservi à ses sens, obéit le moins à la raison, et ressent le moins l'influence de la société; nous les retrouvons même chez les peuples enfans, les plus éloignés de la civilisation et de toutes les idées qu'elle produit. Que l'on essaie d'intéresser des enfans avec des récits, et l'on verra que ce sont ceux de dangers, de combats, de malheurs qui plaisent le plus à leur imagination encore novice, qui excitent le plus vivement leur attention et leur curiosité, et souvent au point de faire frissonner tous leurs sens et de troubler jusqu'à leur sommeil. Les chants naïfs des villageoises ne sont presque tous que de lamentables complaintes sur des amours malheureux et des événemens tragiques; et même le bas peuple accoutumé à se laisser aller sans réflexion et sans bienséance aux goûts naturels à l'homme, court aux exécutions, comme nous allons à une tragédie, et avec bien plus d'empressement qu'il n'iroit assister au spectacle d'une distribution de bienfaisance. Qu'on observe, chez le sauvage lié au poteau fatal et prêt à être dévoré par les vainqueurs, cet appétit, si j'ose le dire, des plus extrêmes souffrances, ce mépris de la mort poussé jusqu'à la frénésie et à l'insensibilité : sentimens exagérés sans doute, mais dans lesquels un profond philosophe, (1) a vu la preuve de la haute dignité de l'homme, et même une grande leçon pour la société. Je vais même plus loin : et je ne crains pas d'assurer que si ces peuples parvenoient jamais à la civilisation, tout dans leurs institutions s'agrandiroit en se réglant : leurs caciques deviendroient des rois; leurs guerriers, des nobles; leurs chansons de guerre, des poëmes héroïques; et si leur littérature, car ils en auroient une, pouvoit être purement indigène, et ne pas éprouver l'influence d'aucune imitation étrangère, elle présenteroit le même fonds d'idées et de sentimens que nous avons observés chez les peuples civilisés. La douleur, le malheur, les sacrifices, la mort, y joueroient également les premiers rôles : preuve que ces sentimens et ces idées sont dans la nature de l'homme, mais dans une nature autre que celle de ses sens et de ses organes, et que toute cette doctrine *de chair et de sang* qui, des amphithéâtres d'anatomie, menace de passer dans les écoles de philosophie, est en contradiction avec

(1) Leibnitz.

l'homme et avec la société, et qu'elle seroit pour les lumières et la civilisation de l'Europe une nouvelle invasion des Barbares, dont les conséquences sur les arts et la morale seroient plus funestes que ne le furent dans les siècles reculés les ravages des Ostrogoths et des Vandales. (1)

Cette digression nous a conduits naturellement à des considérations d'un ordre plus élevé. Sans doute, nous ne présenterions pas à des enfans un rapprochement entre la religion et les arts, dont ils ne pourroient comprendre le but; mais nous le proposerons avec confiance à des hommes faits, qui peuvent abuser de tout, mais qui ne doivent rien ignorer : et si l'homme moral est le sujet des plus nobles productions des arts, si la morale en est l'objet, il est évident qu'il existe des points de contact entre les arts et la religion, dont l'objet aussi est de former l'homme moral, et qui est la base, la règle et la sanction de la morale.

C'est ce qu'a fait sentir, avant moi, et mieux que moi, l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*; et je ne me permets de rappeler ici cette vérité que pour en déduire des conséquences plus générales et plus directes.

Nous avons donc vu que le beau moral se trouve dans des extrêmes en opposition ou en harmonie, et que, dans ce genre, il n'y avoit pas de beauté plus pénétrante, si j'ose le dire, que celle qui résulte du contraste, dans le même sujet, de la grandeur et du malheur; j'entends du malheur qui n'est pas châtiment, ou résultat nécessaire d'un crime ou d'une

(1) Il y a sur la morale générale, comme sur la physique générale, deux systèmes : l'un, le système des yeux et des apparences; l'autre, le système de la raison et de la vérité. Ce sont, en physique, les systèmes de Ptolémée et de Copernic. Les partisans du premier croyoient, sur la foi de leurs sens, la terre immobile, et le soleil dans un mouvement continuel. Les Coperniciens, rejetant le témoignage des sens, et même l'opinion universelle du genre humain, manifestée par le langage usuel, croient le soleil immobile et la terre en mouvement. De même, dans la morale, ceux-là, d'après les apparences et le rapport de leurs sens, croient que les yeux voient, que la langue parle, que le cerveau pense, ou même que tout pense dans nos organes, jusqu'à l'estomac. Ceux-ci, s'élevant au-dessus des sens, croient qu'il existe en nous un principe immatériel, mais réel, qui se rend sensible par les actions qu'il commande et qu'il dirige, qui voit par les yeux, parle par l'organe de la voix, et pense par l'organe du cerveau. Il est assez singulier que la Foi, indépendante des sens, *argumentum non apparentium*, ait passé de la religion dans la physique; et cependant elle n'y est pas tout-à-fait sans mérite : car, quelque satisfaisante que soit l'hypothèse de Copernic, et avec quelque bonheur qu'elle rende raison de tous les phénomènes célestes, la raison entre peut-être plus naturellement dans le système de l'existence de l'ame, que l'imagination dans celui de la prodigieuse vitesse du mouvement continuel de la planète que nous habitons, et qui nous paroît dans un si parfait repos.

foiblesse; parce que cette alliance satisfait à la fois l'esprit et le cœur, et que l'ame éprouve en même temps le respect qui suit la grandeur, et la compassion qui s'attache à l'infortune. Ce genre de beauté est éminemment propre à la haute poésie, et on la retrouve plus ou moins dans toutes les tragédies.

Cette espèce de beau moral est d'un ordre encore plus élevé, si le malheur, loin d'être la peine du crime, est le prix de la vertu et le salaire du devoir. C'est de cet ordre qu'est le beau rôle de *Lusignan*, affoibli par l'âge, vaincu, déchu du trône, expirant dans les fers, et, dans cette dernière extrémité des misères humaines et des misères royales, supérieur en dignité morale à *Orosmane*, que tout l'éclat de la jeunesse, du pouvoir et de la victoire, ne peut défendre des plus affreux tourmens, et même des plus grands crimes que les passions puissent produire dans un cœur qu'elles tyrannisent.

Enfin le beau moral est au plus haut degré qu'il puisse atteindre chez les hommes, si le malheur est non-seulement le prix de la vertu, mais s'il est un sacrifice; je veux dire, un dévouement volontaire aux privations, aux douleurs, à l'injustice, à la mort, pour une cause juste et de grands motifs d'utilité publique ou de charité particulière. La raison de cette beauté est qu'en même temps que la bienfaisance élève l'homme jusqu'à la plus noble fonction du pouvoir, l'injustice et l'ingratitude des hommes le laissent à leur égard dans une entière indépendance : pouvoir sur les hommes, et la dépendance des hommes, qui sont les attributs essentiels de la royauté, et même de la divinité. Il faut remarquer que le beau qui naît de la grandeur et de tout ce qui s'y rapporte, c'est-à-dire, de la grandeur en puissance, en force, en génie, en sagesse, en science, en gloire, étoit connu des anciens, et même à-peu-près le seul connu. Les sens, qui ont régné dans l'univers, comme ils règnent encore dans l'homme avant la raison, ne communiquent à l'ame qu'une impression trop vive de la beauté de ces qualités; et c'est ce qui nous porte à les desirer avec une ardeur trop souvent funeste à la société. Mais ce que les hommes ignoroient et ce que le Christianisme est venu leur apprendre, c'est que l'extrême opposé de la grandeur, c'est-à-dire, le malheur, et tout ce qui peut s'y rapporter de foiblesse, d'infirmité, de pauvreté, d'abandon, de persécution, de sacrifices, offre aussi des beautés morales, et même d'un genre plus touchant, plus doux, et par-là même peut-être plus pénétrant et plus fort : en sorte que, dans ce passage de l'Apôtre, en laissant à part le sens historique

qui se rapporte à la première prédication de l'Evangile, il y a un sens profondément philosophique sous ces paroles énoncées d'une manière neutre ou générale, et qui comprend également les hommes et les choses : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* « Dieu a choisi ce qu'il y avoit » de foible selon le monde, pour triompher de ce qu'il y » avoit de fort. » Je m'arrête ici ; et, en me rappelant tout ce qui a précédé, je ne peux m'empêcher d'être frappé de la conformité que j'aperçois entre la morale des plus nobles arts de la pensée, et la morale de la religion chretienne ; et je m'étonne de notre inconséquence.

Nous reprochons au Christianisme, comme une barbarie, l'austérité de sa doctrine sur les privations, les sacrifices, le malheur, les souffrances, la mort ; et cette même morale, nous la demandons aux arts, comme la source de nos jouissances les plus pures et les plus sensibles. Nous ne voulons pas que l'Evangile dise : « Heureux ceux qui pleurent ! » Et nous disons nous-mêmes des chefs-d'œuvre de nos arts : « Heureux ceux qui font pleurer ! » La simplicité dans la grandeur, la modestie dans la victoire, la pauvreté d'esprit ou le désintéressement dans l'opulence, la fermeté dans le malheur, l'innocence de l'enfance, la naïveté de la pudeur, la candeur de la jeunesse, la tendresse de l'amour conjugal, le remords même du crime, constituent l'homme de la religion : et ces mêmes qualités, nous aimons à les retrouver dans l'homme tel que les arts nous le présentent ; et la seule fiction de la vertu enchante l'homme même le moins vertueux. Eh quoi ! le Christianisme ne seroit-il que la *réalisation* et l'application usuelle, si j'ose le dire, à la conduite ordinaire de la vie, de ce beau moral qui nous ravit, qui nous enflamme dans des fictions ? Et la religion ne feroit-elle que prescrire comme une vertu commune et indispensable, ce que nous admirons comme un héroïsme dans les représentations des arts ? Les *béatitudes* de l'Evangile, où le législateur suprême proclame heureuses la vertu, l'innocence, la bonté du cœur, la simplicité de l'esprit, le désintéressement, sur-tout la persécution pour la justice, seroient-elles ces mêmes beautés morales qui obtiennent sur nos théâtres de si vifs applaudissemens, et qui font couler de nos yeux des larmes d'admiration et d'attendrissement ? Nous faudroit-il, comme à des enfans, frotter de miel les bords du vase, pour nous faire goûter cette morale salutaire ? Et des hommes raisonnables ne pourroient-ils la reconnoître que dans les vaines joies d'un spectacle enchanteur, et sous la pompe orgueilleuse d'un langage apprêté ? N'en doutons

pas : c'est à la perfection de la morale chrétienne que nos arts doivent la perfection de leurs chefs-d'œuvre ; et le poète qui décrioit la religion, en même temps qu'il nous faisoit admirer le courage de la foi dans Lusignan et la docilité de l'esprit dans Zaïre, les vertus chrétiennes de Gusman et les remords d'Alvarez, étoit un enfant qui outrageoit sa mère. C'est même cette conformité secrète entre la morale sévère de l'art dramatique et la morale austère du Christianisme, qui fait que nos plus belles tragédies sont celles dont le sujet ou les principaux ressorts sont pris dans la religion chrétienne.

Mais si le malheur souffert volontairement pour la vertu, le malheur joint à la grandeur, produit, par le contraste de ces deux extrêmes opposés, le plus haut degré du beau moral, de ce beau dont la représentation, même sans réalité, élève nos cœurs et satisfait notre raison ; *le plus extrême malheur qu'il soit donné à l'homme de souffrir, joint à une innocence, à une bienfaisance et à une grandeur infinie*, seroit donc le beau moral dans un degré *infini*, et qui passeroit de bien loin tout ce que notre esprit peut concevoir de beauté morale : et s'il existoit une doctrine qui *personnifiât* ce beau moral, je veux dire, qui le montrât présent et réel dans une *personne*, cette doctrine offriroit aux hommes le type même du beau moral absolu, ou du *bon*, comme un modèle dont ils devroient approcher, mais qu'ils ne pourroient égaler ; qu'ils pourroient peut-être imiter d'une manière imparfaite, mais qu'ils ne sauroient embellir.

Cette vérité forte et sévère, *scandale* pour les hommes voluptueux, et *folie* pour les esprits légers et superficiels, a été entrevue par le plus sage des Grecs, et celui de leurs philosophes qui s'est élevé aux idées les plus justes du beau et du bon. Elle a été mieux développée par un de nos meilleurs esprits, et sous l'influence d'une meilleure école : « Celui-là, dit La Bruyère, est *bon* (ici synonyme de beau), » qui fait du bien aux autres ; s'il souffre pour le bien qu'il » fait, il est très-bon ; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce » bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être aug- » mentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à » croître ; et s'il en meurt, sa vertu ne sauroit aller plus loin : » elle est héroïque, elle est parfaite. » La Bruyère ne considère dans ce passage que la vertu réunie au malheur. Il y faut joindre la grandeur qui rend le malheur plus volontaire à la fois et plus sensible, la vertu plus éclatante, et la bienfaisance plus générale. J'en ai dit assez pour faire comprendre que des considérations présentées aux esprits les moins exercés sous

des rapports mieux appropriés à leur foiblesse, peuvent être offertes aux esprits les plus éclairés sous des rapports plus étendus, et qui conviennent à leur force et à leurs lumières. Ces considérations sont même, sans qu'elle s'en doute, très-près de notre raison, et même de nos idées et de nos sentimens les plus habituels; et l'on en conviendroit sans peine si elles n'étoient qu'une théorie sans application ou des hypothèses sans réalité. J'ajouterai seulement que lorsque les savans se donnent tant de peine pour mettre leurs connoissances à la portée des enfans, il me paroîtroit bien utile un ouvrage qui mettroit la doctrine des simples à la portée des savans.

De Bonald.

Coup d'Œil sur quelques Ouvrages nouveaux.

Je ne doute pas qu'avec le temps on ne vienne à bout de mettre toute la morale en apologues, et qu'on n'en forme un corps de doctrine, dont toutes les parties seront liées par quelques rapports de convenance. Le plus difficile ne sera pas de trouver le sujet des leçons à donner, ni d'inventer les fables dans lesquelles on voudra les faire entrer : il n'y a guère de préceptes sur lesquels les poëtes ne se soient exercés. Le travail véritablement pénible a toujours été et sera toujours de donner au style des fables une couleur aussi aimable que celle dont notre La Fontaine a donné l'inimitable exemple. Peut-être seroit-il possible de se distinguer en ne l'imitant point; mais jusqu'ici l'expérience n'a pas été favorable à ceux qui ont tenté des routes nouvelles. Les conteurs originaux sont rares; et les imitateurs, quelqu'agréables qu'ils puissent être, paroissent bien froids et bien compassés à côté d'un maître aussi simple, aussi naturel, aussi charmant que La Fontaine. Pour exécuter ce que nous ne faisons qu'indiquer ici, ce n'est pas même un bon imitateur qu'il faudroit, c'est un digne rival par la manière de conter, et sur-tout par l'originalité du style.

Sans être ni l'un ni l'autre, *M. l'abbé Reyre* a su produire encore un volume de fables, à l'usage des enfans et des adolescens (1). On y remarque avec plaisir le soin tout particulier qu'il a pris de les mettre à la portée de cet âge, sans les dépouiller tout-à-fait du charme qui les fait goûter par les personnes d'un esprit plus mûr, et d'un goût plus difficile.

---

(1) Le Fabuliste des Enfans et des Adolescens. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.
A Paris, chez Onfroy, lib., rue Saint-Jacques; et chez le Normant,

confiés à mes soins. Il n'y en avoit pas moins de quarante-cinq, en tête desquels figuroient *la Déclaration des Droits* et la *Constitution de l'an 3*; puis *la Poésie* et la *Ponctuation*. Venoient ensuite l'*Abrégé des Sciences et Arts*, l'*Amour de la Patrie* et la *Grammaire*, la *Raison*, la *Liberté* et l'*Egalité*, la *Nature* et la *Vérité*, la *Géographie* et l'*Amour Conjugal*, l'*Agriculture* et le *Bonheur*, la *Physique*, la *Philosophie* et les *Comptes Etrangers*, la *Mythologie* et le *Courage*, l'*Hydraulique*, la *Religion Naturelle* et les *Fêtes Nationales*, etc. etc. Il ne manquoit à cet intrépide instituteur qu'un peu moins de connoissances, et un peu plus de sens commun.

A moins d'un gros volume, on compose sans gloire.

Telle est la devise des plus chétifs écrivains d'aujourd'hui. Le sujet d'une élégie devient entre leurs mains celui d'un long poëme; et d'une simple églogue, ils font un roman qui n'a pas de fin. Quelques préceptes d'hygiène ou de tempérance deviennent un ouvrage plus long que les Géorgiques. (1) Ce sont des recommandations fort communes, en vers plus communs, de huit syllabes plus ou moins. Le temps pressoit l'auteur : « Appelé, dit-il, pour l'emploi de mon ministère à la » Grande-Armée, j'ai livré à l'impresssion, et à la hâte, un » chant qui étoit fait à la place d'un autre qui étoit encore à » faire, et que j'ai rimé rapidement avant de partir. » Il ne s'est pas souvenu de ce qu'a dit Boileau :

Hâtez-vous lentement, quelqu'ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

Apollon fut médecin, à la vérité, *etiam medicus Apollo*; mais ce n'est pas une raison pour qu'un médecin soit un Apollon.

Si l'on vouloit considérer un moment le genre d'occupations de plusieurs de nos médecins, plus connus que célèbres, on pourroit penser que nous n'avons plus de maladies à guérir, ou qu'ils méprisent et laissent aux praticiens vulgaires les pénibles fonctions de leur état. Les maux particuliers ne les touchent plus; c'est l'humanité tout entière qu'ils prétendent guérir. Leur haute philantropie ne peut plus s'abaisser jusqu'au lit de douleur d'un pauvre fiévreux; elle ne peut sauver les hommes qu'en masse. Ce n'est plus le quinquina qu'ils administrent; ce sont de bons gros traités d'hygiène en prose et en vers : trop heureux lorsqu'ils veulent bien encore nous

(1) Hygie, ou l'art de se bien porter, poëme en six chants. Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.
A Paris, chez Allut, lib., rue de la Harpe, n. 93.

recommander la sobriété ! Il y en a tant qui, par leur doctrine, et sur-tout par leur exemple, prêchent tout le contraire de ce qui convient à notre santé ! J'ai cependant devant moi l'œuvre nouvelle d'un de ces messieurs, qu'on n'accusera pas de malice, puisqu'il emploie ses momens de repos à nous donner l'éclaircissement d'un grimoire qu'aucun homme de bon sens n'a jamais pu lire, et que lui seul peut comprendre. C'est l'explication vraiment curieuse des prophéties du grand Nostradamus (2), l'oracle universel de tous les temps et de tous les pays ; qui lisoit dans l'avenir mieux que nous ne voyons dans le présent ; mais qui, dans son style barbare, est bien le plus obscur et le plus inintelligible des sorciers.

Cependant, si l'on veut convenir que *crocodile* veut dire bourreau ; que *Chiren, Anior* et *Hadrie*, signifient Henri ; que la *fille de Laure*, désigne la ville d'Orange ; *la grande poche*, les Polonais ; *Mendosus*, Vendôme ; *aqueduc*, le cardinal Mazarin ; *bossu*, Montgommeri ; *dix-sept ans*, dix ans ; *six cent septante*, septante-six ; *cinq cent un*, vingt millions ; *nouvelle mine*, les assignats ; *le moine noir*, Louis XVI ; *herne*, la reine ; *vexer*, soutenir ; le siége, *le Directoire*, *barbare empire*, la France ; *homme nice*, le cardinal de Fleury, etc. etc. ; si l'on veut, dis-je, avoir un peu de complaisance, et permettre qu'on change quelques lettres et quelques mots, qu'on les lise à rebours ou qu'on supprime tout ce qui peut gêner, il n'y aura rien de plus lucide que les quatrains du fameux Nostradamus ; nous verrons dans ses prédictions toute notre histoire, et, sous l'apparence des rêveries d'un imbécille, *M. Bellaud*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, nous fera voir les plus illustres destinées prédites en termes si clairs, que personne n'osera douter que Nostradamus ne fût devin. Il est seulement bien malheureux qu'on ne puisse l'entendre et l'expliquer qu'après l'événement ; ce qui fait qu'on sera toujours en doute si c'est le fait qui s'arrange sur la prophétie, ou si c'est la prophétie qu'on arrange sur le fait. M. Bellaud devroit bien, pour faire cesser toute espèce d'incertitude, tâcher de nous expliquer d'avance quelques douzaines de centuries, et de nous dire ce qui doit nous arriver pendant un certain temps, et seulement jusqu'à la fin du siècle qui vient de commencer ; mais il faudroit que cela ne fût pas plus embrouillé que l'annonce des phases de la lune, ou que celle des éclipses,

---

(2) Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Desenne, Palais du Tribunat ; et chez le Normant.

afin que tout le monde puisse vérifier qu'à telle heure et telle minute la chose arrivera comme elle aura été annoncée.

La connoissance des choses futures peut être utile au genre humain ; mais la découverte d'une prédiction après l'événement, n'est bonne qu'à repaître la curiosité des oisifs. Le premier caractère d'une prophétie étant certainement la publicité, et le second la clarté, je laisse à décider si ces deux caractères se retrouvent dans les écrits de Nostradamus; et, pour mettre le lecteur à portée d'en juger, nous transcrirons ici une de ses prédictions les plus claires :

Plusieurs mourront avant que Phœnix meure,
Jusque six cents septante est sa demeure;
Passé quinze ans, vingt-un, trente-neuf,
Le premier est sujet à maladie,
Et le second au fer, danger de vie,
Au feu, à l'eau est subjet trente-neuf. »

Que pense-t-on qu'un pareil radotage puisse indiquer, Les logogriphes les plus entortillés ne sont-ils pas des chefs-d'œuvre de simplicité en comparaison ? Eh bien ! les commentateurs tels que *M. Bellaud*, n'ont pas craint d'affirmer que c'étoit là toute l'histoire claire et nette de Louis XIV; et l'on devinera si l'on peut la belle explication qu'ils en ont donnée.

Il est doux, après avoir parcouru ces traces de la folie humaine, d'entrer avec un écrivain raisonnable dans le pays de la saine philosophie, et de se rafraîchir l'esprit par la régularité d'un plan méthodique, et par les agrémens semés avec art sur la route où il vous conduit. Le petit poëme de M. *Auguste Gaude*, intitulé *le Contemplateur Religieux*, est l'ouvrage qui nous fait faire cette réflexion. Il peut aisément la justifier, puisqu'il réunit deux genres de mérite assez rares aujourd'hui, la rectitude de l'esprit, et le charme de la diction. Le sujet se divise en quatre chants : le premier traite *de l'Existence de Dieu;* le second, *de l'Immortalité de l'Ame;* le troisième, *de la Conscience;* et le dernier, *de la Prière, ou du Culte.* Les preuves de la destination de l'homme s'y trouvent développées avec sagesse : elles ne sont pas nouvelles, il est vrai; mais l'expression les rajeunit souvent. Cette expression rappelle quelquefois celle du poëme de *la Religion;* mais elle ajoute quelque chose à la pensée, comme dans ces vers :

Oui, d'un Dieu tout-puissant la sagesse profonde
Se cache tour-à-tour, et se découvre au monde.
Il permet que le doute accompagne nos pas. »

Il nous a paru cependant que, dans la discussion des objec-

tions, l'auteur admettoit trop facilement la possibilité qu'il se fît quelque chose de régulier *par hasard*. Un seul mot fait crouler cette misérable chicane. En philosophie, le *hasard* est l'asile des aveugles, et la raison de ceux qui n'en ont pas. Tout est ordonné dans la nature par des lois invariables. Le mouvement a un moteur, qui est Dieu : il embrasse tous les effets, et l'arrangement des grains de sable qui couvrent le fond des mers est son ouvrage. Sa Providence veille sur tout; rien n'échappe à son action, et rien ne se meut sans son ordre. Pour comprendre cette universelle vigilance, il faut faire attention qu'il est aussi facile à l'intelligence infinie de penser à tout, qu'à l'intelligence finie de penser à quelque chose; et comme il n'y a point de philosophe qui ne veuille qu'on reconnoisse au moins quelque degré d'intelligence dans son propre ouvrage, il est évident que, par le même principe de justice, il doit reconnoître une intelligence infiniment supérieure dans l'ouvrage de l'univers. Ce n'est pas, au fond, l'idée d'une cause première qui embarrasse notre esprit; car elle nous est prouvée par la plus forte de toutes les raisons, qui est la nécessité : il n'y a rien, effectivement, de plus nécessaire que d'admettre une cause là où il y a des effets. Celui qui nie cela ne forme pas une idée, et n'entend pas même ce qu'il dit. Mais d'où vient l'embarras et l'obscurité sur une chose si visible? C'est que, dans l'immense variété des causes secondes, si quelqu'une se dérobe à notre intelligence, notre orgueil, qui veut tout expliquer, crée un fantôme, un être chimérique, qu'il appelle *hasard*. C'est lui qui fait tout ce que nous ne comprenons pas; mais la raison remonte au seul auteur de toutes choses, et ne voit que lui, dont la puissance toujours active s'exerce partout. *Le hasard* n'est rien, à moins qu'on n'entende par ce mot *l'ordre* établi dans l'univers; et cet ordre est le bouclier contre lequel toutes les objections viennent s'émousser. Nous avons aussi remarqué, dans le style de M. Gande, quelques négligences, que l'auteur corrigera facilement, s'il veut s'en donner la peine.

Il y a long-temps que nous n'avons vu d'ouvrage qui soit plus digne de ce soin; et nous n'en exceptons pas même la traduction de la Guerre des Esclaves, par M. Naudet (1); et celle des Pseaumes, par M. Tarbourieck. (2) Le premier de ces traducteurs est encore fort loin d'avoir dans son style la force et la précision convenables à son sujet; l'ouvrage de

(1) Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 80 c. et 2 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Léopold Collin, rue Gît-le-Cœur; et chez le Normant.

(2) Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

l'autre est plutôt une imitation qu'une traduction. Il y a, dans un autre genre, un nouvel ouvrage qui se recommande encore à l'attention des spéculateurs et des curieux; c'est le *Traité Pratique sur l'Education des Abeilles, par M. Beaunier* (1) : l'esprit d'ordre, et le bon esprit, plus précieux encore, qui règnent dans cet ouvrage, doivent lui faire obtenir la préférence sur tous ceux qui l'ont précédé jusqu'à ce jour. G.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, ET NOUVELLES LITTÉRAIRES.

— Le Journal Officiel a publié dimanche dernier l'article suivant;

« Il s'est élevé une discussion dans le sein de l'académie française, à laquelle le public a pris part. Elle ne feroit probablement pas tant de bruit, si elle avoit lieu dans la première classe. Des mathématiciens ne verroient que *a* — *b* ou *b* — *a* dans une question dont la solution ne présente, soit pour l'affirmative, soit pour la négative, pas plus d'avantages que d'inconvéniens.

» De quels termes se servira le président de l'académie en adressant la parole au cardinal Maury, dans la séance solennelle de sa réception?

» Sans doute, l'académie ne met pas en question si l'on se servira de cette qualification *M. le cardinal*. Quoiqu'il n'y ait aucune loi qui oblige les particuliers de donner à chaque personne, dans les circonstances d'apparat, le titre de sa fonction ou de sa dignité, il n'en est pas un qui crût se manquer à lui-même en le faisant, ou ne pas manquer aux usages, aux égards, à la politesse en s'en absentant.

» Il est vrai aussi qu'en envisageant la question sous d'autres rapports que ceux de la bienséance, un citoyen n'étant tenu qu'à ce que la loi exige, tout particulier demeure libre de faire sur ce point ce qui lui convient, et de suivre son caprice ou ses affections.

---

(1) Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 c., et 6 fr. par la poste.
A Paris, chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis la barrière des Sergens; et chez le Normant.

» L'académie a-t-elle, à cet égard, la même liberté qu'un particulier? Elle ne le prétend point, et ce droit, fût-il le sien, elle ne voudroit pas en faire usage pour humilier un de ses membres qu'elle a choisi dans l'intention de l'honorer. elle ne le prétend point, parce qu'en effet elle n'en a pas le droit. Comme académie, elle est dans une autre cathégorie que les particuliers : institution de l'Etat, reconnue par l'état, elle doit reconnoître ce que l'état reconnoît.

» Ainsi donc, l'académie donnera à M. Maury son titre de cardinal; mais, puisque cela ne peut pas faire et ne fait réellement pas une question, quelle est donc la qualification qui peut être l'objet de cette contestation?

» Le président appellera-t-il le cardinal Maury *Monseigneur?*

» Il ne peut y avoir ici d'autre règle que l'usage.

» L'académie française a compté parmi ses membres beaucoup de cardinaux. Le plus grand nombre n'a été revêtu de la pourpre romaine que postérieurement à sa réception; mais si un seul étoit cardinal au moment de son élection, et si le directeur de l'académie, en lui adressant la parole dans une séance publique, l'a appelé *Monseigneur*, l'usage dès-lors a été consacré. Une semblable circonstance ne s'étant pas présentée jusqu'à ce jour, l'usage n'a pas changé; et puisque la seule règle est l'usage, on ne doit pas se dispenser de s'y conformer.

» Comme il n'y avoit à cet égard qu'un seul fait qui remonte à une époque déjà fort éloignée, l'académie a pu suspendre un moment son opinion, et s'occuper des recherches nécessaires pour constater l'usage. De là les inductions et les suppositions indiscrètes dont on a rempli les journaux. Si ces hommes, toujours avides de jeter un aliment à la curiosité publique, avoient été guidés par un meilleur esprit, ils auroient prévu qu'une difficulté pareille s'aplaniroit bientôt, et que l'académie n'auroit aucun penchant à priver d'un droit acquis par l'usage un homme dont le talent éminent a le plus marqué dans nos dissentions civiles, dont l'adoption étoit un pas de plus vers la concorde, et vers cet entier oubli des événemens passés, seul moyen d'assurer la tranquillité qui nous a été rendue.

» Voilà un long article pour une chose en apparence fort peu importante. Cependant l'éclat qu'on a voulu faire, donne matière à de sérieuses réflexions. On voit à quelles fluctuations on seroit exposé de nouveau, dans quelles incertitudes on pourroit être replongé, si heureusement le sort de l'état n'étoit confié à un pilote dont le bras est ferme, dont la direction est fixe, et qui ne connoît qu'un seul but, le bonheur de la patrie » (*Moniteur.*)

— Vendredi, 2 janvier, l'Opéra a dû commencer à six heures et demie, pour la première représentation de l'*Inauguration du Temple de la Victoire*, intermède mêlé de chant et de danse.

— Les Comédiens français ont donné jeudi la première représentation de la reprise d'*Agamemnon*, tragédie de M. Lemercier. L'ouvrage a été très-applaudi ; cette tragédie a été suivie de *Minuit*. On a ajouté à cette petite pièce la scène suivante : (Les couplets ont été chantés par mademoiselle Mézeray.)

SÉRAPHINE.

Relevez-vous ; ne pleurez plus ; je veux que vous chantiez.

FLORIDOR.

Oui, de tout mon cœur.

CLAIRINE.

Madame, il faut lui faire chanter les couplets qu'il a faits pour l'EMPEREUR. Un Français qui aime bien sa maîtresse, doit aimer à chanter son souverain.

FLORIDOR.

Oui, ma belle cousine, et sur-tout un souverain comme celui-là.

(*On entend une sérénade au-dehors ; Floridor et Florine ouvrent la fenêtre, et vont regarder ce que c'est.*)

FLORIDOR À SÉRAPHINE.

C'est sous vos fenêtres ; c'est à vous que cette sérénade s'adresse.

SÉRAPHINE.

Je n'en crois rien.

(*Ils s'assoient sur le canapé ; la sérénade exécute l'air :* Comment goûter quelque repos ?)

FLORIDOR.

C'est justement notre air ; nous chanterons pendant qu'on le jouera.

Honneur au Monarque guerrier,
Qui de l'Etat guide les rênes,
Et tous les ans, pour nos étrennes,
Nous présente un nouveau laurier.
Du haut de son char de victoire,
Il reçoit n s tributs d'amour,
A minuit, comme au point du jour,
Nous aimons à chanter sa gloire.

Monarque et soldat à la fois,
A sa valeur il s'abandonne ;
Il relève l'éclat du trône
Par son génie et ses exploits.
Aux cris terribles de Bellone,
Bravant le plus affreux séjour,
A minuit, comme au point du jour,
Partout la gloire le couronne.

Mais d'une plus touchante voix
Fêtons l'auguste Souveraine
Que tous les cœurs proclament Reine,
Heureux d'obéir à ses lois.
Prêtant un charme à sa puissance,
Auprès d'elle on voit à sa cour,
La grâce à chaque instant du jour
Embellissant la bienfaisance.

Floridor se jette aux pieds de Séraphine, et lui dit en l'embrassant : A celui qui vient de chanter son souverain, une cousine aussi jolie, aussi bonne que vous, n'a point d'excuse pour refuser un baiser. Mais, belle Séraphine, mon oncle approuvera-t-il ?

GERCOURT.

Ah ! tout de suite, etc.

Couplet ajouté à ceux de la fin.

CLAIRINE,

Quand on désire vaincre ou plaire,
Il faut saisir avidement
En amour, au théâtre, en guerre,
La circonstance du moment.
Pour un héros que l'on adore
Dans son cœur on trouve aisément
Un couplet qui vient faire éclore
La circonstance du moment.

— On annonce la retraite assez prochaine de mademoiselle Fleury.

— La reprise du *Huron*, opéra comique de Marmontel, n'a obtenu qu'un foible succès, malgré l'extrême mérite de la musique de Grétry, dont cette pièce est le premier ouvrage.

— L'académie française, dans la dernière séance qu'elle a tenue, mercredi dernier, a nommé pour président M. Nai-

geon, et pour vice-président, M. Régnault (de Saint-Jean d'Angely).

— M. Cassas vient d'ouvrir au public sa riche collection, qui renferme soixante-quatorze modèles de monumens de l'architecture ancienne. Ces modèles sont très-bien exécutés, et sur une échelle assez étendue pour que les plus considérables aient jusqu'à quatre pieds d'élévation. Quelques-uns ne présentent que les ruines de ces édifices, d'autres les montrent entièrement restaurés, c'est-à-dire tels que d'après les débris existans on doit croire qu'ils étoient dans leur ensemble. La galerie de M. Cassas est ouverte tous les jours depuis dix heures jusqu'à cinq. Le prix d'entrée, avec la feuille explicative, est de 1 fr. 50 cent.

— S. M le roi de Naples a ordonné des mesures propres à faire refleurir les conservatoires de musique, sous la direction de Paësiello, de Finaroli et de Trito, ces successeurs des Durante et des Leo. Le roi, cependant, n'a pu voir sans indignation qu'on y admît des élèves qu'on a mutilés pour leur donner une voix féminine. Il a défendu, en conséquence, qu'on y reçût à l'avenir aucun de ces êtres dégradés. Il y aura dans le conservatoire dit *du S. Esprit*, un établissement pour les femmes. Elles y apprendront le chant, la danse, la déclamation théâtrale, et à pincer de la harpe.

— On apprend de Berlin que le quadrige de la porte de Brandebourg et les autres objets d'arts destinés pour Paris, sont arrivés le 19 à Postdam, d'où ils seront embarqués sur l'Elbe et dirigés sur Hambourg. De cette ville, ils seront conduits en France par la Hollande.

— Parmi les hommes qui s'étoient fait une grande réputation en Europe, et que la mort a enlévés dans le courant de l'année qui vient de finir, on remarque le duc de Brunswick, le duc Auguste de Saxe-Gotha; les ministres anglais Pitt et Fox; les amiraux Gravina et Villeneuve; les médecins Barthez et Fouquet; le professeur Pallas; MM. Coulomb, Brisson et Adanson, physiciens ou naturalistes; le sénateur Tronchet; M. Mounier; Schiller, auteur allemand; et MM. Gaillard, Collin d'Harleville, Anquetil et Rétif de la Bretonne, écrivains français.

— M. Carmontelle, auteur de proverbes dramatiques, et de plusieurs autres ouvrages, est mort à Paris le 26 de ce mois, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge. Il travailloit encore, il y a quatre mois, à une comédie et à un roman.

Concours ouvert pour le monument à élever à Paris, sur l'emplacement de l'église de la Madeleine.

Le Ministre de l'Intérieur, à tous les Artistes de l'Empire.

Artistes,

L'Empereur, dont la gloire est impérissable et doit survivre à tous les monumens destinés à en perpétuer le souvenir, veut qu'elle n'arrive à la postérité qu'associée à celle de ses compagnons d'armes. Il appelle les arts pour immortaliser les noms de ceux qui ont vaincu sous ses ordres, et leurs brillans exploits. Il vous demande un temple destiné à en célébrer la mémoire. Qui de vous ne se sentira pas ému, exalté, en lisant le décret que sa main victorieuse a tracé sous la tente, et qui passera à la postérité comme un témoignage éclatant de l'amour qu'il porte à tous les braves de ses armées! Ce décret est le plus beau programme que je puisse proposer à des artistes dignes de ce nom.

Voyez quel noble emploi l'Empereur veut donner aux arts, et comment il les fait entrer, pour ainsi dire, en partage de sa gloire! De tous côtés s'élèvent des palais, des arcs de triomphe et des colonnes triomphales: la sculpture doit les orner de ses riches et durables productions. Mais le *monument* dont l'Empereur vous appelle aujourd'hui à tracer le projet, sera le plus auguste, le plus imposant de tous ceux que sa vaste imagination a conçus, et que son activité prodigieuse sait faire exécuter. C'est la récompense que le vainqueur des rois et des peuples, le fondateur des Empires, décerne à son armée victorieuse sous ses ordres et par son génie. La postérité dira: *Il fit des héros, et sut récompenser l'héroïsme.*

Ici S. Exc. rapporte le décret impérial du 2 décembre que nous avons inséré dans le numéro du 19 du même mois, et continue en ces termes:

Artistes, vous connoissez par ce décret les intentions de l'Empereur, l'objet du monument, la somme que S. M. veut bien consacrer à sa construction; voici maintenant quelques dispositions qui doivent vous servir de règle dans le concours:

I. Les artistes qui se proposent d'envoyer des projets au concours, doivent sur-tout s'attacher à donner à l'ensemble et à toutes les parties du monument un caractère de grandeur et de noblesse qui réponde à sa destination, et soit en harmonie avec le superbe portique qui en est déjà l'entrée principale.

II. Pour bien faire connoître toutes les parties de leurs projets, et pour qu'il soit facile d'en saisir tous les rapports, les concurrens présenteront, dans des dessins géométraux seulement, tous les développemens nécessaires. Les dessins-perspectives ne seront point admis.

III. Les projets qui seront envoyés au concours devront être composés, 1°. d'un plan ; 2°. d'une élévation du côté de l'entrée principale ; 3°. d'une élévation latérale ; 4°. de deux coupes, l'une sur la longueur de l'édifice, l'autre prise dans sa largeur. Tous ces dessins seront sur une échelle commune, afin d'en faciliter le rapprochement et la comparaison. On donnera en outre les détails des ordres que l'on aura employés, ainsi que ceux des principales corniches de l'intérieur et de l'extérieur de l'édifice, sur une échelle qui sera ci-après déterminée. Enfin, la conservation du monument dépendant en grande partie de la couverture, les concurrens devront joindre un plan dans lequel ils indiqueront la distribution des eaux pluviales. Ils s'attacheront à rendre cette distribution la moins compliquée qu'il sera possible, à éviter tout ce qui pourroit occasionner des réparations fréquentes et dispendieuses. Dans ce plan, ils exprimeront légèrement la distribution de l'édifice, afin de rendre faciles à saisir les rapports qui doivent exister entre cette distribution et la couverture.

IV. Le plan annexé au présent programme sera reproduit par les concurrens. Ils y désigneront, par une couleur rouge les parties qu'ils projetteront en dedans ou en dehors de ce qui existe maintenant. C'est sur l'échelle de ce plan que pourra être fait le plan des combles, ainsi qu'une élévation et une coupe au trait, qui serviront à prouver la conformité des parties projetées avec celles qui existent.

V. Des devis devront nécessairement accompagner chaque projet. Les concurrens se rappelleront que la dépense pour la construction du monument ne doit pas excéder trois millions. Ils sont prévenus que les devis seront soigneusement examinés.

VI. L'échelle des plans, élévations et coupes demandés par l'article III, devra être d'un centimètre pour mètre ; celle des détails des ordres ou corniches demandés dans le 3e paragraphe du même article, est fixée à cinq centimètres pour mètre.

VII. La distribution des terrains environnans ne sera pas une partie essentielle des projets. Néanmoins les concurrens pourront, s'ils le jugent à propos, et sur telle échelle qu'ils voudront choisir, indiquer une distribution de ces terrains, laquelle comprendroit tout l'espace renfermé entre les rues de Caumartin, de la Madeleine et des Mathurins.

VIII. Tous les projets destinés au concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut, ou dans les bureaux du ministre de l'intérieur, avant le 20 février 1807. Ce terme est de rigueur. Les concurrens ne devront point se faire connoître avant le jugement : ils désigneront seulement leurs projets par des devises.

IX. L'auteur du projet adopté sera chargé de l'exécution. Les trois artistes dont les projets auront obtenu les premiers *accessit*, recevront des indemnités dont le montant sera proposé par la commission qui aura prononcé sur les projets.

Ce programme sera envoyé aux architectes de Paris, et à tous les préfets des départemens, pour qu'ils en donnent communication aux artistes qui voudroient concourir.

Arrêté à Paris, le 20 décembre 1806.

ACADÉMIE DU GARD.

Programme pour 1807.

Quoique par le programme de 1806, le concours pour l'éloge de *Chrétien-Guillaume de Lamoignon-Malesherbes* eût été déclaré fermé, à compter du 1er messidor an XIII, un nouvel ouvrage sur ce sujet, avec cette épigraphe :

Bonum virum facilè crederes, magnum, libenter. TAC.

étant parvenu à l'Académie, et lui ayant paru digne d'une mention honorable, l'Académie la lui a solennellement décernée dans sa séance publique du 21 décembre.

Le sujet pour le prix de 1806, étoit la question suivante, qui devoit être particulièrement traitée dans ses rapports avec les localités du département du Gard ;

« Dans quels cas les défrichemens sont-ils utiles ? Dans » quels cas sont-ils nuisibles ? »

Le prix a été remporté par un Mémoire ayant pour devise :

O fortunatos nimiùm sua si bona nôrint,
Agricolas ! VIRG.

L'auteur ne s'est pas fait connoître ; un billet joint à son ouvrage, contenoit, au lieu de son nom, une invitation à l'Académie de disposer de la médaille pour le prochain concours.

Afin de remplir le vœu de l'anonyme, l'Académie a délibéré d'ouvrir, en même temps que le concours annuel, un concours extraordinaire sur la question suivante :

Déterminer le principe fondamental de l'intérêt de l'argent, les causes accidentelles de ses variations, et ses rapports avec la morale.

L'Académie propose de plus, pour sujet du prix ordinaire, *le récit, en style épique, de la mort de Henry IV.* Ce morceau devra être de 100 à 200 vers.

Chaque prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 300 fr.. Ils seront décernés dans la séance publique de 1807. Les ouvrages couronnés seront lus dans la même séance. Le concours sera fermé le 1er décembre 1807. Ce terme est de rigueur.

Modes *du* 31 *décembre.*

Le bleu est la couleur dominante : on le porte en chapeaux ou en toques, plus pâle que de coutume. On employe aussi, pour tuniques, des crèpes bien foiblement azurés. Une tunique laisse, au plus, voir quatre doigts de la robe blanche de dessous. Toutes les robes, toutes les douillettes, toutes les redingotes de velours, sont espagnoles. Aux emmanchures et au colet debout, ce sont des crevés en satin blanc qui tranchent ; au haut du bras, des tuyaux ; et à la taille, des pattes rondes. Sur beaucoup de robes parées, la garniture, formée de coquilles, descend en biais, de la ceinture, au bas de la robe. Les ceintures ont un petit chou par derrière, et se nouent en devant.

NOUVELLES POLITIQUES.

Pétersbourg, 28 *novembre.*

Le feld-maréchal comte Kamenskoi est ici depuis quelques jours. Il doit partir incessamment pour aller prendre le commandement en chef de nos armées en Pologne ; il est muni de pouvoirs très-étendus. Ce général s'est distingué dans les guerres précédentes de la Russie, par ses connoissances en tactique, et sur-tout par la sévère discipline qu'il fait observer aux troupes.

PARIS, *vendredi* 2 *janvier.*

XLIII^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Kutno, le 17 décembre 1806.

L'EMPEREUR est arrivé à Kutno à une heure après midi, ayant voyagé toute la nuit dans des calèches du pays, le dégel ne permettant pas de se servir de voitures ordinaires. La calèche dans laquelle se trouvoit le grand-maréchal du palais, Duroc, a versé. Cet officier a été grièvement blessé à l'épaule, sans cependant aucune espèce de danger. Cela l'obligera à garder le lit huit à dix jours.

Les têtes de pont de Prag, de Zakroczym, de la Narew et de Thorn, acquièrent tous les jours un nouveau degré de force.

L'EMPEREUR sera demain à Varsovie.

La Vistule étant extrêmement large, les ponts ont partout 3 à 400 toises ; ce qui est un travail très-considérable.

—On assure que le XLIV^e. bulletin est arrivé ce matin ; qu'il est daté, pour la première fois, de Varsovie, le 21 décembre ; que l'EMPEREUR est arrivé dans cette ville le 19 ; que le grand-duc de Berg a eu quelques accès de fièvre, sans que la maladie ait aucun caractère dangereux ; qu'il y a eu, les jours précédens, quelques affaires d'avant-postes, et que les deux armées sont à peu de distance l'une de l'autre.

— Le général en chef de l'armée russe Kamenkoi est âgé de 75 ans. (*Voyez plus haut l'article* Pétersbourg.)

— Le sénat conservateur procédant au renouvellement d'un

membre de la commission sénatoriale de la liberté individuelle, ainsi qu'au renouvellement d'un membre de la commission de la liberté de la presse, a réélu, pour la première, M. le sénateur Lenoir-Laroche, membre sortant; et pour la seconde, M. le sénateur Chasset, aussi membre sortant. Ces deux élections sont proclamées par le prince archichancelier de l'Empire, président.

Traité de paix signé à Posen, le 11 décembre 1806, entre S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, et S. A. S. E. l'électeur de Saxe.

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, et S. A. S. électorale de Saxe, voulant pourvoir au rétablissement définitif de la paix entre leurs Etats, ont nommé pour leurs plénipotentiaires respectifs, savoir, S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, le général de division Michel Duroc, grand-maréchal de son palais, grand cordon de la Légion-d'honneur, chevalier de l'ordre de l'Aigle Noir et de l'Aigle Rouge de Prusse et de la la Fidélité de Bade; et S. A. S. électorale l'électeur de Saxe, le comte Charles de Bose, son grand-chambellan et chevalier commandant de l'ordre de l'Etoile polaire, lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus de ce qui suit :

Art. Ier. A compter de la signature du présent traité, il y aura paix et amitié parfaite entre S.M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et la confédération du Rhin, d'une part, et S. A. S. l'électeur de Saxe.

II. S. A. S. électorale accède au traité de confédération et d'alliance conclu à Paris, le 12 juillet de la présente année, et par son accession elle entre dans tous les droits et dans toutes les obligations de l'alliance de la même manière que si elle eût été partie principale contractante audit traité.

III. S. A. S. électorale prendra le titre de *roi*, et siégera dans le collège et au rang des rois, suivant l'ordre de son introduction.

IV. Il ne pourra, sans le consentement préalable de la confédération du Rhin, dans aucun cas et pour quelque cause que ce soit, donner passage par le royaume de Saxe à aucune troupe, à aucun corps ou détachement des troupes d'aucune puissance étrangère à ladite confédération.

V. Les lois et actes qui déterminent le droit réciproque de divers cultes établis en Allemagne, ayant été abolis par l'effet de la dissolution de l'ancien corps germanique, et n'étant pas d'ailleurs compatibles avec les principes sur lesquels la confédération a été formée, l'exercice du culte catholique sera, dans la totalité du royaume de Saxe, assimilé à l'exercice du culte luthérien, et les sujets des deux religions jouiront sans

restriction des mêmes droits civils et politiques, S. M. l'Empereur et Roi faisant une condition particulière de cet objet.

VI. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, s'engage à faire céder à S. M. le roi de Saxe, par le futur traité de paix avec la Prusse, le Cotbusser creiss, ou cercle de Cotbus.

VII. S. M. le roi de Saxe cède au prince qui sera désigné par S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et dans la partie de la Thuringe située entre les principautés d'Eichfeld et d'Erfurt, un territoire égal en rapport et en population à celui du cercle de Cotbus; lequel territoire servant à lier lesdites principautés, sera possédé par ledit prince en toute propriété et souveraineté. Les limites de ce territoire seront fixées par des commissaires respectivement nommés à cet effet, immédiatement après l'échange des ratifications.

VIII. Le contingent du royaume de Saxe, pour le cas de guerre, sera de vingt mille hommes de toutes armes, présens sous les armes.

IX. Pour la présente campagne, et vu les événemens qui ont eu lieu, le contingent du royaume de Saxe sera de 1500 hommes de cavalerie, 4200 hommes d'infanterie, 300 hommes d'artillerie et 12 pièces de canons.

X. Toute contribution cessera du moment de la signature du présent traité.

XI. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Dresde dans le délai de huit jours.

Fait à Posen, le 11 du mois de décembre de l'année 1806.

Signé Duroc; Charles, comte de Bose.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Du samedi 27. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 76f 10c 76f 76f 10c oof ooc. ooc ooc ooc ooc ooc. ooc. ooc ooc oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 75f. 25c 50c ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1238f. 75c 1237f 50c 1242f 50c. ooo0f

Du lundi 29. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 76f 76f 5c 20c. 25c. 5oc 2oc 5oc 5oc 76f. ooc ooc ooc ooc. ooo ooo ooc ooo. ooc
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f. 25c oo c. ooc. ooc
Act. de la Banque de Fr. 1242f 50c. 1246f. 25c oo of oooof.

Du mardi 30. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 76f. 10c. 76f. 76f 10c 76f ooc ooc. ooc ooc ooc. ooo ooc ooc ooc oof oof ooc
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 75f. ooc. ooc oof ooc ooc. ooc ooo ooc
Act. de la Banque de Fr. 1240f 1241f 25c oooof. oooo ooc oooof

Du mercredi 31. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f. 15c 10c 76f 76f 15c. 76f ooc ooc ooc. ooc oof ooc. ooc. ooc oof.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. oof ooc. oof. ooc ooo ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1237f 50c 1240f ooc ooooofo ooof

Du vendredi 2 janvier. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 77f 77f 10c 77f 76f 80c ooc ooo ooo ooo ooo ooo oof oof oof ooc ooc
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 74f oof ooc oof ooc ooc
Act. de la Banque de Fr. 1255f 1253f 75c 1250f 1247f. 50c oooof

(No. CCLXXXVI.)
(SAMEDI 10 JANVIER 1807.)

5. cent.

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

PREMIER CHANT

D'un poëme intitulé : LA VEILLÉE DU PARNASSE,

Récité à l'Institut National, le 8 nivose an V.

QUAND Borée aux Zéphyrs vient déclarer la guerre,
Et ramène, en grondant, les frimas sur la terre;
Quand la nuit, prolongeant sa course dans les cieux,
Semble usurper du jour l'empire radieux,
Il est sur l'Hélicon de charmantes veillées:
Là, sous l'abri secret des grottes reculées,
Les Muses, tour-à-tour, d'un récit enchanteur,
Trompent des longues nuits l'importune lenteur.
  Une nuit que Phébus, jaloux de les entendre,
A l'insu de Thétis, près d'elles vint se rendre,
La sensible Erato voulut chanter l'Amour;
Pour la tendre amitié Calliope eut son tour;
Et la vive Thalie, au folâtre sourire,
Joignit son luth badin à leur touchante lyre.
Permesse, impatient d'écouter leurs concerts,
S'arrête, et l'aquilon n'ose troubler les airs.
  « Mes sœurs, dit Erato, si je romps le silence,
C'est Amour qui le veut : tout lui doit la naissance;
Vous-même lui devez la lumière des cieux.
Les Dieux ont fait le monde, Amour a fait les Dieux.

Parmi vous, cependant, sa flamme est condamnée;
Mais craignez-vous l'Amour conduit par l'Hymenée?
Pour deux tendres époux je demande vos pleurs.
Hélas! peindre l'amour, c'est peindre des malheurs:
Orphée en est la preuve, et mon récit l'expose.
Mais je dois de ses maux vous retracer la cause.
O mes sœurs, gardons-nous d'offenser les amans:
Il est, il est des Dieux qui vengent leurs tourmens!
Dans ces rians vallons où le fleuve Pénée
Promène entre des fleurs, son onde fortunée,
Poursuivi du Destin, un berger demi-Dieu
Avoit dit à ces bords un éternel adieu:
Aristée est son nom. Loin de ce doux rivage,
Pleurant ses doux essaims que la Parque ravage,
Aristée égaroit ses pas et ses douleurs.
Aux sources du Pénée il accourt tout en pleurs;
Et là, tendant les mains vers ses grottes profondes:
« O Cyrène, ô ma mère, ô reine de ces ondes,
» Du brillant Apollon si j'ai reçu le jour,
» Si vous êtes ma mère, où donc est votre amour?
» Eh! que m'importe, hélas, cette illustre origine,
» Si les destins jaloux ont juré ma ruine?
» Est-ce là ce bonheur que vous m'aviez promis,
» Cet Olympe où les Dieux attendoient votre fils?
» Un seul bien ici-bas, mes abeilles si chères,
» Eût de mes jours mortels adouci les misères;
» C'étoient les plus doux fruits de mes soins assidus;
» Et vous êtes ma mère, et je les ai perdus!
» Cruelle, de mes pleurs ne soyez point avare:
» Au sein de mes agneaux plongez un fer barbare,
» Et que mes jeunes ceps expirent sous vos coups,
» Si le bonheur d'un fils arme votre courroux. »
Cyrène, assise au fond de sa grotte azurée,
Entend le bruit confus d'une plainte égarée.
Ses Nymphes l'entouroient: sur leurs fuseaux légers
Brille un lin de Milet, teint de l'azur des mers.
Là, sont en foule Apis, Glaucé, Pyrra, Néère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère (1);
Nezé, Spio, Thalie, et Dryope et Naïs:
Leurs blonds cheveux flottoient autour d'un sein de lis;
Xanthe, Ephyr, jeunes sœurs, filles du vieux Nérée,
Ceintes d'or l'une et l'autre, et d'hermine parées;
Et l'agile Aréthuse, abjurant le carquois,
Et la jeune Climène à la brillante voix.
Pour charmer leurs loisirs, Climène, au milieu d'elles,
Leur chantoit de Vénus les amours infidelles,
Les doux larcins de Mars, les fureurs de Vulcain,
Et ses réseaux tissus d'un invisible airain.
Les Nymphes en filant écoutoient ces merveilles,
Quand un lugubre cri frappe encor leurs oreilles.
Cyrène, en pâlissant, tremble à ce cri fatal;

(1) Un auteur connu emprunta ce vers tout entier, et en imita plusieurs autres de cet épisode, encore manuscrit, et composé plus de dix ans avant la traduction imprimée. Voyez les justes réclamations de M. Clément, en 1771, dans le premier volume de ses Observations critiques.

(*Note de l'auteur.*)

Chaque Nymphe se trouble en son lit de cristal :
Toutes, avec effroi, gardent un long silence.
Plus prompte que ses sœurs, Arhétuse s'élance;
Et, jetant ses regards sur la face des eaux,
Lève sa tête humide et ceinte de roseaux;
Et de loin : « O Cyrène ! ô mère infortunée !
» Ton fils !... Il est en pleurs aux sources du Pénée;
» Il te nomme barbare ! » A ces tristes récits :
« Va, cours, vole, Aréthuse, amène-moi mon fils;
» Il a droit de descendre en nos grottes sacrées. »
Elle dit : à sa voix les ondes séparées,
Se courbant tout-à-coup en mobiles vallons,
Reçoivent Aristée en leurs gouffres profonds.
Il s'avance, étonné, sous ces voûtes liquides;
Admire avec effroi ces royaumes humides,
Tous ces fleuves grondans sous leurs vastes rochers,
Et la source du Nil inconnue aux nochers,
Et l'Hèbre et le Caïque, et le Phase, et le Tibre,
Orgueilleux d'arroser les champs d'un peuple libre;
L'Hipanis à grand bruit sur des rocs écumant,
Et le mol Anio s'écoulant lentement,
Et l'Eridan fougueux, qui, dans les mers profondes,
Précipite en grondant le tribut de ses ondes.
Quand il a pénétré ce liquide palais,
Cyrène, en l'embrassant, calme ses vains regrets.
Chaque Nymphe à l'envi sert le jeune Aristée :
Les unes sur ses mains versent l'onde argentée,
Un lin blanc les essuie; et d'autres à ses yeux
Offrent les coupes d'or, les mets délicieux;
Mais Cyrène : « O mon fils, que cette liqueur pure
» Coule pour l'Océan, père de la nature;
» Pour les Nymphes des bois, des fleuves et des mers! »
Elle dit : l'encens fume, et les vœux sont offerts.
Trois fois le vin se mêle aux flammes odorantes,
Trois fois la flamme vole aux voûtes transparentes.
« O mon fils, dit Cyrène, à ce présage heureux,
» Non loin des flots d'Egée est un devin fameux,
» C'est l'antique Protée, aux regards infaillibles.
» Sur des coursiers marins il fend les mers paisibles;
» Il court vers l'Emathie, et, côtoyant nos ports,
» De Pallène déjà son char touche les bords.
» C'est l'oracle des mers : les Dieux lui font connaître
» Et tout ce qui n'est plus, et tout ce qui doit être.
» Ainsi le veut Neptune; et lui seul, sous les eaux,
» Fait paître de ce Dieu les immenses troupeaux.
» Il sait de nos malheurs la source et le remède.
» Mais par de longs soupirs c'est en vain qu'on l'obsède :
» Son oracle est le prix de qui l'ose dompter.
» C'est lui que votre audace enfin doit consulter.
» Moi-même, dès que l'astre, embrasant l'hémisphère,
» Aux troupeaux altérés rendra l'ombre plus chère,
» Je veux guider vos pas vers l'antre où le vieillard,
» Loin du jour et des mers, se repose à l'écart :
» C'est là que le sommeil invite à le surprendre.
» Chargez-le de liens; mais, prompt à se défendre,

» A vos yeux, sous vos mains, il se roule en torrent,
» Gronde en tigre irrité, glisse et siffle en serpent,
» Dresse en lion fougueux sa crinière sanglante,
» Et, tout-à-coup, échappe en flamme pétillante.
» Mais plus le Dieu mobile est prompt à s'échapper,
» Plus de vos nœuds pressans il faut l'envelopper.
» Vaincu, chargé de fers, qu'il vous rende Protée. »
D'ambroisie, à ces mots, parfumant Aristée,
Cyrène lui souffla l'espoir d'être vainqueur;
Ses membres respiroient l'audace et la vigueur.
Dans les flancs caverneux d'un roc battu de l'onde,
S'ouvre un antre : à ses pieds le flot bouillonne et gronde;
Mais il creuse à l'entour deux golfes dont les eaux,
Loin des vents orageux accueillent les vaisseaux.
Le vieillard, de ce roc aime le frais et l'ombre,
Cyrène y met son fils vers le flanc le plus sombre,
Et se dérobe au fond de son nuage épais.
Déjà l'astre du jour, enflammant tous ses traits,
Des fleuves bouillonnans tarit l'urne profonde,
Et, du haut de sa course, il embrase le monde:
Des feux du Sirius tout l'air est allumé.
Protée alors, nageant vers l'antre accoutumé,
Voit ses monstres, autour de sa grotte sauvage,
D'une rosée amère inonder le rivage;
Et, dans sa grotte assis, loin des feux du soleil,
Compte ses lourds troupeaux, que presse un lourd sommeil.
A peine il s'endormoit, que le fils de Cyrène
S'élance, jette un cri, le saisit et l'enchaîne.
Protée, en s'éveillant, s'agite dans ses fers,
Et, surpris des liens dont ses bras sont couverts,
Déployant de son art les merveilles en foule,
Tigre, flamme, torrent, gronde, embrase, s'écoule.
Vains efforts! Et, cédant au bras victorieux,
A lui-même rendu, sa voix l'annonce aux yeux:
« Que me veut ton audace, ô jeune téméraire!
» Et qui te fait tenter ma grotte solitaire? »
« Divin pasteur des eaux, tu le sais mieux que moi;
» Mes revers et les Dieux guident mes pas vers toi:
» Parle; j'attends mon sort de ta bouche sacrée. »
Protée alors frémit; sa prunelle égarée
Roule un bleuâtre éclat dans ses yeux menaçans,
Et sa bouche au Destin prête ces fiers accens:
« Les Dieux sont irrités; leur courroux légitime
» N'égale point encor tes revers à ton crime.
» Du sein des morts, Orphée arme ces Dieux vengeurs.
» Malheureux, tu ravis Eurydice à ses pleurs!
» La Nymphe, un jour fuyant ta poursuite enflammée,
» Pressa d'un hydre affreux la tête envenimée;
» Il l'atteint : elle expire! O douleur! O regrets!
» Ses compagnes en pleurs font gémir les forêts;
» Du Rodope attendri les rochers soupirèrent;
» Dans leurs antres sanglans les tigres la pleurèrent.
» Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
» Seul, et sa lyre en main, plaint ses feux désolés.
» C'est toi, quand le jour naît, toi, quand le jour expire,

» Toi qu'appelle ses cris, toi que pleure sa lyre!
» Mais que ne peut l'amour? Orphée aux sombres bords,
» Osa tenter, vivant, la retraite des morts,
» Ces bois noirs d'épouvante, et ces Dieux effroyables,
» Aux larmes des humains toujours impitoyables.
» Il chante : tout s'émeut; et du fond des Enfers
» Les Mânes accouroient au bruit de ses concerts.
» Tels, quand un soir obscur fait gronder les orages,
» D'innombrables oiseaux volent sous les ombrages;
» Telles, autour d'Orphée, erroient de toutes parts,
» Les ombres des héros, des enfans, des vieillards;
» Et ces fils qu'au bûcher redemandent leurs mères,
» Et ces jeunes beautés à leurs amans si chères :
» Peuple léger et vain, que de ses bras hideux
» Presse neuf fois le Styx, qui mugit autour d'eux.
» De l'Erèbe à sa voix les gouffres tressaillirent;
» Sur leur trône de fer les Parques s'attendrirent;
» L'Euménide cessa d'irriter ses serpens,
» Et Cerbère retint ses triples hurlemens.
» Déjà l'heureux Orphée est vainqueur du Ténare;
» Il ramène Eurydice, échappée au Tartare :
» Eurydice le suit; car un ordre jaloux
» Défend encor sa vue aux yeux de son époux.
» Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence!
» Si l'Enfer pardonnoit, ô pardonnable offense!
» Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
» S'arrête, la regarde et la perd sans retour.
» Plus de trève : Pluton redemande sa proie.
» Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
» Mais elle : « Ah! cher amant, qu'as-tu fait? Quel transport
» Et nous trahit tous deux, et me rend à la mort?
» Déjà le noir sommeil flotte sur ma paupière;
» Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière :
» Orphée, un Dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
» Et je te tends ces mains qui ne sont plus à toi!
» Adieu! » L'ombre s'exhale. Orphée, au noir rivage
» Poursuit, embrasse en vain la fugitive image.
» Mais comment repasser le brûlant Phlégéthon?
» Comment fléchir deux fois l'inflexible Pluton?
» Quels pleurs ou quels accens lui rendroient son épouse?
» L'ombre pâle est déjà dans la barque jalouse.
» Sur les bords du Strymon, déplorant ses revers,
» Orphée erra sept mois sur des rochers déserts.
» Aux tigres, aux forêts, il conta ses disgraces :
» Les tigres, les forêts gémirent sur ses traces.
» Telle, pleurant la nuit, sur un triste rameau,
» Ses fils, sans plume encor, ravis dans leur berceau,
» Philomèle, au milieu des forêts attentives,
» Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.
» Ah! depuis qu'Eurydice est ravie à ses feux,
» Nul amour, nul hymen ne flatte plus ses vœux.
» Son désespoir l'égare : il franchit, dans sa course,
» Ces monts affreux où luit le char glacé de l'Ourse.
» Il pleuroit ses amours, hélas! deux fois trahis,
» Quand tout-à-coup; ô rage! ô forfaits inouïs!

» Les Bacchantes en foule, assiégeant le Riphée,
» De leurs jalouses mains déchirèrent Orphée;
» Lui percèrent le cœur de leurs thyrses sanglans;
» Et semèrent au loin ses membres palpitans!
» Dans l'Hèbre impétueux sa tête fut jetée;
» Mais, tandis qu'elle erroit sur la vague agitée,
» Ses lèvres qu'Eurydice animoit autrefois,
» Et sa langue glacée et sa mourante voix,
» Sa voix disoit encor, ô ma chère Eurydice!
» Et tout le fleuve, au loin, répétoit Eurydice! »
A ces mots, tout-à-coup élancé dans les mers,
Protée a disparu sous les flots entr'ouverts.

Par M. Le Brun, *de l'Académie Française.*

CHANT LYRIQUE

Exécuté, le 2 janvier 1807, sur le Théâtre de l'Académie Impériale de Musique.

Musique de MM. *Lesueur* et *Persuis.*

UN POÈTE.

Récit.

Reprends ta lyre, Polymnie!
D'autres exploits veulent d'autres concerts;
Rivaux de gloire et de génie,
Que les prêtres de l'harmonie
Des travaux du Grand-Peuple instruisent l'univers.

CHŒUR.

Ils avoient oublié les rapides conquêtes
De nos braves victorieux;
Et du géant du Nord les cris injurieux
Menaçoient l'éclat de nos fêtes.
De son trône de glace, à pas précipités,
Il descendoit, levant la lance des batailles,
Et son orgueil rêvoit les funérailles
De nos bataillons indomptés.

UN POÈTE.

Air.

Hommage aux enfans de la Gloire,
Aux protecteurs de nos foyers!
Que les amans des Filles de Mémoire
D'une palme immortelle ornent leurs fronts guerriers.
Une même ardeur les dévore:
Les foudres, remis en leurs mains,
N'attendent, pour gronder encore,
Que le signal du chef qui commande aux destins.

CHŒUR.

Vainqueurs des temps et de l'espace,
Et des saisons et des frimats,
Ils marchent : leur bouillante audace
Appelle l'heure des combats.
Elle sonne : l'aigle déploie
L'éclair de son vol souverain ;
Et déjà ses serres d'airain
Déchirent les flancs de sa proie.

UN GUERRIER.

Récit.

Les voilà ces drapeaux contre nous alliés,
De Bellone et du jour si long-temps oubliés !
Naguère leur pompe flottante
Insultoit à nos légions.
Brisés par une main puissante,
De la plaine soumise ils couvrent les sillons.

CHŒUR.

Reconnoissance d'âge en âge
A notre indomptable César !
Notre force est dans son courage ;
La Victoire conduit son char.
Comme une vapeur matinale
Aux regards du soleil s'enfuit,
Devant sa marche triomphale
Tout obstacle s'évanouit.

Vous que chérit la Renommée,
Guerriers audacieux,
La Gaule attentive et charmée
Vous dispense ses vœux.
Vos noms, attendus par l'histoire,
Vivront sur un autel :
Qui tombe aux champs de la Victoire,
Se relève immortel.

UN POËTE.

Elle a fui cette illustre et mémorable année
Qu'entourent des faits éclatans ;
Mais elle n'ira point, par Saturne entraînée,
Se perdre dans l'oubli des temps.
Un nouveau lustre attend celle qui lui succède :
Puisse-t-elle en son cours, prodigue de bienfaits,
Voir le héros à qui tout cède
Consoler l'univers, et lui rendre la paix !

CHŒUR GÉNÉRAL.

O temple des héros, ouvre ton sanctuaire,
Consacré par César, la patrie et l'honneur !
Apprends aux nations quel auguste salaire
Un prince magnanime accorde à la valeur.
Tu porteras un nom, symbole de la Gloire ;
Tu recevras les dépouilles de Mars ;
Et les palmes de la Victoire
S'uniront, dans ton sein, aux palmes des beaux-arts.

BAOUR-LORMIAN.

ENIGME.

REDOUTÉ des humains, desiré tour-à-tour,
Je porte dans leurs cœurs la crainte et l'espérance.
Pour moi, l'active prévoyance
Les fait travailler nuit et jour.
Mais, tel est mon destin, j'expire avant de naître,
Et l'homme meurt sans me connoître.

LOGOGRIPHE.

J'AI quatre pieds avec ma tête,
Et je n'en ai plus sans ma tête;
Couvert de poil avec ma tête,
Et nu comme un ver sans ma tête;
J'ai des cornes avec ma tête,
Et je n'en ai point sans ma tête;
Je coûte cher avec ma tête,
Et peu de chose sans ma tête;
Je suis très-fort avec ma tête,
Mais très-délicat sans ma tête;
Souvent très-gras avec ma tête,
Et toujours maigre sans ma tête;
Je puis courir avec ma tête,
Je suis immobile sans tête;
On m'adora jadis avec ma tête,
Et je donnai le jour à deux Dieux sans ma tête.
C'est assez te casser la tête :
Si je te suis offert avec ou sans ma tête,
Prends-moi toujours, lecteur, avec ma tête.

CHARADE.

UN musicien fait mon premier;
Plus d'un aussi fait mon dernier;
Dieu seul peut faire mon entier.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier N°. est *Souris*.
Celui du Logogriphe est *Brochet*, où l'on trouve *broche*, *roche*.
Celui de la Charade est *Bal-lot*.

Traité élémentaire de Physique; par M. l'abbé Haüy, chanoine honoraire de l'Eglise de Paris, membre de la Légion-d'Honneur, de l'Institut des Sciences et Arts, professeur de minéralogie au Muséum d'Histoire naturelle, etc. Seconde édition, revue et considérablement augmentée. Deux vol. in-8°. Prix: 12 fr., et 15 fr. par la poste. A Paris, chez *Courcier* et *le Normant*.

On sera peut-être étonné d'apprendre que depuis quelque temps l'étude de la physique étoit extrêmement négligée, et qu'il s'est fait tout-à-coup dans les rangs de ceux qui la cultivent un vide immense, qu'on n'a plus aucun moyen de remplir. J'entends dire que, lorsque la mort vient à frapper un de nos physiciens célèbres, on a de la peine à lui trouver un successeur qui soit vraiment digne d'occuper sa place. Je l'entends dire, et j'en serois surpris, si je n'étois accoutumé à rencontrer dans les méthodes modernes d'éducation les absurdités les plus évidentes, et, par une suite naturelle, à trouver aussi dans leurs conséquences les contradictions les plus singulières. Car, enfin, puisque les mathématiques et la chimie ne sont bonnes, ne sont utiles, que par les applications qu'on en peut faire continuellement à l'étude de la nature, on devoit s'attendre qu'un siècle si fécond en géomètres et en chimistes ne le seroit pas moins en bons physiciens. Mais il en a été autrement : dans l'étude de la nature et de ses lois, comme dans celle des hommes et des lois qui doivent les régir, on s'est borné à des théories ; et, heureusement pour les sciences, ces théories n'y ont pas produit la même confusion que dans la société. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nos modernes savans, comme nos modernes philosophes, ne se sont distingués que par des abstractions, et que les instrumens qu'ils ont su le mieux manier sont la règle, le compas, le niveau.

Il étoit temps que la véritable étude de la nature reprît, dans l'enseignement public, le rang qu'elle n'auroit jamais dû perdre. Sur-tout, on doit voir avec plaisir que le soin de composer un Traité élémentaire de cette science ait été confié à un homme aussi éclairé, et (je ne le dis pas sans motif), aussi religieux que M. Haüy. Depuis un assez grand nombre d'années, ce qui nous restoit de physique étoit livré à des chimistes, qui ne voient les principes des choses que dans les sels ou les gaz, à des jeunes gens qui avoient pris leurs leçons,

ou à des vieillards qui en avoient reçu de plus dangereuses encore. Enfin, voici un auteur accoutumé à considérer la nature en grand, un vrai philosophe dont la piété est aussi connue que la science, et qui, lorsqu'il voudra trouver la cause première de tout, n'ira certainement pas la chercher dans les fourneaux des chimistes.

Lorsque ce Traité élémentaire de physique fut publié, il y a trois ans pour la première fois, on s'empressa de le faire connoître au public. Ce n'est pas que dans cet ouvrage, spécialement consacré à la littérature, on se croie obligé de parler de tous les bons ouvrages qui paroissent de temps en temps sur les sciences, c'est qu'un *Traité élémentaire de M. Haüy* méritoit, par ce titre seul, une distinction particulière. Il est beau de voir un homme que ses travaux, dans un autre genre, ont placé parmi les savans les plus illustres de l'Europe, abandonner les hauteurs de la science qu'il cultive avec tant de gloire, descendre jusqu'à des élémens, et les exposer à de simples élèves avec le même soin, le même intérêt qu'il est accoutumé de donner aux spéculations les plus élevées. C'est ainsi que, dans le siècle de Louis XIV, Boileau traduisoit pour les jeunes littérateurs le Traité du Sublime, que Lancelot et Arnaud composoient des traités de grammaire, et que l'on vit quelquefois ces pieux solitaires, qui ont rendu le nom de Port-Royal si fameux, mettre en commun leurs talens et leurs lumières, pour donner à des vérités utiles un peu plus de clarté, et les abaisser à la portée des enfans. Grand exemple que le siècle du génie a donné à celui qui s'est appelé le siècle de la raison, et dans lequel pourtant la raison ne brilloit pas moins que le génie!

En effet, ce seroit une grande erreur de penser qu'un bon Traité élémentaire pût être l'ouvrage d'un homme médiocre. Il faut posséder toutes les parties de la science; il faut, pour ainsi dire, s'être élevé au-dessus d'elle, et en dominer toutes les hauteurs, pour bien savoir quels sont les points principaux vers lesquels on doit diriger les élèves, et sur-tout pour bien voir toutes les routes qui y conduisent, et être toujours sûr d'avoir choisi les meilleures. Et cependant quand on a fait ce choix, on n'a rien fait encore : car ici le succès dépend moins des choses que l'on enseigne, et de la manière dont on enseigne chacune de ces choses en particulier, que du talent de les enchaîner et de les faire naître en quelque sorte les unes des autres. C'est cette méthode générale, bien différente de la méthode particulière avec laquelle on développe chaque partie, qui est le plus grand mérite des livres de science, qui est un des plus beaux que puissent avoir les livres d'a-

grément, et qui malheureusement en est devenu le plus rare. Or cet ordre admirable, au moyen duquel il peut arriver que toutes les vérités, dont la réunion forme une science ou un art, se présentent comme une vérité unique, dont l'expression seule a varié; cet ordre, qui est toujours le résultat d'un très-long travail, quelquefois même celui du génie, n'est pas seulement un des plus grands et des plus beaux mérites d'un livre élémentaire; il en est une qualité indispensable. Ce n'est donc qu'à des hommes extrêmement distingués par leurs connoissances, par leur zèle, ou par leurs talens, qu'il appartient de composer de tels ouvrages; et on peut dire qu'à ce titre seul, c'est à M. Haüy qu'il convenoit de faire le Traité élémentaire de physique à l'usage des Lycées. Certes, quand on voit le Gouvernement inviter de pareils hommes à seconder les efforts qu'il fait pour épurer l'instruction publique, et quand on les voit répondre à son invitation par de pareils livres, il est permis de croire au retour des bonnes méthodes, des bons principes, et de ne pas désespérer de l'éducation.

On me prévient: le nom de M. Haüy ne rappelle pas seulement les talens et la science, il rappelle aussi la piété, la modestie, l'inaltérable douceur, toutes les vertus qui inspirent la confiance. On ne sera donc pas surpris que, chargé d'exposer les principes de la science de la nature, il ait commencé par déclarer, dans sa préface, que la nature c'est Dieu ou la collection des ouvrages de Dieu, et que les lois de la nature ne sont autres que celles de son créateur. C'est encore ainsi que Boileau est devenu non moins célèbre par la franchise de ses principes religieux que par son talent pour la poésie, et que Racine, même en faisant Athalie et Phèdre, se glorifioit toujours d'être un des plus fidèles disciples de Port-Royal; c'est ainsi que, jusque dans les commencemens de ce dix-huitième siècle qui depuis est devenu si fameux par son impiété, tous les livres d'éducation inspiroient le respect pour ces vérités saintes qui doivent toujours occuper la première place dans l'enseignement public. Car, alors Voltaire et ses disciples ourdissoient déjà, je l'avoue, leurs complots contre la vérité; déjà se levoit, sur l'horizon de la France, cette comète aux regards funestes, qu'on a ensuite appelée *la philosophie*; mais l'enseignement de la jeunesse, n'étoit encore confié qu'à des hommes tels que Rollin, ou à des hommes dignes de lui être associés; et le flambeau de la religion brilloit du moins de tout son éclat dans les écoles publiques. Autres temps, autres mœurs. Nous avons bientôt vu les philosophes, devenus plus audacieux, adresser leurs poisons à l'enfance elle-même; nous avons vu Diderot et Condorcet,

avec une réputation déjà souillée par tant d'ouvrages, réussir à se faire écouter, lorsqu'ils parloient de l'éducation; et, pour tout dire enfin, nous avons vu la méthode de Jean-Jacques remplacer celle de Rollin. Il a paru dans ces dernières années plus de livres pour la jeunesse que tous les siècles précédens n'en avoient produit; et ces livres, tous jetés dans le même moule, ont constamment allié à des méthodes plus ou moins ridicules des principes plus ou moins dangereux. Il y a des Elémens des sciences, même des Elémens de grammaire, même des Elémens de morale qui ne semblent faits que dans l'intention de répandre, avec plus de sûreté, des erreurs impies. On diroit que les novateurs, non-contens du mal qu'ils avoient fait à la génération présente, jaloux en quelque sorte de perpétuer leur crime, avoient voulu corrompre d'avance la génération qui s'élevoit, lui transmettre le soin de corrompre à son tour les générations futures, et et par ce moyen ensevelir dans la honte impérissable et la dégradation universelle, leur propre honte et leurs excès. Il seroit temps de faire justice de tous ces livres, et de renvoyer dans leurs ténèbres ces grands propagateurs de lumières, qui, entre toutes les vérités qu'ils publient, n'omettent jamais que celles qu'il importe avant tout de connoître; il seroit temps que tous les savans et les gens de lettres déclarassent franchement leurs principes; que les uns abjurassent leurs erreurs, et que les autres ne craignissent plus de se prononcer hautement dans ce grand procès qui se juge, dit-on, actuellement en Europe, entre la philosophie et la religion, et qui, selon moi, est heureusement déjà jugé: c'est ici l'intérêt de tous les pères, c'est celui de tous les hommes, celui de toutes les vies, de toutes les propriétés: car on ne sait ce que peut devenir une génération élevée tout entière dans les principes de l'athéisme, ou, ce qui revient au même, dans l'oubli de toute religion. Encore aujourd'hui l'erreur a ses chaires, où elle professe publiquement; je dis publiquement, car elle n'exclut des asiles où elle s'est réfugiée, que ceux qui pourroient y porter la lumière, et exposer sa laideur au grand jour: si le venin ne coule plus, comme autrefois, par torrens, il coule toujours; du milieu de Paris, il s'étend dans toute la France; et de la France, dans toute l'Europe; il circule sourdement dans toutes les veines. Il seroit donc temps qu'au moins les savans et les gens de lettres qui ont été invités, comme M. Haüy, à composer des ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, suivissent en tout son exemple; et j'aime à croire qu'ils l'ont fait ou qu'ils le feront. Cependant, il faut le dire encore à la honte de notre siècle; il faut le dire,

ne fût-ce que pour montrer toute la profondeur de la plaie qu'il s'agit de guérir : je ne crois pas que cette préface où M. Haüy a osé parler de Dieu, ait contribué au succès de son ouvrage, et je ne serois pas étonné qu'elle y eût nui.

Cet ouvrage étoit bon : je ne croyois pas qu'il pût devenir meilleur. Mais les hommes d'un vrai talent sont-ils jamais contens de ce qu'ils ont fait? Ils font bien, ils veulent mieux faire; et lorsqu'ils sont parvenus à ce mieux qu'ils voyoient, et que des auteurs médiocres n'auroient pas vu, il y en a toujours un autre qu'ils voient encore, vers lequel ils se croient obligés de tendre, et qu'ils ne se flattent jamais d'avoir atteint. C'est ainsi que M. Haüy, même après avoir refondu son ouvrage, craint encore de n'y *avoir pas assez approfondi certaines vérités*, ou *de ne les avoir pas présentées sous le jour le plus favorable, pour en faciliter l'accès.* Qu'il se rassure : ceux qui liront cette nouvelle édition de son *Traité de Physique*, trouveront qu'il ne laisse rien à desirer; et s'il leur reste un regret, ce sera que l'auteur lui ait sacrifié des momens qu'il pouvoit mieux employer pour sa gloire. Car il faut l'avouer encore, la gloire que procurent les bons livres élémentaires, est loin d'être proportionnée à la peine qu'ils donnent, et à l'utilité dont ils sont; et on peut dire que leurs auteurs méritent d'autant plus de reconnoissance, qu'en les composant, ils sont sûrs d'en recueillir très-peu. Essayons de donner une idée des difficultés que M. Haüy a dû surmonter pour conduire celui-ci à la perfection.

Il n'en est pas de la physique comme des sciences exactes : dans celles-ci toutes les vérités s'engendrent les unes les autres, et ont entr'elles une connexion si étroite, que l'on n'a presque rien à faire pour en assujétir toutes les grandes divisions à un ordre rigoureux. De là vient que les jeunes gens eux-mêmes, en transcrivant leurs leçons, font des élémens de géométrie, ou d'algèbre, non pas aussi clairs, ni aussi bien développés, ni aussi complets, mais à-peu-près aussi bien ordonnés que pourroient le faire nos Lagrange, nos Laplace. Et de là vient peut-être aussi que, dans ces dernières années, nous avons été inondés de tant d'Elémens de mathématiques qu'on ne peut pas dire absolument mauvais, mais qui ne sont en effet que des ouvrages de bons écoliers qui se croyoient des savans, parce qu'ils avoient appris à aligner régulièrement des a et des x. Dans la physique, au contraire, toutes les parties sont collatérales; il y a toujours quelque chose d'arbitraire dans l'ordre qu'on suit en les enseignant, et, par conséquent, quelque chose qui demande beaucoup d'expérience et de réflexion. Lorsqu'on a exposé les propriétés de la matière, et les

vérités qui en dépendent, quelles raisons y a-t-il pour développer les propriétés de l'eau plutôt que celles de l'air, et les phénomènes du magnétisme plutôt que ceux de l'électricité ou de la lumière ? Il y en a sans doute, et ce n'est pas au hasard que M. Haüy s'est déterminé à suivre cet ordre ; mais ces raisons ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut posséder bien parfaitement toutes ces parties de la physique, pour savoir aussi bien en quoi l'étude des unes peut faciliter l'étude des autres, et pour disposer son ouvrage de manière que la fin serve encore à en graver dans la mémoire le commencement et le milieu.

Outre cet embarras qui tient à la nature de la physique, les auteurs de livres élémentaires en rencontrent maintenant un autre qui tient à la nature des observations que l'on a faites dans ce siècle. Cette science, dit-on, a fait de nos jours de très-grands progrès ; j'aimerois mieux que l'on dît de nombreux progrès ; c'est-à-dire, qu'on a fait ou cru faire une multitude de découvertes, qu'on peut appeler toutes curieuses, parce qu'en effet elles ne sont pas plus importantes les unes que les autres, et qu'il seroit difficile d'indiquer celle qu'il convient de développer la première, et qui est digne d'arrêter le plus long-temps l'attention des jeunes gens. Il arrive de là que les accès de la physique sont embarrassés d'une foule de petites vérités, sur lesquelles les anciens auroient fait main-basse, mais que nous sommes obligés de ménager par la seule raison qu'elles sont nouvelles, et sur-tout parce que l'objet qu'on se propose aujourd'hui en étudiant une science, bien différent de celui qu'on se proposoit autrefois, n'est pas de s'instruire, mais de se mettre au courant de l'instruction des autres, d'entendre ce que l'on dit, et de se mettre en état de parler de tout. On sent combien cette nécessité de donner au moins une idée de toutes ces découvertes, doit contribuer à grossir les livres élémentaires, et, par conséquent, à les rendre moins bons ; et qu'un auteur aussi sage que M. Haüy a beaucoup à faire, lorsqu'il veut contenter tout à la fois sa propre sagesse et le goût public.

Ajoutons que la démonstration de ces découvertes dépend quelquefois d'expériences assez délicates pour que nos savans ne soient pas toujours sûrs d'y réussir ; et qu'ici la preuve est toujours si fugitive, qu'après avoir long-temps raisonné, et le plus clairement qu'on peut, on n'est pas bien sûr d'avoir prouvé quelque chose. J'en pourrois donner pour exemple cette fameuse décomposition de l'eau, dont on a tant fait de bruit, et dont j'ai vu des hommes, d'ailleurs très-instruits, douter

encore, même après que tant de chimistes croient l'avoir si bien démontrée. Je ne nie point ce fait, mais je ne puis m'empêcher de faire observer que M. Haüy s'y est très-peu arrêté. Je ne nie point non plus que nos modernes savans n'aient fait faire à leur science beaucoup de pas, pourvu qu'on avoue que ce sont des pas encore mal assurés; quelquefois même des pas si petits, qu'en vérité il faut plus d'adresse pour marcher après eux dans les routes qu'ils tracent avec tant de patience, qu'il n'en coûtoit autrefois d'efforts pour suivre les Newton et les Descartes dans les hauteurs où leur génie les élevoit. La physique, telle que ces grands hommes nous l'avoient transmise, pourroit se comparer à une forêt immense, percée de grandes routes, auxquelles aboutissoient de petits sentiers : dans cette forêt, on savoit toujours quels chemins on devoit d'abord suivre; et lors même qu'on s'y égaroit, on pouvoit du moins calculer l'étendue de son erreur, et revenir quand on vouloit sur ses pas. Telle que les modernes nous l'ont faite, c'est un tortueux labyrinthe, où l'on ne sait jamais de combien on s'est avancé vers la vérité, si tant est qu'on marche vers elle; et ce qu'il y a de pis, c'est que les erreurs n'y sont pas moins vastes et pas moins à craindre que dans la forêt. La folie des conséquences que plusieurs de nos physiciens et de nos chimistes ont voulu tirer de leurs découvertes, les met à cet égard hors de pair avec ceux des anciens qui ont imaginé les systèmes les plus absurdes.

En développant les découvertes modernes, comme en expliquant celles des anciens, M. Haüy a un avantage que les auteurs élémentaires n'ont ordinairement pas : c'est que, placé par ses connoissances au rang des plus illustres savans de l'Europe, il a pu s'entretenir avec eux, être témoin de leurs recherches, recueillir de leur propre bouche les résultats de leurs observations, et les consigner dans son ouvrage avec la plus grande fidélité. Mais comme il est aussi en état de les bien juger, on doit s'attendre qu'il ne les y aura consignés qu'avec cette réserve qui convient à l'homme sage; qu'il se sera moins extasié que tant d'autres sur beaucoup de nouvelles observations, qui, jusqu'à présent du moins, n'ont pas été fécondes en grands résultats; et que, par exemple, en parlant de cette nouvelle manière d'électriser, qu'on appelle le galvanisme, il se sera bien gardé de la présenter comme un moyen de ressusciter les morts.

Je dirois presque que c'est aussi avec les Newton qu'il s'est entretenu, avant que d'entreprendre de nous développer leurs magnifiques systèmes. Car des hommes tels que lui ne vont

pas chercher dans des Elémens de physique de quoi composer de nouveaux Elémens : lorsqu'ils daignent s'abaisser jusqu'à faire, comme tant d'autres, des livres avec des livres, c'est du moins avec les meilleurs qu'ils les font. Ils remontent à la source : c'est dans les ouvrages des grands hommes qu'ils vont s'instruire de leurs pensées ; et comme ils sont à-peu-près les seuls qui puissent toujours se flatter de les bien entendre, ils sont aussi les seuls qui nous les transmettent avec une exactitude sur laquelle on peut toujours compter. Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici que Voltaire, qui se glorifioit d'avoir été le premier, en France, à parler des expériences de Newton sur la lumière, nous les avoit très-mal fait connoître. Selon lui, Newton avoit démontré qu'un rayon de lumière se décomposoit en sept rayons (ni plus ni moins) différemment colorés. Il se trouve maintenant que Newton a démontré tout autre chose, c'est-à-dire, qu'un rayon de lumière se compose d'une infinité de rayons, dont les nuances vont en s'affoiblissant par des dégradations insensibles, depuis le rouge jusqu'au violet. « Newton, dit M. Haüy, s'exprime à cet égard dans les » termes les plus clairs, quoiqu'à en juger par l'exposé que la » plupart des physiciens ont fait de sa théorie, il semble n'a» voir admis dans la lumière que sept couleurs bien tranchées, » qui se succèdent entr'elles par un passage subit. » Mais pourquoi la plupart des physiciens ont-ils si mal exposé la théorie de Newton? C'est que probablement ils avoient puisé leur science dans les Elémens de Voltaire, qui tenoit la sienne de quelque poète aussi bon physicien que lui; et de poète en poète, d'Elémens en Elémens, l'erreur s'étoit transmise jusqu'à ce que M. Haüy soit venu nous faire connoître la vérité qu'il a puisée dans les ouvrages même de Newton. A cette occasion, nous ferons remarquer avec M. Haüy, qu'une *théorie* n'est pas un *système*, et qu'il y a entre l'une et l'autre cette grande différence, que par un système on annonce la prétention d'expliquer les choses, au lieu que par une théorie on se propose seulement de les lier entr'elles. C'est donc bien à tort qu'on oppose encore tous les jours le *système* de Newton à celui de Descartes : car, à proprement parler, Newton n'a jamais eu de système. Il calcula les mouvemens des astres : il vit que tout se passoit dans le ciel, comme si les planètes tendoient les unes vers les autres ; il supposa donc que cette tendance existoit, parce qu'elle lui fournissoit un moyen de lier à un fait unique les résultats de ses calculs. Mais il ne donna point sa supposition pour une vérité ; il prétendit encore moins que la gravitation fût, comme l'assure Voltaire, une propriété inhérente à la matière ; elle est tout au plus un

fait

DÉPT DE LA SEINE

fait particulier, dépendant peut-être lui-même d'un fait plus général, qui nous est encore inconnu, et dont la découverte est réservée aux Newton futurs. Quand ce nouveau fait nous aura été révélé, nous ne saurons pas mieux pourquoi les corps tendent les uns vers les autres ; seulement, la théorie embrassera probablement dans son ensemble un plus grand nombre de faits particuliers; elle sera plus vaste, et par conséquent plus utile, en ce qu'elle sera plus propre à soulager la mémoire, en l'aidant à classer et à mettre en ordre une plus grande quantité d'observations. C'est ainsi que se forment presque toutes les sciences : on observe, on classe, on dispose. Mais il est bon d'apprendre aux ignorans que tout ce qu'on appelle des découvertes ne consiste jamais qu'en de nouvelles observations; qu'on devient plus riche en faits, sans en mieux connoître les causes; et qu'après avoir bien étudié et bien compris les plus savantes théories, on ne sait encore la raison de rien. Il faut répondre aux hommes simples, qui demandent aux savans l'explication de tout, que la science, comme ils l'entendent, n'appartient qu'à Dieu seul, et qu'il n'y a point d'apparence que nous lui arrachions jamais son secret.

Voltaire dit quelque part dans une de ses lettres, qu'un jour en soufflant son feu, il s'avisa de chercher pourquoi il produisoit de la flamme; qu'il demanda l'explication de ce fait à de très-savans physiciens, et qu'aucun n'ayant su lui répondre, il avoit pour jamais renoncé à l'étude de la physique. Cette plaisanterie est peut-être assez bonne; mais sa question étoit d'un homme qui, malgré ses Elémens de Newton qu'il avoit déjà publiés, ne savoit pas même en quoi consiste la physique. Il demandoit un système, parce qu'il n'étoit peut-être pas en état de comprendre une théorie; et c'est pour cela même que personne ne lui répondit. Car il est bien vrai qu'on ne sait pas pourquoi en soufflant son feu on produit de la flamme; comme on ignore aussi pourquoi un corps organisé d'une certaine manière, produit dans nos yeux la sensation du rouge ou du bleu; mais il y a des faits généraux auxquels ces faits particuliers se lient : la véritable science consiste uniquement dans la connoissance de ces premiers faits, et dans la manière plus ou moins parfaite d'y lier les autres.

Notre objet, en faisant ces réflexions, étoit de montrer combien il est important que les Traités élémentaires des sciences physiques soient composés par des savans tels que M. Haüy; c'est-à-dire par des hommes dont la vue soit assez étendue pour s'élever jusqu'au fait général, et assez sage pour n'aller point au-delà : car on le sent bien, ceux qui

vouloient faire une propriété essentielle à la matière de cette *gravitation*, qui ne se lie en effet ni à l'*étendue*, ni à la *figure*, ni à aucune des propriétés vraiment essentielles des corps, avoient l'intention d'en faire conclure que cette matière inerte pourroit bien avoir encore d'autres facultés qui lui paroissent, et qui lui sont en effet bien plus étrangères; par exemple, celle de penser. Nous aurions atteint notre but, si nous étions parvenus à fixer sur cet ouvrage l'attention de tous les pères qui ne sont pas indifférens au choix des livres qu'ils mettent entre les mains de leurs enfans. Quant aux professeurs, j'aime à croire que depuis long-temps ceux des Lycées n'en enseignent pas d'autre.

Le Gouvernement, lorsqu'il a confié à M. Haüy le soin de composer cet ouvrage, a, ce me semble, assez clairement manifesté l'intention d'empêcher que désormais l'instruction publique fût livrée aux vents de tous les systèmes et de toutes les doctrines. Il me reste à dire en quoi cette nouvelle édition diffère de la première.

Beaucoup de science, beaucoup de sagesse, une excellente méthode, voilà les titres qui avoient déjà valu à ce Traité les suffrages de ceux qui sont en état d'en juger. De ces trois qualités, je ne le cache pas, la première est celle que je prise le moins dans un livre élémentaire; et si j'osois juger moi-même l'ouvrage d'un auteur tel que M. Haüy, je trouverois qu'elle y est un défaut : cependant c'est celle qui a le plus gagné dans cette nouvelle édition. Les articles sur le *calorique* et sur le *galvanisme*, y ont été tellement augmentés, qu'on peut les dire entièrement nouveaux; je ne parle pas d'une foule d'autres qui ont été totalement refondus, parce que ces sortes de détails conviendroient peut-être assez peu à la nature de ce Journal; mais je ne puis m'empêcher de citer encore celui des tubes capillaires, où l'on trouve développée, comme on pouvoit l'attendre du livre le plus savant, la plus savante des théories, celle du célèbre Laplace.

Maintenant, je demande par quelle raison un auteur aussi sage que M. Haüy, un professeur qui connoît si bien la portée des jeunes gens, et la quantité de science qu'ils sont capables de recevoir dans le cours d'une année; par quelle raison, dis-je, il a pu se résoudre à accumuler tant de science dans ces deux volumes? S'il s'agissoit d'un homme moins modeste, je dirois qu'il a senti sa force, et qu'il étoit bien sûr qu'en faisant un livre très-savant, il faisoit en même temps un livre très-clair, très-facile à apprendre; et j'ajouterois qu'il ne s'est point trompé. Mais ces sortes de raisonnemens n'étant point à l'usage de M. Haüy, il faut nécessairement supposer qu'il en a fait un autre.

Il paroît convenable en effet que dans les cours d'instruction publique, l'étude de la physique n'occupe pas plus d'un an. On a trop sacrifié aux sciences dans ces dernières années. L'éducation ne sera vraiment bonne que lorsqu'on en consacrera, comme autrefois, la plus grande partie à l'étude des langues et à celle des lettres. Ce sont les lettres qui, dans tous les temps est dans toutes les positions font l'ornement et la consolation de la vie; ce sont les lettres, et non pas les sciences, dont l'étude est utile à tous les hommes, même à ceux qui ne les cultiveront pas dans la suite, parce que c'est d'elles seules que l'on peut dire, qu'il est impossible d'oublier entièrement ce qu'on a appris d'elles en les cultivant. Je le demande à tous ceux qui ont terminé leur éducation à une époque encore assez peu éloignée de nous, que leur est-il resté de tout ce fatras d'équations et de séries auxquelles ils ont employé tant de temps? Ils ont tout oublié: ces jeunes savans d'autrefois conviennent aujourd'hui de leur ignorance; ils ont tout oublié, ou il leur reste à peine un souvenir confus de tout ce qu'ils avoient appris. Cependant, si, à cette époque, l'éducation avoit le défaut d'être trop savante, elle n'avoit pas celui d'embrasser trop d'objets. On n'étudioit guère alors que les mathématiques et la chimie: l'histoire naturelle, tout importante qu'elle paroissoit, avoit quelque peine elle-même à trouver une place dans l'enseignement ordinaire; et à se soutenir contre les agressions de ces deux sciences, qui dominoient en souveraines sur toute l'éducation. O folie! on voyoit des jeunes gens disserter sur les affinités chimiques, et connoître à peine de nom cette gravitation universelle, dont les affinités ne sont qu'une conséquence; on en a vu qui s'enfonçoient avec confiance dans le labyrinthe d'une immense série algébrique, et qui n'auroient pas su calculer l'effort d'un levier ou la chute d'un corps pesant. Mais que leur reste-t-il maintenant, si ce n'est le regret d'avoir sacrifié leurs plus belles années à s'instruire rapidement de ce qu'ils ont encore plus rapidement oublié?

Il n'en seroit pas de même s'ils avoient employé ces mêmes années à étudier la littérature. Il est possible qu'on ne se souvienne plus à trente ans des vers de Virgile et d'Horace que l'on a appris au collége; ce qui ne l'est pas, c'est que l'on soit fâché de les avoir appris: car à mesure que l'on étudioit, le goût se formoit, l'esprit se développoit; et certes, un goût pur, un esprit éclairé, une ame élevée, sont des qualités assez précieuses pour qu'on ne regrette jamais le temps qu'on a pu employer à se les procurer. En passant par notre mémoire, ces beaux vers y laissent des traces qui ne

s'effacent plus : traces bien plus profondes, et sur-tout bien plus utiles que celles qu'y peuvent laisser les séries des mathématiciens et les analyses des chimistes! Les premières sont comme ces sillons que forme le laboureur pour féconder son champ, et le disposer à porter ses fruits dans la saison prochaine; les autres sont comme ces ravins formés par les torrens, qui, lorsque les eaux ont passé, ne découvrent à l'œil affligé, qu'un sable aride et une terre stérile.

Je conclus de là que l'étude de la physique, quoique bien plus importante que celle de la chimie qui n'en est qu'une partie, et sur-tout que celle des mathématiques qui n'en devroit être que la préparation, ne doit pas ordinairement absorber plus d'une année dans le cours de l'éducation. Mais il est possible que parmi ces jeunes gens qui sont élevés ensemble dans les Lycées, il s'en trouve qui soient nés avec des talens extraordinaires ou avec un goût particulier pour la science de la nature, et alors ce qui seroit vrai de tous en général, ne le seroit point pour eux. Il faut que ceux-là puissent prolonger ces études qu'ils aiment, et que sans entendre répéter les mêmes choses, ils suivent pendant plusieurs années les mêmes cours. Je suppose donc que M. Haüy, en composant son Traité élémentaire, n'a point entendu qu'il fût tous les ans expliqué tout entier par les professeurs chargés de ce soin; s'il y a renfermé tant de science, ce n'est point pour qu'elle fût jetée tout à-la-fois devant des jeunes gens incapables encore de la recevoir et de s'en nourrir; c'est pour que les maîtres pussent y trouver de quoi varier leurs leçons, en y choisissant chaque année quelques parties différentes, comme objet principal de l'étude de leurs élèves.

A ce motif, qui est celui de M. Haüy, j'en pourrois joindre un autre qui auroit déterminé peut-être un auteur moins sage que lui à faire un livre encore plus savant : c'est que nous ne sommes point encore parfaitement guéris de nos préjugés sur tout ce qui concerne l'éducation, et que nous voulons encore y faire entrer trop de science; c'est qu'un Traité élémentaire qui ne renfermeroit en effet que des élémens, paroîtroit aujourd'hui un livre insuffisant : les parens et les professeurs le dédaigneroient, et l'auteur se trouveroit avoir fait un livre inutile, par cela seul qu'il auroit voulu le faire très-bon, mais de la bonté qui convenoit à son espèce. J'espère qu'on me permettra de développer à cet égard ma pensée; car si l'instruction qu'on veut donner aux enfans, est encore aujourd'hui très-savante, et si elle l'est tellement qu'elle en devient pour le moins ridicule; si ce travers est tellement enraciné, que les meilleurs auteurs ne peuvent s'em-

pêcher d'y sacrifier, lorsqu'ils ne veulent pas travailler en vain, il ne sauroit être superflu d'arrêter l'attention sur les causes qui ont pu le produire et le perpétuer parmi nous.

Depuis environ une vingtaine d'années, l'éducation a changé d'objet. Autrefois, lorsqu'on apprenoit à un enfant les élémens de physique et de géométrie, c'étoit moins pour en faire un physicien ou un géomètre, que pour essayer son goût, et savoir s'il étoit appelé par la nature à cultiver un jour ces sciences avec quelque succès. On se bornoit donc à lui en montrer les premiers principes; on le mettoit, pour ainsi dire, sur la route : c'étoit à lui-même à s'y avancer s'il pouvoit. Après ces premières études, qu'on regardoit comme indispensables, on n'étoit pas instruit, on étoit encore moins savant; mais on avoit ce qu'il falloit pour pouvoir avec du talent et de la bonne volonté le devenir par ses propres efforts. Tel étoit en général l'objet qu'on se proposoit : c'étoit moins d'instruire les jeunes gens que de leur apprendre à s'instruire; l'éducation qu'on leur donnoit n'étoit que le commencement, ou, pour parler avec plus d'exactitude, que la préparation de celle qu'ils devoient se donner à eux-mêmes. Après cela, si ces premières études n'étoient suivies d'aucune autre dans le même genre, le temps qu'on leur avoit consacré n'étoit pas perdu. On n'avoit aucun motif de regretter quelques jours, quelques mois qu'on avoit sacrifiés aux principes généraux des sciences : car ces principes ont sur les détails savans, dont on s'occupe aujourd'hui, un avantage immense; c'est qu'ils se gravent aisément dans la mémoire, qu'on les oublie rarement, et qu'enfin il y a peu de professions dans la société auxquelles ils ne soient plus ou moins utiles.

Il n'y a plus de raisons pour qu'on suive la même route. Maintenant, il faut instruire les jeunes gens, si on peut; mais il est inutile de leur apprendre à s'instruire : car c'est de toutes les sciences celle qu'ils seront le moins tentés de mettre en pratique. Quelles sont en effet les professions où l'on s'avance à l'aide du travail et du temps? Dans cet état d'oscillation et d'incertitude où la révolution a jeté tous les hommes de ce siècle, et les jeunes gens encore plus que les hommes, quel motif peut les porter à étudier et à travailler, lorsqu'ils n'ont plus à côté d'eux un père ou un maître qui leur recommande continuellement le travail et l'étude? Ce sont alors d'autres recommandations qu'on leur fait; et celles-ci ne s'accordent guère avec les premières : s'enrichir, s'avancer, et le plus rapidement qu'on peut; voilà le but qu'on leur montre, vers lequel ils dirigent tous leurs efforts. Or, on ne peut se dissimuler que le travail et

l'étude ne sont pas les moyens les plus propres à procurer ni un avancement rapide, ni des richesses considérables.

Il faut espérer qu'à mesure que les diverses professions acquerront plus de fixité, il s'établira aussi par l'usage de nouveaux moyens de s'y avancer, et qu'alors, comme on comptera sans doute pour quelque chose l'instruction nécessaire pour les bien remplir, les jeunes gens travailleront avec ardeur à se la procurer. Mais dans ce moment même, où la société se dispose à prendre une assiette plus ferme et plus constante, on ne sauroit blâmer les pères qui veulent donner à leurs enfans une éducation très-savante : car ils savent bien qu'une fois cette éducation finie, leurs enfans n'apprendront plus rien. Que faire donc ? Former des vœux pour que le bien se consolide ; mais en attendant ne cesser d'avertir qu'un enfant à qui on veut apprendre tout à-la-fois, et avec la plus grande perfection les lettres, tous les beaux-arts et toutes les sciences, finit presque toujours par être un homme très-ignorant ; que des études trop vastes ne sauroient être à son âge de bonnes études ; et qu'enfin l'éducation (et je ne parle pas de l'éducation morale) est très-loin d'être encore ce qu'elle deviendra sans doute, si on continue de s'en occuper, et sur-tout de faire travailler pour elle des auteurs aussi savans, aussi sages, aussi religieux que M. Haüy.

GUAIRARD.

La Manie de Briller, comédie en trois actes et en prose, par M. *Picard* ; représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 23 septembre 1806. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste. A Paris, chez *Martinet*, libraire, rue du Coq, n° 15 ; et chez *le Normant*.

Il est à remarquer qu'aux premières représentations des pièces de M. Picard, on se récrie presque toujours contre la trop grande vérité de ses tableaux. On trouve qu'il ne présente pas des mœurs assez nobles, qu'il s'occupe de travers trop communs ; et quelques personnes ayant la franchise de se reconnoître dans ses peintures, l'accusent de les avoir eues en vue dans ses conceptions. Toutes ces critiques sont autant d'éloges. On les adressoit aussi à Molière, qui n'avoit pas plus que M. Picard l'intention de tourner en ridicule tel ou tel individu ; mais qui, ayant fait une étude profonde des mœurs de son siècle, saisissoit les travers les plus cachés, les forçoit

à se découvrir; et, dans quelques traits composant l'ensemble de ses caractères, ne pouvoit manquer de rencontrer souvent la physionomie morale de quelqu'un qu'il n'avoit peut-être jamais vu.

Molière, en réfutant les critiques qui lui étoient adressées par ceux qui se plaignoient de la grande fidélité de ses peintures, a donné la meilleure définition qui existe peut-être de la véritable et bonne comédie. Dans un ouvrage où il se croit obligé de faire son apologie, il met sa défense entre les mains d'un de ses camarades (Brécourt). Ce comédien répond à deux marquis qui prétendent trouver la clef des caractères tracés par Molière :

« Vous êtes fous de vouloir vous appliquer ces sortes de choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, » parlant à des personnes qui le chargeoient de la même chose » que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir » comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits » qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vou» loir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il » représente sont des personnages en l'air, et des fantômes » proprement, qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les » spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué » qui que ce soit; et que si quelque chose étoit capable de » le dégoûter de faire des comédies, c'étoit la ressemblance » qu'on y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis » tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui » rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à » qui il n'a jamais pensé. En effet, je trouve qu'il a raison : » car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses » gestes, et chercher à lui faire des affaires en disant haute» ment : il joue un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent » convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie » est de représenter en général tous les défauts des hommes, » et principalement des hommes de notre siècle, il est impos» sible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre » quelqu'un dans le monde; et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir » songé à toutes les personnes où l'on peut trouver les dé» fauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de » comédies. »

Le même reproche fut fait à la Bruyère, quand il publia son livre des Caractères. On s'empressa d'en multiplier les clefs; et cependant personne ne parvint à découvrir le secret de l'auteur, parce que, véritablement, il n'en avoit point. Nous avons entendu raconter à une dame attachée à la cour d'une princesse qui vit encore, une anecdote qui montre quel

fonds on peut faire sur ces explications, et qui prouve que les Caractères de la Bruyère peignent non-seulement les mœurs du siècle où il vécut, mais les hommes en général. Dans un de ces momens où la fatigue des plaisirs fait naître l'ennui, et où l'on sent le besoin de nouvelles distractions, la conversation s'engagea sur le livre des Caractères, et l'on parla beaucoup de la clef qui est à la suite de cet ouvrage. Quelques personnes prétendoient qu'elle étoit vraie, d'autres, plus exercées, soutenoient qu'elle étoit fausse. Une de ces dernières proposa une épreuve qui, en éclaircissant la question, devint en même temps une source d'amusement. Elle dit qu'il ne seroit peut-être pas impossible, en examinant avec attention la cour actuelle, d'y trouver les originaux des Caractères de la Bruyère. Remarquez que c'étoit au commencement du règne de Louis XVI. La proposition, comme on peut le penser, fut acceptée avec empressement. La malignité et l'esprit trouvant à s'exercer, on se fit un jeu de ce travail. Bientôt on trouva une clef très-juste des Caractères de la Bruyère; et l'on eut lieu de se convaincre que le moraliste, en peignant les vices et les travers de son temps, l'avoit fait d'une manière si génerale, et avec une intention si éloignée de vues particulières, que ses observations trouvoient encore leur application au bout d'un siècle.

En peignant en général tous les défauts des hommes, et principalement des contemporains, comme c'est *l'affaire de la comédie*, ainsi que l'observe Molière, ses successeurs ont obtenu des éloges mérités, sans cependant approcher de ce grand génie pour la vérité et la profondeur. Malheureusement, son école parut fermée par Piron et Gresset. Depuis cette époque, jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, on ne sembla s'occuper au théâtre qu'à flatter les penchans des hommes. A très-peu d'exceptions près, on ne vit plus que des peintures romanesques, des scènes de boudoir, des petites nuances, de la métaphysique sentimentale, et le monde ne fut plus le modèle que se proposèrent les poètes comiques. On substitua à la gaieté franche de l'ancienne comédie, un froid persifflage; aux grandes conceptions des maîtres, de frivoles intrigues symétrisées; à l'expression naïve des sentimens, un jargon de sensibilité souvent inintelligible. Cependant, un homme sembla vouloir secouer ce joug, que de vaines convenances imposoient depuis long-temps aux poètes comiques; et ce fut la cause de son succès extraordinaire. Mais il tomba dans un inconvénient plus dangereux que celui qu'il vouloit éviter. En peignant les turpitudes d'une famille espagnole, il ne craignit pas de donner de l'attrait, et même des graces aux

penchans les plus vicieux : la séduction fut revêtue de tous les charmes de l'enfance; l'adultère fut excusé, et la femme qui s'en étoit rendue coupable parut, à l'aide des plus fausses combinaisons, un modèle de vertu. Ce n'étoit pas ainsi que Molière avoit peint la passion du Tartuffe. Dancourt avoit aussi tracé les vices de ses contemporains, mais avec une gaieté qui n'en inspiroit pas le goût, et qui ne pouvoit en faire naître que le mépris.

Nous aimons à le répéter : M. Picard est presque le seul auteur qui, dans les derniers temps, ait suivi les traces de Molière. Nous aurons lieu, en examinant sa nouvelle pièce, de marquer l'espace qui le sépare de ce grand homme; mais notre devoir est de reconnoître qu'il est dans la bonne route, et que, malgré une négligence qui tient peut-être plus aux circonstances qu'à son caractère, il occupe, sans contredit, le premier rang parmi nos auteurs comiques. Lorsque la fin de nos troubles permit à l'observateur d'examiner les mœurs, et de les offrir sur la scène, quels objets durent naturellement se présenter à ses regards ? Toute idée de religion ayant été étouffée dans une grande partie du peuple, la plus sotte crédulité y fut substituée. Telle femme qui se qualifioit *d'esprit fort*, eut recours aux diseurs et aux diseuses de bonne fortune. M. Picard eut l'heureuse idée de jouer ce ridicule dans sa comédie des *Trois Maris*; et si cette pièce eût été plus fortement conçue, il est à présumer qu'elle seroit restée au théâtre. Trop d'incertitude dans les caractères empêcha l'ouvrage d'obtenir le succès que l'auteur pouvoit se promettre. Un penchant plus du ressort de la comédie, parce qu'il fut plus général, se montra aussi dans toute son étendue à l'époque de la cessation de nos troubles : c'est l'amour de l'argent. Plusieurs hommes avoient spéculé sur la révolution : loin d'être dupes des opinions à la mode, ils ne les adoptoient que dans des vues d'intérêt; livrés alternativement à tous les partis, ceux qui survécurent ne s'occupèrent plus que de leur fortune. Eblouis de leurs richesses, ils en firent un usage immodéré; et, par leurs artifices accompagnés de tous les dehors d'une fausse sensibilité, ils trompoient leurs créanciers, et s'agrandissoient encore par des faillites habilement combinées. *Encore une banqueroute, et ma fortune est faite* : c'est un mot qui a été plusieurs fois répété; et l'aveuglement étoit tel, que, dans la société, on ne voyoit pas d'un plus mauvais œil celui qui pratiquoit ouvertement cette monstrueuse doctrine. Dans la comédie de *du Haut-Cours* (1), M. Picard a levé le voile

(1) M. Chéron a eu part à cette pièce.

qui couvroit ces ténébreuses intrigues. L'aspect des fortunes rapides qui venoient de s'élever dut exciter l'ambition de ceux qui n'avoient pas profité de l'occasion pour s'enrichir. De là cette inquiétude générale que l'on peut remarquer dans tous les états : aucun n'étoit content de son sort; tous tendoient à se déplacer; et cependant cette cupidité étoit couverte par une apparence de désintéressement qui ne pouvoit tromper que les personnes crédules. Dans l'impossibilité de parvenir, on prenoit la résolution de *vivre en philosophe*; mais l'occasion se présentoit-elle de sortir d'une situation qui gênoit sans qu'on voulût en convenir, on se précipitoit alors dans toutes les folies qu'on avoit blâmées avant d'être riche; aucun frein ne retenoit plus; et l'on surpassoit, dans leurs profusions, ceux contre lesquels on ne s'étoit élevé que par un sentiment d'envie. Ce travers n'a point échappé à M. Picard; et, dans *les Marionnettes*, il a prouvé qu'il avoit bien observé le cœur humain et les mœurs de son temps.

La confusion de tous les états, suite nécessaire d'une révolution, dut augmenter aussi dans les hommes la *manie de briller*. Avant que, dans un nouvel ordre de choses, les rangs pussent se distinguer, tout le monde aspiroit aux premières places. Celui qui étoit resté en arrière ne vouloit pas que sa dépense fût inférieure à celle de l'homme que, peu de temps auparavant, il avoit regardé comme son égal. Cela se remarqua sur-tout dans la classe qui s'occupoit récemment du commerce et de la banque. Ce travers, qui peut être très-comique, parce qu'il a pour motif une sotte vanité, ne pouvoit échapper à M. Picard. Il l'a peint d'une manière très-piquante dans quelques scènes de sa nouvelle pièce : heureux si, luttant contre une trop grande facilité, il se fût donné le temps d'approfondir ce sujet vraiment dramatique!

En général, M. Picard choisit heureusement ses sujets; mais, ébloui par les premières idées comiques qu'ils lui présentent, il ne les étudie pas assez. On ne reconnoît pas, dans ses conceptions, cette force et cette profondeur qui distinguent les moindres ouvrages de Molière. De là des détails agréables dans le commencement de ses pièces; ensuite de la langueur; puis des incidens amenés forcément. Ces défauts se font sentir sur-tout dans l'ouvrage dont nous avons à rendre compte.

La fable, et sur-tout l'avant-scène, paroissent assez bien imaginées. Trois hommes ont passé leurs premières années ensemble dans un magasin en qualité de commis. Dermance a fait d'heureuses spéculations, et s'est trouvé trop honoré en épousant la fille d'un avocat sans fortune. Bourville doit le

principe de son avancement à un mariage assez riche pour son état : la dot de sa femme, fille d'un riche fermier, lui sert à faire le commerce en grand et à agioter. En hasardant sans cesse le tout pour le tout, il se procure les moyens de vivre à Paris avec l'apparence de l'aisance. Dermance et Bourville habitent le même hôtel : c'est à qui renchérira l'un sur l'autre pour la dépense; leurs femmes les ruinent, l'une en reprochant à son mari la bassesse de son premier état, l'autre en rappelant sans cesse au sien la dot qu'elle lui a apportée.

Le troisième personnage, la Marlière, a pris un parti plus sage. Il a élevé à Orléans une manufacture qui réussit; marié avec une femme honnête et économe, il a su déjà mettre de côté une somme considérable qu'il a l'intention de placer : ce qui lui fournit l'occasion de faire un voyage à Paris, où il espère que ses deux anciens amis lui procureront des moyens de faire valoir avantageusement son argent sans les ressources honteuses de l'usure, pour lesquelles il témoigne une juste horreur. Son voyage est aussi motivé sur l'exposition prochaine des produits de l'industrie française : il espère que ses travaux lui feront honneur, et fixeront sur lui les regards du ministère.

Dermance a une fille en âge d'être mariée : elle pourroit convenir au fils de Bourville, jeune homme laborieux, employé dans la manufacture de la Marlière; mais les parens de cette demoiselle ont sur elle des vues beaucoup plus élevées : ils la destinent à un jeune colonel. Comme dans presque toutes les comédies, les volontés de ces parens ambitieux ne s'accordent pas avec les vœux secrets d'Henriette : élevée avec le jeune Bourville, elle l'aime et ne veut point avoir d'autre époux que lui.

Dermance, Bourville et leurs femmes, dont les caractères sont heureusement contrastés, se disputent à qui brillera le plus. Quand les uns ont un cabriolet, les autres veulent avoir un carrosse, etc. Les maris enragent contre la vanité de leurs femmes; mais entraînés par le même penchant, ils vont plus loin qu'elles quand leur orgueil est piqué : leur ruine est inévitable, s'ils ne mettent pas bientôt de l'ordre dans leurs affaires. Au milieu de tous ces soins pour se surpasser les uns les autres en luxe et en dépense, les deux femmes se trouvent dans un très-grand embarras : Mme Dermance a mis ses diamans en gage pour subvenir à ses profusions; Mme Bourville doit une somme qu'elle ne peut payer. L'arrivée de la Marlière et de sa femme leur fait concevoir des espérances; elles se flattent que, par des mensonges adroits, elles pourront décider Mme la Marlière à venir à leur secours.

Les scènes où elles font leurs demandes sont très-comiques. Le conte qu'invente Mme Dermance mérite sur-tout d'être remarqué. Elle se donne pour la personne la plus délicate et la plus sensible : sa mère a laissé des dettes; l'honneur lui a prescrit de les acquitter; voilà pourquoi elle a engagé ses diamans. La bonne Mme la Marlière ajoute foi à ce que lui disent ses nouvelles amies; cependant elle confie tout à son mari, qui conçoit de justes soupçons, sur-tout quand il réfléchit que, presque au même moment, Dermance et Bourville lui ont demandé la somme dont il peut disposer, pour l'employer à des entreprises extravagantes. La Marlière voit alors clairement que ses deux anciens camarades marchent droit à leur ruine; il conçoit le projet de les sauver, et de leur donner une leçon dont ils puissent se souvenir. Pour exécuter ce projet, il feint de porter beaucoup plus loin qu'eux *la manie de briller;* au lieu de leur confier son argent, il fait les spéculations les plus vastes, rêve aux dépenses les plus folles, et les étonne eux-mêmes par sa vanité supposée. Ils lui font alors des représentations, lui disent qu'il va se ruiner, plaignent son égarement. La Marlière, cessant de se déguiser, leur répond : *Eh bien, appliquez-vous donc à vous-mêmes tout ce que vous venez de me dire.* Grand étonnement de la part de Dermance et de Bourville! La Marlière, instruit de leur position, leur offre, ainsi qu'à leurs femmes, de tout payer, à condition qu'ils consentiront au mariage du jeune Bourville et d'Henriette. Leur embarras les force d'y souscrire, et la pièce finit.

On voit que les premières conceptions de cet ouvrage sont très-heureuses. Quelques critiques ont reproché à l'auteur d'avoir pris ses personnages dans un état trop peu élevé : il ne nous paroît pas que ce reproche soit fondé. La classe la plus nombreuse de la société est toujours celle qui fournit le plus de matière au pinceau comique : ce n'est que dans cette classe que l'on peut trouver la naïveté d'expression et de sentiment si nécessaire au théâtre. M. Picard ne pouvoit donc mieux choisir ses personnages; la vanité d'ailleurs est d'autant plus ridicule qu'elle est moins fondée.

Le reproche le plus grave à faire à l'auteur porte sur ce que le comique de la pièce s'affoiblit vers la fin. Le caractère de la Marlière paroît manqué. Sa générosité est outrée. Peut-être auroit-il fallu qu'il fût uni par les liens du sang à l'un de ses anciens camarades : alors il eût été plus naturel que pour établir convenablement son neveu ou sa nièce, il se fût prêté à quelque sacrifice; d'ailleurs le moyen dont il se sert pour donner une leçon à Dermance et à Bourville,

semble forcé. Personne n'est dupe de ses prétentions exagérées : on voit quelle est son intention ; et son stratagème n'a plus rien de piquant.

Après avoir fait avec regret la part de la critique, nous aimerons à remarquer quelques passages de cette pièce qui nous ont paru du naturel le plus heureux et le plus comique. A quel degré M. Picard n'atteindroit-t-il pas dans son art, s'il travailloit ses ouvrages avec plus de soin, puisque dans ses plus légères ébauches, on trouve tant de traces de vrai talent! Il excelle sur-tout dans la peinture des sentimens secrets de ceux qu'il met en scène. En voici un exemple tiré du rôle de Bourville. Ce spéculateur insensé pense un moment à sa situation, s'effraie et se rassure ainsi : « Oh! je ne m'inquiète » guère..... Une affaire manquée, j'en risque une autre ; *et tout » cela se succède si bien.... que je ne sais pas trop où j'en » suis ; mais on vit et l'on dépense.* » Ce dernier trait est excellent : combien de gens se sont ruinés, pour avoir eu trop long-temps cette funeste sécurité !

Nous avons eu déjà lieu d'observer que personne n'a mieux peint la fausse sensibilité que M. Picard. C'est sur-tout dans les momens où l'égoïsme se fait le plus sentir, que l'auteur prête à ses personnages tous les déhors de la délicatesse, et le jargon du sentiment. Nous en citerons quelques exemples.

Dermance et Bourville veulent tous les deux s'emprunter de l'argent. Après quelques pourparlers, Dermance hasarde la proposition :

DERMANCE.

« Prête-moi tes fonds.

BOURVILLE.

» Ah, tu comptois sur moi!

DERMANCE.

» Pas du tout : c'est par l'intérêt que je prends à un » ami.

BOURVILLE.

» Laisse donc. Chacun pour soi. Fais tes affaires, je ferai » les miennes.

(*à part.*)

» Quel égoïste! »

Dermance a l'intention d'acheter une terre : après avoir dit qu'il détruira tout pour se procurer de l'argent : « Quel » bien, s'écrie-t-il, je ferai dans mes terres, à mes pauvres » paysans! »

Quand la Marlière arrive à Paris, Dermance et Bourville

sont sur le point de donner, chacun de leur côté, un grand repas. Madame Dermance propose d'abord à Bourville de se charger de l'étranger :

BOURVILLE.

« Pourquoi donc ? N'avez-vous pas du monde ce jour-là ?

Mad. DERMANCE.

» Vous entendez qu'il y figureroit mal avec nos convives.

BOURVILLE.

» Il s'ennuieroit avec les miens.

DERMANCE.

» Laissons cela, et ne songeons qu'au bonheur de revoir » un ancien camarade.

Mad. BOURVILLE.

» En effet, qu'est-ce que la vanité auprès *des plaisirs de* » *l'ame ?* J'aime sa femme de tout mon cœur. Ce qui m'in- » quiète, c'est que ces provinciales, quand elles viennent à » Paris, veulent tout voir ; il faut les accompagner, elles sont » d'une tournure, etc. »

Bourville veut emprunter des fonds à la Marlière. Il ne les lui demande pas à titre de service ; c'est au contraire lui qui veut enrichir le prêteur : « Qu'importe, dit-il ? Si tu ne le » veux pas, je prends tout à mon compte. Ah ! parbleu, je » ne suis pas inquiet ; mais tu voudras, j'en suis sûr, *c'est* » *ton intérêt, c'est le nôtre. L'union des cœurs, l'union des* » *capitaux, quel avenir enchanteur ! J'en pleure de ten-* » *dresse.* »

La première scène de cette pièce est une des meilleures : elle peut être considérée comme un chef-d'œuvre d'exposition comique. Dermance et sa femme font des projets d'économie. Ils passent en revue tous leurs goûts, et s'accordent ensemble pour *faire des sacrifices qui ne paroissent pas.* Après avoir tout examiné, la délibération finit par restraindre la toilette de leur fille : *une jeune personne*, dit madame Dermance, *est toujours bien.* Ils donnent aussi congé à tous les maîtres de cette demoiselle, excepté au maître de danse : *celui-là est trop essentiel ;* et M. Dermance ajoute : *voilà ce que c'est. Il ne s'agit que de s'entendre.* Si toutes les scènes de cette pièce étoient aussi bien conçues, nous n'aurions eu que des louanges à donner à M. Picard. Puisse-t-il, quand il entreprendra un autre ouvrage, y mettre tous ses soins ; puisse-t-il y montrer partout le talent dont il a déjà donné tant de preuves, et nous procurer ainsi le plaisir de lui présenter nos éloges sans restriction !

P.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, ET NOUVELLES LITTÉRAIRES.

La classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, a tenu une séance publique le lundi 5 janvier 1807; elle étoit présidée par M. Legendre.

Voici l'ordre des lectures qui ont eu lieu :

1°. Proclamation des sujets de prix de physique proposés par la classe.

2°. Eloge historique de M. Brisson, par M. Delambre, secrétaire perpétuel.

3°. Mémoire sur la découverte du platine en Europe, par M. Vauquelin.

4°. Eloge historique de M. Adanson, par M. Cuvier, secrétaire perpétuel.

5°. Rapport sur les phénomènes galvaniques découverts par M. Ermann, membre de l'Académie de Berlin, qui ont mérité à ce physicien le prix annuel fondé par S. M. I. et R., par M. Haüy.

6°. Eloge historique de M. Coulomb, par M. Delambre, secrétaire perpétuel.

PRIX PROPOSÉS AU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1809.

Un grand nombre de substances répandent, dans différentes circonstances, une lumière phosphorescente plus ou moins vive, plus ou moins durable. Tels sont le fluate de chaux et quelques variétés de phosphate de chaux, lorsqu'on jette leur poussière sur un corps chaud ; le phosphore de Bologne, lorsqu'après l'avoir présenté à la lumière, on le porte dans l'obscurité ; certains sulfures de zinc, lorsqu'on le frotte avec un corps dur, ou même avec le tuyau d'une plume ; le bois pourri, certains poissons, et d'autres substances animales qui approchent de la putréfaction, lorsqu'elles se trouvent dans un lieu obscur, etc.

La classe des sciences mathématiques et physiques, propose pour sujet du prix de physique qu'elle adjugera dans la séance publique du premier lundi de janvier 1809, la question suivante :

« Etablir par l'expérience, quels sont les rapports qui » existent entre les différens modes de phosphorescence,

» et à quelle cause est due chaque espèce, en excluant l'exa-» men des phénomènes de ce genre que l'on observe dans les » animaux vivans. »

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de trois mille francs.

Les Mémoires envoyés au concours devront être remis au secrétariat de l'Institut avant le 1er. octobre 1808. Ce terme est de rigueur.

La classe des sciences mathématiques et physiques a proposé, dans son avant-dernière séance publique, pour sujet du prix qu'elle devoit adjuger dans celle du premier lundi de messidor an 15, la question suivante, qu'elle a remise au concours :

« Déterminer, par des observations et des expériences » anatomiques et chimiques, quels sont les phénomènes de » l'engourdissement que certains animaux, tels que les » marmottes, les loirs, etc., éprouvent pendant l'hiver, » sous le rapport de la circulation du sang, de la respiration » et de l'irritabilité; rechercher quelles sont les causes de ce » sommeil; et pourquoi il est propre à ces animaux. »

Les Mémoires dévoient être remis au secrétariat de l'Institut avant le 1er. germinal an 15, ou 21 mars 1807. La nouvelle fixation de l'époque annuelle de ses séances publiques ne permettant à la classe de décerner le prix qu'au mois de janvier 1808, elle proroge le terme du concours jusqu'au 1er. octobre 1807.

Rapport de la commission du galvanisme, fait par M. Haüy, rapporteur, et lu à la séance publique de la classe des sciences mathématiques et physiques, du 5 janvier 1807.

L'origine du prix que la classe des sciences mathématiques et physiques vient de décerner à M. Ermann, membre de l'Académie royale des sciences de Berlin, est liée à une époque mémorable dans les annales de l'Institut. Une année s'étoit à peine écoulée, depuis que Volta nous avoit communiqué sa découverte du véritable principe de l'électricité galvanique, et que, sur la proposition de S. M. l'Empereur, présente à la séance, nous avions offert une médaille d'or à ce physicien célèbre, comme un gage de l'empressement avec lequel les Français accueilleront toujours les découvertes des savans étrangers. Sa Majesté, pour donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend au progrès des lumières, fonda un prix, consistant en une médaille de trois mille francs, pour la meilleure expérience qui seroit faite, dans le cours de chaque année, sur le fluide galvanique, et témoigna de plus qu'elle desiroit donner, en encouragement, une somme de soixante mille francs,

francs, à celui qui, par ses expériences et ses découvertes, feroit faire à l'électricité et au galvanisme un pas comparable à celui que Francklin et Volta ont fait faire à ces sciences.

Malgré des motifs aussi propres à exciter le zèle et les efforts des savans, la classe n'avoit rien trouvé jusqu'alors, dans leurs recherches, qui lui parût digne, même du prix de trois mille francs, qui est celui dont elle vient de disposer. Ce n'est pas que plusieurs résultats intéressans n'eussent été publiés; mais elle ne les jugeoit pas au niveau de la récompense promise; et cette espèce de sévérité pouvoit être regardée comme un éloge anticipé du travail, qui procureroit à son auteur la gloire de voir son nom commencer la liste des vainqueurs. Cette gloire étoit réservée à M. Ermann, et la classe, dépositaire d'une récompense dont l'objet, après une longue attente, devoit être d'autant plus digne des regards du public, qu'il les fixeroit davantage, a été flattée de pouvoir la placer dans les mains d'un savant qui a dévoilé des phénomènes également remarquables par leur nouveauté et par leur importance.

On sait que quand la pile galvanique qui porte le nom de Volta, son inventeur, est isolée, ses deux moitiés sont dans deux états opposés d'électricité. Si elle commence par un disque de zinc, sa partie inférieure doit son activité au dégagement du fluide résineux, et sa partie supérieure à celui du fluide vitré. Les densités des deux fluides diminuent progressivement en partant des extrémités, où elles sont à leur *maximum*; en sorte qu'au milieu de la pile, il y a un point neutre où l'électricité est zéro.

Alors si l'on applique, par exemple, au pôle supérieur un corps conducteur qui communique, par l'autre bout, avec le sol, il enlevera du fluide vitré au disque en contact avec lui; celui-ci réparera sa perte aux dépens du suivant, et ainsi de proche en proche; et comme le conducteur ne fait qu'un avec le globe, qui est censé avoir une masse infinie par rapport à celle de la pile, il absorbera toute l'électricité vitrée de celle-ci; en sorte qu'au bout d'un instant, elle sera tout entière à l'état d'électricité résineuse. Le *maximum* de cette électricité sera toujours au pole inférieur, et l'on conçoit que le point de zéro devra correspondre au pôle supérieur.

Les effets auront lieu en sens contraire, si le corps conducteur touche le pôle inférieur; toute la pile passera à l'état de l'électricité vitrée, et le zéro descendra au point le plus bas.

Si l'on met le conducteur en contact, à la fois, avec les deux poles, il s'établira, par son intermède, une circulation non interrompue des deux fluides, qui se porteront sans cesse

l'un vers l'autre pour se réunir, et seront renouvelés sans cesse, par l'action spontanée de la pile.

Mais, si le corps que l'on emploie est du nombre des corps isolans, qui s'opposent à la propagation de l'électricité, il n'arrivera rien de nouveau, et la pile conservera son état primitif dans tous les cas dont nous venons de parler.

Nous avons cru cet exposé nécessaire pour mieux faire ressortir les diversités que présentent avec les corps ordinaires, ceux que M. Ermann a soumis à l'expérience, et dont l'effet consiste en ce qu'ils ont, relativement à l'électricité galvanique, une faculté conductrice particulière, et variable suivan les circonstances.

De ce nombre est le savon alkalin bien desséché. Si l'on met un bâton de cette substance en contact avec l'un ou l'autre pole d'une pile isolée, le pole qu'il touche est déchargé; le zéro monte ou descend au point de contact, et le *maximum* d'électricité se trouve au pole opposé. Le savon agit donc alors comme les corps conducteurs ordinaires.

Concevons maintenant que le bâton communique à la fois avec les deux poles, et qu'en même temps il soit isolé. Aucun pole n'est déchargé, et l'on ne remarque aucune variation sensible dans l'état primitif de la pile. Le savon a changé de rôle. Il agit à la manière des corps isolans.

L'appareil restant le même, on établit, à l'aide d'un fil métallique, une communication entre un point quelconque du savon et le sol; à l'instant le pole résineux est déchargé, et le pole vitré parvient au *maximum* d'électricité. Le savon alors fait, à la fois, la fonction de corps conducteur, par sa partie voisine du pole résineux, et la fonction de corps insolant, par celle qui est contiguë au pole vitré.

La flamme de l'alkool présente des effets analogues, avec cette différence que, quand elle communique par un point avec le sol, c'est le pole vitré qui est déchargé.

Voilà donc des corps qui ont une disposition à exercer, suivant les circonstances, deux pouvoirs opposés, dont chacun n'existe dans les corps ordinaires qu'à l'exclusion de l'autre, et qui, par une singularité encore plus remarquables, réunissent, dans certains cas, l'un et l'autre pouvoir. Ainsi, l'électricité galvanique, déjà soumise à des modifications particulières dans sa production et dans son développement, semble se distinguer encore par les espèces de transformations que subissent les actions de certains corps sur les deux électricités dont elle est l'assemblage. Ces nouveaux phénomènes sont des matériaux précieux, qui serviront à étendre et à perfectionner l'édifice de la théorie, lorsque les physiciens,

après les avoir considérés sous toutes leurs faces, en variant les expériences dans lesquelles ils se manifestent, seront parvenus à démêler les points communs qui les lient aux autres faits, à travers les contrastes qui semblent les en séparer.

Nous nous plaisons à répéter, en terminant cet exposé, que la Prusse est la patrie de M. Ermann ; on ne verra pas sans un vif intérêt que ce prix, décerné par la classe aux conquêtes paisibles des sciences, ait été obtenu dans un pays où le grand-homme qui l'a fondé vient de s'élever par ses triomphes militaires au-dessus de tous les héros. L'accueil dont il y a honoré les savans, les hommages que nous leur rendons ici de loin, offrent une nouvelle confirmation de cette grande vérité, que les hommes éclairés de tous les pays ne composent qu'une même famille dont tous les membres se trouvent rapprochés, et vivent, en quelque sorte, les uns avec les autres, par la communication des lumières. La classe éprouve aujourd'hui, d'une manière d'autant plus agréable, le sentiment de cette vérité, qu'elle se fécilite d'avoir eu en sa disposition une récompense digne d'un beau travail qui a obtenu ses éloges, et que le plaisir d'en apprécier le mérite a été doublé par celui d'en couronner l'auteur.

— On a donné, cette semaine, trois nouveautés dramatiques, dont il ne sera question dans ce Journal que *pro memoria :* l'une a été représentée sur le Théâtre Français ; elle est en un acte et en vers, et intitulée *le Parleur contrarié*. Quelques vers heureux, quelques traits d'esprit justifient les applaudissemens et les éloges prodigués à un ouvrage qui pèche essentiellement par le fonds. L'auteur est M. de Launai. La seconde nouveauté a pour titre *les Trois Rivaux, ou Chacun sa Manière.* Cette comédie en un acte et en vers est de M. Maurice, auteur du *Parleur éternel ;* elle a été favorablement accueillie sur le Théâtre de l'Impératrice. Enfin, *le Secrétaire mystérieux,* comédie ou plutôt drame en trois actes et en vers, représentée jeudi dernier sur le même théâtre, est la troisième nouveauté de la semaine. Cette pièce, dont le moindre défaut est d'avoir un titre amphibologique, a été souvent applaudie plus qu'elle ne le méritoit, quelquefois sifflée avec sévérité, mais sans injustice. Cependant on a demandé l'auteur, qui a été nommé : c'est M. Patrat fils.

— On répète, à l'Académie impériale de Musique, un

nouveau ballet, dont Ulysse est le héros. — On annonce, comme très-prochaine, la première représentation, sur le Théâtre Français, de Pyrrhus, tragédie nouvelle en cinq actes.

— M. Leclerc, qui a débuté successivement au Théâtre Français, par les rôles de Mithridate, d'Agamemnon, du vieil Horace, de Coucy et d'Auguste, et par ceux du Père de Famille, de Lycandre, etc. est reçu à pension pour doubler Saint-Prix et Baptiste aîné.

— L'auteur d'Octavie vient de faire imprimer sa tragédie. Nous rendrons compte de cette pièce dans un de nos plus prochains numéros.

— On vient de mettre en vente un nouvel ouvrage de S. A. Mgr. le Prince-Primat, intitulé : *Périclès, ou de l'Influence des beaux Arts sur la félicité des Peuples*, par Charles Dalberg, associé étranger de l'Institut de France.

— Les deux *Précis de l'Histoire ancienne* (1), de M. Rollin, et de l'*Histoire du Bas-Empire* (2), de M. Lebeau, composés par M. Royou, viennent d'être mis, par M. le Conseiller-d'Etat directeur de l'instruction publique, au nombre des livres qui doivent faire partie des bibliothèques des Lycées. Nous renvoyons au compte que nous avons rendu de ces deux excellens ouvrages, à l'époque de leur publication.

— Le catalogue des livres mis en vente à la foire de septembre, à Leipsick, s'est trouvé cette année moindre de 75 pages que celui de l'année dernière. Le nombre de ces livres, écrits en allemand, n'est que de 863. On n'y remarque que 16 ouvrages philosophiques, et un seul sur la doctrine de Gall; ce qui sembleroit prouver que le galimatias métaphysique commence à passer de mode. On ne compte que 47 almanachs, et l'on peut dire que c'est peu en comparaison des autres années. Mais si la quantité des livres a diminué, on peut dire, d'un autre côté, que les bons ouvrages sont aussi nombreux qu'auparavant. On cite entr'autres la troisième livraison des Œuvres de Herder, une nouvelle édition de l'Iliade de Woss, la

---

(1) Quatre vol. in-8°. Prix : 21 fr., et 27 fr. par la poste.

(2) Quatre vol. in-8°. Prix : 20 fr., et 26 fr. par la poste.

suite du Théâtre de Schiller, les Œuvres posthumes d'Huber, les Voyages de Humbolt.

— Don Juan de Bragance, duc de Lafoens, oncle de la reine de Portugal, fondateur et président perpétuel de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, grand-cordon de la Légion-d'Honneur, est mort à Lisbonne, le 10 novembre dernier.

— La cour de Madrid vient de prohiber, conformément aux anciennes ordonnances, l'introduction en Espagne des journaux en langue espagnole, imprimés à Bayonne et à Paris.

— La société établie à Leipsick, par le prince Jablonowski, et confirmée par l'électeur de Saxe, a publié le programme de ses prix pour l'année 1807. Ces prix sont au nombre de trois :

1°. *Prix d'histoire.* Quels sont les différens systèmes que l'on a suivis en Allemagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dans l'économie politique et l'administration de ces différens états? Quelle en a été l'influence sur l'industrie et la richesse de ces pays? Quelles raisons ont fait décheoir les meilleurs de ces systèmes, et par où ont-ils commencé à dégénérer?

2°. *Prix de mathématiques.* Exposé critique des efforts que l'on a tentés pour établir une mesure universelle et immuable. (Cette question est la même que la société avoit proposée en 1805; elle la renouvelle parce que les Mémoires qu'elle a reçus étoient peu satisfaisans, sur-tout quant à la partie historique.)

3°. *Prix de physique.* Un Mémoire sur la chaleur et la lumière comme résultats d'une compression forte et rapide de l'air; on y recueillera les phénomènes relatifs à la question; on les expliquera, et on en tirera les conséquences.

— On mande de Baltimore, 5 novembre, qu'il s'y trouve, en ce moment, un voyageur qui est depuis peu de temps de retour des bords du Missouri. Il en a rapporté une énorme dent de *Mammouth.* Il raconte qu'étant occupé, avec d'autres personnes qui l'accompagnoient dans ce voyage, à chercher

s'il n'existoit pas quelque mine dans le voisinage du fleuve, ils trouvèrent un espace d'environ un quart de mille en carré d'étendue, entièrement rempli, à six pieds au-dessous de la surface actuelle du terrain, d'ossemens d'une énorme grosseur. Il offre de fournir à celui qui voudra le payer, un squelette complet de *Mammouth*, qui a 54 pieds de long, et 22 pieds de hauteur. Le doigt du milieu du pied de devant de ce squelette a sept pieds huit pouces, depuis son extrémité jusqu'à l'endroit où il s'unit au pied. Chaque mâchoire porte huit énormes dents mâchelières. Celle qu'a apportée le voyageur a été donnée par lui au muséum de Baltimore. Ce qu'il dit de la quantité d'ossemens qu'il a trouvés, et de leurs proportions énormes, peut être exagéré; mais on sait depuis longtemps que le *Mammouth* a sûrement existé dans notre continent, et que les dimensions de cet animal surpassoient de beaucoup celles des plus grands animaux connus.

— On écrit de Naples, le 20 décembre:

Le ministre du culte a fait connoître à tous les évêques du royaume que l'intention de S. M. est qu'il y ait des imprimeries dans chacune des villes capitales des provinces, ou qu'on remette en activité celles qui s'y trouveroient déjà établies. S. Exc. engage les évêques à concourir de tout leur pouvoir aux vues de S. M., qui veut bien pourvoir elle-même aux frais de premier établissement.

Tous les colléges, écoles, académies de Naples, ont été ouverts le 1er de ce mois : l'affluence de la jeunesse est surtout extraordinaire à l'Université des études, où toutes les chaires nouvellement créés par S. M. sont en plein exercice.

Au Rédacteur du MERCURE DE FRANCE.

Parmi les mérinos qui sont maintenant en France, on doit distinguer ceux que S. M. l'Impératrice et Reine possède à Malmaison. Je les ai examinés avec attention, le mois dernier, époque qui précédoit la naissance des agneaux. Il y avoit alors 403 brebis et 115 béliers. Total, 515 têtes.

Les mérinos de Malmaison ont les formes prononcées de leur race; la laine en très-fine, tassée, abondante; ils sont sains et vigoureux.

Ces animaux, extraits d'Espagne, y ont été choisis dans les troupeaux du Paular, les plus beaux de ce royaume; les laines qu'ils fournissent aux fabriques de drap sont si estimées, qu'on leur assigne le premier rang, sous le nom de *laines de la pile du Paular.*

Il vient d'être construit à Malmaison une bergerie qui me paroît réunir la salubrité à la commodité du service.

Il est satisfaisant pour les amis de la prospérité française, de voir donner de si puissans et de si utiles exemples d'un véritable intérêt pour la branche d'industrie la plus importante.

Paris, ce 24 décembre 1806.

TESSIER, *de l'Institut de France et commissaire du Gouvernement, chargé de l'inspection des bergeries nationales.*

MODES *du 5 janvier.*

Au jour de l'an, les montres de col, émaillées, avoient, chez plusieurs joailliers, la forme d'un abricot ou d'une pomme, avec cette devise, en diamans : *A la plus Belle;* chez d'autres, c'étoit un scarabée, or, émail, diamans ou perles fines, qui, sous ses ailes, cachoit un cadran. Quelques orfèvres aussi tendent à la singularité : deux salières, par exemple, ont pour support le bât d'un animal qui brait.

Pour les voitures, on revient à l'uni. Les impériales n'ont presque plus de pente, les panneaux de côté redeviennent plats, et les cabriolets font moins le casse-col. On peint beaucoup de voitures en petit-gris, en jaune et jaune : les garnitures sont bleues, et les housses, bleues aussi, se drapent à grands ou petits plis, avec des franges à boules jaunes.

NOUVELLES POLITIQUES.

Vienne, 27 décembre.

S. M. impériale, royale et apostolique, en qualité de chef de l'auguste maison régnante, et souverain de la primogéniture de l'empire d'Autriche, a jugé à propos de conférer à tous ses augustes frères et sœurs le titre d'*Altesse impériale, et de prince et princesse impériale*, qui, jusqu'à présent, et en vertu de la loi pragmatique du 11 août 1804, s'étoit seulement étendu aux descendans des S. M., des deux sexes, et à leurs successeurs, dans le gouvernement de la maison impériale d'Autriche.

Le 24 décembre, dans l'après-midi, est décédé à Vienne, des suites d'une hydropisie de poitrine, S. A. R. le très-au-

guste archiduc Ferdinand, prince royal de Hongrie et de Bohême, archiduc d'Autriche, oncle de S. M. l'empereur et roi actuellement régnant. Il étoit né le 1er juin 1754, et avoit épousé, le 15 décembre 1774, la princesse Marie-Béatrix, fille de S. A. S. le duc Hercule III de Modène, Reggio et Mirandola. Les funérailles auront lieu aujourd'hui.

La Haye, 29 décembre.

Des nouvelles reçues d'Angleterre, par voie indirecte, nous apprennent que toutes les craintes qu'on y avoit conçues qu'il n'éclatât une rupture entre ce pays et les Etats-Unis d'Amérique, se sont dispersées. On a la certitude qu'il a été conclu entre les plénipotentiaires des deux puissances un traité définitif.

Le discours prononcé par la commission chargée de faire, au nom de S. M. B., l'ouverture du nouveau parlement, est conçu en ces termes:

« Milords et Messieurs: S. M. nous a chargés de vous assurer qu'au milieu des circonstances difficiles et importantes dans lesquelles nous sommes placés, elle éprouve une grande satisfaction en voyant dans les choix faits par son peuple des membres qui composent le nouveau parlement, la preuve de la sagesse qui les a dictés.

» S. M. fera mettre sous vos yeux les papiers relatifs à la dernière négociation avec la France.

» S. M. a fait tout ce qui étoit compatible avec l'indépendance et l'honneur de son peuple, et avec la sûreté de ses alliés pour le rétablissement de la paix générale.

» Les prétentions injustes et l'ambition de l'ennemi ont rendu vains ces efforts, et ont rallumé en Europe une nouvelle guerre dont les premières opérations ont eu les résultats les plus désastreux.

» Le renversement de l'ancienne constitution germanique, et les résultats que cet événement devoit avoir pour les autres Etats, ont forcé la Prusse à songer à sa propre sûreté, et l'ont conduit à prendre la résolution de s'armer enfin ouvertement pour prévenir sa ruine. Cette résolution et ces mesures n'ont pas été concertées avec S. M. Il n'y avoit même encore rien de définitivement arrêté pour faire cesser l'état d'hostilité qui existoit entre les deux pays.

» Dans cette situation, S. M. s'est cependant empressée de prendre toutes les mesures qu'elle a cru les plus propres, soit par ces conseils, soit par des secours effectifs, à établir entr'elle et la Prusse un concert contre l'ennemi commun.

» Au milieu des événemens malheureux qui ont eu lieu,

les alliés de S. M. sont restés inébranlables dans leur fidélité. S. M. le roi de Suède s'est distingué par la plus louable fermeté. L'harmonie la plus heureuse existe entre l'empereur de Russie et S. M. Elle a été consolidée par des preuves réciproques de loyauté, et S. M. ne doute pas que vous ne soyez disposés à contribuer à l'affermissement d'une alliance qui est désormais l'espérance la plus solide qui existe pour la sûreté du continent de l Europe.

» Messieurs de la chambre des communes, S. M. se repose, avec la plus grande confiance, sur les efforts que vous ferez pour soutenir l'honneur et l'indépendance de ce pays. La n'écessité d'augmenter les impôts vous frappera sans doute; S. M. ne l'a vue qu'avec le plus vif regret. Vous concilierez dans les mesures que vous adopterez pour assurer le service public, l'économie, avec ce qu'exige la nécessité de s'opposer efficacement aux progrès de la puissance ennemie.

» Milords et messieurs : La longue série de calamités dont le continent s'est trouvé accablé, a eu nécessairement quelques suites fâcheuses pour notre pays. Cependant au milieu de ces difficultés, S. M. a vu avec satisfaction la constance inébranlable de son peuple, et les exemples de courage et de discipline que ses armées et ses flottes ont donnés. Jamais le peuple anglais ne fut plus uni, et jamais le caractère national ne se montra sous un jour plus favorable que dans ce moment-ci. Avec de semblables dispositions, et avec l'aide toute puissante de la providence, S. M. se flatte que nous sortirons de la crise actuelle. Elle sait tout ce qu'elle doit attendre de votre patriotisme et du courage de son brave peuple. »

Mayence, 3 janvier.

Nous recevons à l'instant, de Varsovie, des lettres qui contiennent les détails suivans :

L'Empereur est parti le 22 de Varsovie.

L'ennemi a été rencontré sur l'Ukra, et a été forcé dans ses positions.

Le 24, il l'a été de nouveau à Nazielsh, et a encore été battu.

Parmi les prisonniers on compte beaucoup de personnes de marque.

Ces attaques des avant-gardes de l'ennemi surpris et déconcerté dans ses projets, annoncent une action prochaine et plus décisive.

Des nouvelles de Silésie annoncent la reddition de Breslau.

(*Moniteur.*)

PARIS, *vendredi* 9 *janvier.*

— Le consul-général de France à Lisbonne, annonce, par une lettre du 19 décembre dernier, que le gouvernement portugais a reçu officiellement la nouvelle de la reprise de Buenos-Ayres par les troupes de S. M. C., aux ordres du gouverneur de Montevideo; que les habitans de Buenos-Ayres avoient parfaitement secondé l'armée espagnole, et que tout ce qu'il y avoit de troupes anglaises avoit été taillé en pièces, excepté un petit nombre de prisonniers.

(*Moniteur.*)

— Un décret impérial, rendu à Posen le 15 décembre 1806, ordonne la publication du sénatus-consulte du 4 du même mois, relatif à la conscription de 1807. Ce sénatus-consulte porte ce qui suit :

« Quatre-vingt mille conscrits seront levés en 1807. L'appel en sera fait aux époques qui seront fixées par les décrets impériaux. Ils seront pris parmi les Français nés depuis et compris le 1er janvier 1787, jusques et compris le 31 décembre de la même année. »

— S. M. a rendu le 18 décembre le décret suivant, relatif à la levée de la conscription de 1807 :

NAPOLEON, Empereur des Français et Roi d'Italie, sur le rapport de notre ministre de la guerre, notre conseil d'Etat entendu, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Soixante mille conscrits, pris sur les 80,000 dont la mise en activité est autorisée par le sénatus-consulte du 4 de ce mois, sont appelés et seront répartis entre les départemens, conformément au tableau annexé au présent décret.

II. Vingt mille conscrits formeront la réserve.

III. Toutes les opérations relatives à la levée ci-dessus prescrite seront exécutées conformément aux dispositions de notre décret du 8 fructidor an 13.

IV. Il sera prélevé sur le contingent de chaque département, pour les carabiniers, les cuirassiers et l'artillerie à pied et à cheval, un nombre d'hommes d'élite, déterminé par le tableau de répartition entre les corps, joint au présent décret. Les conscrits choisis pour les carabiniers et les cuirassiers ne pourront pas avoir moins de 5 pieds 5 pouces; ceux de l'artillerie devront avoir 5 pieds 3 pouces 6 lignes et au-dessus.

V. Toutes les opérations qui doivent précéder la convocation du conseil de recrutement, seront terminées avant le 15 janvier. Les conseils de recrutement s'assembleront le 15 janvier. Le premier détachement de chaque département sera mis en route le 25 du même mois. Les autres départs se succéderont de jour en jour.

VI. Les 60,000 conscrits de 1807, appelés par notre présent décret, seront répartis entre les différens corps de l'armée, conformément aux tableaux annexés au présent décret.

VII. Les 20,000 hommes restant des 80,000 dont la mise en activité est autorisée par le sénatus-consulte du 4 de ce mois, formeront la réserve de 1807. On continuera à observer, à l'égard des conscrits de la réserve, les arrêtés des 18 thermidor an 10 et 29 fructidor an 11, et notre décret du 8 nivose an 13.

VIII. Si parmi les conscrits appelés, il s'en trouve qui appartiennent à la garde nationale mise en activité, ils seront remplacés dans cette garde suivant le mode prescrit par notre décret du 8 vendémiaire de cette année.

En vertu de ce décret, le contingent du département de la Seine est fixé, pour l'armée active, à 1049, et pour la réserve, à 350.

— L'avis suivant vient d'être publié par ordre de M. le conseiller-d'Etat Lacuée, directeur-général des revues et de la conscription militaire.

« Les conscrits de 1806 et des classes antérieures, en remontant jusqu'à l'an 10 inclusivement, et ceux qui par suite pourroient être appelés, sont toujours soumis aux dispositions du décret du 17 thermidor an 12. Ceux d'entr'eux qui sont dispensés du service, et qui remplissent des fonctions directement ou indirectement salariées des deniers du trésor public, doivent continuer à envoyer leurs titres en orginal au ministre de la guerre. M. Dubreil, inspecteur aux revues, employé près le directeur-général des revues et de la conscription militaire, vient d'être chargé, par intérim, d'apposer son visa sur ces pièces. M. Dubreil reçoit les titres des conscrits, à son bureau, rue Saint-Dominique, maison Saint-Joseph.

— M. Durand, ci-devant ministre plénipotentiaire de S. M. I. près la cour de Saxe, vient d'être nommé pour remplir les mêmes fonctions auprès du roi de Wirtemberg.

— M. Guiot, avocat à Paris, et ancien administrateur du

département de la Côte-d'Or, est nommé secrétaire-général de l'administration générale des Etats de Parme et de Plaisance.

— M. Wischer de Celles, maître des requêtes, remplace comme préfet de la Loire-Inférieure, M. de Belleville, nommé intendant des Etats d'Hanovre.

— M. le conseiller-d'Etat, procureur-général impérial de la cour de cassation, commandant de la Légion-d'Honneur, a écrit à M. le procureur-général impérial de la cour de justice criminelle du département de la Haute-Garonne, la lettre suivante :

« Monsieur, toutes les rentes ci-devant féodales sont éteintes sans distinction au préjudice des ci-devant seigneurs ou possesseurs de fiefs ou d'alleux nobles, et la cour de cassation le juge ainsi constamment.

» Il importe peu que les ci-devant seigneurs, au profit desquels avoient été créées ces rentes, fussent ou ne fussent pas hauts-justiciers : dès que ces rentes sont féodales, c'est-à-dire, dès qu'elles sont récognitives de la seigneurie directe, ou de ce qu'on appelle chez vous *la directité*, l'abolition n'en peut pas être douteuse.

» Vous trouverez dans mon recueil des *Questions de Droit*, articles locatairie perpétuelle, moulin à rente foncière et terrage, un grand nombre de dissertations et d'arrêts de la cour de cassation, qui mettent tout cela dans le plus grand jour.

» Si vous connoissiez des arrêts des cours d'appel, qui eussent jugé le contraire, et contre lesquels les parties interressées ne se fussent pas pourvues, je vous prierois de me les faire connoître, afin que je pusse en provoquer la cassation dans l'intérêt de la loi ».

Agréez, monsieur, etc. » *Signé* MERLIN.

— On assure que l'ouverture du grand sanhédrin est définitivement fixée au 1^er^ de février prochain. Il arrive des rabbins et des députés de tous les pays, pour assister aux délibérations de cette assemblée.

— Il paroît qu'il s'est manifesté des insurrections parmi les soldats des ci-devant troupes hessoises : les journaux ont donné trois proclamations différentes adressées à ces troupes et aux habitans, par le gouverneur de la Hesse, le général Lagrange ; dans la troisième, datée de Cassel, du 18 décembre, il leur annonce que c'est pour la dernière fois qu'il les invite à ren-

trer dans l'ordre, et que, s'ils persistent dans leur égarement; ils attireront sur eux et leur pays les plus funestes châtimens.

— On mande de Dunkerque, sous la date du 18 novembre, que le corsaire *le Voltigeur* a capturé et conduit en ce port le navire anglais *the Margaret of Whitby*, capitaine Mathews Florin, du port de 300 tonneaux, sur son lest.

On mande de Saint-Valery-sur-Somme, sous la date du 21 novembre, que le brick anglais *le Woodbine*, capitaine Robert Hoog, du port de 120 tonneaux, pris par le corsaire *l'Espoir*, s'est échoué, par suite du mauvais temps, sur la côte de Routhianville, près la baie d'Autie.

Du Havre, sous la date du 8 décembre, que le corsaire *la Réciprocité* a pris et conduit à Fécamp le sloop anglais *la Dove*, du port d'environ 16 tonneaux.

D'Amsterdam, sous la date du 11 du même mois, que le corsaire français *le Chasseur* a capturé et conduit au Texel le navire anglais *the Dove*, capitaine Martin Webster, du port de 220 tonneaux, dont la cargaison, composée de chanvre, fer et planches, est évaluée à plus de 150,000 fr.

De Dunkerque, sous la date du 13 dudit, que le corsaire *le Voltigeur*, a capturé, à l'embouchure de la Tamise, et conduit en ce port, le brick anglais *le Jupiter*, capitaine Richard Oxtaby, du port d'environ 150 tonneaux, chargé de diverses marchandises.

De Dunkerque, sous la date du 20 dudit, que les corsaires *la Revanche* et *le Glaneur*, ont pris et conduit en ce port le navire anglais à trois mâts, *l'Amphitrite*, capitaine Thomas Stielney, du port de 250 tonneaux, chargé de bois de teinture et autres marchandises.

De Dieppe, sous la date du 26 décembre, que les corsaires *les Deux Frères* et *l'Espoir*, ont pris et conduit en ce port le navire anglais *l'Elisabeth et Marguerite*, du port de 184 tonneaux, armé de 3 canons, chargé de charbon de terre.

De Dunkerque, sous la date du 29 du même mois, que le corsaire *le Chasseur* a pris et conduit en ce port deux bricks anglais, chargés de charbon de terre, l'un de 141 tonneaux, l'autre de 100. (*Moniteur.*)

— Voici les prises entrées en différens ports :

Le 1er janvier, à la Hougue, le brick anglais *le Kingstown*, ayant un chargement de marchandises sèches. Le 4, à Cherbourg, le brick anglais *le William*, de 150 tonneaux, chargé d'huile, thé, eau-forte, prise du corsaire *la Réciprocité*.

Le même jour, à Dunkerque, un navire prussien de 400 tonneaux, chargé pour l'Angleterre de mâtures du Nord, prise du *Brave*. Le 5, à Calais, les bricks anglais *le Good-Intent*, de 150 tonneaux, chargé de charbon de terre, prise de *l'Eglé*; et le *Henry et Mary*, de 237 tonneaux, chargé de planches, goudron, fer et cordages, prise de *la Revanche*. Du 4, à Ostende, le brick anglais l'*Eagle*, de 180 tonneaux, chargé de chanvres et fer, prise de l'*Eglé*. Le 4, à Flessingue, le navire anglais l'*Hesperus*, de 245 tonneaux, chargé de goudron, brai et suif; prise de *la Revanche*. (*Moniteur*.)

— Suivant une lettre de Koenigsberg, du 18 décembre, le quartier-général du roi de Prusse a rétrogradé, et a été transféré à Wehlau.

— D'après l'autorisation qui lui en a été donnée par M. le conseiller d'Etat directeur-général de la conscription militaire, le préfet de la Seine a décidé que, pour la conscription de 1807, le service des officiers de santé près le conseil de recrutement, seroit fait exclusivement par un médecin et un chirurgien désignés par le sort, entre ceux inscrits sur une liste de 36 médecins ou chirurgiens, préalablement choisis et présentés par la société de médecine de Paris. Grand nombre d'officieux alloient, les années précédentes, offrant et vendant leurs prétendus services auprès des personnes connues pour être attachées au conseil de recrutement, et dont, à les entendre, ils avoient toujours le honheur d'être les parens, les compatriotes ou les amis; on a lieu d'espérer qu'au moyen de la mesure adoptée pour cette année, ces officieux, tout en conservant le desir de vendre, ne trouveront plus personne pour acheter leurs services auprès d'examinateurs qui dans le fait n'existent pas aujourd'hui, n'existeront pas encore demain ni après, mais seulement même au moment de la séance d'examen, et à laquelle encore ils seront appelés, non par une volonté individuelle, mais par le sort.

— L'intention de S. M. I. et R. étant de porter à une force plus considérable le corps de ses gendarmes d'ordonnance, le maire de Strasbourg vient de faire un appel aux jeunes gens, même à ceux de la conscription de 1807, pour les engager à entrer dans ce corps.

— Des lettres de Madrid disent que le titre d'*Altesse* a été donné au prince de la paix, comme allié à la famille royale.

— Le grand-juge ministre de la justice a adressé, le 7 de ce mois, la circulaire suivante aux procureurs-généraux impériaux près les cours de justice criminelle:

» J'apprends, Messieurs, que quelques tribunaux semblent persuadés que l'escroquerie en matière de conscription n'est point consommée, lorsque l'escroc, ne pouvant obtenir le congé de réforme par lui promis, restitue l'argent qu'il avoit reçu sous cette promesse, ou dont il avoit exigé la consignation entre les mains d'un tiers, ordinairement son complice.

» Je ne puis considérer une telle opinion, adoptée par des jugemens, que comme un misérable prétexte imaginé par la foiblesse pour se dispenser d'une justice sévère que commandent pourtant les plus grands intérêts de l'Etat. Qu'importe en effet pour le délit d'escroquerie, que l'escroc ne soit point parvenu à corrompre les agens de l'autorité; la corruption qu'il a tentée est un crime de plus dans lequel il a échoué; mais l'escroquerie en subsiste t-elle moins? N'a-t-elle pas été consommée lorsque, pour prix de ses promesses trompeuses, et de l'assurance qu'il a donnée d'employer son crédit prétendu, il s'est fait compter de l'argent, ou l'a fait consigner entre les mains de son affidé?

» Après cela que, pressé par les remords d'une conscience agitée, ou épouvanté par les menaces de ses dupes, il restitue l'argent escroqué, en résulte-t-il que l'escroquerie n'ait point été commise? Diroit-on d'un voleur qu'il n'est coupable que d'une simple tentative de vol, si, après avoir dérobé la chose, et l'avoir retenue ou recelée dans les mains d'un tiers, il se déterminoit ensuite à la restituer, pressé par la crainte d'être dénoncé et poursuivi?

» La restitution que fait l'escroc, comme celle que feroit le voleur, peut bien désintéresser la partie civile; mais satisfait-elle la vindicte publique qui, certes, est d'une toute autre importance que des simples intérêts privés, et qui réclame avec d'autant plus de force, que le crime dont elle sollicite la punition est plus dangereux pour l'Etat?

» Eh quoi! Messieurs, lorsqu'à l'époque d'une levée très-prochaine, il seroit nécessaire de porter la terreur et le découragement dans l'ame de ces coquins ténébreux, dont les spéculations honteuses sont un véritable fléau pour l'Etat et pour les familles, on chercheroit à introduire par de déplorables subtilités, une jurisprudence fausse et pusillanime, dont l'infaillible résultat seroit d'enhardir les escrocs par l'espérance d'une impunité presque certaine. Non, Messieurs ni vous, ni moi ne devons le souffrir. La voix de la patrie, le service de l'Empereur, tout nous fait un devoir de déployer notre zèle contre ces opinions et ces jugemens dictés par la foiblesse.

» Que nulle considération n'arrête votre énergie; communiquez-la aux procureurs-impériaux, et concourez ensemble, d'un commun effort, à dissiper toutes les erreurs capables de retarder l'entière extirpation d'un brigandage odieux, et dont les progrès pourroient devenir si funestes à la chose publique. »

— M. le préfet du département de l'Eure a fait organiser, dans la ville de Louviers, une garde nationale à cheval qui seconde le service de la gendarmerie, et contribue par son activité à la sûreté des routes et à l'exécution de toutes les mesures nécessaires à la tranquillité publique. Ces cavaliers volontaires sont armés et équipés avec soin. Dimanche dernier, le préfet les a passés en revue à Evreux, et après les avoir félicités sur leur bonne tenue, il les a conviés à un banquet. Le soir même ils sont retournés à Louviers.

— Les 1er et 2e bataillons de fusiliers de la garde impériale sont passés à Verdun le 25 et le 26 décembre, se rendant à la Grande-Armée.

— Par décret du 12 décembre, en date de Posen, M. Girod fils (de l'Ain), substitut du procureur-impérial près le tribunal de première instance à Turin, a été nommé procureur-impérial à Alexandrie.

— Les Serviens son enfin parvenus à s'emparer de Belgrade. La citadelle se trouve encore au pouvoir des Kersales.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE JANVIER.

Du SAMEDI 3. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1086, 76f 50c 60c 76f. 76f 20c 30c 20c. 10c 25c 20c 10c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 20c 00c 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1240f. 1242f 50c 1245f 00c 00c. 00 0f

Du LUNDI 5. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 76f 15c 76f 76f 10c. 15c 20c 30c 25c, 15c. 25c 00c, 00c 00c. 00c 00c, 00c 00c.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f. 20c 00c. 00c. 00c

Act. de la Banque de Fr. 122 f j. du 1er janv. 00c. 0000f. 00c 00 0f

Du MARDI 6. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 50c 40c. 50c 40c 50c 00f 60c 00c. 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 40c. 00c 00f 00c 00c. 00c 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 123 f 1232f 50c 1232f. 50c j. du 1er janv.

Du MERCREDI 7. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f. 80c 70c 60c 70c 75c. 77f 00c 00c 00c. 00c 00f 00c. 00c. 00c 00f.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 75c. 00f. 00c 00c 00c 00c.

Act. de la Banque de Fr. 1232f 50c 1233f 75c 1235f j. du 1er janv.

Du JEUDI 8. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 76f 75c 90c 80c 85c 75c 60c 70c 60c 00c 00c 00f 00f 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 80c 74f 00c 00c 00c 00f 00c

Act. de la Banque de Fr. 1237f. 50c 1233f. 75c j. du 1er janv. 0000f 00c

Du VENDREDI 9. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 90c 80c 75c 60c 55c 60c 65c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 74f 00f 00c. 00f 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1235f 1232f 50c j. du 1er janv.

(Nº. CCLXXXVII.)
(SAMEDI 17 JANVIER 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT

Du poëme ayant pour titre : LA MORT DE PÂRIS ET D'ŒNONE.

(Début du premier Chant.)

TANDIS qu'aux Grecs vengeurs voué par le Destin,
Ilion chancelant déjà touche à sa fin ;
Du volage Pâris épouse abandonnée,
La Nymphe de l'Ida pleuroit sa destinée.
Fille du Xanthe, Œnone, à quoi servent tes pleurs ?
Pâris, aux pieds d'Hélène, insulte à tes douleurs.

Malheureuse ! depuis que saigne sa blessure,
Neuf fois de fleurs Zéphyre a paré la nature :
Ses chagrins n'ont pas fui sur les ailes du Temps ;
Et, pour elle, l'année a perdu son printemps.
De ses doux chants d'amour, sa voix mélodieuse
Ne fait plus résonner sa grotte harmonieuse :
Le jour, elle soupire ; et de ses longs ennuis,
Seule, elle attriste encor le long repos des nuits.
Près d'elle, on voit en deuil ses compagnes pensives.
Son arc est à ses pieds ; de ses flèches oisives

La pointe n'atteint plus l'hôte innocent des bois;
Le fer ailé s'endort au fond de son carquois.
Souvent, aux bords fleuris de l'onde paternelle,
Son cœur cherche la paix : la paix y fuit loin d'elle !
Et, dans ces lieux peuplés de trop chers souvenirs,
L'image du bonheur aigrit ses déplaisirs.
Souvent sur le rivage, où la poupe fatale
De Mycène en triomphe amena sa rivale,
Elle rêve immobile; ou, les yeux languissans,
Marche silencieuse au bruit des flots grondans :
Elle y croit voir voguer son heureuse ennemie;
Et, morte au doux plaisir, voudroit l'être à la vie.
Comme la biche atteinte à l'insu du chasseur,
Si le trait acéré pénètre au fond du cœur,
Elle fuit : vains efforts ! la blessure est mortelle;
A ses flancs attaché, le trait vole avec elle.
Telle Œnone, livrée à d'éternels regrets,
Fuit du fleuve aux rochers, fuit des mers aux forêts :
Pâris absent la suit, la suit pour son martyre;
Son cœur porte partout le trait qui la déchire.

DE GUERLE.

LA LEÇON RETENUE,

CONTE.

Un hobereau des bords de la Dordogne,
(Autant valoit vous dire de Gascogne),
Dans son castel, non loin de Périgueux,
Vivoit, encor plus glorieux que gueux,
Avec son chien, sa chatte et sa servante,
Laquelle étoit une grande innocente
De dix-neuf ans, plus douce qu'un mouton,
Mais pour le moins aussi bête, dit-on.
De cent repas qu'en faisant sa tournée
Chez les voisins, cousins, oncles, neveux,
Mons Broutignac attrapoit dans l'année,
Il s'acquittoit de coutume avec deux,
En combinant leur distance de sorte

Que le deuxième étoit presque en entier
Recomposé des bribes du premier :
Ce qui rendoit la dépense moins forte.
Un jour, c'étoit je crois un jeudi gras,
Vers le milieu de ce premier repas,
Un mal-adroit, à qui la main échappe,
Répand le plat de civet sur la nappe;
La nappe unique : ainsi l'on peut juger
Qu'il n'étoit pas aisé de la changer.
Ce néanmoins, payant d'effronterie,
Le chevalier à sa servante crie :
« Une autre nappe à l'instant, Rose. » « Eh mais!
» Dit celle-ci du ton le plus niais,
» Vous savez bien que vous n'en avez qu'une. »
« D'où viens-tu donc? Tombes-tu de la lune
» Avec ton air imbécille et demi?
» Pour mon honneur il feroit beau te croire!
» Je n'en ai qu'une ici; mais dans l'armoire
» N'en ai-je pas là haut....? » « Mon cher ami,
» Vous en auriez mille et mille en réserve;
» Qu'aucun de nous ne seroit assez sot
» Pour consentir à croquer le marmot
» En attendant qu'on desserve et resserve :
» Laissez-nous donc finir *in statu quo*. »
L'hôte, joyeux d'entendre de l'écho,
Cède, et promet que la nappe gâtée,
Puisqu'on le veut, ne sera pas ôtée.
Joyeusement le dîner se poursuit :
On ne quitta le patron qu'à minuit.
Quand il fut seul avec sa chambrière,
S'il la tança de la bonne manière,
Vous le pensez : « Pécore! étroit cerveau!
» Hé quoi, toujours me faire affront nouveau!
» Vint-on jamais dire comme une buse
» Que l'on n'a pas ce qu'on pourroit avoir?
» On réfléchit.... on invente une excuse;
» Avec adresse on la fait recevoir :
» Mauvais effet cesse par bonne cause.
» Ainsi, tantôt quand je t'ai crié : « Rose,
» Une autre nappe, » à l'instant il falloit

» Me riposter : « Vous savez qu'elle est
» A la lessive, » ou trouver autre chose. »
« J'ai bien mal dit : j'ai tort, monsieur ; c'est vrai ;
» Je m'en repens ; et je profiterai
» De la leçon ; mieux que ma patenôtre
» Je vous promets que je la retiendrai. »
Deux jours après l'un des repas suit l'autre :
Comme on étoit au dessert, un cousin
Prend la parole, et dit : « Je me hasarde
» Au nom de tous à réclamer le vin
» De Jurançon, qui nous parut divin
» L'hiver passé ; franchement il nous tarde
» D'en boire encor. » Las ! il avoit pris fin ;
Mais Brentignac de l'avouer n'a garde.
« Vous en voulez ? hé bien ! je vous en garde ;
» Je le crois même un tantinet plus fin
» Que le dernier. Rose ! Rose ! » Elle arrive.
« Vas nous chercher le vin de Jurançon
» Dans le caveau, derrière le poinçon. »
« Monsieur, répond Rose sur le qui vive,
» Et répétant mot à mot sa leçon,
» Vous savez bien qu'il est à la lessive. »

M. Pons (de Verdun.)

TRADUCTION

De l'Episode de la Mort de Cacus, tiré de l'Enéide, liv. 8, vers 193 : *Hic spelunca fuit.*

Cet antre, inaccessible à la clarté du jour,
Etoit du noir Cacus l'effroyable séjour :
Une éternelle nuit y couvroit tous ses crimes,
Et la terre fumoit du sang de ses victimes.
Là, des meurtres nouveaux marquoient tous les instans ;
Le seuil étoit paré de restes dégoûtans,
De troncs tout mutilés et de têtes livides,
Dont le sang ruisseloit sur les herbes humides.
Fils du Dieu de Lemnos, et fier de sa vigueur,
Cacus semoit partout l'épouvante et l'horreur.
Des feux épais et noirs s'élançoient de sa bouche,

Sa taille étoit immense, et son regard farouche;
Mais le ciel, que nos vœux imploroient tous les jours,
Permit qu'un Dieu vengeur nous prêtât ses secours :
Du triple Géryon le vainqueur intrépide,
Fier de ce grand exploit, le généreux Alcide,
Avec le jour naissant arrivé sur ces bords,
Y conduisoit le prix de ses nobles efforts;
Ses troupeaux remplissoient les monts et les prairies :
A cet aspect, Cacus, poussé par les Furies,
Et craignant de laisser quelque crime oublié,
Quelque nouveau forfait dont il ne fût souillé,
Ravit quatre taureaux, avec quatre génisses,
Qu'Alcide destinoit aux jours des sacrifices.
Mais, de peur que leurs pas, sur le sable imprimés,
Indiquant dans quels lieux il les tient enfermés,
Ne conduisent le Dieu vers son affreux repaire,
Le monstre, avec effort les traînant en arrière,
Retourne ainsi la trace en un sens opposé,
Et croit que pour jamais Alcide est abusé.

Le héros, cependant, quittoit nos pâturages;
Ses troupeaux rassemblés couvroient tous ces rivages,
Quand les bœufs, que sa main conduisoit lentement,
Remplirent nos forêts d'un long mugissement;
Et bientôt, à leurs voix une seule génisse,
Trahissant de Cacus le coupable artifice,
Du fond de l'antre creux répondit à son tour.
Ses cris font retentir les échos d'alentour.
Alcide entend, écoute, et son courroux s'enflamme;
Un fiel noir et brûlant s'allume dans son ame;
Il s'arme; et, pour venger un si cruel affront,
Aussi prompt que l'éclair, vole au sommet du mont.
Pour la première fois Cacus tremble et frissonne,
Le trouble est dans ses yeux, sa force l'abandonne :
Il fuit, glacé d'effroi... : L'effroi le fait voler;
Il arrive à son antre, et, pour s'y mieux céler,
Brisant les gonds d'airain et la forte barrière
Que fixa sur le seuil l'adresse de son père,
Il détache le roc, qui, jadis suspendu,
Tombe, et vient enfermer le brigand éperdu.

Alcide, cependant, accourt, bouillant de rage;
Il cherche, mais en vain, à se faire un passage;
Roulant de toutes parts des yeux pleins de fureur,
Il pâlit de colère, et frémit de douleur.

Trois fois il fait le tour du coteau qui le porte,
Trois fois de la caverne il ébranle la porte,
Et, lassé par trois fois, s'éloigne de ces lieux.
Un rocher menaçant soudain frappe ses yeux;
Des aigles, des vautours effrayante retraite,
De l'antre ténébreux il domine le faîte;
Vers la gauche, son front, incliné sur les flots,
Semble les menacer. L'invincible héros,
Sur la droite appuyé, le pousse en sens contraire,
Frappe, presse, redouble; et, du sein de la terre,
Le déracine enfin. Le roc précipité
Roule, et de ce fracas le ciel est agité,
La rive s'en ébranle; et, suspendant sa course,
Le fleuve avec effroi remonte vers sa source.

Alors, de l'antre affreux le seuil est éclairé,
Cacus n'y trouve plus un asile assuré,
Alcide a découvert ses détours les plus sombres,
Et les rayons du jour en ont chassé les ombres.
Tels, du monde ébranlé si les flancs entr'ouverts,
Dévoiloient aux mortels le chemin des Enfers,
Cet empire du deuil et ces pâles royaumes
Détestés par les Dieux, et peuplés de fantômes,
Notre œil avec effroi fixeroit ce séjour;
Et les Manes tremblans fuiroient l'éclat du jour.

Le monstre, cependant, surpris par la lumière,
Cherche au fond de son antre une vaine barrière,
Et, poursuivi partout, pousse d'horribles cris.
Alcide, des rochers lui lance les débris,
Et des troncs renversés roulant l'énorme masse,
L'accable sous le poids des chênes qu'il entasse.
Cacus alors, (qui peut le croire et le penser?)
De ce péril nouveau se voyant menacer,
Vomit des tourbillons de flamme et de fumée;
Verse autour de son antre une nuit enflammée,
Et, pour se dérober au bras qui le poursuit,
Mêle l'éclat des feux aux horreurs de la nuit.

Alcide, à ce moment, ne contient plus sa rage:
Il s'élance soudain au plus fort du nuage,
Plonge au milieu des feux, en affronte l'horreur,
Et de l'antre embrasé parcourt la profondeur.
Cacus vomit en vain un nouvel incendie,
Le héros le saisit, l'étreint avec furie,

Et, pressant son gosier de ses doigts tout sanglans,
Fait jaillir de son front ses yeux étincelans.
De la caverne alors la porte tombe et s'ouvre,
Du brigand terrassé le crime se découvre,
Les taureaux enlevés, et les nombreux larcins
Que faisoient chaque jour ses criminelles mains.
On traîne avec effort ce cadavre terrible;
Son visage défait offre un aspect horrible:
La joie avec l'effroi dans les cœurs se confond;
On contemple ses traits, la pâleur de son front,
Son sein large et velu, sa tête dégoûtante,
Et de feux mal éteints sa bouche encor fumante.

GUIZOT.

MON PORTRAIT,

CHANSON A MADEMOISELLE ***.

Air : *Philis demande son portrait.*

Vous me demandez mon portrait:
Il faut vous satisfaire;
Mais un peintre le gâteroit;
J'aime mieux vous le faire.
De Teniers burlesque rival,
Je vais, pour Olympie,
Tracer d'un triste original
La risible copie.

Embarrassé dans mon maintien,
Je penche un peu la tête;
Et, même quand je ne dis rien,
On dit que j'ai l'air bête.
Mais n'appuyons pas sur ce trait:
Je crains qu'on ne me gronde
De faire, en traçant mon portrait,
Celui de bien du monde.

Des besicles couvrent mes yeux,
C'est un double avantage:
Tandis que j'y vois beaucoup mieux,
On voit moins mon visage.
Cependant, lorsque j'aperçois
Tel et tel sur ma route,
Je trouve plus heureux cent fois
Celui qui n'y voit goutte.

Sombre ou joyeuse avec excès,
  Ma figure est mobile;
Je ris au Théâtre Français,
  Je pleure au Vaudeville;
Par désœuvrement, quelquefois,
  Si le sort veut que j'aille
Voir un nouveau drame à Louvois,
  Je vois bâiller, je bâille.

Qu'un sot parle à tort, à travers,
  Ma figure se ride;
Qu'on me lise de méchans vers,
  Mon sourire est perfide;
Je fais la moue au sot traitant
  Comme au faquin en place:
Ainsi, ma chère, à chaque instant,
  Je fais une grimace.

Du reste, j'ai deux pieds, deux mains,
  J'ai deux jambes pareilles;
J'ai, comme les autres humains,
  Deux fort belles oreilles;
Sur un trône sans être né,
  Je chéris mon partage:
Aussi-bien qu'un roi, j'ai le nez
  Au milieu du visage.

M. Armand-Gouffé.

ENIGME.

Un élément est mon père;
L'autre est mon trône, et souvent mon tombeau;
A mes destins un autre est nécessaire;
Le quatrième est mon fléau.

LOGOGRIPHE.

Dans le règne animal je suis avec mon cœur;
Animal, végétal, minéral sans mon cœur.
Dans le vaste Océan je suis avec mon cœur;
Dans l'univers entier on me trouve sans cœur;
Tu me verras oiseau sans ma tête et mon cœur;
Je suis un aliment salubre avec mon cœur;
J'ai très-souvent commis des crimes sans mon cœur.

CHARADE.

Adieu mon tout, si mon dernier
Te porte à couper mon premier.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Avenir*.
Celui du Logogriphe est *Bœuf*, où l'on trouve *œuf*.
Celui de la Charade est *Mi-racle*.

Dictionnaire abrégé de la Bible, de *Chompré*; nouvelle édit., revue et considérablement augmentée, par M. *Petitot*. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. par la poste. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

Le Dictionnaire de la Bible de Chompré, est un de ces ouvrages que leur utilité recommande suffisamment à l'attention publique, et qui pourroient même se passer d'une exécution parfaite pour obtenir une juste estime. Aussi, lorsque ce livre parut, ferma-t-on les yeux sur le peu d'élégance du style et sur les nombreuses omissions qu'on auroit pu critiquer, pour ne voir que l'intention de l'auteur, qui parut assez bien remplie. Les diverses éditions qui se succédèrent alors avec rapidité, étant depuis long-temps entièrement épuisées, M. Petitot a pensé avec raison que le public en recevroit avec plaisir une nouvelle; mais pour assurer désormais à l'ouvrage un succès mérité et durable, il y a fait beaucoup de corrections et d'additions importantes qui l'ont rendu, pour ainsi dire, un livre nouveau. Quelques réflexions au sujet d'une nation calomniée si souvent, et pourtant si digne d'être étudiée, même en mettant à part toute considération religieuse, nous donneront occasion de faire connoître le travail et le but de l'éditeur.

Le principal objet de Chompré, en composant le Dictionnaire abrégé de la Bible, étoit, comme il le dit dans sa préface, de faciliter l'explication des tableaux, des bas-reliefs, des gravures qui ont pour sujet quelque trait de l'Histoire Sacrée. A cette époque, les artistes aimoient à choisir dans la foule des scènes intéressantes qui y sont présentées, et l'on ne peut trop regretter qu'ils se soient aujourd'hui presque fermé une carrière où s'étoient illustrés les plus grands maîtres. S'il est dans l'antiquité une histoire éminemment pittoresque, c'est sans doute celle d'un peuple simple de mœurs et de langage, mais mettant souvent dans ses gestes et dans ses actions une expression muette, plus énergique et plus éloquente que tous les discours; sans faste dans la vie privée, mais magnifique dans ses cérémonies publiques, et appelant à ses solennités religieuses tout ce qui peut étonner la vue et commander

le respect et l'admiration. Des patriarches vénérables par leurs années et par leurs vertus, les marches religieuses des lévites, les prières ferventes d'un grand prêtre, les têtes inspirées des prophètes, les anges, qui, dans les premiers temps servent si souvent d'intermédiaire entre Dieu et les hommes, Dieu lui-même se rendant quelquefois visible sous l'aspect le plus imposant et le plus propre à agrandir l'imagination, quelles sources fécondes de beautés idéales inconnues à l'antiquité païenne! Raphaël étoit plein de l'Ecriture-Sainte, lorsqu'il peignoit la galerie si célèbre sous le nom de *Loges du Vatican*. Il semble, sur-tout, qu'il ait partagé l'inspiration qui l'a dictée, dans le tableau où il a représenté la lumière séparée des ténèbres: composition sublime, où il a mis dans l'attitude et les traits de Dieu une telle puissance et une telle majesté, que le spectateur, saisi de respect, reconnoît aussitôt sous des formes humaines l'être indépendant qui a créé d'un mot le ciel et la terre, et qui existe par lui-même dans tous les temps et dans tous les lieux! Le peintre qui, après Raphaël, a mis le plus de poésie dans ses tableaux, le Poussin, affectionnoit aussi particulièrement les sujets tirés de la Bible. Il y en a même quelques-uns, tels que Moïse sauvé des eaux et la manne dans le désert, qu'il a traités plusieurs fois à différentes époques de sa vie: preuve certaine de la fécondité de son génie, et de la beauté singulière de ces scènes, qu'il ne se lassoit pas de représenter sous des points de vue toujours nouveaux et toujours intéressans.

L'Histoire sacrée, si féconde pour la peinture, ne l'est pas moins pour la poésie, à qui elle ouvre une mine, qui après avoir produit des chefs-d'œuvre, est loin encore d'être épuisée. Il semble qu'à ces noms de patriarches et de prophètes soit attaché je ne sais quel charme secret capable d'élever un poète au-dessus de lui-même, et que les rives du Jourdain soient encore plus poétiques que celles du Simoïs et du Scamandre. Sans parler ici des deux poëmes qui font peut-être le plus d'honneur aux modernes, parce qu'ils étincellent de beautés qui n'ont aucun modèle dans la littérature grecque ni latine, Athalie et le Paradis Perdu, sans citer le style enchanteur d'Esther, ni les peintures naïves et touchantes de la Mort d'Abel, on sait que Duryer, auteur tragique, généralement au-dessous du médiocre, trouva des beautés réelles dans le sujet de *Saül*, et que Duché traita avec plus de succès encore celui d'*Absalon*. On sait avec quel éclat, *Tiridate*, tragédie dont le sujet est puisé à la même source, parut long-temps au théâtre, et que cette pièce, toute foible qu'elle est de conception et de style, s'y soutiendroit peut-être encore,

si Campistron ne lui eût pas ôté presque tout son intérêt, en changeant mal-à-propos le lieu de la scène et les noms des personnages, et en se privant ainsi des couleurs touchantes que l'Ecriture pouvoit lui fournir.

Tout récemment encore l'histoire de Joseph, transportée sur le Théâtre Français, a excité un vif intérêt et a fait couler des larmes. Ce succès n'est pas dû sans doute aux ressorts dramatiques inventés par le poète, puisque tout le monde en a condamné l'extrême foiblesse; mais on a retrouvé dans plusieurs scènes quelques traces de cette sensibilité si naïve et si vraie qui donne tant de charme au récit de l'historien sacré; et sans examiner si l'auteur avoit su mettre à profit tant de beautés qu'il avoit sous la main, on a applaudi parce qu'on a été touché. Que de trésors poétiques se dévoileroient encore aux yeux de l'écrivain qui méditeroit attentivement ces précieuses écritures, et quels succès l'attendroient, s'il parvenoit à s'approprier tour-à-tour leur simplicité touchante et leur sublime poésie!

Plusieurs écrivains du dernier siècle ont voulu représenter les Juifs comme un peuple grossier, absolument étranger aux jouissances de l'esprit et à la culture des sciences et des arts. Ce peuple avoit pourtant des astronomes assez habiles pour enseigner à connoître la marche de l'année, et à régler les fêtes; et plusieurs passages des Livres Saints prouvent que la littérature juive étoit fort étendue. Salomon avoit écrit trois mille paraboles et mille cinq cantiques. Il avoit composé des Traités sur tous les animaux et sur toutes les plantes; et il paroît même que de son temps le goût des lettres, et même la manie d'écrire étoient généralement répandus, puisqu'il se plaint de la multitude de livres qu'on publioit tous les jours. Sans doute les Juifs ne connurent ni les longues épopées, ni l'art dramatique, qui n'ont pu être inventés et perfectionnés que chez une nation passionnée pour la poésie, et dont les citoyens avoient assez de loisir pour apprécier et récompenser dignement les travaux des grands poètes; mais dans les genres de poésie qui n'exigent ni de profondes études, ni de longs efforts, et où l'on réussit avec beaucoup d'imagination et de sensibilité, tout le monde sait que les Juifs n'ont point de maîtres ni même de rivaux dans l'antiquité païenne. Il est vrai que la délicatesse moderne se révolte souvent contre l'audace des expressions et des figures prodiguées dans les cantiques, dans les élégies, dans les odes sublimes de David et des prophètes. On veut juger ces poëmes sur les mêmes principes que les nôtres, destinés à être lus froidement dans le silence du cabinet. On ne songe pas à se représenter le poète sacré,

saisi du besoin d'exprimer les sentimens qui l'agitoient, implorant le secours de la musique pour seconder son enthousiasme en présence de tout un peuple, qui, loin de se prêter avec peine à l'exaltation de ses pensées, partageoit bientôt ses transports et s'associoit à son inspiration.

L'histoire de la littérature hébraïque ayant été complètement oubliée par Chompré, M. Petitot s'est attaché à réparer cette omission. Ses articles sur les prophètes ne contiennent pas seulement les circonstances de leur vie et de leur mission : il y considère aussi leurs ouvrages sous le rapport littéraire, et il apprécie en peu de mots le caractère de leur génie; il mêle à ces observations des rapprochemens curieux et instructifs, qui en font d'excellens morceaux de critique. Je citerai pour exemple les réflexions suivantes sur Jérémie :

« Rempli des malheurs qui vont accabler Sion, le prophète donne à son style un caractère de mélancolie et de » tristesse. Sa sensibilité est toujours vraie : on n'y trouve » jamais aucune trace de déclamation; et Jérémie, obligé de » revenir souvent sur les mêmes images, reproduisant presque » à chaque moment la même douleur et les mêmes plaintes, » n'est cependant ni fatigant, ni monotone. Saint Jérôme le » trouve simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées; mais cette simplicité, selon ce Père, offre souvent des » termes pleins de force et d'énergie.

» Racine a plusieurs fois imité ce prophète dans *Esther* et » dans *Athalie*. Quand Joad, au moment où il est inspiré par » l'Esprit-Saint, prédit les malheurs de Jérusalem, le poète » met dans sa bouche les mêmes regrets exprimés par Jérémie » d'une manière si touchante : (*Jérém.*, *chap.* 9.)

» Jérusalem, objet de ma douleur,
» Quelle main, en ce jour, t'a ravi tous tes charmes ?
» Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
» Pour pleurer ton malheur ?

» On a dit souvent, avec raison, que Racine, dans ces » deux tragédies, a plutôt pris la couleur générale des Livres » Saints, qu'il n'a cherché à en traduire scrupuleusement des » passages. En voici un exemple qui mérite quelqu'attention.

» Le poète veut peindre le crime des Israélites infidèles à » Dieu, et lui préférant des idoles :

» La nation chérie a violé sa foi :
» Elle a répudié son époux et son père,
» Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultère.

» Cette dernière alliance de mots, aussi hardie que belle et » poétique, a été fournie à Racine par Jérémie. Le prophète

» compare le peuple infidèle à *une jeune épouse qui a quitté* » *l'écharpe nuptiale.* (*Jérém.*, *ch.* 2.)

» Ce sens est encore plus développé dans le chapitre sui» vant. Jérémie, après s'être étendu sur l'énormité de ce » crime, met Israël idolâtre au rang des plus viles pros» tituées. (*Jérém.*, *chap.* 3.)

» Jérémie peint les malheurs destinés aux Juifs, avec la » sensibilité la plus pathétique. Parle-t-il d'une jeune mère » privée de tous ses enfans? *Le soleil*, dit-il, *s'est couché* » *pour elle lorsqu'il étoit encore jour.* (*Jérém.*, *ch.* 15.)

» Ce mot touchant ne peut il pas être comparé à l'expres» sion figurée dont se servit Périclès, après la perte d'une » bataille où toute la jeunesse d'Athènes avoit péri? *L'année*, » disoit-il, *a perdu son printemps*, (*Aristote*, *Rhétorique*, » *liv.* 3, *chap.* 10.) Quand Jérémie parle en général de ces » affreuses calamités, il n'excite pas moins d'attendrissement : » *Je pleurerai*, s'écrie-t-il, *sur la dévastation des mon-* » *tagnes; je pleurerai sur ces lieux chéris, autrefois si* » *agréables, aujourd'hui si tristes. Ils ont été brûlés; per-* » *sonne n'y passe; on n'y entend plus la voix des hommes :* » *tout s'en est retiré, tout a fui, depuis les oiseaux du ciel* » *jusqu'aux animaux de la terre.* (*Jérém.*, *ch.* 19, *vers.* 10.)

» Lorsque les Juifs furent conduits en captivité, Nabucho» donosor offrit à Jérémie ou de les suivre, ou de rester en » Judée. Le prophète choisit le dernier parti. L'Ecriture nous » le représente assis sur les ruines de Jérusalem, et donnant » un libre essor à sa douleur. Quoiqu'il n'eût que trop prévu » tous ces maux, son cœur tendre n'en est pas moins touché: » *O vous qui passez par cette route*, s'écrie-t-il, *arrêtez-vous,* » *et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne!* » (*Jérém.*, *chap.* 1^er^, *vers.* 12.) Malgré l'excès de son déses» poir, Jérémie montre une résignation entière aux volontés » de Dieu : *Il faut attendre en silence ses divins arrêts.* » (*Jérém.*, *ch.* 3., *vers.* 26.)

» Les mœurs de l'antiquité se peignent dans plusieurs pas» sages de Jérémie. Il suffira, pour se faire une idée du respect » que les Juifs avoient pour les vieillards, de réfléchir sur le » verset 12 de la prière qui termine les Lamentations. Le pro» phète raconte que les princes ont été immolés, et, passant » rapidement sur cet attentat, il met au même rang les outrages » qui ont été faits à quelques vieillards. » (*Oratio*, *vers* 12.)

Si le Dictionnaire de Chompré étoit insuffisant pour la connoissance de la littérature des Hébreux, il ne l'étoit pas moins pour celle de leurs mœurs et de leurs lois, l'objet ordinaire des plaisanteries et des sarcasmes de Voltaire et de ses secta-

teurs. M. Petitot a donné un soin particulier à cette partie intéressante; et, pour n'y rien laisser à desirer, il a mis à contribution tous les auteurs les plus estimés sur cette matière, Flav. Joseph, l'abbé Guénée, D. Calmet, l'abbé de Vence, etc. Il a sur-tout puisé dans Fleury, cet écrivain si judicieux, si profond et si modéré, qui excelle particulièrement dans l'art qui distingue les vrais savans, celui de tirer beaucoup d'inductions claires et précises de tel passage qui seroit à peine remarqué de la plupart des lecteurs, et de voir dans un fait succintement raconté toutes les circonstances et toutes les particularités qu'il suppose. En lisant les différens articles qui ont rapport aux lois, on admirera la sagesse et l'étendue des vues de Moïse, qui doit être regardé comme le premier des législateurs, par ceux-là même qui ne voudroient pas reconnoître ce qu'il y eut de surnaturel dans sa mission. On verra sa vaste prévoyance non-seulement établir toutes les institutions propres à assurer la gloire et le bonheur de sa nation, mais pénétrer dans l'intérieur de chaque famille, pour veiller à la sûreté, aux mœurs, à la santé même de chacun de ses membres. On remarquera, par exemple, la police qu'il établit pour arrêter la communication de la lèpre, police à la fois si humaine et si sévère, qu'on diroit qu'elle a servi de modèle à celle de ces lazarets auxquels l'Europe doit d'être désormais à l'abri des contagions terribles qui moissonnèrent à diverses époques des générations entières.

Ce qui a sur-tout excité la verve de nos philosophes, c'est la prétendue cruauté de Moïse. Aucun d'eux n'a songé à remarquer la situation où se trouvoit ce grand homme, situation unique dans l'histoire du monde. Chef d'une nation qu'il venoit de délivrer d'un long esclavage, législateur politique et religieux tout ensemble, il avoit tout à créer, tout à établir. Que ne devoit-il pas craindre de l'humeur difficile et inconstante d'un peuple indiscipliné, prêt à tout moment à se précipiter dans cette anarchie qui succède presque toujours à la servitude? Obligé d'avancer l'épée à la main à travers des sables stériles, toujours sur le point d'être surpris et attaqué, menacé tour-à-tour par des nations ennemies et par ses propres soldats, son gouvernement devoit être tout militaire; et, plus d'une fois, il fut contraint de déployer une sévérité terrible, afin d'assurer, par le châtiment de tous les coupables, la soumission et le salut du peuple entier.

On s'est aussi récrié contre les cruautés exercées quelquefois par les Juifs dans les démêlés qu'ils eurent avec leurs voisins. Cependant les lois de la guerre étoient plus douces chez eux que chez la plupart des peuples anciens. Lorsqu'ils

entroient chez une nation ennemie, il leur étoit défendu de couper les arbres fruitiers, et même d'en abattre d'autres au-delà de ce qui leur étoit nécessaire. Ils faisoient aux assiégés des offres de paix, et quoique, dans les villes prises d'assaut, ils eussent le droit de passer au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes, on voit, dans l'Ecriture, que souvent ils faisoient des prisonniers. Il est vrai que, dans plus d'une rencontre, ils se portèrent à d'horribles excès; mais il n'y a point de peuple ancien ni moderne qui n'ait à rougir de cruautés semblables; et des circonstances particulières ne prouvent rien contre le caractère habituel d'une nation. On peut même dire que, par cela seul qu'un peuple admet un droit de la guerre, quel qu'il soit, il n'est plus permis de le confondre avec des hordes barbares, qui ne reconnoissent jamais aucunes lois les armes à la main. Celles des Juifs, dont nous venons de rappeler quelques dispositions, suffiroient donc pour indiquer que la civilisation fut aussi avancée chez eux que chez la plupart des peuple anciens; et cette présomption devient certitude dès qu'on jette un coup d'œil sur leurs mœurs, leurs usages, et leur gouvernement civil.

On trouvera sur tous ces objets des détails succincts, mais clairs et suffisans, dans la nouvelle édition du *Dictionnaire de la Bible*. C'est tout ce qu'on peut attendre de cette espèce d'ouvrages, qui ne sauroient jamais être destinés à donner des connoissances approfondies, ni à dispenser des premiers élémens, mais qui servent utilement à suppléer à des études imparfaites, et à rappeler sans peine à la mémoire des détails qu'on oublie facilement, et qu'il n'est pourtant pas permis d'ignorer. Celui que nous annonçons se recommandant également par l'intérêt du sujet et par le mérite de l'exécution, doit trouver place dans toutes les bibliothèques à côté des meilleurs livres de ce genre. C'est donc un nouveau service rendu aux bonnes études par M. Petitot, qui, pouvant aspirer dans les lettres à plus d'un genre de succès, paroît ambitionner avant tout la gloire d'être utile.

C.

Mémoires, Anecdotes secrètes, galantes, historiques et inédites, sur mesdames de la Vallière, de Montespan, de Fontanges, de Maintenon, et autres illustres personnages du siècle de Louis XIV; ornés de quatre portraits; par madame *Gacon-Dufour*, auteur de différens ouvrages, et membre de plusieurs académies et sociétés savantes et littéraires. Deux vol. in-8°. Prix : 10 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, chez *Léopold-Collin*, lib., rue Gît-le-Cœur.

Rien ne pèse tant qu'un secret;
Le porter loin est difficile aux dames.

Après nous avoir appris à faire de la bonne confiture avec de mauvaises prunelles, et de la toile fort douce avec des orties, madame *Gacon-Dufour* vient nous instruire de choses bien plus importantes, et nous révéler bien d'autres secrets. Son admirable *Recueil d'Economie rurale et domestique* ne renfermoit que des recettes d'une utilité locale, faciles à comprendre et sur-tout à exécuter, telles que la suppression des jachères dans les bois, pour augmenter le revenu des terres; la plantation des haies vives autour des champs pour empêcher les pigeons d'approcher, et le rétablissement des fêtes de *Palès*, pour honorer l'agriculture. Ses révélations sur plusieurs personnages célèbres du siècle de Louis XIV sont bien autrement intéressantes, et lui préparent des droits plus singuliers à notre reconnoissance.

Paul-Emile étoit, dit-on, également habile à tracer l'ordre d'une bataille et à préparer un festin. A l'exemple de ce fameux consul, madame Gacon-Dufour sait plier son esprit aux plus petits objets et l'élever aux plus sublimes : elle enseigne aux ménagères à composer du *ratafia de jonquille*: et, de la même main dont elle le fabrique, elle rétablit les réputations les plus décriées, et renverse celles que trente ans d'expiation et de sagesse avoient consacrées; elle nous apprend à respecter la mémoire des *Ninon* et des *Montespan*, et à mépriser celle des *Maintenon* et des *la Vallière*. Voilà, je crois, tout l'objet de ce nouveau recueil, si toutefois on peut se flatter de l'avoir compris. Je suppose que madame Gacon-Dufour, emportée par un esprit de curiosité que je ne comprends pas, a voulu faire une expérience en morale comme on en fait quelquefois en physique, et qu'elle cherche à transformer

former le vice en vertu, comme les alchimistes cherchent à faire de l'or avec du cuivre. Tous les moyens leur sont bons : il assemblent toutes sortes de drogues qu'ils ne connoissent pas, ils les amalgament et les laissent fermenter; à la fin ils ne reste qu'un *caput mortuum ;* ou bien le vase, trop foible pour soutenir les efforts de la liqueur, leur saute en éclats au visage, et les défigure pour le reste de leur vie. Je souhaite, pour madame Gacon-Dufour, qu'un pareil malheur ne lui arrive jamais.

Il faut faire ici une remarque qui sera très-favorable à cette dame : les alchimistes physiciens tâchent de bonifier le cuivre; mais aucun ne s'est avisé jusqu'ici de dénaturer le plus pur des métaux, et de le changer en plomb; il n'appartenoit qu'à la haute philosophie de madame Gacon-Dufour d'entreprendre ce bel œuvre; et c'est ce qu'elle a fait, sans succès à la vérité, parce qu'il est encore plus difficile de ternir la vertu que l'or; mais elle a fait preuve d'une volonté opiniâtre qui lui fera beaucoup d'honneur, et qui doit, avec le temps, lui procurer un rang distingué parmi les plus fameux alchimistes philosophes.

L'autre partie de son expérience, qui tendoit à changer le crime en sagesse, n'a pas eu d'issue plus favorable; mais elle doit également lui procurer les hommages de tous les penseurs, puisqu'elle tendoit visiblement à détruire toute distinction entre le bien et le mal, et à nous ramener à l'état de pure innocence. Nous examinerons rapidement les moyens que madame Gacon-Dufour avoit employés pour opérer l'un et l'autre effet, afin de les signaler comme des écueils, et ponr donner à cette dame la satisfaction d'apprendre que son ouvrage a été parcouru au moins une fois.

Madame Gacon-Dufour établit, comme principe de son opération, que toutes les religions sont indifférentes. Voici ses propres paroles : « On peut juger, par l'attache- » ment des hommes à leur religion, que la liberté des cultes » est un des plus grands bienfaits de l'humanité. Le souve- » rain qui la maintient dans ses Etats, s'assimile à la Divinité, » qui protége tout ce qui respire, et voit du même œil les » hommages du mahométan, du calviniste, du catholique » et du juif. »

Si la liberté des cultes est un des plus grands bienfaits de l'humanité, comme madame Gacon-Dufour l'assure, on lui demandera pourquoi, dans ses écrits, elle affiche un mépris si profond pour la religion catholique, et sur-tout pour ses ministres les plus respectables, au point de taxer Bossuet d'hypocrisie ? *Il jouoit*, dit-elle, *la dévotion par état : ce*

n'étoit qu'un évêque hypocrite. Pense-t-elle qu'un Prince, qui veut protéger également toutes les religions, puisse voir avec indifférence l'une d'elles insultée, sa morale foulée aux pieds et ses ministres méprisés? La liberté des cultes est-elle la liberté de diffamer celui qui condamne nos penchans? Si madame Gacon-Dufour a une religion, elle doit y être attachée; et si par hasard elle est juive (car on ne peut la supposer chrétienne), de quel œil verroit-elle qu'on se permît publiquement de la confondre avec des Turcs? N'en concluroit-elle pas qu'on a le dessein de l'humilier, et qu'on veut lui donner un ridicule? Elle dira peut-être qu'elle aime autant la religion turque qu'une autre. Est-ce une raison pour nous traiter de Turc à More, comme elle le fait en vingt endroits? Si la tolérance permet les outrages réciproques entre les hommes de différentes religions, elle est une source de discordes qu'aucun souverain ne peut souffrir; si elle recommande les ménagemens, les égards mutuels et le respect, faudra-t-il, toutes les fois que madame Gacon-Dufour voudra faire une expérience philosophique, qu'elle ne tienne aucun compte de cette recommandation? *La Divinité*, dit-elle, *voit du même œil les hommages de tous les mortels.* Cela signifie-t-il qu'il voit du même œil le mensonge et la bonne-foi? Cela veut-il dire qu'il protége également l'erreur et la vérité? Il souffre l'une, il aime l'autre; les princes en font autant en morale comme en politique, mais ils souhaitent toujours ramener les esprits à l'unité de principes qui fait la force des Etats. Si toutes les religions sont indifférentes, il est bien facile de prouver qu'il n'y en a pas une qui mérite le plus léger examen; et cela convenu, tout le monde pourra s'en créer une à sa fantaisie, ou même n'en avoir aucune. Alors on agira selon son caprice, et nulle passion n'aura de frein. La décence sera de l'hypocrisie, l'adultère un simple manque de convenances, comme il plaît à madame Gacon-Dufour de le qualifier; et le libertinage public d'une Ninon pourra passer pour la suprême sagesse.

On peut remarquer que de tous les écrivains qui se sont permis, dans ces derniers temps, d'attaquer la mémoire de Louis XIV, il n'y en a pas un seul qui lui ait opposé la sévérité de la morale évangélique sur la liberté de ses actions privées. Cette morale étoit cependant bien propre à couvrir d'un beau voile leur animosité, puisqu'elle est inflexible, et qu'elle prononce anathème contre celui qui viole la foi jurée. Ils se sont appliqués à lui trouver des torts qu'il n'avoit pas, ou sur lesquels il étoit facile d'élever des doutes; tandis qu'ils pouvoient, avec quelque apparence de raison, lui reprocher

d'avoir altéré les mœurs par l'influence de son exemple, et d'avoir ouvert la barrière aux excès qui ont suivi son règne. A quels motifs attribuerons-nous ce silence sur des faits connus, et ce déchaînement sur des intentions et des actions supposées ou problématiques? Craignoient-ils d'employer une arme qu'on pouvoit retourner contre eux-mêmes, ou bien ont-ils résolu de ne plus écouter cette loi si simple et si claire qui condamne toutes les passions, et avec laquelle l'homme juste est tellement fort qu'il n'a qu'à la montrer au coupable pour le confondre? Est-ce qu'ils se seroient flattés de mettre à la place de ce *palladium* des nations chrétiennes les bizarres caprices de leur folle raison, et de changer la nature des actions humaines au gré de leur sot orgueil? Quoi qu'il en soit, il est aisé de concevoir que celui qui rejette cette loi pour n'écouter que ses passions, et qui veut ensuite juger les hommes, ressemble parfaitement au géomètre qui voudroit mesurer toute la surface du globe sans règle ni compas, et sur le seul rapport de ses yeux. Madame Gacon-Dufour a cru devoir adopter cette nouvelle manière d'apprécier les personnes et les choses, pour obtenir plus facilement ce qu'elle souhaitoit; mais, nous le répétons, ce n'étoit qu'une expérience qu'elle vouloit faire pour s'amuser un moment, et pour satisfaire une curiosité qui pouvoit être utile.

C'est donc dans toute la simplicité de l'innocence qu'elle parle avec respect de la sage Ninon, qui ne sut jamais résister à personne, et de la sensible madame de Montespan, qui se fit chasser de la cour à cause de l'aigreur de son caractère; elle a peur de blesser leur délicatesse, elle leur prodigue les marques du plus tendre intétêt, elle ne cite que les bons mots de l'une, elle ne parle que de l'esprit de l'autre : ce sont deux femmes délicieuses. Quant à la rusée la Vallière, qui pleura sa faute pendant plus de trente ans, et à la farouche Maintenon, qui ramena Louis XIV à l'amour légitime, ce sont deux créatures dissimulées, sottes et ambitieuses, dont madame Gacon-Dufour ne peut prononcer le nom sans y ajouter quelque épithète injurieuse. Le repentir de la première ne peut lui faire trouver grace devant elle : ce n'est que du désespoir et de l'hypocrisie. La sagesse de l'autre n'est qu'un orgueil déguisé : c'est l'opprobre du genre humain pour avoir épousé son amant, et le fléau de l'humanité pour avoir souhaité que les catholiques ne fussent pas opprimés par les religionnaires, lorsque l'édit de Nantes fut révoqué. Madame Gacon-Dufour, qui ne peut appuyer son opinion sur aucun fait, est contrainte d'imaginer des entrevues, des conversations, des confidences, dont elle rapporte toutes les

expressions, comme si elle les avoit écrites sous la dictée. Elle compile tous les mémoires suspects, elle compulse tous les libelles; elle extrait toutes les correspondances des amis ou des ennemie selon le besoin. Elle entasse tout cela sans plan, sans ordre, sans méthode, sans aucune liaison, de la même manière qu'on réunit des ingrédiens dans une opération chimique. Son esprit, qui ne peut approfondir aucune conséquence, reste toujours à la surface des objets; elle commence une phrase, et perd de vue ce qu'elle vouloit dire; elle entreprend un parallèle entre madame de Montespan et madame de Maintenon; et, dès les premières lignes, elle divague et ne sait plus où elle en est. Voici ce début, qui donnera la mesure de tout l'ouvrage : « Il est bien étonnant, dit-elle, » que madame de Montespan, avec autant d'esprit, *n'ait pas* » *réfléchi que Louis XIV*, qu'elle avoit rendu père de plusieurs » enfans qu'il aimoit beaucoup, qui avoit contracté l'habitude » de sa société, dans laquelle il s'étoit plu avant que les repro- » ches et les aigreurs ne fussent venus en troubler le charme; » il est étonnant, dis-je, qu'avec tous ces titres pour faire du » roi un ami, quand il ne pouvoit plus être amant, *elle se* » *soit conduite de manière à faire établir un parallèle de son* » *caractère avec celui de la veuve Scarron.* » Il n'est pas nécessaire de s'arrêter ici pour faire remarquer le défaut de cette période, qui nous annonce une réflexion qu'on finit par ne pas donner; mais il faut s'épargner l'ennui d'un pareil style, et considérer un moment le résultat de ce brillant parallèle. Qui ne croiroit que madame Gacon-Dufour va faire un effort de tête pour pénétrer dans le caractère des deux personnages qu'elle met en scène, et que, pressée par la vérité, elle finira par reconnoître que madame de Maintenon avoit une supériorité d'esprit et de jugement qui devoit la faire triompher. C'est précisément tout le contraire : madame Gacon-Dufour se borne à dire que madame de Montespan ne put s'accoutumer à la moindre contrariété; mais sur le compte de madame de Maintenon, elle s'étend davantage, et nous assure qu'elle avoit merveilleusement secondé son naturel astucieux, souple, et même rampant; qu'elle avoit pour maxime de toujours mentir, et que c'est elle qui a perfectionné l'art de flatter. Madame Gacon-Dufour termine par ce trait piquant son éloquent discours; et sans s'inquiéter de la conclusion qu'il falloit tirer de sa comparaison, elle passe à un autre sujet sans aucune transition, mais avec la confiance d'un esprit libre et supérieur qui vient de produire un chef-d'œuvre.

C'est avec la même naïveté que cette dame raconte, sans

façon, les aventures les plus scandaleuses, vraies ou fausses, et qu'elle descend jusqu'à des détails que le respect public nous défend de citer ici, mais qu'il est facile de vérifier dans son ouvrage, et notamment pages 83 et 205 du premier volume. Il est impossible de dire ce que l'amour des découvertes et les progrès de la philosophie sont capables de produire dans un esprit facile, qui compte pour rien les plus grands sacrifices.

Nous possédons je ne sais combien de correspondances authentiques, de Mémoires reconnus fidèles, d'histoires qui n'ont point été contredites. Tout cela dément, d'un bout à l'autre, les prétendues anecdotes inédites de madame Gacon-Dufour; mais, pour s'en venger, madame Gacon-Dufour nie toute vérité historique. Elle déterre, par exemple, je ne sais dans quelle méprisable compilation, une lettre fabriquée pour compromettre la mémoire de madame de Maintenon; et, sans se donner la peine d'examiner si cette lettre est vraie ou fausse, elle affirme que l'original existe à la Bibliothèque impériale, ou bien aux archives. Voici ce qu'on lui fait écrire à son frère d'Aubigné : « Ruvigny (1) est intraitable; il a dit » au roi que j'étois née calviniste, et que je l'avois été jusqu'à » mon entrée à la Cour. Ceci m'engage à approuver des choses » fort opposées à mes sentimens, d'autant plus que Ruvigny » veut que je sois encore calviniste dans le fond du cœur (2). Il a » persuadé *au* roi que j'étois capable de sacrifier ma religion à » ma politique; jamais je ne lui pardonnerai (3). Il faut que » je me livre entièrement à la conversion des Calvinistes; secondez-moi dans mon entreprise. Madame d'Aubigné devroit » bien convertir quelques-uns de nos jeunes parens. Ce qui » m'afflige, c'est qu'on ne voit que moi dans la famille conduire » quelques huguenots dans les églises; dites à notre cousin qu'il » se convertisse, s'il veut participer aux graces du roi; qu'il » se convertisse avec Dieu seul, si cela lui convient mieux; » mais enfin qu'il se convertisse, sans quoi je ne vois d'autres » moyens que *la violence*, même pour nos parens (4). Quant

(1) Député-général des protestans à la Cour. (*Note de l'auteur de cet article.*)

(2) Madame de Maintenon, née catholique, avoit été élevée dans la religion prétendue réformée, par une de ses parentes; mais elle avoit fait son abjuration à quatorze ans. (*Note de l'auteur de cet article.*)

(3) Ruvigny fut un des premiers expulsé du royaume. (*Note de Mad. Gacon-Dufour.*)

(4) Madame de Maintenon fut la première à solliciter des lettres de cachet pour soustraire ses jeunes parens à l'éducation de sa famille. (*Note de Mad. Gacon-Dufour.*)

» aux autres conversions, vous n'en sauriez trop faire; mais *ne corrompez pas les mœurs* en prêchant la doctrine. »

Madame Gacon-Dufour ajoute qu'en 1788, on a compulsé les plus secrètes archives au Louvre, aux Augustins, à l'hôtel de la guerre, au dépôt des affaires étrangères; qu'on a vérifié les ordres donnés dans le temps de la révolution, aux intendans, aux commandans des troupes, etc., etc., et que *d'après cela*, c'est son expression, il est difficile de douter de l'authenticité de la lettre qu'elle rapporte. Il eût sans doute été plus sage de conclure que cette lettre n'ayant pas été trouvée, malgré toutes ces recherches, on pouvoit croire qu'elle n'existoit pas. La passion ne raisonne pas ainsi: elle croit tout ce qui la flatte, sans aucun examen. Il étoit aisé de reconnoître qu'une pareille pièce étoit au moins falsifiée, celle qui recommande le respect pour les mœurs, ne pouvant en même temps prêcher la persécution; mais cette réflexion n'est pas pas venue à l'esprit de Mad. Gacon-Dufour. Au surplus, il n'est pas hors de propos d'observer que ce Ruvigny, dont il est ici question, se conduisit à la Cour en ministre secret des ennemis de la France, plutôt qu'en député de sujets soumis et fidèles. Lorsqu'il eut reconnu qu'il ne pouvoit rien obtenir, il alla recevevoir le prix de sa mission du roi Guillaume III, qui le créa lord Galloway. (C'est un genre de martyre qu'on souffre toujours avec plus de plaisir que de gloire.) Quant à la lettre, si madame Gacon-Dufour avoit voulu prendre la peine d'ouvrir le Recueil de la correspondance de madame de Maintenon, elle auroit bientôt reconnu qu'elle n'est qu'une corruption maligne de plusieurs lettres véritables adressées à différentes personnes. La première partie est tirée d'une lettre à madame de Frontenac, juqu'à ces mots: « *Ceci m'engage à approuver des choses fort opposées à mes sentimens.* » Cette phrase: *Ruvigny veut que je sois encore calviniste au fond du cœur*, peut appartenir à une autre lettre; elle montre que Ruvigny ne s'accordoit pas trop bien avec lui-même, puisqu'en même temps qu'il tenoit ce langage, il accusoit Mad. de Maintenon d'être opposée aux Calvinistes. « Jamais je ne lui pardonnerai » est un mouvement de haine que la lâche et calomnieuse délation du député pourroit faire excuser, mais qui n'appartient qu'au fabricateur de la lettre. Le surplus de cette même lettre se compose encore de quelques fragmens réunis, dans lesquels on a fait entrer avec une intention détestable ce peu de mots: « *Je ne vois d'autres moyens q e la violence, même pour nos parens.* » Pour entrer dans le véritable sens de cette phrase tronquée, il faut rétablir le passage original

où elle se trouve : « Il y a long-temps, dit mad. de Maintenon, que le petit de Murçay est catholique (Lettre au comte d'Aubigné, 19 décembre 1681). M. de Saint-Hermine est arrivé aujourd'hui ; il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours mesdemoiselles de Saint-Hermine, de Caumont et de Murçai. J'espère que je n'en manquerai pas une ; mais j'aime Minette (1) que j'ai vue à Cognac. Si vous pouviez me l'envoyer, je la convertirois aussi. *Il n'y a plus d'autres moyens que la violence.* On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiéra plus personne. Il faudroit donc que vous obtinsiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être catholique, vous m'enverriez cette lettre là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriez Minette chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiez une occasion de la faire partir par le moyen de M. de Xaintes, de M. de Marillac, ou de M. de Tours. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille ; et je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œuvre. Quant aux autres conversions, vous n'en pouvez trop faire ; mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frère. » Ainsi, cette violence dont le falsificateur de cette lettre ne spécifie ni la force, ni l'étendue, afin que le lecteur ne conçoive que des attentats qui frappoient toutes les familles, se réduit à faire conduire à Saint-Cyr une petite fille, à laquelle Mad. de Maintenon vouloit faire du bien contre le gré de ses parens. Si la manière offre quelque chose de violent, comme le dit Mad. de Maintenon, il faut convenir que l'intention qui lui fait avoir recours à ce moyen est bien propre à le justifier.

Il seroit facile de citer ici vingt autres passages de ses lettres, pour prouver qu'avant, et même après l'affaire de Ruvigny, madame de Maintenon n'a jamais voulu persécuter personne ; mais il faut se rappeler que ce n'est pas pour défendre sa mémoire que nous écrivons cet article. Il s'agissoit seulement d'examiner si madame Gacon-Dufour avoit réussi dans son expérience, et d'apprécier son travail. Il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage pour en donner une juste idée. Nous croyons avoir suffisamment justifié ses motifs, et nous n'avons qu'une seule observation à faire sur ses moyens. Ils sont tels qu'on pouvoit les attendre dans une entreprise aussi

(1) Depuis, madame de Mailly.

difficile que la sienne. On ne peut faire croire à la transmutation des métaux qu'en jetant avec adresse dans le creuset quelques petits morceaux d'or pour faire de l'or, ou quelque vil alliage pour le dénaturer.

G.

Les Saisons, poëme de Thompson. Traduction nouvelle, avec des notes; par F..... B. Un volume *in*-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

De toutes les traductions qu'on a faites du chef-d'œuvre de Thompson, celle-ci nous paroît la plus fidelle, la plus élégante, la plus poétique. Nous nous bornerons à prouver qu'elle vaut mieux que la dernière qui fut réimprimée à Paris en 1800, et qui étoit apparemment la meilleure de toutes, puisque c'est encore la seule qui ait joui des honneurs d'une seconde édition. Mais auparavant nous examinerons la préface du nouveau traducteur, et nous tâcherons de réduire à une juste mesure les éloges qu'il y a donnés à Thompson. Ce poëte est assurément un des plus originaux que, non-seulement l'Angleterre, mais tous nos siècles modernes aient produit : or, depuis que les anciens nous ont donné, dans leurs ouvrages, l'exemple et la règle de toutes les beautés, il est devenu difficile, pour ne pas dire impossible à un auteur d'être extrêmement original, sans être en même temps chargé de très-grands défauts. Nous serions donc fâchés que quelqu'un de nos lecteurs, étonné des éloges presque sans restrictions que nous donnerons à la traduction de M. Fremin-Beaumont, se crût en droit d'en conclure que nous approuvons aussi sans restrictions l'éloge qu'il fait de son modèle.

Nous commencerons par réfuter un paradoxe qui a été soutenu en dernier lieu par un de nos meilleurs journaux. L'auteur de l'article que nous avons en vue, y prétendoit que les anciens ont fait, long-temps avant les poëtes modernes, ce que nous appelons de la *poésie descriptive*; et il en donnoit pour preuve quelques descriptions que l'on trouve dans l'Iliade et l'Odyssée : il alloit même jusqu'à dire qu'Hésiode avoit fait un poëme purement descriptif. D'où il concluoit que ce genre de poésie est très-bon, et que l'ouvrage dont il rendoit compte auroit été excellent, si son

auteur avoit eu le talent de le faire tel. Sa conséquence est juste, mais sa conclusion n'est pas vraie. Elle le seroit, si on entendoit par *poëmes descriptifs* ceux qui renferment seulement quelques descriptions. Mais comme on donne ordinairement ce titre à ceux qui ne renferment absolument que des descriptions, il nous semble que le critique n'a rien prouvé, et que l'Iliade, l'Odyssée, même le poëme des *Ouvrages et des Jours*, n'ont rien ou presque rien de commun avec nos chefs-d'œuvre modernes.

Le but d'Hésiode, dans ce dernier poëme, ne fut peut-être que de donner une suite à celui qu'il avoit déjà composé sur les générations des Dieux. Il a fait l'histoire des premières générations des hommes, de l'âge d'or, de l'âge d'argent, de l'âge d'airain : il s'arrête sur-tout au quatrième âge (qui est, comme on voit, bien vieux, puisqu'il étoit déjà dans sa force il y a trois mille ans); et le poète y donne de fort bons avis sur la manière de couler son temps le plus doucement possible, dans ce malheureux âge de fer. Son poëme n'est donc qu'un recueil de proverbes, semés de quelques images, mais où l'on ne trouve pas une seule *description*, en prenant ce mot dans le sens que nous y attachons actuellement. Du reste, les maximes en sont fort bonnes, quoiqu'elles soient ordinairement exprimées en style assez peu poétique; et si ce n'étoit que souvent elles sont extrêmement triviales, je n'hésiterois pas à les mettre à côté de nos plus brillantes descriptions. Mais la trivialité y est quelquefois portée à tel point, qu'il faut se résoudre à les pratiquer, sans les admirer. Nous pourrions en citer de nombreux exemples, qui surprendroient peut-être beaucoup ceux qui, n'ayant jamais lu Hésiode, n'en jugent que sur les éloges que les anciens ont fait de son style, toujours coulant et harmonieux. Nous nous bornerons à un seul; et, ne pouvant le citer en grec, parce que peu de gens seroient en état de l'entendre, ni en notre langue, parce qu'on y trouve des mots qui ne peuvent se traduire en bon français, nous citerons la vieille version latine, qui a du moins le mérite d'être presque toujours assez littérale :

Neque contra solem versus stans meito,
Sed etiam postquam occidit, memor ejus rei, usque ad orientem;
Neque in viâ, neque extra viam, inter eundum meias;
Neque denudatus (1); *Deorum quippe noctes sunt.*
Sedens verò, divinus vir et prudens,
Aut ad parietem accedens bene septæ caulæ.

(1) Pour entendre ce mot et la phrase suivante, il faut connoître la forme des vêtemens des Grecs.

Les vers dont ce passage est la traduction, peuvent être très-beaux ; mais il ne faut pas mettre le poëme qui les renferme à côté de ceux de Thompson et de M. Delille.

Il me semble donc que tous les anciens, à l'exemple d'Homère et d'Hésiode, se sont proposé de donner, du moins dans leurs grands poëmes, l'histoire ou la représentation d'un fait, ou les préceptes d'un art. Voilà leur premier objet, et le but dont ils ne se sont jamais écartés. Qu'ensuite, dans l'exécution de leur plan, ils se soient montrés de grands peintres, c'est-à-dire, qu'en donnant ces préceptes, ou en racontant ces actions, ils aient souvent employé les expressions les plus pittoresques, c'est ce dont il faut les louer ; et en cela, comme dans tout le reste, il faut chercher à les imiter. Mais ce n'est pas tout que d'être bon peintre, et d'être en état de faire de beaux tableaux, il faut encore trouver, comme eux, une toile où l'on puisse fixer ses couleurs. Ce ne sont pas les anciens qui ont imaginé d'entasser des peintures sur des peintures, et de décrire (uniquement pour décrire) des soleils couchans après des soleils levans, et des nuits sereines ou sombres après des jours brillans ou brumeux. Ce sont bien les modernes qui ont les premiers enfilé, les unes au bout des autres, des descriptions, brillantes à la vérité, mais qui n'ont rien de commun entr'elles, excepté le titre qui les réunit : aussi ont-ils composé de fort beaux poëmes, où ils fatiguent toujours un peu leurs lecteurs, à force de talent et d'esprit.

S'il s'agissoit donc de trouver les modèles de la *poésie descriptive*, ce n'est point parmi les anciens, c'est parmi les modernes que je les chercherois ; et entre ceux-ci, Thompson seroit le premier que je nommerois. Ce n'est pas que son poëme *des Saisons* soit un véritable modèle, dans le sens rigoureux de ce mot (il faut laisser ce titre aux bons ouvrages faits dans des genres qui sont eux-mêmes généralement reconnus pour bons) ; c'est que ce poëme est le premier grand ouvrage de son genre, dont l'auteur ait montré un grand talent, et peut-être même toutes les qualités qui font le poète. Je dis *peut-être*, car on n'entreprend pas de décrire tant de choses, lorsqu'on se sent en état d'intéresser par la peinture d'une seule. Cette variété qu'on admire dans nos poëmes descriptifs est une variété trompeuse, qui n'annonce rien moins que le talent d'inventer ; et on pourroit dire enfin, que nos poètes n'ont montré tant d'imagination dans la manière dont ils ont traité leurs vastes projets, que faute d'en avoir assez pour embellir des sujets mieux choisis et plus resserrés.

C'est ici le cas de laisser parler M. Delille : personne n'étoit assurément mieux que lui en état d'apprécier les grandes qua-

lités de Thompson, et personne n'étoit aussi moins que lui intéressé à nous faire sentir ses défauts. J'avertis que c'est M. de Beaumont lui-même qui a rapporté dans sa préface le passage que je vais citer. Nous examinerons ensuite, si, en souscrivant à tous les éloges qui y sont contenus, il a eu raison de réfuter les reproches que le Thompson français adresse à l'anglais.

« Quelle profusion d'images, s'écrie M. Delille dans la » Préface de sa traduction des Géorgiques, quelle magnificence d'expression ! Rien de si frais que son Printemps, » de si brûlant que son Eté, de si riche que son Automne, » de si sombre que son Hiver. Les épisodes sont en général » infiniment supérieurs à ceux de Vanière et de Rapin. Les » mœurs et le séjour de la campagne ont dans son livre un » attrait délicieux. Il ne s'est pas contenté de peindre le » climat qu'il habitoit : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, le » monde entier ont payé tribut à sa poésie. Mais il ne sait » point s'arrêter, il n'abandonne jamais une idée sans l'avoir » épuisée, il manque d'ordre et de transitions. Il imite souvent » Virgile, et l'imite mal; et c'est sur-tout dans ces morceaux » que l'on sent combien le poète latin connoissoit mieux l'art » d'écrire, combien ses images sont plus vraies, ses expressions plus justes, ses peintures moins chargées. D'ailleurs » Virgile a un but et Thompson n'en a point. Dans Virgile, le » retour successif des préceptes et des digressions, forme une variété piquante; dans Thompson, la continuité des descriptions » rebute à la longue le lecteur de cette multitude de tableaux. » Quoi qu'il en soit, je conseillerois la lecture de ce poëme, » non-seulement aux poètes, mais encore aux peintres, qui » y trouveront partout les grands effets et les plus magnifiques » tableaux de la nature. »

Ce jugement si mesuré, et qui semble avoir été inspiré à M. Delille par le génie et le goût du poète qu'il venoit de traduire, ces éloges donnés au Poëme des Saisons, et avec tant d'enthousiasme, et avec des modifications si légères et si bien motivées, n'ont point paru suffisans à M. F... B... Sans doute, si, en matière pareille, il appartenoit à quelqu'un de n'être pas de l'avis de M. Delille, c'est à M. B. seul que cela pouvoit convenir; sans doute il n'y avoit que le plus heureux des traducteurs de Thompson, qui pût avoir le courage de combattre le plus heureux de ses rivaux. Mais sans désapprouver l'audace de M. F... B..., j'ose me permettre de n'être pas de son avis.

Ce qui le blesse dans ce jugement, c'est le reproche fait au poète anglais de n'avoir pas de but. « Je ne puis, dit-il, » convenir que Thompson n'a point de but. Il n'a point, il

» est vrai, développé ses intentions dans une longue préface;
» il ne s'est point érigé en législateur dans cette partie du
» Parnasse où il montoit le premier; et quoiqu'on eût pu lui
» pardonner de composer une poétique nouvelle, pour un
» poëme original, il n'a point établi les règles d'après les-
» quelles la critique devoit juger son ouvrage..... Mais il
» expose dans toute leur magnificence les trésors de la nature;
» il s'élève sans cesse vers l'Eternel auteur des merveilles qu'il
» décrit; il donne à tous les détails de la vie champêtre un
» attrait délicieux; et lorsqu'il excite dans mon ame les trans-
» ports de l'admiration et de la reconnoissance, lorsqu'il me
» fait aimer les champs et la vertu, *puis-je me tromper* sur le
» but qu'il s'est proposé? »

Je conviens avec le traducteur que Thompson a le mérite de n'avoir point fait de préface pour son poëme des Saisons: les préfaces ne sont bonnes avant un poëme que lorsqu'elles sont aussi courtes que celle de M. F... B..., ou aussi bien raisonnée que celle de M. Delille. Il a de plus celui de n'y avoir point inséré des notes, et le traducteur auroit bien dû ne pas oublier celui-là. Mais falloit-il le louer de n'avoir point établi de règles pour un poëme qu'il avoit composé sans règles, j'ai presque dit contre les règles? Falloit-il le louer aussi de n'*avoir point développé* dans une préface l'*intention* de chanter *tous les trésors de la nature*, après avoir annoncé sur le titre celle de chanter les Saisons? Et peut-on dire que Thompson a un but, parce qu'il se propose, dans son poëme, d'*exciter les transports de l'admiration?* Certes, j'admire autant qu'un autre le talent de ce poète, mais j'admire encore plus Homère et Virgile, qui semblent penser un peu moins à se faire admirer. Je dis *qui semblent:* car en effet tous les poètes ont eu en général ce but-là; cependant *on pourroit s'y tromper*, et croire qu'ils n'ont eu d'autre objet que de développer, l'un les effets de la colère d'Achille, l'autre les effets de la vengeance des dieux: c'est vers ce but particulier qu'ils ont dirigé tous les efforts qu'ils ont dû faire, et dont le succès leur a valu notre admiration. Voilà ce qui manque à Thompson: il n'a pas ce but particulier, ce but nécessaire, sans lequel il n'y a point d'unité, et par conséquent point de bon poëme. Quelles sont donc les règles qu'il a suivies, et qu'il auroit pu nous développer dans une préface? Les voici, telles qu'il les reçut peut-être de quelque philosophe plein de génie à la manière de notre siècle. « Jeune homme, dut-on lui dire, vous avez du talent : donnez-lui donc tout son essor. Il y a trop long-temps qu'on se traîne sur les pas d'Homère et de Virgile: osez marcher seul, et allez plus loin. Ces grands hommes

» n'ont chanté qu'un seul fait, un seul héros, une seule nation:
» choisissez un sujet plus vaste; chantez tout, tout l'univers,
» toute la nature. Ces règles qu'on vous donne sur la nécessité
» de concentrer, tant qu'on peut, l'intérêt qu'on veut inspirer;
» ces règles ne prouvent que la timidité de ceux qui les firent.
» Intéressez par votre audace: faites-vous des routes nouvelles:
» élancez-vous dans l'espace: *élargissez* votre imagination. »
Voilà ce qu'on lui dit, et on sent où cela a dû le conduire. Des routes nouvelles ne sont jamais des routes sûres; et, en littérature sur-tout, il est presque impossible de ne pas s'égarer quand on s'écarte des sentiers battus. Quels sont depuis trois mille ans les succès solides qu'on ait obtenus sans marcher sur les trace des anciens? L'empire des lettres est immense, mais il y a grand nombre de siècles, qu'on l'a parcouru dans tous les sens, et qu'on en a reconnu toutes les parties. Souvenez-vous, dirai-je plutôt à un jeune poète, souvenez-vous des nombreux triomphes et des chutes plus nombreuse encore de ceux qui vous ont précédé dans la vaste carrière qui s'ouvre devant vous; ce sont comme des fanaux qui ont été élevés sur tous les points, pour vous empêcher de vous égarer. Ne les perdez pas de vue: et vous vous apercevrez que dans cet espace si étendu en apparence, et où on vous excite à faire des découvertes, il y a long-temps que tout est chemin battu ou précipice.

L'exemple de Thompson et du succès, à beaucoup d'égards si bien mérité, qu'a obtenu son ouvrage, ne me paroît point propre à encourager ceux qui voudroient tenter de nouvelles entreprises de ce genre. Ce poète nous etonne en effet par l'éclat de ses expressions, il nous éblouit par la mobilité, la richesse, la profusion de ses couleurs et de ses tableaux; mais il n'intéresse point. On reliroit vingt fois de suite Homère, et même le Tasse; et cependant, quand on les a lus une fois, il est impossible de les oublier. Au lieu qu'il n'est peut-être jamais arrivé à personne de parcourir, sans s'arrêter, un chant tout entier des *Saisons*, et que lorsqu'on l'a lu on n'y revient point, excepté après de longues années, quand on l'a entièrement perdu de vue. Il me semble enfin que la lecture du meilleur poète descriptif, quelque plaisir qu'elle fasse éprouver, n'est jamais exempte de fatigue, et qu'après l'avoir achevée, on n'en revient qu'avec plus d'empressement à celle des modèles anciens, où on trouve, avec plus de goût et moins de profusion, une richesse plus réelle et une vérité mieux entendue. Tel le voyageur qui s'est transporté au milieu des régions lointaines, pour y chercher de nouveaux trésors, sent dans son cœur une inquiétude secrète qui le ramène vers sa patrie:

il ne jouit pas sans quelque regret des merveilles qui, a chaque instant se développent à ses regards étonnés; c'est dans sa demeure accoutumée, c'est peut-être au fond d'un vallon étroit et d'un horizon plus borné, qu'il se propose de goûter un jour le repos et les vrais plaisirs.

Thompson chante les quatre Saisons de l'année. Mais qui s'intéresse aux quatre Saisons? Quelque Anglais peut-être qui sera flatté de rencontrer dans ce poëme l'éloge de l'Angleterre, des grands hommes qu'elle a produit, et jusques aux sombres couleurs du triste climat qu'il habite. Car dans cet ouvrage tout est Anglais, et il n'y a pas jusqu'aux Saisons elles-mêmes qui ne le soient. Par exemple, le poète y a placé dans l'Automne le tableau de la moisson: n'est-ce pas dans l'Eté qu'il auroit dû le faire? Depuis que les Grecs, nos maîtres en tableaux de ce genre, nous ont tant parlé des moissonneurs courbés sous le poids de la chaleur et du jour, est-il permis de les peindre autrement? N'y a-t-il pas aussi dans la poésie des traditions anciennes dont il n'est jamais permis de s'écarter? Et ne doit-on pas reprocher à Thompson d'avoir voulu être anglais jusque dans ces petits détails, en dépit des Grecs et du goût? Je ne le blâme point d'avoir fait l'Hiver toujours sombre, l'Automne toujours riche, l'Eté brûlant, le Printemps délicieux: des saisons tempérées figureroient aussi mal dans un tel poëme, que dans l'épopée un guerrier toujours sage, un héros toujours vertueux; mais il me semble que ses tableaux, tous chargés qu'ils sont, ne sauroient émouvoir notre ame. Il n'y a point ici de révolutions inespérées; il n'y a rien à craindre; et quand on voit arriver l'*Hiver entouré de cette armée de glaçons qui accompagne toujours ses pas*, quand cet *Hiver impitoyable roule tout entier dans les airs obscurcis*, on sait bien que le soleil ardent de l'Eté le chassera quelque jour *avec ses flèches enflammées*.

Que m'importe ensuite que Thompson ait mêlé d'autres tableaux à ces tableaux si particuliers à l'Angleterre? Que m'importe qu'il ait peint tous les climats et toute la nature? Je ne m'intéresse point à tout l'univers. D'ailleurs, *si l'Afrique, l'Asie, l'Amérique ou le monde entier ont payé tribut à sa poésie*, ce tribut ne lui a pas coûté beaucoup de peine à lever. Par quel secret enchaîne-t-il l'une à l'autre ses descriptions si diverses? Il commande à son imagination de le transporter du milieu de l'Angleterre dans le milieu de l'Asie; et son imagination toujours prompte lui obéit. Il étoit en Egypte, sur les bords du Nil: *Viens ma Muse*, s'écrie-t-il, *ose entrer dans le désert;* et aussitôt l'y voilà arrivé: en deux vers il a franchi *cette affreuse étendue, où l'œil n'aperçoit qu'un sable ar-*

dent et un ciel de feu, et il se trouve dans la vallée de *Sennaar*. C'est ainsi qu'il va toujours courant, et que le plus long voyage ne lui coûte jamais qu'un ordre à sa Muse ou à son imagination.

Le défaut d'intérêt est un inconvénient presque inévitable dans tout poëme qui n'est point la représentation ou le récit d'une action ; à cet égard, j'avoue que les Géorgiques ne seroient pas un sujet mieux choisi que les Saisons. Mais avec combien plus de talent Virgile a su varier le fonds même de ses descriptions ! Comme il sait nous intéresser, sinon aux travaux de la campagne, du moins aux plaisirs et au bonheur de ceux qui la cultivent ! Avec quel air il mêle les tableaux aux préceptes, et les préceptes aux tableaux ; et comme il sait nous délasser des uns et des autres par des épisodes qui inspirent enfin un véritable intérêt ! Tel n'est point l'art et le talent de Thompson : ses tableaux sont admirables, mais ce sont toujours des tableaux. *Ses épisodes, sont* dit-on, *préférables à ceux de Vanière et de Rapin :* je le crois aisément sur la parole d'un aussi bon juge que M. Delille ; mais est-ce avoir assez fait pour un pareil sujet, que d'avoir, en quatre chants, imaginé à peine trois épisodes ? Et quels épisodes ? La peinture des jeunes amans frappés ensemble par la foudre, est bien intéressante, j'en conviens ; mais elle l'est encore plus dans la lettre que Gray écrivoit à Pope pour lui raconter ce fait qui venoit de se passer sous ses yeux. L'histoire de Palémon et Lavinie est bien touchante sans doute ; mais elle ressemble trop à celle de Booz de Ruth, dont elle n'a plus ni la grace, ni la simplicité natives. Reste celui de Damon et Mussidore, qui paroît être entièrement de l'invention de Thompson, mais dont le style est trop maniéré, pour qu'on ne soit pas étonné de le rencontrer dans un poëme et dans un chant où il est tant parlé de bocages et de ruisseaux. Ainsi, ce poète, dont l'imagination passe pour si riche, n'a réellement imaginé qu'un seul épisode : il est le moins bon des trois.

Jusqu'ici je n'ai examiné que son plan, et pour ainsi dire que le fond de tous ses tableaux, et j'avoue avec plaisir que plusieurs des défauts qu'on y remarque, étoient inséparables du sujet qu'il avoit choisi. Mais les idées accessoires, celles qui ne forment, en quelque sorte, que le remplissage de son poëme, sont-elles toujours bien justes ? Par exemple, pour ne citer ici que l'éloge qu'il fait des hommes illustres de son pays, il loue Thomas Morus, connu par des vertus et par des ouvrages plus fameux que lus, et encore plus lus que dignes de l'être ; mais ce qui prouve que ce ne sont ni les

vertus ni les ouvrages de Thomas Morus qui l'ont rendu si recommandable aux yeux du poète, c'est qu'il loue aussi Raleigh, qui ne fut qu'un aventurier distingué, et Hambden qui n'est connu aujourd'hui que par les excès auxquels il se porta pendant cette révolution qui conduisit Charles Ier. à l'échafaud! Cette observation a été faite par M. de Beaumont lui-même dans une note; mais M. de Beaumont se trompe quand il ajoute que, « de tous les grands que l'auteur des Saisons a chantés » dans son poëme, Littleton est le seul qu'il appelle son » ami; » car, à la seconde page après cette note même, on trouve que Thompson donne aussi ce titre au lord Dodington, qui avoit, comme Littleton, le suprême mérite d'être du parti de l'opposition.

Que dirai-je maintenant de son style quelquefois enflé, souvent maniéré, toujours trop chargé d'épithètes et de figures pour le moins extraordinaires? A cet égard, Thompson a manqué à la première règle de tous les poëmes:

Que le début soit simple, et n'ait rien d'affecté.

Lorsqu'on a lu sa première page, on ne doit être surpris de rien de ce qu'on rencontre dans les suivantes. Qu'attendre en effet d'un poete qui « veut dès son début, que l'imagination dans ses » jeux *créateurs*, s'approche de ce coloris *savant*, de ces teintes » *si délicatement fondues* qu'on admire dans chaque fleur » *naissante*, » qui craint que « son imagination ne reste au-dessous de cette tâche *sublime* », qui veut « *teindre* ses paroles » de ces nuances *si variées* », qui cherche « des expressions » dont la magie répande sur ses vers ces flots d'essences *parfumées* qu'une source *intarissable* verse sans cesse autour » de lui? » Après l'avoir entendu tenir un pareil langage, sera-t-on surpris de ses éternelles épithètes, éternellement les mêmes? On sent bien que, dans son poëme, les rivages seront toujours *battus* par des flots toujours *tumultueux*; que les forêts y seront toujours *mugissantes*, parce que les vents y seront toujours *déchaînés*; et que, dans ces forêts, on ne verra que des pins *antiques* et des chênes *majestueux*. La flamme y sera toujours *ondoyante*, le roc *escarpé*, la chaleur *puissante*; et sans compter que l'Été y sera toujours *ardent*, l'Hiver toujours *sombre*, le soufle de l'*aimable* Printemps ne cessera pas d'y être *vivifiant*. (1)

---

(1) Je ne puis me dispenser de faire à ce propos une observation qui étonnera peut-être ceux qui ne connoissent la langue française que par les conversations des salons, et par les livres qu'on a faits dans ces vingt dernières années. Toutes les fois que Thompson parle des chants des poètes, il ne manque pas de louer avec enthousiasme le noble emploi qu'ils font de *leurs momens sacrés*, et d'exiger de tous ceux qui les écoutent une

J'...

J'ai choisi ces derniers exemples, pour montrer que les épithètes, même lorsqu'elles ajoutent à l'idée du mot, peuvent devenir par leur accumulation presque ridicules, que faut-il en penser lorsqu'elles sont superflues ou déplacées? Par exemple, Thompson veut peindre « ces essaims d'oiseaux » *brillans* qui voltigent au-dessus des [illegible] » sépare le cours *tortueux* des *grands* [illegible] dit-il, *ils brillent comme des fleurs vivantes*: like vivid flowers glowing from a far. Peut-on dire que cette épithète *vivante* ajoute quelque force à son expression, et ne valoit-il pas mieux laisser à l'imagination le soin de la suppléer? Ici, le traducteur, je dois l'avouer, s'est mis encore au-dessus de son modèle. *De loin*, a-t-il dit, *vous croiriez voir des fleurs* superbes *emportées par les vents*. Ces vents qui emportent des fleurs sont une image agréable empruntée de Vanière, dans sa description du papillon. Mais dans Thompson, il n'est point parlé de vents ni de fleurs *superbes*.

J'ai parlé de ses figures extraordinaires, et je crois en avoir déjà donné quelqu'idée par le passage que j'ai cité de son début. Mais il faut que j'en cite une autre où le galimatias, quoique moins sensible, n'est pas moins réel. *Que vois-je*, dit-il, *le* verd *serpent sort à midi de sa retraite* obscure, *où l'imagination elle-même tremble de poser le pied. Le pied* de l'imagination! C'étoit bien assez de lui avoir donné ailleurs *des oreilles*. Mais je dois avouer qu'ici le traducteur a encore un peu exagéré l'expression de son modèle. Thompson a dit seulement: *Que l'imagination tremble de fouler: imagination fears to tread.* Quoi qu'il en soit, c'étoit le cas où jamais de lui laisser ses vieilles ailes: à la manière dont le poète la mène, elle ne paroît pas avoir besoin de pieds.

La part de la critique est faite; faisons maintenant celle de l'éloge: c'est une tâche que nous remplirons avec d'autant plus de plaisir, qu'en rendant justice au poète, nous aurons presque toujours occasion de la rendre aussi à son traducteur. Et d'abord, je reconnois avec satisfaction que Thompson n'a eu que la moitié des erreurs modernes: s'il a été un mauvais politique, du moins il n'a pas été ce que nous appelons un philosophe; et c'est ainsi peut-être qu'on pourroit expliquer l'enflure de son style, et la vérité de ses tableaux, la

---

attention solennelle. J'ai quelquefois entendu employer ce dernier mot dans des occasions à-peu-près pareilles. On dit un *ton solennel*, un *air solennel*: mais je ne comprends pas ce que cela veut dire. Je ne connois de véritablement *solennel* que les fêtes et les cérémonies qu'on célèbre toutes les années pour rappeler le souvenir de quelque événement important.

monotonie et la chaleur de ses descriptions : son esprit et son goût l'égarent, son cœur anime tout, jamais il n'est froid; et son imagination toujours vagabonde s'élève quelquefois si haut, que l'œil humain a peine à l'atteindre. Citons-en un exemple : il vient de peindre cet astre « dont la présence seule » donne l'apparence de la vie à la nature inanimée. » Mais qu'est-ce que le soleil, qu'est-ce que la nature entière devant son créateur? « Comment, s'écrie-t-il, comment tente» rois-je de chanter celui qui est la lumière même, ou plutôt » qui, environné d'une lumière éternelle dans la profondeur » de son redoutable sanctuaire, reste cependant invisible et » pour l'œil de l'homme et pour la vue perçante des anges! » Un seul de ses regards alluma ces lampes immortelles, qui » brillent dans l'étendue infinie du firmament; et s'il voiloit » un instant son front, le soleil étonné, les astres éteints, » errant loin de leurs orbites, rouleroient en désordre dans » l'espace; et l'affreux chaos régneroit une seconde fois sur » l'univers. Mais quand la langue humaine n'oseroit bégayer » tes louanges, grand Dieu, tes ouvrages eux-mêmes élève» roient la voix; et jusqu'au fond des forêts où l'homme n'a » jamais pénétré, ils proclameroient ta puissance, et célé» breroient, avec les chœurs célestes, l'éternel conservateur, » le principe et la fin de toutes choses. Admirer ces ouvrages, » lire le livre instructif de la nature toujours ouvert devant » moi; ou, heureusement inspiré par ses pages divines, en » traduire quelques passages faciles, voilà ma seule ambition, » voilà mes plaisirs les plus doux. »

Est-ce une traduction que je viens de citer? Et ne pourrois-je dire que M. de Beaumont, en traduisant par hasard Thompson, n'a fait ici autre chose qu'exprimer ses propres sentimens? Quoi qu'il en soit, à la facilité de son style, au naturel de ses expressions, on reconnoît facilement l'homme qui, en faisant l'éloge de son modèle, s'est plu à faire remarquer qu'*il s'élevoit sans cesse vers l'éternel auteur des merveilles qu'il décrit.*

Dans la traduction qui fut réimprimée en 1800, ce passage est rendu avec tant de fidélité, et, si l'on veut, tant d'énergie, qu'il en est à peine français. Il y est dit que « *la création* » inanimée semble recevoir par l'influence (du soleil), » le sentiment et la vie. » Le mot *création* peut être en anglais synonyme de *nature*; mais il ne l'est pas en français, du moins en bon français; et quand nous recommencerons à parler notre langue, nous ne saurons plus ce que c'est que *la création inanimée.* Il dit ensuite, en parlant à Dieu : « Si » mes foibles *accens gardoient le silence* sur tes louanges, » ô Père universel, tes ouvrages *les plus inanimés* s'uniroient

» pour élever *une voix générale* d'amour et *d'actions de* » *graces.* » Qu'est-ce que des *accens qui gardent le silence?* Qu'est-ce que les ouvrages *les plus inanimés*? Ce dernier mot est-il susceptible de plus et de moins? Enfin qu'est-ce qu'*une voix générale*, et *une voix d'actions de graces?*

Cette traduction étoit estimée, parce qu'elle est ordinairement assez bonne, et sur-tout parce que c'étoit la meilleure que nous eussions. Mais son auteur n'avoit peut-être pas le goût assez pur et la marche assez ferme pour résister à l'impulsion du génie anglais. En général, les auteurs de cette nation sont de fort mauvais guides pour les nôtres; ce n'est pas d'eux que nous apprendrons à parler la langue toujours sublime, et pourtant toujours correcte et facile des Racine et des Bossuet: ce qu'il y a de singulier, mais non pas d'inexplicable, c'est que nous l'apprenons fort bien des bons auteurs grecs et latins. Telle est, à cet égard, l'influence d'un bon modèle, que madame Dacier elle-même, en traduisant Homère, a su prendre quelquefois un style qui n'est dépourvu ni d'énergie, ni d'intérêt; et telle est l'influence d'un mauvais guide, que M. F... B..., avec tout le goût dont il donne partout des preuves, n'a pu toujours se préserver de la contagion à laquelle il s'étoit exposé. Il dit quelque part: « Plus vive est *la lumière*, *plus brillant est l'azur*, etc. » Il me semble que cette tournure, qui est tout-à-fait anglaise, ne convient point à notre prose; je ne sais même si elle convient à notre poésie. Il parle ailleurs de la matière *inerte*: je l'invite à chercher ce mot dans le Dictionnaire de l'Académie française.

Mais de pareilles fautes sont très-rares dans la traduction de M. F... B...; au lieu que dans l'autre on en rencontre de bien plus fortes à chaque page et à chaque ligne. On s'est déjà aperçu de l'extrême différence qui se trouve entre les phrases que j'ai citées de l'un et de l'autre, et je devrois peut-être ne pas donner d'autres preuves de la supériorité du nouveau traducteur sur l'ancien. Cependant, comme on pourroit me soupçonner d'avoir choisi les passages où cette différence est le plus sensible, je vais en citer un autre, qu'on ne m'accusera pas d'avoir cherché long-temps: c'est le début même du poëme.

« Viens, dit M. F... B..., viens, aimable Printemps, viens » calmer, viens adoucir les airs. Sors du sein de ces vapeurs » humides qui roulent sur nos têtes: la musique des bocages » se réveille et t'appelle. Descends sur nos campagnes, dans » un nuage de roses. »

Voici maintenant la manière dont l'ancien traducteur a rendu le même passage: « Viens, doux Printemps, viens

» *douceur éthérée* (ethereal mildnes); et tandis que des » concerts réveillent toute la nature, du sein de ces nuages » qui *distillent* (dropping), la rosée, descends sur nos » plaines *enveloppé dans une ondée teinte de la couleur des* » *roses* (in a shower of shadowing roses). »

Je ne conteste pas à la dernière version le mérite de la fidélité; mais être fidèle ainsi, c'est avoir plutôt calqué que traduit? M. F... B... a donc tout seul le mérite d'avoir rendu, en notre véritable langue, les expressions et le sens du poète; et à moins qu'on n'établisse pour règle, que pour bien traduire un auteur anglais, il faut nécessairement le faire parler anglais en français, on ne pourra contester la supériorité de son ouvrage sur celui que je lui ai comparé.

Les notes dont M. F... B... a enrichi la traduction, sont courtes, peu nombreuses, souvent nécessaires. Ce sont trois mérites auxquels les auteurs et les traducteurs de ce siècle ne nous ont pas accoutumés.

GUAIRARD.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, ET NOUVELLES LITTÉRAIRES.

On a donné, jeudi dernier, sur le Théâtre de l'Imperatrice, la première représentation d'une comédie en un acte et en prose, intitulée *les Ricochets*. Ce nouvel ouvrage de M. Picard a réussi. Le nom de l'auteur nous fait un devoir d'en rendre compte, lorsqu'il sera imprimé. La troupe italienne de ce même théâtre a représenté la veille, pour la première fois, *le Due Gemelli*, opéra bouffon du célèbre Guglielmi. La musique est charmante, et a partagé les applaudissemens avec madame Barilli, qui a débuté dans le rôle de Clorinda. Cette cantatrice a obtenu et mérité un très-grand-succès : elle a une voix douce et fraîche, et chante avec expression.

— Dans l'analyse des travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut impérial, pendant le deuxième semestre de 1806, faite par M. Cuvier, secrétaire perpétuel, nous avons remarqué le passage suivant, relatif à la vaccine :

« La médecine, qui n'est qu'une application des lois de l'économie animale à la guérison des maladies, a fait, comme

on sait, dans ces dernières années, l'une de ses découvertes les plus importantes, la *vaccine*. Sa propriété préservative est aujourd'hui suffisamment démontrée; mais il reste encore bien des observations à faire sur les modifications dont elle est susceptible. M. Hallé en a communiqué à la classe de très-intéressantes sur les irrégularités que l'inoculation de la vaccine a éprouvées à Lucques dans le cours de l'année 1806.

» Ces différences n'ont point affecté la marche, les périodes ni les caractères essentiels de l'éruption vaccinale.

» Elles se sont seulement manifestées :

» Dans *la forme du bouton*, qui en s'étendant et se confondant avec de petites pustules réunies autour de la pustule principale, perdoit et sa forme régulière, et la dépression ombilicale qu'il offroit au moment de sa formation;

» Dans *la nature de la croûte qui succède à la pustule*, celle-ci n'avoit point la couleur brune, luisante, polie de l' croûte de la vaccine ordinaire; elle étoit irrégulière dans sa forme, comme le bouton qui lui avoit donné naissance; ea laissoit dans la peau un enfoncement plus ou moins profond t qui se remplissoit ensuite complettement; ,

» Enfin, dans *des éruptions de pustules sur tout le corps*, qui se sont montrées dans le moment où se formoit l'aréole autour du bouton principal.

» Ces irrégularités ont été *épidémiques* dans tout le territoire de Lucques.

» *Les contre épreuves faites par l'inoculation de la petite vérole*, sur les individus qui avoient éprouvé des vaccines irrégulières, ont démontré que leur irrégularité n'a aucunement altéré la propriété préservatrice de la vaccine. »

— La société de l'école de médecine de Paris, dans sa séance du vendredi 26 décembre, a nommé pour son président M. Tenon, membre de l'Institut national et de l'ancienne académie de chirurgie.

— L'académie impériale Joséphine, de Vienne, a fait remettre, par M. Percy, l'un de ses membres et chirurgien en chef de la Grande-Armée des diplomes d'associé honoraire et d'associé correspondant, à MM. Corvisart, Sabatier, Thouret, Hallé, Dubois, Dupuytren, Pinel, Lassus, Lepreux, Leroux, Pelletan, Alibert et Richerand, tous médecins ou chirurgiens de l'école de Paris.

— L'Académie de Lyon, dans sa séance du 23 déc. 1806, a élu, au nombre de ses associés honoraires, le général Duhesme, auteur du précis historique de l'*Infanterie légère*. Cette compagnie a placé au nombre de ses associés correspondans, MM. de Beausset, préfet du palais de LL. MM., auteur

du *Memnon de Voltaire*, ou *les Projets de Sagesse*, comédie en trois actes et en vers : Lemontet auteur de plusieurs pièces de théâtre; et Chabot (de l'Allier), ex-tribun, auteur d'un ouvrage sur les dispositions du code civil, concernant les successions en lignes directes et indirectes.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de la ville de Besançon distribuera, le 14 août 1807, deux prix, l'un d'éloquence et l'autre d'histoire, consistant chacun en une médaille d'or de la valeur de 200 fr. Elle propose pour sujet d'éloquence : « De l'influence que les grands hommes ont » exercé sur le siècle où ils ont vécu, et sur le caractère de » leur nation. » Et pour sujet historique : « L'histoire des » Séquanois, depuis leur origine jusqu'au temps où Auguste » divisa la Gaule en provinces romaines. » Les Mémoires seront adressés francs de port au secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 1er juillet 1807.

NOUVELLES POLITIQUES.

Philadelphie, 25 *novembre*.

Les gazettes de cette ville annoncent le changement qui vient d'arriver dans le gouvernement d'Haïti (Saint-Domingue). On ne connoît pas encore avec exactitude les circonstances qui ont occasionné cette révolution dans l'empire nègre. Autant qu'on a pu le savoir, il paroît que la ville de Fort-Dauphin fut attaquée, dans un moment où l'on ne s'y attendoit pas, par un parti d'Espagnols, qui en passèrent au fil de l'épée tous les habitans nègres. La nouvelle de cet événement parvint d'abord à Christophe, le principal général de Dessalines : il dépêcha sur-le-champ un courrier à son maître, et vint lui-même avec toute la diligence possible. Mais Dessalines refusa de lui donner audience. Dans un pareil embarras, Christophe se décida, sans attendre les ordres de Dessalines, à marcher pour reprendre le Fort-Dauphin ; il avoit eu la hardiesse d'y arriver, lorsqu'il fut joint par Dessalines, ce qui produisit une scène de rage et d'horreur.

On fit sur-le-champ fusiller les deux généraux Gabarre et Le Brave. Dans la mêlée que cette exécution occasionna, Dessalines fut blessé mortellement d'une balle, sans qu'on ait pu savoir d'où elle étoit partie. On dit que Christophe a été de suite déclaré chef du gouvernement.

Nous savons que ces deux généraux, Gabarre et Le Brave, étoient les favoris les plus distingués de Dessalines, dont ils avoient reçu toutes sortes de marques de distinction et de confiance. D'après cela, si la nouvelle est vraie, il est très-

probable que ce tyran inexorable les aura sacrifiés dans un moment de férocité sauvage, à laquelle il étoit si sujet.

Bude, 25 décembre.

On avoit publié dans toutes les gazettes les articles d'un traité conclu entre la Porte et la Russie. Il s'est trouvé que tous ces bruits étoient faux. Il y a loin d'une alliance à la guerre qui vient d'éclater entre ces deux puissances. L'excès du mal que la Russie fait à la Porte, va rallier tous les Musulmans à la cause commune. Déjà Michelson et Dolgoroucki, qui commandent l'armée russe, ont fait demander des secours.

On apprend aussi que le schah de Perse se prépare également à repousser l'injuste agression de la Russie, et à entrer en Georgie. (*Journal Officiel.*)

Vienne, 28 décembre.

La marche des Russes sur la Moldavie et la Valachie a dévoilé les projets de la Russie contre ses voisins. On croiroit qu'avec de telles intentions, il étoit de sa politique de terminer ses différends avec la France, et de ne point forcer un redoutable ennemi à prendre les armes. Mais les intérêts de la Russie guident-ils son cabinet? ce sont les passions de celui de Saint-James qui dirigent les conseils de Pétersbourg.

La Russie a mis de côté les égards que se doivent les nations, et au moment même où elle faisoit entrer ses troupes en Moldavie, elle déclaroit qu'elle agissoit d'accord avec le Grand-Seigneur; et elle faisoit imprimer dans toutes les gazettes, et colporter par tous ses agens, un prétendu traité d'alliance que le divan vient de démentir.

La Porte court aux armes. Passwan-Oglou et Mustapha-Baraietar, successeur de Terzeriek-Oglou à Rostchack, ont passé le Danube, et occupé Bucharest avec 30,000 hommes, ce qui a arrêté la marche de l'armée russe. La Porte ayant fait demander des explications au ministre de Russie, celui-ci a répondu qu'il ne savoit ce que l'on vouloit dire. Mustapha-Baraietar, et le pacha de Widin, instruits que les Russes avoient arrêté le consul de France à Bucharest, ont fait arrêter le consul de Russie. Quatre vaisseaux anglais sont devant Constantinople, pour en imposer à la Porte; ils n'y réussiront pas.

On s'étonneroit d'ailleurs que l'Angleterre, secondant les prétentions démesurées de la Russie, agît ainsi contre ses plus chers intérêts. Elle trouveroit sans doute à piller quelques bâtimens, mais tous les ports de la Turquie lui seroient fermés. Les pertes auxquelles elle exposeroit son commerce, sont une considération qui n'échappera pas à sa politique.

PARIS, *vendredi* 16 *janvier*.

— Plusieurs décrets impériaux, datés de Posen les 12 et 14 décembre, contiennent 185 promotions dans la Grande-Armée, parmi lesquelles cent soixante-neuf élèves de l'Ecole militaire de Fontainebleau et de l'Ecole polytechnique sont nommés sous-lieutenans dans des régimens de cavalerie et d'infanterie.

— Par un autre décret du 14 décembre, 56 élèves des Ecoles militaires sont répartis à l'état-major-général et auprès de chaque maréchal, en qualité de sous-lieutenans d'ordonnance; savoir: 24 près le major-général de la Grande-Armée; 4 près le grand-duc de Berg, et 4 près chacun des maréchaux prince de Ponte-Corvo, Davoust, Soult, Lannes, Ney, Augereau et Lefebvre.

— M. de Litta, grand-chambellan du royaume d'Italie, est nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur.

XLV^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Paluky, le 27 décembre 1806.

Le général russe Benigsen commandoit une armée que l'on évaluoit à 60,000 hommes. Il avoit d'abord le projet de couvrir Varsovie; mais la renommée des événemens qui s'étoient passés en Prusse lui porta conseil, et il prit le parti de se retirer sur la frontière russe. Sans presque aucun engagement, les armées françaises entrèrent dans Varsovie, passèrent la Vistule et occupèrent Prag. Sur ces entrefaites, le feld-maréchal Kaminski arriva à l'armée russe au moment même où la jonction du corps de Benigsen avec celui de Buxowden s'opéroit. Il s'indignoit de la marche rétrograde des Russes. Il crut qu'elle compromettoit l'honneur des armes de sa nation, et il marcha en avant. La Prusse faisoit instances sur instances, se plaignant qu'on l'abandonnât après lui avoir promis de la soutenir, et disant que le chemin de Berlin n'étoit ni par Grodno, ni par Olita, ni par Brezsc; que ses sujets se désaffectionnoient; que l'habitude de voir le trône de Berlin occupé par des Français, étoit dangereuse pour elle, et favorable à l'ennemi. Non-seulement le mouvement rétrograde des Russes cessa, mais ils se reportèrent en avant. Le 5 décembre, le général Benigsen rétablit son quartier-général à Pultusk. Les ordres étoient d'empêcher les Français de passer la Narew, de reprendre Prag, et d'occuper la Vistule jusqu'au moment où l'on pourroit effectuer des opérations offensives d'une plus grande importance.

La réunion des généraux Kaminski, Buxhowden et Benigsen fut célébrée au château de Sierock par des réjouissances et des

illuminations, qui furent aperçues du haut des tours de Varsovie.

Cependant au moment même où l'ennemi s'encourageoit par des fêtes, la Narew se passoit. Huit cents Français, jetés de l'autre côté de cette rivière, à l'embouchure de l'Wkra, s'y retranchèrent cette même nuit, et lorsque l'ennemi se présenta le matin pour les rejeter dans la rivière, il n'étoit plus temps, ils se trouvoient à l'abri de tout événement.

Instruit de ce changement, survenu dans les opérations de l'ennemi, l'Empereur partit de Posen le 16. Au même moment, il avoit mis en mouvement son armée. Tout ce qui revenoit des discours des Russes, faisoit comprendre qu'ils vouloient reprendre l'offensive.

Le maréchal Ney étoit depuis plusieurs jours maître de Thorn. Il réunit tout son corps d'armée à Gallup. Le maréchal Bessières, avec le 2e corps de la cavalerie de la réserve, composée des divisions de dragons Sahuc et Grouchy, et de la division des cuirassiers d'Haupoult, partit de Thorn pour se porter sur Biezun. Le maréchal prince de Ponte-Corvo partit avec son corps d'armée pour le soutenir. Le maréchal Soult passoit la Vistule vis-à-vis de Plock; le maréchal Augereau la passoit vis-à-vis de Zakroczim, où l'on travailloit à force à établir un pont. Celui de la Narew se poussoit aussi vivement.

Le 22, le pont de la Narew fut terminé. Toute la réserve de cavalerie passa sur-le-champ la Vistule à Prag, pour se rendre sur la Narew. Le maréchal Davoust y réunit tout son corps. Le 23, à une heure du matin, l'Empereur partit de Varsovie et passa la Narew à neuf heures. Après avoir reconnu l'Wrka et les retranchemens considérables qu'avoit élevés l'ennemi, il fit jeter un pont au confluent de la Narew et de l'Wrka. Ce pont fut jeté en deux heures par les soins du général d'artillerie.

Combat de nuit de Czarnowo.

La division Morand passa sur-le-champ pour aller s'emparer des retranchemens de l'ennemi près du village de Czarnowo. Le général de brigade Marulaz la soutenoit avec sa cavalerie légère. La division de dragons du général Beaumont passa immédiatement après. La canonnade s'engagea à Czarnowo. Le maréchal Davoust fit passer le général Petit avec le 12e de ligne pour enlever les redoutes du pont. La nuit vint, on dut achever toutes les opérations au clair de lune, et à deux heures du matin l'objet que se proposoit l'Empereur fut rempli. Toutes les batteries du village de Czarnowo furent enlevées; celles du pont furent prises; 15,000 hommes qui

les défendoient furent mis en déroute malgré leur vive résistance. Quelques prisonniers et six pièces de canon restèrent en notre pouvoir. Plusieurs généraux ennemis furent blessés. De notre côté, le général de brigade Boussard a été légèrement blessé. Nous avons eu peu de morts, mais près de 200 blessés. Dans le même temps, à l'autre extrémité de la ligne d'opérations, le maréchal Ney culbutoit les restes de l'armée prussienne, et les jetoit dans les bois de Lauterburg, en leur faisant éprouver une perte notable. Le maréchal Bessières avoit une brillante affaire de cavalerie, cernoit trois escadrons de hussards qu'il faisoit prisonniers, et enlevoit plusieurs pièces de canon.

Combat de Nasielsk.

Le 24, la réserve de cavalerie et le corps du maréchal Davoust se dirigèrent sur Nasielsk. L'Empereur donna le commandement de l'avant-garde au général Rapp. Arrivé à une lieue de Nasielsk, on rencontra l'avant-garde ennemie.

Le général Lemarrois partit avec deux régimens de dragons, pour tourner un grand bois et cerner cette avant-garde. Ce mouvement fut exécuté avec promptitude. Mais l'avant-garde ennemie voyant l'armée française ne faire aucun mouvement pour avancer, soupçonna quelques projets, et ne tint pas. Cependant il se fit quelques charges, dans l'une desquelles fut pris le major Ourvarow, aide-de-camp de l'empereur de Russie. Immédiatement après, un détachement arriva sur la petite ville de Nasielsk. La canonnade devint vive. La position de l'ennemi étoit bonne : il étoit retranché par des marais et des bois. Le général Kaminski commandoit lui-même. Il croyoit pouvoir passer la nuit dans cette position, en attendant que d'autres colonnes vinssent le joindre. Vain calcul ! il en fut chassé, et mené battant pendant plusieurs lieues. Quelques généraux russes furent blessés, plusieurs colonels faits prisonniers, et plusieurs pièces de canon prises. Le colonel Bekler, du 8e régiment de dragons, brave officier, a été blessé mortellement.

Passage de l'Wkra.

Au même moment, le général Nansouty, avec la division Klein et une brigade de cavalerie légère, culbutoit en avant de Kursomb les Cosaques et la cavalerie ennemie qui avoit passé l'Wkra sur ce point, et traversoit là cette rivière. Le septième corps d'armée, que commande le maréchal Augereau, effectuoit son passage de l'Wkra à Kursomb, et culbutoit les 15,000 hommes qui la défendoient. Le passage du pont fut brillant. Le 14e de ligne l'exécuta en colonnes serrées, pendant que le 16e d'infanterie légère établissoit une

vive fusillade sur la rive droite. A peine le 14e eût-il débouché du pont, qu'il essuya une charge de cavalerie, qu'il soutint avec l'intrépidité ordinaire à l'infanterie française; mais un malheureux lancier pénétra jusqu'à la tête du régiment, et vint percer d'un coup de lance le colonel, qui tomba roide mort. C'étoit un brave soldat, digne de commander un si brave corps. Le feu à bout portant, qu'exécuta son régiment, et qui mit la cavalerie ennemie dans le plus grand désordre, fut le premier des honneurs rendus à sa mémoire.

Le 25, le troisième corps, que commande le maréchal Davoust, se porta à Tykoczyn, où s'étoit retiré l'ennemi. Le cinquième corps, commandé par le maréchal Lannes, se dirigeoit sur Pultusk, avec la division de dragons Beker.

L'Empereur se porta avec la plus grande partie de la cavalerie de réserve à Ciechanow.

Passage de la Sonna.

Le général Gardanne, que l'Empereur avoit envoyé avec 30 hommes de sa garde pour reconnoître les mouvemens de l'ennemi, rapporta qu'il passoit la rivière de Sonna à Lopackzin et et se dirigeoit Tykoczyn.

Le grand-duc de Berg, qui étoit resté malade à Varsovie, n'avoit pu résister à l'impatience de prendre part aux événemens qui se préparoient. Il partit de Varsovie, et vint rejoindre l'Empereur. Il prit deux escadrons des chasseurs de la garde pour observer les mouvemens de la colonne ennemie. Les brigades de cavalerie légère de la réserve, et les divisions Klein et Nansouty pressèrent le pas pour le joindre. Arrivés au pont de Lopackzin, il trouva un régiment de hussards russes qui le gardoit. Ce régiment fut aussitôt chargé par les chasseurs de la garde, et culbuté dans la rivière sans autre perte de la part des chasseurs qu'un maréchal-des-logis blessé.

Cependant la moitié de cette colonne n'avoit pas encore passé, elle passoit plus haut. Le grand-duc de Berg la fit charger par le colonel Dalhmann, à la tête des chasseurs de la garde, qui lui prit trois pièces de canon, apès avoir mis plusieurs escadrons en déronte.

Tandis que la colonne que l'ennemi avoit si imprudemment jetée sur la droite, cherchoit à gagner la Narew pour arriver à Tykoczyn, point de rendez-vous, Tykoczyn étoit occupé par le maréchal Davoust, qui y prit 200 voitures de bagages et une grande quantité de traînards qu'on ramassa de tous côtés.

Toutes les colonnes russes sont coupées, errantes à l'aventure dans un désordre difficile à imaginer. Le général russe a fait la faute de cantonner son armée, ayant sur ses flancs

l'armée française, séparée, il est vrai, par la Narew, mais ayant un pont sur cette rivière. Si la saison étoit belle, on pourroit prédire que l'armée russe ne se retireroit pas, et seroit perdue sans bataille; mais dans une saison où il fait nuit à quatre heures, et où il ne fait jour qu'à huit, l'ennemi qu'on poursuit a toutes les chances pour se sauver, sur-tout dans un pays difficile et coupé de bois. D'ailleurs les chemins sont couverts de quatre pieds de boue, et le dégel continue. L'artillerie ne peut faire plus de deux lieues dans un jour. Il est donc à prévoir que l'ennemi se retirera de la position fâcheuse où il se trouve : mais il perdra toute son artillerie, toutes ses voitures, tous ses bagages.

Voici quelle étoit, le 25 au soir, la position de l'armée française :

La gauche, composée des corps du maréchal prince de Ponte-Corvo et des maréchaux Ney et Bessières, marchant de Bièzun sur la route de Grodno. Le maréchal Soult arrivant à Ciechanow. Le maréchal Augereau marchant sur Golymin. Le maréchal Davoust entre Golymin et Pultusk. Le maréchal Lannes à Pultusk. Dans ces deux jours nous avons fait quinze à seize cents prisonniers, pris vingt-cinq à trente pièces de canon, trois drapeaux et un étendard.

Le temps est extraordinaire ici; il fait plus chaud qu'au mois d'octobre à Paris; mais il pleut, et dans un pays où il n'y a pas de chaussées, on est constamment dans la boue.

XLVI^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Golymin, le 28 décembre 1806.

Le maréchal Ney, chargé de manœuvrer pour détacher le lieutenant-général prussien Lestocq de l'Wkra, déborder et menacer ses communications, et pour le couper des Russes, a dirigé ces mouvemens avec son habileté et son intrépidité ordinaires. Le 23, la division Marchand se rendit à Garzno. Le 24, l'ennemi a été poursuivi jusqu'à Kunsbrock. Le 25, l'arrière-garde de l'ennemi a été entamée. Le 26, l'ennemi s'étant concentré à Soldau et Mlawa, le maréchal Ney résolut de marcher à lui et de l'attaquer. Les Prussiens occupoient Soldau avec 6000 hommes d'infanterie et un millier d'hommes de cavalerie; ils comptoient, protégés par les marais et les obstacles qui environnent cette ville, être à l'abri de toute attaque. Tous ces obstacles ont été surmontés par les 69^e et 76^e. L'ennemi s'est défendu dans toutes les rues, et a été repoussé partout à coups de baïonnettes. Le général Lestocq voyant le petit nombre de troupes qui l'avoient attaqué, voulut reprendre la ville. Il fit quatre attaques successives pendant

la nuit, dont aucune ne réussit. Il se retira à Neidenbourg. Six pièces de canon, quelques drapeaux, et un assez bon nombre de prisonniers ont été le résultat du combat de Soldau. Le maréchal Ney se loue du général Wonderveidt qui a été blessé. Il fait une mention particulière du colonel Brun, du 69ᵉ, qui s'est fait remarquer par sa bonne conduite. Le même jour, le 59ᵉ a été poussé sur Lauterburg.

Pendant le combat de Soldau, le général Marchand, avec sa division, poussoit l'ennemi de Mlawa, où il eut un très-brillant combat.

Le maréchal Bessières, avec le second corps de la réserve de cavalerie, avoit occupé Biézun dès le 19. L'ennemi, reconnoissant l'importance de cette position, et sentant que la gauche de l'armée française vouloit séparer les Prussiens des Russes, tenta de reprendre ce poste; ce qui donna lieu au combat de Biézun. Le 23, à huit heures, il déboucha par plusieurs routes. Le maréchal Bessières avoit placé les deux seules compagnies d'infanterie qu'il avoit près du pont. Voyant l'ennemi venir en très-grande force, il donna ordre au général Grouchy de déboucher avec sa division. L'ennemi étoit déjà maître du village de Karmidjen, et y avoit jeté un bataillon d'infanterie.

Chargée par la division Grouchy, la ligne ennemie fut rompue: cavalerie et infanterie prussienne, fortes de 8000 h., ont été enfoncées et jetées dans les marais. Cinq cents prisonniers, cinq pièces de canon, deux étendards sont le résultat de cette charge. Le maréchal Bessières se loue beaucoup du général Grouchy, du général Rouget et de son chef d'état-major le général Roussel. Le chef d'escadron Renié, du 6ᵉ régiment de dragons, s'est distingué. M. Launay, capitaine de la compagnie d'élite du même régiment, a été tué.

M. Bourrau, aide-de-camp du maréchal Bessières, a été blessé. Notre perte est du reste peu considérable. Nous avons eu huit hommes tués et une vingtaine de blessés. Les deux étendards ont été pris par le dragon Plet, du 6ᵉ régiment de dragons, et par le fourrier Jeuffroy, du 3ᵉ régiment.

S. M. desirant que le prince Jérôme eût occasion de s'instruire, l'a fait appeler de Silésie. Ce prince a pris part à tous les combats qui ont eu lieu, et s'est trouvé souvent aux avant-postes.

S. M. a été satisfaite de la conduite de l'artillerie, pour l'intelligence et l'intrépidité qu'elle a montrées devant l'ennemi, soit dans la construction des ponts, soit pour faire marcher l'artillerie au milieu des mauvais chemins.

Le général Marulaz, commandant la cavalerie légère du

5e corps, le colonel Excelmans du 1er de chasseurs, et le général Petit, ont fait preuve d'intelligence et de bravoure.

S. M. a recommandé que dans les relations officielles des différentes affaires, on fît connoître un grand nombre de traits qui méritent de passer à la postérité; car c'est pour elle et pour vivre éternellement dans sa mémoire, que le soldat français affronte tous les dangers et toutes les fatigues.

XLVIIe BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Pultusk, le 30 décembre 1806.

Le combat de Czarnovo, celui de Nasielsk, celui de Kursomb, le combat de cavalerie de Lopaczyn ont été suivis par les combats de Golymin et de Pultusk; et la retraite entière et précipitée des armées russes a terminé l'année et la campagne.

Combat de Pultusk.

Le maréchal Lannes ne put arriver vis-à-vis Pultusk que le 26 au matin. Tout le corps de Benigsen s'y étoit réuni dans la nuit. Les divisions russes qui avoient été battues à Nasielsk, poursuivies par la 3e division du corps du maréchal Davoust, entrèrent dans le camp de Pultusk à deux heures après minuit. A dix heures, le maréchal Lannes attaqua, ayant la division Suchet en première ligne, la division Gazan en seconde ligne, la division Gudin du 3e corps d'armée, commandée par le général Daultanne, sur sa gauche. Le combat devint vif. Après différens événemens, l'ennemi fut culbuté. Le 17e régiment d'infanterie légère et le 34e se couvrirent de gloire. Les généraux Vedel et Claparede ont été blessés. Le général Treillard, commandant la cavalerie légère du corps d'armée; le général Boussard, commandant une brigade de la division de dragons Beker; le colonel Barthelmy, du 15e régiment de dragons, ont été blessés par la mitraille. L'aide-de-camp, Voisin, du maréchal Lannes, et l'aide-de-camp, Curial, du général Suchet, ont été tués l'un et l'autre avec gloire. Le maréchal Lannes a été touché d'une balle. Le 5e. corps d'armée a montré dans cette circonstance ce que peuvent des braves, et l'immense supériorité de l'infanterie française sur celle des autres nations. Le maréchal Lannes, quoique malade depuis dix jours, avoit voulu suivre son corps d'armée. Le 85e régiment a soutenu plusieurs charges de cavalerie ennemie avec sang-froid et succès. L'ennemi, dans la nuit, a battu en retraite et a gagné Ostrotenka.

Combat de Golymin.

Pendant que le corps de Benigsen étoit à Pultusk, et y étoit

battu, celui de Buxhowden se réunissoit à Golymin, à midi. La division Panin de ce corps, qui avoit été attaquée la veille par le grand-duc de Berg; une autre division qui avoit été battue à Nasielsk, arrivoient par différens chemins au camp de Golymin.

Le maréchal Davoust qui poursuivoit l'ennemi depuis Nasielsk, l'atteignit, le chargea, et lui enleva un bois près du camp de Golymin.

Dans le même temps, le maréchal Augereau arrivant de Golaczima, prenoit l'ennemi en flanc. Le général de brigade Lapisse, avec le 16ᵉ d'infanterie légère, enlevoit à la baïonnette un village qui servoit de point d'appui à l'ennemi. La division Heudelet se déployoit et marchoit à lui. A trois heures après midi, le feu étoit des plus chauds. Le grand-duc de Berg fit exécuter avec le plus grand succès plusieurs charges dans lesquelles la division de dragons Klein se distingua. Cependant la nuit arrivant trop tôt, le combat continua jusqu'à onze heures du soir. L'ennemi fit sa retraite en désordre, laissant son artillerie, ses bagages, presque tous ses sacs, et beaucoup de morts. Toutes les colonnes ennemies se retirèrent sur Ostrotenka.

Le générrl Fenerolle, commandant une brigade de dragons, fut tué d'un boulet. L'intrépide général Rapp, aide-de-camp de l'EMPEREUR, a été blessé d'un coup de fusil, à la tête de sa division de dragons. Le colonel Sémélé, du brave 24ᵉ de ligne, a été blessé. Le maréchal Augereau a eu un cheval tué sous lui.

Cependant le maréchal Soult avec son corps d'armée étoit déjà arrivé à Molati, à deux lieues de Makow; mais les horribles boues, suite des pluies et du dégel, arrêtèrent sa marche et sauvèrent l'armée russe, dont pas un seul homme n'eût échappé sans cet accident. Les destins de l'armée de Benigsen et de celle de Buxhowden devoient se termire en-deçà de la petite rivière d'Orcye; mais tous les mouvemens ont été contrariés par l'effet du dégel, au point que l'artillerie a mis jusqu'à deux jours pour faire trois lieues. Toutefois l'armée russe a perdu 80 pièces de canon, tous ses caissons, plus de 1200 voitures de bagages et 12,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Les mouvemens des colonnes françaises et russes seront un objet de vive curiosité pour les militaires. lorsqu'ils seront tracés sur la carte. On y verra à combien peu il a tenu que toute cette armée ne fût prise, et anéantie en peu de jours: et cela par l'effet d'une seule faute du général russe.

Nous avons perdu 800 hommes tués, et nous avons eu

2000 blessés. Maître d'une grande partie de l'artillerie ennemie, de toutes les positions ennemies, ayant repoussé l'ennemi à plus de 40 lieues, l'Empereur a mis son armée en quartier d'hiver.

Avant cette expédition, les officiers russes disoient qu'ils avoient 150,000 hommes; aujourd'hui ils prétendent n'en avoir eu que la moitié. Qui croire, des officiers russes avant la bataille, ou des officiers russes après la bataille?

La Perse et la Porte ont déclaré la guerre à la Russie. Michelson attaque la Porte. Ces deux grands empires, voisins de la Russie, sont tourmentés par la politique fallacieuse du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui agit depuis dix ans chez eux, comme elle a fait pendant cinquante ans en Pologne.

M. Philippe Ségur, maréchal-des-logis de la maison de l'Empereur, se rendant à Nasielsk, est tombé dans une embuscade de Cosaques, qui s'étoient placés dans une maison du bois qui se trouve derrière Nasielsk. Il en a tué deux de sa main, mais il a été fait prisonnier.

L'Empereur l'a fait réclamer; mais le général russe l'avoit sur-le-champ dirigé sur Saint-Pétersbourg.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE JANVIER.

Du samedi 10. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 50c 40c 35c 4 c 50c 60c 60c. 40c 60c 50c 40c 50c. 00c. 00c 0 c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 00f. 0c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1232f 50c 1233f 0c j. du 1er janv. 0000f. 00c.

Du lundi 12. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 76f 80c 75c 70c 65c. 70c 60c 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f. 80c 7 c. 00c. 00c
Act. de la Banque de Fr. 1233f 7 c j. du 1er janv. 000. 0000f. 00 0f

Du mardi 13. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 20c 25c. 15c 20c 15c 1 c 1 c 00c. 00c 00c 00c. 00c 00c 0c 00c 00f 0f 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 00f. 00c. 00c 00f 00c 00c. 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1233f 75f j. du 1er janv. 00c 000 f. 00c

Du mercredi 14. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f. 75f 80c 70c 75c 70c 65c 6 c. 70c 60c 50c 55c. 60c of 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 00c. 00f. 00c 000 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1230f j. du 1er janv. 00c 0000f 0 c 00f

Du jeudi 15.—C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 75f 10c 75f 74f 90c 75f 10c 75f 7 c 10c 2 c 00f 00f 00c 0 c 0 c 00c 0 c 00c 00c 00c 0c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 00c 00f. 00c 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 00 0f. 00c 0000f. 00c j. du 1er janv. 0000f 00c

Du vendredi 16. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 75f 50c 25c 40c. 30c 25c 30c 40c 35c 40c 30c 35c 40 30c 25c 20c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 72f 50c 00f 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1232f 50c j. du 1er janv. 000 f

(N°. CCLXXXVIII.)
(Samedi 24 Janvier 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

JUGEMENT DE L'AMOUR

SUR LES YEUX BLEUS ET LES YEUX NOIRS.

Un jour les beaux yeux noirs, aux vives étincelles,
Et les bleus, aux regards doux, tendres et mourans,
(Jamais plus grave objet n'intéressa les belles !)
Voulurent à la fin terminer leurs querelles,
Et que l'Amour fixât leurs rangs.
Au juge de Cythère ils présentent requête :
Ils plaident. Mes amis, c'est bien en pareil cas
Qu'il est charmant de voir plaider les avocats.
L'Amour, en bonne et grave tête,
Sur la foi des baisers, intègres rapporteurs,
Met ainsi d'accord les plaideurs :
« Les yeux noirs savent mieux briller dans une fête ;
» Les bleus sont plus touchans à l'heure du berger :
» Les yeux noirs savent mieux conquérir, ravager ;
» Les bleus gardent mieux leur conquête :
» Les noirs prouvent un cœur plus vif, mais plus léger ;
» Les bleus, un cœur plus tendre et moins prompt à changer ;
» Les noirs lancent mes traits, les bleus ma douce flamme :
» Les noirs peignent l'esprit, et les bleus peignent l'âme. »

Par M. Le Brun, *de l'Académie Française.*

K

LES SUCCÈS LITTÉRAIRES.

Toujours il faut payer la gloire.
Jadis chez les Romains jaloux,
Pour les enfans de la Victoire
Le triomphe avoit ses dégoûts.
A leur char s'attachoit l'offense.
En pompe la reconnoissance
Couronnoit leur front radieux;
Mais l'insolence et la bassesse
Aux chants de la publique ivresse
Mêloit des cris injurieux.
Ce vil et consolant usage
Au Pinde renaît d'âge en âge.
Là toujours un pouvoir ingrat
Du triomphe punit l'éclat.
Dans le cortége il pousse et guide
L'envieux, dont la voix perfide
Commence les sourdes rumeurs,
Et tous les brigands littéraires
Vendant aux haines étrangères
Leurs indifférentes clameurs (1).
Mais en vain l'audace impunie
Croit vaincre: de la vérité
L'hymne s'élève, et le génie
Entend son immortalité.

M. DE PARNY, *de l'Académie Française.*

DÉBUT DE L'ORLANDO FURIOSO,

DE L'ARIOSTE.

Je vais chanter les guerriers et les dames,
Les grands exploits, les amoureuses flammes
Des paladins généreux et courtois,
Dans notre France admirés autrefois,
Lorsque Agramant, pour venger son vieux père,
De Charlemagne implacable adversaire,
Aux Sarrasins, contre cet empereur,
Souffla le feu de sa jeune fureur.

---

(1) Vains efforts! vous ne tromperez ni vous-même, ni les autres. Le génie n'a rien à redouter *de la voix perfide de l'envieux, des indifférentes clameurs des brigands littéraires.* Mais le talent le plus heureux ne parviendra point à étouffer la voix des hommes de bien, ni les énergiques protestations de tous les gens de lettres dignes de ce nom, contre un ouvrage qui outrage à la fois la littérature, la morale et la religion.

(*Note du Rédacteur.*)

Je vous dirai ce que ni vers, ni prose,
Du fier Roland ne vous ont encor dit :
Vous saurez comment l'Amour fut cause
Que du héros le bon sens se perdit.
Vous le saurez, si la beauté cruelle
Qui dans mes sens verse un pareil poison,
De mon esprit me laisse une étincelle,
Et si l'Amour épargne ma raison.

. . . .

Roland, épris de la belle Angélique,
Pour elle avoit, par mille exploits divers,
Dans tous les coins de ce vaste univers,
Eternisé son ardeur héroïque.
Du fond de l'Inde elle l'avoit suivi;
Tous deux étoient aux confins de l'Espagne,
Lorsque Germains et Français, à l'envi,
Venoient combattre auprès de Charlemagne.

Cet empereur s'apprête à châtier
Deux rois païens qui l'osent défier;
L'Espagne s'arme à la voix de Marsile :
L'Afrique suit les drapeaux d'Agramant;
Et chacun d'eux se flatte également
Que des Français la ruine est facile.
Fort à propos Roland croyoit venir.
Mais qu'un mortel connoît peu l'avenir!

De vingt rivaux la haine opiniâtre,
Au fond de l'Inde, aux bords les plus lointains,
N'a pu jamais séparer ses destins
De la beauté dont il est idolâtre.
Mille guerriers n'ont pu la conquérir;
Et maintenant, c'est dans son pays même,
Parmi les siens, dans une cour qu'il aime,
Que ce héros la perd sans coup férir.

De l'empereur la prudence alarmée
La lui ravit pour sauver son armée;
Le fier Roland et Renaud son cousin
De même ardeur pourchassoient cette belle,
Et pouvoient bien, en se battant pour elle,
Laisser la France en proie au Sarrasin.
Sagement donc au bon duc de Bavière
Charles remit la belle aventurière.

Mais, par les lois du plus noble concours,
Pour récompense elle fut destinée
Au paladin qui, dans cette journée,
De la victoire auroit hâté le cours.
Un prix si doux invitoit à bien faire;
Et les héros sont une fois plus grands
Lorsque l'amour doit être leur salaire.
Mais le destin trahit les concurrens.

M. François (de Neufchâteau), *de l'Académie Française.*

RÉPONSE

Aux Vers de M. Le Brun, intitulés : Mon dernier mot sur les Femmes poètes.

(Voyez le Mercure du 29 novembre 1806.)

Quand Le Brun, dans ses vers heureux,
De toute femme auteur condamnant la manie,
Déplora la triste folie
Qui faisoit d'une belle un poète ennuyeux;
Dans l'antique Mythologie
Cherchant quelques appuis à son droit incertain,
A coté de Psyché, des Graces,
Aux femmes désormais il désigna leurs places.
Mais dans l'Olympe féminin
Je vois les neuf Sœurs qu'il oublie;
La Beauté, les Talens, mêlant leurs attributs,
Et la ceinture de Vénus
Près de la lyre d'Uranie.

Au Pinde, comme ailleurs, les hommes sont jaloux:
Il faut partout céder, et borner tous nos goûts
A briguer de leur choix la gloire passagère:
Ils savent que l'esprit peut défendre le cœur.
Ainsi d'un adroit adversaire
Le langage toujours menteur
Ne vante en nous que l'art et d'aimer et de plaire:
Et ce seroit une ruse de guerre
Si ce n'étoit une ruse d'auteur.

O Muses, des talens aimables
Versez le charme sur nos jours;

Bannissez loin de nous des Dieux plus redoutables :
J'implore vos présens bien moins que vos secours !
Dérobez à l'Amour la douce rêverie
Qui remplit des beaux ans les dangereux loisirs ;
D'un cœur né pour aimer soyez les seuls plaisirs,
Et trompez-le du moins sur l'emploi de la vie.

Ah ! lorsque de leurs dons nous comblant à la fois
La Beauté, l'heureuse Jeunesse
Appellent des plaisirs la dangereuse ivresse,
Souvent de la raison nous négligeons la voix ;
Ne parlez pas alors et d'étude et de gloire ;
Elle offriroit en vain ses brillantes faveurs :
Songe-t-on au moyen d'occuper la mémoire
Si l'on peut d'un regard occuper tous les cœurs ?
A de si vains succès quand l'âge en vain s'oppose,
Quand la Gloire à nos yeux offre un nouvel attrait,
Toute femme en soupire, et place avec regret
Les lauriers sur un front où se fane la rose.
Par l'ordre d'un destin jaloux,
La Beauté détrônée a perdu sa puissance ;
Mais l'esprit peut encor d'un empire aussi doux
Lui rendre l'heureuse espérance ;
Et l'Hippocrène alors pour nous
Est la fontaine de Jouvence.

Toujours humble dans nos projets,
N'allons point, en Muses hardies,
Disputer aux mâles Génies
Les chants de gloire et les vastes sujets ;
Mais du moins mon sexe réclame
Les sujets simples et touchans :
Qui peut mieux parler qu'une femme
Le langage des sentimens ?
Leur plume tour-à-tour et sensible et légère,
Sut immortaliser Corinne et Deshoulière :
Du Pinde leur domaine osez les rappeler.
Semblable à ces peuples barbares
Qui de leurs paradis bizarres
Vouloient, dit-on, nous exiler,
Le zèle ardent qui vous enflamme
Au même sort nous asservit :
On peut bien contester une ame
A qui l'on refuse l'esprit.

O siècles de chevalerie,
Siècles d'amour et de vertus,
Que toute femme un peu jolie
Regrette en son ame attendrie,
Et qu'en France on ne verra plus,
Qui de Mars soumis à Vénus
Nous retraçoient l'allégorie !
Alors, inspirant les héros,
De leurs combats, de leurs travaux
Nos regards étoient le salaire :
A ceux qui commandoient par le droit de la guerre,
Nous commandions par droit d'amour.
Règne aimable, heureux temps disparus sans retour !
Mon sexe est soumis à son tour.
Mais contre un arrêt tyrannique
De l'empire lettré nous invoquons les lois ;
Et l'on sait que toujours l'égalité des droits
Fut celle de sa république.

Auteurs, vous ne permettrez pas
Qu'un réformateur monarchique,
De ce gouvernement changeant la forme antique,
Introduise dans nos Etats
Les abus de *la loi salique.*

Madame DE VANNOZ.

ENIGME.

Qui, sans rire, pourroit ouir mon aventure ?
Une barbare main me tranche insolemment,
Pour me remettre où la nature
Avoit fixé mon logement.

LOGOGRIPHE.

Je suis comme une pépinière
D'où l'on tire différens plans.
Quand on a dans mon sein accompli sa carrière,
On me quitte, et j'en perds quelques-uns tous les ans.
Je suis fertile en moi, mais mon nom est stérile :
On y trouve pourtant le Dieu modérateur
Qui d'un clin-d'œil excite, et peut rendre tranquille
De la terre et des eaux le régiment grondeur.

CHARADE.

Mon tout ne vaut pas mon premier ;
Mais tel brilla souvent paré de mon dernier,
Qui fut bientôt réduit à prendre mon entier.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Vaisseau.*
Celui du Logogriphe est *Poiston.*
Celui de la Charade est *Cou-rage.*

Lettres choisies de Voiture, Balzac, Montreuil, Pélisson et Boursault; précédées d'un Discours préliminaire et de Notices sur ces écrivains. Deux vol. in-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 17; et chez *le Normant*.

(Ier. Extrait.)

Nous ne nous occuperons, dans ce premier extrait, que des lettres de Voiture et de Balzac. L'influence de ces deux auteurs sur le goût de leur temps, les services qu'ils ont pu rendre à la langue française, nous paroissent exiger une attention particulière.

L'éditeur auroit bien mérité de la littérature, s'il n'eût présenté le choix qu'il a fait qu'avec des observations dictées par une saine critique; mais il s'est éloigné de cette marche sage et prudente; et, soit dans le dessein de soutenir un paradoxe nouveau, soit dans l'espoir de procurer un succès assuré à son édition, il ne met aucune restriction aux éloges qu'il prodigue à Voiture et à Balzac. Il annonce donc ce Recueil comme un livre classique. Selon lui, le bon ton ne se trouve que dans ces deux auteurs: madame de Sévigné ne peut être un modèle de style épistolaire que pour les femmes. « On » *étale*, dit l'éditeur, et on *multiplie sans relâche* les Recueils » précieux de madame de Sévigné, et de quelques autres » femmes illustres : c'est offrir aux femmes le style qui leur » sied; c'est les garantir de celui de nos dames qui se font » hommes. A la bonne heure; mais, encore une fois, leurs » plumes faciles et molles seroient, en des mains viriles, » comme les fuseaux d'Omphale entre les doigts d'Hercule. »

L'éditeur, dans le commencement de cette phrase, paroît avoir de l'humeur de ce que l'on réimprime souvent les Lettres de madame de Sévigné. La figure qu'il emploie n'est rien moins que juste, et ne peut convaincre que ceux qui se paient d'une *pointe* ou d'un bon mot. D'abord, il est faux que la *plume* de madame de Sévigné soit toujours *molle* : le peu de mots qu'elle dit sur la mort de Louvois, l'éloge qu'elle fait de M. de Turenne après l'accident qui priva la France de ce héros, ont toujours été considérés comme des morceaux sublimes; et la plume qui a tracé ces grandes images ne seroit

pas déplacée dans *des mains viriles*. Ensuite, lorsque les gens de goût ont cru devoir proposer les Lettres de madame de Sévigné comme un modèle, même aux hommes qui veulent s'exercer dans le genre épistolaire, ils n'ont jamais prétendu qu'on imitât ni ses pensées, ni ses expressions. Son amour excessif pour sa fille, ses réflexions légères, ses petits contes de société, seroient déplacés dans toute autre personne qu'elle. En recommandant ses Lettres comme un modèle, on s'est donc borné à en prescrire l'étude, pour n'écrire que d'après le caractère qu'on a, pour éviter toute espèce d'affectation, pour conserver dans le style épistolaire ce tour naturel, cette facilité de passer d'un objet à un autre, et de prendre tous les tons : qualité qui distingue la conversation des personnes bien élevées. Les lettres particulières ne sont que la conversation écrite : si l'on s'éloigne de sa rapidité et de son aisance, si l'on y substitue l'emphase et la prétention, on manque aux règles du goût; et, au lieu d'un entretien libre que l'on avoit promis au lecteur, on ne lui donne que des traités de politique, de morale ou de littérature trop peu étendus pour être utiles et intéressans, et trop longs, trop sérieux, trop travaillés pour procurer le plaisir que l'on attend d'une correspondance familière. Personne n'a jamais révoqué en doute que Voiture et Balzac n'aient eu ces défauts, quoique dans un genre différent, comme on le verra ci-après. Pourquoi donc l'éditeur offre-t-il leurs Lettres comme des modèles de style épistolaire qui doivent faire abandonner aux hommes l'étude des Lettres de madame de Sévigné? S'il se fût borné à les proposer comme les premiers efforts que fit la prose française pour se perfectionner, s'il en eût indiqué la lecture aux personnes déjà instruites, afin d'y démêler les traces de l'élégance propre à notre idiome; si, après avoir condamné sans indulgence tout ce qui tient au faux goût des sociétés d'alors, il eût fait valoir quelques morceaux où ces défauts ne se trouvent point, alors son Recueil auroit été aussi utile pour les jeunes gens qu'il peut leur être nuisible tel qu'il est.

L'éditeur, pour relever Voiture et Balzac, se sert d'un moyen peu adroit. Il ne craint pas de rabaisser le mérite des Lettres Provinciales, considérées avec raison comme le premier chef-d'œuvre de la prose française. Attribuant à l'esprit de parti le jugement qu'on en a porté, jugement qu'il prétend ne dater que du milieu du 18e siècle, il s'exprime ainsi : « C'est Voltaire qui a *donné la vogue* à Pascal.... Mais » parmi ses jugemens, en général pleins de goût, il en est » plus d'un que la malice a dicté. Telle est *l'exagération* » qu'il a mise à louer les Lettres de Pascal, et l'opinion qu'il

» a su accréditer, en faisant regarder les Provinciales non-
» seulement comme un excellent modèle, ce qui est vrai,
» mais comme le premier qui ait paru en prose française,
» et avant lequel il ne faut rien chercher d'irréprochable. »

On doit être bien convaincu de l'ignorance de ses lecteurs quand on hasarde un tel jugement. Presque toutes les propositions avancées par l'éditeur manquent de vérité. Cela peut être prouvé jusqu'à l'évidence en très-peu de mots.

Les Lettres Provinciales parurent d'abord successivement; elles furent lues avec l'avidité que peut faire naître un ouvrage de circonstance. Quand elles furent réunies en corps d'ouvrage, on en sentit encore mieux le prix. Malgré le crédit des nombreux partisans des Jésuites, elles eurent une multitude d'éditions; on les traduisit en plusieurs langues; elles devinrent même la lecture des personnes les moins familiarisées avec les matières théologiques. Une anecdote racontée par madame de Sévigné suffira pour prouver que ce n'est pas M. de Voltaire qui a donné la *vogue* aux Provinciales, et que si l'on trouve de *l'exagération* dans les louanges qu'il leur prodigue, il faut adresser encore de plus grands reproches à Boileau, qu'on n'accusera cependant pas de manquer de goût.

Ce poète dînoit chez M. de Lamoignon, où se trouvoient l'évêque de Troyes, l'évêque de Toulon, Corbinelli, le Père Bourdaloue et son compagnon (1). La conversation s'engagea sur les *anciens* et les *modernes*, sujet alors très à la mode par les disputes de Boileau et de Perrault. « Despréaux, continue
» madame de Sévigné, soutint les anciens, à la réserve d'un
» seul moderne qui surpassoit, à son goût, et les vieux et les
» nouveaux. Le compagnon du Père Bourdaloue, qui faisoit
» l'entendu, et qui s'étoit attaché à Despréaux et à Corbinelli,
» lui demanda quel étoit donc ce livre si distingué dans son
» esprit ; il ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit :
» *Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je passe*
» *toute la nuit à le lire*. Despréaux lui répondit en riant :
» *Ha, monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis*
» *assuré !* Le Jésuite reprend, et presse Despréaux de nommer
» cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotal*
» *riso amaro*. Despréaux lui dit : *Mon Père, ne me pressez*
» *point*. Le Père continue; Despréaux le prend par la main,
» et, le serrant bien fort, lui dit : *Mon Père, vous le voulez,*
» *eh bien, c'est Pascal!* »

M. de Voltaire en a-t-il jamais autant dit de Pascal? Et ne

---

(1) Un Jésuite n'alloit jamais seul dans le monde : quand il sortoit, il avoit avec lui un de ses confrères qu'on appeloit son *compagnon*.

voit-on pas que l'opinion de Despréaux sur ce grand écrivain lui étoit encore plus favorable que celle de l'auteur du Siècle de Louis XIV. Il est vrai qu'emporté par la chaleur de la dispute, et peut-être poussé par le desir secret de déconcerter un Jésuite présomptueux, Boileau alla plus loin qu'il ne vouloit; mais, en rabattant quelque chose du jugement porté par lui chez M. de Lamoignon, il n'en reste pas moins démontré que le législateur du goût avoit l'admiration la plus vive pour les Provinciales : sentiment qu'il partageoit avec ses contemporains, si l'on en croit les Mémoires du temps.

Sans doute il avoit paru quelques bons morceaux en prose française avant les Provinciales, mais il n'existoit pas d'ouvrage irréprochable. La traduction de Quinte-Curce par Vaugelas (1), qui avoit coûté à son auteur trente années de travail, les Remarques de ce grammairien sur la langue française, les Observations de Ménage, les Sentimens de l'Académie sur le Cid, et quelques autres écrits, étoient les seuls ouvrages en prose qui pussent faire prévoir l'essor que prendroit bientôt notre littérature. Mais on y trouva ensuite de grands défauts, soit de goût, soit de diction, et aucune de ces productions ne devint livre classique.

Dans tous les ouvrages de ce temps-là, on voit la langue faire des efforts timides pour se perfectionner. L'impulsion donnée par Voiture et Balzac pouvoit être dangereuse; et les bons esprits de cette époque auroient probablement été obligés d'y céder, si le génie de Pascal n'eût renversé cette barrière qui nous séparoit de la bonne route. Rejettant loin de lui l'emphase et l'affectation de ses prédécesseurs, et n'employant que les armes de la raison et du goût, il sut réunir dans un seul ouvrage tous les genres d'éloquence.

L'opinion étant formée depuis long-temps sur Voiture et Balzac, il n'y avoit, comme nous l'avons dit, aucun inconvénient à faire un choix de leurs meilleurs morceaux, en ayant le soin de relever les fautes de goût qui s'y trouvent encore. Un Recueil de ce genre auroit eu l'avantage d'indiquer l'origine de plusieurs alliances de mots consacrés, de montrer les acceptions anciennes données à certaines expressions, et de faciliter la connoissance des premiers progrès de la langue française; mais il ne falloit pas, comme l'a fait l'éditeur, proposer Voiture et Balzac comme des modèles de style épistolaire.

Il y a une différence essentielle entre ces deux auteurs : nous ne ferons qu'indiquer leur caractère principal.

---

(1) Cette traduction a été corrigée par l'abbé Dinouart : ainsi retouchée, elle passe, avec raison, pour un des monumens les plus précieux de la langue française.

Voiture cherche tous les raffinemens d'une politesse exquise, et cette intention le porte souvent à s'exprimer d'une manière peu naturelle lorsqu'il parle des objets les plus familiers. C'est le ton de l'hôtel de Rambouillet si bien tourné en ridicule, par Molière, dans *les Précieuses* et *les Femmes savantes*. Il court après l'esprit, et, quoiqu'il en ait beaucoup, sa prétention à être toujours brillant, l'entraîne nécessairement à des rapprochemens forcés et à des saillies mal amenées. Sa figure favorite, et celle dont il se sert jusqu'à la satiété, est l'ironie. Il se permet toutes les exagérations imaginables, et croit pouvoir les faire passer en ne les donnant que comme des plaisanteries. Cette figure, employée à propos, peut être agréable quelquefois; mais quand, ainsi que Voiture, on l'emploie sans cesse, et toujours avec les mêmes formes, on ne peut manquer de fatiguer et d'ennuyer ses lecteurs.

Balzac, encouragé par le succès des lettres de Voiture, voulut courir la même carrière; mais le caractère de son esprit lui fit prendre une route différente. Il exagère autant que Voiture; et, malheureusement, ses exagérations sont presque toujours sérieuses. Il est trop connu par ses hyperboles outrées, pour que nous essayions de donner une idée de ce défaut qui lui est particulier. Cependant Balzac mérite d'être distingué pour plus d'une qualité estimable. Doué d'un esprit élevé, il a donné les premiers exemples du tour oratoire dans la langue française. Son style a de la noblesse et du nombre : on remarque dans quelques morceaux une clarté majestueuse et une dignité calme qui paroissent avoir été étudiées avec fruit par le célèbre Buffon. Sa morale, du reste, est beaucoup plus pure que celle de son maître.

On voit donc qu'il étoit possible de tirer de ces deux écrivains un petit nombre de fragmens dignes de la belle époque qu'ils ont précédée; mais le choix devoit être sévère, et l'éditeur devoit s'imposer le travail d'un critique pointilleux. Il y a dans Voiture et dans Balzac tant de beautés fausses, capables d'éblouir les jeunes gens, qu'on ne pouvoit trop s'efforcer de les prémunir contre ce *clinquant*.

Le travail de l'éditeur devoit avoir aussi pour objet de faire remarquer les changemens qui ont eu lieu dans l'acception de quelques mots : ce travail, en facilitant l'intelligence de nos anciens auteurs, auroit eu encore l'avantage de marquer les progrès de la langue française. Nous donnerons une légère idée de ce que nous aurions exigé de l'éditeur sous ce rapport.

Voiture s'exprime ainsi : « L'affection dont je vous *ai honoré* toute ma vie. » On croiroit que l'auteur parle à son

inférieur; au contraire il s'adresse à un maréchal de France, et lui fait entendre que son affection est une preuve de son respect. *Bien faire à quelqu'un* vouloit dire alors *lui faire du bien.* Voiture dit au duc de la Trimouille: « Vous ne vous lassez point de *me bien faire.* » C'est comme si l'auteur avoit dit: « *Vous ne vous lassez pas de me faire du bien.* On trouve aussi quelquefois dans Voiture des tournures qui blessent la syntaxe adoptée depuis; par exemple: « Cela m'a *arrêté* long-temps *de vous écrire.* On ne dit plus *arrêter de faire quelque chose.*

Le mot *ressentiment* n'exprimoit pas seulement *colère, souvenir d'une injure,* il exprimoit aussi *reconnoissance, souvenir d'un bienfait, d'un service.* Balzac, en parlant des grands seigneurs qui oublient les services qu'on leur a rendus, les appelle des *grands sans ressentiment.* Le mot *dévotion* signifioit aussi *dévouement.* Balzac, dans une lettre à M. Bouthilier, surintendant des finances, s'exprime ainsi: « Je vous pro- » teste avec le zèle et la *dévotion* d'une ame sensiblement » obligée, etc. »

L'éditeur employant tous les moyens de faire valoir les auteurs qu'il nous présente comme des modèles, ne se borne pas à rabaisser Pascal, il rabaisse aussi Boileau.

« Boileau, dit-il, de *qui la prose ne valut jamais la leur,* » a été cause par ses deux plaisantes lettres écrites à M. de » Vivonne, sous leur nom, qu'on a cru que la plume de ces » deux auteurs *mettoit* partout la *surcharge* du style empha- » tique que Boileau leur a prêté. Ce même Boileau, plus » jeune, avoit mis Voiture *au rang d'Horace.* On a encore » cru, d'après Voltaire, qu'il en avoit appelé de cette opinion » comme d'un ridicule. »

C'est la première fois qu'on s'est avisé de dire que la prose de Boileau ne valoit pas celle de Voiture et de Balzac. Il est vrai que dans le 18e siècle, quelques mauvais critiques, entr'autres l'abbé Trublet, ont cru trouver des fautes dans une préface de Boileau, dont le tour naturel ne plaisoit pas à l'esprit raffiné de ces élèves de Fontenelle; mais ces critiques étoient encore loin d'établir même un parallèle entre l'auteur de l'Art poétique, et des écrivains tels que ceux dont nous nous occupons. L'éditeur a sans doute oublié que la traduction de Longin auroit assuré à Boileau une place distinguée parmi les prosateurs, si d'ailleurs il ne s'étoit pas mis par ses chefs-d'œuvre au premier rang des poètes.

Il est certain qu'il s'est repenti d'avoir assigné au prosateur français une place trop honorable; mais ce n'est point M. de Voltaire qui a répandu ce bruit; c'est l'auteur de l'Art poétique

lui-même qui a cru devoir appeler de son premier jugement, en composant les deux lettres à M. de Vivonne, où il tourne en ridicule le style de Voiture et celui de Balzac. L'éditeur prétend que Boileau leur a *prêté* la *surcharge du style emphatique*: on va voir par quelques rapprochemens si ce reproche est fondé, et si, au contraire, le critique n'a pas saisi parfaitement la manière des auteurs dont il a voulu s'amuser. Pour que l'éditeur n'ait aucune réclamation à faire, on choisira les objets de comparaison dans les lettres même qui ont fixé son choix.

Le duc de Vivonne étoit entré au milieu des plus grands dangers dans le phare de Messine, et avoit porté à propos des vivres dans cette ville, que la famine menaçoit. Comme le duc étoit fort gai, Boileau imagina de supposer qu'il avoit trouvé sous son chevet en s'éveillant, deux lettres, l'une de Voiture, l'autre de Balzac, datées des Champs-Elysées. Il les envoya au duc, qui en rit beaucoup. Voici un passage de la lettre attribuée à Voiture:

« A voir de quel air vous courez la mer Méditerranée, il » semble qu'elle vous appartienne tout entière. Il n'y a pas à » l'heure qu'il est dans toute son étendue, un seul corsaire en » sûreté; et pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi » vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous avons ici » les César, les Pompée et les Alexandre; ils trouvent tous » que vous avez attrapé leur air dans votre manière de com- » battre. Sur-tout César vous trouve très-César. Il n'y a pas » jusqu'aux Alaric, aux Genseric, aux Théodoric, et à tous » ces conquérans en *ic* qui ne parlent fort bien de votre » action; et dans le Tartare même, il n'y a point de diable, » Monseigneur, qui ne confesse ingénument qu'à la tête » d'une armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. »

En comparant ce fragment avec celui d'une véritable lettre de Voiture au cardinal de la Valette, on se convaincra que Boileau l'a très-bien imité, et ne lui a rien *prêté* de trop fort.

« Il est vrai, Monseigneur, dit Voiture, que toutes les fois » que je m'imagine de vous voir, avec huit ou dit mestres » de camp à l'entour de vous, j'ai pitié de Térence, de » Virgile et de moi; je plains extrêmement ceux qui desirent » ici que vous vous souveniez souvent d'eux; et je suis » assuré qu'il n'y a pas de si petit bastion dans votre place » qui ne vous soit plus considérable, et que vous n'aimiez » beaucoup plus que moi. Toutefois je n'osois pas en mur- » murer: je considérois qu'il y avoit quelques personnes qui » avoient plus de droit de s'en plaindre, et je ne voulus pas » avoir de différend avec un homme que l'on dit qui peut

du reste, ami des arts, et grand admirateur de la nature. Pour le faire connoître, nous parcourrons avec lui quelques-uns des pays qu'il visite; nous voyagerons le plus rapidement que nous pourrons sur ses traces; et, comme nous profiterons souvent de ses observations, il nous permettra de lui témoigner notre reconnoissance en lui faisant aussi part des nôtres.

« A peine, dit-il, commencions-nous à sortir de la tristesse, » où de pénibles adieux nous avoient plongés; nous étions déjà » dans la forêt de Senart, jadis l'effroi des voyageurs. » Il y a quelque chose d'inutile dans ce début. Tout le monde sait que, lorsqu'on va un peu vite, on arrive bientôt de Paris dans la forêt de Senart. Mon premier sentiment a donc été comme le sien, un sentiment pénible: j'ai craint qu'il ne perdît beaucoup de temps sur sa route; mais je me suis rassuré quand j'ai vu que, dès la huitième page, nous avions passé Châlons, et nous étions déjà à Tournus: « Tournus, qui a donné le jour à » l'immortel Greuze, le créateur du drame dans la pein- » ture, et l'égal des plus grands peintres d'histoire par l'or- » donnance et le pathétique de ses compositions. » Cela est-il bien juste? *Greuze le créateur du drame dans la peinture!* Et que dira-t-on du Poussin? *Greuze l'égal des plus grands peintres d'histoire!* J'avois bien d'autres exclamations à faire; mais j'ai songé qu'il y avoit diverses sortes de *pathétiques;* et comme celui de notre voyageur ressemble assez à celui de Greuze, lequel est, comme on sait, du pathétique un peu maniéré; comme d'ailleurs ils ont à-peu-près le même genre de beautés et de défauts, j'ai cru qu'il ne falloit pas s'étonner de trouver dans l'ouvrage de l'un, l'éloge exagéré des ouvrages de l'autre.

A Mâcon il n'y a rien à voir, et à Lyon il y a d'abord son histoire à apprendre. Cette histoire est un peu hors d'œuvre; et quoique l'auteur passe assez rapidement sur tous ses détails, je n'ai pas été fâché de voir qu'il passoit plus rapidement encore sur *les siècles où le fil incertain de l'histoire est trop souvent trempé dans le sang.* A ce propos, je me permettrai de lui faire observer que du *fil* est une petite chose, et que *du sang* en est une très-grande. Quelle espèce de sentiment a-t-il donc voulu exciter, en nous montrant *du fil* trempé dans *du sang?* Si c'est celui de l'horreur, il s'est trompé; et je l'avertis qu'il réussit mieux à exprimer les sentimens doux. Par exemple, j'aime à l'entendre nous dire qu'il fut bien reçu de M. Saget, « qui joint aux dons de la fortune le rare talent d'en bien » user. Sa table, ajoute-t-il, est toujours ouverte à ses amis, » et particulièrement aux *pauvres* chanoines de Lyon, qui

» l'appellent

DE LA SE

» l'appellent leur doyen : ils pourroient l'appeler leur père, » puisqu'il leur en tient lieu. » On se plaint avec raison de rencontrer trop souvent de pareils détails dans nos livres modernes. Cependant, s'il y a deux sentimens dont l'expression soit presque toujours agréable, et ne soit presque jamais déplacée, ce sont l'amitié et la reconnoissance; et ce sont eux sans doute, qui, unis à la vérité, ont, en cette occasion, inspiré notre voyageur.

A Chambéry, il fut reçu *par un prélat respectable, le plus aimable et le meilleur des hommes.* On croit reconnoître à ce portrait M. de Mérinville, ancien évêque de Dijon, alors évêque de Chambéry, et actuellement chanoine de Saint-Denis. Là, il vit Pie VII, *qui venoit ajouter le sceau de la religion au sceau de la victoire.* Il fut témoin de *l'enthousiasme et de la vénération de tout un peuple se précipitant sur son passage :* il entendit *le saint pontife, disant à la garde qui l'entouroit, comme autrefois Jésus-Christ à ses apôtres : « laissez-les approcher, n'éloignez pas les enfans de leur père.* » Ces détails sont intéressans, quoiqu'ils ne rappellent que ce qu'on a vu partout. Pourquoi l'auteur a-t-il gâté son ouvrage par des tableaux d'un genre si différent, et qui forment avec celui-ci un si grand contraste ?

Etant à Chambéry, il n'a pu se dispenser, à ce qu'il a cru, d'aller *aux Charmettes*, et nous l'y suivrons. Mais falloit-il qu'à propos des Charmettes, *où Jean-Jacques-Rousseau, passa, s'il faut l'en croire, le temps le plus heureux de sa vie*, et si on croit la vérité, des années dont le souvenir pèsera éternellement sur sa mémoire, falloit-il qu'il citât un long passage *des Confessions ?* Etoit-il obligé de terminer ce passage par une réflexion qui semble l'approuver. « Selon » moi, dit-il, rien ne prouve mieux la grandeur et les hautes » destinées de l'homme que ce privilége d'attacher tant d'in- » térêt aux lieux qui furent témoins de son passage sur la » terre. » A quoi bon rappeler en cette occasion *la grandeur et les hautes destinées de l'homme ?* Est-ce niaiserie, est-ce inadvertence ? Quoi ! à propos de Jean-Jacques et de la vie qu'il menoit en ce lieu avec madame de Warens ! Il est donc vrai qu'avec de l'esprit, même assez de bon sens, même avec les plus solides principes, on n'est pas à l'abri, pour peu qu'on soit inconsidéré, de dire des choses pour le moins bien singulières. Rien ne montre mieux, selon moi, la légéreté de quelques honnêtes gens de notre siècle, que cette réflexion d'un honnête homme à propos d'un tel lieu et d'un tel homme, d'un lieu où les sentimens les plus respectables, l'amitié, la reconnoissance, j'ai presque dit l'amour

filial, furent si indignement profanés, d'un homme qui se fit une sorte de gloire de les avoir foulés aux pieds, et qui publia tous les détails de sa conduite en ce même lieu avec une si scandaleuse effronterie.

Détournons nos regards : hâtons-nous de suivre notre voyageur à la Grande-Chartreuse. « L'aspect, dit-il, de ce saint établissement conquis sur la nature, prêt à rentrer dans le chaos » d'où ses fondateurs l'avoient tiré ; le souvenir des pieux disciples de Bruno, qui, dans ce désert inaccessible aux hommes » se vouoient à la prière et à la méditation ; la profondeur du » silence que rien n'interrompoit, et qui n'étoit plus, comme » autrefois, celui de la pénitence, mais celui de la destruction ; tout jeta dans notre ame un douloureux sentiment de mélancolie. Nous entrâmes ; nous traversâmes la » cour et le cloître ; nous cherchâmes le prieur : nous ne » trouvâmes à sa place qu'un régisseur, dont l'air sombre et » farouche repoussoit l'hospitalité. Nous visitâmes l'église » ensevelie sous des décombres ; nous parcourûmes une » galerie le long de laquelle régnoient les cellules des Chartreux : toutes étoient vides, excepté une. Nous frappâmes » à la porte : dom Paulin ouvrit. Nous lui fîmes plusieurs » questions ; il n'y répondit point. Fidèle à ses statuts, malgré » sa démence, il jeûne, il prie, il garde le silence, et il conserve ses habits. Je le contemplai avec vénération ; je crus » voir un monument : ce malheureux avoit survécu à son » ordre et à lui-même. »

C'est ainsi qu'écrit notre voyageur, quand c'est le sentiment qui dirige sa plume : alors ses tableaux sont touchans, et toutes les couleurs en sont vives et naturelles. Mais il n'en est pas de même quand c'est sa raison : alors ses réflexions manquent quelquefois de justesse, et ses pensées semblent avoir quelque chose de faux. On va s'en convaincre. A la Chartreuse de Pommier, « nous ne trouvâmes, dit-il, aucune » trace de sa première destination. Des marchands de Genève » ont remplacé les enfans de saint Bruno. Nous le savions » avant d'y aller ; et cependant nous fûmes frappés de ce » changement, comme si nous l'avions ignoré. Le cœur » humain ne peut se défendre d'une secrète impression de » tristesse, à la vue des asiles sacrés de la religion, convertis en des usages profanes : *Il faut du temps pour que » la raison approuve ce que le sentiment condamne.* » La pensée qui termine ce passage ne me paroît pas exacte. J'appelle *sentiment* ce mouvement rapide, qui, indépendamment de toute réflexion, nous entraîne vers ce qui est juste, et sur-tout vers ce qui est bon et ce qui est beau. Le

sentiment ainsi entendu ne sauroit être en opposition avec la raison. Pour tout homme qui a un esprit éclairé et un cœur droit, ce sont deux guides également sûrs, et qui ne le tromperont jamais; il me semble même que s'ils paroissoient se contredire, ce seroit la raison qu'il faudroit condamner: en ce cas, ce n'est point elle qui auroit parlé; c'est son fantôme: le sentiment a toujours la raison pour lui.

Le voyageur retourne à Lyon, où il s'embarque sur le Rhône pour aller à Avignon, et de là à Nîmes, à Montpellier, à Toulouse; d'où il passe en Provence, où il visite Aix, Marseille, Toulon, Nice, etc. Puis il revient encore sur ses pas pour aller à Genève, et vers les montagnes qui sont comme le terme de son voyage. Partout il observe rapidement, mais avec le coup d'œil d'un homme d'esprit; c'est-à-dire, que ses observations sont souvent légères, quelquefois même un peu fausses, et ordinairement assez justes. Tâchons de donner une idée de cette manière d'observer: nous pouvons assurer que, dans son livre, si elle n'instruit pas, au moins elle amuse.

En passant sous le pont du Saint-Esprit, il s'est aperçu que ce passage étoit absolument sans danger. « Le Rhône, » dit-il, au-dessus de ce pont, est agité par de violens tour» billons, et se divise en plusieurs courans rapides. Tout » l'art des bateliers consiste à en saisir un qui les dirige au » milieu d'une arche; et ils sont tellement accoutumés à » cette manœuvre, qu'on n'entend jamais parler d'accidens » qui n'aient pour cause ou leur ivresse ou les ténèbres. Or, » *comme il est facile* de se prémunir contre ces deux incon» véniens, on peut affirmer que cette traversée n'offre aucun » danger réel. » Je n'ai jamais entendu parler de ces *violens tourbillons*, ni de ces courans rapides. Le Rhône, dans cette partie de son cours, est tout entier entraîné avec une impétuosité telle, que si les bateliers ne prenoient bien juste, et de très-loin, leurs mesures, toute autre précaution, toute habileté seroit inutile. La direction une fois donnée au bateau, il faut qu'ils la suivent: ils se seroient brisés contre les piliers du pont avant qu'ils se fussent seulement aperçus de leur erreur. En ajoutant ces petits détails à ceux que donne notre voyageur, je ne vois pas que le danger contre lequel il veut nous rassurer soit absolument nul; et quant à ces *inconvéniens* qu'il est facile de prévoir, par exemple, un verre de vin que les bateliers auroient pris de trop, j'admire sa confiance.

Le nom seul d'Avignon rappelle le vent impétueux qui la désole pendant une grande partie de l'année. L'auteur en fait

un portrait peu flatté, et qui n'est que trop ressemblant. Mais ce n'étoit pas tout que d'être vrai, il falloit encore être juste, et ne pas charger *le mistral* de tous les torts de la bise. Dans cette ville, le nom même du mistral est à peine connu; c'est la bise qui occupe sa place, et elle l'occupe très-bien.

On voit partout la description du *pont du Gard*, et des *arènes* de Nîmes, et de sa *maison carrée*; il me semble que c'est une assez bonne raison pour qu'on ne la voie pas ici. J'aime mieux en citer une autre que notre auteur fait à propos de Montpellier, et qu'il assure être fort exacte. Je ne dirai point d'abord ce qu'il y a prétendu décrire : je la propose ici comme une énigme à deviner, et dont je ne donnerai le mot qu'à la fin. Il s'agit d'un lieu où on se réunit comme au spectacle : « C'est là qu'en hiver, une fois par semaine, » se donne un grand bal, précédé d'un concert in-promptu » et d'une comédie d'amateurs. Lorsque ces derniers se sont » égayés pendant deux ou trois heures aux dépens de l'as- » semblée, on enlève à la hâte les bancs des musiciens, la » scène et les décorations du théâtre. Le bal commence, » et, durant toute la nuit, on se mêle, on se choque, on » se prend sans se connoître, on se quitte sans s'être dit » un mot. La musique, la comédie, le bal, ne sont pas les » seules ressources de ces établissemens. On y trouve tous les » journaux, et une bibliothèque assortie au goût des habitans. » *Telle est la peinture d'un Lycée de province* (1).

Heureuses les provinces! Si j'essayois de décrire un lieu où l'incrédulité proclame tous les jours ses sophismes, le mauvais goût ses arrêts burlesques, et la philosophie toutes ses absurdités; où dans une salle, qu'on a décorée de tous les attributs des sciences et des arts, on affecte de soutenir avec une audace qu'on appelle de la franchise, toutes ces opinions qui replongent, comme nous l'avons déjà vu, les peuples dans la barbarie; un lieu où on se rassemble sous le prétexte d'honorer les grands hommes de notre littérature, et où l'on calomnie en effet les institutions qui les formèrent, et les lois sous la protection desquelles ils se sont élevés; où on attaque tous leurs principes, en ne parlant jamais que de soutenir la vérité; et où les précautions sont si bien prises, pour empêcher toute vérité d'approcher, que les applaudissemens n'y sont jamais plus nombreux que dans ces momens où les paradoxes du professeur insultent avec la plus grande évidence à la vérité elle-même, à la croyance de tous les siècles, et à l'expérience de toutes les nations.... Si je décrivais un tel lieu, y a-t-il dans

(1) L'auteur prévient que par *Lycée*, il faut entendre *Athénée*.

tous nos départemens quelque Œdipe qui se flattât de le reconnoître? Et dans Paris même, n'est-ce pas au Palais-Royal ou dans ses environs qu'on le chercheroit, en supposant qu'il pût se trouver?

Revenons à notre sujet. Danser, chanter, jouer la comédie, sont, par elles-mêmes, des choses très-innocentes, et c'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire dans un Athénée : celui de Montpellier pourroit à cet égard servir de modèle à bien d'autres. Mais l'auteur a cru que l'éloge de son Athénée suffiroit à celui de Montpellier, et en cela il s'est trompé. J'aurois voulu qu'il n'eût point dit que cette ville n'a presque rien de remarquable, et sur-tout qu'elle ne renferme aucun monument des arts; car une ville où l'on trouve une place comme celle du *Peyrou* ne mérite assurément pas ce reproche. Cette place, d'où on découvre, tout à-la-fois, la mer, les Alpes et les Pyrénées (circonstances que l'auteur auroit bien dû ne pas oublier), seroit devenue, sans la révolution, l'une des plus remarquables de l'Europe. « La statue de Louis XIV, dit » notre voyageur lui-même, décoroit autrefois cette place, et » on avoit conçu l'idée de l'environner de tous les grands » hommes qui firent l'honneur de son règne et la gloire de la » nation.... Le vœu de tous les bons Français a été trompé. » Des mains que le crime seul rendoit hardies, et qui » n'avoient de force que pour le commettre, ont renversé la » statue de Louis XIV. J'ai ouï dire qu'elle avoit résisté long- » temps à leurs coups redoublés, et qu'enfin, forcée de tomber, le retentissement de sa chute avoit été si terrible, qu'il » avoit jeté l'effroi dans l'ame de cette vile populace; comme » si, dans ce moment, l'ombre indignée de ce grand roi » leur eût apparu, pour leur reprocher leur sacrilège audace. »

Les habitans de nos grandes villes, qui n'ont jamais vu de canal de navigation, croient peut-être s'en former une idée exacte, en se figurant un canal comme un vaste ruisseau. Je voudrois donc qu'il me fût permis de suivre ici notre voyageur dans quelques-uns des détails qu'il donne sur les difficultés qu'on eut à vaincre pour conduire celui du Languedoc à sa perfection. Ne pouvant tout citer, je rapporterai du moins ce qu'il dit de plus remarquable, soit pour le fond, soit pour l'expression. Pour alimenter le canal du Languedoc, il fallut d'abord disposer au milieu des montagnes un vaste bassin, dont le projet seul fut déjà une conception gigantesque. La longueur de ce bassin est de huit cent toises; sa largeur près de la digue est de quatre cent; et la plus grande profondeur de quatre-vingt-dix-neuf pieds. On sent combien de murs et de voûtes

et d'appuis de toute espèce, il a fallu construire pour le soutenir. « Comme les eaux, dit notre auteur, étoient entièrement
» écoulées, il nous fut facile d'en examiner les diverses parties.
» Nous parcourûmes toutes les voûtes, précédés d'un guide muni
» d'un flambeau de résine. Nous avancions les uns à la file
» des autres. Cette marche lente et progressive avoit quelque
» chose d'imposant et de *solennel*. L'épaisseur des ténèbres
» que perçoit à peine autour de nous la lueur sépulcrale de
» nos torches; des intervalles d'un profond silence, suivis tout-
» à-coup du bruit terrible de l'écho, retentissant dans ces
» galeries souterraines; la transparente humidité des murs, le
» long desquels filtroient en rosée de diamans quelques gouttes
» échappées de cet immense volume d'eau, qui forme et
» entretient la jonction des deux mers; mille circonstances
» réelles, sans parler de celles que l'imagination exaltée ne
» manque jamais d'ajouter à la vérité; tout fit sur nous l'im-
» pression la plus vive : nous fûmes également frappés des
» phénomènes de l'art et de ceux de la nature. »

Ces détails sont intéressans : ils m'ont paru d'un homme d'esprit qui ne seroit point fâché de passer pour un peu poète. En voici qui ne sont que d'un Parisien : « Le passage des éclu-
» ses, dit-il, nous fournit alors l'occasion d'observer une ma-
» nœuvre *nouvelle*. Quand on monte, comme nous avions
» fait depuis Agde, il faut attendre que les bassins se rem-
» plissent, pour atteindre le lit supérieur du canal; lorsqu'on
» descend, il faut attendre, au contraire, que l'eau qui les
» remplit s'écoule, et s'abaisse au niveau du lit supérieur. »
Cette description est exacte : l'auteur y explique fort clairement en quoi consiste une écluse, et à quel usage elle est bonne sur un canal; mais pour les hommes qui se sont quelquefois un peu éloignés de Paris, il auroit pu se dispenser de la faire. Quant à moi, j'aimerois autant, qu'arrivé à la barrière, il nous eût décrit une plante nouvelle qui s'alonge en épi, et qui s'appelle du blé.

La réflexion qui termine le passage suivant, semble au premier coup d'œil être d'un philosophe, elle n'est que d'un homme léger. Ecoutons-le : « Le mauvais temps et le desir
» de faire une excursion intéressante nous engagèrent à
» séjourner à Castelnaudary. Le lendemain, qui étoit un
» dimanche, nous entendîmes la messe à l'ancienne Collé-
» giale..... Trois marguilliers se mirent à quêter, l'un
» pour le luminaire du Saint-Sacrement, l'autre pour le
» culte, le troisième pour les ames du Purgatoire. Quelque
» pièces de monnoie tomboient de loin en loin dans les
» bassins des deux premiers : elles se précipitoient en foule

» dans celui du troisième. Heureuse ville que Castelnaudary!
» *elle doit être peuplée de bien honnêtes gens, puisqu'on y*
» *craint même le Purgatoire.* » Et pourquoi ne craindroit-on pas *même* le Purgatoire, lorsqu'on est catholique, et que *même* on va à la messe? Mais le voyageur ne sait donc pas que les honnêtes gens dont il parle, ne le craignent point pour eux, et que leurs foibles aumônes avoient pour objet le soulagement d'un père, d'une épouse, d'un frère, peut-être d'un fils. Il travestit en sentiment puéril, cette croyance si touchante qui unit encore les vivans aux morts, par un commerce de secours; qui renoue par les bienfaits des liens qui sembloient pour jamais rompus; qui donne à des cœurs inconsolables, du moins l'espérance d'être encore utiles à ceux dont ils déplorent la perte; cette espérance devroit pourtant paroître bien douce à des cœurs *sensibles*: cette idée devroit leur plaire, et certainement elle est une des plus admirables de la religion catholique.

Mais nous avons beau faire, les objets se teignent toujours à nos yeux des couleurs du sentiment qui domine dans notre ame au moment où nous essayons de les peindre. Ecoutez un voyageur, vous trouverez presque toujours que ses réflexions et même ses descriptions pouvoient se réduire à l'histoire de ce qui lui est arrivé d'heureux ou de malheureux dans les divers pays dont il parle. Il faisoit mauvais temps, il pleuvoit, lorsque notre voyageur passa quelques heures à Castelnaudary: les *honnêtes gens* de cette ville s'en sont ressentis; je crois pourtant qu'il auroit mieux fait d'appeler à son secours une réflexion plus sage qu'il fait en des circonstances à peu-près semblables. Il étoit encore sur le canal, le mauvais temps l'obligea d'aller chercher un abri dans l'intérieur du bâteau: « Cette ressource, dit-il, excellente contre les injures de l'air,
» n'en étoit pas une contre l'ennui et la *mauvaise humeur*, sa
» compagne assidue. Quand on est jeune, et qu'on a peu
» souffert, on s'irrite des plus légers désagrémens, des moindres
» contrariétés; un mal imaginaire en produit un réel. Cette
» foiblesse se corrige par les dures leçons de l'expérience; il
» vaudroit mieux s'en guérir par le secours de la réflexion. »
J'ai cité ce passage pour montrer que la raison de notre auteur parle quelquefois aussi bien que son imagination; et son livre seroit peut-être excellent, s'il s'étoit contenté d'y parler des choses que le sentiment, quelques études, et l'usage du monde, ont pu lui apprendre. Malheureusement il ne sait pas tout, quoiqu'il parle à-peu-près de tout.

Sur la Provence, où il faut maintenant le suivre, ses erreurs sont, comme presque partout ses observations, assez légères:

je crois même que les Provençaux seuls s'en aperçevront. Il faut ajouter qu'ici, comme partout, il dit toujours bien, quand il ne veut que témoigner de l'estime ou de la reconnoissance : il est bon de faire observer que son cœur et la vérité tiennent toujours le même langage. A Aix, par exemple, il visita « le cabinet de M. le président Desnoyers. Le goût, » dit-il, le plus éclairé, l'érudition la plus profonde en ont » dirigé la formation. Il est très-riche en fragmens d'anti- » quités, en inscriptions, en livres, en dessins, et sur-tout » en médailles. M. Desnoyers possède la suite complète de » celles du Bas-Empire, ainsi que toutes les monnaies frappées » en France, depuis le commencement de la monarchie. Ce » respectable savant, qui consacre au soulagement de l'huma- » nité toutes les heures qu'il dérobe à l'étude, accueille les » étrangers avec une bonté pleine de grace, et ne dédaigne » pas de partager avec eux les trésors de ses veilles et les fruits » d'une longue expérience. » Cela est très-vrai. Mais je crois que le voyageur se trompe, quand il ajoute que les deux urnes cinéraires que l'on conserve à l'Hôtel-de-Ville *ont été trouvées dans les ruines des anciennes tours qui servoient de défense à la ville.* Son erreur tend à donner à la ville d'Aix un petit air guerrier, qui ne lui feroit aucun tort, mais auquel elle n'a jamais prétendu. Les tours dont il est ici parlé, servoient de stérile ornement à l'ancien Palais de Justice. On les abattit, on démolit le palais lui-même, avec le projet d'en élever un autre, qui n'a point été achevé : au moyen de quoi, on a maintenant, au lieu de vieilles tours et d'un vieux palais, des ruines toutes neuves.

Quand on est à Aix, et qu'on aime les montagnes, on ne se dispense pas de visiter le rocher qui s'élève à deux lieues de la ville d'Aix, et qui est un des points les plus hauts de la Provence. Notre auteur peut maintenant se vanter *d'avoir atteint la cime de Sainte-Victoire.* De là, il a vu *le soleil .....* montant sur l'horizon, il a vu *la mer*, *la plaine de la Crau*, *le Verdon*, *etc.*, *etc.* Que n'a-t-il pas vu ? Il a distingué jusqu'*aux villages de Cadenet et de Merindole, si cruellement incendiés dans les guerres de religion :* malheureusement je le soupçonne d'avoir pris Cadenet pour *Cabrières.*

Il a fait bonne chère à Aix ; et dans l'heureuse disposition où il se trouvoit sans doute, il a vu tout en beau : « Il y a, » dit-il, du mouton qui vaut celui de pré salé, du gibier » renommé, des volailles inférieures à celle du Mans ou du » pays de Caux, mais qui ont leur mérite, quand on sait » bien choisir les espèces, et les engraisser convenablement ;

» et du poisson : jamais on n'en manque. Voulez-vous des » sardines, des rougets, des soles, de l'esturgeon, du loup, » du thon, des merlans, du turbot, de grasses anguilles de » l'étang de Berre? Vous en avez à souhait. » Il étoit sans doute dans une disposition à-peu-près pareille, lorsque les Provençales se sont présentées à son imagination ; et le portrait qu'il en a fait n'y a rien perdu. » Le voyageur, dit-il, qui » n'a pour but que d'amuser, évite la petitesse des détails et » la monotonie des descriptions. Celui qui veut plaire et instruire tout à-la-fois, ne craint pas de peindre avec fidélité » la nature et les mœurs. Pour lui, rien de bas, rien de » méprisable : il vous dira sans rougir, qu'en Provence, les » femmes de la campagne mettent par-dessus leur coiffe » un chapeau de feutre ou de paille, pour se garantir des » ardeurs du soleil ; que, le dimanche, les plus riches en » portent un garni d'une large bordure d'argent ; qu'elles sont » toutes si ennemies de l'oisiveté, qu'elles travaillent même » en marchant ; qu'elles tricotent, ou qu'elles filent tenant » d'une main la quenouille et de l'autre le fuseau. Cette habi- » tude de l'occupation est une source précieuse de commo- » dités pour la vie, et un préservatif admirable contre la » séduction du vice. »

Après la Provence, il visite en courant la comté de Nice ; ensuite il vient à Lyon, en passant par Vienne, et arrive à Genève. A Nice il reste quelque temps en contemplation devant les ruines de l'antique ville de Cimiers, dont très-peu de gens se souviennent : il est fâché de voir que *la bêche et le hoyau déchirent tous les jours ce sol classique* ; mais il se console en songeant que *ces sombres yeuses, ces tristes cyprès, ornement convenable à la scène, pressent peut-être de leurs profondes racines la tombe ignorée d'un sage ou d'un héros.* Pourquoi ce sol est-il appelé *classique?* Seroit-ce parce qu'on a donné ce nom à l'antique Grèce, et à l'antique Italie, qui furent l'une et l'autre si fécondes en grands poètes, en illustres artistes, en grands maîtres de toute espèce? En ce cas il est bon d'avertir l'auteur que le mot *classique* n'est pas synonyme d'*antique*, et qu'on ne l'emploie jamais que lorsqu'il s'agit des chefs-d'œuvre des arts ou des lettres. Et comme les sages et les héros *ignorés* de Cimiers, n'ont rien de commun avec ceux de la Grèce et de l'Italie, le même éloge ne sauroit convenir au sol de Cimiers, et à celui de l'Italie et de la Grèce.

A Vienne, il se souvient que cette ville « fut, pour ainsi » dire, le tombeau d'un ordre célèbre, plus malheureux » peut-être que coupable. Un concile général, ajoute-t-il,

» assemblé dans cette ville en 1311 le jugea sans appel; et » *malgré la décision de ce tribunal respectable*, l'opinion » de la postérité *est demeurée indécise sur la justice* de » l'arrêt prononcé contre les Templiers. » Voilà comment décident les gens d'esprit, lorsqu'ils veulent juger des choses qu'il leur seroit d'ailleurs permis d'ignorer. Il faut apprendre à notre voyageur que l'Eglise approuve un ordre religieux, lorsqu'elle le croit utile, et qu'elle le supprime dès l'instant qu'il devient dangereux ou seulement superflu. Le concile de Vienne, en prononçant l'abolition des Templiers, ne fit donc qu'user d'un droit qu'il avoit, et constater un fait, sur lequel je ne crois pas que la postérité ait jamais élevé de doute; je veux dire l'inutilité désormais bien reconnue de leur ordre. Si ensuite on fut injuste et barbare envers eux, c'est ailleurs, et non à Vienne, que l'iniquité fut commise.

A Genève, rien ne le frappe tant, et il a raison, qu'*une pyramide élevée à Jean-Jacques Rousseau, l'an 2 de l'égalité.* « Ce monument, dit-il, repose sur la place même » arrosée du plus pur sang de Genève; il étoit impossible » de faire *une satire plus frappante* du Contrat social et » *une injure plus cruelle à son auteur.* O Rousseau, illustre » misantrope, te voila dans la solitude après laquelle tu » soupirois (cette place autrefois très-fréquentée, est main- » tenant déserte toute l'année). On se détourne à l'aspect » de ton image; la terre que l'on a prétendu consacrer à ta » gloire est maudite. Ah! combien ton ombre indignée doit » rougir de l'encens de tes adorateurs. Quand tu osas remonter » à l'origine du pouvoir et de la législation, tu croyois ré- » véler au monde d'utiles vérités; et tes leçons de politique » sont devenues des arrêts de proscription et de mort; tes » panégyristes, des bourreaux. Ils ont fait du défenseur des » droits de l'homme, l'apôtre du pillage et du massacre. »

Ce qui m'étonne dans ce passage, c'est qu'une censure *frappante* du Contrat social y soit appelée une *injure cruelle* à son auteur. Cela même est l'insulte la plus cruelle qu'on puisse lui faire: car je ne connois pas d'état au-dessous de celui où s'est placé un homme auquel on ne peut plus, sans l'insulter, dire des *vérités frappantes.* Mais enfin, il est bon de savoir qu'à Genève même, la place où s'élève la statue d'un de ses plus fameux citoyens est devenue une solitude. Les auteurs qui corrompent leur siècle par leurs ouvrages et par leurs discours, devroient aller, dans cette solitude, réfléchir sur les applaudissemens dont on les étourdit tous les jours. C'est là qu'ils apprendroient peut-être que la gloire n'est pas le bruit, et que les hommes qui font tant parler d'eux pendant

leur vie, ne sont pas toujours ceux dont la postérité parle avec le plus d'honneur; mais pour apprendre cela, il n'est pas nécessaire d'aller à Genève. Et moi aussi j'ai vu des monumens élevés dans le désert, je les ai vu renversés, et leurs débris traînant dans la poussière : j'ai lu sur des pierres brisées et dont les inscriptions, déjà à peine lisibles, sembloient avoir été usées par les siècles, qu'ils avoient été élevés, il y a dix ans, à l'Inventeur des Droits de l'Homme, à l'Ami de la vérité.

Quand on a tant fait que d'aller à Genève, on dit qu'il faut aller à Ferney; mais qu'y va-t-on faire? et quel motif a pu y entraîner notre voyageur? Que nos lecteurs se rassurent; celui dont j'annonce l'ouvrage, comme étant d'un homme estimable, n'est pas allé y porter son profane encens au souvenir de l'idole qu'on y admiroit autrefois. Il y a vu de beaux points de vue, de belles montagnes : il admire la propreté des maisons; et de l'idole, pas un mot. « Nous songeâmes, dit-il, à retourner enfin sur nos pas. En chemin, » il me vint à l'esprit que j'avois passé plus d'une heure dans » le parc de Ferney à contempler la nature, et que j'en étois » sorti sans presque penser à l'ancien propriétaire. C'est que » la mémoire de cet homme immortel, qui réunit tous les » genres de talent et d'esprit, ne réveille aucune idée douce » et tendre. La curiosité est le seul motif qui conduise à » Ferney, et on n'y reste que le temps nécessaire pour la » contenter. »

Je vais bientôt quitter notre auteur. Je ne me serois même pas donné la peine de le suivre sur les montagnes où il fait quelques excursions, si je n'avois eu, comme lui, à y admirer que de beaux rochers, de belles glaces, de beaux brouillards. Que les Deluc, que les Saussure gravissent, au péril de leur vie, des montagnes inaccessibles au commun des hommes, cela me paroît explicable : ils n'y vont pas pour le stérile plaisir de jouir pendant quelques instans de la vue d'un plus vaste horizon; c'est pour étendre celui de la science; assez ordinairement ils y réussissent, et lorsqu'ils en descendent, il leur reste autre chose que le souvenir d'y être montés. Mais qu'y vont faire nos gens aimables, qui n'ont que de l'esprit? Croient-ils nous avoir donné une bien haute idée de leurs talens, lorsqu'ils nous ont appris que pendant quelques heures ils ont été élevés de sept ou huit cents toises au-dessus de nous? Leur *extase* à cette hauteur, *et les sensations délicieuses* qu'ils y éprouvent, ressemblent, beaucoup plus qu'ils ne pensent, à la joie qu'éprouve un enfant monté sur une table.

Voici quelque chose de bien plus beau que toutes ces montagnes et tous ces jeux de la nature qu'on court y admirer ; voici un spectacle vraiment fait pour être placé entre la terre et le ciel : il nous est donné par des hommes qui ne sont ni des savans, ni des gens d'esprit, et qui s'élèvent aussi sur les montagnes, qui les parcourent, qui ne les abandonnent jamais. Qu'y sont-ils venus chercher ? Qu'y font-ils ? Quel motif les y fixe ? Ils sont venus y poursuivre l'occasion de faire du bien ; ils y cherchent des malheureux à soulager. « Au milieu « d'une gorge étroite, l'hospice de Saint-Bernard se montre » aux passagers comme un port dans la tempête. Nous y » fûmes accueillis, dit l'auteur, par les religieux, avec une » extrême bonté. Les uns s'empressèrent d'allumer du feu » dans la chambre qui nous étoit destinée ; les autres nous » apportèrent des habits à changer. A voir le zèle actif, le » tendre intérêt, avec lequel ils s'occupoient de nous, on eut » dit que nous étions leurs parens, leurs amis de l'enfance. » Nous n'avions pas besoin de ces titres aux yeux des ministres » d'une religion qui regarde tous les hommes, comme des » frères.

» Cet hospice est ouvert à tous les voyageurs sans distinc- » tion d'âge, de sexe, de pays, ni de religion. Les religieux » leur prodiguent tous les secours, toutes les consolations, » et n'exigent aucune rétribution en récompense de leurs » soins, en indemnité de leurs dépenses.

» Depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, » deux domestiques appelés *Maronniers* descendent tous les » jours à une certaine distance, l'un vers le Valais, l'autre » vers l'Italie ; ils se munissent de pain et de vin, et sont » accompagnés de gros chiens dressés à reconnoître le chemin » au milieu des neiges, et à découvrir les traces des voyageurs » égarés. Quand les Maronniers ne sont pas de retour à l'heure » accoutumée, ou qu'un passager plus heureux que ses com- » pagnons vient annoncer au couvent la nouvelle de leur dé- » tresse, les religieux armés de longs bâtons ferrés, s'élancent » aussitôt dans les neiges et volent à leurs secours ; ils les rani- » ment, ils les soutiennent, leur frayent la route en marchant » devant eux, et souvent les portent sur leurs épaules. Leur » intelligence et leur courage se signalent sur-tout dans la » recherche des voyageurs surpris par les avalanches. Si les » victimes de ces cruels accidens ne sont pas ensevelis trop » profondément, les chiens les découvrent à l'odorat ; mais » l'instinct de ces animaux ne pénètre pas très-avant : les reli- » gieux y suppléent en sondant avec des grandes perches les » endroits suspects. Lorsqu'ils jugent à la résistance qu'ils ont

» rencontré un corps humain, ils déblaient promptement la
» neige et quelquefois ils ont le bonheur de rendre à la vie
» des infortunés prêts à expirer. Ils les ramènent en triomphe
» au couvent, et les y gardent aussi long-temps qu'ils ont
» besoin de leur secours. »

Que pourrois-je ajouter à ces détails? Ils étoient connus: on les a lus dans tous les livres que les voyageurs ont publiés: il me semble qu'on les relit toujours avec un nouveau plaisir. C'est le motif qui m'a engagé à les transcrire ici. Peut-être aussi devois-je à un auteur dont l'ouvrage annonce des sentimens honnêtes, l'amour de la vertu, et un grand respect pour la religion, mais dont j'ai relevé les fautes avec quelque sévérité, de montrer que ces fautes ne sont pas ce qui occupe la plus grande place dans son livre. On peut lui pardonner, après avoir lu de pareils morceaux, de s'être extasié sur les formes *sévères* des montagnes et sur *l'austérité* de certains sites. Si, avec son langage un peu maniéré, il n'avoit fait que des descriptions pareilles à celles que je viens de citer, je ne me serois certainement pas permis de le censurer.

Après avoir quitté Genève, le voyageur revient à Paris, bien content d'avoir visité des villes, des ponts, des fleuves, des canaux, des montagnes, et de pouvoir dire qu'il a vu ce que mille autres ont vu avant lui. Mais il le dit avec agrément, et le récit de son voyage, sans contenir rien de nouveau, se fait lire avec intérêt.

GUAIRARD.

Tableau des Preuves évidentes du Christianisme; par *William Paley*, M. A. archidiacre de Carlisle. Traduit de l'anglais par *D. Levade*, M. du S. E. à Lausanne. Deux vol. in-8°. Prix: 7 fr. 50 c., et 10 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Belin*, libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves; et chez *le Normant*.

De quelque côté que nous arrive la lumière, elle peut toujours nous éclairer, et nous ne devons jamais la recevoir sans reconnoissance. Un ministre protestant peut enseigner aux hommes les vérités historiques de la religion chrétienne; et quoiqu'ensuite il se trouve en dissidence sur la doctrine avec l'Eglise-mère, le catholique, qui tient la pierre fondamentale de l'édifice, peut encore l'écouter sans péril.

Si nous voulons en croire les sceptiques, ils sont toujours disposés à se rendre à l'évidence des preuves de la religion;

mais quand on la leur montre, ils ne la trouvent jamais assez forte : il faudroit, pour les convaincre, leur donner une seconde représentation des temps passés, et une répétition complète de l'avenir. Ils ne demandent pas moins que d'enfermer tous les temps et toute l'éternité dans le petit cercle de jours qui leur est destiné, ou, ce qui est la même chose, de réunir, en un même temps, le passé, le présent et le futur. A cette condition, ils deviendroient de bons Chrétiens, et ils ne craindroient plus de passer pour de petits esprits. Quant aux philosophes, qu'on peut appeler les martyrs de l'orgueil, ce qui est difficile, ce n'est pas de les convaincre, mais de leur arracher l'aveu de cette conviction qui les humilie. Plus la vérité les presse et les accable, plus ils la nient avec fureur. Ils se vengent des tourmens qu'elle leur cause par les outrages qu'ils lui prodiguent. Ils voudroient rejeter sur elle une partie du mépris qu'elle les force de ressentir pour eux-mêmes : aussi mal-adroits dans les coups qu'ils lui portent que malheureux par la haine qui les déchire, ils découvrent, sans le savoir, toute la honte de leur impuissance et toute la profondeur de leur supplice. Ce n'est donc pas pour ces deux espèces d'incrédules que le *ministre William Paley* vient de composer son Tableau des Preuves du Christianisme, puisque les uns demandent l'impossible, et qu'on ne convertiroit pas les autres en le leur montrant. Il y a dans le monde une autre classe d'hommes, estimables sous bien des rapports, qui se sont laissé surprendre par les livres des docteurs en philosophisme, et qui n'attendent, pour quitter leur bannières, que les leçons d'une raison plus sage et plus éclairée. Ce sont principalement ceux dont l'enfance avoit été soumise par l'autorité des livres saints dépouillés de leurs preuves. En grandissant, ils ont été bien étonnés de se trouver sans défense humaine contre les objections; et au lieu de s'appuyer, dans leur ignorance, sur le fondement d'une humble soumission, ils ont abandonné le dogme, en conservant, toutefois, les principes et le fonds de la morale. Ils sont restés Chrétiens dans le cœur; mais leur raison n'a pu résister aux attaques qu'elle a reçues. Leur esprit est comme un champ mal cultivé : le bon grain s'y développe, mais il n'a pas assez de force pour étouffer l'ivraie. Ceux-là pourront trouver des instructions secourables dans l'ouvrage du ministre protestant. L'histoire de la naissance et des progrès du Christianisme s'y trouve développée avec une éminente clarté. Les preuves de la mission divine de son fondateur y sont exposées dans le plus grand ordre. Entre ces preuves, celles qui tiennent le premier rang, sont les miracles dont la vérité a été scellée par le sang des premiers martyrs.

A ce mot de *miracles*, il est aisé de concevoir quel mouvement de mépris se fait remarquer chez les hommes qui se flattent d'avoir approfondi tous les mystères de la nature. Ces hommes-là ne voient rien d'étonnant dans l'ordre de l'univers. Il ne faut pas leur dire que la nuit et la mort ressaisiroient à l'instant même leur empire, si le miracle de la lumière et du mouvement cessoit de se manifester : ils feroient un nouveau soleil, si le nôtre venoit à se retirer ou à s'éteindre. Ce n'est pas pour eux que cet éclatant prodige nous éblouit tous les jours. Ils font partie de l'ordre établi par une intelligence; ils ont des sens qui se trouvent en harmonie avec tout ce qui existe; ils ont de plus un esprit pour concevoir qu'il est absurde d'attribuer tant de rapports parfaits entre des objets de différentes natures à des causes fortuites et aveugles; ils peuvent comprendre qu'il faut une force pour agir, qu'il faut un esprit pour agir avec ordre, et que même toute force physique naît de l'esprit, et ne peut naître que de l'esprit; rien ne peut les convaincre ni les toucher. Ils gardent pour eux seuls l'explication différente de toutes ces merveilles; et s'il ne faut pas leur parler d'un Dieu créateur de toutes choses, on sent qu'on se rendroit bien ridicule à leurs yeux en leur parlant de ses miracles. Il n'y a pas de religion pour ceux qui croient à la puissance de la matière indépendante de l'esprit. Au contraire, ceux qui savent que le moindre grain de blé atteste l'intelligence qui l'a créé, comme l'horloge atteste un ouvrier, pourront aisément concevoir qu'il est encore plus facile de faire revivre un germe étouffé que de le tirer du néant, comme il est plus aisé à l'horloger de remonter une montre arrêtée que d'en faire une toute neuve : la difficulté est nulle pour l'un comme pour l'autre, et cependant le miracle est égal des deux côtés, l'un dans l'ordre qui crée, l'autre dans l'ordre qui met en œuvre l'objet créé.

Des hommes nouveaux ont prêché une morale nouvelle. Aucun autre homme n'oseroit dire que cette morale n'est pas la plus pure et la plus sainte qui jusque-là eût été annoncée sur la terre. Ces hommes avoient vu des événemens extraordinaires s'opérer sous leurs yeux, par la puissance de celui dont ils publioient la doctrine. Ils les racontoient comme un témoignage de sa divinité : ils ont prouvé, par leur vie et par leur mort, la vérité de leurs récits; et leur religion, proscrite alors généralement, est aujourd'hui répandue dans les quatre parties du monde. Voilà le sommaire de tout l'ouvrage du ministre anglais, et il n'y a pas une seule proposition qu'il n'ait établie d'un manière victorieuse. « Dans une position aussi cruelle que celle où se sont trouvés les apôtres, dit-il,

des hommes prétendroient-ils avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu? Affirmeroient-ils des faits dont ils n'ont aucune connoissance? Courroient-ils le monde, le mensonge dans la bouche, pour enseigner la vertu? Et convaincus, non-seulement que *Jésus-Christ* est un imposteur, mais encore que le supplice de la croix a été le seul fruit de son imposture, persisteroient-ils à la propager, et à attirer sur leurs têtes, sans aucun motif, connoissant tous les dangers auxquels ils s'exposent, la haine publique, les persécutions et la mort? »

Les hommes qui admettent les premiers principes de la religion doivent donc bien se garder de donner au mot de *miracle* la signification qu'ils attachent au mot *impossible*, puisqu'ils se trouveroient démentis formellement par les témoignages les plus forts. Le miracle ne doit être considéré par nous et par eux que comme une chose qui sort des règles ordinaires, mais qui n'interrompt pas l'ordre, parce que cet ordre est toujours la volonté du Créateur, et que cette volonté, quelle qu'elle soit, est toujours un ordre. Dès qu'ils seront convenus que le témoignage humain peut être admis pour établir la vérité d'un fait, s'ils veulent être conséquens, ils se trouveront forcés de croire aux miracles, puisqu'il ne leur manquera aucune preuve sous ce rapport, et que, d'un autre côté, ils admettent l'existence de la puissance créatrice et intelligente qui peut les opérer.

Après avoir rapporté tout ce qui sert à former l'*évidence historique et directe du Christianisme*, l'auteur s'attache à la distinguer *de celle qu'on allègue en faveur d'autres miracles*; et quoiqu'il se trouve dans cette partie de son ouvrage des insinuations que les Catholiques romains ne peuvent pas approuver, on conviendra cependant qu'il faut en effet établir une différence entre la croyance que l'on doit à un fait établi, attesté par le sang des apôtres, et celle que réclame un fait isolé dont les premiers témoins sont inconnus, ou qui, étant connus, ne l'annonçoient pas comme preuve d'une doctrine, ou dont enfin la foi n'a pas été mise à la dernière épreuve. Telle pouvoit être celle des disciples de Socrate ou de Mahomet, les uns enseignant avec circonspection une morale fort imparfaite, les autres la prêchant ouvertement et le glaive à la main. Il est également convenable de ne pas confondre les miracles qui ont eu pour objet direct l'établissement de la religion chrétienne, avec les grâces particulières accordées à quelques individus, sans dessein visible de les faire servir à l'utilité générale; parce que ces faveurs n'ont ordinairement pour témoin que celui qui les reçoit, et que le chapitre des exceptions aux règles établies est si vaste, qu'il n'y a pas d'individu qui

qui n'ait quelque raison de se croire dans bien des circonstances le sujet d'une attention directe de la Providence, et qui n'ait en lui-même le sentiment de quelque miracle opéré pour son bien-être ou pour le sauver de quelque danger imminent. On ne doit à ceux-ci qu'une croyance libre, qui peut se mesurer sur le degré de mérite ou de sainteté de ceux qui les opèrent ou sur qui ils sont opérés. Le miracle public avec un objet public commande la foi, le miracle particulier avec un objet particulier la réclame et ne la commande pas. Saint-Paul pouvoit résister à la voix qui se fit entendre sur le chemin de Damas; mais lorsqu'il eut connu les miracles de Jésus-Christ, il ne lui fut plus possible de douter.

Le caractère tout particulier des miracles qui servent de fondement à la foi, est donc une preuve unique qui ne peut être produite qu'en faveur du Christianisme; et cela seul suffisoit pour en assurer l'établissement et la perpétuité, parce que ce caractère ne peut convenir qu'à la religion sainte et à la morale par excellence. Cette suprême sagesse qui règne dans son enseignement est encore une preuve auxiliaire de son origine toute céleste. Le ministre la rappelle dans un chapitre qu'il a consacré à l'établissement de ce genre de preuves: il n'oublie pas d'y insérer la principale prophétie qui se rapporte à son fondateur, et qui est celle d'Isaïe, C. LII. v. 13, etc.; laquelle, au rapport de Hulse, fait le tourment des docteurs juifs, qui, pour s'en tirer plus facilement, prennent le parti de n'en pas parler, « *Vaticinium hoc Esaiæ est carnificina* » *Rabbinorum, de quo aliqui Judæi mihi confessi sunt* » *Rabbinos suos ex propheticis scripturis facilè se extricare* » *potuisse, modo Esaias tacuisset.* Hulse, Théol. Jud. p. 318. Le même docteur Paley réunit dans ce chapitre, des observations sur la candeur des écrivains du Nouveau Testament, sur la coïncidence non préméditée de leurs écrits, et la conformité des faits particuliers avec ce que des Mémoires étrangers en rapportent. L'histoire de la résurrection de *Jésus-Christ* est aussi placée par lui au rang des preuves auxiliaires; mais peut-être n'étoit-ce pas là sa place, parce que ce miracle, qui achève l'accomplissement des prophéties, est comme la clef de tout l'édifice, la dernière et la plus forte preuve que les apôtres attendoient, et sans laquelle le trouble et l'incertitude enchaînoient encore leurs pas et leur fermoient la bouche. C'étoient des hommes bien forts que ceux qui avoient vu tant de choses extraordinaires confirmées par un dernier prodige! Tout ce qu'on peut attendre de pareils hommes, ils l'ont fait, cela est certain. Si nous voulons donc juger des causes par les effets, nous sommes forcés d'avouer

DEP DE LA SEINE 5. cen

qu'elles doivent sortir de la règle commune; et si nous voulons les connoître il faut nécessairement nous en rapporter au témoignage de ces mêmes hommes, puisqu'il remplit toutes les conditions que pourroient exiger les esprits les plus difficiles, pour en acquérir la certitude.

L'auteur termine son ouvrage par *un examen abrégé de quelques objections rebattues* contre la religion chrétienne. La plus forte, au jugement des sceptiques, est que *le Christianisme n'est pas connu et admis universellement, ses preuves manquant de clarté.* Nous avons observé plus haut que les philosophes ont adopté ce moyen de ne rien trouver d'assez clair, parce qu'il dispense de toute obligation, et qu'en le poussant jusqu'où il peut aller, ils vous mettent bientôt dans l'impossibilité de les satisfaire. Supposez pour un moment que le Christianisme soit admis universellement, ils vous demanderont pourquoi sa morale n'est pas toujours observée; supposez qu'elle le soit, ils vous diront qu'il n'est pas certain que cet effet appartienne à la religion qui le commande, et vous reconnoîtrez qu'il ne faut rien discuter avec des gens qui ont résolu de ne rien voir et de ne rien entendre. Si le Christianisme n'est pas encore généralement reconnu, ce n'est pas parce que ses preuves manquent de clarté, c'est parce que tous les hommes n'ont pu les connoître, ou parce qu'ils n'ont pas voulu les apercevoir.

Nous ne finirons pas cet article sans dire un mot du style de l'ouvrage et de la traduction qu'en a faite le docteur Levade. Les Catholiques éprouveront quelque peine à la lecture d'une ou deux propositions étrangères à leur croyance, et ils seront choqués de voir plusieurs noms qu'ils révèrent ou qu'ils honorent, dépouillés du titre consacré par l'usage; mais ils voudront bien se rappeler que c'est un docteur protestant qui est l'auteur du livre, et que c'est un écrivain de la même communion qui l'a traduit. Je crois devoir observer à ce traducteur que le mot *septante* n'est plus en usage pour exprimer le nombre *soixante et dix*, excepté lorsqu'on parle de la version des septante qui traduisirent l'Ancien Testament d'Hébreu en Grec. On ne dit point: *Il pensa de perdre la vie*, mais: *Il pensa perdre la vie.* On ne pense pas de quelque chose, mais *on pense quelque chose* et *à quelque chose.* *Penser quelque chose*, c'est concevoir dans son esprit, et *penser à quelque chose*, c'est réfléchir sur une chose déjà connue. Il n'est pas dans l'usage d'écrire *depuis le commencement à la fin*; il faut *jusqu'à la fin.* Le mot *tractation* pour signifier *l'action de traiter un sujet quelconque* est nouveau pour nous, mais il n'est pas heureux. Le traducteur l'emploie

dans cette phrase : *Je commence la tractation de cette partie de mon raisonnement.* Ce mot est d'autant plus désagréable ici, qu'il y est parfaitement inutile, et que le sens reste le même si on écrit tout simplement : *Je commence cette partie de mon raisonnement.* Ces légères fautes sont très-sensibles dans un écrivain comme le docteur Levade, qui traduit fort élégamment dans notre langue, et qui l'écrit avec une intelligence qui n'est pas commune parmi nous. G.

Nota. Dans le dernier Mercure, page 112, ligne 8, au lieu de *c'est dans les bois*, lisez : *c'est dans la Brie*, etc.

Opuscules poétiques, par madame *A. B. Dufrenoy*; avec des Notes, et une Relation historique sur les Journées des 2 et 3 septembre 1792, par M. l'abbé *Sicard*. A Paris, chez *Arthus Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille; et chez *le Normant*.

Dans le grand nombre de poésies dont retentissent chaque jour les Athénées, et dont on inonde le public, il n'est rien de plus rare que d'en trouver quelques-unes qui se distinguent par des qualités ou même par des défauts qui leur soient propres. C'est dans toutes la même foiblesse dans la conception, la même incertitude dans la marche, le même vague et la même impropriété dans l'expression. Toutes les périodes, toutes les coupes de vers semblent jetées dans les mêmes moules. On diroit que tous les versificateurs subalternes sont convenus de se piller impunément les uns les autres, et que dans la république des lettres, comme à Lacédémone, le vol est autorisé, avec cette différence qu'on n'exige même pas aujourd'hui qu'il soit fait avec adresse. De là la juste prévention que les lecteurs raisonnables ont conçue contre les nouveaux Recueils de poésies, et l'habitude qu'ils ont prise de n'en lire aucun, et de ne pas même songer à s'informer de leur existence. Il est donc du devoir d'un critique de les avertir, lorsqu'au milieu de cette foule d'ouvrages insignifians, il en paroît un par hasard digne de leur attention. Tels sont les Opuscules Poétiques de madame Dufrenoy.

Deux livres d'Elégies composent la partie la plus intéressante de cet agréable Recueil. Ce genre de poésie qui veut une sensibilité naturelle et vraie, réunie au talent de saisir et de peindre les nuances les plus délicates des passions, paroît par cela même particulièrement propre à exercer le talent

poétique d'une femme. Mais il présente aussi un écueil à redouter. Celle même qui y réussit assez pour forcer l'envie à applaudir à ses succès, doit craindre de lui donner en même temps un prétexte pour s'égayer sur sa vie privée. Aussi, madame Dufrenoy, en présentant au public un Recueil d'élégies amoureuses, a-t-elle cru avoir besoin d'un mot d'apologie, afin de prévenir toute maligne interprétation. Suivant elle, ce seroit une grande inconséquence de permettre aux femmes de composer des romans passionnés, et de leur défendre d'exprimer en vers des sentimens tendres, qu'une ame sensible sait deviner, et qu'elle peut peindre avec succès, sans s'y être jamais livrée. On dira peut-être que les auteurs de romans ne se mettent pas eux-mêmes en scène, que d'ailleurs ils doivent toujours avoir un but moral qu'il ne leur est pas permis de perdre de vue, et qui peut excuser les peintures voluptueuses auxquelles ils sont obligés de se livrer dans le cours de la narration; madame Dufrenoy répondra qu'on voit bien à la complaisance avec laquelle le romancier s'arrête sur les situations les plus passionnées, qu'il s'est mis du moins en idée à la place de ses auteurs, et elle soutiendra que l'intérêt attaché aux peintures de l'amour est presque toujours le but principal du récit, tandis que la morale n'en est que le prétexte. Mais ce qui la justifiera encore mieux, c'est l'aimable talent qu'elle a déployé dans ses Elégies, la délicatesse et la vérité des sentimens qu'elle y a exprimés; c'est sur-tout que se gardant bien d'une méprise où sont tombés la plupart des poètes élégiaques, elle n'a jamais peint l'ivresse de la volupté, au lieu du véritable amour. Je me hâte de citer pour que le lecteur puisse prononcer lui-même.

L'ABANDON.

Vous le voulez, l'amitié la plus tendre
Va succéder aux plus tendres amours.
Ce n'est plus vous qui me ferez entendre
Ces doux sermens de m'adorer toujours !
Ce n'est plus moi qui peux d'une caresse
Calmer vos maux, enivrer tous vos sens;
Il m'est ravi ce titre de maîtresse
Dont votre amour me para quelque temps !
Qu'il m'étoit cher ! hélas, dans ma foiblesse,
Mon cœur, fidèle à ses premiers penchans,
Tient mal encor sa dernière promesse.
Ce cœur du moins, discret dans son malheur,
Renferme en soi sa douleur importune;
Par le récit d'une vaine infortune

Je ne veux point troubler votre bonheur.
Ah ! quel que soit le chagrin qui me tue,
Oui, je saurai vous le cacher toujours ;
J'essaierai de prendre à votre vue
Cet air serein de nos anciens beaux jours.
Je contraindrai mes regards à vous taire
Tout le plaisir que je sens près de vous.
Vous me loûrez celle qui vous est chère,
Sans que mon cœur en paroisse jaloux :
Je la verrai sans montrer de colère !
J'éviterai de chercher votre main ;
Je m'armerai d'un regard plus austère.
Si je me trouble auprès de vous, soudain
Je songerai que j'ai cessé de plaire.
A vos côtés, dans un doux entretien,
J'étudirai jusques à mon langage.
Loin de blâmer votre humeur trop volage,
Pour exciter votre nouveau lien,
Je vous dirai qu'un autre amant m'engage :
Je le dirai, mais vous, n'en croyez rien.

Nous avons des poètes érotiques fort agréables : je ne sais s'ils ont rien fait de plus tendre et de plus délicat que cette petite pièce. En voici encore une autre qui ne plaira pas moins :

LE RÉPIT.

C'est trop, en des vers superflus,
Perdre les jours de mon bel âge;
C'est trop, par des soins assidus,
D'un ingrat mendier l'hommage.
Dès ce moment ne l'aimons plus,
C'est le seul parti qui soit sage.
Mais ce soir en secret il demande à me voir;
Son cœur peut-être a su m'entendre.
Peut-être que ce soir l'entretien sera tendre;
Aimons-le encor jusqu'à ce soir.

Madame Dufrenoy ne s'est pas bornée à prendre l'amour pour sujet de ses vers. L'amitié, la tendresse maternelle, la piété filiale ne l'ont pas moins heureusement inspirée. Elle a pensé avec raison que *tous ces sentimens pouvoient être aussi du ressort de l'élégie, lorsqu'ils se rattachoient à quelque situation triste et mélancolique ;* mais on ne sauroit être de son avis quand elle avance que les modernes *ont rétréci le cadre de l'élégie en n'y admettant que peu de sujets étrangers*

à l'amour, et quand elle paroît croire qu'elle a essayé la première de rendre à ce genre de poésie *la forme*, *la pompe et la simplicité antiques*. L'Elégie de La Fontaine sur la disgrace de Fouquet, le Cimetière de Gray, la Chartreuse, et le Jour des Morts, de M. de Fontanes, sont absolument étrangers à l'amour, et il faut bien convenir que madame Dufrenoy n'a approché nulle part de la *pompe* de style qui distingue ces belles élégies.

Je dirai peu de chose de ses autres poésies. Ce sont des romances fort agréables, et quelques épîtres où le style, généralement pur et correct, n'est peut-être pas assez poétique pour faire paroître nouvelles des idées un peu rebattues. Mad. Dufrenoy excelle à exprimer les sentimens mélancoliques et tendres; elle ne réussit pas aussi bien à faire parler poétiquement la raison. Mais loin de lui faire un reproche de n'avoir montré dans son style que les qualités qui appartiennent spécialement aux femmes, il faut l'engager à ne pas imiter celles qui s'abusent assez sur leurs propres forces, pour s'obstiner à se traîner péniblement sur les traces de Montesquieu ou de Boileau; elles perdent ainsi les graces particulières à leur sexe, sans pouvoir atteindre à cette vigueur d'imagination ou de logique que la nature n'accorde qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés.

Les poésies de mad. Dufrenoy sont accompagnées de notes où elle cite, un peu longuement, les différens titres littéraires des écrivains qu'elle célèbre dans ses vers. Ces notes paroîtront peut-être superflues : plus ces écrivains ont de renommée, moins il étoit nécessaire de rappeler les ouvrages qui la leur ont faite. D'ailleurs on sait que le public est trop disposé à s'amuser des louanges qu'un poète prodigue à ses confrères, sur-tout quand ce poète est une femme, parce qu'il est assuré d'avance que tous les éloges lui seront rendus au centuple. C.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, ET NOUVELLES LITTÉRAIRES.

— *Les Artistes par occasion*, représentés jeudi dernier sur le théâtre de l'Opéra-Comique, ont obtenu du succès. Les paroles sont de M. Alexandre Duval, la musique de M. Catel.

— Les connoissances exigées pour l'admission à l'école

polytechnique, sont : 1° l'arithmétique et l'exposition du nouveau système métrique; on insistera sur l'application du calcul décimal à ce système. 2° L'algèbre comprenant la résolution des équations des deux premiers degrés, celles des équations indéterminées du premier degré, la composition générale des équations, la démonstration de la formule du binôme de Newton, etc. 3° La théorie des proportions, des progressions, des logarithmes, et l'usage des tables. 4° La géométrie élémentaire, la trigonométrie rectiligne, et l'usage des tables des Sinus. 5° La discussion compèlte des lignes représentées par les équations du premier et du deuxième degrés à deux inconnues, et les propriétés principales des sections coniques. 6° La statique appliquée à l'équilibre des machines les plus simples, telles que le levier, la poulie, le treuil, etc. 7° Les candidats seront tenus de traduire, sous les yeux de l'examinateur, un morceau des *Offices de Cicéron*. Ils feront ensuite l'analyse grammaticale de quelques phrases françaises de leur traduction. On exige en outre qu'ils sachent écrire lisiblement. 8° Ils seront tenus enfin de copier une tête d'après l'un des dessins qui leur seront présentés par l'examinateur. — Tous ces articles sont obligatoires. Les examens ouvriront le 15 août, à Paris et dans les principales villes de l'Empire. Ce programme est signé J. H. Lacuée.

— En exécution de l'article 141 du règlement général des lycées, S. Ex. le ministre de l'intérieur a pris l'arrêté suivant :

I. Il est expressément défendu aux femmes des proviseurs, censeurs, professeurs, et employés quelconques des lycées, d'habiter dans l'intérieur de ces établissemens. II. Nulle femme ne pourra même loger dans les bâtimens attenant à un lycée; qu'autant que ces bâtimens auront des entrées et sorties particulières, qui n'auront aucune communication avec l'intérieur. III. Les logemens spécifiés dans l'article précédent, ne pourront même être habités par des femmes, qu'autant que les fenêtres ou jours quelconques donnant sur l'intérieur du lycée, seront entièrement murés. IV. Le présent arrêté sera exécuté sur-le-champ, et sans aucune réclamation.

— M. le maréchal Brune est arrivé le 15 janvier à Mayence. On assure que S. Ex. se rend à Hambourg pour prendre le gouvernement général des villes anséatiques.

— Une lettre de Montefiascone (Etat Romain) annonce qu'on vient de découvrir, dans un champ voisin de la grande route, une grotte souterraine. Le propriétaire du champ ayant été averti de cette découverte, se rendit sur les lieux, et descendit dans la grotte. Elle est taillée dans le roc, et n'a que onze palmes de longueur sur huit de largeur. Deux

cadavres, en apparence bien conservés étoient étendus sur un petit mur; mais à peine les eut-on touchés, qu'ils tombèrent en poussière. Sur un second mur étoient placés divers vases de terre et de métal. Ces vases ont été retirés de la grotte, et vont être envoyés au pape, pour être placés dans le Musée des antiques de la bibliothèque du Vatican. Ils sont au nombre de vingt-un.

Modes du 20 janvier.

On porte, en dépit de la saison, sur le devant des chapeaux parés, des roses épanouies, et de l'espèce qui abonde en juin et juillet. Ces roses sont au nombre de cinq ou de six. Elles n'excluent ni le fichu de cygne ni les rebords de poil : on a pour les fourrures un goût trop général.

Bleu clair et couleur de chair sont deux nuances favorites. Nombre de capotes noires sont garnies en couleur de chair, et de capotes blanches, enjolivées de bleu. Le bleu s'emploie aussi en ruches pour tuniques ou robes, et rebords pour ceintures de pattes. Toutes les perles bleues sont de composition, et non de lapis lazuli.

Quelques redingotes de velours noir ont une doublure couleur de chair. Quelques autres sont amaranthe ou orange, avec doublure blanche.

Les bas noirs, loin d'être aussi sévèrement proscrits que les années précédentes, sont aujourd'hui presqu'en crédit pour le négligé, toutefois avec un bord de couleur au soulier noir.

NOUVELLES POLITIQUES.

Pétersbourg, 2 décembre.

La gazette allemande, qui s'imprime dans cette capitale, contenoit hier la proclamation suivante :

« Nous, par la grace de Dieu, Alexandre I^{er}, etc., faisons part à tous nos sujets :

» Par notre manifeste du 30 août / 11 septembre, nous avons donné connoissance de la situation des choses entre nous et le gouvernement français. Dans une position aussi peu amicale, la Prusse formoit, seule encore, un rempart entre nous et les Français qui s'étoient établis dans différentes parties de l'Allemagne ; mais bientôt le feu de la guerre ayant éclaté de nouveau, et s'étant répandu dans les états prussiens, par suite de différentes affaires malheureuses, nos propres frontières se trouvent aujourd'hui menacées par l'ennemi.

» Si l'honneur nous a guidé en tirant l'épée pour la défense de nos alliés, à combien plus forte raison ne devons-nous pas lever le glaive pour la conservation de notre propre existence ? Nous avons de bonne heure pris toutes les mesures nécessaires pour être en état d'aller au-devant des événemens, même avant qu'ils aient pu s'approcher de nos frontières. Après avoir donné à notre armée l'ordre de

passer les frontières, nous en avons confié le commandement à notre maréchal, comte Kamensky.

» Nous sommes persuadés que tous nos fidèles sujets se joindront à nous dans les prières qu'ils adresseront à celui qui dirige les empires et les succès des guerres; espérons que le Seigneur prendra sous son égide notre propre cause, et que sa puissance, ainsi que sa bénédiction, accompagneront les colonnes russes armées contre l'ennemi commun de l'Europe.

» Nous sommes également convaincus que les départemens frontiers s'empresseront, dans les circonstances actuelles, à nous donner des nouvelles preuves de leur attachement, et que, sans se laisser ébranler ni par la crainte, ni par des illusions frivoles, ils poursuivront tranquillement leur carrière sous un gouvernement paternel et doux, et sous la protection des lois.

» Enfin, nous ne doutons pas que tous les *fils de la patrie*, se confiant dans la puissance divine, sur la valeur de nos troupes et sur l'expérience constatée de leur général, se prêteront volontiers aux sacrifices que pourront exiger la sûreté de l'empire et l'amour de la patrie.

» Donné à Pétersbourg le 16/27 novembre 1806; de notre règne le sixième. *Signé*, ALEXANDRE.

» Par l'Empereur,

» *Le ministre des affaires étrangères*,

» ANDREI BUDBERG. »

Semlin, 30 *décembre*.

Aussitôt après la prise de la ville de Belgrade, les Serviens s'occupèrent à démolir les trois fortins qui la défendoient. Ils construisirent ensuite des batteries, y placèrent de l'artillerie, et commencèrent à battre de tous côtés la citadelle; par ce moyen, les Turcs n'eurent plus aucune communication avec notre rive, et il leur fut conséquemment impossible de se procurer les vivres dont ils avoient le plus grand besoin. La canonnade fut continuée sans interruption jusqu'au 19 décembre. Dans la nuit du 21, mille hommes de troupes serviennes occupèrent la partie de l'île dite *Kriegs-Insel*, située du côté de Belgrade, et ils y établirent une batterie de cinq pièces de canon. Les Turcs s'en étant aperçus au point du jour, firent un feu très-vif sur cette batterie; les insurgés y répondirent: cette canonnade dura sans relâche jusqu'à neuf heures du soir; alors les Serviens forcèrent les Turcs à cesser leur feu. Le 22, Kusanzi-Ali envoya un député au général en chef Czerni-Georges, et demanda à capituler. L'on apprend maintenant que Kusanzi-Ali s'est rendu le 24 décembre. Voici les principaux articles de la capitulation, 1°. la citadelle sera

remise aux Serviens le 30; 2°. la garnison turque sortira avec les honneurs de la guerre; elle se rendra par eau à Widdin, et sera escortée par les Serviens. Pour sûreté, il a été remis, le 28, de part et d'autre, deux otages, qui seront rendus après l'arrivée des Turcs à Widdin.

La seule conquête qui reste à faire aux Serviens, est la forteresse de Schabatz: cette place a une forte garnison, et elle est pourvue des vivres et munitions nécessaires. Il y est encore entré dernièrement 6,000 quintaux de farine, et autant de mesures d'orge.

Le mohasil, ou plénipotentiaire de la Porte, qui étoit à Semendria, est arrivé le 24 à Belgrade; il veut être présent l'entrée solennelle des Serviens dans la citadelle.

La Haye, 13 janvier.

Un événement affreux a porté hier la désolation dans la ville de Leyde. Vers les quatres heures et demie, une barque, chargés de deux cents cinquante barils de poudre, venant de l'arsenal de Delft, et allant à Utrecht, a fait explosion sur le Raapenbourg vis-à-vis du Garenmarkt et du Langebourg, c'est-à-dire, dans le plus beau quartier de la ville: on ignore la cause de ce malheur. La violence de l'explosion a renversé toutes les maisons de ce quartier; et la plupart des maisons de la ville ont plus ou moins souffert. Il ne reste plus que quelques débris du Saayhall. L'église de Saint-Pierre est fortement endommagée, et l'on n'en laisse aborder personne, crainte d'accident. Toutes les vitres de l'Hôtel-de-ville ont été brisées. Il en est de même de celles de l'Académie. On compte parmi les maisons écroulées: trois écoles publiques; l'école départementale, une école de Juifs, et une école d'enfans. Elles étoient remplies au moment de l'explosion. On ne sait encore ni le nombre des maisons renversées, ni celui des infortunées victimes de cette catastrophe. On désigne cependant parmi ces dernières, MM. les professeurs Luc (auteur de la Gazette de Leyde), et Kluit; Mesdames van Hoogstraaten, van Alphen et Cunaeus. Les décombres couvrent encore une partie des infortunés qui ont péri dans cette circonstance. Les autorités constituées, la bourgeoisie et le militaire ont rivalisé de courage, d'activité et de zèle. Les secours les plus prompts et les mieux entendus ont été portés sur-le-champ, et partout. On a réparé, autant qu'il est possible de le faire, dans le premier moment, les maux arrivés: on a prévenu ceux qui auroient pu les suivre; le plus grand ordre a régné dans ces instans, où le danger et l'agitation laissent souvent place à plus d'un excès.

La garde royale a quitté la Haye à la première nouvelle de

cet événement, et s'est portée à Leyde avec un empressement, une ardeur que rien n'égale, si ce n'est le courage et la belle discipline qu'elle a montrée dans cette occasion. Mais le roi a sur-tout déployé au milieu de ce funeste événement cette humanité, cette bonté qui le font adorer de tous ses sujets. S. M., instruite de ce qui se passoit à Leyde, s'y est rendue sans délai; il étoit à peu près dix heures du soir quand elle est entrée dans cette ville; elle y est restée jusqu'au lendemain matin, et n'en est partie qu'à huit heures. Son cœur paternel a pris la plus vive part à ce qui avoit lieu sous ses yeux. Elle avoit même auparavant envoyé au secours des malheureux habitans son premier chirurgien, M. Giraud, auquel on doit les plus grands éloges, pour la manière dont il a rempli les ordres du roi. S. M. a parcouru elle-même tous les lieux où l'explosion a exercé ses ravages; elle gravissoit les décombres et bravoit les dangers, encourageant d'exemple et de parole ceux qui portoient des secours aux personnes blessées ou exposées; consolant par les discours les plus affectueux tous ceux qui avoient à regretter quelque perte; et distribuant, sur la place même, des récompenses à ceux qui se distinguoient par leur courage à sauver leurs compatriotes. S. M. a ordonné un premier fonds de 30,000 florins pour parer aux besoins les plus pressans des victimes de cette triste journée.

Les malades entrés à l'hôpital civil de Leyde, dans la nuit du 12 au 13, et jusqu'à neuf heures du matin, s'élèvent au nombre de treize; en outre trois femmes et un enfant sont morts de leurs blessures en y entrant. Les malades ont été pansés sous la direction de MM. les docteurs Brungmans et Giraud. Ce dernier doit, par ordre de S. M., rester à Leyde tant que sa présence y sera nécessaire.

Du 15. — Le nombre des personnes qu'on retire journellement, à Leyde, de dessous les décombres, est très-considérable; cependant on espère que le nombre des victimes ne se montera pas à 300, comme on l'avoit craint d'abord. Il est remarquable qu'aucun étudiant de l'Université n'a péri; plusieurs ont été blessés.

Le roi, accompagné d'une suite peu nombreuse, s'est encore rendu à Leyde aujourd'hui; outre les 30,000 florins que S. M. avoit d'abord envoyés pour secourir les infortunés, elle a fait remettre la somme de 100,000 florins entre les mains du ministre de l'intérieur, qui se trouve dans cette ville depuis le premier jour de son désastre. S. M., pour récompenser le zèle et l'activité du colonel Cunaeus, qui commande la bourgeoisie armée de Leyde, l'a créé chevalier de l'ordre du Mérite.

Les boulangers de la Haye ont reçu l'ordre de cuire dix mille pains qui seront envoyés à Leyde ; on fait parti aussi des ouvriers de toute espèce.

Des témoins oculaires de cet événement désastreux assurent que peu après l'explosion et la dévastation qui en fut la suite, les rues étoient couvertes de personnes mutilées, blessées et estropiées, qui s'y traînoient, et se plaignoient amèrement de leur malheureux sort. On entendoit dans les maisons écroulées et de dessous les décombres des bruits sourds, ou des gémissemens plus distincts que faisoient les personnes qui y étoient enterrées. D'autres couroient çà et là, dans le désespoir le plus terrible, et demandoient des nouvelles de leurs parens, époux et enfans. Un nuage noir et épais, suite de l'explosion de la poudre, rendoit cette scène de sang et d'horreur encore plus effrayante. Quelques-uns couroient par les rues en déplorant la perte de leur fortune, qui consiste dans cette ville, pour la plus grande partie, dans les portefeuilles des particuliers, qui sont les créanciers de l'Etat et les propriétaires d'obligations d'emprunts faits dans ce pays par plusieurs puissances étrangères.

Nuremberg, 11 *janvier*.

On connoît le traité de paix qui a été conclu le 14 décembre 1806, à Posen, entre S. M. l'empereur des Français et S. A. l'électeur, aujourd'hui roi de Saxe. Le même jour les ministres plénipotentiaires des ducs saxons, ont signé, avec M. le grand maréchal du palais, Duroc, le traité suivant :

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et protecteur de la confédération du Rhin, et LL. AA. SS. les ducs de Saxe-Weimar, Saxe-Gotha, Saxe-Meinungen, Saxe-Hildbourghausen, et Saxe-Cobourg, en voulant fixer l'accession de LL. AA. SS. Mgrs. les ducs précités, à la confédération du Rhin, ont nommé leurs ministres plénipotentiaires, qui, après l'échange préalable de leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Art. I^{er}. LL. AA. SS. les ducs de Saxe-Weimar, etc. (Voyez ci-dessus), accèdent au traité d'alliance conclu à Paris le 12 juillet de l'année passée, et acquerront par cette accession tous les droits et contracteront toutes les obligations qui résultent de cette convention, de la même manière que s'ils avoient eux-mêmes pris part à la conclusion de ce traité.

II. LL. AA. SS. Mgrs. les ducs siégeront au colége des princes. Leur rang sera déterminé par l'assemblée de la confédération.

III. Le passoge par les Etats de L. A. S. Mgrs. les ducs de Saxe ne pourra être accordé à aucunes troupes, corps séparés

ni détachemens, d'une puissance étrangère qui ne fait point partie de la confédération du Rhin, sous quelque prétexte que ce soit, sans l'agrément préalable de toute la confédération du Rhin.

IV. Tous ceux qui professent la religion catholique seront assimilés, quant à l'exercice de leur culte, à ceux qui professent la religion luthérienne dans tous les Etats de Mgrs. les ducs de Saxe, et les sujets des deux religions jouiront sans exception des mêmes privilèges, civils et de droit, sans cependant qu'il en soit effactué aucun changement.

V. Le contingent militaire que Mgrs. les ducs de Saxe-Weimar etc., fourniront en cas de guerre, consistera en 2800 hommes d'infanterie, qui seront répartis de manière que la quote-part, de Saxe-Weimar sera de 800, celle de Saxe-Gotha de 1100; celle de Saxe-Meinungen de 300; celle de Saxe-Hildbourghausen de 200; enfin celle de Saxe-Cobourg de 400 hommes. Ces 2800 hommes formeront un régiment d'infanterie de trois bataillons, dont le commandement et l'inspection en chef alterneront entre les deux principales lignes de la maison.

PARIS, *vendredi 23 janvier.*

S. M. a adressé à tous les archevêques et évêques de France, la lettre dont la teneur suit :

« M. l'archevêque (ou évêque), les nouveaux succès que » nos armées ont remportés sur les bords du Bug et de la » Narew, où, en cinq jours de temps, elles ont mises en » déroute l'armée russe, avec perte de son artillerie, de ses » bagages, et d'un grand nombre de prisonniers, en l'obli- » geant à évacuer toutes les positions importantes où elle » s'étoit retranchée, nous portent à desirer que notre peuple » adresse des remercîmens au ciel, pour qu'il continue à » nous être favorable, et pour que le Dieu des armées » seconde nos justes entreprises, qui ont pour but de donner » enfin, à nos peuples, une paix stable et solide, que ne » puisse troubler le génie du mal. Cette lettre n'étant pas à autre » fin, nous prions Dieu, M. l'archevêque (ou évêque), qu'il » vous ait en sa sainte garde. De notre camp impérial de » Pultusk, le 31 décembre 1806. »

Signé NAPOLÉON.

— En exécution des ordres de S. M., contenus dans sa lettre écrite de son camp impérial de Pultusk, du 31 déc. 1806, à MM. les évêques de l'Empire, S. Em. M. le cardinal-arche-

vêque de Paris s'est rendu chez S. A. S. Mgr le prince archichancelier de l'Empire, afin de se concerter avec lui pour l'exécution des ordres de S. M. Il a été déterminé que le *Te Deum* sera chanté dans l'église métropolitaine, dimanche 25 du présent mois, à midi précis, et qu'on se conformera au cérémonial observé lors du *Te Deum* qui fut chanté en actions de graces de la mémorable bataille d'Jena.

(*Moniteur.*)

—Les lettres de Varsovie, du 7, disent que S. M. l'empereur étoit encore dans cette ville, et ne parlent point de son départ; celles de Berlin, du 10 et du 11, disent, au contraire, qu'on l'attend d'un moment à l'autre dans cette capitale.

— On a tout lieu de croire, d'après des ordres arrivés aujourd'hui à plusieurs dames de l'Impératrice, que sa majesté sera à Paris sous peu de jours.

—S. A. S. Mgr. le prince archichancelier de l'Empire a fait connoître à M. Fontanes une décision de Sa Majesté, portant qu'il reste président du corps législatif jusqu'à l'ouverture de la session.

— Le décret impérial qui défend à toutes personnes indistinctement de porter la parole dans l'église, sans la permission de l'évêque diocésain, a été rendu sur le rapport de S. Ex. le ministre des cultes, à l'occasion de quelques discours qui s'étoient tenus dans certaines églises, et qui pouvoient être pour les fidèles un objet d'inquiétude et de scandale.

— Un décret impérial, du 12 décembre dernier, rend à leur destination primitive les biens non-aliénés et les rentes non-transférées, provenant de l'ancien séminaire de Namur. Ces biens et rentes seront gérés par des administrateurs nommés par l'évêque diocésain.

— Un autre décret, en date du même jour, autorise l'ordination de plusieurs sujets présentés par MM. les archevêques de Rouen et de Tours, et les évêques d'Aix-la-Chapelle, Mende, Liége, Namur, Nancy, Soissons et Valence.

— M. Bourgoin, ci-devant ministre de France à Madrid, et ensuite à Copenhague, vient d'être nommé ambassadeur de S. M. I. et R. près le roi de Saxe.

— D'après les mercuriales adressées au ministre de l'intérieur par les préfets, dans le cours du mois d'octobre, on voit que le prix moyen de l'hectolitre de froment a été de 10 f. 68 cent. dans le département d'Ille et Vilaine, et de 12 fr. et quelques cent. dans les départemens du Morbihan et de Maine et Loire; tandis qu'il a été de 30 et 31 fr. dans les départemens des Alpes, du Var, des Apennins et des Bouches-du Rhône.

PARIS, 18 *janvier*.

XLVIII^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Varsovie, le 3 janvier 1807.

Le général Corbineau, aide-de-camp de l'EMPEREUR, est parti de Pultusk, avec trois régimens de cavalerie légère, pour se mettre à la suite de l'ennemi. Il est arrivé le 1^er janvier à Ostroviec, après avoir occupé Brock. Il a ramassé 400 prisonniers, plusieurs officiers et plusieurs voitures de bagages.

Le maréchal Soult, ayant sous ses ordres les trois brigades de cavalerie légère de la division Lasalle, borne la petite rivière d'Orcye, pour mettre à couvert les cantonnemens de l'armée. Le maréchal Ney, le maréchal prince de Ponte-Corvo et le maréchal Bessières ont leurs troupes cantonnées sur la gauche. Les corps d'armée des maréchaux Soult, Davoust et Lannes occupent Pultusk et les bords du Bug.

L'armée ennemie continue son mouvement de retraite.

L'EMPEREUR est arrivé le 2 janvier à Varsovie, à deux heures après midi.

Il a gelé et neigé pendant deux jours; mais déjà le dégel recommence, et les chemins, qui paroissoient s'améliorer, sont devenus aussi mauvais qu'auparavant.

Le prince Borghèse a été constamment à la tête du 1^er régiment de carabiniers qu'il commande. Les braves carabiniers et cuirassiers brûloient d'en venir aux mains avec l'ennemi; mais les divisions de dragons qui marchent en avant, ayant tout enfoncé, ne les ont pas mis dans le cas de fournir une charge.

S. M. a nommé le général Lariboissière général de division, et lui a donné le commandement de l'artillerie de sa garde. C'est un officier du plus rare mérite.

Les troupes du grand-duc de Wurtzbourg forment la garnison de Berlin. Elles sont composées de deux régimens qui se font distinguer par leur belle tenue.

Le corps du prince Jérôme assiége toujours Breslau. Cette belle ville est réduite en cendres. L'attente des événemens et l'espérance qu'elle avoit d'être secourue par les Russes l'ont empêchée de se rendre; mais le siége avance. Les troupes bavaroises et wurtembergeoises ont mérité les éloges du prince Jérôme et l'estime de l'armée française.

Le commandant de la Silésie avoit réuni les garnisons des places qui ne sont pas bloquées, et en avoit formé un corps de 8000 hommes, avec lequel il s'étoit mis en marche pour

inquiéter le siége de Breslau. Le général Hédouville, chef de l'état-major du prince Jérôme, a fait marcher contre ce corps le général Montbrun, commandant les Wurtembergeois, et le général Minucci, commandant les Bavarois. Ils ont atteint les Prussiens à Strelen, les ont mis dans une grande déroute, et leur ont pris 400 hommes, 600 chevaux, et des convois considérables de subsistances que l'ennemi avoit le projet de jeter dans la place. Le major Erschet, à la tête de 150 hommes des chevau-légers de Linange, a chargé deux escadrons prussiens, les a rompus, et leur a fait 36 prisonniers.

S. M. a ordonné qu'une partie des drapeaux pris au siége de Glogau fût envoyée au roi de Wurtemberg, dont les troupes se sont emparées de cette place. S. M. voulant aussi reconnoître la bonne conduite de ces troupes, a accordé au corps de Wurtemberg dix décorations de la Légion-d'Honneur.

Une députation du royaume d'Italie, composée de MM. Prina, ministre des finances, et homme d'un grand mérite; Renier, podestat de Venise, et Guasta Villani, conseiller-d'Etat, a été présentée aujourd'hui à l'EMPEREUR.

S. M. a reçu le même jour toutes les autorités du pays, et les différens ministres étrangers qui se trouvent à Varsovie.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE JANVIER.

DU SAMEDI 17. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 7[illegible]f 90c 75f 74f 90c 7[illegible]f [illegible]c. 10c 30c 00c 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 00f. [illegible]0c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1230f j. du 1er janv. 0000f. 00c. 00c 0000f 00c

DU LUNDI 19. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 75f 30c 40c 30c 25c. 30c 2[illegible] c 30c 4[illegible]c 5[illegible]c. 40c 00c 00c 00c. 000 000 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f. 30c 4[illegible] c. 00c. 00c
Act. de la Banque de Fr. 1231f 2[illegible]c j. du 1er janv. 00c. 0000f. 00[illegible]0f

DU MARDI 20. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 80c 76f. 75f 80c 90c 76f 10c 76f. 00c 00c [illegible]0c. 00c 00c [illegible]0c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 00c. 00c 00f 00c 00c. 00c 000 00c
Act. de la Banque de Fr. 123[illegible]f j. du 1er janv. 00c 00c 00[illegible]f. 00c

DU MERCREDI 21. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f. 75c 76f 75f 9[illegible]c 75f 76f 5c. 2[illegible] c 30c 00c 0[illegible]c. 00c [illegible]0f 00c. 0[illegible]f.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 7[illegible]f 75c. 00f. 00c 00c 000 00c
Act. de la Banque de Fr. 123[illegible]f j. du [illegible]er janv. 00c 0000f 0[illegible]c [illegible] 00ef

DU JEUDI 22.—C p. 0/0 c J. du 22 sept. 1806, 76f 40c 30c 35c 30c 45c 50c 55c 60c 6[illegible]c 60c 5[illegible]c 6[illegible]c 50c 40c 0[illegible] c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 180[illegible] 73f 75c 00f. 000 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 1236f. 2[illegible]c 1235f. 00c j. du 1er janv. 0000f 00c

DU VENDREDI 23. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 65c 50c 45c 40c 3[illegible]c 40c 35c 30c 40c 40c 35c 00 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 00f [illegible]0f 00c 00f 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c j. du 1er janv. 000[illegible]f

(N°. CCLXXXIX.)
(SAMEDI 31 JANVIER 1807.)

DEP^T DE LA SEINE
5. cen

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ODE

A son Auguste Majesté NAPOLÉON, *Empereur et Roi, sur la Guerre de la Prusse.*

Du front de l'Apennin, voilé par les nuages,
Tel qu'un torrent fougueux, nourri de longs orages,
Au bruit des Aquilons,
S'élance, frappe, emporte une digue impuissante,
Et roule avec fracas dans l'onde mugissante
Les trésors des vallons :

Tels, et plus orageux, les flots de nos cohortes
Renversent les guerriers, brisent l'airain des portes,
Asile de la peur :
La Prusse est engloutie en ce vaste déluge,
Et son dernier naufrage a pour dernier refuge
La pitié du vainqueur.

D'une cour insensée ô funeste délire !
Toi seul du coup mortel as frappé cet empire
Naguère florissant ;
Hélas, faut-il toujours que les tristes provinces
Rachètent les erreurs de leurs coupables princes
Par des larmes de sang !

Monarques, le sang pur, dont s'abreuve la terre,
Vous accuse, et vous crie : Ah ! fuyez la colère
Du grand Napoléon.
N'a-t-il pas accompli ses terribles oracles,
Et rempli l'univers du bruit de ses miracles,
De l'éclat de son nom ?

Interrogez l'Asie et les plages qu'inonde
Ce fleuve paternel, dont le limon féconde
Un facile labeur :
L'Arabe vagabond, dans sa demeure errante;
Les cent voix du désert, sous la zone brûlante,
Proclament sa valeur.

Répondez, Marengo, vous, champs de l'Ausonie,
De combien de trépas l'antique Germanie
A payé nos succès,
Quand les Alpes, berceau des célestes tempêtes,
Courboient avec respect leurs orgueilleuses têtes
Sous les pas des Français !

En vain, pour arrêter leur course triomphante,
Albion s'arme d'or, et la Russie enfante
Des bataillons nouveaux ;
Les lacs ensanglantés servent de sépulture
Aux fiers enfans du Nord, devenus la pâture
Des habitans des eaux.

Dans les champs d'Jena, riches en funérailles,
Où la Prusse dressoit ses vivantes murailles
D'immobiles guerriers,
Vingt mille en même temps, dans une même tombe,
S'abyment, renversés comme un rempart qui tombe
Sous les coups des béliers.

Tout le Nord retentit de cette chute immense :
L'Elbe, l'Oder, la Sprée, implorent la clémence
Du plus grand des Césars;
Et Magdebourg (1), sorti de ses cendres brûlantes,
Frémit de voir flotter sur ses portes tremblantes
Nos brillans étendards.

(1) Magdebourg fut pris d'assaut en 1631, et réduit en cendres par le comte de Tilly.

Un laurier reste encore; il est beau d'y prétendre :
Français, il faut percer les soldats d'Alexandre
De traits victorieux;
Et toi, NAPOLÉON, n'éteins point ta colère
Sans avoir écrasé de ton dernier tonnerre
Leurs fronts audacieux.

Alors, tel que le cèdre, au sommet des montagnes,
D'un vaste diadème embrasse les campagnes
Et brave les Autans,
Régulateur du monde, ainsi ta noble gloire,
Dans le temple immortel des Filles de Mémoire,
Bravera tous les temps.

C. L. MOLLEVAUT.

ÉPISODE DU LIVRE IV DE L'ÉNÉIDE,

SUR LE JEUNE MARCELLUS, FILS D'OCTAVIE.

Traduction fidelle, vers pour vers.

ENÉE auprès de lui voit, couvert d'une armure,
Un jeune homme, un héros d'une aimable figure;
Mais son visage est triste, et ses yeux abattus.
« O mon père ! Quel est, non loin de Marcellus,
» Ce guerrier près de qui ce grand concours s'assemble ?
» Est-il son fils ? Combien leur maintien se ressemble !
» Mais son front se noircit de l'ombre du trépas. »
« O mon fils, vois mes pleurs; ne m'interroge pas !
» Quels regrets pour les tiens ! Quelle douleur profonde !
» Les Destins ne feront que le montrer au monde.
» Dieux, si Rome eût joui de ce don de vos mains,
» Vous auriez envié le bonheur des Romains !
» Quels cris au Champ-de-Mars ! Et quelles funérailles
» Tu verras promener autour de nos murailles,
» O Tibre, quand, mêlant tes pleurs à nos sanglots,
» Près d'un tombeau récent tu rouleras tes flots !
» Jamais un rejeton d'une famille illustre
» N'aura porté si haut son espoir et son lustre.
» Jamais Rome, féconde en héros triomphans,
» Ne verra son pareil entre tous ses enfans.
» O candeur, ô vertus, dignes de l'âge antique !
» O sainteté des mœurs, ô valeur héroïque !

» Jamais impunément un superbe ennemi
» Ne se fût aux combats présenté devant lui :
» Soit qu'on l'y vît courir d'un pied ferme et rapide;
» Soit qu'il pressât les flancs d'un coursier intrépide.
» Jeune héros, ô toi que j'admire et je plains,
» Si tu peux vaincre un jour la rigueur des Destins,
» Tu seras Marcellus! Donnez, que je répande
» Et la rose et le lis, que son ombre demande;
» Donnez, que prodiguant les fleurs à pleines mains,
» Je lui rende du moins ces hommages trop vains. »

DESAINTANGE.

ENIGME.

A LA candeur qui brille en moi,
Se joint le plus noir caractère :
Il n'est rien que je ne tolère;
Mais je suis méchant quand je boi.

LOGOGRIPHE.

MA plus grande valeur dans ma force réside,
De mes attraits bien des gens sont épris;
Je vaux aussi bien peu quand j'ai le ventre vide;
Et sitôt qu'il est plein, je suis d'un plus grand prix.
Mais si de moi ma tête est divisée,
Changeant de sexe, et toujours plus prisée,
Je devance, ou suis le desir,
Et souvent après moi l'on trouve le plaisir.
Ami lecteur, toujours je t'intéresse;
Bien souvent tu m'attends comme ton seul espoir.
Je laisse décider à ta délicatesse,
Lequel vaut mieux me faire, ou bien me recevoir.

CHARADE.

MON premier revient tous les ans,
Pour égayer et fleurir la nature;
Dans mon second voyez une pâture,
Et dans mon tout l'abri des habitans.

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier N°. est *Cheveux*.
Celui du Logogriphe est *Collége*, où l'on trouve *Eole*.
Celui de la Charade est *Ecu-moire*.

OBSERVATIONS *sur l'article* Lenticulaire *du Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, (1) *avec des Remarques de physique terrestre, et quelques Réflexions morales nées du sujet.*

Les articles du nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle qui concernent les basaltes et les corps cristallisés renfermés dans les laves, dont j'ai donné un examen dans le n°. 279 du Mercure, m'ont engagé à parcourir quelques autres articles de ce Dictionnaire; et mon attention s'est particulièrement fixée sur celui qui traite de la pierre *lenticulaire*, parce que j'ai donné des observations sur ce fossile, qui ont été insérées dans le Journal de Physique, aux cahiers de *ventose an* 7, *de ventosé an* 10 et de *floréal an* 11.

Ces observations ayant paru avant la publication du nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, et dans un journal très-connu, qui s'imprime à Paris même, on devoit s'attendre que dans un ouvrage fait pour l'instruction, on auroit profité des connoissances acquises depuis la publication du précédent Dictionnaire. Cependant c'est ce qui n'est point pour cet article, non plus que pour celui de *Bélemnite.* On revient aux mêmes erreurs sur l'origine et la nature de ces fossiles, sans avoir fait attention aux preuves que j'ai données pour les réfuter, et pour établir des notions conformes aux faits et à des observations plus exactes.

La lenticulaire numismale dont il s'agit principalement dans l'article *Lenticulaire*, est un fossile de forme orbiculaire qui s'amincit vers les bords, ce qui lui donne la forme d'une lentille. Quand elle est partagée dans le sens de ses surfaces, elle présente dans son intérieur une spirale cloisonnée, qui est celle de toutes ses sections la plus curieuse, quoique la moins instructive sur son organisation. On trouve des numismales de cette espèce depuis une ligne de diamètre jusqu'à neuf lignes : celles qui atteignent le diamètre de deux pouces ne sont pas de la même espèce : elles sont minces et presque planes; on les trouve principalement dans le Véronais et aux environs de Bayonne. Une troisième espèce a les révolutions de la spirale beaucoup plus larges, et par conséquent moins nombreuses.

(1) Vingt-quatre vol. in 8°. Prix : 180 fr.
A Paris, chez Déterville, rue Hautefeuille; et le Normant.

Un fossile d'une forme aussi remarquable et d'une organisation intérieure plus remarquable encore, répandu si généralement, et dans quelques endroits en multitudes innombrables, devoit fixer l'attention même des plus ignorans : aussi a-t-il donné lieu à des idées très-extraordinaires, depuis celles de la superstition et de l'ignorance jusqu'aux nombreuses conjectures des hommes instruits. Les anciens naturalistes l'ont nommé *numismale* d'après sa forme, qui se rapproche de celle des monnaies et des médailles.

Je citerai un seul exemple du nombre prodigieux de ces fossiles réunis quelquefois dans un même lieu, parce que cet exemple est curieux et très-intéressant. Il décide une question élevée autrefois sur la nature de la pierre dont les pyramides d'Egypte sont construites. Il est constaté aujourd'hui que cette pierre est entièrement composée de numismales, de même que le rocher sur lequel elles sont bâties, et plusieurs autres rochers calcaires des confins de la Basse-Egypte.

On ne peut pas douter que ce fossile ne soit originaire de la mer. On le trouve fréquemment mêlé avec des débris de coquilles marines, et quelques individus ont des vermiculites attachés à leur surface.

Dans le nombre des conjectures sur sa nature, on remarque celles de Scheuchzer, qui le croyoit une *corne d'Ammon*, à cause de sa spirale intérieure ; de Bourguet, qui en faisoit un *opercule;* de Linnée, qui le croyoit un *madrépore;* de Targioni Tozzetti, qui l'a divisé en deux classes, dont l'une appartenoit, suivant lui, aux *nautiles* et l'autre aux *zoophytes;* et de Saussure, qui n'ayant fait attention qu'à sa section horizontale parallèle aux surfaces, qui présente alors une spirale cloisonnée, a considéré cette spirale comme un canal isolé, et en a fait un *vermiculite.* Brugnière et Fortis ont aussi traité de ce fossile ; mais ils ne s'en sont pas fait une idée juste. Le premier l'a nommé *camérine*, et l'a totalement méconnu ; le second l'a nommé *discolithe*, et il a réuni sous cette dénomination plusieurs fossiles très-différens les uns des autres, et jeté ainsi la confusion sur la connoissance d'un fossile fort intéressant, seul de son genre, et dont le petit nombre d'espèces ne diffèrent que par de fort légères variétés dans l'organisation. Les planches qui sont jointes à son Mémoire sont d'ailleurs incorrectes et peu instructives.

Cependant aucune des conjectures de ces naturalistes ne satisfaisoit aux diverses apparences de ce singulier fossile. Il n'a pas servi de demeure à un animal, puisque lorsqu'il est complet et bien conservé, il ne montre aucun orifice : ce

n'est donc ni une *coquille* ni un *vermiculite ;* ce n'est pas un *opercule* : on ne l'a jamais vu à la bouche d'une coquille, et les myriades qu'on trouve réunies dans une même couche ne sont souvent associées à aucune coquille; ce n'est pas non plus un *madrépore* : car il n'a aucun des caractères de ces ouvrages de polypes.

Il ne restoit qu'une manière de déterminer son origine: c'étoit de le regarder comme l'os d'un animal du genre des mollusques, dont l'enveloppe charnue et gélatineuse s'étoit décomposée et détruite, et avoit laissé cet os dans son entier et dans l'isolement où on le trouve.

Cette solution m'ayant paru la plus vraisemblable, je cherchai à pénétrer dans l'organisation la plus intime de ce fossile par toutes ses sections différentes, ou la contexture qu'elles mettoient successivement à découvert confirma mon opinion.

L'animal à qui appartenoit cet os, étant jusqu'ici inconnu, je cherchai à me rappeler s'il n'y en avoit point de ce genre dans la nature vivante, qui eût un os ou tel autre corps dur dans son intérieur qui représentât la numismale. Je trouvai la *séche*, espèce de mollusque qui renferme un os dont l'organisation est non moins compliquée et régulière que celle de la numismale; cet os a même des rapprochemens très-marqués avec ce fossile, dont j'ai donné le détail dans mes observations publiées dans le Journal de Physique de *ventose an* 7 (mars 1798), cinq ans avant la publication du nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle.

La planche qui accompagne celles qui ont paru dans le même Journal, cahier de *ventose an* 10 (mars 1801), montre tous ces rapprochemens. Cette planche présente sept différentes sections de la numismale, et trois de l'os de la séche, chacune ayant la description détaillée dans l'explication des figures. Et ces observations et ces dessins ont paru en 1801 dans un journal, je le répète, très-connu, publié à Paris même. Que penser donc du silence gardé sur ces observations, qui concernent, sur-tout l'un des fossiles marins les plus intéressans à bien connoître, dans un ouvrage d'histoire naturelle destiné à l'instruction, où le lecteur doit trouver réuni ce qui a paru de mieux prouvé sur la nature de l'objet qu'il veut connoître ?

L'auteur de l'article le résume en ces termes : « Les *pierres* » *lenticulaires* sont-elles bien certainement des restes de » corps marins proprement dits ? C'est ce que je n'oserois » affirmer. On n'en trouve jamais à l'état de coquille, elles » sont toujours à l'état pierreux. » L'auteur présente ici des

objections qui portent sur un état de choses qu'il n'a pas compris, quoique très-évident; après quoi il ajoute: « La pro-
» priété qu'a ce fossile de se fendre parallèlement à ses
» grandes faces, cette espèce de clivage est une circonstance
» de plus, qui paroît le rapprocher des substances pierreuses
» purement minérales. Enfin, on le voit souvent avoir des
» formes tellement irrégulières et indécises qu'il paroît n'être
» qu'une concrétion fortuite. Ces différentes considérations
» ont tellement frappé la plupart des naturalistes, qu'ils
» ont été fort embarrassés de savoir quelle place assigner à ce
» fossile, que sa structure éloigne manifestement de toutes les
» autres productions animales connues.........

» Ceux des naturalistes qui suivent la nature pas à pas,
» reconnoissent fort bien qu'elle passe par nuances insensibles
» de la *cristallisation* à *l'organisation* : on pourroit, ce me
» semble, regarder la *lenticulaire* comme une des nuances de
» ce passage d'une modification à l'autre. »

Telles sont les conséquences auxquelles on est entraîné, lorsque, adoptant des idées qui n'ont de fondement que sur une vue superficielle, on ne fait aucune attention à celles d'autres naturalistes qui les ont fondées sur des observations exactes et sur des analogies évidentes.

« La plupart des naturalistes, dit l'auteur, ont été fort em-
» barrassés de savoir quelle place assigner à ce fossile, que
» sa structure éloigne manifestement de toutes les autres
» productions animales connues. »

Tous les naturalistes que j'ai cités (et ce sont certainement les principaux qui ont traité de ce fossile) ont pensé au contraire que la lenticulaire numismale a appartenu à un animal; ils ont varié seulement sur l'espèce de l'animal, et l'ont méconnue. Il n'est pas étonnant qu'on ne le trouve pas à l'*état de coquille*, puisque ce n'est pas une coquille.

La propriété qu'a ce fossile de se fendre plus aisément dans le sens de ses grandes faces est une simple particularité et rien de plus. Toutes les parties d'un échinite, coque et piquans, se fendent constamment dans un sens oblique, et on ne lui contestera pas, sans doute, d'être un corps organisé. La cause de cette propriété vient de ce que la coque et les piquans d'un oursin sont d'une contexture spongieuse extrêmement fine. Les particules spathiques qui ont circulé dans les couches qui les renferment, ont pénétré si intimement cette spongiosité, qu'elles lui ont communiqué la propriété du spath calcaire rhomboïdal, de se rompre obliquement dans le sens des faces du rhombe : c'est pourquoi les fractures d'un échinite et de ses piquans, qui, dans l'oursin

vivant, sont irrégulières et ternes, ont leurs faces aussi lisses et polies que les fractures du spath même.

Cette conclusion *que les numismales ne paroissent être qu'une concrétion fortuite*, (conclusion que l'on tire des formes irrégulières de quelques numismales,) a sa source dans une observation bien superficielle. Ce n'est pas ainsi qu'on étudie la nature quand on veut la connoître. L'arbre rabougri n'en est pas moins un arbre. Les os difformes de l'individu rachitique n'en sont pas moins des os. Il en est de même de la numismale *irrégulière* : c'est un défaut dans l'individu; son organisation intérieure est la même que celles des numismales dont la forme est parfaite. On connoîtroit ces exceptions, les exemples de cas semblables se présenteroient à l'esprit, si l'on étoit impartial dans les recherches.

Les dernières expressions des passages que j'ai transcrits méritent sur-tout l'attention; car elles dérivent de systèmes qui ne sont pas ceux de la nature bien étudiée : « Les naturalistes qui suivent la nature pas à pas, est-il dit, reconnoissent fort bien qu'elle passe par des nuances insensibles » de la *cristallisation* à *l'organisation* : » d'où l'on tire la conséquence « que les lenticulaires pourroient bien être » regardées comme une des nuances de ce passage d'une modification à l'autre. » Quelle doctrine, et quelle instruction pour les jeunes gens qui desirent étudier la nature !

Il n'y a point de passage de la *cristallisation* à *l'organisation*. La cristallisation terminée reste la même, elle ne change plus. Les cristaux, sans doute, sont une production minérale très-intéressante, ils font le plus bel ornement des collections de minéralogie, mais c'est là tout. Ils n'ont ni fibres, ni glandes, ni vaisseaux, aucun fluide n'y circule, et leur origine est dans les roches et les couches minérales.

Les végétaux, ceux des corps organisés qui se rapprocheroient le plus de la cristallisation (s'il existoit aucun rapprochement), quoique fixés sur le lieu où leur semence s'est développée, se parent, chaque saison, de fleurs, de feuilles et de fruits; chaque saison ils embellissent la nature, et nourrissent l'homme et les animaux; chaque saison ils produisent de nouvelles semences qui perpétuent leur espèce et les bienfaits de la Providence. L'animal, qui est fixé sur le lieu qui l'a vu naître, donne des signes très-prompts de sensibilité et de vie, et ses émanations produisent d'autres animaux semblables à lui. La ligne qui sépare la *cristallisation* de *l'organisation* est donc tranchée; il n'y a point de passage d'une *substance minérale* à un *corps organisé*.

Cependant on revient sous une autre forme à cette étrange doctrine, et l'on dit : « On voit des substances purement

» minérales qui présentent des rapports marqués avec des » corps organisés. Le *flos ferri*, par exemple, et les stalag- » mites fungiformes, ont un mode d'accroissement tout sem- » blable à celui des végétaux d'un ordre inférieur. » Qu'est-ce que ces végétaux *d'un ordre inférieur?* Si ce sont des végétaux, ils sont organisés, et ne s'accroissent point à la manière des substances minérales. Si ce ne sont pas des végétaux, ils restent dans la classe des substances inorganisées, qui, semblables aux deux exemples cités du *flos ferri* et de la stalagmite, s'augmentent à l'extérieur par une superposition de particules minérales amenées successivement par l'infiltration des eaux, dans les cavités des roches où ces substances se forment.

Ce système est répété dans l'article *Nature* du même Dictionnaire : « La pierre brute, dit l'auteur de cet article, » passe par des nuances à la pierre cristallisée; celle-ci remonte » aux pierres fibreuses comme l'amiante; plus loin, nous » trouvons les végétations minérales, telles que le *flos ferri*, » ou les *ludus helmontii*, les stalactites, ou même les den- » drites, etc. Tout auprès, on peut placer les productions » marines, telles que les madrépores, les coraux, les éponges; » ou les végétaux, tels que les champignons, les algues, etc. » La nuance est donc bien prononcée, et montre une aug- » mentation dans les facultés vitales. » Et voilà comment, par des assertions qui ne sont fondées sur rien de bien vu, ni rien de réel, on forme des systèmes absolument imaginaires.

Pour établir ces *passages d'une substance minérale à un corps organisé*, on appelle, et non sans dessein, les pierres filamenteuses, telles que l'amiante, *pierres fibreuses*, parce que le mot *fibre* s'applique uniquement aux corps organisés : ainsi l'on dit, *fibres nerveuses*, *fibres des végétaux*. Les fils de l'amiante et des autres substances minérales filamenteuses n'ont point d'organisation. Le *flos ferri*, stalactite blanche, s'augmente à l'extérieur par couches successives, comme toutes les autres stalactites et stalagmites; ses fractures présentent une surface rayonnée comme plusieurs autres substances minérales, telles que la mine de fer hématite, et quelques espèces de pyrites. Les *ludus helmontii* ne sont autre chose que les gersures d'une argile durcie, remplies d'un spath jaune calcaire. Les *dendrites* sont des dissolutions d'une matière minérale colorée, qui pénètrent dans des fissures de roches, et tracent à leur face ces formes arborisées. Elles n'ont pas plus de rapport avec les végétaux, que ces ramifications produites par un liquide sur les faces polies de deux plateaux de marbre lorsqu'on les sépare. Les madrépores, les coraux, les éponges, les champignons, les algues, amenés sur la scène pour éta-

blir ce *passage*, sont les uns des loges construites par de petits animaux qui les habitent, dont la charmante variété de structure fait l'un des plus intéressans ornemens des cabinets d'histoire naturelle. Les autres corps sont des végétaux terrestres et des végétaux marins. Ainsi, loin que ces exemples établissent ce *passage* prétendu des substances minérales aux corps organisés, ils en font au contraire la réfutation la plus complète.

Présenter la numismale comme paroissant n'être qu'une *concrétion fortuite*, c'est faire rétrograder la science au temps où l'on regardoit les fossiles marins comme des jeux de la nature formés par une sorte de cristallisation.

Dans le même article *lenticulaire*, il est fait mention de celle des rochers de la perte du Rhône; petit fossile très-remarquable, d'une à deux lignes de diamètre, convexe d'un côté et concave de l'autre, qui attira particulièrement notre attention, dans les diverses courses que nous fîmes mon frère et moi à ces rochers. L'auteur de cet article a adopté l'opinion du naturaliste qui a considéré cette lenticule comme une mine de fer terreuse en grains. Cependant j'ai donné des observations très-détaillées sur ce fossile, publiées dans le Journal de Physique de *ventose an* 7, où j'ai prouvé avec une parfaite évidence :

Que c'est un petit madrépore du genre qu'on a appelé dans l'état de fossile, *porpite* ou *bouton*, d'après sa forme;

Que sa qualité ferrugineuse n'est qu'un accident, quelques portions de cet amas de lenticules s'étant trouvées sur le chemin d'une dissolution ferrugineuse, due vraisemblablement à la décomposition de pyrites martiales, dont on aperçoit des traces; dissolution qui a pénétré et imprégné cette lenticule très-poreuse;

Que cet effet n'est pas général; que plusieurs de ces lenticules sont très-peu ferrugineuses, et un grand nombre ne le sont point du tout;

Que plusieurs autres fossiles marins renfermés dans les parties de ces rochers qui ont été pénétrés par la dissolution ferrugineuse sont aussi ferrugineux, tels que des cames, des échinites, des coraux, de petits pectinites;

Que les lenticules où l'on ne découvre pas d'organisation sont celles qui ont été si complètement pénétrées par la dissolution ferrugineuse, ou par les particules spathiques, que l'organisation a été effacée. Ce qui arrive fréquemment à tout autre fossile. Ainsi, j'ai trouvé dans une même couche du mont Salève des madrépores où l'on distingue l'organisation avec la plus grande netteté, et d'autres où elle n'est point apparente. Il en est de même des bois pétrifiés, dont les uns

montrent très-distinctement leurs plus petites fibres, et d'autres les ont effacées.

Le naturaliste cité dans l'article n'a dû observer que celles des lenticules où l'organisation ne paroît pas, et n'a pas étendu son observation au-delà; il n'a pas vu, par la même raison, la porosité de l'intérieur de ce fossile, quoiqu'elle soit très-distincte dans les individus renfermés dans les parties de la pierre qui peuvent être polies, et cette porosité est aussi régulière que celle de tout autre madrépore.

J'annonce dans mon Mémoire, que j'ai présenté à la Société des Naturalistes de Genève, tous les morceaux dont je fais mention, en les accompagnant d'une description très-détaillée. Cette circonstance devoit donner, ce semble, quelque confiance à l'auteur de l'article, ou tout au moins lui faire suspendre son jugement, puisqu'il ne paroît pas qu'il ait observé lui-même cette lenticulaire.

Beaucoup de corps marins peuvent être méconnus dans l'état de pétrification, si l'on ne s'est pas exercé à comparer les corps marins pétrifiés avec les corps marins récens, et à saisir tous les indices qui les rapprochent. Souvent un individu ne suffit pas pour cela : il faut s'en procurer plusieurs du même lieu, parce que tel caractère qui est détruit dans l'un est conservé dans l'autre, et que de leur réunion se forme un ensemble qui conduit à la vérité. Dans la nature vivante, tous les individus d'une espèce quelconque montrent également leur organisation; il n'est pas besoin de faire un choix. Il n'en est pas de même des pétrifications; il faut faire choix des individus les mieux conservés.

Si dans le nombre des géodes quartreuses et calcédonieuses du Jura, que j'ai recueillies, il ne s'en étoit pas trouvé une qui montroit distinctement à l'extérieur qu'elle avoit été un madrépore, et qui m'éclaira sur toutes les autres, peut-être ne me serois-je jamais douté de cette origine; car la substance quartreuse dans les unes et la calcédonieuse dans les autres, ont tout effacé, et pris la place du madrépore (1).

L'auteur de l'article *Lenticulaire* persistant à donner la préférence à l'opinion que la lenticule de la perte du Rhône est une mine de fer, elle est, suivant lui, figurée en *lentilles*, comme on en voit d'autres figurées en *amandes*, en *pois*, en *fèves*. La nature, ajoute-t-il, et c'est sa conclusion, « la nature » a mis dans la configuration de ces *lenticulaires* des grada- » tions de régularité, depuis la forme la plus brute jusqu'aux

---

(1) J'ai donné un Mémoire sur ces géodes, qui a paru dans le Journal de Physique de frimaire an 7.

» apparences d'un corps organisé. » Quand on se laisse prévenir à ce point, il est difficile que l'évidence ait quelque accès. Mais cette opinion tient à l'hypothèse chimérique du *passage* des corps inorganisés à l'organisation.

J'ai publié un second Mémoire sur cette lenticulaire, qui a paru dans le Journal de Physique de *floréal* an 11 (mai 1805); il est accompagné d'une planche gravée. Cette planche contient six figures très-exactes de cette lenticulaire, dont quatre sont fort agrandies à la loupe. Il est possible, absolument, que ce Mémoire ne fût pas connu de l'auteur lorsqu'il a fait son article; mais quand il l'auroit connu, je n'espère pas qu'il eût changé d'avis, puisque les dessins qui sont joints à mon Mémoire sur la Numismale, parfaitement instructifs sur son organisation, ne l'ont pas empêché de regarder ce fossile comme une *concrétion fortuite*.

J'ai cité, dans ce Mémoire, une lenticulaire semblable à celle de la perte du Rhône, qu'on trouve dans des fragmens de pierre calcaire, tombés d'une couche supérieure, répandus sur les talus de rocailles de la montagne de Lavarat, près le mont Anzeindre, au-dessus de Bex. Un jeune botaniste coureur de montagnes, a eu la complaisance de m'apporter un de ces fragmens. Les lenticules y sont en grand nombre; et les extérieures, anatomisées par les injures de l'air, montrent en tous points la même organisation que celles de la perte du Rhône. N'y ayant ici rien de ferrugineux, ni dans la pierre, ni dans les lenticules, on ne peut plus se méprendre sur la nature de ce fossile, et la question est décidée.

Le système du *passage* de la *cristallisation* à l'*organisation* n'est qu'une branche appartenant à des racines plus profondes, dont les émanations dangereuses se manifestent particulièrement dans l'article *Nature* du même Dictionnaire.

« Si l'on considère, y est-il dit, que la terre couverte d'eau
» a été exposée aux rayons du soleil pendant une multitude
» de siècles, les substances les plus échauffées par ses rayons,
» et favorisées par l'humidité, se sont peu à peu figurées; à
» l'aide de cette vie interne de la matière, elles ont donné
» naissance à une sorte d'écume ou de limon gélatineux, qui
» a reçu graduellement une plus grande activité par la chaleur
» du soleil. Sans doute on vit paroître des ébauches informes,
» des êtres imparfaits que la main de la *nature* perfectionne
» lentement, en les imprégnant d'une plus grande quantité
» de vie. D'ailleurs la terre, dans sa jeunesse, devoit avoir
» plus de sève et de vigueur végétative que dans nos temps
» actuels, que nous la voyons épuisée de productions.....
» Notre monde est une sorte de grand polipier dont les êtres
» vivans sont les animalcules. Nous sommes des espèces de

» parasites, des cirons, de même que nous voyons une foule » de pucerons, de lichens, des mousses et d'autres races qui » vivent aux dépens des arbres. Nous sommes formés de » l'écume et de la crasse de la terre. »

Dans les égaremens des conceptions de l'auteur, « on vit » paroître, dit-il, des ébauches informes, des êtres imparfaits » que la main de la *nature* perfectionne lentement, en les » imprégnant d'une plus grande quantité de vie. » Eh ! qui le lui a révélé ? D'après quel fait connu ose-t-on avancer une opinion si contraire à tout ce que nous observons dans la nature ? Où voit-on, dans le nombre innombrable des êtres qui peuplent les mers et la terre, des *ébauches informes* ? Chaque être n'a-t-il pas, dans son organisation et ses moyens, tout ce qu'il faut pour remplir sa destination ? Voit-on paroître des espèces nouvelles ? Toutes celles qui existent, plantes, poissons, oiseaux, animaux terrestres, jusqu'à l'homme, ne se perpétuent-ils pas par leurs semblables? Voit-on naître, dans les attérissemens formés sur le rivage de la mer par les sables et le limon que les flots y repoussent et y accumulent, et qui sont échauffés par les rayons du soleil, des êtres nouveaux, des plantes nouvelles ?

Ces réflexions, dictées par la saine observation et par l'évidence, embarrasseroient trop pour y répondre par des argumens qui pussent satisfaire la raison. On a recours alors à une supposition plus contraire encore, s'il étoit possible, à ce que nous montrent les merveilles de la nature : « La terre, dit-on » hardiment, devoit avoir, dans sa jeunesse, plus de sève et » de vigueur végétative que dans nos temps actuels, où nous » la voyons épuisée de productions. »

Cependant, chaque année, la nature s'embellit et fructifie; chaque année, loin d'être *épuisée*, elle répand avec profusion les bienfaits de la Providence; tous les êtres animés en jouissent; les oiseaux célèbrent, par leurs chants, ce retour des bienfaits de leur créateur; et l'homme raisonnable et religieux lui en rend graces dans ses hymnes et dans ses cantiques. Divine harmonie des sons, don précieux fait à l'homme pour élever son ame jusqu'à la source de cette merveille sublime, jusqu'à l'harmonie céleste ! Que ceux qui, dans l'égarement de leurs pensées, supposent un *épuisement* dans les productions et les bienfaits de la Providence, doivent être peu sensibles aux beautés ravissantes de l'harmonie !

Pour couvrir d'une sorte de voile ces idées sinistres, et leur donner une apparence d'autorisation, l'auteur cite en note le verset 24 du chapitre I^er^ de la Genèse : « Puis Dieu dit : » que la terre produise des animaux selon leur espèce, le » bétail, les reptiles, et les bêtes de la terre selon leur espèce;

» et il fut ainsi. » Mais il se garde bien de rapporter le verset suivant, qui donne très-clairement le sens du verset qu'il cite : « Dieu donc fit les bêtes de la terre selon leur espèce, » le bétail selon son espèce, et les reptiles de la terre selon leur » espèce ; et Dieu vit que cela étoit bon. » Ce fut donc Dieu lui-même qui fit tous les êtres, en donnant à la terre la faculté de les produire à sa parole toute-puissante, et à chaque espèce la faculté de propager son semblable. Cette vérité importante est répétée dans chaque verset de ce chapitre sublime de la Création.

« Les subtances les plus échauffées par les rayons du soleil, » dit l'auteur, et favorisées par l'humidité, se sont peu-à-peu » figurées à l'aide de cette vie interne de la matière. » Il est remarquable qu'entre les propos trompeurs que le poète anglais, dans son *Paradis Perdu*, met dans la bouche du tentateur pour séduire Eve et causer sa perte, est celui-ci, parfaitement semblable :

The Gods are first, and that advantage use
On our belief, that all from them proceeds :
I question it, *for this fair earth i see*
Warm'd by the sun, producing every kind,
Them nothing.

Si l'on en croit ces Dieux, de l'homme trop jaloux,
Existant les premiers, ils nous ont créé tous.
Mais peut-on le penser ? Non, non : *l'astre du monde,*
Lui seul a tout produit par sa chaleur féconde :
Tout existe sans eux.

Traduction de M. Delille.

Au milieu de ces combinaisons fantastiques attribuées à une nature aveugle substituée à Dieu ; au milieu de ces idées si opposées au spectacle ravissant d'ordre et d'harmonie que nous présentent les merveilles de l'Univers, on est frappé d'étonnement de trouver ces expressions : « Les facultés que Dieu a » données à cette matière se sont exaltées et modifiées ensuite » selon les circonstances ; ainsi nous tirons notre vie et nos » forces de la terre. » Faire intervenir le nom de *Dieu* dans cette accumulation d'égaremens de l'imagination, est un outrage de plus fait à la sagesse suprême.

L'auteur admire dans quelques passages les beautés de la nature, et paroît en avoir le sentiment : il admire aussi quelquefois l'intelligence de l'homme ; mais cette admiration n'étant fondée que sur sa propre manière de concevoir leur existence, il passe bientôt à des idées très-différentes, quoiqu'il fasse souvent intervenir Dieu ou la *Nature*. C'est un mélange si extraordinaire de quelques bonnes idées et d'égaremens, qu'il est difficile de le suivre et de le comprendre. Peut-être cet étrange mélange n'est-il pas fait sans dessein.

Représentant la terre exposée dans son origine à des combinaisons tumultueuses et continuelles des élémens : « Aujourd'hui, dit-il, la terre ne nous présente que rarement ces » grandes scènes de discorde entre les élémens ; elle semble » fatiguée de ses anciens combats, et s'avancer vers la foiblesse » et la décrépitude.

» Tous les animaux, toutes les plantes, dit-il ailleurs, ne » sont que des modifications d'un animal, d'un végétal originaires..... Le règne animal n'est en quelque sorte qu'un » animal unique, mais varié et composé d'une multitude » d'individus, tous dépendans de la même origine......

» Les êtres les plus imparfaits, poursuit-il, aspirent à une » nature plus parfaite. C'est pourquoi les espèces remontent » sans cesse à la chaîne des corps organisés par une sorte de » gravitation vitale. Par exemple, le polype tend à la nature » du ver ; celui-ci tend à l'organisation de l'insecte ; l'insecte » aspire à la conformation du mollusque ; celui-ci tend à se » rendre poisson, et ainsi de suite jusqu'à l'homme. Chez » les plantes on observe la même gravitation, parce que la » nature aspire toujours à la perfection de ses œuvres. Il » paroît donc certain que les êtres les plus parfaits sortent des » moins parfaits. Les animaux tendent tous à l'homme ; les » végétaux aspirent tous à l'animalité ; les minéraux cherchent » à se rapprocher du végétal. »

Je terminerai ici la citation des conceptions étranges de l'auteur, où il donne avec le ton de la certitude, les assertions les plus contraires à tout ce qui existe. Quand on est entraîné par une imagination égarée, on tombe facilement dans des contradictions. L'auteur dit ici que *la nature aspire toujours à la perfection de ses œuvres*, et il venoit d'affirmer que *la terre s'avance vers la foiblesse et la décrépitude* ; et plus haut, *que nous la voyons épuisée de productions*. Dans cet état supposé d'épuisement et de décrépitude de la terre, comment la nature pourroit-elle tendre à la perfection de ses œuvres, puisque, suivant lui, *nous tirons notre vie et nos forces de la terre* ?

Le minéral, reste minéral et ne tend point à se rapprocher du végétal ; celui-ci reste à sa place, et n'aspire point à l'animalité ; chaque espèce d'animal reste ce qu'elle est, et propage son semblable ; chaque espèce, en un mot, dans les règnes minéral, végétal et animal, jusqu'à l'homme, ne tendent à aucun changement : ils restent tels qu'ils furent au premier moment de leur existence. C'est ainsi qu'on en impose aux hommes inattentifs qui n'observent rien par eux-mêmes, et qu'on réussit trop souvent à faire naître le doute sur les vérités les plus évidentes.

Pourquoi,

« Pourquoi, dit-il enfin, cette éternelle circulation dans » tous les êtres? Tout périt..... Devons-nous quitter l'existence sans avoir jeté les yeux sur ce qui nous entoure, sur » les abymes du passé et de l'avenir, entre lesquels nous » sommes placés pour nous y précipiter à jamais? Dieu seul » reste grand au milieu de ces ruines du monde. »

Ces dernières expressions semblent être placées comme une sorte de couverture sur celles qui précèdent. Tous les hommes qui croient en Dieu, savent qu'il est éternel dans l'avenir comme il l'est dans le passé; ils en ont la persuasion intime, quoique cette essence de la Divinité soit au-dessus de notre intelligence. Mais cette persuasion ne leur présenteroit aucune consolation, si leur existence individuelle finissoit à la mort, si leur ame, comme son enveloppe mortelle, devoit rentrer dans une masse continuelle de circulation; si elle devoit *se dissiper*, comme il dit ailleurs, *dans le commun réservoir des élémens*. Cependant c'est ce qui résulte de ce système, qui « en terminant notre existence, nous précipite à jamais dans » l'abyme du passé et de l'avenir. »

Et comme si l'auteur eût craint qu'on pût se méprendre dans la suite de ses raisonnemens, il est au début plus explicite encore: « La foiblesse de nos organes, dit-il, et l'imperfection » de nos instrumens, nous empêchent d'apercevoir ces lointains univers, de cet atome de boue sur lequel nous rampons un instant, pour nous perdre à jamais dans l'océan de » la mort. »

Familles malheureuses mais vertueuses, qui fondez votre résignation aux épreuves que la Providence vous envoie, sur l'espérance d'une rétribution dans une vie future qui nous est promise et assurée par le Sauveur des hommes, restez fortement attachées à cette ancre de salut; repoussez loin de vous ces systèmes tristes et désolans qui tendent à vous la faire abandonner pour vous plonger sans espoir dans un douloureux découragement, au lieu de jouir de la tranquillité d'esprit, ce bienfait si précieux de la résignation.

Ah! je le répète et ne cesserai de le répéter: que ceux qui se plaisent et s'égarent dans ces tristes conceptions les gardent pour eux; aucun homme raisonnable ne les leur enviera. Mais de les répandre pour enlever aux hommes inattentifs et hors d'état de les apprécier, les douceurs et les consolations qui naissent des sentimens religieux, c'est se rendre bien coupable.

Jeunes naturalistes qui avez le goût de l'étude des merveilles de la nature, fermez de bonne heure l'accès de votre esprit et de votre cœur à ces systèmes funestes, fruit d'une imagination présomptueuse qui veut tout soumettre à ses propres

conceptions. Laissez ces écrivains s'enfoncer dans cette *écume* et cette *crasse* de la terre, puisqu'ils la préfèrent aux sentimens délicieux qui naissent de la contemplation de l'Univers, lorsqu'on s'élève à sa source divine. Laissez-les se dégrader en appelant *atome de boue sur lequel nous rampons*, ce globe tout couvert des merveilles et des bienfaits de son créateur, sur lequel l'homme, loin de *ramper*, marche dans une attitude droite et élancée, élevant ses regards vers le ciel, étudiant la sagesse divine dans les œuvres qui l'environnent, et qui loin de s'attendre à *périr à jamais dans l'océan de la mort* (expressions qu'on ne peut répéter sans une profonde répugnance), espère de revivre dans une vie future où il contemplera de plus près l'auteur de son existence. Laissez-les préférer de s'avilir par une suite de leur présomption, parce qu'ils ne peuvent comprendre ce qui est caché dans le sein de la divinité, plutôt que de s'élever à l'idée sublime révélée dans le récit que l'historien sacré de la création nous donne de l'orgine de l'homme : *Dieu*, dit-il, *créa l'homme à son image !* A l'ouie de cette origine révélée, on croit apercevoir de leur part un mouvement presque de pitié, comme si, dans les conceptions présomptueuses de ces écrivains, ils avoient des notions plus certaines. Quant à nous qui voyons cette *image* de la divinité empreinte dans l'intelligence de l'homme, nous y ajoutons une entière foi, et cette persuasion fait le bonheur de notre vie.

Vous apprendrez encore dans l'histoire révélée de la création, que Dieu créa les plantes et les animaux chacun dans son espèce, et leur donna la faculté de produire leurs semblables. Qu'ainsi il n'y eut ni des *ébauches informes*, ni de ces *transitions* qui ne sont que les résultats d'une imagination égarée. Lors même que l'historien sacré ne nous apprendroit pas d'une manière positive que chaque espèce reçut dès l'origine son existence particulière, cette marche de la nature est trop évidente, elle est trop conforme à la raison et à l'observation, pour ne pas la reconnoître.

Garantissez-vous, surtout, des erreurs et des dangers de cette philosophie trompeuse, qui jette l'homme dans l'incertitude de son sort et de son origine, et ne présente à ses pensées qu'un vide sans espoir et sans consolation. Pénétrez-vous profondément, que ce n'est que dans le sein de la divinité, que, plus avancés dans votre carrière, vous trouverez des consolations dans les vicissitudes et les épreuves de la vie, et qu'enfin vous recevrez la récompense de votre attachement à la vérité la première des vertus, de votre résignation et de vos bonnes œuvres.

Genève, le 15 janvier 1807. G. A. Deluc.

Almanach des Muses (1), et autres pour l'année 1807.

Il faut même en chansons, du bon sens et de l'art.

Au lieu d'un ou deux Recueils de chansons, nous en avons maintenant plus d'une douzaine chaque année; mais cette abondance atteste plutôt l'avidité des spéculateurs littéraires que le talent de nos versificateurs, et même que leur vanité. Ce ne sont pas les Chansonniers qui séduisent les éditeurs; ce sont les éditeurs qui séduisent les Chansonniers; ils tendent des piéges à tous les rimailleurs, en leur offrant des moyens faciles de publier leurs productions. *On nous imprime*, disent ces derniers; *donc on nous lit.* Pauvres dupes, qui ne savent pas que la nécessité de remplir un volume fait adopter toutes les folies qui leur passent par le tête, et, qu'à défaut de toute autre pâture, les loups se nourrissent de terre ! Ce seroit cependant un mal bien léger si cette même nécessité ne faisoit admettre que de foibles ouvrages sans couleur et sans goût; puisqu'on est toujours libre de ne point les acheter, ou du moins de ne pas les lire; mais elle produit un autre effet, sur lequel il est à propos de s'arrêter un moment.

Parmi cette foule de petits auteurs qui remplissent nos Almanachs de leurs couplets innocens, il en est beaucoup auxquels il échappe mille extravagances qui sont accueillies; et que les sots admirent, parce qu'elles flattent leurs penchans vicieux. C'est là véritablement ce que la critique ne peut jamais tolérer, et ce qu'il lui appartient de relever avec persévérance.

Quoiqu'en général on ne s'attende pas à trouver des préceptes d'une morale bien sévère dans une chanson, il faut convenir néanmoins qu'il n'est pas permis d'en préconiser de dangereux. Non-seulement cette licence montre un défaut d'esprit, mais la chanson étant destinée, par sa nature, à devenir populaire, il peut être important de la surveiller, pour que le fonds s'accorde toujours avec l'honnêteté publique. La violation des bienséances est une faute qui ne déshonore que celui qui s'en rend coupable; mais l'insinuation d'un faux principe peut corrompre la société. Il est permis à une Muse joyeuse de chanter les divinités païennes; leur puis-

(1) Un vol. in-18. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Louis, rue de Savoie, et le Normant.

sance n'est pas dangereuse; mais lorsqu'un chanteur vous dit sérieusement:

> Dans l'oratoire de Vénus,
> On répète des *oremus*,
> Qui valent bien ceux de l'église, (1)

il est impossible de ne pas reconnoître les rire faux et caustique de l'impuissance, ou l'expression de la satiété, qui mêle le sacrilége à la débauche, pour réveiller ses sens engourdis.

Ce mélange détestable du sacré et du profane, dont Voltaire a le premier donné l'exemple, parce qu'il écrivoit pour un siècle blasé sur tous les plaisirs; cette affectation de vouloir établir la supériorité des objets qui frappent les sens, et de les préférer à ceux qui ne touchent que l'esprit; cet emploi scandaleux des mots consacrés par la religion pour réchauffer les transports glacés du libertinage; toute cette doctrine matérielle est le digne hommage offert à la beauté délicate et sensible, par les galans philosophes du 18e. siècle. Le poison n'est pas dangereux. Ces petits Anacréon ont une pudeur qui feroit rougir une Bacchante.

Lorsque le Chantre de Téos amusoit la Grèce par ses couplets, il ne dépensoit pas tout son esprit pour acquérir le titre de mauvais plaisant:

> Jamais la timide innocence
> Ne s'alarma de sa gaité;
> Chaste amant de la volupté,
> Il la célébra sans licence:
> Il savoit trop que la beauté
> Doit ses attraits à la décence.
> *Apôtre* zélé des vertus,
> Toujours maître de son ivresse,
> Il sacrifie à la sagesse
> Sur l'autel même de Bacchus. (2)

Il est assez ridicule de faire d'Anacréon un *apôtre;* et si l'auteur de ces vers entend ce qu'il a voulu dire, je lui en fais bien mon compliment. C'est cependant une des bonnes pièces de cet Almanach des Muses, qui, dit-on, est rédigé *par un homme de goût.* On a bien fait de le dire: je ne l'aurois jamais deviné. De quel œil pense-t-il que des écrivains estimables puissent voir leurs légères productions confondues à côté des petits blasphèmes de quelques esprits faux qui, pour attraper la rime, donnent à chaque pas une entorse au bon sens? Mais puisqu'il y a tant d'Almanachs, que n'en fait-on un pour les

---

(1) M. Millevoye, épître à M. de Parny.

(2) *M. Boileau,* épître à M. Amon, traducteur des odes d'Anacréon.

philosophes? Ils auroient du moins l'avantage de réunir toutes leurs ordures dans cette sentine commune; et le public, averti par le titre, pourroit éviter les émanations qu'elle produiroit. On prétend qu'il existe déjà quelque chose dans ce genre, et qu'on l'appelle *la Décade* ou *la Revue philosophique*. Pourquoi les éditeurs, qui sont d'habiles gens et qui savent distinguer les œillets des chardons et les roses de la ciguë, laissent-ils croître dans leur petit jardin les plantes vénéneuses qui glacent le sang lorsqu'on les respire? Que ne les renvoient-ils à cette *Décade*, à qui les poisons sont plus familiers qu'à Mithridate!

S'il s'élevoit un *Almanach philosophique*, je conseillerois qu'on lui donnât pour épigraphe, ces bouts rimés qui se trouvent dans *le Petit Magasin des Dames*:

> Nos sentimens
> Sont dans nos sens,
> Et nos sens sont notre ame. (1)

Je suis encore à pouvoir comprendre comment des hommes en état de barbouiller deux lignes, et même de rimer un méchant couplet, peuvent consentir à ne donner au public que des certificats de leur incurable déraison. Nous voyons bien qu'ils veulent passer pour des gens d'esprit, mais nous ne voyons pas qu'ils fassent rien pour prouver qu'ils le sont. Ils se donnent bien du mal pour obtenir quelques coups de fouet en passant, et pour être à jamais ensevelis dans l'oubli le plus profond. On n'ignore pas à la vérité le nom de *Linière*, mais y a-t-il un homme en France qui puisse citer une seule de ses chansons?

Malgré ce mélange, on trouve dans les Almanachs de cette année des pièces de vers assez distinguées par les pensées et par le style. Nos lecteurs auront pu déjà les remarquer dans le *Mercure*, où les meilleures ont été puisées : elles se reproduisent avec avantage dans l'*Almanach des Muses*, qui conserve toujours son droit d'aînesse. Celui *des Grâces* (2) vient après; il garde également son rang : c'est un cadet plein d'esprit, qui saura se tirer d'affaire; il a son petit ballot de chansons décentes et joyeuses, et il les chante avec agrément : la musique gravée des airs nouveaux se trouve à la fin. Il y a trois ou quatre de ces airs qui lui feront faire fortune cette année : celui du *Point du Jour* se distingue par sa fraîcheur et par le rare mérite qu'il a de peindre parfaitement le réveil de la nature à la naissance d'une belle matinée du

(1) Chanson de madame la marquise de Boufflers.

(2) Un vol. in-18. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste.

printemps. Le *Chansonnier des Muses* (1) est un petit bâtard, qui se nourrit de ce que ses aînés dédaignent : il reçoit et prend de toutes mains, mais il est encore bien maigre. Les chansonniers du Rocher de Cancale lui jettent leurs os quand ils ont bien dîné. Le *Portefeuille-Français* (2) est un arrière-cousin, qui s'enfle tant qu'il peut de lourde prose, pour paroître bien nourri. Le Journal des Gourmands lui fournit ses vers et ses chansons. Il n'a point donné la table de ce qu'il renferme : c'est un petit fripon qui cache sa misère. *L'Almanach de Famille* (3) n'est pas de la famille : c'est un inconnu qui vit de miracles; car il ressuscite toutes les fadaises qui se sont débitées dans toutes les circonstances imaginables ; il prétend nous apprendre tout ce qu'il faut dire dans telle occasion donnée, pour la naissance d'un garçon ou d'une fille, pour un mariage, pour une fête, pour un dîner, pour un baptême, pour un portrait, pour un lendemain de noces, etc., etc. Il pourroit être de quelqu'utilité, si l'on vouloit convenir que c'est un excellent guide pour nous avertir de tout ce qu'il faut taire. Le *Petit Magasin des Dames* (4) est incontestablement un enfant des Muses françaises et d'Apollon, puisqu'il est nourri par toutes nos dames auteurs; mais je ne voudrois pas assurer qu'il est légitime. Il commence à parler en vers, et quelquefois il s'exprime avec une grace qui décèle son origine. Cette année a vu naître *la Sphinxillomanie* (5) petite fille bizarre, née du trouble et de l'oisiveté, et qui ne parle que pour n'être pas entendue. *Tout en elle est charade, énigme ou logogriphe.* Elle propose aux amateurs un mot à deviner; mais, moins cruelle que le sphinx, elle ne tourmente que leur esprit dans le moment qu'ils s'en occupent, et elle leur offre, pour prix de leurs efforts et de leurs succès, un atlas de quarante-cinq cartes coloriées. Le mot qu'il s'agit de trouver ne doit avoir par lui-même aucun sens déterminé, parce qu'il peut s'entendre de différentes manières, ou parce que c'est un de ces mots qui ne signifient rien, si quelqu'autre mot ne s'y trouve ajouté : tel seroit, par exemple, le substantif *pièce*, qui sans doute a déjà servi dans la composition de plus d'une énigme, mais qui n'en est pas meilleur pour y être employé. Au surplus, si par hasard, quelqu'un rencontre un mot qui puisse exprimer *un objet que l'on voit partout et qui n'a pas de forme déterminée ; qui soit l'œuvre de tous, et que l'on nomme sans rien nommer*, il peut faire un couplet

(1) Un vol. in-18. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.
(2) Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.
(3) Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.
(4) Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.
(5) Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.

sur sa découverte, et l'envoyer, franc de port, à l'adresse du directeur de la poste, *à l'Arbresle*, département du Rhône, pour être remis à Q. A. L. : il recevra le prix proposé, le 1er. mai 1807. Si de certains auteurs payoient aussi généreusement ceux qui pourroient les comprendre, ils trouveroient sans doute plus de lecteurs qu'ils n'en ont, et ils ne risqueroient pas de se ruiner. Au surplus, la *Sphinxillomanie* peut amuser tous ceux qui n'ont rien de mieux à faire qu'à deviner des énigmes; et il seroit à souhaiter que ceux qui projettent quelque chose de plus mal, voulussent bien s'en occuper.

G.

Sermons de Hugues Blair, ministre de l'église cathédrale, et professeur de belles-lettres dans l'université d'Edimbourg; traduction nouvelle, faite sur la 22e édition anglaise, par M. *de Tressan*, ancien abbé commandataire. Deux vol. in-8°. Prix : 10 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, chez *Dufour*, lib., rue des Mathurins; et chez *le Normant*.

Il me semble qu'à ces noms de Hugues Blair, et de M. de Tressan, l'attention de tous les lecteurs se réveille. Ceux qui aiment le *genre mélancolique*, qui préfèrent à tout les rochers, les tempêtes, les nuages et ce qui s'ensuit, doivent se souvenir que Hugues Blair fut un des plus illustres défenseurs des chants d'Ossian, que ce fut lui qui engagea M. Macpherson à les publier, et que sans lui, peut-être, on n'auroit jamais connu ces chefs-d'œuvre de la poésie des nuages. S'ils lui doivent donc quelque reconnoissance pour les tristes plaisirs qu'il leur a procurés, ils s'empresseront de la lui témoigner, en jetant un coup-d'œil sur son propre ouvrage. Ceux dont les goûts sont plus légers, plus naturels, mieux assortis au caractère français, qui savent se contenter de petits romans et de petits contes, et auxquels un livre est toujours sûr de plaire quand il est gracieux; ceux-là, dis-je, connoissent mieux le nom de M. de Tressan que celui du docteur Blair; et peut-être que se rappelant les jolis ouvrages qui portent ce nom, ils voudront lire aussi cette traduction. Leur attente sera trompée : ils trouveront un livre bien différent de celui que le nom de Tressan sembloit leur promettre. M. l'abbé de Tressan est un traducteur et même un auteur fort estimable; mais sans lui faire aucun tort, on peut assurer, que s'il publie jamais ses œuvres, elles ne ressembleront pas plus à celles de M. le comte de Tressan, que les chants de M. Macpherson ne ressemblent à ceux du Barde écossais.

Ceux qui ont des goûts solides, et qui n'aiment que les bons livres, seront peut-être les seuls qui soient pleinement satisfaits de la lecture de celui-ci : ils penseront que les sermons de Hugues Blair peuvent être donnés, sinon en France, du moins en Angleterre, comme des modèles de l'éloquence chrétienne; peut-être même en trouveront-ils le style si naturel et si facile, qu'ils seront étonnés de se souvenir qu'ils ne lisent qu'une traduction. Il me reste à parler de ceux qui n'ont absolument aucun goût, qui, pour lire un ouvrage, attendent de savoir ce que d'autres en ont pensé, et qui n'en jugent guère que par le succès qu'il a eu : il est bon d'apprendre à ceux-ci que les sermons de Hugues Blair ont eu en Angleterre vingt-deux éditions en moins de six ans. Il me semble que, même en France, où les libraires ont le secret de multiplier les éditions en changeant seulement les frontispices des livres, des sermons qui en auroient eu vingt-deux en si peu de temps, pourroient passer pour avoir obtenu un succès extraordinaire. Essayons de donner une idée de tout l'ouvrage.

Il commence par une Vie du docteur Blair; et cette Vie est un peu longue, comme le sont toutes les Vies anglaises. Il n'y a peut-être pas dans les trois royaumes un seul biographe, qui, à la place de M. Finlayson, auteur de celle-ci, se fût dispensé de nous parler de tous les Blair qui ont jamais occupé des places de chapelains ou de ministres, ou, ce qui est non moins remarquable, *qui se sont rendus célèbres* par quelque petit poëme. C'est une sorte d'érudition qu'il faut se résoudre à supporter lorsqu'on lit un ouvrage de cette espèce fait en Angleterre. Pour moi, qui heureusement y suis accoutumé, je n'ai été surpris que de ne pas trouver dans celle-ci une longueur de plus, je veux dire des notes. Il paroîtra singulier que je fasse en quelque sorte à un traducteur moderne le reproche de n'avoir pas mis des notes dans son ouvrage; il est pourtant bien sûr qu'on y en desireroit quelquefois, et que faute d'un petit commentaire, il m'a fallu renoncer à en comprendre certains passages. Par exemple, je ne sais pas ce que c'est que de prendre dans une université d'Angleterre les degrés de A. M., ni quel honneur c'est que d'y être reçu docteur D. D. J'avoue mon ignorance : je n'entends rien à ces dignités.

Il n'y a pas d'ouvrage si long, qui, lorsqu'il est fait par un auteur de bon sens, ne compense à la fin par quelques détails, la peine qu'on s'est donnée de le lire. Cette Vie du docteur Blair en contient donc quelques-uns, qui échapperont peut-être aux lecteurs inattentifs, mais qu'il me paroît bon de faire

observer : j'espère qu'on me permettra de m'y arrêter quelques instans.

Ce que je cherche avant tout à connoître dans la vie d'un homme célèbre, c'est la manière dont il est parvenu à se distinguer des autres. Car, il faut l'avouer, entre un assez grand nombre d'hommes qui, dans l'espace d'un siècle, parviennent à se faire remarquer dans la foule, il en est peu qui doivent cet avantage à la nature et à leur génie : presque tous le doivent, non pas au hasard, comme on le dit communément, mais à leur travail et à l'habileté avec laquelle ils ont su mettre en œuvre tous leurs moyens. Je trouve dans la Vie de notre orateur, qu'il s'étoit imposé la loi de faire un extrait de tous les ouvrages qu'il lisoit, et qu'*il n'y manqua jamais tant qu'il vécut*. Quand on songe que cet usage fut aussi celui de Leibnitz, on est tenté de croire qu'il eut sur les succès littéraires de M. Blair, une plus grande influence qu'il ne pensoit peut-être lui-même. Cette méthode est excellente, non-seulement pour former le jugement, mais aussi pour développer les talens, c'est-à-dire, pour apprendre tout à-la-fois à penser et à écrire; peut-être même est-elle indispensable pour ceux qui veulent retirer un profit durable de leurs lectures. Mais s'il en est ainsi, que faut-il penser de la rapidité avec laquelle on lit, ou, pour parler plus exactement, avec laquelle on parcourt aujourd'hui tous les livres; et quelle espérance peut-on concevoir de tous ces jeunes gens qui jugent le soir avec tant de confiance celui qu'ils ont commencé et achevé dans la matinée ? Pour moi, j'admire la promptitude de leur coup d'œil, mais je me dis en même temps que ce n'est point ainsi qu'on s'exerce à bien juger; et quand je songe à la lenteur que Leibnitz, et tant d'autres, devenus ensuite des hommes célèbres, mettoient à juger leurs pareils, je tremble pour les succès futurs de ces petits juges dont le coup d'œil est si prompt. Oserai-je le dire ? Quelquefois, en pensant au travail et au temps qu'un livre, même médiocre, même mauvais, a dû coûter à son auteur, je suis effrayé moi-même du peu que j'en ai mis à le juger dans ce journal, et si quelque chose m'excuse à mes propres yeux, c'est cette multitude d'écrivains ridicules, qui, attendant tous, à ce qu'ils pensent, le moment d'être loués, nous poursuivent de leurs sollicitations, et nous forcent en quelque sorte à nous dispenser envers eux des égards que la prudence elle-même sembloit nous commander.

Mais, nous dit-on, cette méthode de Leibnitz et de Hugues Blair est partout employée, et il n'y a maintenant point d'enfant à qui on ne la prescrive. Oui, on la prescrit

aux enfans, à qui elle est parfaitement inutile; aux enfans, qui n'ont point encore assez d'idées pour faire un bon choix entre celles qu'on leur présente, et qui ne peuvent par conséquent faire que de mauvais extraits; aux enfans, dont il faudroit, quoi qu'en aient pu dire Jean-Jacques et ses échos, exercer l'imagination plutôt que la raison; car ils ont déjà l'une, et ils n'ont pas encore l'autre. Celle-ci nous est naturelle; et comme les fruits indigènes, elle vient mieux, et sur-tout elle vaut beaucoup mieux lorsqu'on la laisse venir dans son temps; l'autre est factice, et on peut sans danger la développer quand on veut. On prescrit enfin cette méthode aux enfans; et il faut le dire, c'est parce qu'elle est très-commode pour ceux qui les dirigent. Mais elle ne peut être vraiment profitable qu'aux jeunes gens et aux hommes. Si l'on me dit maintenant que les hommes et les jeunes gens de ce siècle sont déjà assez formés pour n'en avoir nullement besoin, j'admirerai les progrès que nous avons faits; mais je ne cesserai de rappeler que le grand Leibnitz s'étoit déjà fait connoître par plus d'un bon ouvrage, où l'esprit d'analyse brille encore plus que l'imagination, lorsqu'il s'exerçoit encore à analyser ceux des autres, et que c'est peut-être ainsi qu'il est parvenu à en composer de meilleurs et de plus beaux.

Une autre particularité qui m'a frappé dans la Vie du docteur Blair, c'est que les sermons, dont M. de Tressan publie la traduction, « ne sont, dit son biographe, que la plus foible » portion des discours qu'il a composés pour la chaire; mais » sa modestie, ajoute-t-il, lui a laissé croire qu'ils n'étoient » pas tous dignes des honneurs de la presse; et, par *une sollicitude bien naturelle et bien excusable*, lorsqu'il écrivoit » ses dernières dispositions, il enjoignit formellement d'anéantir les nombreux manuscrits qu'il n'avoit point fait » imprimer. » J'ignore si cette sollicitude est naturelle, mais je la trouve louable; et l'estime que j'ai conçue pour le docteur Blair, en lisant sa Vie et ses ouvrages, me fait desirer que sa volonté ait été accomplie. Puisse donc, puisse son repos n'être jamais troublé par le bruit des éloges menteurs que des amis perfides distribueront aux discours qu'il n'a pas voulu publier ! Puisse sa cendre reposer en paix à l'abri des recherches de tout nouvel éditeur ! Puissent enfin ses discours n'avoir jamais d'édition *complète !*

Ceci me conduit naturellement à parler de ses Sermons; mais avant d'exposer ce que j'en pense, qu'il me soit permis de dire un mot sur les qualités qui devroient distinguer l'orateur sacré de tout autre orateur, et de jeter un coup-d'œil sur les divers caractères que l'éloquence sacrée a pris à

diverses époques, et dans les diverses communions chrétiennes.

L'orateur chrétien ne devroit peut-être point aspirer à une autre gloire que celle d'annoncer aux hommes de grandes et utiles vérités, et de les dire toujours avec simplicité et noblesse : instruire et toucher, voilà son but, comme celui de tout autre orateur; mais instruire des vérités éternelles, et annoncer aux peuples les *paroles qui ne passeront point*, voilà ce qui le distingue : l'Évangile enfin, voilà son modèle. La simplicité et la sublimité de l'Evangile sont, en quelque sorte, le but vers lequel il doit tendre sans cesse, mais auquel il ne doit pas se flatter d'arriver, puisqu'un langage humain ne sauroit y atteindre.

C'est celui que les SS. Pères se sont proposé ; et c'est ainsi qu'ils se sont élevés si haut, qu'on ne se flatte plus de les atteindre eux-mêmes, et que la plus grande gloire du plus grand de nos orateurs, est d'avoir obtenu après eux la première place. Ceux qui ne connoissent les SS. Pères que par les éloges qu'on leur a donnés dans tous les siècles, se tromperoient bien, s'ils s'imaginoient que l'éloquence chrétienne avoit déjà de leur temps quelque chose de commun avec l'éloquence profane. Je n'ai, certes, pas la pensée de déprécier en aucune manière les Cicéron et les Démosthènes : ces orateurs sont grands, sans doute; mais, dans les momens même où ils le paroissent le plus, on sent qu'ils ne le sont pas sans un peu d'effort. Au contraire, les Basile et les Chrysostôme semblent toujours faire effort pour se rabaisser. Qu'est-ce qui les élève donc malgré eux, et qu'est-ce qui les soutient à cette hauteur qui nous étonne? C'est l'Evangile, dont tous leurs discours ne sont que l'interprétation. Ils vouloient être simples, ils ont été sublimes, sans y penser, et parce qu'ils ne pouvoient pas s'empêcher de l'être.

Ainsi, la simplicité et la sublimité de l'Evangile, voilà le caractère qu'ils tâchèrent d'imprimer à l'éloquence sacrée, et dont elle conserva toujours quelque empreinte, tant que les chrétiens conservèrent la simplicité de leur foi et la pureté de leurs mœurs. Qu'eût-elle fait de tout autre ornement? Alors il n'y avoit parmi ceux qui se rassembloient dans les temples ni des incrédules qu'il fallût convaincre, ni des hommes dépravés qu'il fût utile d'épouvanter, ni des hommes délicats et superbes dont il fût nécessaire de charmer les oreilles, pour arriver plus sûrement à leur cœur : il n'y avoit que de vrais fidèles. Alors aussi, on n'étoit pas réduit à chercher pour une grande solennité l'orateur le plus distingué par ses succès, afin qu'il ajoutât par l'éclat de son éloquence à l'éclat de la fête qu'on célébroit. La fête paroissoit toujours assez belle par

les souvenirs qu'elle rappeloit ; et le pontife, quelquefois le prêtre ordinaire, dont la voix connue interrompoit tout-à-coup les saints mystères pour faire entendre la parole de Dieu, étoit toujours sûr de se faire écouter des chrétiens, en leur développant, sans préparations et sans recherches, quelqu'une de ces vérités dont leur cœur étoit, pour ainsi dire, déjà rempli. Que sont devenus ces temps de simplicité et de ferveur, temps heureux, où pour plaire, le ministre de l'Evangile n'avoit besoin que de se montrer, ce qu'il étoit en effet, le père de ses peuples, et le ministre du Dieu qui les lui avoit confiés?

Lorsque le christianisme eut étendu au loin son empire; lorsque la société des fidèles ne fut plus seulement une partie du peuple, mais qu'elle fut devenue le peuple même, toutes les nations, l'univers entier; alors il lui arriva ce qui arrive à toutes les sociétés qui s'agrandissent: ses liens se relâchèrent, son caractère s'affoiblit, ses mœurs s'altérèrent. Alors, comme il fallut décorer les temples, pour captiver l'imagination de cette multitude légère qui les remplissoit, il fallut, si j'ose m'exprimer ainsi, décorer l'Evangile lui-même, pour qu'il ne cessât pas de plaire aux chrétiens. Alors l'éloquence sacrée se vit réduite à employer les ressources de l'éloquence humaine, et à couvrir de quelques ornemens ces vérités, non plus toujours douces à entendre, non plus toujours consolantes, mais quelquefois sévères et terribles, qu'elle étoit chargée d'annoncer. Alors enfin, il fallut souvent que l'orateur chrétien se fît pardonner à force de talent et d'esprit, de ne prêcher que ces vérités, qui dans la bouche des premiers apôtres, seules avoient suffi pour fixer l'attention des maîtres du monde, et converti le monde lui-même.

Je ne puis qu'indiquer ici les divers changemens qu'éprouva l'éloquence chrétienne dans ces temps de mauvais goût et de faux bel esprit, qu'on a nommés les temps d'ignorance. Il est certain qu'on se trompa d'abord, et qu'on s'agita long-temps avant de trouver quels étoient les ornemens dont on pouvoit la couvrir sans altérer sa noblesse primitive. Dans cette nuit épaisse qui s'étendit sur deux ou trois siècles, quoique l'Evangile n'ait pas cessé d'être annoncé, on trouveroit à peine un de ses interprètes qui n'ait pas sacrifié au faux goût, et dont les discours aient pleinement répondu à la dignité de son ministère. Cependant, au milieu même de ces ténèbres, les orateurs, ou du moins les auteurs chrétiens, sont encore à-peu-près les seuls qui brillent de quelque éclat. Ce sont des enfans déshérités, et autour desquels on ne voit plus rien de de ce qui faisoit la grandeur de leurs pères; mais on sent qu'il

n'ont pas perdu tout souvenir; et jusque dans la fausse magnificence dont ils se parent, il est aisé de reconnoître les restes de leur splendeur passée. Nous lisons dans l'Ecriture Sainte, qu'avant la captivité de Babylone, les Juifs, au moment de quitter leur patrie et leur temple, ensevelirent le feu sacré dans une citerne, où ils ne trouvèrent à leur retour qu'une eau bourbeuse; mais qu'ayant répandu de cette eau sur les autels, elle s'y changea tout-à-coup en une flamme qui consuma les victimes. Ainsi on peut dire que dans ce temps de captivité pour les lettres, tout ce qui restoit dans le monde, de lumière et de goût, fut enseveli dans l'obscurité des écoles ecclésiastiques, d'où il ne sortit pourtant que des ouvrages médiocres, quelquefois même des ouvrages de mauvais goût; mais ces ouvrages en ont ensuite fait naître d'autres qui ont été des modèles. Le feu sacré paroissoit éteint, une eau bourbeuse sembloit avoir pris sa place : tout-à-coup la flamme a paru. Qui oseroit nier que les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, n'ont pas quelquefois profité des travaux de ceux qui les ont précédés? Ne sait-on pas que les ouvrages de mauvais goût, c'est-à-dire, où les bonnes pensées sont ensevelies sous une foule d'ornemens superflus, quelquefois même entre beaucoup de pensées fausses, sont une mine abondante de richesses pour ceux qui savent les y chercher, et surtout qui savent les mettre en œuvre? Virgile trouvoit des perles dans le fumier d'Ennius, et plus d'une fois nos Massillon n'ont pas craint d'avouer qu'ils devoient à des orateurs bien inconnus aujourd'hui leurs plus belles idées. Quoi qu'il en soit, on ne pourra s'empêcher de convenir que l'éloquence chrétienne fut la seule qui conserva toujours quelque trace de son éclat primitif; que cet éclat lui-même ne s'affoiblit que lorsque celui des arts et des lettres s'étoit tout-à-fait éteint; et qu'enfin les orateurs chrétiens ne cessèrent d'être des modèles que lorsque les modèles en tout genre avoient entièrement disparu.

Et d'où partirent ensuite les premières leçons de bon goût? Sur quel point du vaste horizon, qui embrasse l'empire des lettres, la lumière commença-t-elle à se montrer? Lorsque la véritable éloquence sortit enfin de son long sommeil, n'est-ce pas la voix des Bossuet, des Massillon et des Bourdaloue qui fût la première à se faire entendre? Et aujourd'hui même, quelle voix s'élève au-dessus de la leur? Certes, après avoir nommé de tels hommes, dont le nom est devenu en quelque sorte celui de l'éloquence chrétienne elle-même, je puis me dispenser de dire quel est le caractère qu'il convient de lui donner aujourd'hui : sans doute il faut qu'encore maintenant les orateurs chrétiens annoncent l'Evangile, les vérités

de l'Evangile, rien que ces vérités; sans doute ils doivent encore maintenant se nourrir de la lecture des SS. Pères; mais il faut qu'ils annoncent l'Evangile comme Massillon, il faut qu'ils marchent comme Bossuet sur les traces des SS. Pères : voilà les modèles qu'ils doivent imiter, ou eux-mêmes ne serviront jamais de modèles.

Je n'ai pas l'intention de faire ici la censure d'aucun orateur chrétien, et encore moins celle des diverses Eglises qui se sont séparées de l'Eglise catholique. Mais il paroît que, sur ce point, les protestans ne pensent pas comme nous. La simplicité qui règne dans leurs temples, semble avoir servi de modèle à celle qui distingue les discours de leurs plus fameux orateurs : on diroit qu'en renonçant à la pompe des cérémonies, ils ont aussi voulu renoncer à celle de l'éloquence : ils ont enfin, je l'avoue, des prédicateurs estimables; mais je ne sais s'ils ont eu de vrais orateurs, et si les formes qu'ils ont adoptées ne leur défendent pas toute espérance d'en avoir à leur tour. Rendons-leur du moins justice, comme ils la rendent eux-mêmes aux talens de nos Massillon et de nos Bourdaloue. La lecture des sermons de Saurin, et je puis maintenant dire de ceux de Hugues Blair, ne sauroit être inutile à ceux qui se destinent au ministère de la parole. S'ils n'y trouvent pas des modèles de haute éloquence, au moins ils n'y prendront pas des leçons de mauvais goût, et ils y puiseront cette instruction solide, sans laquelle il n'y a que peu d'orateurs profanes et point d'orateurs chrétiens.

Examinons maintenant quel est le mérite particulier qui distingue les sermons de Hugues Blair, et quels sont les défauts qu'on peut y remarquer.

D'abord, il a cela de commun, ce me semble, avec tous les bons prédicateurs des communions protestantes, que ses expressions sont toujours naturelles, mais communes; et que son style est toujours simple, mais un peu froid. Point de grands mouvemens, point de figures hardies, rien qui commande l'admiration; mais aussi rien qui appelle la critique : il est difficile de le lire sans l'approuver; mais on l'approuve sans enthousiasme, et tout ce qui en reste après l'avoir lu, c'est le plaisir de connoître un bon ouvrage de plus et beaucoup d'estime pour son auteur. On croit pourtant sentir que Hugues Blair auroit pu s'élever plus haut qu'il n'a fait, si l'usage, ou quelque loi particulière qu'il s'étoit faite, n'avoit contenu son talent : on sent du moins qu'il avoit entrevu d'autres modèles que ceux qu'il s'étoit dit de suivre; on va en juger par le début de son premier sermon *sur l'Union de la Piété et de la Morale.*

« Celui qui, du haut de sa gloire domine tous les trônes,

» veille aussi d'un œil attentif jusque sur la plus foible de ses
» créatures. L'état le plus obscur, la simplicité du langage,
» l'ignorance même la plus profonde, ne rendent point indi-
» gne de ses regards paternels. Pour le payer de ses bienfaits,
» il ne commande que l'obéissance et l'amour. L'ardente prière
» implorant sa bonté du fond de la retraite la plus ignorée,
» a le pouvoir de s'élever jusqu'à lui; et les dons que la mo-
» deste charité répand en se couvrant d'un voile religieux,
» sont écrits dans les cieux. »

On conviendra que le début de ce discours rappelle le fameux exorde de Bossuet: *Celui qui regne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires*, etc. Ce n'est plus, il est vrai, ni la même magnificence des expressions, ni le même éclat des images, ce n'est plus Bossuet, c'est à peine un orateur. Mais aussi la lumière que répand Hugues Blair est plus douce, et par cela même plus assortie, non pas tant peut-être à son goût particulier qu'à l'usage de son Eglise. On diroit qu'en formant le plan de son exorde, il s'est d'abord proposé l'aigle de Meaux pour modèle, et qu'ensuite il a évité avec affectation d'en imiter le style. Car enfin, pourquoi s'en seroit-il autant éloigné: l'idée qu'il avoit à exprimer n'étoit-elle pas également belle? Certes, je ne craindrois pas de dire qu'elle l'est encore plus que celle qui nous frappe d'admiration au moment que nous ouvrons le livre de Bossuet. *Celui qui règne dans les cieux* ne paroît pas moins grand, lorsqu'*il fait la leçon aux rois*, que lorsqu'il accueille la prière du pauvre, et qu'*il veille d'un œil attentif sur la plus foible de ses créatures*.

Et à quoi nous menera cet exorde? Elles sont belles les deux idées que je viens de comparer: mais combien celle de Bossuet est mieux placée au commencement d'un discours où il va montrer la puissance humaine, d'abord dans tout son éclat, et ensuite renversée par toutes les tempêtes qui peuvent s'élever contre elle! Où veut en venir Hugues Blair? Qu'a de commun le pouvoir de la prière avec *l'Union de la Morale et de la Piété*?

Avant de traiter un pareil sujet, l'orateur auroit dû le mieux examiner. Alors il auroit vu peut-être qu'en le traitant il se réduisoit à la nécessité, ou de ne pas faire un discours chrétien, ou de n'employer que des idées vagues. Il me semble que l'union de *la morale et de la piété* est si indispensable que l'orateur chrétien ne doit point entreprendre d'en prouver la nécessité. C'est une vérité de fait, qu'il n'y a point de véritable morale sans religion: ce n'est ni dans l'Evangile, ni dans aucun livre de l'Ecriture, c'est dans le monde qu'on en trouve la preuve, et ce ne sont pas les SS. Pères qui le démontrent,

ce sont les actions de ceux qui n'ont pas de piété. Je ne suis donc pas étonné que Hugues Blair voulant faire un discours chrétien sur un pareil sujet, ait commencé par exposer une vérité qui ne tend pas directement à son but; ce qui m'étonneroit, ce seroit que son discours ne fût pas entièrement rempli de vérités et d'images pareilles.

J'en dirois autant de son sermon *sur les Avantages de l'ordre*. C'est encore là une de ces vérités du second rang, qui dépendent des grandes vérités du Christianisme, et qu'il ne convient peut-être pas de développer avec trop de soin, du haut de la chaire chrétienne. Il faut tout dire à ceux qui ne sont que moralistes et philosophes : leurs vérités n'ont point de base commune, et il n'y a presque point de liens qui les réunissent. Mais quand on a dit à des Chrétiens qu'il y a dans les cieux un juge éternel qui leur demandera compte un jour de l'emploi qu'ils ont fait de tous les momens de leur vie, est-il bien nécessaire de leur démontrer les avantages de l'ordre? On sait du reste que l'ordre est un des grands moyens d'économiser le temps: ou si on ne le sait pas, je ne crois pas qu'on parvienne jamais à le démontrer dans un discours vraiment chrétien, et par des preuves tirées de l'Evangile.

Cependant il faut être juste envers Hugues Blair : si son éloquence n'est point assez chrétienne, assez évangélique, ce n'est pas moins la véritable éloquence; et il faut avouer que souvent elle ne manque ni de force, ni de chaleur. Qu'on en juge par le passage suivant, qui est tiré de ce même discours sur la nécessité d'unir la piété à la morale, dont j'ai déjà cité l'exorde : « Le sentiment du juste ou de l'injuste, les principes » de l'honneur, ou les mouvemens généreux de la bienfai- » sance, sont des barrières trop foibles pour résister au choc » redoublé des passions. Lorsque rien n'interrompt la tran- » quillité de la vie, ces soutiens naturels des lois sociales » pourront peut-être lui suffire; mais qu'il tremble au jour » de l'épreuve, et lorsque toutes les passions viendront » l'assaillir. Peut-être un malheur imprévu va l'accabler; » peut-être un déchirement affreux, des bouleversemens » terribles vont bouleverser son cœur. Que leur opposera- » t-il? Ah, c'est alors qu'il sentira la nécessité d'appeler la » Religion au secours de son impuissante vertu ! C'est alors » que, privé de sa défense la plus sûre..... on le verra succom- » ber sous le poids du malheur, ou s'abandonner sans réserve » à l'ivresse des passions ! »

Cela est bien dit sans doute; mais cela est-il bien nouveau? C'est une question qu'on ne peut s'empêcher de faire, après avoir lu ce passage; et il me semble qu'on ne la feroit pas, si

si l'orateur avoit prouvé une vérité chrétienne, je veux dire une de celles que les Massillon et les Bourdaloue ont déjà traitées. C'est une grande erreur de penser qu'en traitant des sujets nouveaux, on trouvera l'occasion de dire des choses nouvelles. A proprement parler, il n'y a rien de nouveau, et cela même est une vérité rebattue; mais ce qui le paroît toujours; c'est ce qui est grand et important par soi-même, ce qui est fécond en conséquence, ce qui est d'un usage continuel, ce sont les grandes vérités de la Religion; celles même qu'on annonce tous les jours dans nos temples.

On trouve encore dans l'un de ces deux volemes, un discours sur le gouvernement *des Cœurs*, qui se trouve être sur le gouvernement *des Pensées*. Cela fait honneur à Hugues Blair, si cela prouve que ses pensées partoient toujours du cœur; malheureusement on ne peut s'empêcher de croire qu'elles partoient quelquefois de son esprit : on voit évidemment par les sujets qu'il a choisis qu'il a voulu briller, et c'est l'esprit qui veut cela; le cœur ne cherche qu'à se répandre. Il faut donc lire ses sermons comme un ouvrage estimable, propre à former le goût; ensuite il faut relire Massillon, Bossuet, Bourdaloue, traiter les mêmes sujets qu'eux, et s'il se peut, aussi bien qu'eux.

GUAIRARD.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES; NOUVELLES LITTÉRAIRES.

POINT de nouveautés dramatiques cette semaine. La reprise d'Héraclius, et la rentrée de mademoiselle Raucourt dans le rôle de Léontine, attirent la foule à la Comédie Française.

— Le succès des *Ricochets* et des *Due Gemelli*, sur le Théâtre de l'Impératrice, va toujours croissant.

— Le prix de poésie que l'Académie Française doit décerner cette année, a été obtenu, dit-on, par M. Millevoye; l'accessit par M. Victorin-Fabre. M. Brugnières sera mentionné honorablement. On se rappelle que les deux premiers ont eu le même honneur l'année dernière.

— On voit actuellement sur le quai des Orfèvres, chez M. Cheret, au Chariot d'or, une statue de la PAIX destinée à être placée dans la salle du trône. Le siége sur lequel la

Déesse est assise, est de bronze avec des ornemens d'or moulu, et décoré des attributs des arts, du commerce et de l'agriculture. La figure est assise et dans la proportion d'à-peu-près sept pieds. Elle est d'argent; le dos de son vêtement est en galon d'or fixé avec des clous d'argent; les lacets de sa chaussure sont également d'or, ainsi que la couronne d'épis de maïs qui pare sa tête; elle tient dans une main un caducée d'argent doré, et dans l'autre une corne d'abondance de même matière. Le modèle de cette figure a été donné par M. Chaudet.

— Des ouvriers, en fouillant la terre dans l'enclos de la maison qu'occupe, à Saint-Germain, madame Campan, ont trouvé, à 87 pieds de profondeur, un buste avec draperie. Il seroit curieux, mais il est difficile de savoir comment ce buste a pu se trouver placé à une telle profondeur. M. Visconti, antiquaire, membre de l'Institut, l'a visité, et se propose de publier une dissertation à ce sujet.

— La Société de Médecine de Marseille a délibéré, dans sa séance du 20 décembre, de proposer pour sujet d'un prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 500 francs, la question suivante :

« Déterminer le caractère de la maladie des accouchées, » qui a été décrite sous le nom de fièvre puerpérale : faire » connoître le traitement convenable aux types divers qu'elle » peut présenter. »

La Société desire que les Mémoires envoyés au concours, soient basés sur l'expérience et l'observation, seuls flambeaux qui puissent éclairer la théorie et la thérapeutique d'une maladie dont la marche rapide et souvent insidieuse, peut tromper la perspicacité du praticien le plus consommé.

Les Mémoires devront être remis, avant le 15 septembre 1807 : ce terme est de rigueur. Ils seront adressés, francs de port, à M. Seux, secrétaire perpétuel, rue de Rome.

Ils pourront être écrits en latin ou en français.

— La Société de Médecine de Toulouse avoit proposé, l'année dernière, pour sujet d'un prix de 500 fr., qu'elle devoit décerner dans sa séance du 10 novembre dernier, la question suivante : « Déterminer quels sont les avantages et les inconvéniens de la multiplicité des nomenclatures, relativement aux travaux des anatomistes, des physiologistes et » des nosographes. » Des quatre Mémoires envoyés au concours, aucun n'a obtenu le prix entier; cependant deux ayant paru contenir des choses utiles, la Société a adjugé, à titre d'encouragement, une médaille d'or de 200 fr. au Mémoire n°. 3, qui s'est trouvé anonyme, et une autre médaille en or de la valeur de 100 fr. au Mémoire n°. 4, dont

l'auteur est M. Senaux fils, docteur-médecin à Montpellier. En récompensant ces auteurs, la Société n'entend pas admettre leurs opinions sur tous les points.

La Société propose pour sujet d'un prix de 300 fr., qu'elle distribuera dans sa séance publique de 1807, la question suivante : « Indiquer les plantes indigènes qui peuvent remplacer » avec succès le kina, CINCHONA OFFICINALIS LINN., et ses » différentes espèces. » La Société invite les auteurs qui traiteront cette question, à suivre le système et la nomenclature de Linné. Elle desire moins une analyse chymique des principes constitutifs des plantes succédanées du kina, qu'un exposé clair et précis des faits et des observations qui constatent l'efficacité de ces plantes dans la curation des fièvres intermittentes pernicieuses, dont l'écorce du Pérou paroît, au moins jusqu'à présent, être le véritable spécifique. La Société invite encore les concurrens à faire connoître, autant qu'il sera possible, si les plantes dont ils parlent dans leurs Mémoires possèdent, comme le kina, une vertu anti-septique.

Les Mémoires envoyés pour ce concours, seront adressés, francs de port, à M. Tarbés, secrétaire-général de la Société, avant le premier août de l'année 1807.

— La Société d'Amateurs des Sciences et des Arts de la ville de Lille a arrêté que, dans sa séance publique du mois d'août 1807, elle accordera une médaille d'or de la valeur de 150 fr. à l'auteur du meilleur Mémoire sur le sujet suivant : « Le vinaigre de bierre que l'on fabrique dans les départemens du Nord, retient toujours une matière muqueuse » qui s'oppose à sa conservation. Indiquer un procédé économique pour débarrasser le vinaigre de bierre des principes étrangers qu'il contient, et lui donner des qualités qui » le rapprochent du meilleur vinaigre de vin. »

— En conséquence de l'intention manifestée par le fondateur, la seconde Société de Teyler (à Harlem) propose la question suivante :

« Quelle est la raison pour laquelle notre école de peinture, dans le temps de sa plus grande splendeur, et même » encore à présent, a fourni si peu de maîtres dans le genre » historique; tandis qu'elle a excellé constamment dans tout » ce qui a rapport à la simple imitation de la nature, et » dans tout ce que peut offrir de difficile le cercle étroit de la » vie domestique? Quels sont les moyens de former de bons » peintres d'histoire dans ce pays? »

La Société promet une récompense de 400 florins à celui qui, avant le 1er avril 1808, aura fait parvenir la meilleure réponse à cette question. Les Mémoires peuvent être écrits en

latin, français, anglais ou allemand; ils doivent être munis d'un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur, et adressés à la maison de la fondation de Teyler, à Harlem.

—Les Princes qui s'étoient chargés de la direction des spectacles de Vienne (Autriche), se sont dégoûtés de leur administration, et le baron de Braun ne veut plus la reprendre. Un procès qui a suivi quelques démêlés, et dont on ne connoît point encore l'issue, menace le public d'une disette de spectacles. Les nouveautés ne sont point abondantes dans des circonstances aussi fâcheuses. Cependant, on a joué sur le *Théâtre de la Cour*, une comédie nouvelle qui a eu beaucoup de succès. On continue à traduire, pour les théâtres de Vienne, plusieurs opéra français. *Gulistan* a réussi par le poëme et la musique. Le succès qu'ont eu sur les théâtres de cette capitale de l'Autriche, plusieurs mélodrames de nos boulevards, ne donnent point une bien bonne opinion du goût de ses habitans. Mais ce jugement ne doit point être porté sans quelque modification. La pièce de *Monsieur Boue*, que plusieurs journaux allemands s'étoient empressés de vanter comme un chef-d'œuvre dramatique, n'a eu que le succès qu'elle méritoit : c'est une parodie du *Bourru bienfaisant*.

— Basilius, savant médecin grec, vient de publier, à Constantinople, dans l'imprimerie patriarcale, un Epistolaire ou collection de modèles de lettres pour se former au style épistolaire en grec moderne. Il y a fait entrer plusieurs lettres d'Alexandre Maurocordato, ministre de la Porte, qui a eu une si grande influence sur la guerre et la paix de 1653 et et 1699. Ces lettres, qui sont les plus intéressantes du recueil, sont suivies de quelques autres de Nicolas Maurocordato, fils du ministre, qui fut alternativement prince de la Valachie et de la Moldavie. Cette collection est encore enrichie de quelques notices sur des savans grecs, tels que Jacques Manas d'Argos, Gerasimus, Dosithéus, patriarche de Jérusalem. L'ouvrage entier forme un volume in-4°. de 340 pages.

— Les nouvelles qu'on a reçues, à Copenhague, de M. Giesecke, sont très-satisfaisantes. Ce savant parcoure présentement l'Islande pour y faire des recherches géonoptiques et minéralogiques; il a fait d'heureuses découvertes au pied du mont Hécla, et dans l'intérieur du pays.

— M. Klaproth, jeune homme très-versé dans la connoissances des langues orientales, accompagnera l'Ambassadeur Russe qui doit se rendre à Pékin. Il est probablement le seul de tous les savans désignés pour faire partie de cette ambassade, qui remplira sa destination; il accompagnera l'Archimandrite qui va renouveller la Mission grecque qui se trouve à Pékin.

Modes du 25 janvier.

Les chapeaux parés ont moins de bord que jamais : quelques-uns sont entourés d'une plume ronde, indépendante des trois plumes courtes, que l'on voit sur le devant : d'autres sont ornés de cinq à six plumes frisées, qui se groupent au-dessus du front ; d'autres enfin admettent une touffe de fleurs sans feuilles, de roses, comme nous nous l'avons dit, ou bien de tubéreuses, d'œillet d'inde, de jacinthes, etc.

Pour les coiffures en cheveux, si l'on en excepte la fleur d'oranger, en guirlande, ce sont des perles, au lieu de fleurs, que les coiffeurs emploient, et spécialement des perles de corail. Dans l'intérieur du chou de nattes, cette partie lisse qui demeuroit en réserve sur le derrière de la tête, est maintenant occupée par des grains de corail ; outre cela, du corail enfilé, se tortille dans les nattes, et des chapelets de corail forment un double et triple bandeau à peu de distance des sourcils.

Point de rubans sur la table de travail des modistes. Un petit velours épinglé, qu'elles coupent à la pièce, par bandes, leur en tient lieu. Ce velours, marié avec du satin qui dépasse en façon de liserets, est assez ordinairement blanc. Blanc sur blanc, ou gris-blanc et blanc mat, rivalisent avec le rose et le bleu-pâle, qui continuent d'être à la mode.

NOUVELLES POLITIQUES.

Constantinople, 18 décembre.

Le conseil des ministres s'est assemblé hier, et la guerre à la Russie a été déclarée. Les ulémas ont prononcé qu'elle étoit juste ; l'étendard du prophète a été arboré. Tout le pays est en mouvement. Les pachas de la Romélie ont reçu l'ordre de porter toutes leurs troupes sur le Danube. Une armée s'avance de l'Asie, et suivra la même direction ; le grand visir en prendra le commandement, et marchera avec l'étendard sacré. M. Italinski alloit être mis aux Sept-Tours ; l'ambassadeur françois, bien loin d'imiter la conduite de ce ministre, a été le premier à conseiller à la Porte de le renvoyer honorablement.

Dix vaisseaux de ligne sont en armement. La presse a été faite, et elle a produit beaucoup de marins.

Les deux vaisseaux anglais sont encore devant Constantinople ; le ministre d'Angleterre paroît n'avoir pas d'instruction pour une circonstance aussi inopinée.

C'est l'insultante proclamation du général Michelson qui a excité dans tout l'Empire ce mouvement général. Plutôt, disent les Turcs, périr le cangiar à la main, et l'étendard du prophète sous les yeux, que de souffrir de tels outrages.

Le patriarche, homme vénérable, et qui a une très-grande influence, et les princes Callimachi et Suzzo, ont fait connoître à la population grecque, par une proclamation, les malheurs incalculables qui viendroient la frapper, si elle ne fermoit l'oreille aux perfides insinuations des agens russes. Victime tour-à-tour des armées russes, des armées turques, et

peut-être de quelqu'autre puissance, le pays seroit dévasté pour un siècle; car enfin les braves ne sont pas morts en Europe, et l'on ne souffrira pas que le vaste empire qui appuie ses confins à la Chine règne encore sur le Bosphore. Les Turcs seront peut-être battus; mais ils finiront par être vainqueurs. Ils auront pour eux notre puissant allié. C'est sur lui que repose notre confiance. Il ne souffrira pas que ses ennemis les plus acharnés, que les peuples qu'il a déjà vaincus, viennent détruire le plus ancien et le plus nécessaire de ses amis. Déjà son camp est sur la Vistule; déjà les Russes qui sont en présence de nos troupes, expriment assez la terreur qu'il leur inspire. Nos ennemis seront confondus, et notre empire sortira de cette lutte retrempé et réassis sur ses alliances naturelles.

Silistria, 23 décembre.

La Bulgarie est traversée en tout sens par de nombreux détachemens turcs qui se dirigent sur Rotschuk. L'ayan de Rosgratz, ceux de Bourgas, de Schumlay, et ceux de tous les pays voisins, ont mis des troupes en marche. Le mouvement est général. L'ayan de Rotschuk fait réparer les fortifications de la ville, qui est le principal point du rendez-vous de l'armée. Un grand nombre d'habitans, et des familles entières, se retirent de la Valachie, et emportent leurs effets pour les mettre en sûreté sur l'autre rive du Danube. Mustapha Baÿractor montre beaucoup de résolution et d'activité. Il reçoit à Rotschuk des familles fugitives, et ne paroît pas craindre que les Russes passent le Danube, dont la rive méridionale se garnit de troupes.

Widdin, 24 décembre.

Le plus grand zèle se manifeste sur toute notre frontière pour la défense du pays. Passwan-Oglou a déjà rassemblé ici des troupes nombreuses. On répare avec activité les fortifications de Sistow et de Niona. On vient d'apprendre que les Serviens ont fait hier une incursion dans un village, et qu'ils en ont enlevé une vingtaine d'hommes.

Naples, 12 janvier.

Le maréchal Massena est parti, hier, dans la soirée, pour se rendre à Paris. Il emmène avec lui toute sa suite. Le sénat de cette ville, voulant reconnoître les services signalés que ce général a rendus au royaume, lui a offert un collier de la valeur de 10,000 ducats.

Francfort, 25 janvier.

On écrit de Berlin, le 20 janvier, que le quartier-général de la Grande-Armée française est toujours à Varsovie. On croit que l'Empereur Napoléon ne quittera cette ville que lorsque tout ce qui concerne les cantonnemens de l'armée aura été définitivement réglé. Le major-général prince Alexandre de Neuchâtel, sera, dit-on, chargé du commandement en chef pendant l'absence de S. M.

Vienne, 14 janvier.

La régence provinciale vient d'émettre la circulaire suivante :

« S. M. l'empereur et roi a daigné déclarer que le jour de son retour parmi les habitans de Vienne, il y a un an, est

trop profondément gravé dans sa mémoire pour qu'elle le laisse passer sans donner des marques extérieures de ses sentimens. Il y aura en conséquence, le 16 de ce mois, cette année et à l'avenir, une fête en actions de graces dans l'église métropolitaine de Saint-Etienne, à laquelle S. M. assistera. Les fidèles Etats de la Basse-Autriche et la loyale bourgeoisie de la ville de Vienne, prendront part à cette solemnité, à laquelle est aussi réunie pour l'avenir la fête de *la Levée générale*, qui a eu lieu l'année dernière le 17 avril. »

S. A. I. l'archiduc-grand-duc de Wurtzbourg est attendu incessamment à Vienne.

L'armée autrichienne est actuellement composée de 8 régimens de cuirassiers, 6 de dragons, 6 de chevau-légers, 12 de hussards, 3 de hulans, 63 régimens d'infanterie de ligne, 18 régimens frontières, 1 régiment de chasseurs, 4 régimens d'artillerie, et de divers corps de sapeurs, bombardiers, pontonniers, etc. Tous les corps sont complets depuis que les prisonniers revenus de France ont été renvoyés à leurs régimens respectifs.

Pultusk, 8 janvier.

L'EMPEREUR a passé trois jours ici, après la bataille de Golymin; le quartier-général étoit au palais épiscopal. La ville de Pultusk est agréablement située, et forme amphithéâtre sur la rive droite de la Narew. Avant le dernier partage de la Pologne, l'évêque de Plock étoit prince souverain de Pultusk. Le roi de Prusse s'est emparé des propriétés et des revenus de l'évêque, en lui assignant une pension. Ce prélat réside ici, et conserve le titre de prince, mais seulement par courtoisie.

On sera peut-être étonné en France que Kaminski, général en chef des Russes, n'ait point paru dans les combats qui ont eu lieu jusqu'à présent; mais l'étonnement cessera quand on saura que ce vieillard de 70 ans peut à peine porter sa tête, et qu'il n'a été envoyé à l'armée avec un grand titre, que pour obvier aux malheurs qui pouvoient résulter de l'active jalousie qui règne entre les généraux Benigsen et Buxhowen. Kamenski est hors d'état de supporter les fatigues du commandement, et l'on craint même que sa raison ne souffre des efforts qu'il a faits pour paroître commander. Il étoit parti pour Ostrolenka la veille de la grande affaire : Benigsen n'a pas manqué l'occasion de se vanter d'avoir commandé seul; il n'a pas oublié non plus de jeter des soupçons sur le général Buxhowden qui le lui rendra bien à la première occasion; car ces deux hommes se détestent cordialement.

Dans notre route pour arriver ici, nous n'avons rencontré

que canons et équipages russes abandonnés ; les généraux ont laissé leurs voitures aux premiers qui ont voulu s'en saisir. Dans le bois en avant de Pultusk, tout est parsemé de morts, et l'on va employer les prisonniers à ensevelir leurs concitoyens. On amène chaque jour des prisonniers faits sur l'autre bord de la Narew : les régimens s'enfuient, laissant leur bagage et leurs malades en arrière ; mais malheureusement la saison est un obstacle insurmontable. Pour avancer, il faut un terrain, et il n'y en a point ici ; le pied enfonce où on le pose, et nos canons se perdroient dans la boue.

Les vivres sont rares, quoique la Gallicie soit ouverte aux deux puissances belligérantes pour les objets qu'elles veulent y faire acheter ; mais les Russes ont dévasté tout le pays qu'ils ont occupé. Ils avoient promis de payer comptant, ils n'ont donné que des bons ; et comme ces bons sont écrits en langue russe, langue qu'on ne connoît pas dans la Pologne prussienne, on peut aisément deviner l'abus qu'ils en ont fait.

Le froid, que nous avons tant desiré, ne vient de temps à autre que pour nous donner de nouveaux regrets, et nous faire éprouver des contrariétés. Dans la nuit d'avant-hier, nos ponts sur la Vistule, le Bug et la Narew ont été dérangés par les glaçons ; de sorte que nous sommes en ce moment sans aucun renseignement positif sur le dernier lieu que les Russes auront choisi pour leur retraite.

PARIS, *vendredi* 30 *janvier*.

Sa Majesté l'Impératrice arrivera demain à Paris.

— La frégate de S. M. *la Thétis* s'est emparée, le 15 décembre, de la corvette anglaise *le Metley*, de 18 canons et 100 hommes d'équipage, et l'a conduite à la Guadeloupe.

Le 19 du même mois, cette frégate est partie des Antilles avec le brick *le Lynx*, et est arrivée en France le 16 janvier. Elle a rapporté les nouvelles les plus satisfaisantes sur la Martinique et la Guadeloupe. Le corsaire *le Glaneur*, de Saint-Malo, a amené à l'Isle-d'Aix, le 20 de ce mois, une prise anglaise du port de 400 tonneaux, venant d'Antigues, et chargée de denrées coloniales. Le brick anglais *l'Unité*, du port de 200 tonneaux, et *l'Entreprise*, de Londres, de 260 tonneaux, chargés de denrées coloniales, venant de Surinam, ont été pris par le corsaire *le Général Pérignon*, et conduits à Péros le 18 de ce mois, ainsi que le brick *le Richard*, de 180 tonneaux, chargé de coton, pris par *la Constance*.

(*Moniteur.*)

— Le 15 janvier, on a ressenti à Bayonne et dans les environs une secousse de tremblement de terre, dont la direction étoit du sud-ouest au nord-est.

—Un détachement de prisonniers de différens corps prussiens ayant pris, à Nancy, du service dans les armées françaises, est passé à Tours le 27 janvier, se dirigeant sur Rennes. Suivant le rapport des soldats, un nouveau détachement de 200 hommes doit les suivre à peu de jours de distance.

— Des lettres de New-Yorck, du 21 novembre, portent que l'expédition de Miranda est totalement manquée; il s'est sauvé avec deux de ses compagnons seulement. Tous ceux qui avoient débarqué ont été pris, pendus ou fusillés. Les Espagnols qui étoient du parti de Miranda ont été écartelés.

XLIX°. BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Varsovie, le 8 janvier 1807.

Breslau s'est rendu. On n'a pas encore la capitulation au quartier-général. On n'a pas non plus l'état des magasins de subsistances, d'habillement et d'artillerie. On sait cependant qu'ils sont très-considérables. Le prince Jérôme a dû faire son entrée dans la place. Il va assiéger Brieg, Schweidnitz et Kosel.

Le général Victor, commandant le 10° corps d'armée, s'est mis en marche pour aller faire le siége de Colberg et de Dantzich, et prendre ces places pendant le reste de l'hiver.

M. de Zastrow, aide-de-camp du roi de Prusse, homme sage et modéré, qui avoit signé l'armistice que son maître n'a pas ratifié, a cependant été chargé, à son arrivée à Kœnigsberg, du portefeuille des affaires étrangères.

Notre cavalerie légère n'est pas loin de Kœnigsberg.

L'armée russe continue son mouvement sur Grodno. On apprend que dans les dernières affaires elle a eu un grand nombre de généraux tués et blessés. Elle montre assez de mécontentement contre l'empereur de Russie et la cour. Les soldats disent que si l'on avoit jugé leur armée assez forte pour se mesurer avec avantage contre les Français, l'empereur, sa garde, la garnison de Pétersbourg et les généraux de la cour auroient été conduits à l'armée par cette même sécurité qui les y mena l'année dernière; que si au contraire les évènemens d'Austerlitz et ceux d'Jena ont fait penser que les Russes ne pouvoient pas obtenir des succès contre l'armée française, il ne falloit pas les engager dans une lutte inégale. Ils disent aussi: L'empereur Alexandre a compromis notre gloire. Nous avions toujours été vainqueurs, nous avions établi

et partagé l'opinion que nous étions invincibles. Les choses sont bien changées. Depuis deux ans on nous fait promener des frontières de la Pologne en Autriche, du Dniester à la Vistule, et tomber partout dans les piéges de l'ennemi. Il est difficile de ne pas s'apercevoir que tout cela est mal dirigé.

Le général Michelson est toujours en Moldavie. On n'a pas de nouvelles qu'il se soit porté contre l'armée turque qui occupe Bucharest et la Valachie. Les faits d'armes de cette guerre se bornent jusqu'à présent à l'investissement de Choczim et de Bender. De grands mouvemens ont lieu dans toute la Turquie pour repousser une aussi injuste agression.

Le général baron de Vincent est arrivé de Vienne à Varsovie, porteur de lettres de l'empereur d'Autriche pour l'Empereur Napoléon.

Il étoit tombé beaucoup de neige, et il avoit gelé pendant trois jours. L'usage des traîneaux avoit donné une grande rapidité aux communications; mais le dégel vient de recommencer. Les Polonais prétendent qu'un pareil hiver est sans exemple dans ce pays-ci. La température est effectivement plus douce qu'elle ne l'est ordinairement à Paris dans cette saison.

L^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Varsovie, le 13 janvier 1807.

Les troupes françaises ont trouvé à Ostrolenka quelques malades russes que l'ennemi n'avoit pu transporter. Indépendamment des pertes de l'armée russe en tués et en blessés, elle en éprouve encore de très-considérables par les maladies qui se multiplient chaque jour. La plus grande désunion s'est établie entre les généraux Kaminski, Benigsen et Buxhowden.

Tout le territoire de la Pologne prussienne se trouve actuellement évacué par l'ennemi.

Le roi de Prusse a quitté Kœnigsberg et s'est réfugié à Memel.

La Vistule, la Narew et le Bug avoient, pendant quelques jours, charrié des glaçons; mais le temps s'est ensuite radouci, et tout annonce que l'hiver sera moins rude à Varsovie qu'il ne l'est ordinairement à Paris.

Le 8 janvier, la garnison de Breslau, forte de 5500 h., a défilé devant le prince Jérôme. La ville a beaucoup souffert. Dès les premiers momens où elle a été investie, le gouverneur prussien avoit fait brûler ses trois faubourgs. La place ayant été assiégée en règle, on étoit déjà à la brèche lorsqu'elle s'est rendue. Les Bavarois et les Wurtembergeois se sont distingués par leur intelligence et leur bravoure. Le prince Jérôme

investit dans ce moment, et assiège à la fois toutes les autres places de la Silésie. Il est probable qu'elles ne feront pas une longue résistance.

Le corps de 10,000 hommes que le prince de Pless avoit composé de tout ce qui étoit dans les garnisons des places, a été mis en pièces dans les combats du 29 et du 30 décembre.

Le général Montbrun, avec la cavalerie wurtembergeoise, fut à la rencontre du prince de Pless vers Ohlau, qu'il occupa le 28 au soir. Le lendemain, à cinq heures du matin, le prince de Pless le fit attaquer. Le général Montbrun, profitant d'une position défavorable où se trouvoit l'infanterie ennemie, fit un mouvement sur sa gauche, la tourna, lui tua beaucoup de monde, et lui prit 700 hommes, 4 pièces de canon et beaucoup de chevaux.

Cependant les principales forces du prince de Pless étoient derrière la Neisse, où il les avoit rassemblées après le combat de Strehlen. Parti de Schurgaft et marchant jour et nuit, il s'avança jusqu'au bivouac de la brigade wurtembergeoise placée en arrière de d'Hubé sous Breslau. A huit heures du matin, il attaqua avec 9000 hommes le village de Grietern occupé par deux bataillons d'infanterie et par les chevau-légers de Linange, sous les ordres de l'adjudant-commandant Duveyrier; mais il fut reçu vigoureusement et forcé à une retraite précipitée. Les généraux Montbrun et Minucci qui revenoient d'Ohlau, eurent aussitôt l'ordre de marcher sur Schweidnitz pour couper la retraite à l'ennemi. Mais le prince de Pless s'empressa de disperser toutes ses troupes et les fit rentrer par détachemens dans les places, en abandonnant dans sa fuite une partie de son artillerie, beaucoup de bagages et de chevaux. Il a de plus perdu dans cette affaire beaucoup d'hommes tués et 800 prisonniers.

S. M. a ordonné de témoigner sa satisfaction aux troupes bavaroises et wurtembergeoises.

Le maréchal Mortier entre dans la Poméranie suédoise.

Des lettres arrivées de Bucharest donnent des détails sur les préparatifs de guerre du Barayctar et du pacha de Widin. Au 20 décembre, l'avant-garde de l'armée turque, forte de 15,000 hommes, étoit sur les frontières de la Valachie et de la Moldavie. Le prince d'Olgoroucki s'y trouvoit aussi avec ses troupes. Ainsi l'on étoit en présence. En passant à Bucharest, les officiers turcs paroissoient fort animés; ils disoient à un officier français qui se trouvoit dans cette ville: « Les Français » verront de quoi nous sommes capables. Nous formons la » droite de l'armée de Pologne; nous nous montrerons dignes » d'être loués par l'Empereur Napoléon. »

Tout est en mouvement dans ce vaste Empire; les scheiks et les ulhemas donnent l'impulsion, et tout le monde court aux armes pour repousser la plus injuste des agressions. M. Italinski n'a évité jusqu'à présent d'être mis aux Sept-Tours, qu'en promettant qu'au retour de son courrier les Russes auroient l'ordre d'abandonner la Moldavie, et de rendre Choczim et Bender. Les Serviens, que les Russes ne désavouent plus pour alliés, se sont emparés d'une île du Danube qui appartient à l'Autriche, et d'où ils canonnent Belgrade. Le gouvernement autrichien a ordonné de la reprendre.

L'Autriche et la France sont également intéressées à ne pas voir la Moldavie, la Valachie, la Servie, la Grèce, la Romélie, la Natolie, devenir le jouet de l'ambition des Moscovites.

L'intérêt de l'Angleterre dans cette contestation, est au moins aussi évident que celui de la France et de l'Autriche; mais le reconnoîtra-t-elle? Imposera-t-elle silence à la haine qui dirige son cabinet? Ecoutera-t-elle les leçons de la politique et de l'expérience? Si elle ferme les yeux sur l'avenir, si elle ne vit qu'au jour le jour, si elle n'écoute que sa jalousie contre la France, elle déclarera peut-être la guerre à la Porte, elle se fera l'auxiliaire de l'insatiable ambition des Russes, elle creusera elle-même un abyme dont elle ne reconnoîtra la profondeur qu'en y tombant.

LI^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Varsovie, le 14 janvier 1807.

Le 29 décembre, la dépêche ci-jointe du général Benigsen parvint à Kœnigsberg, au roi de Prusse. Elle fut sur-le-champ publiée et placardée dans toute la ville, où elle excita les transports de la plus vive joie. Le roi reçut publiquement des complimens; mais le 31 au soir, on apprit par des officiers prussiens et par d'autres relations du pays, le véritable état des choses. La tristesse et la consternation furent alors d'autant plus grandes, qu'on s'étoit plus entièrement abandonné à l'alégresse. On songea dès-lors à évacuer Kœnigsberg, et l'on en fit sur-le-champ tous les préparatifs. Le trésor et les effets les plus précieux furent aussitôt dirigés sur Memel. La reine, qui étoit assez malade, s'embarqua le 3 janvier pour cette ville. Le roi partit le 6 pour s'y rendre. Les débris de la division du général Lestocq se replièrent aussi sur cette place, en laissant à Kœnigsberg deux bataillons, et une compagnie d'invalides.

Le ministère du roi de Prusse est composé de la manière suivante :

M. le général de Zastrow est nommé ministre des affaires étrangères ; M. le général Ruchel, encore malade de la blessure qu'il a reçue à la bataille d'Jena, est nommé ministre de la guerre ; M. le président de Sagebarthe est nommé ministre de l'intérieur.

Voici en quoi consistent maintenant les forces de la monarchie prussienne :

Le roi est accompagné par 1500 hommes de troupes, tant à pied qu'à cheval. Le général Lestocq a, à-peu-près, 5600 hommes, y compris les deux bataillons laissés à Kœnigsberg avec la compagnie d'invalides. Le lieutenant-général Hamberger commande à Dantzick, où il a 6000 hommes de garnison. Les habitans ont été désarmés ; on leur a intimé qu'en cas d'alerte, les troupes feront feu sur tous ceux qui sortiront de leurs maisons. Le général Gutadon commande a Colberg avec 1800 hommes. Le lieutenant-général Courbière est à Graudentz avec 3000 hommes. Les troupes françaises sont en mouvement pour cerner et assiéger ces places. Un certain nombre de recrues que le roi de Prusse avoit fait réunir, et qui n'étoient ni habillés ni armés, ont été licenciés, parce qu'il n'y avoit plus de moyens de les contenir. Deux ou trois officiers anglais étoient à Kœnigsberg, et faisoient espérer l'arrivée d'une armée anglaise. Le prince de Plessa en Silésie 12 ou 15,000 hommes enfermés dans les places de Brieg, Neisse, Schweidnitz et Kossel, que le prince Jérôme a fait investir.

Nous ne dirons rien de la ridicule dépêche du général Benigsen ; nous remarquerons seulement qu'elle paroît contenir quelque chose d'inconcevable. Ce général semble accuser son collègue le général Buxhowden ; il dit qu'il étoit à Makow. Comment pouvoit-il ignorer que le général Buxhowden étoit allé jusqu'à Golymin où il avoit été battu ? Il prétend avoir remporté une victoire, et cependant il étoit en pleine retraite à dix heures du soir ; et cette retraite fut si précipitée, qu'il abandonna ses blessés. Qu'il nous montre une seule pièce de canon, un seul drapeau français, un seul prisonnier, hormis douze ou quinze hommes isolés qui peuvent avoir été pris par les Cosaques sur les derrières de l'armée, tandis que nous pouvons lui montrer 6000 prisonniers, deux drapeaux qu'il a perdus près de Pultusk, et 3000 blessés qu'il a abandonnés dans sa fuite. Il dit encore qu'il a eu contre lui le grand-duc de Berg et le maréchal Davoust, tandis qu'il n'a eu affaire

qu'à la division Suchet, du corps du maréchal Lannes; le 17e régiment d'infanterie légère, le 34e de ligne, le 64e et le 88e, sont les seuls régimens qui se soient battus contre lui. Il faut qu'il ait bien peu réfléchi sur la position de Pultusk, pour supposer que les Français vouloient s'emparer de cette ville. Elle est dominée à portée de pistolet.

Si le général Buxhowden a fait, de son côté, une relation aussi véridique du combat de Golymin, il deviendra évident que l'armée française a été battue, et que par suite de sa défaite, elle s'est emparée de 100 pièces de canon et de 1600 voitures de bagages, de tous les hôpitaux de l'armée russe, de tous ses blessés, et des importantes positions de Sieroch, de Pultusk, d'Ostrolenka, et qu'elle a obligé l'ennemi à reculer de 80 lieues.

Quant à l'induction que le général Benigsen veut tirer de ce qu'il n'a pas été poursuivi, il suffira d'observer qu'on se seroit bien gardé de le poursuivre, puisqu'il étoit débordé de deux journées, et que, sans les mauvais chemins qui ont empêché le maréchal Soult de suivre ce mouvement, le général russe auroit trouvé les Français à Ostrolenka.

Il ne reste plus qu'à chercher quel peut être le but d'une pareille relation. Il est le même, sans doute, que celui que se proposoient les Russes dans les relations qu'ils ont faites de la bataille d'Austerlitz? Il est le même, sans doute, que celui des ukases par lesquels l'empereur Alexandre refusoit la grande décoration de l'ordre de Saint-Georges, parce que, disoit-il, il n'avoit pas commandé à cette bataille, et acceptoit la petite décoration pour les succès qu'il y avoit obtenus, quoique sous le commandement de l'empereur d'Autriche.

Il y a cependant un point de vue sous lequel la relation du général Benigsen peut être justifiée. On a craint sans doute l'effet de la vérité dans les pays de la Pologne prussienne et de la Pologne russe que l'ennemi avoit à traverser, si elle y étoit parvenue avant qu'il eût pu mettre ses hôpitaux et ses détachemens isolés à l'abri de toute insulte.

Ces relations, aussi évidemment ridicules, peuvent avoir encore pour les Russes l'avantage de retarder de quelques jours l'élan que des récits fidèles donneroient aux Turcs; et il est des circonstances où quelques jours sont un délai d'une certaine importance. Cependant l'expérience a prouvé que toutes ces ruses vont contre leur but; et qu'en toutes choses, la simplicité et la vérité sont les meilleurs moyens de politique.

Copie d'une dépêche du général russe Benigsen.

J'ai le bonheur de mander à V. M. R., que l'ennemi m'a attaqué hier avant midi, près de Pultusk, et que j'ai réussi à le repousser sur tous les points. Sa première grande attaque, commandée par le général Suchet, ayant 15,000 hommes, fut dirigée sur mon aile gauche contre l'ouvrage avancé de Gurka, afin de se rendre maître de la ville; je n'avois que 5,000 hommes sous les ordres du général Baggouwut, à lui opposer, qui se défendoit avec beaucoup de bravoure, jusqu'à ce que je lui aie envoyé trois bataillons de la réserve à son secours; et à la fin, je détachai le général Ostermann Tolstoy, avec trois autres bataillons sur son même point, ce qui fut cause que l'ennemi fut totalement battu sur son aile droite. La seconde attaque de l'ennemi, qui étoit aussi vive, fut dirigée sur mon flanc droit, où se trouvoit le général Burkley de Tolly, avec l'avant-garde : cette aile étoit sur la route de Stegozin, appuyé contre un buisson, dans lequel j'avois placé une batterie masquée. Malgré cette disposition, l'ennemi fit mine de vouloir me tourner par le flanc, ce qui me détermina à faire un changement de front en arrière à droite avec toute ma ligne. Ce mouvement réussit complètement. Après avoir renforcé le général Barkley de Tolly de trois bataillons, dix escadrons et d'une batterie d'artillerie, l'ennemi fut délogé du bois et battu complètement, après quoi il commença sa retraite.

L'attaque commença à 11 heures du matin et dura jusqu'à la nuit close. D'après les rapports de tous les prisonniers, le prince Murat, Davoust et Lannes, ont commandé contre moi; de manière que j'ai eu à combattre une armée de plus de 50,000 hommes.

Toutes mes troupes se sont battues avec la plus grande bravoure. Les généraux suivans se sont particulièrement distingués : les généraux Ostermann, Tolstoy, Barkley de Tolly, le prince Dolgorouki, Baggouwut, Summow et Gondorff dans la cavalerie; le général Kosin, le colonel de Zégulin a chargé avec le régiment des Tartares polonais de Kochowski sur l'aile gauche de l'ennemi, et lui a fait beaucoup de mal. Le colonel de Knorring, avec son régiment de Tartares, a presqu'entièrement détruit un régiment de chasseurs à cheval, et le régiment de cuirassiers de l'empereur a attaqué une colonne d'infanterie, et l'a repoussée dans le plus grand désordre.

Le maréchal Kamenskoi partit le 14 (26), le matin, avant l'attaque de Pultusk pour Ostrolenka, et me remit le commandement général; de sorte que j'ai été assez heureux pour commander seul pendant toute l'affaire, et pour battre l'ennemi. Je regrette que le secours tant desiré du général Buxhowden ne soit point arrivé à temps, quoiqu'il ne fût éloigné de moi que de deux milles dans la position de Makow, et qu'il eût fait halte à moitié chemin, pour être en état de contribuer aux avantages de ma victoire; je regrette aussi que le manque absolu de vivres et de fourrages m'ait forcé à rétrograder avec tout mon corps jusqu'à Rozan, pour réunir sur mes derrières quelques provisions. Ce qui prouve combien l'ennemi doit avoir été battu, c'est qu'il n'a pas même inquiété mon arrière-garde pendant ma marche rétrograde.

Je fais passer le présent rapport à V. M. R. par le capitaine Wrangel qui a été à mes côtés pendant toute l'affaire, et qui pourra transmettre à V. M. tous les autres détails relatifs à cette affaire.

Rozan, le 15 (27) décembre 1806.

Signé Benigsen.

Copie d'une lettre écrite à M. le prince de Bénévent, ministre des relations extérieures, par le chancelier du consulat de France à Bucharest.

Bucharest, le 13 décembre 1806.

Monseigneur,

Les troupes russes, commandées par le prince Dolgorouki, ont arrêté à Yassi, et envoyé en Russie, M. le consul-général Reinhard et toute sa mission. Les détails de cette acte de violence sont aussi inouis que barbares. Le prince Dolgorouki, après avoir fait arracher les armes impériales, a sommé M. Reinhard de quitter son poste, et lui a donné un passeport pour se rendre sur les frontières de l'Autriche. M. Reinhard part; il n'est qu'à une lieue de Yassy, qu'une bande de Cosaques l'entoure, le saisit d'une manière indigne, et le conduit en Russie. Ce trait d'une basse trahison, a révolté tout le monde. Les Russes mêmes sont indignés, et ne l'attribuent qu'au prince Dolgorouki; il est indigne d'une nation civilisée qui entre sur le territoire du grand-seigneur en proclamant des intentions pacifiques.

Moustapha-Barayctar fait de grands préparatifs. Il jure qu'il mettra toutes ses forces sur pied pour résister aux Russes. Son colonel, qui commande à Bucharest, veille jour et nuit à la tranquillité et à la sûreté publiques. Il a posté des soldats à toutes les portes de la ville, et a solennellement déclaré que le premier boyard qui en sortiroit, perdroit la tête.

Le pacha d'Ibraïl est à la tête de vingt-cinq mille hommes qu'il a réunis aux forces de Moustapha-Barayctar.

Je suis avec respect, etc. *Signé* LEDOUIX.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE JANVIER.

DU SAMEDI 24. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 50c 40c 50c 40c 35c 40c oc. ooc ooc ooc ooc ooc. ooc. ooc ooc oof ooc ooc

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 90c ooc ooc ooc

Act. de la Banque de Fr. 1235f 1236f. 25c. j. du 1er janv. oooo oof ooc

DU LUNDI 26. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 76f 25c 20c 10c 20c. 25c 10c 15c ooc ooc. ooc ooc ooc ooc. ooc ooc ooc ooc.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f. 70c oc. ooc. ooc

Act. de la Banque de Fr. 1235f 75c j. du 1er janv. ooc. oooof. ooof

DU MARDI 27. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 70c 75c. 80c 90c 75c 80c 70c 45c. 40c 45c 50c. ooc ooc ooc ooc oof oof ooc

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 73f. 10c ooc ooc ooc. ooc ooc ooc

Act. de la Banque de Fr. oooof j. du 1er janv. ooc ooc oooof. ooc

DU MERCREDI 28. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f. 70c 60c 65c 60c 70c 75c 70c. ooc ooc ooc ooc. ooc oof ooc. oof.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 10c. oof. ooc ooc ooc ooc

Act. de la Banque de Fr. 1232f 50c j. du 1er janv. ooc oooof oooef

DU JEUDI 29. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 50c 40c 60c 65c 60c 65c 60c ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 50c oof. ooc ooc ooc oof ooc

Act. de la Banque de Fr. oooof. ooc oooof. ooc j. du 1er janv. oooof ooc

DU VENDREDI 30. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 60c 70c 80c 90c 76f 90c ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc ooc oof ooc ooc

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. oof oof ooc oof ooc ooc

Act. de la Banque de Fr. oooof ooc j. du 1er janv. oooof

(N°. CCXCI.)
(SAMEDI 14 FÉVRIER 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT

Des XXXII^e et XXXIII^e chants de l'ENFER, du Dante, traduit en vers français.

(Ugolin, comte de la Guirardesqua, étoit un noble Pisan de la faction Guelfe; il s'accorda avec Roger, archevêque de Pise, lequel étoit Gibelin, pour ôter à Nino Visconti le gouvernement de la ville : ils y réussirent, et gouvernèrent quelque temps ensemble; mais l'archevêque, jaloux de l'ascendant que son collègue prenoit sur lui, voulut le perdre; et il fit répandre le bruit qu'Ugolin avoit livré quelques châteaux aux Florentins et aux Lucquois, sous prétexte de restitution. Quand il vit les esprits bien préparés, il se rendit à la maison du comte, précédé de la croix, et suivi de tout le peuple, le fit saisir et jeter dans une tour, avec ses quatre enfans. Il fit ensuite fermer la porte de la tour, en jeta les clefs dans la rivière, et défendit qu'on leur apportât aucune nourriture.)

Le poète, supposant que ce qu'on vient de lire est connu de tout le monde, fait raconter seulement à Ugolin ce qui se passa dans la tour entre lui et ses enfans, après qu'on eut fermé la porte, et qu'on leur eut refusé toute nourriture. On observera que le comte Ugolin se trouve en Enfer, dans les lacs glacés, parce qu'il étoit vrai, sans doute, qu'il avoit trahi la patrie.

TRADUCTION.

. . . .

SOUDAIN je découvris, sur ces étangs de glace,
Deux fantômes fixés en une même place :
L'un, étant moins plongé dans le marais profond,
Sa tête surmontoit la tête du second;
Mais, ô spectacle affreux ! cette tête livide,

Osoit porter sur l'autre une dent homicide!
Tel un homme affamé s'acharne sur son pain,
Et tel on vit Tydée, en sa barbare faim,
De son ennemi mort dévorer le visage.
« Fantôme, m'écriai-je! apprends-moi quelle rage
» T'a rendu le bourreau de l'être malheureux
» Qui partage tes maux en ce séjour affreux,
» Et s'il a pu jamais commettre quelque offense
» Qui mérite de toi cette horrible vengeance?
» Parle, je publierai les horreurs que je voi,
» Si ma bouche, en s'ouvrant, ne se glace d'effroi. »
Le fantôme, laissant la tête décharnée,
Essuie à ses cheveux sa bouche forcenée :
« Tu veux renouveler, me dit-il, la douleur
» Dont le seul souvenir me glace encor d'horreur;
» Mais si mes cris plaintifs retombent sur le traître,
» Dont les Destins vengeurs enfin m'ont rendu maître,
» Tu m'entendras bientôt et parler et pleurer.....
» Comment, en ce séjour, as-tu pu pénétrer?
» D'où viens-tu? Quel es-tu? Que veux-tu? Je l'ignore;
» Mais, si mes sens troublés ne m'abusent encore,
» En t'écoutant parler je te crois Florentin;
» Regarde donc; en moi vois le comte Ugolin.
» Conçois-tu ma fureur contre ce misérable?
» Du perfide Roger c'est la tête coupable.
» Tu sais qu'il me trahit, et me fit mettre à mort;
» Mais sais-tu quels tourmens aggravèrent mon sort?
» Ecoute mes malheurs, et viens juger toi-même
» Si, pour de tels forfaits, la vengeance est extrême.
» Déjà, jusques au fond du séjour inhumain,
» Qu'on n'appellera plus que la Tour de la Faim,
» Une foible lumière, à mes yeux parvenue,
» Du jour m'avoit souvent annoncé la venue,
» Quand un songe sembla de mes maux m'avertir,
» Et vint à mes regards dévoiler l'avenir.
» Au milieu du sommeil je vis, avec surprise,
» Sur le mont qui s'élève entre Lucques et Pise,
» Mon ennemi chassant un loup et ses petits,
» Qui par la faim déjà paroissoient affoiblis;
» Ils voulurent en vain échapper par la fuite;
» Des chiens maigres et prompts, étoient à leur poursuite,
» Conduits par les Sismonds, les Lanfrancs, les Guaslands. (1)

(1) Familles de Pise, de la faction opposée à Ugolin.

» Je les vis dévorer le père et les enfans.
» Je m'éveille, effrayé de ce présage horrible,
» Je cours; et mes enfans, dans un songe pénible
» Plongés encor, hélas, ils demandoient du pain!
» Etranger qui m'entends, ton cœur est inhumain
» Si tu ne frémis pas des maux qu'on me prépare,
» Si tu n'es pas touché d'un sort aussi barbare.
» Sur qui pleureras-tu, si ce n'est pas sur moi?
» Mes fils étoient levés, et tous, avec effroi,
» Nous attendions du pain, et nous desirions l'heure
» Où s'ouvroit tous les jours notre triste demeure,
» Quand j'ouïs tout-à-coup bâtir un mur affreux,
» Pour fermer à jamais ce séjour ténébreux.
» Je reste sans parole, et la douleur m'atterre;
» Immobile, et le cœur durci comme la pierre,
» Je fixois, sans pleurer, mes yeux sur mes enfans. »
« Pourquoi jeter sur nous ces regards effrayans?
» Qu'as-tu, me disoient-ils? réponds-nous, ô mon père? »
« Je ne dis rien, je pus leur cacher ce mystère;
» Je demeurai muet tout le reste du jour,
» Toute la nuit encor; mais lorsqu'à son retour
» Le jour eut pénétré ma prison douloureuse,
» En voyant mes enfans, ma peine fut affreuse.
» Où fus-je? Que devins-je, hélas, quand je revis,
» Quand je considérai leurs visages chéris?
» Je mesurai l'horreur de notre destinée:
» Tournant contre moi-même une dent forcenée,
» Je me mordis les mains, transporté de douleur.
» Ils crurent que la faim excitoit ma fureur
« Puisqu'il nous faut périr, dirent-ils, ô mon père,
» Viens, détruis-nous, la mort nous sera moins amère;
» Dévore sans pitié tes fils infortunés,
» Reprends de nous ces corps que tu nous a donnés! »
« Alors, ne voulant pas les contrister encore,
» Je parus m'apaiser; et depuis cette aurore,
» Jusques après deux jours, nous ne parlâmes pas....
» Terre, ne pouvois-tu t'entr'ouvrir sous nos pas?
» Le quatrième jour nous éclairoit à peine,
» Quand mon plus jeune fils, sentant sa mort prochaine,
» Tombe à mes pieds, criant: « Mon père, secours-moi! »
« Il y mourut: je vis, ainsi que tu me voi,
» Tous mes autres enfans, tombant en défaillance,
» Dans les deux jours suivans, mourir en ma présence.
» Alors, n'y voyant plus, je me jette sur eux,

» J'embrasse tour-à-tour leurs restes précieux.
» Deux jours après leur mort je les appelle encore;
» Deux jours j'attends en vain le trépas que j'implore,
» Jusqu'à ce que la faim vienne détruire en moi
» Tout ce que m'ont laissé la douleur et l'effroi. »
C'est ainsi qu' parla cette ombre infortunée.
Dès qu'elle m'eut conté sa triste destinée,
Je la vis, l'œil hagard, ressaisir à l'instant
Le crâne, qui rompoit sous l'effort de sa dent.
Pise, opprobre éternel d'une belle contrée,
Puissent se déplacer et Gorgone et Caprée! (1)
Et, puisque tes voisins sont lents à te punir,
Qu'aux bouches de ton fleuve (2) elles viennent s'unir!
Qu'engloutis sous les eaux tes fils perdent la vie!...
Fût-il vrai qu'Ugolin eût trahi la patrie,
Falloit-il à la mort livrer les innocens,
Mettre à la même croix le père et les enfans?
Pleure, nouvelle Thèbes, une affreuse vengeance!
Leur enfance, Pisans, faisoit leur innocence!

Jh. D'ANGLESY.

(1) Les îles de Gorgone et de Caprée.
(2) Le fleuve Arno.

ENIGME.

J'ÉTOIS ou meuble ou vêtement;
Mais par un changement qu'on aura peine à croire,
De l'esprit et du cœur je suis le confident,
Et je supplée à la mémoire.
Enfin veux-tu, lecteur, apprendre à me connoître?
Pense que tu me vois et me touches peut-être.

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, connois-tu la grammaire?
Je suis un substantif du genre féminin:
Ma première moitié compose la dernière;
Avec cinq pieds on peut me traduire en latin.

CHARADE.

DANS mon premier une bête inquiète
Au moindre bruit court se réfugier;
C'est la fraîcheur de mon dernier
Qu'on admire dans Henriette;
Sur les coteaux, au son de la musette,
Lise promène mon entier.

LE mot du Logogriphe du dernier N°. est *Mort*, où l'on trouve *or*. Celui de la Charade est *Char-pie*.

QUESTIONS MORALES

SUR LA TRAGÉDIE.

Si l'on proposoit, en forme de problème, la question suivante : « Trouver dans notre théâtre des tragédies, » où un scélérat poussé par l'ambition et la vengeance, » abuse de la crédulité religieuse d'un esprit foible, et des » passions d'une ame ardente, pour faire tourner à la perte » d'un homme vertueux, les liens les plus sacrés de la nature » et de la société, » *Mahomet* et *la Mort d'Henri IV* rempliroient, l'une comme l'autre, toutes les conditions de la question, et donneroient la solution du problème.

En effet, Mahomet et d'Epernon sont des scélérats animés par l'ambition et le desir de la vengeance. Séide et Médicis sont des esprits foibles, susceptibles des impressions religieuses les plus désordonnées; des ames ardentes, dévorées d'amour et de jalousie. Zopire et Henri, tous deux d'un grand caractère et d'une haute vertu, succombent sous leurs coups, et périssent, l'un par la main de son fils, l'autre de l'aveu formel de son épouse ; et pour rendre la ressemblance complète, dans l'une et dans l'autre tragédie, d'équivoques remords sont la seule peine du parricide; et un trône en est le prix.

Ces deux tragédies réduites à *leur plus simple expression*, si l'on me permet de transporter dans une question littéraire une locution géométrique, et considérées dans les *causes*, dans les *moyens*, dans les *effets* de l'action dramatique, sont donc semblables au fond, et ne diffèrent entr'elles que par les formes.

Ainsi, que Mahomet soit lui-même amoureux de Palmire, c'est une petite tragédie dans une grande; une tragédie qui a son *exposition*, son *intrigue*, son *dénouement* par la mort de Palmire; c'est une action incidente et secondaire, liée, tant bien que mal, à l'action principale, qui en complique la marche sans en changer la nature, et rend la fourberie plus odieuse, sans rendre la crédulité plus intéressante.

Que Mahomet agisse directement et par lui-même sur l'esprit de Séide, pour l'enivrer de fanatisme ; ou que l'auteur de *la Mort d'Henri IV*, n'osant pas risquer une scène de ce genre, ait interposé entre d'Epernon et la Médicis des *prêtres*

vendus, des ligueurs attentifs, c'est-à-dire, des fourbes qui la *retiennent au pied des autels, et mettent au nom du ciel tout l'enfer dans son sein;* que Séide enfin plonge lui-même le poignard dans le sein de Zopire, ou que Médicis ne fasse que consentir au meurtre de son époux, ces différences, et quelques autres moins importantes, ne changent rien au fond du sujet; et l'on trouve toujours, dans l'un et dans l'autre drame, l'ambition et la vengeance qui conspirent, l'imposture qui séduit, l'amour et le fanatisme qui obéissent, la vertu qui succombe, et le crime qui triomphe.

Ces deux tragédies auroient même pu porter un titre absolument semblable. En effet, si le nom de Zopire eût été aussi connu que celui du prophète de la Mecque, Voltaire auroit pu, dans le titre de sa pièce, substituer le nom de Zopire au nom de Mahomet, et l'intituler : *le Fanatisme* ou *la Mort de Zopire*; et l'auteur de la nouvelle tragédie auroit fort bien pu aussi intituler la sienne : *la Mort d'Henri IV* ou *le Fanatisme*.

Car il faut remarquer qu'il y a dans l'intention du rôle de Médicis beaucoup plus de fanatisme religieux qu'il n'en paroît au dehors. On voit très-bien que le seul motif *que des prêtres vendus à ce sanglant dessein, et des Ligueurs attentifs* aient pu employer *au pied des autels* pour arracher à la reine son consentement à la mort de Henri, ce consentement nécessaire, et sans lequel d'Epernon ne veut pas hasarder le coup, n'a pu être que la crainte qu'ils lui ont inspirée que le roi ne voulût tourner ses armes contre le Saint-Siége, et détruire la religion catholique. La reine en fait le reproche à son époux, et d'Epernon veut : « . . . . que la » reine conspire même pour l'intérêt de la religion. » Et sans doute quelque crédule qu'on la représente, des prêtres même *au pied des autels*, ne lui auroient pas persuadé qu'elle pouvoit en conscience consentir à la mort de son époux, uniquement parce qu'il avoit des maîtresses, ou qu'il vouloit nommer un conseil de régence.

Observons cependant, avant d'aller plus loin, que s'il y a moins d'horreurs dans la tragédie de Henri IV, il y a un peu plus de morale dans celle de Mahomet.

Séide assassine son père sans le connoître; Médicis concourt sciemment à la mort de son époux; et même les remords déchirans que Séide éprouve après avoir appris qu'il est fils de Zopire, et la haine désespérée qu'il conçoit contre le scélérat qui l'a trompé, annoncent plus de vertu, et même plus d'éloignement d'un parricide que le désaveu tardif et suppliant de la Médicis.

Mahomet éprouve des remords ou quelque chose qui y ressemble; il perd l'objet de son amour; et Séide, et même Palmire, sont punis de leur crédulité. D'Epernon triomphe: il survit à tous les personnages par la mort du roi, la retraite de Sully, le désespoir de la reine; il jouit sans trouble du fruit de ses forfaits et de la réalité du pouvoir, et laisse à la reine, son instrument, d'inutiles remords, et le vain titre de régente.

L'imposture, dans Mahomet, ne triomphe pas sans obstacle. Zopire, le beau rôle de la pièce, égal, ou même supérieur à Mahomet en force de caractère et en étendue d'esprit, trop habile pour être trompé, trop vertueux pour vouloir tromper, combat, par ses discours et ses actions, la doctrine et les desseins du prophète. Henri IV et Sully, les deux hommes les plus habiles de la cour, sont, jusqu'au bout, dupes de d'Epernon, d'un présomptueux intrigant, que le roi n'estimoit pas, que Sully aimoit encore moins, ami de Biron, ami des d'Entragues, complice secret ou déclaré de toutes les conspirations ourdies contre la sûreté de l'Etat et la personne du roi. Les pressentimens de Henri ne peuvent même éveiller les soupçons de Sully sur des dangers connus et publics en Europe, bien avant l'événement. La vertu est donc, dans cette tragédie, sacrifiée au vice, et même sans résistance; l'habileté, à l'intrigue; la grandeur du caractère, à la bassesse des sentimens. Henri IV et Sully, les deux plus grands hommes de leur temps, ne sont, dans cette pièce, que deux personnages subalternes, subordonnés à d'Epernon, personnage principal et dominant, puisqu'il trompe tous les autres, sans être même soupçonné par eux, et qu'il vient à bout de ses desseins sans éprouver aucun obstacle.

Enfin, l'élévation démesurée de Mahomet, prophète, législateur et conquérant, la grandeur de ses projets, ses succès prodigieux sont si fort au-dessus de toutes les combinaisons et de toutes les situations vulgaires que l'exemple de ses crimes ne sauroit être contagieux, et que personne n'est tenté d'imiter un homme qui a voulu soumettre à ses lois le monde entier, et en a subjugué la moitié. Mais Marie de Médicis est, comme l'a dit un ami de l'auteur, *une femme commune et de la nature la plus vulgaire;* les torts de son époux sont un grief assez *commun;* la jalousie qu'elle en conçoit est encore un sentiment extrêmement *commun;* le crime même auquel elle se porte n'est malheureusement pas très-rare: tout est donc *commun* et *vulgaire* dans cette action dramatique, hors le dénouement, qui, heureusement pour la société, se passe autrement. Mais quand les Médicis de la Halle, finissent à la Grève, il est, je crois,

dangereux pour la morale publique de montrer au peuple une Médicis de la cour qui finit sur le trône.

Je le répète : la tragédie de *Mahomet* et celle de *la Mort de Henri IV*, ont entr'elles des rapports frappans. Mêmes mobiles, mêmes ressorts, même issue ; et les différences qu'elles peuvent offrir sous le rapport de la morale, sont peut-être à l'avantage de Voltaire.

Car c'est uniquement dans leurs intentions morales ou dans leur *moralité*, que je considère ici ces deux tragédies. La morale est de droit commun, et elle est de la compétence de tout homme raisonnable. Au lieu que la littérature a son tribunal et ses juges, et que sur une question purement littéraire, un auteur doit jouir du privilége de ne comparoître que devant ses *pairs*.

J'oserai dire cependant que l'observation des règles morales de l'art dramatique constitue le grand poète, l'homme inspiré, autant au moins que l'observation des règles purement littéraires sur l'élocution du poëme, les unités de temps et de lieu, l'exposition, le nœud, le dénouement de l'action, la division des actes et l'enchaînement des scènes. La poésie considérée dans son essence et son objet primitif, est l'art de dire d'une manière élevée des choses élevées ; (et qu'y a-t-il de plus élevé que la morale ?) Et le langage des Dieux ne devroit être employé que pour donner des leçons aux hommes.

La poésie, pour le dire en passant, est donc la plus noble expression des plus nobles pensées de l'être intelligent. Et si quelques hommes célèbres par leur génie, tels, dit-on, parmi nous, que Buffon et Montesquieu, en ont méconnu la dignité et les charmes, on pourroit peut-être sur cela seul, et même sans connoître ce qu'ils ont écrit, assurer qu'il y a quelque chose de faux dans leurs systèmes, et d'incomplet dans leurs idées : et je comparerois volontiers un esprit étendu et fort, qui est insensible aux beautés de la poésie, à un instrument qui n'a pas toutes ses cordes.

Le parallèle que nous avons établi entre les deux tragédies de *Mahomet et de la Mort de Henri IV*, nous conduit à trois questions importantes en morale dramatique :

1°. *L'imposture est-elle un caractère digne de la tragédie ?*

2°. *La crédulité est-elle un moyen digne de la tragédie ?*

3°. *Les remords qui finissent par le triomphe du crime, sont-ils un dénouement assez tragique, lorsque la scène a été ensanglantée ?*

Mais avant de traiter ces questions, nous nous arrêterons sur le consentement de Médicis au meurtre de son époux, et

sur le fanatisme employé pour obtenir ce consentement : deux moyens liés étroitement l'un à l'autre, puisqu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'un consentement formel pour motiver le recours de l'auteur au fanatisme; et qu'il ne falloit pas moins que le fanatisme pour arracher ce consentement. Mais ce consentement est-il assez vraisemblable pour en faire un moyen tragique; et le fanatisme n'est-il pas un moyen dangereux en morale? C'est ce que nous examinerons dans des vues d'utilité publique, et non dans un esprit de critique personnelle.

Lorsqu'on a lu attentivement l'histoire de la France telle qu'elle étoit à la mort de Henri IV, on ne sait quel parti accuser de cet attentat; ou même l'on ne sait si l'on doit en accuser aucun, parce qu'on peut les en accuser tous: les Ligueurs et les Calvinistes, les grands et le peuple, l'étranger et le sujet, la ville et la cour, la reine et les maîtresses, et jusqu'au roi lui-même. Ainsi, dans les temps déplorables par lesquels nous venons de passer, on peut justement imputer les malheurs de l'Etat à la nation tout entière et au pouvoir lui-même. Dans un crime national, il n'y a point d'innocens, parce que les révolutions arrivent par un secret relâchement de principes et de conduite dans tous les ordres de l'Etat, plutôt que par un dessein formel d'en renverser les institutions. On peut dire que tout le monde alors sans le vouloir et sans le savoir, conspire au désordre. Mais au milieu de tant de conspirateurs sans concert entr'eux, et souvent opposés les uns aux autres, il est à peine possible qu'il y ait une conjuration; et la seule conspiration dont on puisse affirmer l'existence, est l'habileté avec laquelle quelques-uns font tourner à leurs vues personnelles, des circonstances que tous ont fait naître.

Ainsi, pour revenir au sujet qui nous occupe, les catholiques ligueurs ne croyoient pas, ou feignoient de ne pas croire à la sincérité de la conversion de Henri, tandis que les Calvinistes, mécontens de son abjuration, prenoient, pour faire éclater leur dépit, le moment des plus grands embarras de l'Etat et du roi. Les peuples étoient échauffés par des prédications imprudentes ou séditieuses. Les grands et les chefs des troupes, accoutumés à la licence des temps passés, et aux profusions insensées des règnes précédens, ne plioient qu'à regret sous une autorité ferme et indépendante, et murmuroient hautement contre l'esprit d'ordre et d'économie du sévère surintendant. « Il régnoit à la cour, dit *l'Intrigue du » Cabinet*, (à l'égard du roi) une licence de propos effrénée. » La reine, qui déguisoit mal une ambition beaucoup au-des-

sus de son esprit, et qui ne pouvoit contenir la violence d'un tempérament trop fort pour son caractère (1), devenoit furieuse, à la seule idée de partager avec des rivales le cœur de son époux et la faveur du roi; et la maîtresse en titre, *la marquise de Verneuil*, dirigée par une famille intrigante et ambitieuse, osoit se prévaloir de la promesse que Henri avoit eu la foiblesse de lui souscrire, et porter encore ses vues jusqu'au trône, même après le mariage du roi et la naissance d'un Dauphin. Enfin l'Espagne n'avoit pas renoncé au projet qui l'avoit si long-temps occupée, de changer en France l'ordre de la succession. Elle s'obstinoit à marcher dans cette voie, même depuis qu'elle étoit devenue impraticable. Ses ambassadeurs en France n'étoient que des agens de désordre; et ses principaux ministres, des ennemis personnels et acharnés de Henri.

Mais le plus dangereux ennemi du roi étoit Henri lui-même, avec ses amoureuses foiblesses, qui donnoient à la guerre qu'il alloit entreprendre, une couleur si odieuse; et cette déplorable facilité de caractère qui, d'un côté, l'attachoit à la marquise de Verneuil, « avec laquelle, dit Sully, » il ne pouvoit compatir, et sans laquelle il ne pouvoit » vivre, » quoiqu'elle eût déjà été impliquée dans une conspiration contre l'Etat, et peut-être contre la personne du roi; et de l'autre, ne lui laissoit pas la force d'éloigner d'auprès de la reine quelques hommes dangereux qui remplissoient l'ame de Médicis de soupçons et de terreurs; et « de » faire passer, comme le vouloit Sully, à quatre ou cinq » personnes, la mer; et à quatre à cinq autres, les montagnes; » en sorte que ce malheureux prince, le plus aimable et le plus aimant des hommes, étoit odieux à sa femme, et n'étoit pas même aimé de sa maîtresse.

Tous ces partis, si opposés les uns aux autres, se réunissoient néanmoins pour troubler le repos du roi; « et la faction espagnole, qu'on appeloit catholique afin de lui » donner un air légitime, dit *l'Intrigue du Cabinet*, parut » ouvertement d'accord avec les Calvinistes, pour empêcher » le monarque d'ôter toute ressource à l'indépendance. »

Dans une telle disposition des esprits et des choses, il ne falloit qu'un homme d'un caractère ardent et sombre, d'un esprit foible et prévenu, d'un tempérament chagrin et mé-

---

(1) On lit, dans les écrits du temps, que Marie de Médicis étoit d'une si prodigieuse violence, que, dans ses fureurs, elle ne pleuroit pas à la manière des autres femmes; et que les larmes, au lieu de couler le long de ses joues, jaillissoient avec force de ses yeux.

lancolique, pour devenir, même sans instigation particulière, et par la seule impulsion de son caractère et des circonstances, le vengeur de toutes les haines sans être l'instrument d'aucun parti. Cet homme fut le détestable Ravaillac. « Ce monstre, dit l'auteur déjà cité, paroît toujours seul, » en proie à des visions tantôt puériles, tantôt impies; dévoré » de scrupules causés par l'ignorance et une fausse idée de la » religion; curieux des nouvelles d'Etat; écoutant avidement, sans choix ni discernement, ce qui se disoit sur ce » sujet entre les gens de la lie du peuple, sa compagnie » ordinaire; et réalisant, dans sa noire imagination, les » desseins injustes que les personnes mal instruites prêtoient » au roi. » Et plus loin: « Ces faits minutieux qui sont les plus » importans dans ces sortes d'affaires, faits tous également » prouvés, ne laissent conjecturer aucun complot dont » Ravaillac ait été l'instrument. Il ne faut pas toujours des » exhortations, de l'argent et des promesses pour armer de » pareils monstres. Des murmures sourds, des plaintes trop » hardies, de la licence dans les réflexions et les conjectures, » peuvent enflammer ces tempéramens bilieux devorés » d'un feu sombre, qui se nourrissent de mélancolie, et savourent, pour ainsi dire, les mécontentemens. » Aussi, dès les premiers momens de la mort du roi, « on en accusa des » personnes de parti et de caractère absolument contraires: » la reine et la marquise de Verneuil, les Jésuites et les » Huguenots; le prince de Condé, le conseil d'Espagne, le » comte de Fuentes; tous ceux enfin, tant au dedans qu'au » dehors du royaume, qui avoient des relations directes ou » indirectes à la cour..... Mais Ravaillac, au moment qu'il » fut arrêté, dans ses interrogatoires, à la torture, sur l'é- » chafaud, pendant la durée d'un cruel supplice, a soutenu, » sans jamais varier, qu'il n'avoit aucun complice. » On sait combien les derniers aveux d'un coupable, qui n'attend rien des hommes et n'a plus à craindre que la justice divine, ont paru, chez tous les peuples, un témoignage décisif en faveur de la vérité.

Ce n'est pas là ce qu'il faut aux écrivains qui veulent faire des histoires dramatiques; encore moins aux poëtes qui veulent faire des drames historiques. Ils aiment à suivre la trame ténébreuse et les détails romanesques d'une conjuration; à circonstancier les faits et à personnifier les partis. La poésie, il est vrai, est, à cet égard, moins gênée que l'histoire; et elle peut se contenter de vraisemblances, là où l'histoire est astreinte à se renfermer dans l'exacte vérité des faits. Mais je ne sais cependant si, dans un sujet tel qu'est, pour les Français,

après deux siècles seulement, la mort de Henri IV, et lorsque tant de familles et de choses qui existoient alors, subsistent encore, la poésie peut prendre plus de licence que l'histoire.

Quoi qu'il en soit, et toutes les circonstances mûrement examinées, si la reine fut coupable, elle fut coupable d'indiscrétion sur ses dispositions secrètes à se consoler de la mort de son époux : dispositions que les hommes qui l'entouroient, saisirent à travers ses emportemens, et sur lesquelles ils fondèrent l'espoir de gouverner sous son nom. Elle fut coupable peut-être de silence à l'égard de son époux, sur des dangers qu'elle pouvoit soupçonner, puisque toute l'Europe en étoit instruite : et ce seroit bien assez pour qu'elle pût être justement accusée de parricide. Ce ne seroit pas au reste le seul mal qu'eût fait à la France cette mésalliance de nos rois avec des femmes élevées dans la mollesse italienne, dans le luxe des princes du commerce, et la politique fausse et étroite d'une petite démocratie. Sans doute la jalousie furieuse de la *Médicis*, et la crainte que les esprits malfaisans qui l'obsédoient lui avoient inspirée sur sa propre sûreté, auroient pu motiver assez les éclats de sa colère, et son coupable silence. Mais il falloit, pour l'effet dramatique, un consentement formel de sa part à la mort de Henri; et pour l'obtenir d'une femme qu'on représente quelques scènes auparavant comme amoureuse de son époux et attachée à sa religion, il falloit un motif plus puissant que la jalousie ou l'ambition; et ce motif, l'auteur l'a cherché dans le fanatisme.

Que d'Epernon et l'ambassadeur d'Espagne, qui conspiroient pour leur propre compte, n'aient pas voulu entendre *à demi-mot* et se contenter d'un *aveu foiblement indécis*, et qu'ils aient exigé de la reine un consentement positif à la mort de son époux, c'est ce qui ne paroît pas plus vrai en histoire que vraisemblable en poésie dramatique; parce que ce consentement étoit inutile ou même dangereux en politique; et le motif est faux en art tragique, s'il est faux dans l'art des conspirations. Les conspirateurs, s'il y en a eu, trop sûrs avant le crime des dispositions secrètes d'une épouse irritée, et après le crime, de l'aveu tacite ou du silence d'une régente ambitieuse, gouvernée par de vils intrigans, n'auroient eu garde de pousser cette ame foible et violente aux dernières extrémités et hors de la limite de son caractère, en lui demandant à l'avance un consentement formel qui l'auroit épouvantée, et les eût exposés à un refus, et peut-être à une révélation du complot; et l'auteur l'a si bien senti, qu'aussitôt le consentement donné, il ramène *Médicis* sur le théâtre, pour le lui faire désavouer. Les ames qui ne sont pas familia-

risées avec les forfaits, voudroient se cacher à elles-mêmes la part qu'elles y prennent; et c'est bien assez, dans une conspiration, de pouvoir compter sur leur neutralité, sans leur demander plus qu'elles ne peuvent faire. La plupart des conjurations n'ont échoué que par une pareille faute; et tout ce que *Médicis* auroit pu répondre de plus positif à une insinuation de ce genre, eût été peut-être ce que Louis XIV répondit au grand Dauphin, qui lui faisoit part du projet qu'il avoit d'épouser *mademoiselle de Choin* : « Pensez-y » bien, et ne m'en parlez plus. » Sans doute, un *Egysthe* auroit demandé, auroit obtenu davantage d'une *Clytemnestre* : l'amour, dans les conjurations, ne refusa jamais rien à la haine; mais l'auteur a eu soin d'écarter toute idée d'un sentiment de ce genre entre d'*Epernon* et *Médicis*; et l'histoire ne lui a pas permis, ce que la tragédie auroit exigé, de faire l'épouse adultère pour la rendre parricide. Ce consentement eût-il été demandé et obtenu, (à moins qu'il n'eût été par écrit), n'auroit pas pu rassurer des coupables sur un changement de disposition à leur égard de la part d'un complice parvenu à la suprême puissance. Une reine capable de tremper dans l'assassinat de son époux, n'auroit pas été arrêtée au besoin par un vain consentement, que personne n'auroit osé même lui rappeler; et de pareils secrets ne sont dangereux que pour les confidens. C'est peut-être ainsi qu'auroient conspiré des gens d'affaires, qui cherchent des *sûretés* dans des engagemens; mais les hommes d'Etat savent qu'il n'y a d'autres sûretés dans les conspirations que la secrète complicité des passions, la communauté des intérêts, l'audace des conjurés, et le hasard des événemens.

Je le répète : si *Médicis* eut part à l'assassinat du roi, ce que je crois comme particulier, et ne voudrois pas affirmer comme historien, pas même comme poète, elle fut coupable ou de laisser voir à ses confidens des premiers mouvemens de colère qu'ils prirent pour des dispositions habituelles, ou de fermer volontairement les yeux, et de ne pas les ouvrir au roi sur des dangers connus de toute l'Europe : cette supposition, la seule vraisemblable, explique le mot terrible du président Hénaut : « Médicis ne fut ni assez surprise, ni assez affligée de » la mort d'un de nos plus grands rois. » Elle suffit pour expliquer ce que dit *Sully* des joies indécentes qui régnoient dans *les entresols*. Elle suffit pour expliquer l'intérêt que la reine, ou plutôt ses favoris (car, une fois régente, *Médicis* ne gouverna plus) mirent à étouffer les procédures et à arrêter les poursuites judiciaires. Elle suffit même pour expliquer

l'abandon où Louis XIII, prince humain et même religieux, laissa sa mère finir ses jours en pays étranger, et où Richelieu, ministre vindicatif, mais qui connoissoit les convenances, laissa une reine de France et la veuve du grand Henri.

Sans doute, on trouve dans les nombreux écrits du temps, des anecdotes plus décisives sur la part qu'eut la reine au meurtre de son époux. Mais on doit prendre garde que tout ce qui nous reste de cette époque désastreuse, rédigé par des écrivains tous de l'un ou de l'autre parti, (car il n'y avoit pas encore de modérés), est à-peu-près également suspect sur les faits importans : et je ne voudrois pas en excepter même les Mémoires de Sully, qui avoit aussi ses préventions, et qui, tout sujet fidèle qu'il étoit, se joignit, après la mort du roi, à ce parti très-dangereux de mécontens, dans lequel entroient presque tous les princes, un grand nombre de provinces et les Calvinistes. La génération actuelle a un grand intérêt à ne pas donner trop de créance à ces monumens des temps de trouble et de révolution, recueillis avec les passions du moment et avec la partialité et la crédulité de tous les temps. Et quels matériaux ne laisserions-nous pas dans ce genre à la postérité, si jamais elle s'avisoit d'ajouter foi à tout ce qui parut vers le commencement de l'Assemblée Constituante, sur ces éternelles conspirations contre la nation, conspirations alors si ridicules, et depuis si atroces; sur ces dénonciations solennelles contre le roi, la reine, les princes, les ministres, les parlemens, les prêtres, les nobles, le cabinet autrichien, etc., etc.?

Mais si le consentement formellement exigé de la reine à la mort de son époux paroît peu vraisemblable, le fanatisme employé pour l'obtenir présente quelques inconvéniens.

Il faut établir, avant tout, que le fanatisme religieux est dans la pièce *d'Henri IV*, le moyen décisif employé pour déterminer la reine; et même, pour parler avec plus d'exactitude, qu'il y est le moyen décisoire (1).

D'Epernon dit à l'ambassadeur :

. . . . Je veux que la reine conspire,
Même pour l'intérêt de la religion.
. . . .
. . . .
Et notre auguste foi triomphera par elle.

Et après la scène où d'Epernon montre à la reine la lettre

(1) Cette expression, prise de la jurisprudence, comme le mot *péremptoire*, et autres, dit plus que *décisif* : *décisif* signifie ce qui peut et doit décider; *décisoire*, ce qui décide réellement, et c'est dans ce sens qu'on dit *un serment décisoire*.

supposée pour sa rivale, et où il la laisse fortement ébranlée, il dit à l'ambassadeur :

Tous deux de Médicis
Déterminons l'aveu foiblement indécis;
Et, vainqueurs une fois de son âme égarée,
Entraînons-la soudain dans l'enceinte sacrée,
Où des prêtres, vendus à ce sanglant dessein,
Mettront, au nom du ciel, tout l'enfer dans son sein.

Dans la scène première de l'acte cinquième, d'Epernon dit au même interlocuteur :

Nous triomphons : la reine, aux autels entraînée,
Nous laisse de Henri trancher la destinée.

A quoi l'ambassadeur répond :

L'Espagne vous doit tout, et ne l'oubliera pas.
Combien de fois j'ai craint que, dans ses longs combats,
La reine, s'effrayant d'une sanglante image,
N'osât jamais donner cet aveu qui l'engage ?
Mais le saint appareil dont j'ai su l'investir,
Les mots religieux qu'on a fait retentir,
Et l'art de vos discours l'ont contrainte à se rendre.

D'Epernon ajoute :

Des Ligueurs *attentifs*, avec elle en prière,
Retiendront Médicis au fond du sanctuaire.

Dans la scène suivante, Sully dit au roi :

On m'a dit qu'aux autels, par son zèle entraînée,
Dans le temple voisin elle étoit prosternée.

Et déjà la reine avoit préparé le spectateur à ce moyen, dans la scène où elle reproche à Henri de

Menacer sans respect le pouvoir du Saint-Siége.

Même dans la scène où la reine vient conjurer d'Epernon d'épargner la vie de Henri, elle paroît plus épouvantée du forfait qui va se commettre, que désabusée sur les moyens qu'on a employés pour l'y faire consentir; et elle ne les reproche pas à d'Epernon.

Les mêmes moyens sont employés pour enivrer le monstre qui doit frapper le coup :

. . . au fond d'un temple, où l'a conduit son zèle,
Il nous attend tous deux, de Ligueurs entouré.
Ils l'ont du régicide à tel point enivré,
Qu'il croit voir de Clément l'ombre fière et sanglante
Qui, du meurtre d'un roi la main encor fumante,
L'appelle au même honneur, et fait luire à ses yeux
La palme qu'en tombant il reçut dans les cieux.

Voltaire pouvoit, avec quelque raison, mettre sur la scène le fanatisme de la religion mahométane, prêchée par l'impos-

ture, propagée par la force, adoptée par l'ignorance et par la crainte, et qui se répandit d'abord chez des peuples dont la stupidité féroce étoit susceptible de toutes les illusions, et disposée à toutes les violences. Sans doute, les intentions secrètes de l'auteur n'étoient pas équivoques, et il s'en explique assez clairement dans sa lettre au roi de Prusse ; mais elles étoient du moins assez déguisées pour qu'il pût, sans trop d'inconvenance, en faire au chef de l'Église un hommage perfide. Et qu'est-ce qui prend après tout parmi nous aucun intérêt aux crimes vrais ou faux du prophète de la Mecque, et au fanatisme de ses sectateurs? L'auteur de la *Mort de Henri IV* est allé plus loin : il a déchiré le voile dont Voltaire s'étoit couvert ; et il montre le fanatisme dans la religion chrétienne, la fourberie dans les prêtres, la crédulité dans les grands ; et il leur impute le forfait le plus odieux, celui qui a laissé dans le cœur des Français le plus profond souvenir et les plus justes douleurs.

Je ne peux m'empêcher de remarquer, puisque l'occasion s'en présente, l'extension qu'a reçue de nos jours le sens du mot *fanatisme*.

Au siècle de *Bossuet* et de *Port-Royal*, des pensées justes et d'un style exact, une action indiscrète ou coupable entreprise pour des motifs de religion, étoit le fruit d'un *zèle* de religion, aveugle, outré, insensé.

La foiblesse d'esprit qui fait ajouter foi aux personnes et aux prédictions les plus dépourvues d'autorité, et attendre sur cette assurance, ou des lumières surnaturelles dans la recherche de la vérité, ou une assistance miraculeuse dans des dangers évidens, s'appeloit du *fanatisme*.

Ainsi, le *fanatisme* croit que Dieu, sans nécessité, agit toujours par lui-même, et sans l'intermédiaire de moyens ou de causes secondes ; et la *superstition* croit que Dieu agit par des moyens qui n'ont aucun rapport avec leur fin.

Un prince, qui dans une guerre même contre les Infidèles, négligeroit de lever des troupes, et attendroit un secours miraculeux ; et la femmelette qui sachant à peine lire, croiroit recevoir d'en haut l'intelligence des passages les plus obscurs des Livres Saints, seroient des *fanatiques*. L'homme qui croiroit guérir d'une maladie mortelle, en portant sur lui des *amulettes*, et ne voudroit faire aucun des remèdes que l'intelligence humaine a découverts, seroit un *superstitieux* ; et celui qui, dans des vues de religion, assassineroit un homme, ou sans mission iroit prêcher sur les places publiques, seroit un *zélateur* de religion, aveugle, outré, furieux, extravagant.

Une

DE LA SEINE

Une piété exaltée dans un esprit foible peut le conduire au *fanatisme*. Une piété craintive dans une ame timide peut produire la *superstition*. Le *zèle aveugle* suppose plus de bile que de piété; et il prend sa source dans un tempérament ardent, et le plus souvent mélancolique.

Le *fanatisme* n'est souvent qu'insensé; la *superstition* est toujours ridicule; le *faux zèle* toujours indiscret, même lorsqu'il n'est pas criminel.

Ce n'est pas que la Providence, pour des desseins extraordinaires, ne puisse agir par des moyens qui sont hors de l'ordre commun. Ces moyens sont eux-mêmes des lois, parce que Dieu, auteur de l'ordre, n'agit jamais sans loi ou sans règle. Mais ces lois extraordinaires, et de circonstance, si l'on peut parler ainsi, n'étant pas l'objet de notre connoissance, ne peuvent être la règle de notre conduite. Elles ne nous sont connues qu'après l'événement, et ne doivent être jugées que par l'événement. Cette réflexion est particulièrement applicable au peuple juif, et à son état ancien et même moderne.

Le *faux zèle* est de toutes les religions et de tous les temps; mais le *fanatisme* tant reproché à la religion chrétienne, est directement contre l'esprit et le dogme d'une doctrine qui fait de la soumission de l'esprit et du cœur à une autorité universelle, le principe fondamental de la croyance, et qui défend d'écouter même un Ange, s'il venoit prêcher d'autres vérités que celles qui sont enseignées uniformément et universellement par cette autorité devant laquelle toute science, toute inspiration, toute révélation extraordinaire doit se taire.

Mais vers le milieu du dernier siècle, une philosophie plutôt de littérateurs que de philosophes, et de littérateurs qui connoissoient le *pouvoir d'un mot mis en sa place*, et même hors de sa place, et sur-tout d'un mot vague, de construction étrangère, qui s'enchaîne aisément dans les vers, peut signifier tout ce qu'on veut, et qu'on emploie à tout propos sans jamais le définir, appelèrent *fanatisme* tout abus d'un sentiment religieux. Bientôt transporté dans le Dictionnaire de la langue révolutionnaire, le *fanatisme* signifia toute croyance religieuse, même toute pratique pieuse; et le *verre d'eau froide* donné au pauvre, au nom de Jésus-Christ, fut un acte de fanatisme.

Comme la religion catholique agit plus sur les sens que les autres croyances; qu'elle a d'ailleurs des consécrations particulières et des cérémonies mystérieuses, on trouva théâtral de lui faire bénir des poignards, et consacrer des meurtres;

et l'on ne craignoit pas assez d'affoiblir le respect des peuples pour les croyances les plus raisonnables, en cherchant à lui inspirer de l'horreur pour des crimes imaginaires.

Cependant il seroit temps de remarquer qu'à l'époque de la persécution la plus violente à la fois et la plus astucieuse que la religion ait essuyée depuis *Néron et Julien l'Apostat*, lorsque les traitemens les plus barbares contre ses ministres, et les dérisions les plus outrageantes envers les objets de son culte, auroient pu exciter le zèle, et même en faire pardonner l'excès, il y a eu bien plus d'exemples de ce qu'on appelle du *fanatisme* dans les persécuteurs que dans les victimes; et que la religion a, ce me semble, bien plus enseigné à mourir qu'à tuer. Le fanatisme qui a régné alors a consisté beaucoup moins à se défendre contre une agression injuste, qu'à attendre, dans l'inaction, des moyens miraculeux de dénouement.

Il en fut de même dans la révolution religieuse d'Angleterre; et Hume en fait le reproche aux Anglicans. On peut même dire que le zèle de religion n'a pris un caractère violent et outré que lorsque les dissentions politiques se sont jointes aux troubles religieux : preuve que les crimes qui ont souillé ces époques déplorables de l'histoire des nations chrétiennes, ont plutôt été les crimes de la politique que ceux de la religion; et qu'ils étoient produits par le fanatisme d'Etat, « beaucoup plus commun qu'on ne pense », dit avec beaucoup de raison l'auteur de l'*Intrigue du Cabinet*. Enfin, l'on ne doit jamais oublier que si quelques monstres aveuglés par un faux zèle de religion ont attenté à la vie des rois, c'est la religion qui consacre, qui affermit ou qui relève la royauté. Ce dernier sujet, traité par Racine, dans *Athalie*, est bien plus propre à la poésie dramatique, que l'assassinat des rois par le faux zèle. Il est aussi plus utile à la société; et l'on ne peut s'empêcher de regretter que l'auteur de la *Mort d'Henri IV* ait employé, sur un sujet atroce et ignoble, un talent éprouvé, et qui semble fait pour un genre de tragédie moins triste et plus élevé. (1)

---

(1) Le personnage d'Henri IV est à la fois propre à l'épopée et au drame familier, parce qu'il étoit grand dans ses actions, et simple, ou même naïf dans le discours. C'est ce qui fait qu'il a été placé convenablement dans *la Henriade*, et avec succès dans *la Partie de Chasse*. Sa mort est un événement affreux, plutôt qu'un événement dramatique, parce qu'elle ne fut et ne pouvoit être qu'un lâche assassinat, sans grandeur dans son objet, sans noblesse dans les moyens, sans importance réelle dans les suites, toujours prévues et arrangées dans les Etats héréditaires. La conspiration de Biron est peut-être le seul événement du règne de Henri qui puisse, dans quelques siècles, fournir la matière d'une tra-

Quoi qu'il en soit, si la dignité du théâtre eût permis de mettre sur la scène le personnage de Ravaillac, le poète eût pu, avec vraisemblance, attribuer au *fanatisme* l'attentat de ce misérable visionnaire, qui déclara, dans ses dépositions, « qu'en soufflant son feu la nuit, il se voyoit entouré d'étin- » celles comme en Enfer, et que des hosties enflammées sor- » toient de son soufflet. » Mais n'est-ce pas aussi trop avilir la reine de France, jalouse, emportée, vindicative, ambitieuse, il est vrai, mais qui n'étoit pas sans quelque esprit, qui avoit du moins celui que donnent les habitudes d'un si haut rang et d'une éducation distinguée; n'est-ce pas trop l'avilir que de supposer qu'elle ait été entraînée à un aussi détestable forfait par des jongleries qu'on n'oseroit pas hasarder sur une femmelette de la lie du peuple? Puisque le poète la vouloit parricide, mieux eût valu pour sa dignité la faire adultère que la supposer imbécille. Si Henri IV eût été aux portes de Rome, ou qu'il eût abjuré la religion catholique; on conçoit que des dangers aussi pressans auroient pu allumer le zèle religieux et le porter aux plus grands excès; mais la seule supposition d'un projet, et d'un projet encore désavoué par Henri! Et lorsque le pape, en apprenant la mort de Henri, dit en pleurant au cardinal d'Ossat: « Vous perdez » un bon maître, et moi mon bras droit, » peut-on croire que la reine de France eût moins connu que Rome les dispositions amicales de son époux envers le Saint-Siége, ou qu'elle eût mieux connu que cette cour habile, et toujours si bien instruite de ce qu'il lui importe de savoir, les projets hostiles du roi contre la religion, s'il en eût formé de pareils? Et encore comment la supposer réellement fanatique, lorsque son époux ne la croyoit pas même sincèrement jalouse? (1)

---

gédie, parce que ce prince y montra toute la tendresse d'un ami et toute la fermeté d'un roi. Encore faudroit-il en altérer les principales circonstances: rendre Biron plus important, son complot plus dangereux, et surtout son châtiment moins *juridique*. La tragédie, qui suppose presque toujours un grand abus du pouvoir, et un usage prompt et même violent de l'autorité, ne peut guère trouver de sujets qui lui conviennent que dans les constitutions despotiques anciennes ou modernes. Heureusement les constitutions des Etats chrétiens sont trop régulières pour que nos sociétés soient très-dramatiques. Le sujet n'a pas la force de conspirer, et le pouvoir n'a pas personnellement la fonction de punir. Cette raison entre pour quelque chose dans la stérilité actuelle de notre théâtre tragique. J. J. Rousseau a dit: « Un peuple ne devient célèbre que lorsque sa législation » commence à décliner. » On peut parodier cette maxime, et dire: « Un » peuple cesse d'être dramatique lorsque sa législation est formée. »

(1) Voyez, dans les *Pièces justificatives*, une conversation entre Henri IV et Sully.

La seule anecdote que l'on trouve dans les *Pièces justificatives* sur la prétendue complicité de Médicis et des prêtres, n'est absolument d'aucun poids. « M. de Bouillon et moi, dit » Robert Sydney, ambassadeur d'Angleterre en France, » nous nous entretenions à Paris, en 1636, de plusieurs » choses qui regardoient Henri IV et sa mort. Je dis que je » croyois que le coup étoit parti de l'Espagne. » « *Cela* » *venoit d'un autre côté*, répondit-il, *insinuant*, à ce que » *j'imaginai*, qu'il s'agissoit de la reine aidée des petits » colets. » J'observerai d'abord qu'il falloit à Sydney une grande pénétration pour voir tant de choses dans ce peu de mots : « *Cela venoit d'un autre côté.* » Ensuite M. de Bouillon, d'une famille toujours opposée à Henri IV, et dont le père ou lui-même avoit été impliqué dans toutes les conspirations contre l'Etat, pouvoit avoir ses raisons pour détourner les soupçons sur la reine. Et Sydney qui, après tout, ne fait qu'*imaginer* ce que Bouillon ne fait qu'*insinuer*, pouvoit aussi, en bon anglican, avoir quelques préventions contre les *petits collets*.

J'irai plus loin : il y eut sans doute, dans ces temps désastreux, du zèle aveugle, du fanatisme, si l'on veut, dans le peuple, et de tous les côtés; mais il n'y en eut jamais chez les grands, même d'aucun parti; et tous les excès, et les plus malheureusement célèbres, ne furent que des mesures de détestable politique, et non des accès de zèle religieux. Elle n'étoit pas fanatique cette Catherine de Médicis, assez indifférente *à ce qu'on priât Dieu en français;* elle n'étoit pas fanatique de religion cette duchesse de Montpensier, qui, pour exciter Jacques Clément au meurtre d'Henri III, employa, dit-on, sur ce jeune libertin un genre de séduction qui n'étoit rien moins que religieux; il n'étoit pas fanatique de religion ce Montbrun, chef des Calvinistes du Dauphiné, qui disoit qu'un *gentilhomme qui avoit le cul sur la selle et l'epée au poing étoit égal au roi;* ils n'étoient pas fanatiques ni même trop zélés pour leur religion, ces seigneurs calvinistes amis de Henri IV, qui conseillèrent à ce prince de se faire catholique. Les Sully, les Coligny, les Condé, Henri lui-même, et, plus tard, les Rohan et les Soubise, n'étoient pas plus fanatiques que les Guise et les Montmorency. Ils n'etoient pas non plus des fourbes : c'étoient, de part et d'autre, des hommes qui suivoient leur religion, et des grands seigneurs qui combattoient pour leur politique; et dans tous ces troubles, comme dit Brantôme, « il y eut plus de mal-contentement » que de huguenoterie. » On ne sauroit croire combien souvent l'histoire a été écrite par de petits esprits qui voyoient

de la religion partout où ils voyoient des croix, comme des esprits de la même trempe voient de l'impiété partout où ils voient quelque désordre.

Faut-il le dire ? L'histoire ne peut s'empêcher de parler de protestans et de catholiques, pour raconter leurs querelles et les excès de tous les partis. Une philosophie religieuse peut en parler, pour terminer leurs différends, et les ramener tous, s'il est possible, à l'unité de dogme, qui n'est que le dogme de l'unité; mais la poésie, qui n'est propre ni à la narration des faits historiques, ni à la discussion des opinions religieuses, la poésie dramatique sur-tout qui ne vit que de passions et d'affections, doit s'abstenir d'enchaîner dans les rimes ces noms malheureusement célèbres, mots de rappel de tant de souvenirs, et peut-être de tant de haines. Ce n'est pas dans les phrases paisibles de la philosophie ou de l'histoire, mais dans les traits vifs et énergiques de la poésie que les partis vont chercher des armes. Toutes les querelles, celle-là entr'autres, ont commencé par des chansons; et Voltaire a semé plus d'irréligion avec deux vers imprudens de son *Œdipe* sur les prêtres, qu'avec toute sa philosophie d'Epîtres, d'Histoires, de Contes, de Dictionnaires, où l'on ne trouve pas une pensée forte à retenir, ni un mot profond à citer.

Un auteur dramatique peut, sans danger, livrer au ridicule les abus de la plaidoierie ou de la médecine, parce que ces professions, quoiqu'utiles, ne sont pas nécessaires, et que des hommes sages peuvent terminer leurs différends sans procureur, et mourir sans médecins. Mais il seroit justement traité de mal-intentionné, s'il exposoit sur les théâtres, à la risée ou à l'indignation publique, les abus inséparables de tout gouvernement, même le plus parfait, au lieu de les faire connoître sans éclat à l'autorité qui peut les corriger. Nous n'avons tous que trop de penchant au mécontentement contre ceux qui nous gouvernent, et cependant nous ne pouvons nous passer d'être gouvernés; et il résulte, après tout, plus de bien que de mal de tout gouvernement, quelqu'imparfait qu'on le suppose. Mais, pour la même raison, il est plus dangereux encore de représenter sur la scène, sous des couleurs odieuses, la religion d'où les gouvernemens tirent leur force et la société sa stabilité. C'est l'exposer aux passions humaines, comme autrefois on exposoit sur l'arène ses sectateurs aux bêtes féroces. Le poète qui traite de pareils sujets, ne peut s'empêcher, même sans mauvaise intention, d'y mêler les objets les plus respectables de la croyance du genre humain, et de les présenter d'une manière défavorable, capable d'af-

foiblir la foi du peuple, pour lequel une tragédie est toujours une histoire. D'ailleurs la religion inspire des haines plus fortes que le gouvernement, parce qu'elle est un frein plus incommode aux passions; et elle leur impose moins, parce qu'elle n'a pas de moyens extérieurs de puissance. Enfin, ce n'est pas lorsque le gouvernement, occupé d'une guerre civile ou étrangère, peut à peine défendre ses prérogatives les plus essentielles au bonheur des peuples, qu'un sujet fidèle se permet de censurer en plein théâtre les abus de l'autorité, ou les fautes de ses agens. Et ce n'est pas non plus lorsque la religion respire à peine des coups terribles qu'on lui a portés, et qu'elle est toute couverte de plaies qui saignent encore, qu'il convient de remonter dans les siècles passés pour lui chercher, ou plutôt pour lui créer des torts qui, bien loin d'être les torts de la religion, sont, au contraire, les malheurs d'un temps où la religion, déchirée par ses enfans, étoit sans force et sans autorité. Et de quoi ont servi ces déclamations éternelles des Voltaire, des Diderot, des Raynal, et de tant d'autres, contre le fanatisme religieux, qu'à livrer sans défense au fanatisme irréligieux l'Etat et la Religion, la fortune publique et particulière, l'honneur et la vie des citoyens?

Oserai-je le dire? Tout ce que la tragédie nous montre dans Henri IV: de la tendresse pour les siens, sans fermeté; de la confiance dans ses courtisans, sans discernement; des pressentimens des événemens, sans prévoyance; un roi qui ne prend aucunes mesures; des ministres, avertis de toutes parts, qui s'endorment dans une funeste sécurité (1), rien de tout cela n'est nouveau pour nous: nous avons vu toutes ces scènes sur un plus grand théâtre; nous en avons vu le terrible dénouement. Toutes les imitations pâlissent et s'effacent devant cette mémorable représentation, où nous avons tous été acteurs ou spectateurs; les abaissemens de la royauté et les malheurs de la foiblesse, ne sauroient plus nous intéresser; et désormais, au théâtre comme dans la société, il faut que le pouvoir paroisse dans toute sa dignité, et l'autorité avec toute son indépendance et tous ses bienfaits.

On ne peut s'empêcher de remarquer, particulièrement depuis quelque temps, je ne dis pas dans les pièces de théâtre, dont les intentions sont presque toujours innocentes, mais dans des écrits plus sérieux, dans des systèmes accrédités, peu de bienveillance pour une religion que la nation veut et que le gouvernement protége. L'impiété, couverte par de

(1) « A l'exemple de leur maître, les ministres, Sully lui-même, ne » faisoient aucun cas de ces avertissemens. » *Intrigues du Cabinet*.

grands talens, étoit coupable et n'étoit pas ridicule. Mais ces talens ne sont plus : les copies sont foibles, et les répétitions insipides. L'irréligion a tout dit dans le genre badin et dans le genre sérieux : Voltaire a épuisé le sarcasme, et J. J. Rousseau le sophisme, tandis que la religion, qui n'a eu long-temps à combattre que des théologiens, ne s'est presque pas occupée des philosophes. Mais telle que l'Etat, elle s'est exercée dans la guerre civile, à soutenir la guerre contre l'étranger. Le mal de ces attaques, au fond plus incommodes que dangereuses, est qu'elles empêchent les hommes simples d'oublier le passé, et les habiles de se confier à l'avenir, « en montrant à quelles » fluctuations on seroit exposé de nouveau, dans quelles » incertitudes on pourroit être replongé si, heureusement, » le sort de l'Etat n'étoit confié à un pilote dont le bras est » ferme, dont la direction est fixe, et qui veut le bonheur » de la France. »

Prémunir contre le fanatisme un peuple récemment échappé à l'athéisme, et revenu à peine à la religion, c'est ordonner la saignée de peur d'apoplexie à un homme malade d'épuisement. D'ailleurs, dans le jargon hypocrite du dernier siècle, fanatisme signifioit zèle, comme tolérance vouloit dire indifférence. Mais le zèle est bon en soi, comme le courage; et de même que le courage bien ou mal employé, fait les héros ou les brigands, le zèle bien ou mal dirigé, fait les *propagandistes* ou les missionnaires. Faut-il condamner le courage ou le zèle ? Non : il faut punir le crime lorsqu'il se montre, et récompenser la vertu, et se bien garder de détruire le principe pour extirper jusqu'à le possibilité de l'abus. « Laissez, nous dit » le grand maître en morale, l'ivraie croître avec le bon » grain jusqu'au temps de la moisson, de peur qu'en voulant » arracher l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain. » Les vices comme les vertus sont en effet également dans la nature de notre condition mortelle; et des hommes sans vices, mais sans vertus, feroient un peuple éteint, et les plus méprisables des créatures humaines. Le faux zèle est dangereux, parce qu'il germe dans des esprits bornés. Mais le zèle réglé par la science et la raison, est la source des plus hautes vertus et des plus grands bienfaits qui aient honoré, servi ou consolé l'humanité; (1) et qu'est, à le bien prendre, le génie lui-même que l'enthousiasme de la vérité ? Et pour ramener tout ce que nous venons de dire à des considérations politiques :

(1) J. J. Rousseau, parlant du *fanatisme*, dit à-peu-près les mêmes choses, avec son énergie ordinaire, dans un passage que je n'ose citer de mémoire.

sans affections religieuses, point d'affections politiques; sans zèle pour la religion, peu de fidélité publique au gouvernement. Il ne faut pas oublier que si le fanatisme religieux a enlevé à la France le grand Henri, c'est le zèle religieux qui le lui avoit donné. On peut apprécier aujourd'hui à leur juste valeur ces déclamations éloquentes, ces assertions tranchantes des écrivains du XVIII^e siècle sur la force de certains peuples, et sur la foiblesse de quelques autres; sur les lumières et les richesses de ceux-ci, et sur l'ignorance et la misère de ceux-là; sur l'énergie de la fibre dans les climats du Nord, et sur sa mollesse et son relâchement dans les climats du Midi. On peut voir par de grandes expériences, si les institutions religieuses, même les institutions catholiques anathématisées par la politique moderne, ôtent beaucoup à la force de résistance, cette première vertu politique des nations; et si les institutions philosophiques, le commerce, les arts, les théâtres, les académies, les manufactures, *les idées libérales*, même la tactique, y ajoutent davantage. Ne semble-t-il pas qu'en dépit de nos systèmes, le Nord avec ses opinions et ses fibres, a montré en général moins d'énergie que le Midi; et que de petites contrées, telles que quelques cantons de la Suisse, où il n'y avoit que des pâtres et des capucins, ont mieux défendu leur indépendance, ou ce qu'ils prenoient pour elle, et plus honoré leurs derniers momens que ne l'a fait la vaste monarchie prussienne, avec ses soldats et ses philosophes? Je ne sais; mais s'il faut croire à l'*influence des opinions morales sur la force politique des Etats,* il y a quelque discordance entre les faits et nos systèmes; et les *opinions du Nord* n'auroient pas dû, l'année dernière, triompher à l'*Institut;* ou la *politique du Nord* ne devoit pas, cette année, succomber à *Jena.*

Nous traiterons dans un autre article les questions que nous nous sommes proposées.

DE BONALD.

Coup d'Œil sur quelques Ouvrages nouveaux.

On a souvent comparé l'esprit de l'homme au champ qu'il faut d'abord défricher, et qu'il est ensuite indispensable d'entretenir dans un bon état de culture, pour que les premiers germes de mauvaises semences ne puissent plus se reproduire; c'est une de ces harmonies qu'on remarque entre le monde moral et le monde physique, et qui nous fait connoître toute l'étendue de la loi du travail. Il est certain que

l'esprit le plus heureusèment né, comme le champ le plus fertile, qu'on abandonneroit à ses propres facultés, n'offriroit bientôt que des productions sauvages, vigoureuses peut-être, mais aussi dépourvues d'utilité que d'agrément. L'auteur qui nous rappelle cette réflexion, est un exemple frappant de la vérité qu'elle renferme : séparé de la mère-patrie par l'Océan, confiné dans une habitation des Antilles, sans aucun moyen d'entretenir ses connoissances acquises et de cultiver son goût pour les belles-lettres, il a fait soixante pièces de vers, qu'il décore du titre pompeux d'Odes (1), dans lesquelles on trouveroit difficilement six lignes écrites en bon français :

> *En* croirai-je *aux* transports de la plus sainte ivresse ?

Telle est la première phrase de son livre : il tombe avant d'avoir pris l'essor ; et c'est par ce faux-pas qu'il s'élance dans la carrière. Il commence par violer les premières règles de la syntaxe ; et, *transporté d'ivresse*, il se demande froidement s'il peut croire à son transport. Mais ce n'est là qu'une bagatelle; il faut voir ce qui suit :

> Parmi les demi-Dieux, moi, sur le mont Parnasse,
> En esprit emporté, chaque jour je me place.

Il est malheureux que le sens de ces beaux vers soit estropié par le premier hémistiche du second, où le mot *emporté* pourroit être pris pour synonyme de *furieux*. Un Gascon feroit aisément disparoître ces taches, en substituant cette nouvelle version :

> Tous les jours, comme un Dieu, je monte sur Pégase,
> Et je ne fais qu'un saut de ma chambre au Parnasse.

Arrivé sur ce mont sacré, l'auteur, pour chanter les douceurs de son habitation, commence par mettre tout en feu :

> Champêtre enclos, chères murailles,
> De mes goûts humble monument,
> De mes combustibles entrailles
> Secondez donc l'embrasement.

Il n'oublie pas de célébrer son vin :

> Voyons, à nos nerfs combustibles,
> S'il cause un doux chatouillement.

> Mais son ame inquiète, ardente, combustible,

passe de la louange du vin à celle d'*Angélique*, d'*Ursule*, de *Sophie*, de *Céleste* et de *Louise*. Voici comment il parle à

(1) Un vol. in-8°., contenant en outre deux Lettres sur l'Esclavage des Nègres, et sur les Anglais. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez Samson, libr., quai des Augustins ; et le Normant.

la belle Angélique, qui avoit le bonheur d'être née Quarteronne, et dont le teint étoit, dit-il, aussi brillant que la jonquille :

Qu'à son gré l'envie en impose
Au fou, dont le public asservit le penchant;
Va, va, sans l'éclat de la rose,
Tes *joues* en leur teint ravissent ton amant :
Ces *joues* où vit ce cortége
Qui servit de tout temps d'escorte au tendre Amour ;
Ces *joues* où se creuse un piége,
Filet de l'étourdi qui folâtre à l'entour.

Dans l'ode à Sophie, il chante ses cheveux avec le même agrément :

Etale, belle amie, étale-moi la cendre
De ces cheveux tressés;
En nappe déployés, que je les *voie* se rendre
Aux Zéphyrs empressés.

L'auteur fait sur le mot *voie* une remarque fort sensée. « Il seroit temps, dit-il, que cette syllabe *oie* fût regardée » comme masculine. » Il a raison, ses vers y gagneroient beaucoup; mais il faudroit aussi convenir qu'on pourra désormais placer au milieu des vers les féminins pluriels, tels que *joues*, sans hiatus, et qu'il sera permis de dire de ce poète :

Les *joues gonflées*, il proclame une loi
Qui fait rimer ici le noble jeu de l'*Oie*.

Il s'élève ensuite à des sujets plus relevés; il dit au gouverneur de son île, qui, selon lui, n'étoit qu'un sot :

O toi, dont la droiture affable
Nous réservoit ces purs *instans;*
O toi, dont la pudeur aimable
Voile l'éclat d'un grand *talent*,
L'Olympe à nos destins propice,
Et clairvoyant dans sa justice,
Est donc revenu sur ses torts ?

Il s'adresse à l'abbé Raynal :

Toi donc, Raynal, dont l'ame fière,
En elle impétueux torrent,
Renversa toute digue altière,
D'erreur antique monument,
Permets qu'encor républicaine,
Ma Muse, que ton ame entraîne,
Ose en célébrer la vigueur,
Et qu'à ta gloire elle proclame
Ou du moins brille cette flamme
Si lâchement éteinte aujourd'hui dans tout cœur.

Pour la justification de ses principes, l'auteur avertit dans une note qu'il étoit jeune quand il a fait l'Ode d'où cette

strophe est tirée ; et il assure que la grande leçon de notre révolution ne l'avoit pas encore éclairé, et qu'il jugeroit aujourd'hui tout autrement le même personnage. D'où nous pouvons conclure que tous les philosophes ne sont pas incorrigibles, comme on se plaît à le dire, et qu'on sera toujours assuré d'en convertir quatre ou cinq, toutes les fois qu'on voudra massacrer deux ou trois millions d'hommes avec leurs principes.

Dans une autre note, il s'excuse encore d'avoir dit que la ruine des Blancs par les Noirs, est un acte légitime : « C'é» toit, dit-il, une maladie que cette menteuse passion pour » l'humanité, dont la contagion devoit gagner toutes les » plumes, et qui, dans ce moment m'entraînoit comme un » autre dans notre sécurité commune. » On trouvera peut-être qu'il est trop commode de supposer que la contagion devoit gagner tout le monde, afin de pouvoir se perdre dans la foule ; mais il faut savoir ici s'accommoder des plus mauvaises excuses, et tenir compte de l'aveu qu'elles renferment. Ce qui paroîtra moins rassurant pour l'avenir, c'est la publication de ces turpitudes littéraires, que l'auteur condamne lui-même, et qui ne sont en effet que les rêves d'un cerveau fêlé. Si la vanité peut lui faire sacrifier ainsi le soin de sa propre réputation, que pourra-t-on attendre de lui, si jamais son intérêt exige quelque grand sacrifice ? Mais ce ne sont pas ses opinions politiques que nous voulions discuter, et nous en avons dit assez sur ses écrits. D'autres littérateurs, poëtes, historiens et romanciers, attendent un moment d'audience, que la politesse ne nous permet pas de leur refuser.

L'auteur d'un *Voyage Pittoresque et Sentimental* (1) se présente le premier. La crainte d'avoir mis au jour un mauvais ouvrage lui fait taire son nom. C'est une marque de prudence qui n'est pas d'un bon augure, et je prévois que son livre sera fort ennuyeux. Il ne l'est en effet que depuis le commencement jusqu'à la fin; mais il a cela d'agréable, qu'il suffit d'en lire trois ou quatre pages pour en être rassasié. C'est le journal d'un très-jeune homme, qui part de Paris à pied pour Bordeaux, quelque temps avant la révolution, et qui remplit l'intervalle d'une ville à l'autre par un intarissable babil.

Il faudroit avoir, pour le suivre, une dose de courage dont peu d'hommes sont capables ; et nous le laisserons courir tout seul tant qu'il voudra.

---

(1) Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.
A Paris, chez Guillaume, lib., rue de la Harpe ; et le Normant,

M. Costard paroît ensuite avec sa petite brochure intitulée : *le Louvre, Louis XV et sa Cour* (1). On se demande d'abord ce que le Louvre et Louis XV peuvent avoir de commun ; mais M. Costard n'en parle que pour nous apprendre que Louis XV ne l'habitoit pas : c'est une des particularités de son règne qui, dit-il, ont échappé aux historiens de ce prince. Il nous révèle une chose à laquelle personne n'avoit jamais pensé. Je la crois, puisqu'il l'affirme, mais je ne la répète qu'en tremblant qu'on ne m'accuse d'avoir trop de confiance : « Il y avoit tel Français qui n'avoit jamais vu la » face de son souverain que sur les gros sous. » On avouera que c'est une chose qui crie vengeance au ciel, et qu'il est fort heureux que M. Costard se soit souvenu d'avoir lu ce trait fameux de l'histoire de Louis XV, dans je ne sais quel livre que j'ai lu moi-même autrefois, mais dont je ne me souvenois plus. « Un étranger, continue-t-il, entrant sur le » territoire de la France, la cherchoit partout et ne la trou- » voit nulle part. » Cela se conçoit aisément ; on cherche quelquefois son chapeau quand on l'a sur la tête : avec un degré de distraction de plus on chercheroit Paris quand on est sur le Pont-Neuf ; et je ne serois pas étonné de voir un jour M. Costard chercher la terre sans pouvoir la trouver, tant ses idées l'élèvent et le perdent dans le vide ! L'*étranger demandoit à voir* Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, Strasbourg ; *en un mot, toute la monarchie : on lui répondoit que tout cela étoit à Paris ;* mais comme Paris étoit introuvable, *ne pouvant rencontrer le pays, il cherchoit les habitans, et il ne voyoit que quelques sauvages dispersés, sifflant une espèce de jargon, réduits à l'instinct des animaux, grattant la terre et mangeant des glands.* Tel étoit, sous Louis XV, l'état du pays qu'on nomme aujourd'hui la France. M. Costard l'a vu ; et quand il ne l'auroit pas vu, il faudroit le croire, puisqu'il assure, dans son avertissement, que nul esprit de parti ne l'a dirigé. Il est vrai qu'un peu plus loin il assure que ces mêmes Sauvages étoient habillés comme le roi lui-même, tant le luxe étoit extravagant. « Le dernier de l'Etat, dit-il, » étoit mis comme le premier ; l'artisan se paroit comme le » bourgeois, le bourgeois comme le gentilhomme, le gentil- » homme comme le prince, et le prince comme le roi. » De manière que nos grands-pères, suivant M. Costard, alloient gratter la terre et ramasser du gland dans les forêts en manteau royal, la couronne sur la tête et le sceptre à la main. Il faut

(1) Broch. in-12, de 47 pages. Prix : 75 c.
A Paris, chez Frechet, lib., rue du Petit-Bourbon ; et le Normant.

avouer qu'aucun historien n'avoit recueilli ce fait important, et que sans M. Costard il étoit perdu pour la postérité.

J'entrevois un nouvel éditeur anonyme de faits bien plus récens, et dont nous avons été les témoins. Ces faits sont des anecdotes particulières de la fin du dix-huitième siècle (1). La multiplicité et l'importance des événemens publics qui se sont pressés, depuis cette époque, avec tant de rapidité, ont prodigieusement affoibli l'intérêt des aventures purement domestiques. Il est peu de Français, depuis les premières scènes de la révolution, qui ne puissent trouver dans leur propre histoire une ample matière pour exciter vivement la curiosité; mais notre attention est trop préoccupée par des spectacles d'un genre extraordinaire, pour écouter avec plaisir des anecdotes qui n'ont pas de garant certain, qui sont même chargées ou changées pour la plupart, qui ne sont point liées entr'elles, et dont le style commun appartient à plusieurs plumes inexpérimentées. Il nous seroit facile d'en relever quelques-unes qui sont à notre connoissance particulière; mais les faits d'un pareil Recueil n'ont pas besoin d'être redressés : on en croit ce que l'on veut, tout ou rien, selon le degré de jugement de chaque lecteur.

Un nouveau poète anonyme m'offre *la Terrasse de l'Anglar, poëme, suivi de plusieurs autres pièces de poésie* (2). C'est une description inanimée d'un paysage charmant de la Limagne. Mad. de Sévigné, qui l'a visité dans ses voyages à Vichy, en fait une peinture magnifique à sa fille. Le château, bâti sur le sommet de la montagne, étoit alors habité; aujourd'hui ce n'est plus qu'une ruine. L'auteur paroît avoir choisi ce sujet pour s'exercer à la composition des tableaux pittoresques et romantiques; mais il ne suffit pas de peindre des arbres, des rochers, des coteaux, des campagnes,

Où toujours le Lignon, dans une paix profonde,
Promène mollement le cristal de son onde,

il faut animer cette froide scène par la présence de l'homme en action. Mettons-nous bien dans l'esprit que le plus petit mouvement du cœur intéresse mille fois plus que la vue du plus beau désert. Parmi les pièces qui suivent ce morceau, l'auteur a placé quelques traductions foibles à la vérité, mais

---

(1) *Anecdotes inédites de la fin du 18e siècle.* Un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 3 fr. par la poste.

A Paris chez Debraux, lib., rue Gît-le-Cœur; et chez le Normant.

(2) Un vol. in-12. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Debray, libr., Barrière des Sergens, rue Saint-Honoré; et chez le Normant.

écrites avec une certaine correction. Nous ne dirons qu'un mot de celle de *Gallus*, dont voici le début :

Daigne encor m'inspirer, nymphe de l'Aréthuse.

Le poète pouvoit à la rigueur se contenter de ce vers pour rendre celui du poète latin :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem ;

mais il lui falloit une rime ; et pour l'amener, il fabrique un vers inutile :

Daigne encor accorder quelques vers à ma Muse :
C'est pour mon cher Gallus. Que ces derniers écrits
Soient lus, grace à tes soins, même de Lycoris.
Aux desirs de Gallus ne sois pas indocile.

Pauca meo Gallo. . . . .
Carmina sunt dicenda,

ne signifie pas : *c'est pour mon cher Gallus.*

. . . . *Sed quæ legat ipsa Lycoris,*

ne veut pas dire : *soient lus même de Lycoris.* Et

. . . . . *Neget quis carmina Gallo ?*

n'est pas rendu par le vers :

Aux desirs de Gallus, etc.

Toute la finesse de la pensée consiste dans cette opposition : *Pauca, sed quæ legat....* peu de vers, mais si touchans que Lycoris elle-même en soit attendrie.

Ainsi, puisse toujours la mer de la Sicile
Te permettre de fuir à travers de ses flots,
Sans mêler d'amertume au cristal de tes eaux.

A travers de est un solécisme ; il falloit *au travers :*

Commence, et de Gallus plaignons la foi trahie.

Ce vers rendoit passablement :

Incipe sollicitos Galli dicamus amores ;

mais la maudite rime lui fait retourner la même phrase, et énerver la concision de l'original.

Plaignons le fol amour *qui consuma sa vie.*
Tandis que des buissons, des jeunes arbrisseaux,
La chèvre va *tondant* les plus *tendres* rameaux. . . . :

Ces deux vers durs et languissans, rendent bien mal celui de Virgile, qui fait image :

Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.

On retrouve à chaque vers le même caractère de prolixité :

Ici tout nous promet une oreille attentive,
Et les bois rediront notre chanson plaintive,

pour

Non canimus surdis, respondent omnia sylvæ.

Tout le reste de l'Eglogue n'est ni mieux ni plus mal rendu : les circonlocutions, pour arriver au sens, et les épithètes inutiles, pour former la rime, augmentent la traduction de près de cinquante vers, sur soixante-dix-sept que contient l'original : ce qui prouve clairement que s'il a perdu quelque chose de sa qualité dans la traduction, il en est amplement dédommagé par la quantité.

J'ai fait attendre la *jolie Bouquetière d'Athènes, de M. Wieland*, (1) parce qu'il faut que les honnêtes gens passent devant les courtisanes. Pline le naturaliste rapporte qu'une simple copie du portrait de cette jeune beauté, nommée *Glycère*, fut payée deux talens par Lucullus. Je doute fort que son histoire rapporte autant à son auteur. Cet auteur, qui nous a déjà procuré beaucoup d'autres ouvrages, a découvert dans *Alciphron*, écrivain grec, une lettre supposée de Glycère à *Ménandre*, le père de la bonne comédie. Cette lettre est celle d'une maîtresse à son amant; et c'est sur la liaison qu'elle suppose, que M. Wieland a cru devoir composer un volume. Son véritable objet n'étoit cependant pas d'écrire une histoire du poète, ni de la *bouquetière devenue courtisane*, il vouloit seulement profiter de la petite circonstance, vraie ou fausse, qu'Alciphron venoit de lui offrir, pour peindre les mœurs des Athéniens. Les faits qu'il imagine ont le mérite de la simplicité, mais de cette simplicité vulgaire qui ne mérite point l'attention d'un homme de goût. Ménandre voit par hasard, à Athènes, chez *Xantippides* le portrait de Glycère, peint par son amant *Pausias*, de Sicyone (2). Il l'aime, et, sans pouvoir deviner s'il la verra jamais, *il grave son nom sur tous les arbres qu'il rencontre*, et *il devient jaloux du Zéphire qui la caresse*. En Europe, on mettroit un pareil fou dans un lieu de sûreté; mais, selon M. Wieland, c'étoit ainsi qu'on faisoit l'amour à Athènes. Glycère vient s'établir avec sa famille dans le quartier du

(1) *Ménandre et Glycère*, ou *la Bouquetière d'Athènes*, traduit de l'allemand, de M. Wieland, par J. G. J. G. Un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Latour, cour du Palais du Tribunat; et chez le Normant.

(2) *Amavit in juventâ Glyceram municipem suam.* PLINE, liv. XXXV, ch. XI.

Pirée, pour y cultiver et y vendre ses fleurs; mais une belle fille sans fortune, qui laisse sa petite ville pour venir dans la capitale, peut bien être soupçonnée d'avoir le dessein de vendre autre chose que des bouquets. Ménandre la voit, et, sans autre cérémonie, il propose a sa mère de partager avec elle et avec sa fille son petit revenu d'auteur. Cette mère, qui n'avoit fait le voyage que pour trouver quelque dupe, accepte le marché; Glycère le ratifie, et tout le monde est content. Dans nos mœurs, un langoureux Céladon, qui *voit la terre fécondée par les rayons des yeux de sa maîtresse*, et qui cherche noise au Zéphire, parce qu'il voltige autour d'elle, seroit révolté par la seule pensée qu'avec un peu d'argent il pourra s'épargner tous les soupirs d'un amour timide et malheureux; mais dans la capitale de la Grèce, on gémit le matin; et le soir on trouve dans sa bourse un remède à son mal. On pourroit croire que le roman finit ici, puisque Ménandre et Glycère sont parfaitement d'accord; mais qui ne sait qu'un pareil lien ne fixe personne? Glycère *avoit le don de distiller le nectar de l'amour;* mais à la longue on s'en rassasie. Elle devient coquette, Ménandre devient volage; et de chute en chute, l'auteur traîne leur histoire jusqu'à la fin du volume. Glycère attrape un riche financier, et Ménandre se console avec les Muses. Le temps qui sépare leur premier attachement et leur rupture, est rempli par deux ou trois aventures sans intérêt, comme tout le reste, et par un fatras de maximes glaciales tirées du boudoir de *Léontine*, maîtresse d'*Epicure*. Tel est le nouvel ouvrage de M. Wieland, le *Voltaire* de l'Allemagne. J'ignore pourquoi cet auteur va chercher à Athènes des exemples de corruption qui ne sont pas rares de nos jours, et sur-tout dans sa patrie. Je sais seulement que notre siècle auroit plutôt besoin d'arrêter sa vue sur les vertus des anciens que sur leurs vices, et qu'un écrivain qui rivalise, dit-on, avec l'auteur de Candide, ne devroit chercher à lui ressembler que du côté de l'agrément. Il est vrai que son traducteur a pu le dépouiller de son esprit germanique; mais, à coup sûr, il ne lui a rien ôté de son jugement.

G.

Le

DEPT DE LA SEINE 5 cent.

LE FORGERON BAZIM,

CONTE ARABE.

Le calife *Haroun-al-Raschid* avoit pour habitude de faire dans Bagdad des visites nocturnes, et de s'assurer par lui-même si ses ordonnances sévères sur la police étoient bien exécutées. Un soir il se trouva avec son visir *Giafar* le Barmecide, et *Mezrour* son chef de harem, devant une maison qui retentissoit de chants joyeux. Le calife ordonna à *Mezrour* de frapper à la porte : « Qui va là, demanda-t-on d'une voix » brusque? » « Nous sommes, répondit *Giafar*, des étrangers » qui se sont égarés; il est tard, et nous craignons que la » police ne nous arrête : nous vous prions de nous ouvrir, » et de nous permettre de passer la nuit chez vous. » « Non » pas, dit la voix du dedans; vous êtes de francs écornifleurs » qui avez imaginé ce prétexte pour m'escamoter gratis une » partie de mon souper. »

Le calife rit de cette idée, et *Giafar* fit tant d'instances qu'à la fin le maître du logis ouvrit, à condition pourtant qu'ils n'iroient pas le lendemain raconter à leurs semblables l'accueil qu'ils auroient reçu. Ils entrèrent donc, et trouvèrent un homme tout seul à une table bien dressée, et couverte de plats et de bouteilles. Il leur demanda qui ils étoient; à cette demande prévue, ils se dirent des marchands de Moussoul, arrivés à Bagdad pour des affaires de commerce : à son tour, *Giafar* s'informa de son nom et de sa profession. Celui-ci leur fit d'abord jurer qu'ils n'abuseroient pas de sa franchise : puis il leur confia que son nom étoit *Bazim le forgeron*; qu'il gagnoit tous les jours cinq dirhems; que le soir venu, il achetoit pour deux dirhems de pain et de viande, pour un de fruits, pour un de chandelle, pour un de vin; qu'il étoit son propre cuisinier; qu'il s'amusoit à chanter, et qu'il avoit mené régulièrement cette vie paresseuse, solitaire et joyeuse depuis vingt ans, jour par jour, et nuit par nuit, sans que les cinq dirhems nécessaires aux frais de son ménage lui eussent jamais manqué.

« Mais, lui dit *Giafar*, si demain un édit du calife défen» doit aux forgerons d'ouvrir leur boutique, d'où prendriez» vous pain, viande, vin, fruits et chandelle? » « Eh bien! » ne l'avois-je pas dit, répliqua *Bazim*, que vous étiez des » espions? vous irez demain raconter à tout le monde la vie

» que je mène, vous me peindrez comme un homme sans
» conduite. Que je m'en veux de vous avoir laissé entrer! si
» mes craintes se réalisoient, j'irois vous chercher dans tout
» Bagdad, et sûrement je vous déterrois, et vous ferois payer
» cher votre indiscrétion. »

Le calife eut bien de la peine à contenir l'envie de rire qui le pressoit: il s'amusa beaucoup des alarmes et des menaces du forgeron, et la nuit étoit fort avancée lorsqu'ils se retirèrent.

Le lendemain, le calife ordonna à *Giafar* de faire publier un ordre qui défendoit aux forgerons, sous les peines les plus sévères, d'ouvrir boutique durant trois jours. Quand *Bazim* arriva à la porte de son atelier, il la trouva fermée; l'un des compagnons assis à la porte, lui apprit la défense du calife. Le forgeron se retira tout consterné, et ne sachant que devenir. Il s'arrêta pour boire à la fontaine d'un bain public. Le maître baigneur, qui étoit une de ses anciennes connoissances, l'aperçut, et lui demanda ce qu'il faisoit. *Bazim* lui raconta l'embarras dans lequel le mettoit la défense du calife. « N'est-ce
» que cela, lui répondit son ancien ami? reste ici les trois
» jours, et viens m'aider à recevoir mes pratiques: voici un
» peigne, un frottoir, du savon et un essuie-main. » *Bazim* frotta son monde de son mieux, et avant le soir, il avoit déjà gagné cinq dirhems.

A peine avoit-il cette somme en main, qu'il laissa là le bain et le baigneur, et s'en alla au marché acheter sa provision ordinaire pour s'amuser chez lui, comme il avoit fait depuis vingt ans, jour par jour et nuit par nuit, en mangeant, buvant et chantant à sa guise. La nuit venue, *Haroun* se rappela l'aventure de la veille, et dit à *Giafar*: « Allons voir notre forge-
» ron; le pauvre diable n'aura rien à manger ce soir! » Arrivés à la maison, quel fut leur étonnement d'entendre les mêmes chants que la veille! *Giafar* frappa à la porte, et *Bazim*, qui avoit déjà bu quelques coups, mit la tête à la fenêtre, reconnut ses hôtes, et les fit entrer. « Nous sommes venus, dirent les pré-
» tendus marchands, pour voir comment vous vous trouvez de
» la défense du calife contre les forgerons. » « N'avois-je pas
» bien raison de vous dire, répondit *Bazim*, que vous étiez des
» oiseaux de mauvais augure? mais Dieu est grand!... J'ai ma
» viande, mon pain, mon vin, mes fruits, dont cependant, je
» vous le dis d'avance, vous ne tâterez pas plus aujourd'hui
» qu'hier, car depuis vingt ans que je vis de même, je n'ai
» jamais eu de parasites à ma table. »

Le calife et *Giafar* le rassurèrent, en lui disant qu'ils n'étoient pas venus pour son souper, mais seulement pour

avoir le plaisir de sa compagnie. Il leur raconta ensuite son aventure du jour, et *Giafar* lui demanda encore ce qu'il feroit si le lendemain les bains étoient fermés. A ce propos, *Bazim*, irrité, exhala sa colère en injures contre le questionneur, et le calife étouffait de rire. *Haroun* et son visir rentrèrent fort tard par la porte secrète du palais.

Le lendemain, les crieurs publièrent l'ordre du calife de fermer tous les bains pendant trois jours, sous peine, pour le maître de celui qui seroit trouvé ouvert, d'être pendu devant sa porte.

Les trois grands bains de Bagdad, celui du calife, celui de la princesse *Zobéïde*, et celui du visir *Giafar* furent fermés sur-le-champ: et les petits bains n'eurent garde de ne pas imiter leur exemple. Le peuple commença à murmurer. « Que » Dieu bénisse le calife! hier il a fait fermer les ateliers de for» gerons, aujourd'hui ce sont les bains, demain sans doute ce » sera le tour des boulangeries et des boucheries; mais il faudra » qu'en même temps il avise aux moyens de nous fermer la » bouche. »

Bazim, désespéré, ne savoit plus quel parti prendre; il rentra chez lui, se mit à réfléchir, et midi étoit sonné qu'aucun expédient ne s'étoit encore présenté à son imagination: enfin il lui revint en mémoire qu'il avoit parmi ses hardes de famille, un vieil habit d'huissier; il l'endossa, et alla se mêler dans la foule, devant la mosquée, à l'endroit où ces sortes de gens ont pour ordinaire de se tenir. A peine étoit-il arrivé qu'une femme, le prenant pour un véritable suppôt de justice, le requit de citer son mari contre lequel elle vouloit plaider. *Bazim* se fit sur-le-champ donner deux dirhems, taxe ordinaire des citations; et quand il eût appelé le mari, il consentit qu'il se rachetât, pour ce jour là, moyennant la modique somme de trois dirhems; ce qui fit justement les frais de son souper.

Le soir, le calife *Giafar* et *Mezrour* allèrent voir ce qu'étoit devenu le forgeron ex-baigneur, et le trouvèrent comme les jours précédens, à manger, à chanter et à boire. Ils furent d'abord assez mal accueillis: c'étoient leurs visites qui lui avoient occasionné tous ces malheurs; et que leur avoit-il fait pour les poursuivre avec cet acharnement? Cependant, comme au fond il étoit bon homme, il s'appaisa bientôt, et se réconcilia d'autant plus aisément avec eux, qu'ils ne touchoient point à son souper, et qu'il étoit tant soit peu babillard.

Il leur raconta donc la nouvelle du jour; comment il avoit été une seconde fois trompé dans son attente: comment il

avoit trouvé un habit d'huissier, dont il s'étoit affublé; comment, à défaut de lame, il avoit mis dans son fourreau un morceau de bois; comment à la faveur de cet accoutrement, il avoit gagné les frais de son souper; il ajouta qu'il comptoit en faire autant le jour suivant. Le calife et ses deux compagnons applaudirent à ce projet. La singularité des expédiens auxquels le forgeron avoit eu recours, leur avoit fait passer une soirée fort amusante, et ils se retirèrent assez tard.

Le lendemain, *Basim* se leva de grand matin, tout satisfait de son nouveau métier, et jurant par son marteau et par son enclume qu'il seroit huissier le reste de sa vie. Il endossa la jaquette noire, ceignit son fourreau à lame de bois, et prit le bâton d'amandier que ces officiers ont coutume de porter.

Le calife étoit à peine éveillé, qu'il donna ordre d'appeler tous les huissiers du quartier de la ville, où il savoit que *Bazim* devoit se tenir, pour leur faire une gratification considérable; du moins c'est ce qu'annonça le crieur public. *Bazim* ne put résister à cet appât, et se rendit avec les autres au palais du calife. Le prince ordonna au chef des huissiers de les appeler tous, chacun par son nom, pour leur assurer à l'avenir une augmentation de traitement. *Bazim* n'étoit pas fort curieux de l'honneur d'être ainsi appelé en présence du calife; mais il lui étoit impossible de s'esquiver, et il se vit obligé d'attendre le résultat. Le calife demanda à chaque huissier son nom, celui de son père, le temps de son service et le montant de son traitement. *Bazim*, très-embarrassé de savoir comment il répondroit aux questions du calife, perdoit courage à mesure que ses compagnons étoient appelés. Le calife avoit une telle envie de rire, qu'il étoit obligé de tenir un mouchoir devant sa bouche pour ne pas éclater.

Il n'y avoit plus que *Bazim* à appeler, et l'huissier de nouvelle date trembloit de tous ses membres; il resta longtemps le visage contre terre avant d'avoir le courage de lever les yeux. Enfin, le calife lui demanda: « Es-tu huissier? » « Oui, » calife; mon père, mon grand-père, ma mère, ma grand'- » mère, l'étoient aussi. » « N'as-tu pas vingt dirhems par » jour? » « Oui, calife; mais je me contente de cinq. » « Es- » tu capable d'exercer les fonctions de ton état? » « Oui, » calife; votre hautesse n'a qu'à ordonner. » « Eh bien! dit » le calife, qu'on amène un malfaiteur; je veux que tu lui » coupes la tête en ma présence. »

Le pauvre *Bazim* étoit sur les épines: le malfaiteur est amené; il se met à genoux, et n'attend plus que le coup fatal.

« Dis que tu es innocent, lui dit *Bazim* à l'oreille. » « Je suis » innocent, s'écria l'autre aussitôt. » « Oh! répliqua *Bazim*, » nous allons bientôt en avoir la preuve. » Puis se prosternant devant le calife : « Commandeur des croyans, lui dit-il, l'épée » que je porte est un héritage que je tiens de mes ancêtres; » c'est un talisman, et toutes les fois qu'elle doit frapper un » coupable, elle tranche comme la foudre; mais lorsqu'elle » doit frapper un innocent, elle se change en lame de bois. » « Eh bien! fais-en l'expérience; allons, tire et frappe; je le » veux. » « C'est donc avec la permission de votre hautesse, » dit *Bazim*, en tirant son épée. » Quand on vit qu'elle étoit de bois, des éclats de rire partirent de tous côtés.

Le calife satisfait du dénouement, pardonna au coupable; découvrit à *Bazim* quels étoient les marchands qui lui avoient rendu visite, et le fit chef des huissiers du palais, avec un traitement convenable.

Ainsi il étoit écrit sur la table de lumière, que le forgeron gagneroit ses cinq dirhems par jour, et plus encore.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

La Classe de la Langue et de la Littérature française de l'Institut national a jugé, dans sa séance de mercredi 28 janvier, le concours pour le prix de poésie. Elle a donné, comme nous l'avons déjà annoncé, le prix à la pièce intitulée : *le Voyageur*, qui est de M. Charles Millevoye; elle a ensuite déclaré qu'elle témoigneroit publiquement le regret de n'avoir pas un second prix à décerner à la pièce intitulée : *Discours en vers sur les Voyages*, qui étoit sans nom d'auteur, mais qu'on assure être de M. Victorin-Fabre. La Classe a ensuite accordé l'*accessit* à une pièce dont M. Brugnières est l'auteur. On dit qu'il a été fait quelques changemens, le mercredi 4 février, dans l'énoncé de ce jugement; mais il fut porté positivement ainsi dans la séance précédente. S. E. le ministre de l'intérieur, informé du regret qu'avoit éprouvé la Classe de n'avoir pas un second prix à donner à la pièce qui avoit approché le plus de celle de M. Millevoye, a arrêté de mettre à la disposition de la Classe une somme de 1000 fr. pour cet objet, et a bien voulu transmettre sur le champ son arrêté à M. Suard, secrétaire-général de cette Classe.

— Il est rare que les nouveautés dramatiques que fait naître le Carnaval survivent au Mardi-gras. Celles de cette année ne feront point exception.

— La représentation au bénéfice de Florence, donnée samedi dernier sur le théâtre de l'Opéra, a été très-brillante. S. M. l'Impératrice l'a honorée de sa présence. La recette s'est montée à 23,000 liv.

— On parle de la prochaine reprise du Comte d'Essex, tragédie de Thomas Corneille, pour la représentation au bénéfice de Mad. Gonthier.

— La première représentation de la nouvelle tragédie de Pyrrhus, annoncée depuis long-temps, doit avoir lieu avant la fin du mois.

— On annonce, à l'Opéra-Comique, un nouvel ouvrage en trois actes, intitulé *Joseph*. Les auteurs de ce drame sont accoutumés à de grands succès sur ce théâtre. Les paroles sont, dit-on, de M. Duval, et la musique de M. Méhul. Elleviou jouera le rôle de Joseph.

— On assure que la nouvelle salle de théâtre des Théatins va s'ouvrir incessamment, et que l'administration en sera confiée à M. Révalard.

— *La Chimie appliquée aux arts*, sera publiée le 2 mars prochain. Cet ouvrage de M. le sénateur Chaptal, attendu depuis long-temps, formera quatre forts volumes in-8°. Les planches sont gravées avec soin.

— Un décret rendu par S. M. au camp impérial de Varsovie, le 13 janvier 1807, contient les dispositions suivantes:

1°. Le pont construit sur la Seine, en face du Champ-de-Mars, s'appellera pont d'*Jena*.

2°. Le quai sur lequel il doit s'appuyer du côte de Chaillot, et qui doit être élargi et refait dans une nouvelle direction, s'appellera, dans la partie qui sera comprise entre la barrière et les pompes à feu, *quai de Billy*, du nom du général tué dans cette bataille;

3°. La rue à ouvrir en face du pont, depuis le quai jusqu'à l'enceinte de Paris, et les rues projetées dans son voisinage, porteront les noms des colonels *Houdart-Lamotte*, *Barbenegre*, *Marigny* et *Dulembourg*, tués dans la journée d'Jena.

— Un nombreux convoi d'objets d'arts recueillis par M. Denon, directeur-général du Musée Napoléon, dans les palais de l'électeur de Hesse-Cassel, est arrivé à Francfort-sur-le-Mein, d'où il sera transporté à Paris. La France, qui doit déjà tant de monumens précieux à S. M. I., va lui devoir encore la jouissance de nouveaux chefs-d'œuvre. Ce convoi se compose de plusieurs statues antiques, ainsi que d'ouvrages

des premiers peintres de l'Ecole allemande, et sur-tout des tableaux les plus capitaux de Paul Potter, François Mieris, Teniers, Claude Lorrain, Rembrandt, etc. Ce convoi ne fait pas partie d'un autre beaucoup plus considérable et non moins précieux, expédié de Berlin et Brunswick, il y a six semaines.

— MM. *Swebak* et *Bertaux* viennent de dessiner et de faire graver par MM. *Couché* fils et *Bovinet*, les batailles d'*Austerlitz* et d'*Jena*, gagnées par l'Empereur Napoléon.

— Un tableau de la galerie de Versailles, peint par le célèbre Lebrun, et représentant Saint-Charles, patron du père de S. M. l'Empereur et Roi, vient d'être mis à la disposition de S. M. I. Madame, mère de Sa Majesté, pour servir à la décoration de sa chapelle.

— Depuis quelques années, on a vu s'introduire dans le commerce des écorces de différentes espèces de quinquina, que la grande rareté du vrai quinquina du Pérou, et le prix plus modique des nouvelles espèces, ont fait rechercher et employer dans beaucoup de pharmacies, pour le traitement des fièvres. Le peu de succès qu'on en a obtenus, et les plaintes des médecins probes et éclairés, ont fixé l'attention du gouvernement. Il a été, en conséquence, pris des mesures pour empêcher à l'avenir l'introduction en France de ces écorces, qui n'ont avec le quinquina qu'une analogie très-éloignée, qu'on vend très-cher, et qui, à défaut de vrai quinquina, peuvent être remplacées par des écorces indigènes qui ont des vertus reconnues, et qu'on peut se procurer presque pour rien.

— S. M. le roi de Hollande a rendu, sous la date du 28 janvier, le décret suivant :

Louis Napoléon, par la grace de Dieu, etc., roi de Hollande ;

Considérant que le malheur dont notre bonne ville de Leyde a été accablée, le 12 de ce mois, a non-seulement fait beaucoup de victimes, mais a encore privé une grande partie des habitans de leurs effets ;

Considérant que la situation de cette ville exige particulièrement notre attention, et qu'en outre des mesures déjà prises, il est nécessaire d'employer tous les moyens possibles pour réparer les malheurs de cette journée, et même pour rétablir la splendeur et faire revivre la prospérité de ladite ville, avons décrété et décrétons :

Art. 1^er^. Les rentes de la dette de la ville de Leyde, ainsi que de la dette de ses fondations, seront acquittées par le trésor public, pendant dix années consécutives, à commencer

de l'an 1807. Après l'échéance de ce terme, le magistrat aura la faculté de demander la continuation de cette faveur spéciale.

II. La maison de Ville, l'Académie et autres édifices publics, seront réparés aux frais du gouvernement.

III. L'Université de Leyde prendra le nom d'*Université royale de Hollande.* Il sera pris des mesures pour lui procurer le plus grand lustre.

Le ministre de l'intérieur nous présentera un rapport détaillé à ce sujet, qui comprendra en outre l'érection d'un professorat de politique et de statistique.

IV. On emploiera tous les moyens pour encourager les fabriques existantes, et l'établissement des nouvelles fabriques dans la ville de Leyde. Le ministre de la guerre nous présentera l'états de tout ce qui peut être fabriqué dans les manufactures de Leyde, pour l'habillement de l'armée.

(Voyez, dans la partie politique de ce Numéro, de nouveaux détails sur la terrible catastrophe dont la ville de Leyde vient d'être le théâtre.)

— La Société du dessin, dite *Felix meritis*, à Amsterdam, a tenu assemblée générale pour juger les tableaux qui ont été exposés au concours. Le sujet proposé étoit *Marius assis sur les ruines de Carthage*. Des quatre tableaux qui ont concouru, celui de M. Alberti, d'Amsterdam, a été jugé le meilleur, et a obtenu la médaille d'or Pour donner à son tableau un aspect plus énergique, l'auteur a représenté Marius assis sur des ruines et parlant à ses licteurs. Il a placé dans le même cadre le tombeau qu'Annibal avoit élevé à son pere Hamilcar, avec cette inscription : *A la mémoire de son père Hamilcar, Annibal consacra ce monument.* Le pied de Marius repose sur un autel renversé, le même sur lequel Hamilcar fit jurer à son fils, âgé de neuf ans, une guerre éternelle au peuple romain. Marius, en répondant au licteur qui lui est envoyé par Sextilius, lui montre les débris d'une statue, sur le bas-relief de laquelle on voit les armes de Carthage. Plus loin, on voit les débris d'un temple magnifique, un amphithéâtre et les restes des fortifications de la ville; toutes ces ruines ont l'air d'avoir été non l'ouvrage du temps, mais celui de la violence et des flammes. Les costumes sont dessinés, d'après ce qu'ont dit Plutarque, Pline et Pétrone.

NOUVELLES POLITIQUES.

Leyde, 7 février.

A présent que le principal théâtre du désastre de cette ville se trouve déblayé, et que l'on commence à se reconnoître au milieu des ruines, il ne sera pas sans intérêt d'esquisser le tableau que présente cette malheureuse cité.

Le nombre des maisons détruites par l'explosion, ou condamnées jusqu'ici à être démolies, s'élève à 800. Quoique les édifices publics aient moins souffert, on évalue à 500,000 fl. les réparations que l'on sera forcé d'y faire.

Pour ceux qui ne connoissent pas la ville de Leyde, et qui peuvent desirer de se former une idée exacte des ravages qu'elle a essuyés, il faut répéter que l'explosion a eu lieu au centre et dans le plus beau quartier de la ville. On a dit dans les journaux, que les deux rangées de maisons qui bordoient le canal de Rapenburg, avoient été foudroyées et détruites jusque dans leurs fondemens; cela est vrai, mais ne donne qu'une idée très-imparfaite du désastre qu'a éprouvé tout le quartier.

L'explosion a formé tout autour du point d'où elle est partie, un vide immense et exactement circulaire, dont le diamètre est de quatre à cinq cents pas. Il en est résulté une place plus grande que celle de la Concorde à Paris. Tout a été balayé dans ce vaste espace, à l'exception d'un clocher bâti en brique, et qui est resté debout comme une pyramide, au milieu des ruines de l'église; il reste aussi une belle maison neuve bâtie en pierre de taille, qui toutefois est fort ébranlée, et qui probablement se seroit écroulée, si on n'y avoit appliqué, pour l'étayer, une vingtaines de grosses poutres. Cette immense place sera nue comme une nape d'eau, lorsqu'on aura démoli les deux édifices dont il s'agit.

Au-delà de cette première conférence, dans laquelle tout est détruit, qu'on se figure une bordure large et puofonde, sur laquelle il n'existe que des maisons à moitié détruites, dépouillées entièrement de leurs toits, et dans un état de délâbrement et de ruine qui en rend la démolition indispensable.

Au-delà de cette enceinte, et toujours dans toute l'étendue de cet espace circulaire qui comprend dans cet endroit la moitié de la ville, on remarque un second cordon de maisons, d'une certaine profondeur, sur lesquelles il ne reste que des charpentes de toits, sans une seule tuile ni ardoise. Non-seulement toutes les vitres en ont été brisées et réduites en pous-

sière, mais toutes les boiseries des croisées et les volets intérieurs en ont été arrachés et brisés.

Plus loin enfin les maisons sont beaucoup moins endommagées, et n'ont guère perdu que leurs vitres. D'après cette explication, il est aisé de se figurer que la secousse s'amortissant en proportion des distances, a causé, d'une manière pour ainsi dire régulière, et dans une direction toujours circulaire, tous les ravages dont on vient d'esquisser le tableau. Il n'y a pas deux cents maisons qui n'aient éprouvé quelques dommages. Ce sont celles des extrémités de la ville, et l'on imagine bien que ce ne sont pas les plus belles.

On rencontre de tous côtés des personnes en deuil. Cependant il n'a pas péri autant de monde qu'on le croyoit au premier moment. On a peine à concevoir la multitude des chances heureuses qui ont préservé les trois quarts des personnes qui sembloient ne pouvoir survivre à ce désastre. Il y a telles maisons qui se sont écroulées jusques dans leurs fondemens, et dont les habitans se sont échappés à travers les fenêtres, ou même à travers les crevasses causées par l'explosion.

Des milliers d'ouvriers, envoyés des autres villes, sont employés à nettoyer le quartier détruit, de tous les décombres dont il étoit rempli, et à démolir les maisons condamnées. On transporte hors de la ville toutes les ruines que l'on retire; de sorte que, de quelque côté que l'on entre à Leyde, le désastre s'annonce par des montagnes de brique et de pierre de taille, et par des monceaux de bois provenant des charpentes des maisons détruites.

L'enceinte du principal théâtre du désastre, est fermée par des barricades, et il faut des *laissez-passer* pour y entrer. Dans toutes les parties de la ville, les croisées sont remplacées par des planches de sapin, clouées extérieurement, et que l'on y a appliquées provisoirement.

L'explosion a agi contre les arbres qui bordoient le Rapenburg, avec un degré de violence proportionné aux diverses distances, à peu près comme à l'égard des maisons. Près du lieu où la barque a sauté, les arbres ont été coupés jusqu'à leurs racines, et jetés à des distances incroyables. Un peu plus loin, ils sont rompus à quelques pieds de terre; plus loin, ils sont dépouillés de leurs écorces, et comme noircis par la foudre. Dans les branches de ceux qui restent debout, sont, comme accrochées, des feuilles de plomb déchirées, des chaises brisées, des lambeaux de meubles, etc.

On a recueilli, dans une salle de la mairie, tous les débris qu'on a pu retrouver de la barque qui a sauté.

Par l'effet d'une cause physique bien connue, presque per-

sonne dans la ville n'a entendu le bruit de l'explosion. La secousse se faisant sentir plus vîte que le son ne parcourt l'air, chacun a été étourdi par le craquement des maisons, et par le bruit immédiat des objets qu'on avoit autour de soi, sans pouvoir distinguer le coup principal qui avoit donné l'impulsion à tout le reste. Dans un éloignement plus considérable, les uns ont cru entendre un affreux coup de tonnerre; les autres ont pris cette secousse pour un tremblement de terre; en général, l'idée de la fin du monde a frappé le peuple.

Plusieurs personnes qui se sont trouvées à portée d'apercevoir l'effet de l'explosion, disoient avoir vu comme une énorme colonne de feu qui s'est élevée fort haut, et dont la clarté a duré plus de trente secondes sans se dissiper, et sans que le volume de la flamme diminuât.

PARIS, *vendredi* 13 *février*.

Le dimanche, 8 février, à deux heures, ont été présentées à S. M. l'Impératrice-Reine :

Mad. la comtesse de Metternich, ambassadrice de la cour de Vienne.

A trois heures :

Mad. la princesse de Caramanica; Mad. la comtesse de Valsbourg-Truchsesf, épouse du ministre de Wurtemberg; Mad. la comtesse de Mortonska; Mad. Armstrong, épouse du ministre plénipotentiaire des Etats-Unis.

— S. M. l'Empereur et Roi, adoptant les conclusions d'un rapport qui lui a été présenté, par son ministre des cultes, sur plusieurs questions proposées par M. l'archevêque-évêque de Troyes, a autorisé ce prélat, par décision du 6 janvier dernier, à faire, par intervalle, des visites pastorales dans les établissemens consacrés dans son diocèse, à l'instruction publique, pour s'assurer 1°. si les chapelles ouvertes dans ces établissemens pour l'exercice du culte, sont dans un état décent et convenable; 2°. si le culte y est exercé, conformément aux règles établies; 3°. si les aumôniers qui les desservent, remplissent exactement leurs devoirs et leurs fonctions; 4°. enfin, si on a soin d'instruire les élèves dans les principes de la religion, et de leur enseigner le catéchisme publié dans le diocèse.

— S. M. l'EMPEREUR a rendu à Varsovie, le 6 janvier dernier, le décret suivant:

Art. Ier. Tout conscrit qui sera réformé par l'inspecteur-général pour des vices d'organisation ou de conformation, ou pour des infirmités reconnues et constatées à son arrivée au corps, sera remplacé par son département, si ces vices ou infirmités existoient antérieurement au départ du conscrit de

son département. Le conscrit qui sera ainsi réformé sera, comme s'il eût été réformé dans sou département, paisible de l'indemnité, s'il y est soumis par ses contributions.

II. Tout remplaçant accepté dans les départemens, qui sera réformé par l'inspecteur-général, pour des vices de conformation ou d'organisation, ou pour des infirmités reconnues et constatées à son arrivée au corps, sera remplacé aux frais de celui qui l'aura fourni, si ces vices ou ces infirmités existoient antérieurement à l'admission du remplaçant.

III. Tout remplaçant accepté au corps, qui sera réformé par l'inspecteur-général, sera remplacé aux dépens du chef du corps qui l'aura admis. Il sera dressé un état particulier des réformes de remplaçans.

IV. Tout conscrit qui se sera volontairement mutilé avant ou après son arrivée au corps, et rendu incapable de servir dans la ligne par l'effet de sa mutilation, sera envoyé par l'inspecteur-général, à un corps de pionnier, pour y travailler pendant cinq ans. Si la mutilation est antérieure à son arrivée au corps, il sera remplacé ainsi qu'il est dit à l'article 1er.

V. Tout conscrit qui, après son arrivée au corps, aura feint, pour se faire réformer, une infirmité ou une maladie, ou qui aura montré une volonté ferme de ne pas bien servir, sera envoyé, par l'inspecteur-général, à un corps de pionniers, pour y travailler pendant cinq ans.

LIVe BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Varsovie, le 27 janvier 1807.

Quatre-vingt-neuf pièces de canon, prises sur les Russes, sont rangées sur la place du palais de la république à Varsovie. Ce sont celles qui ont été enlevées aux généraux Kaminski, Benigsen et Buxhowden, dans les combats de Czarnowo, Nazielsk, Pultusk et Golymin. Ce sont les mêmes que les Russes traînoient avec ostentation dans les rues de cette ville, lorsque naguères ils la traversoient pour aller au-devant des Français. Il est facile de comprendre l'effet que produit l'aspect d'un si magnifique trophée sur un peuple charmé de voir humiliés les ennemis qui l'ont si long-temps et si cruellement outragé.

Il y a dans les pays occupés par l'armée plusieurs hôpitaux renfermant un grand nombre de Russes blessés et malades.

Cinq mille prisonniers ont été évacués sur la France, deux mille se sont échappés dans les premiers momens du désordre, et quinze cents sont entrés dans les troupes polonaises.

Ainsi les combats livrés contre les Russes leur ont coûté une grande partie de leur artillerie, tous leurs bagages, et vingt-cinq ou trente mille hommes tant tués que blessés ou prisonniers.

Le général Kaminski, qu'on avoit dépeint comme un autre Suwarow, vient d'être disgracié; on dit qu'il en est de même du général Buxhowden; et il paroît que c'est le général Benigsen qui commande actuellement l'armée.

Quelques bataillons d'infanterie légère du maréchal Ney s'étoient portés à vingt lieues en avant de leurs cantonnemens; l'armée russe en avoit conçu des alarmes, et avoit fait un mouvement sur sa droite: ces bataillons sont rentrés dans la ligne de leurs cantonnemens sans éprouver aucune perte.

Pendant ce temps le prince de Ponte-Corvo prenoit possession d'Elbing et des pays situés sur le bord de la Baltique. Le général de division Drouet entroit à Christbourg, où il faisoit 300 prisonniers du régiment de Courbières, y compris un major et plusieurs officiers. Le colonel Saint-Genez, du 19ᵉ de dragons, chargeoit un autre régiment ennemi, et lui faisoit 50 prisonniers, parmi lesquels étoit le colonel-commandant.

Une colonne russe s'étoit portée sur Liebstadt, au-delà de la petite rivière du Passarge, et avoit enlevé une demi-compagnie de voltigeurs du 8ᵉ régiment de ligne qui étoit aux avant-postes du cantonnement. Le prince de Ponte-Corvo, informé de ce mouvement, quitta Elbing, réunit ses troupes, se porta avec la division Rivaud au-devant de l'ennemi, et le rencontra auprès de Mohring.

Le 25 de ce mois, à midi, la division ennemie paroissoit forte de 12,000 hommes; on en vint bientôt aux mains; le 8ᵉ régiment de ligne se précipita sur les Russes avec une valeur inexprimable, pour réparer la perte d'un de ses postes. Les ennemis furent battus, mis dans une déroute complète, poursuivi pendant quatre lieues, et forcés de repasser la rivière de Passarge. La division Dupont arriva au moment où le combat finissoit, et ne put y prendre part.

Un vieillard de 117 ans a été présenté à l'Empereur, qui lui a accordé une pension de cent napoléons, et a ordonné qu'une année lui fût payée d'avance. La notice jointe à ce bulletin donne quelques détails sur cet homme extraordinaire.

Le temps est fort beau; il ne fait froid qu'autant qu'il le faut pour la santé du soldat et pour l'amélioration des chemins qui deviennent très-praticables.

Sur la droite et sur le centre de l'armée, l'ennemi est éloigné de plus de 30 lieues de nos postes.

L'Empereur est monté à cheval pour aller faire le tour de ses cantonnemens; il sera absent de Varsovie pendant huit ou dix jours.

François-Ignace Narocki, né à Witki près de Wilna, est fils de Joseph et Anne Narocki; il est d'une famille noble, et embrassa dans sa jeunesse le parti des armes. Il faisoit partie de la confédération de Bar, fut fait prisonnier par les Russes et conduit à Kasan. Ayant perdu le peu de fortune qu'il avoit, il se livra à l'agriculture, et fut employé comme fermier des biens d'un curé; il se maria en premières noces à l'âge de 70 ans, et eut quatre enfans de ce mariage. A 86 ans, il épousa une seconde femme, et en eut six enfans qui sont tous morts; il ne lui reste que le dernier fils de sa première femme. Le roi de Prusse, en considération de son grand âge, lui avoit accordé une pension de 24 florins de Pologne par mois, faisant 14 liv. 8 sous de France. Il n'est sujet à aucune infirmité, jouit encore d'une bonne mémoire, et parle la langue latine avec une extrême facilité; il cite les auteurs classiques avec esprit et à propos. La pétition dont la traduction est ci-jointe, est entièrement écrite de sa main. Le caractère en est très-ferme et très-lisible.

Pétition.

Sire,

Mon extrait baptistaire date de l'année 1690; donc j'ai à présent 117 ans. Je me rappelle encore la bataille de Vienne, et les temps de Jean Sobieski. Je croyois qu'ils ne se reproduiroient plus; mais assurément je m'attendois encore moins à revoir le siècle d'Alexandre. Ma vieillesse m'a attiré les bienfaits de tous les souverains qui ont été ici, et je réclame ceux du grand Napoléon, étant à mon âge plus que séculaire, hors d'état de travailler. Vivez, Sire, aussi long-temps que moi; votre gloire n'en a pas besoin, mais le bonheur du genre-humain le demande. *Signé* Narocki.

LV^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Varsovie, le 29 janvier 1807.

Voici les détails du combat de Mohringen :

Le maréchal prince de Ponte-Corvo arriva à Mohringen avec la division Drouet, le 25 de ce mois, à onze heures du matin, au moment où le général de brigade Pactod étoit attaqué par l'ennemi.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo fit attaquer sur-le-champ le village de Pfarresfeldehen par un bataillon du 9^e d'infanterie légère. Ce village étoit défendu par trois batail-

lons russes que l'ennemi fit soutenir par trois autres bataillons. Le prince de Ponte-Corvo fit aussi marcher deux autres bataillons pour appuyer celui du 9ᵉ. La mêlée fut très-vive. L'aigle du 9ᵉ régiment d'infanterie légère fut enlevée par l'ennemi; mais à l'aspect de cet affront dont ce brave régiment alloit être couvert pour toujours, et que ni la victoire, ni la gloire acquise dans cent combats n'auroient lavé, les soldats, animés d'une ardeur inconcevable, se précipitent sur l'ennemi, le mettent en déroute et ressaisissent leur aigle.

Cependant la ligne française, composée du 8ᵉ de ligne, du 27ᵉ d'infanterie légère, et du 94ᵉ, étoit formée. Elle aborde la ligne russe qui avoit pris position sur un rideau. La fusillade devient vive et à bout portant.

A l'instant même le général Dupont débouchoit de la route d'Holland avec les 32ᵉ et 96ᵉ régimens. Il tourna la droite de l'ennemi. Un bataillon du 32ᵉ régiment se précipita sur les Russes avec l'impétuosité ordinaire à ce corps; il les mit en désordre et leur tua beaucoup de monde. Il ne fit de prisonniers que les hommes qui étoient dans les maisons. L'ennemi a été poursuivi pendant deux lieues. La nuit a empêché de continuer la poursuite. Les comtes Pahlen et Gallitzin, commandoient les Russes. Ils ont perdu 300 hommes faits prisonniers, 1200 hommes laissés sur le champ de bataille, et plusieurs obusiers. Nous avons eu 100 hommes tués et 400 blessés.

Le général de brigade Laplanche s'est fait distinguer. Le 19ᵉ de dragons a fait une belle charge sur l'infanterie russe. Ce qui est à remarquer, ce n'est pas seulement la bonne conduite des soldats et l'habileté des généraux, mais la rapidité avec laquelle les corps ont levé leurs cantonnemens, et fait une marche très-forte pour toutes autres troupes, sans qu'il manquât un seul homme sur le champ de bataille. Voilà ce qui distingue éminemment des soldats qui ne sont mus que par l'honneur.

Un Tartare vient d'arriver de Constantinople, d'où il est parti le 1ᵉʳ janvier. Il est expédié à Londres par la Porte.

Le 30 décembre, la guerre contre la Russie avoit été solennellement proclamée. La pelisse et l'épée avoient été envoyées au grand-visir. Vingt-huit régimens de janissaires étoient partis de Constantinople. Plusieurs autres passoient d'Asie en Europe.

L'ambassadeur de Russie, toutes les personnes de sa légation, tous les Russes qui se trouvoient dans cette résidence, et tous les Grecs attachés à leur parti, au nombre de 7 à 800, avoient quitté Constantinople le 29.

Le ministre d'Angleterre et les deux vaisseaux anglais restoient spectateurs des événemens, et paroissoient attendre les ordres de leur gouvernement.

Le Tartare étoit passé à Widdin le 15 janvier. Il avoit trouvé les routes couvertes de troupes qui marchoient avec gaieté contre leur éternel ennemi. 60,000 hommes étoient déjà à Rodschuk, et 25,000 hommes d'avant-garde se trouvoient entre cette ville et Bucharest. Les Russes s'étoient arrêtés à Bucharest, qu'ils avoient fait occuper par une avant-garde de 15,000 hommes.

Le prince Suzzo a été déclaré hospodar de Valachie. Le prince Ypsilanti a été proclamé traître, et l'on a mis sa tête à prix.

Le Tartare a rencontré l'ambassadeur persan à moitié chemin de Constantinople à Widdin, et l'ambassadeur extraordinaire de la Porte au-delà de cette dernière ville.

Les victoires de Pultusk et de Golymin étoient déjà connues dans l'empire ottoman. Le courrier tartare en a entendu le récit de la bouche des Turcs avant d'arriver à Widdin.

Le froid se soutient entre deux et trois degrés au-dessous de zéro; c'est le temps le plus favorable pour l'armée.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE FÉVRIER.

Du sam. 7. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 15c 76f 76f 5c 15c 20c 15c 10c 15c 10c 15c 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 15c 00c 000 000

Act. de la Banque de Fr. 1232f 50c. 1233f. 75c. j. du 1er janv. 00c 00c 000

Du lundi 9. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 76f 15c 20c. 15c 20c. 15c 00f 00f 00c 00f. 00f 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c,

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f. 65c 70c. 60c. 00c

Act. de la Banque de Fr. 0000f 0000f. 00c j. du 1er janv. 00c. 00 0f

Du mardi 10. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 76f 15c. 10c. 15c 20c 15c 00c 00c. 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 50c 000 000 ,000 00c. 00c 000 00c

Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c j. du 1er janv. 00c 000 f. 00c

Du mercredi 11. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f. 15c 10c 20c 00c 00c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c. 00c 00f 00c. 00f.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 60c. 00f. 00c 00c 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1232f 50c j. du 1er janv. 00c 0000f. 00ef

Du jeudi 12. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 15c 20c 25c 20c 15c 10c 15c 00f 00c 00c 000 00c 00c 00e 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 40c 00f. 00c 00c 00c 00f 00c

Act. de la Banque de Fr. 1232f. 50c 00f, 000 j. du 1er janv. 0000f 00c

Du vendredi 13. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 10c 15c 10c 15c 10c 7 f 85c 90c 80c 90c 00c 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 40c 00c. 00f 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1232f 50c 1230f j. du 1er janv.

(N°. CCXCII.)
(SAMEDI 21 FÉVRIER 1807.)

DEP^T DE LA SEINE
5 cen.

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

INSCRIPTION EN VERS

POUR MOULIN-JOLI.

N. B. Cette maison de campagne appartenoit à M. Watelet, de l'Académie Française, qui y avoit fait placer les vers qu'on va lire :

Je suis le talisman de ces lieux de féeries :
Malheur à qui me détruira ;
Bonheur à qui conservera
Les droits de la nature et ces rives chéries !

Un bon meûnier autrefois me plaça
Sur le cours de cette onde pure ;
Un vieux curé me conserva ;
Un couple heureux, ami de la nature,
Me prit en gré, me respecta,
Et dit, lorsqu'il me répara :

« Deviens le talisman de ces lieux de féeries !
» Malheur à qui te détruira ;
» Bonheur à qui conservera
» Les droits de la nature et ces rives chéries ! »

Il dit encore : « Ah ! crains que quelque jour
» Le faste destructeur, l'ignorance hardie,
» Pénétrant en ces lieux, n'usurpe ce séjour.
» L'ignorance, avec industrie,
» D'un air capable enlaidira

» Ce que sans art, sans symétrie,
» La nature en riant de ses mains décora.
» Les détours ondoyans de ces rives fleuries,
» Le faste les redressera;
» Ces arbres, de leurs bras couronnant les prairies,
» Le faux goût les mutilera;
» Ces réduits ombragés, propres aux rêveries;
» Un cœur faux les profanera;
» Et sur-tout la nature, insultée et flétrie,
» En détestant la barbarie,
» De ce séjour disparoîtra.

» Ah, sois le talisman de ces lieux de féeries:
» Malheur à qui te détruira;
» Bonheur à qui conservera
» Les droits de la nature et ces rives chéries! » (1)

J. DELILLE, *de l'Académie Française.*

---

(1) Les mêmes lieux ont encore inspiré à M. Delille ces beaux vers :

Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage:
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur,
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, et craint les ornemens.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmans :
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie:
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon;
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les prés, l'onde, et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

ACTIONS DE GRACES

À TOUS LES JALOUX PASSÉS, PRÉSENS ET FUTURS.

Vous que l'on trouve insupportables,
Vous que l'on a maudits cent fois,
Epoux et tuteurs intraitables,
Qui fermez de vos malins doigts
La porte aux verroux redoutables
Qui vous rassure sur vos droits;
Ennemis de la bande heureuse
Qui toujours poursuit le plaisir,
Et, sous la bannière amoureuse,
Vole où la conduit le desir;
Tyrans haïs de la jeunesse,
Je plains votre sort malheureux.
En aimant se rendre odieux,
Toujours craindre, veiller sans cesse
Sur l'amant et sur la maîtresse,
Être trompé par tous les deux;
Les voir rire de sa foiblesse,
De ses mains attiser leurs feux,
Et sentir qu'une Agnès traîtresse,
Par ses ruses, de votre adresse
Triomphe même sous vos yeux....
Est-il un destin plus affreux!
Ami jaloux je m'intéresse
A tes affronts, à ta douleur:
Enferme toujours ma Lucrèce,
Je te devrai tout mon bonheur.

Je craignois son indifférence,
Alors tu n'étois point jaloux;
Tu le fus, et ta vigilance
Inventa les triples verroux.
Aussitôt un cri de vengeance
Sortit de son cœur irrité;
L'amour, au flambeau de la haine,
Alluma son feu redouté.
Je la vengeai.... de l'inhumaine
J'obtins le prix de tes rigueurs,
Et ma Muse reconnoissante
Contre la foule médisante
Défendra tes imitateurs.

Voyez comme la jalousie
Des Dieux irritoit les desirs :
Fatigué de son ambroisie,
Et de ses faciles plaisirs,
Et de ses tristes immortelles,
Jupiter descendoit chez nous.
Il y trouvoit peu de cruelles,
Mais il y trouvoit des jaloux.
Voyez, sous des formes nouvelles,
Soupirer le Dieu des humains,
Et des amours infidelles
Cacher les fortunés larcins.
Satyre, il séduit Antiope;
Cygne, il se baigne avec Léda;
Le Dieu ne put charmer Europe,
Mais l'heureux taureau l'enleva.

Calisto, qui lui résista,
L'aima sous les traits de Diane;
Dans une tour il pénétra,
Et Danaé vit ce profane
Sous les plus aimables couleurs.
Voilà le secret qui nous damne.
Il le croyoit un des meilleurs,
Ce Dieu de très-mauvaise vie,
Qui, pour punir la jalousie,
L'apprit à tous nos grands seigneurs.
Vénus auroit paru moins belle
Si Vulcain n'eût été jaloux;
Lorsqu'il la surprit infidelle,
Le sort de Mars fut bien plus doux;
Car des Dieux la troupe immortelle
Ne se moqua que de l'époux.

O vous! qui craignez les obstacles,
N'espérez jamais être heureux.
L'Amour est le Dieu des miracles,
Il gravit le roc sourcilleux
Où Léandre, pour sa maîtresse,
Place le fanal lumineux
Qui doit éclairer sa tendresse,
Et guider ses efforts douteux.
Son amant tremble sur la rive,
Implorant les vents et les Dieux,

Et chaque vague fugitive
Qui vient se briser à ses yeux,
Brise son ame impatiente.
Héro fend l'onde, et palpitante
Se précipite dans ses bras;
Pour servir sa pudeur mourante,
La nuit a voilé ses appas;
Dans le creux d'un écueil sauvage
Ce couple seul dans l'univers
Au ciel ne voit pas un nuage;
Il jouit, sans prévoir d'orage,
Heureux.... des maux qu'il a soufferts.

Faut-il traîner dans l'indolence
Une monotone existence?
Le plaisir veut être ravi;
Oui, cher jaloux, oui, mon Cerbère,
L'amour sans toi mourroit d'ennui;
Tes soupçons, ton regard sévère,
S'ils déplaisent à ma bergère,
Près d'elle m'ont beaucoup servi.
Mais il me semble que ton zèle
Depuis deux jours s'est ralenti;
Même, si j'en crois l'infidelle,
Une nuit.... on t'a vu dormir....
De grace, fais mieux sentinelle:
Si tu ne te fais point haïr,
Puis-je toujours être aimé d'elle?

HYACINTHE GASTON.

ENIGME.

Ami lecteur, en mille endroits divers
Nous habitons, même sous les chaumières.
Au même lieu nous sommes plusieurs frères,
Souvent tournés de même, et de même couverts.
Chez les uns nous brillons de pourpre et de dorure;
Chez d'autres nous portons une simple parure.
Nous figurons au Louvre, au théâtre, à la cour;
Nous sommes bien souvent des confidens d'amour.
Tantôt, rangés sans goût, et tantôt à la ronde,
Nous présentons un pied droit ou tortu,
Et nous tendons les bras à tout le monde.

LOGOGRIPHE.

Je suis un petit ustensile
A tout écrivain fort utile :
Cependant, des anciens Romains
Je n'exerçai jamais les mains;
Jamais même au divin Homère
Je ne prêtai mon ministère.
Veux-tu, lecteur, en savoir la raison?
Tu l'apprendras en devinant mon nom.
Mon chef de moins, je te fournis sans peine
L'épithète de La Fontaine,
De Marot et de Rabelais,
Et du discours que nous tient une Agnès.
Pour un instant je veux bien te permettre
De m'ôter ma dernière lettre;
Ensuite, prends celle qui reste enfin,
Fais-lui place après la seconde,
Et tu verras, pour le certain,
Le premier assassin du monde :
A ma queue est un arbre vert,
Même pendant les rigueurs de l'hiver;
Cet arbre pourra te produire,
Quand tu voudras, une exclamation
Pour témoigner l'aversion.
Mais, cher lecteur, s'il faut tout dire,
Joins-y ma lettre du milieu,
Et tu verras mon terme. Adieu.

CHARADE.

Mon premier sur ses pas ramène le Zéphir,
Et mon dernier produit la crainte ou le plaisir :
Lecteur, dans mon entier tu me cherches sans doute;
Pourrai-je t'échapper? je t'ai mis sur la route.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Papier.*
Celui du Logogriphe est *Tête.*
Celui de la Charade est *Trou-peau.*

Précis historique de la Révolution française, Directoire exécutif; par *Lacretelle*, jeune. Deux vol. petit in-12. Prix 10 fr., et 12 fr. par la poste; l'ouvrage entier, cinq vol. in-18, 25 et 30 fr. A Paris, chez *Treuttel* et *Wurtz*, libraires, rue de Lille, n°. 17; *Onfroy*, rue Saint-Jacques, n°. 31; et chez *le Normant*, libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

CET ouvrage fait suite aux Précis historiques de la Convention et de l'Assemblée Législative, par le même auteur. Réunis tous trois à celui de l'Assemblée Constituante, par J. P. Rabaut de Saint-Etienne, ils présentent l'ensemble des événemens et des désastres à jamais mémorables qui ont signalé la révolution française.

On a prétendu, non sans quelque raison, que l'Histoire n'offroit le plus souvent dans le tableau des débats sanglans des gouvernemens et des rois, auquel elle est prequ'exclusivement consacrée, qu'un spectacle beaucoup plus curieux qu'utile pour le commun des lecteurs; il n'en sera pas ainsi de l'histoire de la révolution. Les citoyens de toutes les classes y puiseront les leçons les plus utiles. En voyant avec effroi un peuple long-temps célèbre par la douceur de ses mœurs, devenu l'instrument ou la victime de tant de cruautés et de désordres, dont peu d'années auparavant la seule idée lui auroit fait horreur, ils sauront qu'on doit trembler en se livrant aux modifications même les plus justes et les plus utiles, et sur-tout regarder comme sacrées toutes les institutions antiques qui assurent la morale d'une nation. Ils apprendront à imposer silence au fol amour des nouveautés, et à se reposer avec reconnoissance dans l'ordre de choses où la Providence les aura placés.

Mais quel sera l'homme de génie digne de retracer, pour la postérité, *cette époque féconde en événemens divers, en dissentions cruelles, en combats meurtriers, sanglante même pendant la paix* (1)? Qui peindra le successeur de tant de rois périssant sur un échafaud, des guerres tout à-la-fois civiles et étrangères, de grands revers, des succès plus grands encore, les provinces révoltées, les villes saccagées et livrées aux flammes, les temples souillés par toutes sortes de profa-

(1) TACITE, Hist. Liv. I.

nations, les mers couvertes d'exilés, et des bords déserts jonchés de cadavres; la noblesse, les biens, les honneurs exercés ou refusés, également imputés à crime, et la vertu devenue un titre certain de proscription; les serviteurs trahissant leurs maîtres ou par haine ou par crainte; et ceux à qui il manquoit un ennemi, livrés au supplice par leurs amis mêmes? Qui louera dignement ces parens courageux, ces amis fidèles, ces épouses accompagnant leurs maris dans leur fuite, ou marchant avec eux à la mort; ces filles arrachant leurs pères aux glaives des assassins; les femmes, les vieillards, les enfans même supportant leur destinée sans murmure, et marchant d'un pas ferme à l'échafaud? En un mot, qui saura caractériser cet assemblage inoui de crimes qui font frémir l'humanité, de vertus qui la consolent et qui l'honorent; enfin tous ces partis tour-à-tour opprimés et triomphans, tour-à-tour victimes et bourreaux, jusqu'au moment où une main ferme et courageuse saisissant tout-à-coup une autorité tutélaire, fait renaître l'ordre du sein même de la confusion et du chaos, et ramène la France à cette unité de pouvoir qui avoit fait si long-temps son bonheur et sa gloire, et qu'elle avoit tant de fois juré de proscrire à jamais?

Ces grands tableaux exigeroient sans doute le pinceau de Tacite : et cependant ils seront loin de former toute la tâche de l'historien de la révolution. En effet, ce seroit peu de raconter éloquemment tous nos malheurs, il faudra qu'il remonte jusqu'à leur source; il la trouvera dans le funeste changement qui s'introduisit dans nos mœurs, lorsque l'égoïsme, l'avidité et l'esprit de calcul prirent la place des sentimens de patriotisme et d'honneur qui avoient élevé la monarchie au plus haut degré de gloire. Il fera voir toutes les colonnes qui soutenoient cet édifice antique successivement renversées, les diverses classes de la société réunies par les mêmes passions, consommant à l'envi cette funeste entreprise; l'aveugle ingratitude des grands, conspirant avec l'obscur plébéien contre ces institutions mêmes qui avoient fait toute leur élévation, et qui devoient les entraîner dans leur chute; en un mot, c'est peut-être à l'époque de la régence qu'il commencera l'histoire de la révolution française.

M. Lacretelle est loin d'avoir embrassé ce vaste sujet dans une si grande étendue. Le titre seul de *Précis historique* fait voir qu'il ne regarde lui-même son ouvrage que comme une simple esquisse; mais cette esquisse a de quoi exciter un vif intérêt, du moins jusqu'au moment où un écrivain placé assez loin des événemens pour les saisir dans leur ensemble, osera entreprendre d'en présenter le vaste tableau.

Une grande difficulté pour l'auteur qui raconte des événemens contemporains, c'est de reconnoître la vérité parmi la foule de circonstances souvent contradictoires dont les différens partis ont chargé tous les faits. Les assertions du ressentiment et de la haine, les exagérations de l'amour-propre ne sont pas encore discréditées. Beaucoup de Relations et de Mémoires, qui par leur unanimité ou leur opposition confirmeront, affoibliront, ou détruiront totalement des opinions long-temps répandues, n'ont pas encore été publiés. Dans cette position embarrassante, M. Lacretelle n'a appelé à son secours que l'impartialité et la bonne foi. Il donne pour douteux ce qui est douteux. Quelquefois il expose l'événement, sans hasarder aucune conjecture sur les causes qui l'ont amené; et la candeur avec laquelle il avoue qu'il n'a pu recueillir aucun renseignement satisfaisant, doit lui concilier une confiance entière, toutes les fois qu'il ne craint pas d'affirmer. Obligé de réveiller tant de tristes souvenirs, il a craint, avec raison, de tomber dans l'erreur et l'injustice qui accompagnent les jugemens précipités. Comment distinguer, en effet, ce qui appartient au caractère de chaque acteur, des excès odieux qu'il ne faut quelquefois imputer qu'à la force des circonstances, ou aux passions féroces des vils instrumens qu'il a été obligé de mettre en œuvre? Pour n'être injuste envers personne, M. Lacretelle a pris le parti d'être extrêmement modéré envers tout le monde; il a mieux aimé se montrer trop indulgent que trop sévère : aussi n'a-t-il donné occasion à personne de réclamer contre la partialité de ses récits. Ceux même qu'il a été forcé de peindre sous des couleurs peu favorables, auroient mauvaise grace à se plaindre, puisqu'il est au moins très-probable que si la postérité casse quelques-uns de ses jugemens, ce ne sera que pour en prononcer de plus rigoureux.

Aucun talent n'est plus nécessaire à l'historien que celui de choisir les faits, et de mesurer l'étendue de son récit sur le degré d'intérêt qu'il peut lui donner. Ce talent, qui au premier coup d'œil paroît peu difficile à acquérir, a cependant manqué à la plupart de ceux qui ont écrit sur l'histoire de France. Ils attachent la même importance à tous les événemens, ils disent tout ce qu'ils savent; et le lecteur qui ne peut saisir aucun résultat dans cet amas de détails sans intérêt, étudie long-temps sans rien apprendre. M. Lacretelle écrivant un Précis historique a dû particulièrement s'attacher à se préserver de ce défaut : aussi, dans la multitude de faits qui s'offroient à sa mémoire, s'est-il scrupuleusement borné à ceux qui pouvoient servir à caractériser l'époque singulière qu'il avoit à retracer.

Le règne du Directoire n'effraie pas l'imagination comme celui de Robespierre et de ses complices ; mais cette dernière époque de nos désastres révolutionnaires ne sera pas moins féconde en instructions qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Ce sera un tableau bien digne des regards de la postérité, que celui de ce gouvernement toujours chancelant pendant sa courte durée, qui, par sa foiblesse même, fut souvent contraint de recourir aux mesures violentes, et qui n'ayant pas la force de comprimer les divers partis, se vit constamment réduit à les opposer les uns aux autres, et se rendit également odieux et méprisable à tous. L'Histoire, qui ne dédaigne pas les petits détails quand ils servent à peindre les gouvernemens et les hommes, consacrera sans doute quelques lignes à décrire l'espèce de cour dont s'entouroient ces nouveaux rois. Elle n'oubliera pas ce luxe à la fois mesquin et bizarre, qui montroit les meubles précieux dont les appartemens royaux avoient été décorés, mêlés à tous les attributs de l'égalité révolutionnaire. Elle remarquera que cette cour singulière avoit aussi des flatteurs d'une espèce nouvelle, qui, au lieu de protester de leur servitude, savoient affecter à propos la franchise républicaine, comme un hommage rendu sans dessein à la popularité dont se piquoient ces magistrats suprêmes.

Tel est le malheur de l'humanité, que la guerre occupe toujours la place la plus considérable dans toutes les histoires. Souvent le lecteur s'afflige d'être arraché au spectacle de la religion, du gouvernement, des mœurs et des lois, pour reporter ses regards sur le tableau triste et monotone des expéditions militaires. Ce tableau produit un effet tout différent dans l'histoire de la révolution française. Le lecteur fatigué de tant de crimes qui souillent l'intérieur de la France, se réfugie au milieu des armes. Là, du moins, il retrouve dans tout son éclat ce brillant caractère national, qui partout ailleurs sembloit avoir expiré sous la hache des bourreaux. On se doute bien que le récit de nos triomphes remplit une partie considérable du *Précis historique*. Il est fâcheux que l'auteur ne lui ait pas donné tout l'intérêt qu'on s'attendoit à y trouver. Soit à cause de l'obligation qu'il s'est imposé de se resserrer strictement dans les bornes étroites d'un abrégé, soit plutôt par le défaut de matériaux instructifs, cette partie de sa narration pourra paroître beaucoup trop incomplète. Elle n'offre pas assez de détails sur les révolutions arrivées dans le système militaire, sur cette tactique plus entreprenante et plus hardie à laquelle nous devons tous les jours de si prodigieux succès : elle n'entre pas assez dans les ressources parti-

culières, dans le caractère et dans le génie des généraux célèbres dont elle présente les exploits. Il me semble, pour ne citer qu'un exemple, que l'histoire de l'armée d'Egypte un peu plus approfondie, eût excité un intérêt beaucoup plus pressant, et que l'auteur n'a pas fait ressortir assez le caractère singulier de cette mémorable expédition, où les armes apportoient la civilisation, les lois et les arts qu'elles font ordinairement fuir devant elles, et qui cessa d'avoir la fortune favorable, sans cesser d'être glorieuse. Plus la matière est riche et féconde, plus le lecteur a droit d'exiger.

Le style de M. Lacretelle est en général vif et rapide: quelquefois il manque de naturel et d'aisance. Il y a du feu dans ses descriptions; mais les expressions et les tours conviendroient mieux quelquefois à l'épopée qu'à l'histoire. La plupart du temps sa narration est au présent. Cette figure, dont un historien doit user sobrement, produit de l'effet et donne plus de rapidité au style quand elle est employée à propos; mais prodiguée sans mesure, elle fait naître la monotonie et la fatigue. M. Lacretelle paroît avoir fait une étude particulière de Tacite, et plus d'une fois il a saisi heureusement sa nerveuse concision. L'historien latin n'auroit pas donné avec plus de précision le secret de la modération cruelle du Directoire, qui n'osant frapper ses ennemis de la hache révolutionnaire, les envoyoit chercher une mort plus lente dans les déserts insalubres de la Guyane. « L'opinion publique, » dit M. de Lacretelle, pouvoit tout supporter, hormis les » échafauds. »

Qui n'applaudiroit pas encore à la manière simple et énergique dont il caractérise la supériorité du conquérant de l'Italie? « La subordination de tous les généraux, de tous » les officiers supérieurs au jeune homme de vingt-six ans » qui les commandoit, tenoit encore moins à l'éclat de sa » gloire, qu'à l'énergie de son caractère. Il régnoit une vive » émulation entre les généraux Joubert, Massena, Augereau, » Serrurier, Dallemagne, Guyeux, Vaubois, Murat, » Lannes, Rampon, à qui seroit le meilleur des lieutenans » de Bonaparte: nul ne songeoit à devenir son rival. » Ce peu de mots en dit plus qu'un long panégyrique. Quel peuple ne se seroit pas empressé de reconnoître pour son chef le héros qui, dès son début, avoit pris un ascendant si glorieux sur tant d'illustres guerriers?

Le style de Tacite a séduit plus d'un écrivain; mais peut-être faudroit-il avoir tout son génie pour être fondé à le prendre pour modèle. La prétention d'enfermer beaucoup de sens dans peu de mots, fait trop souvent tomber dans

l'obscurité, dans l'affectation, dans le faux. M. Lacretelle ne s'est pas toujours préservé de ce dangereux écueil. Dès la première page, je trouve cette phrase singulière : « La *révo-*
» *lution* avoit promis *un peuple de penseurs*; elle fournit un
» peuple de soldats. » Comment une anarchie cruelle, annoncée par le pillage et les assassinats, avoit-elle promis un peuple de penseurs? Comment concevoir une nation qui ne seroit composée que de penseurs?

Il est également impossible d'approuver une phrase comme la suivante, dont le tour est à la fois trivial et maniéré : « Le
» peuple jouissoit d'avance du plaisir de dire à cinq magis-
» trats, sans renommée et sans popularité : *Tenez, voilà un*
» *grand homme.* » Et cette autre qui présente une métaphore bizarre et peu noblement exprimée : « Le Directoire trou-
» voit *grand plaisir à voir son image réfléchie* dans *une*
» *suite de Directoires* batave, cisalpin, ligurien. »

On n'est pas moins fâché de rencontrer dans un ouvrage dicté par un si bon esprit quelques traces de ces abus de mots si communs dans la révolution, mais dont il faut soigneusement se garder aujourd'hui, parce qu'ils ne seront bientôt plus compris. L'auteur désigne plus d'une fois les partisans des principes révolutionnaires par le titre *d'amis de la liberté*. Mais convient-il de donner ce titre aux zélateurs d'une révolution qui a couvert la France d'échafauds et de prisons, et qui a voulu enchaîner jusqu'à la pensée, ou bien à ceux même qu'elle proscrivoit, à ceux qui desiroient un gouvernement assez fort pour pouvoir garantir à chaque citoyen *la portion de liberté* à laquelle il a droit de prétendre?

On ne multipliera pas davantage ces observations : elles n'ont d'autre but que d'appeler l'attention de l'auteur sur quelques taches qui déparent un ouvrage estimable, très-supérieur à tout ce que nous connoissons jusqu'aujourd'hui sur l'histoire de la révolution française, et qui porte partout l'empreinte d'un écrivain judicieux et sage, et d'un excellent citoyen.

C.

Lettres choisies de Montreuil, Pélisson et Boursault, précédées d'une Notice sur ces deux écrivains. (Article faisant suite à l'Extrait des *Lettres choisies de Voiture et Balzac*. Voyez le N°. CCLXXXVIII du *Mercure* du 24 janvier.) Deux vol. in-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste. A Paris, chez *Dentu*, quai des Augustins, n° 17; et chez *le Normant*.

Ce second Recueil est plus intéressant que le premier. Quoique Montreuil ait destiné ses Lettres à être publiques, cependant il n'a ni le précieux de Voiture, ni l'enflure de Balzac. Homme de plaisir, plus curieux des succès de société que des triomphes littéraires, Montreuil s'est beaucoup plus rapproché du véritable ton épistolaire que ses deux prédécesseurs. Il étoit en correspondance avec madame de Sévigné, et probablement il s'étoit formé le goût dans le commerce de cette femme aimable. Combien madame de Sévigné, qui avoit un tact si délicat des convenances, ne se seroit-elle pas moquée de lui, s'il avoit écrit dans le style de Voiture et de Balzac? Les Lettres de Pélisson sont d'une toute autre importance. On connoît son dévouement pour son protecteur, dévouement qui plaça le défenseur de Fouquet parmi les hommes les plus éloquens de son siècle. On connoît la faveur dont l'honora ensuite Louis XIV, touché sans doute de cette fidélité et de cette reconnoissance à toute épreuve qui faisoient le caractère de Pélisson. On sait que cet écrivain, l'un des premiers qui perfectionna notre prose, fut chargé par Louis XIV d'écrire l'histoire de son règne. Il suivoit ce prince dans ses campagnes, et en marquoit les principaux événemens à mademoiselle Scudéry. Ces Lettres précieuses étoient peu connues, et l'on doit savoir gré à l'éditeur de les avoir fait entrer dans son Recueil; d'ailleurs, le choix en paroît judicieux. Les Lettres de Boursault sont moins curieuses : cependant elles ne manquent pas d'intérêt. Ce poète est un exemple presqu'unique de ce que peut le talent naturel joint à un bon esprit, quoique dépourvu de tous les secours que donne une éducation soignée. Boursault n'avoit point fait d'études; et cependant il parvint à composer des comédies justement estimées, et à donner à la poésie française une élégance et une précision qui n'étoient alors connues que d'un petit nombre de grands maîtres. Ses Lettres demandoient un choix sévère; et peut-être l'éditeur a-t-il été trop indulgent, quoiqu'il n'en ait admis que huit ou neuf.

On voit que ce Recueil est bien supérieur à celui contre lequel nous avons cru devoir exercer une critique sévère. Nous allons nous étendre sur les trois écrivains qui le composent, et tâcher de donner une idée du caractère de leurs talens.

« Montreuil, dit l'éditeur, eut, un des premiers, dans la » correspondance familière, l'idée du mélange des vers » et de la prose. » L'éditeur se trompe : long-temps avant Montreuil, quelques poètes français s'étoient exercés dans ce genre, et principalement Théophile. Mais cette erreur est de peu d'importance, et mérite à peine d'être relevée. Un tort plus grave est d'avoir réuni un trop grand nombre de ces Lettres en prose et en vers. Adressées à des femmes connues, elles avoient, dans le temps, l'agrément de *l'à propos*; aujourd'hui elles ne signifient plus rien. Ce sont presque toujours de froids madrigaux qui ne brillent ni par la pensée, ni par l'expression. L'éditeur même a conservé des vers si mauvais, qu'on ne peut deviner quelle a été son intention. Les premiers qu'on trouve sont sur-tout fort ridicules :

> Douce félicité que j'ai si tôt perdue,
> Que ne vous ai-je encore, et pourquoi vous ai-je eue ?

Ce début ne donne pas une idée bien favorable du talent poétique de Montreuil. Les vers où il prend le ton plaisant et familier sont moins médiocres que ceux où il veut être tendre et pathétique. On trouve dans ses Lettres une Epître dont le sujet est fort heureux, et paroît bien convenir à son talent. Pendant la guerre de la Fronde, il faisoit la cour à une demoiselle : le père, obligé de monter la garde, ne pouvoit surveiller sa fille; et les sœurs de cette jeune personne, occupées sans cesse à voir défiler sous leurs fenêtres les bourgeois armés, fournissoient à l'amant l'occasion de parler souvent à celle qu'il aimoit. Des bruits de paix se répandent; Montreuil, très-inquiet, écrit à sa maîtresse :

> Toute la France a beau se plaindre et desirer
> Que la guerre finisse, et qu'on quitte les armes,
> En l'état misérable où m'ont réduit vos charmes,
> Il ne faut que cela pour me désespérer.
>
> En retardant la paix, c'est ma mort qu'on retarde;
> Cette ville à mes yeux n'aura plus rien de doux :
> Votre père importun n'ira plus à la garde;
> Et moi, belle Philis, je n'irai plus chez vous.
>
> C'étoit bien, en effet, pour contenter mes yeux
> Que dans votre balcon je vous demandois place;
> Mais vous seule, Philis, me rendiez curieux,
> Non le bourgeois armé qui passe et qui repasse.

Quand on a vu deux fois filer, dans une rue,
Des gens et des chevaux, on en est bientôt las;
Mais vous, lorsqu'aujourd'hui cent fois je vous ai vue,
Je songe que demain je ne vous verrai pas.

Cette peur et ce soin m'occupe à tout moment;
Je crains plus que jamais que ce trouble s'apaise :
Si la reine s'accorde avec le parlement,
Je ne pourrai, Philis, vous parler à mon aise.

A présent que je suis auprès de vos tisons,
Au seul bruit du tambour on court à la fenêtre;
Vos servantes, vos sœurs, tout vient à disparoître,
Et l'on n'écoute plus ce que nous nous disons.

A quelques taches près, et quoique la tournure des vers soit en général prosaïque et sans élégance, cette épître est sur le ton qui convient. On regrette que l'auteur ait choisi la mesure grave des alexandrins, et qu'il ait adopté la coupe des stances. Son épître auroit beaucoup gagné à être en vers de dix syllabes.

Les particularités intéressantes de ces Lettres sont quelques anecdotes sur la paix des Pyrénées, ménagée par le cardinal Mazarin et don Louis de Haro. L'auteur avoit suivi la cour à l'île des Conférences : il fut témoin oculaire de tout le cérémonial, et vit marier l'Infante. Ces détails étoient peu connus : on ne sera pas fâché d'en parcourir quelques-uns, qui contribueront en même temps à donner quelqu'idée des mœurs espagnoles.

Montreuil parle du roi d'Espagne, Philippe IV, et peint la manière dont il recevoit les seigneurs français :

« Le roi d'Espagne, dit-il, reçut hier cinq ou six Fran-
» çais de qualité : il me sembla qu'il ne les regarda pas. Sans
» mentir, si nous avons notre défaut, en ce que nous som-
» mes trop évaporés, ils vont dans un autre excès qui n'est
» pas moins condamnable, avec leur gravité. Le roi d'Es-
» pagne se promena une heure sans lever les yeux, non plus
» qu'un jeune novice : il relâcha de son grand sérieux pour
» M. le maréchal de Turenne, et le reçut comme un des
» plus grands hommes du monde. »

Louis XIV témoigna beaucoup d'empressement à voir l'épouse qui lui étoit destinée. Bravant le cérémonial espagnol, il vint, presque sans suite, à l'île de la Conférence. On aime cet empressement, qui ne put que flatter la princesse qui en étoit l'objet.

« Mardi dernier, dit Montreuil, sur les deux heures après
» midi, comme M. le cardinal étoit renfermé avec don Louis
» de Haro, et nous à l'attendre et à nous ennuyer dans une

» des galeries du côté de l'Espagne, on vint dire à M. le
» cardinal que le roi étoit à deux cents pas de là, dans une
» maison de paysan, et qu'il étoit venu à cheval lui troi-
» sième. M. le cardinal s'en étonna, car il pleuvoit d'une
» étrange sorte. »

Le tableau de la première entrevue du roi et de l'infante est fort curieux : « La conférence, dit Montreuil, étant sur le
» point de finir, on vit arriver le roi de France qui étoit
» venu au galop. Il avoit ôté son ordre, de peur d'être
» connu du roi d'Espagne. Il demeura à la porte de la confé-
» rence ; et passant sa tête entre les épaules de don Louis de
» Haro et de M. le cardinal, qui l'occupoient, il regarda
» l'infante un bon quart-d'heure. Il étoit un peu pâle durant
» tout le chemin qu'il fit dans la galerie ; et quand il vit
» l'infante, il acheva de le devenir. L'infante qui, au signe
» de l'œil que lui fit don Louis de Haro, jeta la vue sur le
» roi de France, se doutant que c'étoit lui, devint presque
» de la même couleur de son côté. Comme il étoit là *inco-*
» *gnito*, le roi d'Espagne ne le salua pas, etc. »

Montreuil donne quelques détails sur la littérature dramatique des Espagnols, qu'il trouve, avec raison, très-inférieure à la nôtre, quoique nous n'eussions alors ni les chefs-d'œuvre de Racine, ni ceux de Molière. Il vit représenter la comédie du Menteur en castillan : « On y reconnaît, dit-il,
» cent choses dont l'illustre Corneille s'est servi ; mais en
» vérité, plus agréablement qu'eux : l'on peut dire qu'il sait
» faire une admirablement belle dépense du bien d'autrui. »
Il s'étend beaucoup sur les fêtes religieuses qui, comme on le sait, sont très-pompeuses en Espagne : mais ses détails les plus précieux sont ceux qu'il donne sur les mœurs : on regrette souvent qu'ils ne soient pas plus étendus. Il loue les Espagnols sur leur sobriété ; et il parle, à ce sujet, d'un usage qui leur fait beaucoup d'honneur. Un homme qui s'est enivré une seule fois ne peut plus prétendre à aucune charge.
« Ils montrent bien en cela, ajoute Montreuil, qu'ils sont
» plus raisonnables que nous, puisqu'ils ne permettent pas
» qu'on perde la raison, même un moment, sans perdre
» l'honneur. »

On voit par ces citations que les Lettres de Montreuil renferment des particularités intéressantes. Le défaut le plus fréquent que l'on y trouve tient au goût du temps : c'est une prétention à dire toujours des galanteries, même en parlant des objets qui s'y prêtent le moins. Nous n'en remarquerons que deux exemples. Montreuil rappelle que Marseille fut souvent rebelle au roi, sans cependant vouloir se soustraire
à

DE ... SEINE

à son autorité : il ajoute, pour faire de l'esprit, que c'est une *femme d'honneur* qui n'est pas capable de *se laisser posséder par un galant ;* mais qui, à cause qu'*elle est femme de bien*, croit qu'il lui est permis, toutes les fois qu'il lui plaira, de *faire enrager son mari.* Il dit dans un autre endroit, qu'en Espagne, les lames d'épée sont toutes de la même grandeur, et qu'il est défendu aux fourbisseurs d'en vendre une plus longue que l'autre : « cette loi, ajoute-t-il, devroit être la même » partout ; on ne devroit attaquer les gens qu'avec des armes » égales. » A propos de ces lames d'épée, Montreuil revient aux yeux de Mlle d'Hautefort : *le jour que je fus vaincu*, dit-il, *vos yeux, etc.* Ces rapprochemens forcés sont imités de Voiture : sans ce modèle vicieux, il est à présumer que l'auteur auroit écrit beaucoup plus naturellement.

Quand on quitte les Lettres de Montreuil pour celle de Pélisson, il semble qu'on passe d'un siècle à un autre. Cependant ces deux auteurs vivoient dans le même temps ; mais ils appartenoient à une école différente. On ne trouve dans les Lettres de Pélisson aucune trace de mauvais goût : il prend toujours le ton qui convient au sujet ; et ses Lettres, qui n'étoient pas destinées, ne s'écartent pas de la facilité d'une conversation naturelle et amusante. Quoique Mlle Scudéry, à qui ces Lettres sont adressées, eut beaucoup de goût pour une délicatesse de sentiment, et un raffinement d'esprit déplacés même dans des romans, son correspondant ne la flatte point sous ce rapport ; il lui raconte les nouvelles de la guerre, les anecdotes qui peuvent piquer sa curiosité, comme s'il conversoit tête à tête avec elle, et sans qu'une assemblée nombreuse le force à faire briller son esprit. C'est là le véritable genre épistolaire. On n'aime à lire les lettres des personnes célèbres, que parce qu'on espère pénétrer dans le plus profond secret de leurs cœurs, y démêler leurs sentimens les plus cachés, et se mettre à portée de les juger, comme si l'on avoit eu le bonheur d'être admis dans leur société intime. Si ces lettres ne sont que des morceaux travaillés avec soin, des pièces d'éloquence, on perd toute la satisfaction qu'on s'étoit promise, et la curiosité s'éteint.

Parmi les Lettres de Pélisson, une des plus intéressantes est celle du 18 mars 1677 : il raconte la prise de Valenciennes. On sait que cette importante conquête fut due à Vauban, qui conseilla de faire en plein jour une attaque, qu'auparavant on ne hasardoit que de nuit. Vainement Louvois et le roi lui-même furent d'un avis contraire : ce grand homme persista avec une fermeté modeste, qui annonçoit qu'il étoit assuré du succès de l'entreprise. Louis XIV céda enfin ; il ne voulut

pas, comme l'observe Pélisson, laisser à Vauban l'excuse de dire : *c'est qu'on ne m'a pas cru.* Tous les détails de ce siége, racontés par un témoin oculaire, sont du plus grand intérêt.

Pélisson avoit pour Vauban un penchant naturel, qui pouvoit avoir pris sa source dans la conformité d'esprit de ces deux hommes, qui se signalèrent cependant dans des carrières si différentes. L'un et l'autre avoit plus de bon sens que de génie, et tous les deux se faisoient distinguer par une modestie qui donnoit un nouvel éclat à leurs talens. Pélisson cite un trait fort curieux de la modestie de Vauban. Un jour l'auteur le félicitoit sur le succès qu'il avoit obtenu depuis qu'il avoit changé la manière d'attaquer les places : « Il me dit, continue » Pélisson, que M. de Louvois en étoit plus à louer que lui. » L'explication de cette énigme fut que, par l'envie que » M. de Louvois avoit d'apprendre quelque chose en l'attaque » des places, où il ne savoit rien au commencement de la » guerre, il avoit obligé Vauban d'en écrire quelque chose » qu'il pût étudier ; que là-dessus Vauban s'enfermant, et » rappelant toutes ces espèces d'attaque, avoit fait un gros » volume d'écritures ; que rien ne lui avoit jamais été si utile » à lui-même que cette considération attentive et exacte, la » plume à la main, de tout ce qu'il avoit jamais eu dans l'es- » prit et devant les yeux sur cette matière ; que ce fut par » cette réflexion qu'il se fixa à la manière d'attaquer qu'il » pratique aujourd'hui.... Il y a long-temps que j'ai dit que, » pour bien savoir quelque chose, il la faut écrire. » Cette dernière maxime est pleine de vérité et de justesse, à quelqu'objet qu'elle s'applique. Ce n'est point en parcourant rapidement les principes d'une science, en observant avec légéreté ses développemens et ses résultats, qu'on peut jamais s'y distinguer : cette mauvaise méthode nous a inondés de demi-savans ; c'est, au contraire, en l'étudiant avec opiniâtreté, en la méditant continuellement, et, comme le dit Pélisson, *la plume à la main*, qu'on parvient enfin à se la rendre familière, et à la posséder entièrement.

On vient de voir jusqu'où Vauban portoit la modestie, puisqu'il attribuoit ses succès à Louvois. Et qu'on ne croie pas qu'il vouloit par-là faire sa cour au ministre : nul homme n'eut plus d'éloignement que lui pour ce manége. Une autre anecdote qui ne se trouve pas dans ce Recueil, peut encore servir à donner une idée du caractère de Vauban. Un jeune officier de génie, enthousiasmé des moyens que Vauban avoit inventés pour fortifier les places, lui dit un jour : *M. le maréchal, César ne seroit qu'un écolier, s'il se trouvoit devant les villes que vous avez fortifiées. — Taisez-vous,*

jeune homme, répondit Vauban ; *César, dans quinze jours, en sauroit plus que nous, dès qu'il auroit connu nos armes. Nos mains sont un peu plus adroites que les siennes, mais son intelligence étoit fort supérieure à la nôtre.* Ce mot, déjà cité par M. de Fontanes, dans un excellent morceau de critique (1), est, comme il l'observe, une des meilleures réponses que l'on puisse faire à ceux qui prétendent que l'espèce humaine s'est perfectionnée, parce que le hasard et le temps lui ont fait découvrir quelques secrets dans les sciences et dans les arts.

Pour revenir à Pélisson, cet homme célèbre se distingua par son courage, sa fidélité et ses talens : il fut un des ornemens de son siècle. Il s'exerça peu à la poésie, pour laquelle il n'avoit pas une vocation marquée : on connoît de lui le Prologue des Fâcheux, qui n'annonce pas un grand poëte, mais un homme de beaucoup d'esprit et de sens. Quand il fit ce Prologue à la louange de Louis XIV, pour lequel il avoit disposé, à Vaux, une fête aussi ingénieuse que magnifique, il étoit loin de s'attendre au sort qui menaçoit son protecteur. Les lettres furent sa consolation dans son malheur : il se perfectionna par l'étude et la méditation ; et l'on ne peut faire un plus grand éloge de sa correspondance avec mademoiselle Scudéry, qu'en disant qu'elle donne une idée fort juste de son esprit et de son caractère.

Il nous reste à parler de Boursault. Quoique ses Lettres fussent destinées à être publiques, il sut se préserver des défauts de ses prédécesseurs. Si elles ne roulent pas toutes sur des objets bien intéressans, elles ont du moins le mérite d'être écrites d'un style pur et naturel, et de présenter une agréable variété. On en trouve sur presque tous les tons. L'auteur cherche à convertir le fameux Desbarreaux, et saisit pour cela l'occasion de la mort d'une femme à laquelle ce dernier étoit attaché : tantôt il parle de théologie à l'archevêque de Paris, et veut soutenir que la comédie n'est pas prohibée par la religion. Quittant bientôt le ton sérieux, il raconte fort plaisamment des anecdotes littéraires, et fait à une dame le récit d'un voyage où, manquant d'argent, il eût été fort embarrassé, s'il ne se fût trouvé dans le voisinage de la maison de campagne du surintendant, qui lui fit prêter la somme nécessaire pour continuer sa route. Cette dernière lettre est la plus amusante du Recueil. On voit que l'auteur étoit habitué à faire des comédies : il raconte ses infortunes d'une manière très-piquante, et peint fort bien les

(1) Examen d'un ouvrage de madame de Staël. (*V. le Mercure du* . . . 1)

personnages de différens états avec lesquels il se trouve. Si cette lettre n'étoit pas si longue, nous pourrions en égayer les lecteurs ; nous aimons mieux citer un trait de Santeuil, que nous n'avons encore vu dans aucun Recueil d'anecdotes.

On connoît le caractère singulier, et l'extrême vanité de ce poète : il avoit prié M. de La Feuillade de montrer une de ses épigrammes latines à Bossuet. Etant venu savoir quel avoit été le jugement de l'évêque de Meaux, le duc de La Feuillade lui répondit, « qu'il n'avoit pas trouvé l'épigramme » trop belle. » — « *M. de Meaux !* répondit brusquement Santeuil, *un bel ignorant !* » Le duc lui fit sentir avec chaleur tout le mérite de Bossuet. « Je demeure d'accord, ré» pondit Santeuil, qu'il est tout ce que vous dites : grand » évêque, grand théologien, grand prédicateur, grand con» troversiste : il a fait enrager Claude et Jurieux ; mais c'est » un grand ignorant en vers latins, dont je ne voudrois pas » pour mon caudataire sur le Parnasse. Il faut que vous et » lui, vous ayez oublié que je suis Santeuil ; lui d'avoir la » hardiesse de blâmer mes vers, et vous l'assurance de me » le dire. » M. de La Feuillade, irrité de cette sortie, étoit prêt à perdre toute mesure. « Ecoutez, monsieur, lui dit » Santeuil, je ne puis trahir la vérité. Comme vous êtes le » premier homme du monde pour la guerre, je suis le pre» mier homme du monde pour les vers latins ; et je ne crois » pas qu'il y en ait aucun sur la terre assez hardi pour nous » disputer cette primauté. » Cette réponse faite avec beaucoup de présence d'esprit, adoucit, comme on le pense, M. de La Feuillade, qui ne manquoit pas de vanité. Ce qu'il y eut de plus heureux pour Santeuil, c'est qu'immédiatement après cette scène, qui avoit commencé par être très-violente, le duc fit rendre au poète une pension qui avoit été supprimée.

D'après ce que nous avons dit des trois auteurs dont les Lettres composent ce second Recueil, on a pu voir qu'il avoit au moins le mérite d'être amusant. Nous aurions desiré seulement que le choix fût plus judicieux dans les Lettres de Boursault. Il s'en trouve une qui n'auroit pas dû être admise, parce qu'elle ne peut être de lui. C'est celle où, voulant justifier la comédie, il fait des citations latines. L'éditeur savoit bien que Boursault n'avoit pas fait d'études : il le dit dans la notice. Pourquoi donc insérer cette Lettre ?

P.

Recollections of the life of the late Honorable Charles-James Fox. Souvenirs sur la vie de feu Charles-Jacques Fox. (Londres 1806.)

(*Le volume dont nous allons tirer quelques détails sur la vie de M. Fox, a paru à Londres à la fin d'octobre.*)

Henri Fox (lord Holland) jeta les fondemens de sa fortune par son application aux affaires, et les talens qu'il y déploya. Il entra jeune au parlement; il y montra une grande sagacité dans les affaires, et Georges II lui donna, en 1754, la place de secrétaire d'Etat au département du Sud. La guerre de sept ans éclata en 1756, et son début fut malheureux pour l'Angleterre. Le peuple mécontent demanda un changement de ministre. Georges II remplaça M. Fox par M. Pitt, et les affaires prirent une tournure favorable.

Comme plusieurs des amis de M. Fox étoient rentrés dans les places, il se fit une coalition, au moyen de laquelle il obtint la charge de trésorier-général de l'armée. C'est dans les fonctions de cet office qu'il accumula les immenses richesses qu'il laissa à ses enfans, et qui l'ont fait souvent accuser de péculat. En 1763, il fut élevé à la pairie, sous le nom de baron Holland de Foxley. Voici comment Horne-Tooke a fait le portrait de ce lord, et l'esquisse de sa vie:

« Jeunesse dissipée, imprudente, et prodigue. Enlèvement » de la duchesse de Richemond: outrage dont la famille de » celle-ci a conservé long-temps de profonds regrets, et une » vive indignation. Trésorier de l'armée, faisant argent de » tout, et n'abandonnant la place qu'à la dernière extrémité, » avec une fortune immense. Reliquataire à ce jour (1788) de » plus de 50,000 liv. sterling, sans avoir rendu compte. » Procès de la trésorerie pour des millions, lequel ne se juge » point; et fraude énorme découverte après sa mort chez son » agent, lequel se tue de désespoir. Abusant d'un pouvoir » ministériel illimité, il égara la chambre des communes, » après l'avoir corrompue. Il amassa, en opprimant le peu» ple, d'immenses richesses à ses enfans. Il paya cent mille » livres sterling de dettes que deux de ses fils avoient faites » avant d'être arrivés à l'âge d'homme. Il laissa en mourant » des sommes prodigieuses; et des établissemens brillans à tous

» les siens. Sa mémoire est universellement méprisée; et si » ses héritiers lui ont élevé un tombeau aux dépens du pu- » blic, celui-ci n'a pas été consulté. Son histoire ne brillera » pas dans c·llr de son pays, et il faut espérer qu'on n'essaiera » pas de l'y insér·r. Ses amis auront soin que son épitaphe » soit courte, et en termes très-généraux. »

Voici comment le même auteur s'exprime sur lord Chatam:

« Jeunesse prudente, sage et morale. Il épouse la sœur du » comte Temple, avec la pleine approbation de tous les » parens de celle-ci. Trésorier-général de la guerre, il refuse » ses appointemens, et se retire volontairement, sans avoir » augmenté sa fortune. Il rend ses comptes sans retard, sans » discussion, et sans nuages. Il prend la conduite des affaires » dans un moment où la nation étoit humiliée et abattue. Il » fait une guerre glorieuse, et relève l'Angleterre. Il n'eut » point de dettes à payer pour ses enfans : car ceux-ci n'en » contractèrent aucune. Il ne laissa en mourant, à sa femme et » à ses enfans, que sa réputation et son exemple. Il mourut » universellement regretté et admiré, et il obtint d'une adresse » unanime du parlement, un monument public à sa mémoire. » Son histoire est liée à celle de son pays. »

. . . .

Charles-Jacques Fox naquit le 24 janvier 1749. Il étoit, par sa mère, parent des familles royales de Stuart et de Brunswick.... Il fut, dès son enfance, le favori de son père. Celui-ci découvrit de bonne heure les germes de ses beaux talens, et n'épargna rien pour les développer. Il le traita en homme dès sa plus tendre jeunesse, et le rendit ainsi propre aux affaires importantes, dans un âge où les jeunes gens le sont rarement.

La nation a vu deux rivaux dans la carrière politique se retirer successivement des affaires, pour se vouer à l'éducation de leurs fils cadets, et les préparer à jouer un grand rôle, en les consultant sur les questions les plus difficiles. Ces deux enfans, héritiers de la rivalité de leurs pères, ne se sont jamais démentis dans l'opposition des vues à laquelle ils avoient été formés.

Lord Holland avoit pour principe de suivre, et de ne jamais contrarier la nature. Charles étoit toujours bien venu à se mêler dans la conversation des hommes qui se trouvoient chez son père; et il s'y faisoit admirer. Cette habitude précoce d'exprimer librement tout ce qu'il pensoit, a sans doute beaucoup contribué à cette promptitude de répartie qui l'a distingué si éminemment dans la carrière politique.

L'indulgence de son père n'avoit point de bornes. Lady

Holland fit un jour sur l'Histoire Romaine une observation que Charles trouva fausse. Il demanda à sa mère, d'un ton fort peu respectueux, ce qu'elle pouvoit savoir d'Histoire Romaine; et ensuite il lui prouva qu'elle s'étoit grossièrement trompée; et son père trouva cela fort bon.

Charles se vantoit souvent d'avoir toujours fait ce qu'il avoit voulu faire. Avant d'avoir atteint l'âge de six ans, il se trouvoit un jour auprès de son père, tandis que celui-ci remontoit sa montre.

« Papa, dit-il, j'aurois bien envie de briser cette montre là. »

« Ce seroit une sottise. » « J'en ai furieusement envie. »

« Eh bien, mon enfant si tu en as une si forte envie, je ne veux pas te contrarier, la voilà. » L'enfant prit la montre, » et la lança de toute sa force sur le parquet.

Un autre jour, lord Holland, alors secrétaire d'Etat, venoit d'écrire une longue lettre fort importante. Il alloit mettre du sable dessus. Le petit Charles mit la main sur l'écritoire, et dit:

« Papa, j'ai bonne envie de renverser l'écritoire sur la » lettre. »

« Fais, mon enfant, si cela t'amuse. » Le petit bonhomme ne se le fit pas dire deux fois: et le secrétaire d'Etat, bien content de l'énergie de son fils, recommença tranquillement sa dépêche.

On ne peut guère douter que cette indulgence excessive n'ait préparé les vices qui ont souillé le caractère de cet homme extraordinaire. Accoutumé d'enfance à suivre tous ses caprices, sans trouver, ni en lui-même ni chez les autres, un seul principe propre à régler ses actions, il se plongea dans tous les excès, et se jeta dans tous les écarts, lorsque ses passions et son imagination l'y invitèrent. Les libertés du petit Charles durent souvent embarrasser son père, mais elles ne l'impatientèrent jamais.

Pendant une des crises de son ministère, se trouvant surchargé de dépêches importantes qu'il falloit expédier pour le lendemain, lord Holland, après avoir travaillé tout le jour dans les bureaux, fit porter les dépêches dans son cabinet pour les achever pendant la nuit. Charles, qui avoit alors neuf ans, se mit à examiner les lettres que son père avoit signées, et qui alloient être cachetées. Il en trouva une qui lui déplut, et sans consulter son père, il la jeta au feu. Lord Holland ne l'en gronda point, et refit lui-même une nouvelle copie.

A l'âge de quatorze ans, Charles accompagna son père sur le continent, et séjourna avec lui aux eaux de Spa, où il y avoit beaucoup de monde. On dit que tant qu'ils y furent

ensemble, lord Holland donna à son fils cinq guinées par soirée pour son jeu.

Lord Holland avoit mis son fils à l'école de Westminster. A son retour du Continent, il le plaça au collége d'Eaton. Son instituteur particulier à ce collége, le Dr. Newcome, depuis archevêque d'Armagh, fut aussi tourmenté de la légéreté et de la pétulance de son élève qu'émerveillé de ses talens et de la rapidité de ses progrès. Il eut dans toutes les classes une supériorité décidée sur ses camarades, et toutes les fois qu'il s'agissoit de parler, il étoit choisi pour leur chef. La force de sa constitution étoit égale à la vigueur de son esprit. L'étude et la dissipation l'absorboient tour-à-tour, sans que jamais l'une des deux parût nuire à l'autre. Il étoit ardent et extrême en tout. Il montra toujours de la disposition à défendre le foible. Ses camarades avoient une pleine confiance en lui; et il étoit à-la-fois le Solon et le Démosthènes de cette petite République.

Charles étoit aussi l'espiègle par excellence; et on raconte de lui divers tours qui le prouvent:

Un lundi de Pâques, il rencontra une femme aveugle qui crioit des petits pâtés. « Venez avec moi, la bonne femme, » lui dit-il, je vais du côté de la place de Moorefields: il y » a beaucoup de monde aujourd'hui, et vous aurez une » bonne vente. » « Bien obligé, monsieur, je m'en vais » vous suivre. » Il la mena dans l'église la plus voisine, où l'on commençoit à se rassembler pour le service; et quand elle fut dans la nef, il lui dit: vous y voilà! Alors la marchande se mit à crier de toutes ses forces: « Petits pâtés tout » chauds! petits pâtés tout chauds! » Ce fut un grand scandale. Le bedeau vint l'avertir qu'elle étoit dans une église. Elle lui répondit qu'il en avoit menti; et il n'y eut que le son des orgues qui pût la détromper.

Le jeune Fox montra dès-lors son goût pour les matières et la carrière politique. Il s'en occupoit vivement pendant les vacances. Il s'étudioit à la déclamation et aux discours improvisés.

Il passa d'Eaton à l'Université d'Oxford, où il parut ne faire que jouer et se divertir, et où cependant ses progrès dans les études furent d'une rapidité inconcevable. Il devint excellent littérateur. Il lisoit Aristote dans le texte grec, avec une facilité aussi grande que les professeurs qui ne faisoient pas autre chose. Longin et Homère étoient ses auteurs favoris. Il savoit, en quelque sorte, ce dernier par cœur. Un philologue de profession n'auroit pu connoître plus à fond la phraséologie et la versification de cet immortel poète.

Un ecclésiastique qui avoit la réputation de savoir très-bien le grec, essayoit un jour de prouver qu'un certain vers de l'Iliade avoit été intercalé, et n'avoit pas la caractère de la versification d'Homère. M. Fox, qui se trouvoit présent, cita à l'instant vingt vers d'Homère, d'une mesure toute semblable. Il étoit capable de disserter avec Longin, de philosopher avec Aristote, et de discuter la fabrication des vers avec un pédagogue. La facilité de son esprit, et l'universalité de ses connoissances étoient telles qu'il se trouvoit toujours au niveau du savant ou du littérateur avec lequel il faisoit la conversation.

La vie uniforme d'Oxford contrarioit l'ardeur de ses dispositions. Il obtint bientôt de son père, la permission de faire son tour d'Europe. Il porta dans ce voyage une égale ardeur pour s'instruire et pour s'amuser. Il étudia à la fois la politique des nations, l'histoire et les mœurs des peuples, l'étiquette des cours, et s'occupa de rendre ses connoissances utiles à son pays. Mais le jeu, les femmes et la table, l'entraînoient tour-à-tour. Ses sottises allèrent jusqu'à lasser l'indulgence de lord Holland lui-même. Il le rappela à plusieurs reprises en Angleterre, avant d'être obéi, et quand il vint à payer les dettes de son fils, il s'en trouva une de seize mille liv. sterl. qu'il avoit faite à Naples.

Ceux qui n'ont vu M. Fox que dans les dernières années de sa vie politique ne pourroient pas se représenter qu'il fût, dans le temps dont nous parlons, un petit-maître consommé. Il y a encore à Londres des gens qui se rappellent l'avoir vu déployer ses grâces en habit brodé, en talons rouges, avec le chapeau de soie sous le bras; et un énorme bouquet sur la poitrine. Il se piqua de donner le ton à tous les jeunes gens de la cour.

Il avoit achevé ses études, fait son tour d'Europe, et toutes les folies dont nous venons de parler, avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année. Son père impatient de le retirer de cette carrière de dissipation, réussit à le faire entrer au parlement en 1668: il fut nommé pour un bourg de Sussex. M. Fox n'avoit pas l'âge requis par la loi. L'observation n'en fut pas même faite par le comité des priviléges, ni par l'orateur de la chambre des communes : circonstance singulière, et qui fait soupçonner que des hommes qui comptoient sur son appui pour leur fortune, avoient vendu leur silence.

Son début fut extrêmement brillant. Il parut un orateur accompli, dans un âge où les autres hommes ne donnent encore que des espérances. Il montra une facilité prodigieuse à se saisir des matières à mesure qu'elles lui étoient présentées, à découvrir à l'instant le fort et le foible des argumens, à indiquer le vrai point de vue, et le nœud de

chaque question. Enfin, il parut aussi heureux dans le choix des expressions, dans l'abondance et la force de sa diction, qu'il étoit remarquable par sa dialectique. Lord North, alors chancelier de l'Échiquier, le fit entrer dans le bureau de l'Amirauté.

En 1770, M. Fox fit un voyage à Paris, qui donna lieu à toutes sortes de conjectures : on crut y voir un but politique, et on lui soupçonna quelque mission sécrète. Mais ce voyage n'avoit d'autre objet que l'achat de certaines étoffes françaises, pour l'anniversaire de la naissance du roi. Il y avoit alors une amende de deux cents liv. sterling pour ceux qui portoient des étoffes de fabrique française. M. Fox trouvoit piquant d'échapper à la loi, et il prêta son ministère à plusieurs personnages de la cour, qui avoient envie de faire faire leurs habits à Paris. M. Fox y porta leur mesure. Lorsque le ballot des habits arriva en Angleterre, il fut saisi à la douane. M. Fox insista en vain pour en obtenir la main-levée : on ne laissa passer que les habits qui avoient été portés, et le reste fut brûlé. . . . .

La conduite irrégulière de M. Fox, et son adhésion aux mesures du ministre, lui attirèrent la haine du peuple. Sa voiture fut brisée par la populace, un jour qu'il se rendoit à la chambre des communes. Il passoit sa vie au jeu ; et les huissiers de l'amirauté étoient obligés de courir après lui dans les tripots, pour lui faire signer des ordres, des décrets, ou des dépêches : ce qu'il faisoit en tenant la plume d'une main, et le cornet ou les cartes de l'autre, sans jamais lire ce qu'on lui présentoit. . . . .
. . . .

En 1774, M. Fox se brouilla avec lord North, et perdit sa place. Il n'étoit pas moins fameux parmi les jeunes gens, comme un des meneurs de la mode, qu'il n'étoit célèbre par ses talens politiques. Il faisoit des dépenses excessives ; et malgré les libéralités de son père, il devoit des sommes prodigieuses. Lord Holland, à sa mort, légua à son fils Charles un préciput de vingt mille liv. sterl. et neuf cents liv. sterl. de rente, outre les belles terres de Thanet et de Sheppy, qui rendoient quatre mille liv. sterl. Il dissipa en très-peu de temps tous ces biens ; et comme il avoit perdu sa place dans la trésorerie, il se trouva sans aucune autre ressource que le jeu, qui, jusqu'alors, lui avoit fort mal réussi, et où ses pertes avoient été aussi souvent le résultat de la mauvaise foi que de la mauvaise chance. Avec toute sa sagacité et tous ses talens, il étoit journellement dupe des escrocs, et ne pouvoit pas devenir défiant. Cette mauvaise société ne le corrompit

point : il joua toujours avec honneur et délicatesse (1). Il étoit aussi assidu aux courses de chevaux, qu'aux maisons de jeu. Il avoit confondu ses intérêts avec ceux de lord Foley, pour les paris de New-Market. Ils avoient leurs coureurs à eux; et pendant vingt ans, que leur association a duré, on n'a jamais essayé de mettre en doute leur délicatesse dans les moindres procédés. Ils eurent des années fort heureuses. En 1772, ils gagnèrent seize mille guinées, dont la plus grande partie contre le célèbre coureur *Pincher*, lequel perdit, d'une demi-encolure seulement, le plus fort des paris. En 1790, le fameux *Seagull*, qui appartenoit aux deux associés, gagna aux courses d'Ascott la *Poule d'Oatlands*, à laquelle dix-neuf souscrivans avoient mis chacun cent livres sterling. *L'Escapo*, le *Serpent*, et d'autres bons coureurs du prince de Galles, furent battus, ce jour-là, à la grande mortification de son altesse royale, qui voulut prendre sa revanche, quatre jours après, avec la *Pie*. *Seagull* gagna encore cette course, avec des paris énormes. Les deux associés avoient cette année-là trente-deux chevaux de course à eux.

Lord Foley mourut en 1793. Il étoit entré dans la carrière des paris avec mille huit cent liv. sterl. de rente, et cent mille guinées d'argent. Il en sortit avec des dettes, et une santé épuisée par le travail et les inquiétudes inséparables d'une telle vie.

M. Fox se piquoit d'être à la tête des autres dans les amusemens, comme dans les affaires. Il jouoit admirablement bien tous les jeux de combinaison ; mais les courses de chevaux étoient son amusement favori. Il étoit toujours de sang-froid au jeu ; et il jetoit les dés pour mille guinées, avec la même tranquillité qu'il l'auroit fait pour un schelling. Mais lorsqu'un de ses chevaux favoris couroit, il se donnoit lui-même en spectacle d'une manière plaisante. Il se plaçoit à cheval auprès de l'endroit où ces animaux font d'ordinaire les derniers efforts pour atteindre le but avant leurs concurrens. Il suivoit des yeux son coureur, pendant que celui-ci faisoit le tour de

(1) Le frère aîné de M. Fox se laissoit également duper au jeu par les joueurs de profession. Il entra un soir dans un tripot avec treize mille guinées dans sa poche, et en ressortit sans un schelling. Il étoit habituellement fort endormi ; mais, cette nuit-là, il dormoit en quelque sorte debout, et tout en perdant son argent. Ses camarades s'en divertissoient parfaitement. L'un le tiroit par la manche, en lui disant : « Etienne ! » tu me dois deux mille guinées, entends-tu? » Un autre lui disoit : « Tu ne m'as payé que cinq cents guinées, c'est mille qui me reviennent. » Quand les treize mille guinées furent perdues, Etienne dormit tout à son aise.

la lice, et il restoit lui-même dans une immobilité parfaite, jusqu'à ce que l'animal se rapprochât du poste qu'il occupoit. Alors sa respiration s'accéléroit; et lorsque les chevaux passoient auprès de lui, il s'élançoit à leur suite, en fouettant, donnant de l'éperon et soufflant de toutes ses forces, comme s'il eût voulu infuser son courage et ses propres ressources dans l'animal fatigué. Une fois le pari décidé, il sembloit tout-à-fait indifférent au gain ou à la perte; et il mettoit d'abord la conversation sur la course qui alloit succéder.

. . . .

Nous ne pouvons pas répondre de l'anecdote suivante que l'on raconte de M. Fox. Il étoit du nombre des admirateurs de madame Crewe, femme aussi remarquable par sa bonté que par ses agrémens. Un homme de la société de madame Crewe perdit avec elle au jeu une somme assez forte, sur sa parole. Obligé de s'absenter de Londres le lendemain, il porta la somme à M. Fox, dont il connoissoit les relations avec madame Crewe, et le pria de se charger de lui remettre son argent. M. Fox, comptant sur l'extrême bonté de madame Crewe, et ayant, comme à son ordinaire, besoin de fonds, fit usage de la somme dans une séance de jeu, et la perdit tout entière. Trois mois se passèrent. Madame Crewe rencontroit souvent son débiteur, et étoit fort étonnée qu'il ne lui parlât point d'une dette d'honneur qui devoit être payée dans les vingt-quatre heures. Enfin elle lui insinua délicatement qu'ils avoient un compte à régler ensemble. « Comment donc! s'écria-t-il; » le jour même, je portai mon argent à M. Fox pour vous » le remettre. » « Ah! sans doute...... à présent je me » souviens...... Il m'a payée. Il est incroyable comme on » oublie!..... » Lorsqu'elle en parla à M. Fox, il lui dit en riant : « Vous êtes la seule femme avec laquelle j'eusse » osé prendre cette liberté »; et il la pria de lui donner un peu de temps pour se mettre en règle. . . . . . .

. . . .

Il avoit une vieille dette de jeu à payer à un baronet qu'on appeloit, parmi les joueurs, sir John Jehca. Se trouvant un jour en argent comptant, il demanda un rendez-vous au baronet pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. Pendant que M. Fox comptoit l'argent, sir John demanda une plume et de l'encre. M. Fox voulut savoir pourquoi. « Pour faire le compte de l'intérêt. » « Ah, ah! dit M. Fox » en remettant son argent dans sa poche, je croyois qu'il » s'agissoit d'une dette d'honneur. Mais je vous dirai que » j'ai pour principe de ne payer les Juifs que les derniers:

» ainsi vous aurez la bonté de m'attendre un peu. Je pen-
» serai à vous quand j'aurai à faire à mes amis d'Israël. » .

. . . .

Quoique M. Fox eut dans le caractère beaucoup de candeur, de libéralité et de bienveillance, il étoit impérieux et irritable à l'excès. Dans sa conduite publique, comme dans la vie privée, la décision étoit le trait le plus marquant. Il ne se cachoit point. Il alloit ouvertement à ses fins; et il n'employa jamais l'intrigue pour réussir. Un tel caractère convient peu à un courtisan; et M. Fox ne sut pas mieux se plier à l'étiquette des cours, que soumettre sa candeur aux artifices qu'on y emploie.

Dans l'année 1774, plusieurs événemens fâcheux pour M. Fox se succédèrent coup sur coup. Son père mourut en juillet, sa mère en août, et son frère aîné lord Holland en novembre. Enfin, il perdit l'élection qu'il disputa pour Poole, quoique bientôt après il fût élu pour Malmesbury.

Immédiatement avant de perdre sa place, il avoit fait un discours étudié, dans lequel il avoit développé au parlement le tableau du bonheur et de la gloire de la nation. Lorsqu'il s'enrôla dans l'opposition, il tint un langage tout contraire; et on lui appliqua ces vers de Pope:

« *Ask men's opinions. Scoto now shall tell*
» *How trade increases, and the world goes well.*
» *Strike off his pension, by the setting sun,*
» *And Britain, if not Europe is undone.* » (1)

Depuis 1774 à 1781, les questions que firent naître les mesures des ministres pour réduire les Américains par la force, et pour armer contre l'Angleterre les principales puissances de l'Europe, donnèrent lieu aux débats les plus intéressans qui aient jamais occupé le parlement. MM. Fox, Burke, Barré, Dunning étoient les orateurs de l'opposition. MM. Thurlow, Wedderbune, et lord North déployèrent des talens d'un genre différent, mais peu inférieurs peut-être. Elève de Burke dans les travaux d'un chef de parti, initié par lui dans le dédale des affaires, M. Fox prit un ascendant de plus en plus marqué, soit comme orateur, soit comme homme d'Etat. Ses efforts affoiblirent les moyens des ministres. Ils devinrent timides; ils s'attachèrent à échapper à la censure plutôt qu'à décider les succès. L'oppo-

(1) « Consultez un pensionnaire du gouvernement, il vous dira que » le commerce prospère, et que les affaires vont à merveilles. Si dans le » jour même on lui retire sa pension, l'Angleterre est perdue, et l'Eu- » rope entière est menacée de sa ruine. »

sition fit faire une partie des fautes qu'elle condamnoit; et amena les malheurs qu'elle affectoit de déplorer : Washington ne contribua pas plus peut-être à la liberté de son pays, par ses victoires en Amérique, que l'éloquence de M. Fox et de ses amis dans le parlement d'Angleterre.

C'est sur-tout pendant le cours de ces sept années que les principes politiques et moraux de M. Fox durent prendre une assiète fixe. Il avoit appris de son père que de grands talens font tout pardonner; que sa fortune devoit être le fruit de son industrie dans la carrière politique; que les excès à la mode sont une sorte de recommandation pour celui qui se montre d'ailleurs habile et appliqué. Il avoit appris du parti Rockingham que les grandes familles des Whigh dont les ancêtres avoient placé sur le trône la maison de Hanovre, devoient tenir le roi en tutelle, et ne lui laisser que l'ombre du pouvoir. Junius, Franklin, Dunning, Hume, Smith, Voltaire et Price, lui avoient donné le goût de cette philosophie, qui préfère la perfection idéale aux choses que l'expérience a démontrées convenables. Burke lui apprit à jeter les voiles et les ornemens de l'imagination sur les préceptes de ce bon sens pratique dont il avoit l'instinct comme homme d'Etat. Son habitude du jeu, sa pratique des affaires, la fréquentation des hommes à cabales et à intrigues, lui avoient donné une plus parfaite connoissance du cœur humain, plus d'empire sur ses passions, et plus de confiance en ses propres talens; et s'il n'y avoit pas gagné un sentiment plus délicat sur-tout ce qui tient aux principes moraux, il avoit certainement acquis plus de cette persévérance courageuse, qui naît de la conscience de la force et de la certitude de surmonter tous les obstacles.

. . . .

Bien des gens attribuèrent l'acharnement de M. Fox contre le ministère à sa haine personnelle pour lord North. Ce ministre avoit mis beaucoup d'activité à faire rentrer dans le trésor public les sommes dont lord Holland étoit demeuré reliquataire, et il avoit déjà tiré des exécuteurs testamentaires de celui-ci deux cent mille liv. sterl. à compte de cette créance.

En 1776, M. Fox fit un voyage en France. Le ministère avoit espéré qu'il s'y oublieroit dans les plaisirs; mais il reparut bientôt dans la chambre des communes avec l'avantage que lui donnoient contre le système des ministres les informations positives qu'il avoit recueillies en France; et quand lord North assura la chambre que l'Angleterre n'avoit rien à craindre des dispositions de la France et de l'Espagne,

M. Fox soutint, au contraire, que le cabinet de Versailles n'attendoit qu'une occasion favorable pour déclarer la guerre; et qu'il n'y manqueroit pas, s'il arrivoit de mauvaises nouvelles d'Amérique. L'événement justifia sa conjecture. . . .

Il avoit coutume de dire qu'il ne nourrissoit de haine personnelle contre aucun individu, et que le sentiment de la malveillance lui étoit totalement étranger. Ceux qui étoient témoins de la manière âcre et mordante avec laquelle il s'exprimoit sur lord North, doutent qu'il fût en effet exempt de malveillance contre celui-ci. La dureté avec laquelle il donnoit son opinion sur ses antagonistes, lui attira plus d'une querelle. Dans la session de 1779, M. Adams, gentilhomme écossais, qui jusque-là avoit voté dans le sens de l'opposition, annonça à la Chambre qu'il voteroit pour l'administration dans une mesure proposée. Cette déclaration indigna contre lui ses anciens amis, et donna plus de consistance au parti ministériel. Les orateurs de l'administration accusèrent les chefs du parti opposé d'être eux-mêmes la cause des désastres publics, et de ne s'occuper que de vues personnelles, en affectant le plus pur patriotisme. M. Fox, après s'être défendu de ces imputations, ajouta ce qui suit : « J'ai supporté, dit-il, leur ignorance, leur sottise, leur incapacité, leur corruption, et je leur pardonne encore l'amour du pouvoir. Leur impudence et leur stupidité ne m'inspirent que du mépris. Je comprends qu'ils sont réduits à se jeter dans le précipice, parce que la retraite est devenue impossible. Je m'étudie autant que je le puis à conserver des ménagemens pour leurs personnes, en considération des places qu'ils occupent; mais, quand je vois des hommes de cette espèce, qui ont entraîné la nation dans un abyme de honte et de malheurs, des hommes qui ne méritent que la hache, ou la corde, et qui viennent nous parler des services qu'ils ont rendus, nous soutenir froidement que toutes les calamités sous lesquelles nous gémissons n'existent point, ou qu'elles sont l'ouvrage de ceux qui s'en plaignent, je défie que la patience humaine puisse tenir contre un pareil assemblage de folie, de méchanceté, d'ignorance, d'orgueil et d'audace. »

M. Adams fut vivement piqué des expressions de M. Fox; et le lendemain, celui-ci reçut le billet suivant :

« M. Adams présente ses complimens à M. Fox. Il prend la liberté de lui représenter qu'après avoir mûrement réfléchi sur ce qui s'est passé hier au soir, il croit devoir à sa propre réputation de faire insérer dans les papiers publics l'avis ci-après :

» Nous sommes autorisés à assurer le public que, dans une » conversation entre MM. Fox et Adams, à l'occasion des » débats de jeudi dernier, dans la chambre des communes, » M. Fox a déclaré qu'il n'avoit point eu l'intention de rien » dire de désobligeant contre M. Adams.

» Le major Humbertson me fait l'honneur d'être porteur » de ce billet, et me rendra votre réponse. »

M. Fox répondit ce qui suit :

« Monsieur, je suis fâché de ne trouver aucune convenance » à mettre dans les papiers une explication sur un discours » qui n'en a pas besoin. Vous avez entendu ce discours. Vous » devez savoir qu'il ne contenoit aucune réflexion qui fût di- » rigée contre vous, à moins que vous ne sentiez l'avoir » méritée. Mon discours a été mal rendu dans les papiers, et » je désavoue ce qui n'est pas vrai : je n'ai rien à dire de plus. » La conversation qui s'est passée chez Broock n'a rien de » secret, non plus que cette lettre ; et vous pouvez parler » de l'une et de l'antre. »

Je suis, etc.

Le résultat de cette correspondance fut un duel, qui eut lieu le 28 novembre. Le major Humbertson accompagna M. Adams, et le colonel Fitzpatrick fut le second de M. Fox. Voici le rapport que les deux témoins firent sur cette affaire :

« Ils se réunirent à huit heures du matin, comme ils en » étoient convenus. Lorsque le terrain eut été mesuré à la » distance de quatorze pieds, M. Adams pria M. Fox de » tirer ; à quoi celui-ci répondit : « Tirez vous-mêmes : je » n'ai pas de querelle avec vous. » M. Adams tira alors, et » blessa M. Fox, ce dont nous croyons que ledit M. Adams » ne s'aperçut pas, car nous n'en fûmes pas certains nous- » mêmes. M. Fox tira ensuite sans effet. Nous intervînmes ; » et nous demandâmes à M. Adams s'il étoit satisfait. Il répon- » dit : « M. Fox consent-il à déclarer qu'il n'a pas eu l'inten- » tion d'attaquer ma réputation ? » Sur quoi M. Fox répartit, » que ce n'étoit pas là le lieu propre à se justifier, et il pria » M. Adams de continuer. M. Adams tira son second coup » de pistolet sans effet. M. Fox tira son second coup en » l'air, et dit que comme l'affaire étoit terminée, il n'avoit » aucune répugnance à déclarer qu'il n'avoit pas plus eu » l'intention d'offenser M. Adams que les deux gentils- » hommes présens. M. Adams lui répondit qu'il s'étoit » conduit en homme d'honneur. M. Fox dit alors qu'il » se croyoit blessé. Il ouvrit sa veste, et nous vîmes qu'il » avoit reçu une blessure légère. Les partis se séparèrent, et

la

» la blessure de M. Fox ayant été examinée, ne parut pas
» dangereuse. »

RICHARD FITZPATRICK.
T. MACKENSIE HUMBERSTON.

Cette affaire augmenta la popularité de M. Fox. On lui sut gré du courage et de la générosité qu'il avoit montrés, et il eut, à cette occasion, la visite d'un très-grand nombre de personnages marquans.....

Gibbon, le célèbre historien, étoit membre du parlement, qui fut dissous en 1780. On eut connoissance de l'opinion de M. Fox sur son compte, par un singulier hasard. Dans la vente d'une bibliothèque, on trouva sur le premier volume de l'histoire de Gibbon, une note de la main de M. Fox, en ces termes : « Lorsque l'Espagne déclara la guerre, en 1779, » l'auteur de ce livre affirma publiquement chez Brook, » qu'il n'y avoit point de salut pour l'Angleterre, à moins » qu'on ne fît couper six têtes dans le conseil d'Etat, et quon » ne les étalât sur une table en plein parlement, pour » l'exemple. Moins de quinze jours après, cet auteur accepta » une place dans le conseil d'Etat. »

Après cette note, on lisoit les vers suivans, également de la main de M. Fox :

« *King George in a fright*
» *Lest Gibbon should write*
» *The story of Britain's disgrace,*
» *Thought no means more sure*
» *His pen to secure*
» *Than to give the historian a place.*

» *But his caution is vain.*
» *'Tis the curse of his reign*
» *That his projects should never succeed.*
» *Though he write not a line,*
» *Yet a cause of decline*
» *In the author's example we read.*

» *His book well describes*
» *How corruption and bribes*
» *Overthrew the great empire of Rome ;*
» *And his writings declare*
» *A degen'racy there*
» *Which his conduct exhibits at home* (1). »

---

(1) « Le roi George ayant pris la peur que Gibbon n'écrivît l'histoire » de la décadence de l'Angleterre, a jugé convenable de s'assurer de sa » plume, en donnant à l'historien une place.
» Mais la précaution a été vaine. Aucun projet ne réussit sous ce

M. Fox fut élu pour Westminster en 1780. On ne l'appeloit plus que *l'homme du peuple*. Le bruit s'étant répandu qu'il avoit été tué en duel par lord Lincoln, un de ses rivaux pour l'élection, il se rassembla près de chez lui une foule prodigieuse. Un plaisant qui passoit, cria à la foule : « Soyez tranquilles, messieurs, et retirez-vous chacun » chez vous. Si M. Fox avoit été tué, vous comprenez bien » qu'on auroit tiré le canon de la Tour. » Les badauds trouvèrent qu'il avoit raison, et la foule se dissipa.

En février 1781, M. Burke proposa, pour la seconde fois, son plan général d'économie. M. Fox le seconda ; et ils furent appuyés par un homme qui devoit jouer bientôt le rôle le plus brillant : ce fut dans cette occasion que William Pitt, alors âgé de vingt-deux ans, fit son premier discours, et donna les plus grandes espérances sur ses talens. Ce fut dans cette session que M. Fox proposa que la Chambre se formât en comité, pour prendre en considération la guerre d'Amérique ; mais tous ses moyens, réunis à ceux de MM. Burke, Pitt, Shéridan et Dunning, ne purent faire passer cette motion. L'année suivante, M. Fox renouvela ses attaques contre le ministère : l'opposition commença à devenir très-redoutable ; et, bientôt après, la majorité en faveur du ministre fut si foible, que le roi se vit obligé de changer l'administration.

Le marquis de Rockingham en fut le chef apparent, et M. Fox, comme secrétaire d'Etat, l'agent le plus influant. Les ouvertures de paix à la Hollande et à l'Amérique furent le premier acte de son ministère. Il fit adopter au parlement plusieurs bills de réforme et d'économie, que l'opinion publique sollicitoit.

Le marquis de Rockingham mourut le 1er juillet. M. Fox ne doutoit pas que sa place ne lui fût destinée; mais quelques jours s'étant passé sans que le Roi lui fit rien dire, il rassembla un comité de ses amis les plus puissans ; et il les prévint que, s'ils ne faisoient pas les plus grands efforts pour parer le coup, Lord Shelburne seroit nommé premier Ministre. Il fut convenu que le duc de Portland seroit un bon mannequin de premier ministre, et M. Fox fut chargé d'engager le Roi à le nommer ; mais, lorsqu'il arriva au cabinet de

---

» règne malheureux. Sans que l'auteur ait écrit un seul mot, nous trou-
» vons dans son exemple une cause de décadence.

» Son livre nous dit comment la corruption amena le déclin et la
» chute de l'Empire Romain. Ses écrits nous dépeignent la dégénération
» des hommes, et sa conduite nous la démontre. »

Sa Majesté, il rencontra lord Shelburne, qui en sortoit, avec la nomination de premier lord de la trésorerie. M. Fox extrêmement déçu, demanda au roi, si Sa Majesté voudroit bien lui permettre de nommer le nouveau secrétaire d'Etat. » Cela est déjà fait, répondit le roi. » « Alors, je pense que » Votre Majesté pourra se passer de mes services. » « Assuré- » ment, monsieur, si vous les trouvez le moins du monde « pénibles. » M. Fox fit une profonde révérence, et se retira. Le lendemain, il eut une audience, pour remettre les sceaux. M. Pitt, qui avoit refusé une place dans le ministère précédent fut nommé Chancelier de l'Echiquier; et lord Temple succéda à M. Fox, comme secrétaire d'Etat, pour le département du Nord. . . . .

Peu de temps après sa retraite du ministère, M. Fox devint fort amoureux de Mad. Robinson, qui étoit connue sous le nom de Perdita. Elle logeoit en Berkeley-square, et son appartement donnoit sur le superbe hôtel du comte de Shelburne. M. Fox passoit sa vie chez elle : ses amis ne le voyoient plus. Un de ceux-ci l'ayant rencontré par hasard, lui demanda pourquoi il ne paroissoit plus chez Brooke. « Ne savez-vous » pas, répondit M. Fox, que j'ai pris envers le public, l'enga- » gement de surveiller les démarches de lord Shelburne? » C'est pour cela que j'habite à Berkeley-square. » Il ne chercha point à faire un mystère de cette intrigue : et il se promenoit souvent avec Mistriss Robinson, dans la voiture de celle-ci. Georges Selwyn remarqua un jour, à cette occasion, que c'étoit sans doute en sa qualité d'homme public qu'il avoit pris une femme publique. Mad. Robinson, pressée par ses créanciers, fut obligée de quitter l'Angleterre. Immédiatement après son départ, M. Fox s'attacha à Mad. Armstead, femme de la même classe, mais dont la vie a offert une circonstance remarquable. Elle faisoit une dépense prodigieuse, avoit deux équipages, un nombreux domestique. Elle recevoit à sa table tous les jeunes élégans de la Cour et de la ville; et cependant, elle n'a jamais ruiné personne.

A la rentrée du Parlement, en 1782, M. Fox se trouvoit trop foible pour agir seul contre un ministère, qui acquéroit tous les jours plus de consistance. Il prit alors le parti de se lier avec l'homme auquel il avoit fait pendant 8 ans, une guerre à outrance. Lord North, qu'il avoit appelé l'humble ministre de la couronne, l'appui de la corruption, le patron des entrepreneurs, le père des agioteurs, le pilote endormi de l'Etat, l'homme dont le sang devoit expier les calamités qu'il avoit attirées sur l'Angleterre; ce même Lord North fut recherché par M. Fox; et ils signèrent ensemble un traité d'alliance.

On a prétendu que le noble lord s'étoit trouvé comme forcé à accepter les offres de M. Fox, parce que celui-ci avoit gagné à son fils des sommes énormes, qui étoient encore dues.

Lorsque les préléminaires de la paix avec la France et l'Espagne furent communiqués aux parlement, ils excitèrent les plus vives réclamations de lord North, de M. Fox, et de leurs amis. Les efforts de cette opposition furent tels, qu'elle obtint la majorité, et arriva comme de force au ministère, sans avoir la confiance du Roi, ni de la nation. Dans cette nouvelle administration, M. Fox et lord North furent les principaux secrétaires d'Etat, lord John Cavendish fut chancelier de l'échiquier, et le duc de Portland, chef de la trésorerie.

M. Fox n'oublia pas dans cette occasion un précepte que son père lui avoit donné dans une de ses lettres. « Aspire, lui » disoit-il, aux premières places, mais non pas à être le » favori du prince : car ce poste s'obtient avec peine, se con» serve avec anxiété, et sa perte jette dans le désespoir. »

Lorsque M. Fox parvint au ministère, il vendit tous ses chevaux, et il raya son nom dans les divers clubs dont il étoit membre; mais en octobre 1783, il avoit déjà racheté des chevaux, et il parioit aux courses de Newmarket. Un messager du Roi fut obligé de venir chercher le ministre parmi les joueurs de la course, pour lui remettre des dépêches dont le sort de l'Angleterre pouvoit dépendre. On observa que le messager d'Etat éprouvoit une sorte de honte de paroître dans ce lieu, et qu'il cacha avec soin les marques distinctives de son office.

M. Fox eut beaucoup de peine à se soutenir pendant cette session. Il en employa la dernière partie à procurer un apanage au Prince de Galles, ce qui établit entr'eux une relation d'amitié, qui a duré jusqu'à la mort de M. Fox. On ne sauroit douter que la société de M. Fox et de ses amis n'ait contribué à confirmer certains penchans peu convenables dans l'héritier du trône. Les goûts et les habitudes du Prince de Galles ont donné lieu, cependant, à des traits fort honorables pour lui. Au mois d'avril 1784, Son Altesse Royale et trois de ses compagnons de plaisir, furent pris par la garde, au milieu de la nuit, après s'être bien défendus. Ils furent conduits au corps-de-garde de Mountstreet, et ils envoyèrent chercher un homme de leur connoissance, pour leur servir de caution. Celui-ci, lorsqu'il vit le Prince, fit un cri de surprise. Le constable, et les gens du guet, lorsqu'ils apprirent le rang de leur prisonnier, se hâtèrent de lui faire des excuses, et le supplièrent de n'être point offensé de ce qu'ils avoit fait. — « Offensé, mes amis; j'en suis très-loin. Graces

» à Dieu, la loi l'emporte sur le rang, dans notre pays; et » lorsque les grands oublient ce qu'il se doivent, ils n'ont » droit à aucune distinction. Il me semble qu'un Anglais » doit être fier de voir le Prince de Galles obligé de recourir » à la caution d'un tailleur. »

Dans la session du Parlement, qui s'ouvrit en novembre 1783, M. Fox présenta son célèbre bill sur le gouvernement de l'Inde. Il établit que la compagnie des Indes étoit insolvable, et qu'elle s'étoit rendue coupable d'une oppression révoltante dans ses possessions. Pour obvier aux maux qui devoient résulter d'un tel état de choses, M. Fox proposa d'enlever à la Compagnie, le gouvernement de ses affaires territoriales et commerciales, pour en revêtir une commission de huit membres, nommés pour la première fois, par le parlement, et ensuite par le roi. Les amis particuliers de M. Fox étoient désignés pour commissaires. M. Pitt attaqua le projet avec beaucoup de force. Il soutint que la violation des droits de la charte de la compagnie préparoit l'anéantissement de toutes les autres chartes. Il observa que ce projet tendoit à établir une influence indépendante de la législature; et, par conséquent, dangereuse pour la constitution. Il ajouta que cette commission se trouveroit sous la direction immédiate du créateur de ce projet, lequel paroissoit avoir conçu le desir de s'assurer une dictature perpétuelle. M. Dundas soutint que les affaires de la Compagnie n'étoient point dans l'état où M. Fox les avoit représentées. Les directeurs demandèrent que l'on suspendît la discussion d'un bill, qui les menaçoit de la confiscation de leurs propriétés, jusqu'à ce qu'on leur eût démontré leurs crimes, puisqu'un jugement étoit indispensable avant de les dépouiller, comme le proposoit le projet. Le public paroissoit frappé des argumens qu'on opposoit aux projets du ministre; et cependant le projet passa dans la chambre des Communes à une grande majorité. Mais il fut rejeté dans la chambre des Pairs. Le roi lui-même se montra alarmé des suites que devoit avoir un pareil bill, s'il eût été converti en loi; et quoique les ministres eussent la majorité dans la Chambre basse, il les renvoya, pour donner leurs places à M. Pitt et à ses amis.

M. Fox reprit son rôle de chef de l'opposition, et il voulut y joindre celui de démagogue. Il rassembla plusieurs fois à Westminster-hall, ce qu'il appeloit *ses constituans*, et il s'efforça de les animer contre la nouvelle administration.

Dans une de ces assemblées, M. Fox éprouva l'effet d'une méchanceté d'un genre odieux. On introduisit sous la place qu'il occupoit ordinairement, un sac dont il sortit une

poussière qui faillit l'étouffer. On s'assura, en examinant ce sac, qu'il contenoit deux poisons très-subtils, l'*Euphorbium*, et le *Capsicum*. On proposa inutilement, deux cents livres sterl. de récompense, à celui qui découvriroit l'auteur de cette action infâme.

Quelques jours après, il parut une caricature qui représentoit M. Fox éternuant. Cet éternuement produisoit un nuage composé des élémens suivans : « Coalition empoi» sonnée, Bill de l'Inde, Violation des Chartes, Ambition » de Cromwell, Talens de Catilina, Loyauté de Damiens, » Politique de Machiavel. » Au-dessous du portrait on lisoit en vers, ce qui suit :

« Considérant que certains scélérats, coupables de haute » trahison, m'ont fait éternuer quand je voulois raisonner ; » considérant que le contenu du sac auroit empoisonné la » nation, et que le coup qui a été manqué une fois, peut » être tenté une autrefois avec plus de succès, je conjure » mes constituans de prendre garde à eux, et d'avoir soin » de moi. »

Lorsque M. Fox se rendoit aux assemblées de Westminster, le colonel Hanyer lui servoit de cocher et le colonel North étoit en laquais derrière sa voiture. Ce dernier avoit une place de contrôleur dans la maison de la reine : quand elle apprit ce qui se passoit, elle le congédia, en disant qu'elle ne vouloit pas débaucher les domestiques des autres.

. . . .

Cependant l'opposition avoit la majorité dans la chambre des communes, tandis que le vœu de la nation appuyoit évidemment le ministère. Les motions se renouveloient fréquemment dans la chambre basse, pour que les ministres fussent renvoyés, parce qu'il étoit inouï que l'administration eût cheminé avec la minorité dans la chambre des communes. Le roi, voyant cette persévérance de l'opposition, et voulant connoître le véritable vœu du peuple, prit le parti de dissoudre le parlement.

Jamais les efforts de la cabale ne s'étoient développés avec une activité comparable à celle dont cette élection offrit le spectacle. Les femmes sur-tout s'y distinguèrent. La duchesse de Devonshire, alors dans la fleur de sa beauté, se donna une peine inconcevable ; et elle alla, comme on le sait, jusqu'à se laisser embrasser par un boucher, pour gagner des suffrages à M. Fox.

Le roi, ayant appris que le prince de Galles, lui-même se mêloit des cabales de l'élection, lui envoya un de ses chambellans, pour lui représenter l'inconvenance qu'il y avoit à ce

que l'héritier du trône, prît une part active aux élections. « Ayez la bonté, répondit le prince, de présenter mon respect à Sa Majesté, et de lui dire qu'il est bien plus étrange » de voir Sa Majesté elle-même s'occuper activement des » élections : c'est elle qui m'en a donné l'exemple. »

On a raconté dans le temps diverses anecdotes qui démontrent l'excessive chaleur que l'on mit de part et d'autre dans cette élection. Il y eut des émeutes et des combats des deux partis, dans les rues de Londres. Les deux antagonistes de M. Fox, lord Hood et le chevalier Cecil Wrai, balancèrent long-temps l'élection, et M. Fox l'emporta sur ce dernier de très-peu de voix. On cite un trait d'un médecin attaché au parti ministériel, qui démontre que de part et d'autre on ne négligeoit aucun moyen pour réussir. Ce médecin avoit un malade, honnête charpentier, dont la femme étoit admiratrice passionnée de M. Fox. Elle témoigna plusieurs fois au médecin ses regrets de ce que son mari étoit trop malade pour aller voter en faveur de *l'homme du peuple*. A la veille du déchiffrement des suffrages, le médecin trouva son patient tout habillé et prêt à sortir. « Qu'est-ce que cela signifie, » s'écria-t-il ? vous vous levez sans ma permission ! » « Monsieur, dit le malade d'une voix foible, j'ai profité de ce » que ma femme étoit sortie pour me faire habiller par ma » garde. J'ai envie d'aller donner ma voix pour l'élection. » « Mon ami, je ne peux pas vous permettre cela : c'est impossible ! je ne peux pas. » « Monsieur, j'irai en voiture. » « Impossible ! vous vous tueriez. Remettez-vous au lit, car » vous allez prendre froid. » « Il me fâche bien de ne pas » donner ma voix à ce brave chevalier Wray. » « Qu'est-ce » que vous dites-là? Voyons votre pouls.... Un moment ! ne » lui ôtez pas ses bas que je n'aie bien réfléchi..... A-t-il pris » ses pillules hier au soir ? » « Oui, monsieur, mais elles » l'ont beaucoup tourmenté. » « Cela ne prouve rien ; c'est » l'effet qu'elles doivent faire.... Ce pouls n'est pas mauvais. » Comment a-t-il dormi? » « Il a un peu sommeillé vers le » matin. » « C'est bon. S'il a de l'inquiétude sur cette élec» tion, il faut lui faire sa fantaisie. Quelquefois ces choses» là font du bien. Le temps est assez beau, et voici ce que » nous allons faire : je le mettrai dans ma voiture. » Le pauvre homme alla, en effet, donner son suffrage, et mourut deux heures après avoir quitté son ami le médecin.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

— La classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut a élu M. de Montgolfier, pour remplir la place vacante dans la section de physique, par la mort de M. Brisson.

— La première représentation de *Joseph*, drame en trois actes et en musique, a obtenu, mercredi dernier, le plus brillant succès sur le Théâtre de l'Opéra-Comique. L'auteur et le compositeur, M. Duval et M. Méhul, ont été demandés. Il y a du mérite dans le travail du premier; mais c'est le musicien sur-tout qui a mérité le triomphe. La beauté de la musique promet à cet ouvrage de nombreuses représentations.

— On a mis en vente cette semaine, chez le Normant, une traduction de *Joseph Andrews*, roman de Fielding. Quatre vol. in-12. Prix : 8 fr., et 10 fr. par la poste.

PARIS, *vendredi 20 février*.

Un courrier, expédié le 6 de Varsovie, par le prince de Bénévent à S. M. l'Impératrice et Reine, est arrivé le 18 au soir, apportant à S. M. les détails suivans, écrits le 4 sur le champ de bataille de Liebstadt, par le prince de Neuchâtel, ministre de la guerre.

« Nous avons joint l'ennemi à Allenstein, où il a été atta-
» qué par l'EMPEREUR, tandis que par une autre colonne il le
» faisoit tourner à Gustadt. Il a été culbuté sur toute la ligne
» qu'occupoit son avant-garde. Nous avons beaucoup de pri-
» sonniers, quelques pièces de canon; l'ennemi coupé est en
» pleine retraite, qu'il fait dans le plus grand désordre, toute
» l'armée est à ses trousses. L'EMPEREUR commande son avant-
» garde, et ne s'est jamais mieux porté.
» Le grand-duc de Berg se porte bien. »

SÉNAT CONSERVATEUR.

Le 17 à midi, en exécution des ordres de S. M. l'EMPEREUR ET ROI, S. A. S. Mgr. le prince archichancelier de l'Empire s'est rendu au sénat, où, après avoir été reçu avec le cérémonial d'usage, il a pris séance et a dit :

MESSIEURS,

« Je vous apporte, au nom de S. M. l'EMPEREUR et ROI, deux traités conclus avec le roi de Saxe et avec les princes de sa maison; et un rapport du ministre des relations extérieures, dont S. M. a voulu qu'il vous fût donné communication.

» La lettre adressée par S. M. au sénat, et dont vous allez entendre la lecture, vous expliquera les motifs de ces transactions diplomatiques. Elle vous fera connoître aussi la nécessité des

déterminations prises par S. M., d'après la situation de l'Empire ottoman, dont l'indépendance est menacée par un voisin ambitieux, et dont la conservation est essentiellement liée à la sûreté de l'Europe. Si les considérations importantes exposées dans le rapport du ministre, paroissent devoir différer de quelque temps le rétablissement de la paix, c'est que cette même paix ne peut être digne du peuple français et des grandes vues de S. M., qu'autant qu'elle sera glorieuse pour l'Empire; qu'autant qu'elle lui assurera une prospérité durable, en donnant aux autres puissances une garantie contre l'ambition de la Russie, dont les progrès toujours croissans doivent exciter la plus sérieuse attention.

» Les succès récens des armes de S. M., ceux qui les attendent encore, n'apporteront ni obstacle, ni délai à la consommation de cet œuvre desirable. J'ai déjà eu, Messieurs, l'occasion de vous le dire, et je me plais à le répéter, l'Empereur veut la paix, il l'offre, il la recherche. Toutefois, il ne la veut qu'à des conditions dont il ne se départira point, attendu qu'elles lui sont prescrites par le sentiment de sa gloire, par les conseils de sa prévoyance et par sa juste sollicitude pour le bien de son Empire. La confiance qu'inspire un génie supérieur à tous les obstacles, n'exclut point le sentiment pénible causé par l'absence de S. M. Mais lorsque nous ressentons le plus vivement cette privation, il est doux pour les habitans de la ville de Paris, d'avoir reçu une nouvelle marque de l'affection de notre souverain, par le retour dans cette grande cité, de sa compagne chérie. La présence de notre auguste Impératrice sera dans tous les temps, pour les Français, un présage de bonheur et une source de consolation.. »

S. A. S. a ensuite déposé sur le bureau les pièces qu'il devoit communiquer, et dont lecture a été faite dans l'ordre suivant :

De notre camp impérial de Varsovie, le 29 janvier 1807.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Le sénat se réunira le 17 du mois de février prochain, dans le lieu ordinaire de ses assemblées, sous la présidence de notre cousin l'archichancelier de l'Empire. *Signé* Napoléon.

Sénateurs,

» Nous avons ordonné à notre ministre des relations extérieures de vous communiquer les traités que nous avons faits avec le roi de Saxe et avec les différens princes souverains de cette maison.

» La nation saxonne avoit perdu son indépendance le 14 octobre 1756; elle l'a recouvrée le 14 octobre 1806. Après cinquante années, la Saxe garantie par le traité de Posen, a cessé d'être province prussienne.

» Le duc de Saxe-Weimar, sans déclaration préalable, a » embrassé la cause de nos ennemis. Son sort devoit servir de » règle aux petits princes qui, sans être liés par des lois fon- » damentales, se mêlent des querelles des grandes nations; » mais nous avons cédé au desir de voir notre réconciliation » avec la maison de Saxe entière et sans mélange.

» Le prince de Saxe-Cobourg est mort. Son fils se trouvant » dans le camp de nos ennemis, nous avons fait mettre le » séquestre sur sa principauté.

» Nous avons aussi ordonné que le rapport de notre ministre » des relations extérieures, sur les dangers de la Porte otto- » mane, fût mis sous vos yeux. Témoin, dès les premiers » temps de notre jeunesse, de tous les maux que produit la » guerre, notre bonheur, notre gloire, notre ambition, nous » les avons placés dans les conquêtes et les travaux de la paix. » Mais la force des circonstances dans lesquelles nous nous » trouvons, mérite notre principale sollicitude. Il a fallu » quinze ans de victoires pour donner à la France des équi- » valens de ce partage de la Pologne, qu'une seule campagne, » faite en 1778, auroit empêché.

» Eh! qui pourroit calculer la durée des guerres, le » nombre de campagnes qu'il faudroit faire un jour pour » réparer les malheurs qui résulteroient de la perte de l'Em- » pire de Constantinople, si l'amour d'un lâche repos et des » délices de la grande ville l'emportoit sur les conseils d'une » sage prévoyance? Nous laisserions à nos neveux un long » héritage de guerres et de malheurs. La tiare grecque, rele- » vée et triomphante depuis la Baltique jusqu'à la Méditerra- » née, on verroit de nos jours nos provinces attaquées par » une nuée de fanatiques et de barbares : et si dans cette lutte » trop tardive l'Europe civilisée venoit à périr, notre cou- » pable indifférence exciteroit justement les plaintes de la » postérité, et seroit un titre d'opprobre dans l'histoire.

» L'empereur de Perse, tourmenté dans l'intérieur de ses » Etats, comme le fut pendant plus de 60 ans la Pologne, » comme l'est depuis 20 ans la Turquie, par la politique du » cabinet de Pétersbourg, est animé des mêmes sentimens que » la Porte, a pris les mêmes résolutions, et marche en per- » sonne sur le Caucase pour défendre ses frontières.

» Mais déjà l'ambition de nos ennemis a été confondue, » leur armée a été défaite à Pultusk et à Golymin, et leurs » bataillons épouvantés fuient au loin à l'aspect de nos aigles.

» Dans de pareilles positions, la paix, pour être sûre pour » nous, doit garantir l'indépendance entière de ces deux » grands empires. Et si par l'injustice et l'ambition démesurée » de nos ennemis, la guerre doit se continuer encore, nos » peuples se montreront constamment dignes par leur éner-

» gie, par leur amour pour notre personne, des hautes destinées qui couronneront tous nos travaux; et alors seulement une paix stable et longue fera succéder pour nos peuples, à ces jours de gloire, des jours heureux et paisibles.

» Donné en notre camp impérial de Varsovie, le 29 janvier 1807. » *Signé* NAPOLÉON.

(*Suit la teneur des deux traités conclus à Posen, l'un avec S. M. le roi de Saxe, et l'autre avec les différentes branches de la maison de Saxe. Nous les avons déjà fait connoître.*)

Rapport du ministre des relations extérieures.

SIRE,

La Russie cesse de dissimuler. Elle a jeté le masque dont elle avoit jusqu'à présent essayé de se couvrir. Ses troupes sont entrées en Moldavie (le 23 novembre) et en Valachie (dans les premiers jours de décembre). Elles ont assiégé les forteresses de Choczim et de Bender (du 23 au 28 novembre). Les garnisons peu nombreuses, attaquées à l'improviste, et lorsqu'elles se confioient en la foi des traités, ont dû céder à la supériorité du nombre, et les deux forteresses ont été occupées par les Russes.

Tout ce qui est sacré parmi les hommes a été foulé aux pieds. Le sang humain couloit, pendant que l'envoyé de Russie, dont la présence seule devoit être la preuve et le garant de la continuation de l'état de paix, étoit encore à Constantinople, et ne cessoit d'y donner des assurances de l'amitié de son souverain pour Sa Hautesse. La Porte n'a su qu'elle étoit attaquée, elle n'a appris que ses provinces étoient envahies, que par le manifeste du général Michelson, que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. M.; et, ce qui est aussi révoltant que bizarre, au moment où la Porte recevoit ce manifeste, l'envoyé de Russie, protestant qu'il n'avoit reçu aucune instruction de sa cour, et qu'il ne croyoit pas à la guerre, paroissoit désavouer les proclamations des généraux, et révoquer en doute l'entrée des armées russes sur le territoire ottoman.

A quel sort l'Europe seroit-elle réservée, si ses destins pouvoient dépendre des caprices d'un cabinet qui change sans cesse, que différentes factions divisent, et qui, ne suivant que ses passions, semble ou ignorer ou méconnoître les sentimens, les procédés, les devoirs qui entretiennent la civilisation parmi les hommes?

La Porte-Ottomane avoit depuis long-temps la certitude qu'elle étoit trahie par le prince Ipsilanti, hospodar de Valachie. Le prince Moruzzi, hospodar de Moldavie, ne lui

inspiroit plus une entière confiance. Usant de son droit incontestable de souveraineté, elle les déposa l'un et l'autre, et les remplaça par les princes Suzzo et Callimachi. Cette mesure déplut à la Russie. Son envoyé déclara (le 29 septembre) qu'il quitteroit Constantinople, si les hospodars destitués n'étoient pas rétablis. A cette époque, une inconcevable guerre paroissoit sur le point d'éclater entre la France et la Prusse. Etonnée de voir en mésintelligence les deux puissances les plus intéressées à sa conservation, la Porte sentit quel avantage leur désunion donneroit à son ennemi naturel. Un amiral anglais parut (le 12 octobre) avec une escadre, et signifia que l'Angleterre feroit cause commune avec les Russes, si les anciens hospodars n'étoient pas rétablis. La Porte céda à la nécessité, et conjura l'orage dont elle étoit menacée, en remettant en place (le 15 octobre) les hospodars qu'elle venoit de déclarer traîtres, et en déposant les hommes de son choix. La Russie devoit être satisfaite : l'Angleterre le fut au-delà de ses espérances. La Porte avoit cru et dû croire que, pour prix de sa condescendance, elle conserveroit la paix qu'elle avoit si chèrement, si douloureusement achetée. Mais la nouvelle de la guerre déclarée par la Prusse, et des premières hostilités commises, ne tarda point à arriver à Saint-Pétersbourg (vers le 25 ou 26 octobre.) La cour de Russie s'applaudit intérieurement d'une guerre qui mettoit aux prises deux alliés contre lesquels elle nourrissoit en secret un égal ressentiment, deux puissances qui devoient être constamment d'accord pour s'opposer à ses projets contre l'Empire ottoman. Dès-lors elle ne garda plus aucune mesure. Elle expédia au général Michelson l'ordre d'entrer en Moldavie, et dévora en espérance une proie qu'elle convoitoit depuis tant d'années, et que l'union de la France et de la Prusse l'avoit jusque-là forcée de respecter. Heureusement pour la Turquie, la guerre de la Prusse n'a duré qu'un moment; et l'armée française arrivant sur la Vistule, lorsque les troupes russes se concentroient sur le Dniester, les a forcées de rétrograder et d'accourir pour défendre leurs frontières menacées. La Porte-Ottomane a senti son espoir renaître; elle a sondé dans toute sa profondeur l'abyme que sa condescendance avoit creusé sous ses pas; elle a reconnu qu'un miracle l'avoit sauvée, et toute la Turquie a couru aux armes, pour être désormais l'inséparable alliée de la France, sans le secours de laquelle elle étoit en danger de périr. . . . .

Le 29 décembre, l'ambassadeur russe a quitté Constantinople avec toutes les personnes attachées à sa légation, avec tous les négocians russes, et même avec les négocians grecs qui étoient à Constantinople sous la protection de la Russie. Tous ont été respectés, tous ont pu se retirer librement,

tandis que les Russes emmenoient prisonnier en Russie le consul de V. M. à Yassi, quoiqu'ils lui eussent donné des passeports pour se retirer par l'Autriche.

Le 30, la déclaration de guerre de la Porte a été proclamée à Constantinople. Les marques du commandement suprême, l'épée et la pelisse ont été envoyées au grand-visir. Le cri de guerre a retenti de toutes les mosquées. Tous les Ottomans se sont montrés unanimement convaincus que la voie des armes est la seule qui leur reste pour préserver leur empire de l'ambition de ses ennemis.

Peu de nations ont mis dans la poursuite de leurs desseins autant d'artifice et de constance que la Russie. La ruse et la violence qu'elle a tour-à-tour employées pendant 60 ans contre la Pologne, sont encore les armes dont elle se sert contre l'Empire ottoman. Abusant de l'influence que depuis les dernières guerres elle avoit acquise sur la Moldavie et la Valachie, elle a, du sein de ces provinces, soufflé partout l'esprit de sédition et de révolte. Elle a encouragé les Serviens rebelles à la Porte. Elle leur a fait passer des armes; elle leur a envoyé des officiers pour les diriger. Profitant du naturel sauvage des Monténégrins et de leur penchant à la rapine, elle les a soulevés et armés. Elle a pareillement, et pour ses futurs desseins, armé secrètement la Morée, après l'avoir effrayée de dangers imaginaires dont elle avoit adroitement semé le bruit. Elle a enfin, sous les prétextes les plus frivoles, continué d'occuper Corfou et les autres îles de la mer Ionienne, dont elle avoit elle-même reconnu l'indépendance. L'exécution de ses projets étant ainsi préparée par tous les moyens que l'artifice et l'intrigue pouvoient lui fournir, elle a saisi habilement l'occasion que lui offroit la guerre de la France et de la Prusse, et marché ouvertement à son but avec cette violence qui ne connoît aucun droit ou n'en respecte aucun.

Des circonstances aussi graves m'obligent de rappeler à V. M. la conduite que tint l'ancien gouvernement de France, à une époque à laquelle il faut remonter pour trouver la cause des événemens actuels. De toutes les fautes de ce gouvernement, la plus impardonnable, parce qu'elle a été la plus funeste, fut de souffrir, comme il le fit, avec une inconcevable imprévoyance, le premier partage de la Pologne, qu'il auroit pu si facilement empêcher. Sans ce premier partage, les deux autres n'auroient pu s'effectuer, et n'auroient pas même été tentés à l'époque où ils furent faits. La Pologne existeroit encore. Sa disparition n'auroit pas laissé un vide, et l'Europe auroit évité les secousses et les agitations qui l'ont tourmentée sans relâche depuis dix ans.

Le cabinet de Versailles aggrava encore cette faute en lais-

sant la Porte-Ottomane seule aux prises avec les Russes, et forcée aux plus douloureux sacrifices, quand il pouvoit les lui épargner, quand il lui étoit si facile de la secourir, soit en 1783, après la paix qu'il venoit de faire, soit cinq ans plus tard, lorsque commença cette guerre qui fut terminée par la déplorable paix de 1791. Cet oubli des intérêts de la France et de l'Europe entière auroit encore aujourd'hui pour l'une et l'autre des conséquences nouvelles et bien plus funestes, si V. M. ne les avoit pas rendues impossibles.

Mais V. M. a tout fait pour que ses ennemis desirent la paix, et elle a tout fait encore pour la rendre facile. Car on ne peut pas supposer que la Russie s'aveugle elle-même au point de renoncer à tous les bienfaits de la paix, en refusant de prendre le seul engagement que V. M. veuille exiger d'elle, celui de s'abstenir désormais des entreprises qu'elle a faites depuis trente ans, et qu'elle poursuit ou renouvelle en ce moment sur les Etats qui l'avoisinent au Midi, et de reconnoître l'indépendance et l'intégrité de l'Empire ottoman, qui importent si essentiellement à la politique de la France et au repos du monde.

Varsovie, le 28 janvier 1807.

Signé CH. MAUR. TALLEYRAND, *prince de Bénévent.*

N°. I^{er}. — *Traduction de la copie d'une lettre adressée en turc, aux autorités constituées ottomanes, par le général russe.*

Après avoir rempli les devoirs de l'amitié, et offert mes vœux au très-vertueux, très-élevé ordonnateur, le cadi-effendi, à l'ayan et aux autres notables et hommes d'affaires, je leur expose amicalement ce qui suit :

A compter de la date du traité de paix conclu entre la cour de Russie et la Sublime-Porte ottomane, la première observant avec une extrême exactitude les nombreuses stipulations dudit traité, lors de l'invasion de l'Egypte par les Français, et antérieurement encore quand ils s'emparèrent des Sept-Isles et des pays sis sur la côte d'Albanie dans le golfe Adriatique, toutes possessions de la république de Venise ; la cour de Russie, dis-je, bien loin de vouloir, auxdites époques, se prévaloir de l'état de guerre et d'embarras où se trouvoit la Sublime-Porte, pour en faire son profit, ne songea qu'à contracter alliance avec elle, à lui donner secours en troupes et en forces navales, pour l'aider à renvoyer et à éloigner les Français de son voisinage ; et enfin elle parvint à lui procurer la reprise desdites îles et places. La même cour de Russie n'attendit pas l'expiration du terme de son alliance avec la Sublime-Porte, mais elle s'empressa de la renouveler. Ce nouveau traité porte que les amis et les ennemis de l'une des deux puissances contractantes seront considérés comme les amis et les ennemis de l'autre ; qu'au besoin elles se secourroient mutuellement, et qu'elles ne concluroient ni trève ni paix que de concert et d'un commun consentement. Cependant, en dépit de cette alliance, la Sublime-Porte violant les actes les plus sacrés, et se laissant entraîner par l'impulsion astucieuse des Français, s'est permis envers la cour de Russie des infractions de toute espèce, et l'oubli complet des égards et des procédés.

Mais quoique d'après une semblable conduite, S. M. l'empereur de Russie, mon auguste maître, eût été en droit de la regarder comme son ennemie, par l'effet néanmoins du desir qu'auroit sadite majesté de conserver la paix et la bonne intelligence qui subsistent entre les deux empires, elle se persuadoit que l'altération survenue dans les dispositions de la Sublime-Porte, n'étoit pas le fait et l'ouvrage de la partialité pour les Français, de certains individus parmi les membres du ministère ottoman ; et dans cette pensée, elle avoit fait parvenir à sa hautesse l'auguste sultan Sélim, toutes les insinuations possibles pour que la Sublime-Porte fût invitée et engagée à revenir et à s'écarter de sa manière d'agir nouvellement adoptée, qui contrarioit également et l'ancienne amitié et son propre intérêt politique ; mais ceux qui, dans le ministère actuel, ont la parole, étant portés d'inclination et affectionnés pour Bonaparte, les exhortations de mon souverain n'ont fait aucune impression,

Ce premier moyen ayant été infructueux, et ne restant plus de doute que le but apparent de Bonaparte ne soit d'introduire une armée française dans le sein de la Romélie, en promettant à sa hautesse l'auguste sultan Sélim de la seconder dans son projet de suppression de l'ancien corps des janissaires, et de réduction à l'obéissance de tout Musulman qui s'opposeroit au maintien du *nizani djedid* (nouvel ordre des choses) n'étant pas moins évident que la véritable intention du même Bonaparte est de se rendre maître de l'Empire ottoman demeuré sans défense, et de se faire aussi Empereur d'Orient ; dans cette combinaison de circonstances, S. M. l'empereur de Russie se voit contraint d'user définitivement de l'unique ressource qui reste à sa disposition, pour soustraire sa hautesse à la prépondérance de la partie de ses ministres dévouée à Bonaparte ; pour préserver la cour et les Etats de ce sultan, du danger de devenir la proie de l'ambition demesurée de Bonaparte, et pour acquérir enfin la possibilité de faire concevoir à la Sublime-Porte la nécessité où elle est de se tenir en alliance avec les cours de Russie et d'Angleterre. En conséquence, sadite majesté fait savoir qu'elle a distrait de ses armées impériales une division qui entre dans les provinces de Moldavie et de Valachie ; qu'après qu'il aura été pourvu, suivant les règles de la guerre, aux besoins et aux mesures de sûreté militaire de ladite division envers son général, tant pour la tranquillité des troupes que pour celle du pays, il n'y sera commis aucun acte hostile, ni aucune espèce de violence ; et que si sa hautesse destitue ceux de ses agens en place qui, pour être partisans des Français, la stimulent à enfreindre ses engagemens envers la cour de Russie ; si la permission stipulée dans le dernier traité d'alliance, en faveur des vaisseaux de la couronne de Russie, de traverser le canal de Constantinople pour le transport des munitions de guerre dans le golfe de Venise, et le libre transit pour l'allée et la venue leur sont accordés ; si pour faire évacuer les lieux pris par les Français ou qu'ils pourroient prendre à l'avenir, sa hautesse fait, de concert avec nous, tous ses efforts tendant à les chasser de la Dalmatie, sadite majesté fera rentrer ses troupes dans ses limites : elle le promet, et y engage sa parole impériale.

D'après cette explication amicale et ce qu'exigent les instructions et ordres qui nous ont été donnés par S. M. I., tant que de votre part il n'émanera aucun acte contraire à l'amitié, tant que votre auguste empereur ne se montrera point éloigné de redresser les griefs qu'il a commis à notre égard et démarches contre tous nos ennemis, et qu'il ne préférera pas de faire la guerre aux Russes, je promets et déclare hautement que nulle hostilité n'aura lieu de la part des troupes impériales sous mes ordres dans le district qui vous est soumis.

Au surplus, l'énumération des autres plaintes que nous avons à porter seroit trop longue. Abstraction faite de celles que nous négligeons de détailler ici, il a été mis des entraves à notre commerce ; ce qui est con-

traire aux règlemens convenus. Les sujets de la Russie ont éprouvé dans tout l'Empire ottoman, de la part des employés, toutes sortes de vexations. Leurs marchandises ont été surchargées de droits onéreux. On a donné des interprétations forcées aux articles les plus clairs des traités. Il a été imaginé et inventé des moyens inouis et opposés à nos conventions contre nos drogmans barataires. Les conditions insérées dans l'acte spécialement relatif à la république des Sept-Isles et aux pays sis sur la côte de l'Albanie ex-vénitienne, n'ont obtenu aucune exécution. Le pacha d'Yanina s'est conduit contrairement aux traités. Il n'a cessé de déployer sa désobéissance aux ordres et commandemens de la Porte, et sa partialité prononcée. Le district de Buthrinto n'a jamais été évacué.

Toutes ces plaintes étant fondées sur notre récent traité d'alliance, la Sublime Porte est évidemment obligée d'y faire droit pour confirmer la paix. La Russie, de son côté, ne desirant que l'amitié, la sûreté et le repos des deux Empires, tout pourroit être rétabli sur le même pied qu'auparavant, moyennant ce qui a été dit plus haut.

Le 20 novembre, l'an de l'ère chrétienne 1806.

Votre ami,

Le général MICHELSON, *commandant les troupes impériales destinées pour ces contrées.*

N°. II. *Traduction de la copie d'une lettre adressée, en turc, à Moustapha Baïraktar, par le général russe.* — N°. III. *Copie d'une lettre écrite par M. d'Italinsky, envoyé de Russie près la Porte-Ottomane, à M. Hautzeri, drogman de la Porte.* — N°. IV. *Copie d'une lettre écrite par M. Fonton, drogman de la légation russe, à M. Hautzeri, drogman de la Porte.* — N°. V. *Copie de la traduction de la lettre de M. Rodophinikin, à S. Exc. M. l'envoyé de Russie, jointe à la lettre écrite par M. Fonton, drogman de la légation russe, à M. Hautzeri, drogman de la Porte.* — N°. VI. *Copie d'une lettre écrite par M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre, près la Sublime-Porte, à M. Hautzeri, drogman de la Porte* (Le défaut d'espace ne nous permet pas de donner le texte de ces pièces diplomatiques.)

FONDS PUBLICS.

DU MARDI 17. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 90c 80c. 75c. 70c 65c 75c 70c 65c. 60c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 72f. 75c 00c 00c 00c 00c, 00c 000 000
Act. de la Banque de Fr. 1227f 50c j. du 1er janv. 00c 0000f. 00c

DU MERCREDI 18. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f. 60c 40c 50c 40c 50c 55c 60c. 00c 00c 00c 00c. 00c 00f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 00c. 00f. 00c 000 00c 000
Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c j. du 1er janv. 00c 0000f 00c f

DU JEUDI 19. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 75f 90c 85c 90c 76f 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 40c 00f. 000 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 1225f. 000 00f. 000 j. du 1er janv. 0000f 00c

DU VENDREDI 20. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 90c 75f 70c 5c 10c 76f 5c 76f 75f 90c 76f 00c 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 40c 00c. 00f 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1225f 00c 0000f j. du 1er janv.

(N°. CCXCIII.)
(SAMEDI 28 FÉVRIER 180

DEP.T DE LA SEINE. 5 CENT.

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT

Du poëme de LA NATURE.

N. B. Le poète peint un vieillard vertueux, habitant la campagne :

AINSI, d'un champ fertile exerçant la culture,
Aux sources du bonheur plongé dans la Nature,
Il ne soupçonne pas le plus vil de nos maux,
L'ennui : son bonheur pur naît du sein des travaux ;
Ses longs jours, écoulés loin du Dieu d'Epidaure,
Semblent braver les maux que déchaîna Pandore.
S'il en connut jamais ce fut par la pitié.
Mais, que ne charment point l'amour et l'amitié ?
L'amitié sans langueur, l'amour sans jalousie,
Semèrent tour-à-tour des roses sur sa vie.
Son automne ressemble à nos plus doux printemps.
Adoré de ses fils, leur riante jeunesse
Est l'honneur de ses jours, l'appui de sa vieillesse.
Quand sa dernière aurore enfin brille à ses yeux,
Couronné de sa race, il va chez ses aïeux :
A la terre échappé, sans peine il y retombe,
Et loin de son berceau n'égare point sa tombe.

Tel est, dompté par l'âge, un chêne aimé des Dieux,
Que jamais n'ont flétri les vents contagieux.
Il vieillit, mais du Temps la faulx inévitable
Ne frappe qu'à regret sa tête vénérable.
Ses rameaux bienfaisans, même dans leurs débris,
Au temple de la Paix serviront de lambris;
Caressé des Zéphyrs, respecté des tempêtes,
Citoyen des hameaux, il protégeoit leurs fêtes.
Jamais il n'a prêté d'asiles aux forfaits;
Il n'est plus, mais il vit encor dans ses bienfaits.
Il n'a point profané ses ombres ingénues
Autour de ces palais, fiers de tant d'avenues:
La colombe y vola sans crainte du vautour;
Le myrte des amans se plaisoit à l'entour;
Les Nymphes, les pasteurs ont gémi de sa perte;
La forêt qui le plaint semble veuve et déserte;
Le tronc qui reste à peine est encore immortel,
Jadis cher à Palès, il en devient l'autel;
Et le voyageur même, instruit de sa disgrace,
Du lieu qu'il ombrageoit révère encor l'espace.
Voilà donc tes destins, ô vieillard fortuné!

Mais tel n'est point le sort d'un tyran couronné:
Il meurt, et sa mémoire expire et s'évapore
Avec le fol encens du flatteur qui l'adore;
Et, même de sa cour en mourant exilé,
Il s'ouvre loin du trône un tombeau reculé.
La terre le dévore, et n'est plus son empire.

Ainsi du sein des mers disparoît un navire:
La Dryade, en pleurant, vit cet audacieux
Fuir l'asile ombragé des sapins ses aïeux;
Impatient, il vole, il dédaigne la terre;
Un Dieu même en ses flancs déposa son tonnerre.
Il entraîne avec lui les mortels égarés
Vers les sources de l'or, dont ils sont altérés.
Souveraine des airs, sa voile triomphante
Leur promit les trésors que le Potose enfante;
Il rouloit sur les mers, colosse impérieux;
Son corps pressoit l'abyme, et sa tête les cieux.
Mais quand, au jour fatal, les noires destinées
Enveloppent ses mâts, ses voiles consternées,
Qu'en vain il lutte encor sur un gouffre orageux,
Où déjà le naufrage ouvre son sein hideux,
Ni les vœux, ni les cris de ces pâles victimes,

Dans leur tombe flottante implorant les abymes,
Ni les trésors de l'Inde, en son sein renfermés,
Ni les foudres des Dieux, dont ses flancs sont armés,
Rien n'a pu l'arracher au gouffre qui l'embrasse,
Et l'onde inexorable en absorbe la trace :
A peine un vil débris, rejeté par les mers,
Redira son naufrage à de lointains déserts.

Par M. Le Brun, *de l'Académie Française.*

LE TEMPS ET L'AMITIÉ,

FABLE.

Le Temps, ce vieillard inflexible,
Par qui tout est détruit et tout est remplacé,
Qui glace tous les cœurs et porte un cœur glacé,
Le Temps un jour parut sensible;
Il venoit d'immoler l'Amour,
Pour la première fois il pleura sa victime.
Pour calmer ses regrets, pour expier son crime,
Il va trouver l'Estime, il s'arrête à sa cour.
Bientôt l'Amitié voit le jour,
Fille du Temps et de l'Estime.
La Terre, avec transport, l'accueille et lui sourit;
Son père est déjà loin. Sous les yeux de sa mère
L'Amitié croît et s'embellit;
La Confiance la nourrit,
La Vertu la dirige et la Raison l'éclaire;
Entre leurs sages mains, l'Amitié chaque jour
Acquiert une grace nouvelle;
Elle devient plus vive, et plus tendre et plus belle;
Elle feroit oublier l'Amour,
Si l'on ne retrouvoit sa ressemblance en elle.

Cependant le Temps vole, et, sourd à tous les cris,
Moissonnant sans pitié les Plaisirs, la Jeunesse,
Sur nos momens heureux glissant avec vitesse,
Il poursuit sa carrière au milieu des débris.
Fuyez, jeunes beautés, évitez sa présence;
On ne l'affronte pas en vain....
Paisible, et de son père ignorant la puissance,
L'innocente Amitié s'offre sur son chemin;
Déjà le coup fatal alloit frapper sa tête....

Le Temps la reconnoît.... il s'étonne, il s'arrête....
Et sa faulx tombe de sa main.
« Rassure-toi, fille charmante,
» Dit-il, va, ne crains rien de l'auteur de tes jours;
» Qu'un autre à mon aspect frémisse d'épouvante:
» De mes sévères lois tout doit subir le cours;
» Mais toi, dont la candeur me désarme et m'enchante,
» Toi qui trouves ta gloire à demeurer constante....
» Je te respecterai toujours. »

D. B....T.

ÉPIGRAMME.

Zulny, Muse ennuyeuse et fade,
Jamais comme Sapho n'eût péri dans les mers,
Et Phaon eût lui seul fait le saut de Leucade
Pour ne plus entendre ses vers.

M. Le Brun, *de l'Académie Française.*

LA DROITE ET LA GAUCHE,

ÉPIGRAMME.

Monsieur Lourdat, beaunois des plus ignares,
Convoitoit à tout prix le titre d'avocat,
Rien que le titre.... (On sait que cet état,
Pour être bien rempli, veut des talens bien rares.)
Quelqu'un lui dit: « A Reims va-t-en tout droit.
» Va; sur la grande place est une double école:
» A gauche on est reçu médecin sur parole;
» A droite, en un clin d'œil, on est docteur en droit. »
Lourdat part.... et revient muni de son diplôme.
« O mes amis! j'ai rempli mon dessein,
» Et j'avois eu grand tort de m'en faire un fantôme:
» Moyennant cent écus, versés dans un bassin,
» Comme enfant de Cujas à droite on vous embauche;
» Mais, par hasard, si vous donniez à gauche,
» Vous vous trouveriez médecin. »

M. De Piis.

NE T'Y FIE PAS.

IL n'aime point la flatterie
Mon cher ami Jean de Beauvais :
A qui veut l'entendre il le crie,
Et si haut qu'on le croiroit; mais
Critiquez, lorsqu'il vous en prie,
La prose ou les vers qu'il a faits,
Il va vous quitter en furie,
Et ne vous reverra jamais.
Il n'aime point la flatterie
Mon cher ami Jean de Beauvais.

M. PONS (de Verdun.)

ÉPIGRAMME.

HIER Florise, à la fringante allure,
A l'œil coquet, au folâtre maintien,
Sur une boîte étaloit la peinture
De son milord, honnête citoyen,
Dont par tendresse elle engloutit le bien.
« Confiez-moi, lui dis-je, cette figure
» Pour un seul jour. » « Je m'en garderois bien. »
« Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît, ce scrupule? »
« Pourquoi, monsieur? j'ai besoin d'un maintien,
» Et ce portrait me sert de ridicule. »

M. DUPUY-DES-ISLETS.

ÉPITAPHE DU CAPRICE.

Sous ce tombeau gît le Caprice,
Enfant débile, être factice;
Il eut un faux air de l'Amour.
Les femmes aimoient sa figure.
Né d'un rien, il vécut un jour;
Il est mort.... d'une égratignure.

ENIGME.

Je suis gris, vert, blanc, rouge, enfin de cent couleurs;
L'on me voit au village, ainsi qu'en dans la ville.
Peu grand et très-utile,
Je passe fort souvent dans les mains des tailleurs;
Mais, par un changement et bizarre et nouveau,
Je deviens tout d'un coup jumeau.
Par une autre métamorphose,
Mon sein produit des fleurs, et la poire et la rose.

LOGOGRIPHE.

Tantôt long, tantôt court, je te rends, cher lecteur,
Plus de vingt fois par an, curieux et rêveur.
Dix pieds forment mon tout. Fais-tu mon analyse?
Je t'offre un des attraits de la charmante Lise;
Ce que l'art inventa pour mesurer le temps;
Ce qui du jour passé rappelle les instans;
Aux Francs-Maçons, aux fous la retraite propice;
Le prix de la victoire; un frein à l'injustice;
Un habitant des airs; un citoyen des eaux;
Une rivière; un fruit; le plus pur des métaux;
Les deux extrémités de ce vaste univers;
Une fête bruyante, objet de tant de vers,
Où le vin et l'amour décernent la couronne;
Le titre précieux qui place sur le trône;
Ce que maint animal déchire avec sa griffe.....
C'est richement, lecteur, rimer à logogriphe.

CHARADE.

Ou vert, ou sec, on mange mon premier;
Sec ou mouillé se mange mon dernier;
Ou frais, ou sec, se mange mon entier.

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Fauteuil.*
Celui du Logogriphe est *Canif*, où l'on trouve *naïf, Caïn, if, fi, fin.*
Celui de la Charade est *Maison.*

Quelques Réflexions sur les Sciences et les Lettres, à l'occasion d'un *Discours sur l'Accord des Sciences et des Lettres, et sur les Motifs qui concourent à unir ceux qui les cultivent*, lu le 6 décembre 1806, à la rentrée solennelle de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon; par M. *Génisset*, professeur au Lycée Impérial de cette ville, membre de l'Académie.

AVANT de rien dire sur les sciences et sur les lettres, il faudroit fixer exactement ce qu'on doit entendre par ces deux mots ainsi comparés entre eux. S'il est des sciences qui, par leur objet autant que par les qualités qu'elles supposent dans ceux qui les cultivent, n'ont aucun rapport avec les lettres, il y a aussi des ouvrages sur plusieurs parties des connoissances humaines, également appelées *sciences*, qui appartiennent de droit à la littérature, en prenant ce mot dans sa véritable acception : tels sont, par exemple, les livres sur la théorie du gouvernement et des lois. En effet, les principes sur lesquels ils reposent ne peuvent avoir été puisés que dans une étude approfondie des mœurs et de l'histoire des peuples, dans un commerce assidu avec les écrivains anciens et modernes; et de plus, ces principes ne répandroient aucune lumière, n'entraîneroient aucune conviction, s'ils n'étoient développés dans un style clair, méthodique, précis sans sécheresse, et orné sans affectation; en un mot, formé par la lecture raisonnée des modèles, et perfectionné par de longs exercices. Aussi les grands écrivains politiques, tels que Platon, Aristote, Machiavel et Montesquieu, ont-ils toujours été comptés parmi les hommes qui ont le plus honoré les lettres. En continuant cet examen, on se convaincra que toutes les sciences morales sont liées à la littérature par tant de rapports, qu'elles ne sauroient en être séparées. Ainsi, toutes les fois qu'on veut comparer les lettres aux sciences, on ne sauroit comprendre, sous cette dernière dénominaion, que les corps de doctrine qui ont pour objet la nature physique, ou les notions abstraites qui en dérivent : telles sont les mathématiques, l'astronomie, la chimie, etc. Celui qui cultive ces sciences peut trouver sans doute un délassement utile dans l'étude de la littérature. Il peut apprendre d'elle à les présenter sous des formes plus agréables, et à orner l'instruction de quelques fleurs; mais

elles n'ont avec les belles-lettres aucun rapport direct et nécessaire.

A qui des lettres ou des sciences est dû le plus haut degré d'estime? C'est une question qui a été agitée plus d'une fois, et qui est encore indécise. C'est qu'en effet il n'y a aucun juge compétent pour la résoudre, et que tous les arrêts qu'on pourra rendre à cet égard ne prouveront jamais autre chose que le goût particulier et la manière de sentir de ceux qui les auront prononcés. Tout ce qu'on peut établir d'après l'expérience, c'est que les chefs-d'œuvre littéraires ne sont pas moins rares que les grandes découvertes dans les sciences; c'est que les Homère, les Virgile, les Racine, les Corneille ne sont pas en plus grand nombre que les Archimède, les Descartes, les Leibnitz et les Newton. La grande influence que les savans ont obtenue pendant quelques années, soit dans la société, soit principalement sur l'éducation, au préjudice des belles-lettres, ne sauroit donc être justifiée par de bonnes raisons. C'est à ce sujet que je hasarderai ici quelques réflexions.

D'Alembert, moins aveugle dans sa prédilection pour les sciences exactes que bien de savans d'aujourd'hui, a dit quelque part que celui à qui l'on donneroit à opter entre la gloire d'un grand poète et celle d'un grand géomètre, et qui se décideroit sur-le-champ, se montreroit, par cela même, peu digne d'avoir à faire un pareil choix. Cet arrêt, quoique fort modéré, ne paroît pas juste : il est probable que bien du monde seroit d'abord séduit par la gloire brillante du poète, et l'on pourroit même alléguer des raisons fort plausibles pour justifier cette préférence.

N'est-ce pas, en effet, un avantage réel pour le grand poète d'être senti et apprécié par tous ceux qui portent un cœur susceptible d'émotions, tandis que le savant, parlant une langue qui n'est intelligible que pour un petit nombre d'initiés, n'est admiré que sur parole par le commun des hommes? N'est-ce pas un privilége qui n'appartient qu'aux grands écrivains, de n'avoir rien à redouter du temps, et d'arriver à la postérité avec toute leur gloire? Homère n'a point été détrôné par Virgile, et Virgile n'a rien à craindre de la renommée de Milton ou du Tasse. Il n'en est pas ainsi des savans. Toute la mécanique d'Archimède, si justement admirée dans l'antiquité, se trouve aujourd'hui comme perdue dans la multitude de découvertes que cette science a faites depuis ce grand homme. Newton a presque effacé Descartes. On voit les théories les plus accréditées pendant un temps, s'écrouler devant des idées nouvelles. Les tourbillons ont fait place à la gravitation universelle; et, bien

que ce dernier système paroisse appuyé sur des faits incontestables, et que, pour la première fois, il ait fait voir une théorie claire et simple, en harmonie parfaite avec toutes les observations connues, peut-on affirmer qu'il restera constamment inattaquable, et qu'une découverte nouvelle n'y fera pas remarquer tout-à-coup quelqu'imperfection? Pour former un système complet et à jamais incontestable sur les ressorts secrets de l'univers physique, il faudroit l'apercevoir sous toutes ses faces : à peine nous est-il donné d'en découvrir quelques petites parties les plus voisines de nos yeux. Chaque siècle pourra ajouter quelque chose à nos connoissances sur cet objet, sans qu'elles cessent jamais d'être fort bornées. En vain tous les savans mettent-ils en commun leurs efforts pour les étendre : on peut dire qu'ils se fatiguent tous pour apporter chacun quelques petites pierres à un édifice immense qui ne sera jamais achevé. Les travaux des grands écrivains sont d'une autre nature : chacun de leurs ouvrages forme un tout complet; et leurs chefs-d'œuvre sont autant de monumens achevés dans toutes leurs parties, dont nos derniers neveux admireront l'aspect imposant et les savantes proportions.

Les gens de lettres reprochent aux savans la sécheresse de leurs spéculations, et les regardent comme privés de cette espèce de sens qui fait goûter avec transport les charmes de la littérature et la beauté des fictions poétiques. Les savans ne croient pas que la raison puisse se concilier avec l'imagination exaltée qui fait le vrai poëte, et ils ne voient dans les plus belles productions des arts que de brillantes et inutiles folies. Des exemples célèbres ont prouvé que la première de ces opinions n'est pas toujours juste : la seconde, quoique plus répandue encore, me paroît destituée de tout fondement. Sans doute, on a vu plus d'une fois de malheureux métromanes offrir, dans leur enthousiasme, de vrais symptomes de folie, et peut-être même montrer quelques étincelles assez brillantes parmi ces tourbillons de fumée exhalés de leur imagination; mais seroit-ce à ces bruyans accès que se feroit reconnoître l'homme privilégié vraiment digne du titre de poëte? Ce bel art ne se fonde-t-il pas, au contraire, sur la raison la plus sévère? Et n'est-ce pas d'elle seule que les plus beaux poëmes *empruntent et leur lustre et leur prix?* (1) Si, comme le dit encore Boileau, *rien n'est beau que le vrai*, l'objet des arts n'a-t-il donc pas quelque rapport avec celui des sciences? Bien plus, s'il faut une grande

(1) Boileau, *Art Poét.*

rectitude de jugement pour pénétrer dans des vérités soumises à d'exactes démonstrations, quelle raison plus fine et plus perfectionnée ne doit pas présider aux conceptions poétiques, où le vrai et le faux sont séparés souvent par des nuances si délicates, qu'elles échappent aux yeux du vulgaire? Et comment le poète saura-t-il graduer la marche de son ouvrage, faire naître, soutenir et accroître l'intérêt; en un mot, diriger avec précision tous ses moyens vers le but qu'il veut atteindre, s'il n'est doué de cette raison d'une espèce supérieure, qu'on nomme *le goût*, et qu'on a si bien caractérisée en l'appelant le bon sens du génie? (1)

Mais c'est peu d'un don si précieux; avec un sens droit, secondé d'un travail assidu, on avancera loin dans la carrière des sciences : le poète, à un jugement plus parfait encore, doit joindre une imagination créatrice. Et c'est cette réunion de qualités heureuses, lesquelles semblent s'exclure mutuellement, qui rend les bons poètes si rares. Toutes les forces de l'esprit sont mises en action; tous les ressorts de l'intelligence sont tendus dans l'exécution d'un poëme; et si nous voulons nous faire une idée de ce que ce long enfantement a de laborieux et de pénible, entendons un grand poète, J. B. Rousseau (2). Aux premiers accès de l'enthousiasme divin, *il est tel que le ministre d'Apollon qui, le regard furieux et la tête échevelée, fait mugir le temple par ses cris. Son esprit alarmé redoute l'assaut du génie; il s'étonne, il combat en vain l'ardeur qui le possède; il voudroit secouer le joug du démon qui vient l'obséder.* Le savant, absorbé dans ses paisibles méditations, s'arrache avec peine au silence du cabinet, où il passe ses heures les plus heureuses; et l'intérêt attaché à ses travaux, suffiroit seul, sans la renommée, pour le payer amplement des efforts qu'ils exigent. Les heures du poète ou de l'orateur ne sont pas toutes aussi réglées et aussi douces. Souvent il jette la plume de dépit, il sent les mains paternelles tomber : fatigué de se consumer en efforts stériles, il jure de renoncer à une vaine chimère, et il languit dans l'inaction, jusqu'au moment où le desir de la gloire et le besoin d'une imagination active qui cherche à se répandre au dehors, le ramène, comme malgré lui, à ses travaux ébauchés : tant il est vrai que les créations poétiques sont l'effort le plus pénible de l'esprit humain!

Un astronome célèbre qui, en sa qualité de savant, met, sans hésiter, les sciences fort au-dessus des lettres, a, dit-on,

---

(1) Génie du Christianisme.
(2) Ode au comte Du Luc.

récemment prétendu mesurer le degré d'estime dû aux diverses connoissances humaines, sur l'utilité immédiate qu'en retire la société. Tout le monde sent combien ce principe est déraisonnable. La conséquence la plus directe à en tirer, c'est que le dernier artisan auroit plus de droits à la considération publique, que ce savant lui-même : conclusion absurde, et contre laquelle celui-ci seroit le premier à réclamer ; car tout homme peut devenir un bon artisan, et se rendre ainsi plus directement utile à la société qu'un bon astronome. Mais pour découvrir tant de milliers d'étoiles, il faut une excellente vue, une patience à toute épreuve, et une tête assez libre de pensées pour se renfermer dans un cercle toujours semblable de minutieuses observations : qualités qu'il est sans doute fort rare de réunir au même degré que le savant dont il s'agit.

Mais tous les travaux des hautes sciences ont-ils donc un but également utile ? et toutes ces théories presqu'inaccessibles, qui exigent bien plus de méditations que des résultats vraiment usuels, contribuent-elles fort efficacement à la prospérité publique ? On alléguera les grandes découvertes de l'astronomie, qui ont donné de nouveaux moyens à la navigation ; mais qui ne sait que presque tous les progrès de ces deux sciences sont dus à la boussole et aux télescopes, inventions trouvées par hasard dans des temps à demi barbares, et dont les savans ne sauroient s'attribuer l'honneur ? On citera les prodiges de la mécanique et tant d'ingénieuses machines qui servent à multiplier ou à remplacer les forces de l'homme. Mais les anciens, sans être initiés dans la plupart de nos savantes théories sur l'équilibre et le mouvement, soulevoient des masses énormes, transportoient d'Egypte en Italie des obélisques entiers, détournoient le cours des fleuves, élevoient des aqueducs immenses, dont plusieurs sont encore debout après tant de siècles. On sait aujourd'hui calculer d'avance les résultats de la machine la plus compliquée : malheureusement il y a toujours dans ses élémens physiques quelques accidens que le calcul le plus subtil ne peut apprécier ; et dans tous les problèmes de mécanique, il entre des abstractions, qui, dans l'application, en rendent toujours la solution fort incomplète. On suppose les corps ou parfaitement élastiques, ou parfaitement durs ; on suppose les frottemens nuls, ou on ne les évalue que par approximation : il faut donc en revenir, dans la pratique, au tâtonnement ; il faut confesser que tous ces calculs savans ne sont la plupart du temps qu'une espèce de luxe dont les artistes vraiment utiles ne songent guère à se parer. Mais que dire de tant d'autres

calculs purement abstraits, de tant de lignes ou surfaces courbes qu'on imagine à plaisir pour en chercher laborieusement les équations? Que tous ces objets paroissent fort importans à ceux qui en font l'affaire de leur vie; mais qu'il nous soit permis de faire aussi quelqu'estime du talent de lire dans les abymes du cœur, de peindre les passions qui l'agitent, d'exciter dans l'ame de vives émotions, et de la porter aux sentimens généreux; osons même regarder toutes ces spéculations profondes, lorsqu'elles ne servent ni à la connoissance des phénomènes de l'univers, ni aux besoins de la société, comme de savantes bagatelles qui n'ont pas même le mérite d'amuser la curiosité de tout le monde.

Les sciences mathématiques et physiques, à l'époque où fleurissoient nos plus grands écrivains, furent comme renfermées entre un petit nombre de savans. Elles se répandirent plus généralement, et devinrent une espèce de mode dans le siècle suivant. Les sophistes, qui prenoient à tâche de rendre problématiques toutes les idées morales, regardées jusqu'alors comme sacrées, affectoient de ne voir le caractère de la certitude que dans les spéculations mathématiques, et ils tournoient vers ces études tous les esprits soumis à leur funeste influence. On commença, dès cette époque, à leur donner dans l'éducation beaucoup plus de place qu'elles n'en avoient occupé jusque-là. Mais, pendant la révolution, on alla bien plus avant; et, à voir tant d'établissemens nationaux et particuliers, consacrés exclusivement à l'étude des sciences, on auroit cru qu'on alloit former un peuple entier de mathématiciens et de chimistes. Aujourd'hui que des idées plus saines ont repris leur empire, on a beaucoup modifié ce ridicule système, et l'on doit espérer y renoncer bientôt tout-à-fait. En effet, le but de l'éducation doit être moins de donner des connoissances positives, que de préparer l'élève à en acquérir, que de former le jugement, d'exercer la raison, d'orner l'esprit et l'imagination, de nourrir dans l'ame des sentimens nobles et élevés. C'est l'avantage qu'on retire du commerce des grands écrivains anciens et modernes. Les sciences exactes, utiles ou nécessaires à quelques emplois, sont rarement un moyen de réussir dans le monde; mais dans quelque situation qu'on se trouve placé, quelque devoir qu'on ait à remplir, il est utile de penser avec justesse, de s'énoncer avec élégance, de forcer l'assentiment par une dialectique ferme et vigoureuse, de gagner la bienveillance par les graces de l'esprit. On regarde les mathématiques comme très-propres à faire raisonner conséquemment, et à donner ce goût pour l'ordre et pour la méthode, si avantageux dans

la conduite de la vie; mais cette opinion, qui paroît plausible, est-elle souvent confirmée par l'expérience? Les mathématiques mettent dans la tête des formules de raisonnement, ce qui n'est pas perfectionner la raison. Comme, par la simplicité de leur objet et la rigueur de leurs calculs, elles ne laissent aucune prise aux subtilités et aux sophismes, un esprit faux peut y faire de rapides progrès. Il n'en prendra que plus de confiance dans ses lumières; il prononcera, sans hésiter, sur les questions les plus délicates de la morale, sur les chefs-d'œuvre littéraires, qui ne peuvent être appréciés que par le goût le plus exercé. Voulant soumettre au calcul et à l'analyse des beautés ou des défauts dont le sentiment est souvent le seul juge, il sera ramené d'autant plus difficilement à des idées justes, qu'il aura appris à déraisonner avec méthode. Concluons de toutes ces considérations, que l'ancien système d'éducation étoit sage, de n'assigner que peu de temps à l'étude des sciences exactes. Les élémens qu'on enseignoit aux jeunes gens à la fin de leurs classes, sont à-peu-près la seule partie des mathématiques qui puisse trouver son application dans les usages ordinaires de la vie, et ils suffisoient pour avertir les dispositions de ceux que la nature avoit particulièrement doués, et pour leur donner le secret de leur génie. Cultivées au préjudice des belles-lettres, les sciences auroient le danger de refroidir et d'éteindre l'imagination, et, avec elle, le noble enthousiasme, qui est la source des belles actions, pour y substituer l'esprit de discussion et de calcul; et, pour me servir des expressions d'un auteur célèbre (1) : « elles » feroient contracter l'habitude d'exiger dans les jugemens » la rigoureuse démonstration : habitude destructive du noble sentiment de l'évidence morale, fait pour déterminer » les opinions et les actions de notre vie. »

Ces réflexions me conduisent à parler du Discours qui me les a suggérées. Ce n'est pas qu'il porte exactement sur les mêmes idées; mais l'objet en est le même, puisque l'auteur a aussi pour but de défendre la dignité des lettres, en prouvant aux savans combien elles ont de droit à leur estime, et combien ils trouveroient d'avantages à les cultiver. Il exhorte aussi les gens de lettres à fréquenter ceux qui professent les sciences; il s'étend sur les avantages qui résulteroient pour les uns et pour les autres de ce commerce réciproque, et il fait voir les rapports qui existent entre leurs études respectives. Il finit en traçant le portrait du véritable savant et du véritable homme de lettres : portrait qui fait honneur au peintre,

(1) Mémoires de Gibbon.

bien qu'il paroisse un peu flatté. Les Discours académiques ne se composent trop souvent que d'un ramas de lieux communs et de déclamations. Celui que nous annonçons a l'avantage d'avoir un but intéressant et utile; il joint le mérite non moins rare d'être écrit d'un style élégant et facile, également éloigné de la sécheresse et de l'enflure; en un mot, parfaitement convenable au sujet. Si les idées n'y sont pas bien neuves, ni bien approfondies, c'est sans doute parce que l'auteur n'a pas cru pouvoir se livrer à une longue discussion: placé entre des savans et des gens de lettres, il a dû surtout s'appliquer à ménager l'amour-propre des uns et des autres. C'étoit marcher entre deux écueils; et dans une situation si délicate, c'est avoir réussi, que d'avoir intéressé quelques momens sans déplaire à personne.

C.

Mémoires d'un Voyageur qui se repose, contenant des Anecdotes historiques, politiques et littéraires, relatives à plusieurs des principaux personnages du siècle; par M. *Dutens*. Avec cette épigraphe :

> *Dulcis inexpertis cultura potentis amici,*
> *Expertus metuit.*
>
> HORAT., lib. 1, Epist. 18.

Trois vol. in-8°. Prix : 12 fr., et 16 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Bossange*, *Masson* et *Besson*, libraires, rue de Tournon; et chez *le Normant*.

Nous sommes tous des voyageurs, mais nous ne nous reposons pas tous; nous nous arrêtons quelquefois pour écouter les aventures de ceux qui sont parvenus au terme du voyage, et nous tâchons de trouver dans leurs récits quelques leçons dont nous puissions profiter: ils nous amusent un instant, et nous les quittons bientôt pour continuer notre route. Nous racontons, à notre tour, ce qui nous est arrivé; d'autres voyageurs nous écoutent, et tous vont à la fin se reposer sous le fameux *Hic jacet*. J'ignore dans quel lieu M. Dutens a fixé sa retraite, et je ne saurois dire si le titre de son livre a maintenant acquis le sens moral qu'on peut lui supposer. Il annonce, dans sa préface, qu'en 1782 il a brûlé tous les exemplaires de son ouvrage, en 3 vol. in-8°.; qu'il lui restoit encore quelques matériaux dont il n'avoit pu faire usage, et

qu'il les donne au public en un volume, sous le titre de *Dutensiana*. Mais, avec ce volume, ses Mémoires reparoissent aujourd'hui sans qu'on voie comment ils ont été sauvés. La préface qu'il avoit faite pour le seul *Dutensiana*, se trouve en tête des Mémoires condamnés au feu; et ces Mémoires sont maintenant imprimés en deux volumes. Il paroîtroit donc que le tout a été recueilli par un tiers, et que l'auteur, âgé d'environ quatre-vingts ans, a réellement terminé sa carrière. Il faudroit croire alors que cet auteur avoit revu et continué ce qu'il avoit écrit avant 1782, puisqu'au milieu des événemens antérieurs à cette époque, il place des réflexions qui se rapportent au temps de la révolution, et qu'ensuite il rend compte de faits arrivés postérieurement. Quelque soupçon que puisse faire naître ce défaut d'éclaircissement, les *Mémoires* et le *Dutensiana* sont assez curieux pour mériter que nous leur donnions un moment d'attention.

Quoique M. Dutens n'ait pas eu le dessein d'écrire son histoire, et qu'elle ne lui serve que de canevas sur lequel il brode, dit-il, ses anecdotes et ses observations, il n'a pu se dispenser de la faire connoître en partie; et la simplicité de son récit est cela même qui, dès le commencement, peut engager le lecteur à l'écouter jusqu'à la fin.

Né d'une famille protestante, dans le temps que la politique du gouvernement écartoit encore des emplois tous les religionnaires, il sentit de bonne heure la nécessité de se choisir une nouvelle patrie, où l'éducation qu'il avoit reçue pût servir à l'établissement de sa fortune. Il tourna les yeux vers l'Angleterre; et dans un premier voyage qu'il fit à Londres, il lui fut aisé de voir que la bonne volonté ne suffit pas toujours pour faire son chemin. Toutes ses lettres de recommandation lui furent inutiles; et les sollicitations de son oncle, richement établi dans la capitale, n'aboutirent qu'à lui faire essuyer un refus chez une dame à laquelle il fut présenté pour accompagner son jeune fils dans ses voyages. Cet oncle, après avoir vanté les talens de son neveu, s'avisa de dire qu'outre ses autres bonnes qualités, il avoit beaucoup de morale et de religion: sur quoi miladi se récria qu'elle ne vouloit pas faire un Saint de son fils, et leur tourna le dos sans vouloir en entendre davantage. Ce mauvais succès ne déplaisoit pas trop au jeune Dutens, parce qu'il avoit fait connoissance avec une demoiselle qu'il n'auroit pas voulu quitter pour une place d'ambassadeur. Il projetoit même avec elle de se retirer du monde, et d'aller vivre d'amour dans un désert, lorsque la mère de cette aimable miss parvint à leur faire comprendre que l'amour tout seul est une assez triste nourriture, et qu'il

est prudent, avant tout, de se précautionner contre les atteintes du besoin. Ces raisons déterminèrent les deux amans à se séparer. Le jeune homme revint en France, où le chagrin de n'avoir pu réussir dans ses projets lui fit éprouver une longue et douloureuse maladie : elle affoiblit beaucoup ses passions; et la raison reprenant son empire dans son esprit, il crut qu'il étoit temps d'examiner ces trois questions importantes, proposées par Pascal : *Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* Cet examen tourna toute son attention vers le beau moral, d'où jamais il ne s'est écarté dans le cours d'une vie aussi longue que difficile, et quoiqu'il fût entouré d'exemples publics et particuliers qui n'étoient pas faits pour l'encourager.

Il trouva bientôt l'occasion de mettre sa sagesse à l'épreuve, dans une circonstance qui mérite d'être rapportée.

Peu de temps après son retour en France, il fut rappelé en Angleterre par son oncle, et placé par lui dans la maison d'un riche seigneur, pour instruire son fils aîné : celui-ci mourut, le cadet le remplaça dans ses études; et pour calmer son chagrin, le père fit venir dans sa maison une fille qu'il avoit fait élever à la campagne, et qu'il tenoit éloignée, parce qu'elle étoit sourde et muette de naissance. M. Dutens devoit donner ses soins au jeune Anglais, qui n'avoit que dix ans, et il s'étoit flatté qu'il pourroit en même temps faire l'éducation de la jeune demoiselle, et développer ses facultés intellectuelles qui, à dix-sept ans, étoient encore enveloppées des plus épaisses ténèbres. Cette entreprise étoit délicate : le cœur pouvoit aller plus vîte que l'esprit; et dans un âge où les passions sont ordinairement éveillées, il étoit à craindre que cette innocente ne prît le jeune homme pour un amant avant même qu'elle eût pu comprendre ce que c'étoit qu'un précepteur. Les commencemens de son instruction furent cependant paisibles; mais les complaisances de son maître la touchèrent insensiblement, et la reconnoissance qu'elle éprouvoit pour lui se changeant bientôt en amour, elle ne se trouvoit bien qu'avec cet être extraordinaire, qui devinoit sa pensée, et qui, par le moyen de quelques signes, se communiquoit à elle d'une façon aussi merveilleuse que nouvelle. M. Dutens observoit tout à-la-fois les progrès de son esprit et ceux de son attachement; il applaudissoit aux uns, et ne s'alarmoit pas des autres, parce qu'il ne les considéroit que comme des preuves d'une amitié que la raison n'avoit pas encore réglée; mais son élève, qui confondoit tous les sentimens, et qui, dans son ignorance, leur donnoit étourdiment un libre cours, étoit bien étonnée de ne pas rencontrer le

même

même abandon dans celui dont elle recevoit cependant des marques d'intérêt qui lui donnoient une nouvelle vie. Cette sorte de résistance augmenta tellement sa passion, et les signes qu'elle employa pour la faire connoître devinrent si vifs, que M. Dutens ouvrit enfin les yeux, et fut très-embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. Mais se rappelant tout de suite ce qu'il devoit à la famille qui l'avoit reçu dans son sein, à l'honneur et à la religion, il eut presque honte, dit-il, d'avoir délibéré un seul moment, et il retint la jeune demoiselle, en lui serrant la main pour adoucir son refus. Elle ne pouvoit revenir de sa surprise; et lorsque son maître lui eut expliqué succinctement ses motifs, et qu'il lui eut fait concevoir que le mariage seul pouvoit rendre légitimes les marques de sa tendresse; elle lui fit comprendre qu'elle souhaitoit d'être mariée tout de suite; mais il lui répondit qu'il falloit avoir le consentement de ses parens, et qu'il penseroit au moyen de lever cette difficulté.

Il n'eut pas la pensée de s'en occuper long-temps : peu de jours après cette étrange déclaration, il survint un événement qui mit fin à son embarras, et qui fut la source de sa fortune : le ministre du roi d'Angleterre à la cour de Turin, l'emmena avec lui en qualité de son secrétaire. En peu de jours il se vit lancé dans une carrière où il devoit trouver, comme il le dit lui-même, plus de brillant et moins de repos, plus d'agrémens et moins de bonheur.

Nous ne le suivrons pas dans ce nouvel état, qui le fit bientôt connoître d'une manière avantageuse, qui le mit en relation avec les premiers personnages de son temps, et qui lui procura des occasions pour visiter les principales villes de l'Europe. Nous observerons seulement qu'au milieu de ce tourbillon du grand monde, il ne s'est jamais laissé entraîner aux maximes du siècle; et que ses principes se trouvent en opposition avec ceux des faux philosophes, qui faisoient beaucoup de bruit alors : il se vit souvent dans la nécessité de les combattre; ce qui lui valut l'honorable haine du grand patriarche de Ferney. Il y a sur ce sujet, dans le *Dutensiana*, deux lettres de cet écrivain infatigable, qui font un plaisant contraste avec une troisième qu'il avoit écrite dans le même temps. Celle-ci, adressée au chevalier de Châtellux, est conçue en termes injurieux contre M. Dutens. Pour lui servir de contre-poison, il paroissoit convenable d'insérer dans le trop volumineux Recueil de Beaumarchais, les deux autres lettres écrites par Voltaire à M. Dutens, pour le féliciter d'avoir entrepris de donner au public les Œuvres de Leibnitz, et pour le remercier du présent qu'il lui avoit fait de cet ouvrage; mais

M. de Condorcet, le principal éditeur des œuvres du patriarche, pensa que ces deux lettres pourroient compromettre la gloire de son maître, et il ne les publia pas. C'est ainsi que ces honnêtes gens remplissoient leurs devoirs, et qu'ils observoient la justice et la probité, dont cependant ils se piquoient beaucoup. M. Dutens ne les ménage pas dans le cours de ses Mémoires; mais il faut convenir que l'événement a bien justifié ses différentes attaques et les craintes que leur doctrine faisoit naître dans son esprit : « J'allois autrefois souvent à » Paris, dit-il; je voyois beaucoup ce qu'on appeloit alors » les philosophes. C'étoit sur-tout chez Mad. Geoffrin, chez » le baron d'Holbach et chez M. d'Alembert, qu'étoient » leurs principaux rendez-vous. C'étoit là que l'on tramoit » sourdement la destruction de la Religion, du Clergé, de » la Noblesse, du Gouvernement. Dès l'année 1766, je disois » aux évêques liés avec eux : *ils vous détestent;* aux grands » seigneurs qui les protégeoient : *ils ne peuvent soutenir l'éclat* » *de votre rang qui les éblouit;* aux financiers qui les prô- » noient : *ils envient vos richesses.* On continuoit à les ad- » mirer, à les flatter, à les prôner. » L'engouement étoit général, et la manie philosophique descendoit jusque dans les dernières classes de la société. M. Dutens en raconte plusieurs traits assez plaisans, entre lesquels nous avons remarqué celui-ci, que nous donnons textuellement, pour faire connoître en même temps le style de l'auteur :

» Le chevalier de la Luzerne, dit-il, fut chargé de la part » d'une dame qui étoit à la campagne, de lui procurer du » fameux cordonnier Charpentier, quelques paires de sou- » liers, sur un modèle qu'elle lui envoyoit. Il va lui-même » trouver le cordonnier. On lui indiqua sa demeure à une » belle maison où se trouvoient deux domestiques en livrées » à la porte. Il demande Charpentier le cordonnier; on lui » dit : c'est ici; et l'un des laquais s'empresse à lui montrer » le chemin, quoique le chevalier le priât de n'en rien faire. » Voyant qu'on l'introduisoit dans un bel appartement, il » crut qu'il y avoit de la méprise, et répéta qu'il cherchoit » Charpentier le cordonnier. « C'est ici l'appartement de mon » maître, répliqua le laquais; donnez-vous la peine de passer » ici, je vais l'avertir. » Le chevalier de la Luzerne traverse » une belle antichambre, un salon richement meublé, une » chambre à coucher, et de là fut introduit dans un cabinet » charmant, où, en attendant M. Charpentier, il ne se lassoit » point de regarder une commode du travail le plus riche et » le plus élégant, garnie, dans ses compartimens, des por- » traits des premières dames de la cour, de la princesse de

» Guémené, de madame de Clermont, etc.; et pendant qu'il » étoit à examiner avec étonnement tout ce qui se présentoit » à sa vue, M. Charpentier entre dans un négligé de petit-» maître. » « Ah, monsieur Charpentier, dit le chevalier, en » montrant la commode, j'étois dans l'admiration de tout ce » que je vois ici. » « Monsieur, vous êtes bien bon de faire » attention à ces choses-là. » « Ah, disoit le chevalier, quel » goût, quelle élégance! » « Monsieur, vous voyez, c'est la » retraite d'un homme qui aime à jouir; je vis ici en *philo-* » *sophe.* » « Mais, monsieur Charpentier, à ce que je vois, » vous êtes bien traité des dames. » « Ma foi, monsieur, il » est vrai que quelques-unes de ces dames ont des bontés pour » moi, elles me donnent leur portrait; vous voyez que je suis » reconnoissant, et que je ne les ai pas mal placées. Mais, » monsieur le chevalier, puis-je savoir ce qui me procure » l'honneur de faire votre connoissance? » « Monsieur, voici » un modèle de souliers qu'une dame de mes amies m'envoie. » « Ah! je sais ce que c'est; je connois ce joli pied; on feroit » vingt lieues pour le voir. Savez-vous bien qu'après la » petite Guémené, votre amie a le plus joli pied du monde? « Fort bien, monsieur, je ferai son affaire. » Le chevalier » vouloit se retirer, lorsque M. Charpentier lui dit: « Sans » façon, si vous n'êtes point engagé, restez à manger ma » soupe; j'ai ma femme qui est jolie, et j'attends quelques » autres femmes de notre société qui sont fort aimables; nous » jouons *Œdipe* après dîner, et vous pourriez bien ne pas » vous repentir d'être resté avec nous. » « Je n'en doute pas, » monsieur Charpentier; mais je suis malheureusement en-» gagé pour aujourd'hui: ce sera pour une autre fois. »

Personne, dans ce temps, ne vouloit être peuple: les derniers de la société se croyoient des marquis et des génies supérieurs, lorsqu'ils pouvoient trouver l'occasion de faire connoître qu'ils avoient lu cette même pièce d'Œdipe, et qu'ils avoient appris les deux vers si connus:

Les prêtres ne sont point ce qu'*un vain peuple* pense, etc.

Ils étoient bien éloignés d'apercevoir que ce mot *vain* n'a pas de sens raisonnable, puisqu'assurément il n'y a pas de vanité dans la pensée qui honore une classe de la société respectable par son état, et qu'il seroit aussi injurieux que déplacé de l'entendre comme synonyme d'*inutile* ou de *vil*. Ils ne voyoient pas qu'un philosophe qui s'élève ainsi fort au-dessus de la croyance populaire, ne peut pas dire:

Notre crédulité fait toute leur science,

puisqu'il ne croit rien de ce que les autres croient; puisqu'ils

pense, au contraire, que tous les prêtres sont des imposteurs. On auroit bien perdu son temps et sa peine à vouloir faire comprendre à ces insensés que la crédulité de l'un ne peut pas faire la science de l'autre. Ils n'avoient des oreilles que pour entendre le langage barbare des passions déchaînées, et des mains que pour applaudir au triomphe de la sottise.

G.

De la Manière d'étudier les Mathématiques; ouvrage destiné à servir de guide aux jeunes gens, à ceux sur-tout qui veulent approfondir cette science, ou qui aspirent à être admis à l'Ecole impériale Polytechnique : par *P. H. Suzanne*, professeur de Mathématiques au Lycée Charlemagne, à Paris, etc. Première partie, renfermant les préceptes généraux, et leur application à l'Arithmétique. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *Bernard*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*.

Les mathématiques n'ont pas toujours dominé en souveraines sur toute l'éducation. Il fut un temps où leur nom même étoit à peine connu des gens du monde, et de tous ceux qui n'étoient pas, à proprement parler, des savans. La logique, et quelque peu de physique, voilà toutes les sciences qu'on enseignoit aux enfans; encore ne leur en parloit-on que le plus tard qu'on pouvoit, et lorsque le cours d'études étoit, pour ainsi dire, fini. Ce fut vers le milieu du dernier siècle qu'il se fit tout-à-coup dans l'enseignement une révolution, dont les suites se font bien péniblement sentir aujourd'hui. Un monarque, qui en tenoit paisiblement le sceptre depuis près de mille ans, fut tout-à-coup renversé : le latin, puisqu'il faut le nommer, fut banni des écoles; ses lois furent honnies; les grammaires, les rudimens, les *selectæ*, tous les appuis, tous les ornemens de son trône tombèrent avec lui; et les mathématiques, la chimie, l'histoire naturelle, la botanique, etc., formant comme une sorte de *convention*, se mirent à sa place. Les suites de ce bouleversement furent, ainsi qu'on devoit s'y attendre, beaucoup de désordres et de confusion. Mais enfin les mathématiques, plus heureuses que leurs rivales, s'emparèrent de l'autorité; et depuis ce moment, elles ont régné sur toute la jeunesse. Cependant l'empire leur a été quelquefois disputé; j'ai vu un moment où

la chimie auroit peut-être réussi à les détrôner, si elle n'avoit eu contre elle l'odeur de ses gaz, et l'attirail de ses cornues et de ses fourneaux.

Différente des autres révolutions, celle-ci commença par les provinces; je veux dire, par les éducations particulières. C'est de là que peu à peu, et par des envahissemens successifs, elle gagna l'enseignement public. Les colléges résistèrent long-temps; mais il fallut se soumettre; et les vieux professeurs, après avoir déploré sans doute l'humiliation où étoit tombé le latin, finirent par enseigner d'assez bonne grace des *a* — *b*. Alors Virgile et Horace, effrayés de ce jargon barbare, n'osèrent plus se montrer. Ils suivirent le sort de leur souverain détrôné, et ils coururent cacher leur honte auprès des vieux amis de la bonne littérature, qui, bien qu'en petit nombre, ne laissèrent pas que de soutenir long-temps, avec courage, la cause du latin.

Dès ce moment, excepté parmi les partisans de l'ancienne éducation, il n'y eut presque plus rien de commun entre les jeunes gens et les vieillards : ils avoient reçu des principes différens; l'idée qu'ils se formoient d'une véritable instruction n'étoit plus la même; ils ne parloient plus le même langage. Deux générations, dont l'une avoit vu naître l'autre, se trouvèrent séparées, dans leurs opinions et leurs jugemens, comme par un intervalle de dix siècles. Lorsque les vieillards interrogeoient les enfans pour s'assurer de leurs progrès, ceux-ci, au grand étonnement des premiers, au lieu de réciter quelques principes de leur grammaire ou quelque beau morceau de Virgile, leur répondoient par des théorèmes et par des équations en *x* et en *a* : ce langage nouveau, qui faisoit sourire les pères, dut quelquefois bien faire gémir les aïeux.

Cependant cette génération nouvelle, qui se comparoit avec tant d'orgueil, il y a quarante ans, à celle qui l'avoit précédée, et qui étoit si fière alors des progrès que l'éducation avoit faits, est devenue ancienne à son tour; et elle s'est aperçue qu'elle se souvenoit un peu moins de ses axiomes et de ses équations, que ses aïeux ne se souvenoient des vers d'Horace ou de Virgile : elle a compris alors que des principes abstraits de mathématiques ne sont pas plus utiles par eux-mêmes, sur-tout quand on les a oubliés, que des principes abstraits de grammaire; et qu'à choisir entre deux langages barbares, autant valoit faire apprendre aux enfans celui qui conduit à des connoissances dont il reste toujours quelque chose dans l'âge avancé. Elle revient donc peu-à-peu des erreurs qu'elle avoit, pour ainsi dire, sucées avec le lait.

Déjà l'éducation ancienne a repris quelque faveur : ce fol enthousiasme dont on s'étoit pris pour les sciences commence à baisser ; et il faut espérer qu'avec le temps on n'éprouvera plus pour elles que l'estime qui leur est due. On retourne au latin ; on parle même du grec : il y a déjà des jeunes gens qui peuvent, sans rougir, entendre parler de Virgile et de Cicéron, attendu qu'on les leur a fait connoître. C'est l'aurore du bon sens qui commence à poindre ; mais tout n'est pas fait encore ; et il reste bien des enthousiastes à guérir, bien des aveugles à éclairer. Nous ressemblons à des malades long-temps désespérés, qu'une crise heureuse a retirés du plus grand danger : il est probable que nous guérirons ; mais nous sommes extrêmement affoiblis Il y a des levains dangereux à neutraliser, de mauvaises humeurs à dompter ; et les rechutes seroient peut-être à craindre, si le médecin n'étoit toujours là pour les éloigner.

Il n'est donc pas inutile d'examiner d'où nous est venu notre mal ; c'est-à-dire, comment a pu naître parmi nous ce fol enthousiasme pour les sciences, qui a failli à étouffer notre littérature ; et, en particulier, comment s'est établie peu-à-peu dans les écoles cette fureur de mathématiques, qui en a été pendant un demi-siècle le plus terrible fléau. Car, si nous commencions par bien connoître quel a été le véritable principe de notre erreur, en quoi précisément elle a consisté, peut-être qu'il nous seroit plus facile d'en empêcher le retour.

Et d'abord, notre erreur n'a pas été d'admirer trop les mathématiques, car elles sont véritablement admirables. J'oserois même dire que, parmi les sciences que l'esprit humain a créées, elles sont une des plus belles et des plus utiles. Sans elles, auroit-on jamais mesuré ces intervalles immenses qui, à des distances presque infinies de nous, séparent les astres errans dans l'espace ? Ce que l'imagination elle-même, si audacieuse dans ses conceptions, a de la peine à concevoir, le géomètre le voit clairement, et il l'assujétit à ses calculs. Avec ses calculs, que n'a-t-il point entrepris ? Que ne fait-il pas ? Il apprit aux navigateurs l'art de donner la forme la plus convenable à ces demeures fragiles qui les portent sur les abymes ; et il fit plus, il leur traça dans le ciel la route qu'ils devoient suivre sur la terre : il inventa, il combina du moins ces machines, dont l'heureux emploi semble multiplier nos forces, et à l'aide desquelles il souleveroit le monde entier de dessus ses fondemens, si le monde avoit d'autres fondemens que la volonté de celui qui l'a créé. Dirai-je que ces globes meurtriers qu'une autre science inventa pour la

destruction des hommes, c'est lui qui les dirige, et qui fixe le point précis où ils devront exercer leurs ravages? Il faut le dire: sans doute, puisque c'est un des prodiges de son art; mais je l'admire avec bien plus de satisfaction, lorsqu'il contient dans leur lit ces fleuves redoutables, qui, toujours menaçant leurs rivages, sont toujours contraints, par lui seul, à les féconder et les enrichir; et je l'estime bien plus encore, lorsqu'abandonnant les hautes spéculations, il daigne s'occuper de choses plus aisées en apparence, et d'un usage plus vulgaire: car, si le géomètre paroît moins grand, il n'est, certes, pas moins utile lorsqu'il mesure un champ que lorsqu'il calcule la hauteur d'un astre; et il ne mérite pas plus de reconnoissance lorsqu'il maîtrise les vastes fleuves ou les vagues de la mer, que lorsqu'il va chercher dans les montagnes, et qu'il conduit par de longs travaux à travers les plaines, le ruisseau qui portera la santé dans les villes et la fécondité dans les campagnes. Il n'est donc aucune sorte de services que les mathématiques ne rendent aux hommes: le ciel raconte leurs succès; la terre est pleine de leurs bienfaits, et leur influence s'étend depuis le soleil jusqu'à la plus obscure chaumière.

Ainsi les mathématiques sont une science très-utile et très-admirable: c'est un principe convenu, et dont la vérité ne sauroit être révoquée en doute. Mais observons qu'elles ne sont utiles que par l'appui qu'elles prêtent à d'autres sciences; et que si elles paroissent admirables, c'est toujours dans les applications qu'on en fait aux phénomènes de la nature et aux divers procédés des arts. On ne devoit donc pas conclure de ce principe, qu'il faut étudier les mathématiques, et s'arrêter là, ni en tirer cette conséquence encore plus fausse, qu'il faut les faire étudier à tous les enfans. Car tous les enfans ne sont pas appelés par leurs goûts ou par leurs talens à mesurer un jour le cours des astres, ou a cultiver ces arts qui font la sécurité de nos campagnes et l'ornement de nos villes; et ce n'est qu'en les appliquant à de pareils usages que les mathématiques acquièrent leur utilité. Réduisez l'arithmétique à ses nombres abstraits, la géométrie à ses lignes encore plus abstraites, l'algèbre à ses *a* — *b*; chacune de ces sciences ne sera plus qu'un jeu difficile, qui n'aura pas même le mérite d'amuser ceux qui le joueront.

Et voilà l'erreur qu'il importe de combattre, voilà celle qui n'auroit jamais dû s'établir. On a étudié les mathématiques pour elles-mêmes, les mathématiques pures; on en fait l'objet de l'étude et des recherches de tous. On leur a sacrifié la jeunesse tout entière et toutes ses années. Cette science est devenue pour les enfans de notre siecle, ce qu'étoit pour

ceux des Lacédemoniens la statue de leur Diane *Orthia*: on les tourmente à son occasion; on les lui immole en quelque sorte, et ils doivent se montrer fiers de lui avoir été immolés. Quand ils sont laborieusement parvenus à passablement arranger ensemble des *a* et des *x*, on les admire, et ils s'admirent peut-être eux-mêmes: on appelle cela avoir fait des progrès. Mais qu'est-ce que des progrès qui ne mènent à rien? Car enfin que restera-t-il au plus grand nombre d'entr'eux, que leur restera-t-il, après un petit nombre d'années, de tant de peines et d'ennuis que cette étude leur a fait éprouver, si ce n'est le plaisir de dire qu'ils ont su autrefois les mathématiques, et qu'ils ne les savent plus? Heureux encore, heureux bien souvent quand ils réussissent à les oublier, et ne font pas un perfide usage des souvenirs confus qu'ils peuvent en conserver!

Les mathématiques servent, dit-on, comme d'introduction à toutes les sciences. Cela n'est peut-être pas vrai; mais quand cela le seroit, tout ce qu'on devroit en conclure encore, c'est qu'il faut les faire étudier à ceux qui ont la noble ambition de devenir des savans. Pour le médecin, l'avocat, le poète, l'homme de lettres, pour le plus grand nombre des hommes, ce seroit la plus ingrate, comme la plus ennuyeuse de toutes les études. Que m'importe qu'elles introduisent aux sciences, si je ne veux pas y entrer? Eh! que sert de se mettre en route, quand on est bien sûr de ne pas arriver?

Les mathématiques sont utiles! Mais les langues le sont aussi; et leur étude est indispensable pour ceux qui n'ont pas moins besoin d'orner leur raison que de l'éclairer: c'est-à-dire, pour tous ceux qui fréquentent les écoles publiques, et pour les savans eux-mêmes. L'étude des langues anciennes n'est-elle pas la seule clef de ce vaste et magnifique édifice qui fut élevé autrefois par les Grecs et par les Romains, comme pour être le point de réunion de tous les poètes, de tous les orateurs, de tous les historiens, et où les hommes de tous les siècles iront sans cesse s'instruire dans les principes du goût, et chercher les modèles du beau? Mais que sert de se procurer à grands frais la clef d'un superbe palais, si on est décidé d'avance à ne jamais y entrer? On ne prétend point que ceux qui par état doivent rester étrangers à la littérature, doivent nécessairement commencer leur vie par apprendre le latin ou le grec; on regrette seulement que cette étude ait été sacrifiée à des études bien moins généralement utiles. Car il est bien sûr que s'il y a quelques professions dans lesquelles on peut se distinguer, sans avoir jamais lu Virgile ou Homère, il y en a bien plus encore pour lesquelles il est

parfaitement inutile d'avoir su balancer dans de longues équations les premières et les dernières lettres de l'alphabet.

Allons plus loin : ces mathématiques, qui sont pour l'astronome, pour le mécanicien, pour l'ingénieur, un instrument précieux, qui leur fait enfanter des prodiges, que seroient-elles pour l'avocat, pour le médecin, sur-tout pour le moraliste, pour le méthaphysicien, et pour tous ceux qui s'occupent des sciences que l'esprit humain n'a point faites, de ces sciences sublimes dont nous trouvons les principes dans nos cœurs, et qui sont d'une évidence bien supérieure à toutes celles de la géométrie; que seroient-elles pour eux, si ce n'est un instrument de dommages? Malheur à eux, s'ils osoient s'en servir; malheur à nous, si alors nous les écoutions! Car cette science qui jette tant de lumière sur les occupations de quelques savans, n'est propre en effet qu'à accumuler les ténèbres sur les principes les plus évidens et les plus nécessaires au maintien des sociétés; elle ne seroit pour le plus grand nombre des hommes, si par malheur elle devenoit leur unique guide, qu'un moyen infaillible de s'égarer avec méthode : ce qui est la pire manière de s'égarer.

Que dirai-je maintenant de la propriété qu'a, dit-on, la géométrie, de rendre l'esprit juste? Certes, si elle avoit un pareil privilége, je n'hésiterois pas à la mettre au premier rang de toutes les sciences, et à dire qu'il faut la faire étudier à tous les enfans; car un esprit juste est, après un cœur droit, le plus beau présent que le ciel puisse faire aux hommes : peut-être même que ces deux qualités ne sont pas aussi différentes qu'on le croit. Mais, à cet égard, tout ce qui distingue les mathématiques du reste des sciences, c'est que la sévérité de leurs méthodes peut en faire, pour les esprits justes, une sorte de logique-pratique qui les dispense d'en étudier une autre. C'est dans ce sens qu'il faut entendre peut-être l'éloge qu'en faisoit d'Alembert, bon juge en cette matière, lorsqu'il disoit que *la géométrie rectifie les esprits droits*. Il est vrai encore que l'inflexibilité de leurs règles semble ôter aux esprits faux qui s'en occupent, mais seulement tant qu'ils s'en occupent, jusqu'à la faculté de mal raisonner. Mais qu'importe à ceux-ci de bien combiner des nombres, et que leur sert de bien mesurer des lignes, si, dans tout le reste, ils conservent le pouvoir de s'égarer à leur aise, et de raisonner aussi mal qu'ils veulent? Pour prouver que les mathématiques ne rendent pas l'esprit juste, je n'aurois besoin que de nommer certain savant bien connu, et de citer les pitoyables raisonnemens qu'il fait, toutes les fois qu'il lui arrive de parler d'autre chose que de géométrie et d'astronomie. ...

Ce qui me reste à dire, c'est qu'au lieu d'un ouvrage sur *la meilleure manière d'etudier les mathématiques*, il auroit mieux valu en faire un sur la meilleure manière de guérir le plus grand nombre des pères, de la folie de les faire étudier à leurs enfans. Ce livre seroit fort utile, sur-tout s'il étoit fait par un homme aussi éclairé que M. Suzanne; car celui qu'il publie en ce moment est très-bon; et malgré tout ce que nous venons de dire sur l'étude des mathématiques, nous ne pouvons nous dispenser d'en faire l'éloge.

Ce qui le distingue de la foule des Traités élémentaires qui ont été publiés dans ce siècle par la foule des professeurs, c'est d'abord qu'il est adressé aux élèves de l'Ecole Polytechnique; c'est-à-dire, à ceux auxquels il convient véritablement de l'étudier. Seulement, j'aurois voulu que l'auteur expliquât ce qu'il entend par *ceux qui veulent approfondir cette science* : car cette volonté est folle dans tous ceux qui ne se sentent pas le talent nécessaire pour la perfectionner et lui faire faire de nouveaux progrès. A cela près, les réflexions qu'il fait sont trop justes, et la forme qu'il a donnée à ses Elémens est trop nouvelle pour que nous ayons pu nous dispenser de faire connoître son ouvrage à nos lecteurs. Nous ne dirons point que ses réflexions sont neuves; car elles ne le sont pas; et, selon nous, c'est ce qui fait leur éloge. Nous ne le louons pas non plus d'avoir suivi un ordre nouveau dans l'exposition des principes élémentaires : car c'est l'expérience seule qui pourra éclairer les professeurs sur les avantages et les inconvéniens de cette innovation. Nous nous bornons à dire que M. Suzanne nous a paru être un excellent professeur; et nous attendrons, pour porter un jugement plus détaillé sur son ouvrage, qu'il l'ait achevé.

GUAIRARD.

Les Promenades de Vaucluse; par M. *Renaud de la Grelaye*, membre de plusieurs Académies, et auteur des *Soupers de Vaucluse*. Cinq vol. in-12. Prix : 9 fr., et 15 fr. par la poste. A Paris, chez Guyon, et chez *le Normant*.

L'HISTOIRE la plus intéressante que l'on rencontre dans ces Promenades, est celle de l'auteur, M. Renaud de la Grelaye, qui vient d'être enlevé aux lettres et à sa famille, au moment même où il faisoit imprimer son ouvrage. Ce littérateur esti-

mable avoit tout perdu dans le cours de la révolution; mais il espéroit que ce nouveau fruit de ses loisirs changeroit sa situation, et qu'après l'avoir charmé dans le temps de sa prospérité, il le nourriroit dans l'infortune. C'étoit son unique espérance, et c'est le seul héritage qu'il laisse à sa veuve désolée. Mais, en littérature, le fonds le mieux cultivé ne donne pas toujours ce qu'on en attend; il faut, pour le féconder, qu'il attire les regards du public, et que chacun de nous laisse échapper de sa main quelques goutes de cette rosée miraculeuse qui fertilise tout ce qu'elle touche.

Le Mercure du mois de mai 1789, a rendu compte des *Soupers de Vaucluse* du même auteur; *les Promenades* en sont la suite. Le charme du paysage et la douceur de la température ont réuni, dans un château voisin de cette fontaine célèbre, une compagnie de femmes aimables et de beaux esprits, qui forment une espèce d'académie, où chacun d'eux apporte son petit tribut de prose, de vers, de dissertations sur divers sujets; le tout entremêlé de réflexions et de saillies, qui naissent assez librement de la conversation. Dans un temps de calme, il n'en falloit pas davantage pour fixer des lecteurs qui n'avoient jamais éprouvé que de douces émotions; mais depuis que les esprits se sont accoutumés aux plus violentes agitations, et que chaque matin nous lisons dans les journaux la ruine d'une ville ou d'une province, il est devenu comme impossible d'attacher par des compositions purement littéraires. L'auteur des *Promenades* avoit bien senti que cette nouvelle situation demandoit une nouvelle source d'intérêt, pour exciter notre curiosité. Cette considération l'a déterminé à faire entrer dans son ouvrage une intrigue de comédie, dont le fonds, dit-il, est véritable. La manière dont il l'amène est assez pittoresque pour que nous la rapportions; elle fera connoître en même temps les personnages qu'il met en scène, et l'esprit qu'il prête à chacun d'eux.

Le Marquis. « Faire le bien est le premier devoir de » l'homme, et malheureusement celui qu'il remplit avec le » plus de tiédeur..... Mais quel est cet ingambe piéton qui » saute si lestement les fossés? Sa garde-robe ne le charge pas. » Les cheveux sous un filet, une mandoline en bandoulière, » une gibecière et des castagnettes; avec un mousqueton, ce » seroit un vrai miquelet qui croit la sainte Hermandad à ses » trousses. Holà, camarade, où vas-tu si vîte? »

Le Voyageur. « Partout, excellence. »

Le Comte. « Tu as donc des affaires par toute la terre? »

Le Voyageur. « Et nulle part. »

Le Commandeur. « Quel métier, maître? »

Le Voyageur. « Comme les grands seigneurs, je sais tout » sans avoir rien appris. »

Dorival. « Il est bref et serré. Tu dois être musicien? »

Le Voyageur. « Avec de l'oreille, qui ne l'est pas? »

Saintré. « Tu ne ressembles pas mal à Figaro. »

Le Voyageur. « Il y a un air de famille..... »

La Marquise. « Quel dégourdi! Tu ne crains pas les vo» leurs, à ce qu'il paroît? »

Le Voyageur. « Ce sont eux qui ont peur de moi. »

Cantabit vacuus córam latrone viator.

L'Abbé. « Il dit que le voyageur à sec se rit des voleurs. »

Mad. de Chanceaux. « L'ami, comment t'appelle-t-on? »

Le Voyageur. « Souvent trop tard pour dîner.... »

Le Marquis. « Tu parois un bon vivant; tu ne manques » pas d'esprit : pourquoi ne pas l'employer à t'assurer » l'avenir? »

Le Voyageur. « Qui vous a dit qu'il me manquera? »

Le Comte. « Mais tu fais souvent mauvaise chère; et vêtu, » comme tu l'es, à la légère.... »

Le Voyageur. « La diète prévient les maladies, *et l'habit » ne fait pas le moine.* »

Mad. de Lintz. « Tu ne parles que par sentences. »

Le Voyageur. « Cela se retient mieux. »

Le Marquis. « C'est un philosophe à sa manière. »

Le Voyageur. « Je ne suis cependant encore d'aucune aca» démie. »

La Baronne. « Tu fais des livres : cela viendra. »

Le Voyageur. « Non : je les fais bons. »

Madame de Chanceaux. « Il ne manque pas d'amour » propre. »

Le Voyageur. « Il en faut au malheureux : daigne-t-on » le faire valoir? »

Madame Saintré. « Tu as l'air si joyeux et si bien portant! » tu ne dois pas éprouver l'infortune. »

Le Voyageur. « Non; mais j'en porte la livrée, et l'on » juge là-dessus. »

L'Abbé. « Ce gaillard-là est étonnant! C'est quelque fils » de famille que le libertinage promène. »

M. l'Abbé ne se trompoit pas tout-à-fait. Il devinoit la qualité du Voyageur; mais son habit le trompoit sur sa manière d'exister. Ce n'étoit qu'un déguisement à la faveur duquel il vouloit intriguer les promeneurs de Vaucluse, et trouver une promeneuse qui voulût bien l'aimer pour lui-même, et qui consentît à l'épouser avant de le connoître. C'est la folie des

héros de roman ; car, dans la société, personne ne voudroit consentir à se faire priser au-dessous de sa valeur. Quoi qu'il en soit, le Voyageur se montre si poli, si brave, si spirituel, et sur-tout si galant, qu'il commence par se faire admettre dans la compagnie des beaux esprits, et que bientôt il occupe la première place dans le cœur d'une charmante veuve, *madame de Lintz*, à laquelle il adresse ces couplets, qu'il improvise en s'accompagnant de sa mandoline :

« Quand verrai-je le tendre amour
Faire le bonheur de ma vie?
L'espérance d'un doux retour.
Me seroit elle donc ravie?
Qui veut m'aimer, m'aimer pour moi,
Qu'elle se nomme, elle a ma foi.

» A la beauté que puis-je offrir !
Je n'ai ni trésors, ni couronne;
Mais sous ses lois je sais mourir,
La constance vaut bien un trône.
Qui veut m'aimer, etc.

» Cœurs sensibles à mes amours,
C'est vous seuls que chante ma lyre;
Heureux si ses accords touchans
Vous conduisent jusqu'au délire ;
Vous m'aimerez alors pour moi,
Et la plus tendre aura ma foi. »

Cette façon de s'exprimer, le bon sens qui paroît dans ses discours, et la droiture de ses principes, forment un contraste piquant avec son costume. Il joue tout-à-la-fois le rôle de Figaro, celui du comte Almaviva et celui de Grandisson. Il n'en falloit pas tant pour séduire une jeune veuve que l'hymen tout seul avoit enchaînée. Madame de Lintz craint de s'abandonner inconsidérément au nouveau sentiment qu'elle éprouve; mais tandis que le cœur chemine vers un objet agréable, la raison, qui calcule tout bas son rang et sa fortune, l'avertit que cet amant déguisé ne peut être qu'un homme d'une naissance relevée, et qu'il doit être très-riche ; il n'en faut pas davantage pour la captiver entièrement ; elle ne souhaite plus que l'aveu de ses amis, pour justifier sa passion ; après quelque temps d'épreuve et d'examen, elle l'obtient ; l'inconnu déclare son attachement ; et, sans se découvrir, il exige que madame de Lintz accepte ou refuse

l'offre quil lui fait de l'épouser. Il auroit été facile de sortir ici de la voie commune des intrigues romanesques, et de faire sentir à cet inconnu que son procédé n'étoit ni juste ni sage; qu'il n'est permis qu'aux femmes qui n'ont rien à perdre, d'épouser un homme qu'elles ne connoissent pas; que le consentement qu'il demandoit ne pourroit l'assurer qu'il fût aimé pour lui-même, puisqu'il étoit aisé de présumer que sa fortune devoit répondre à son éducation; que la considération de son état ne pouvoit d'ailleurs être mise de côté dans une affaire de cette importance; qu'en s'exposant à un refus, il hasardoit lui-même de perdre une compagne qu'il avoit jugé digne de lui; qu'il s'abusoit en pensant que sa fortune pût être le seul motif de la confiance d'une femme libre; qu'elle établissoit l'espérance de son bonheur personnel sur son caractère et sur ses qualités morales; qu'elle ne vouloit pas s'ôter le mérite d'être généreuse avec connoissance de cause, dans le cas où lui-même se trouveroit privé des dons de la fortune; que l'état du mariage imposoit de grandes obligations, et qu'il étoit juste d'examiner quels seroient ses moyens pour les remplir, etc. etc. L'auteur étoit bien en état de développer toutes ces raisons et d'en former la morale de son roman. Peut-être y auroit-il gagné sous le rapport même de l'intérêt; il eût été plaisant de voir le galant Voyageur obligé de baisser pavillon devant la petite raison d'une française éveillée, mais circonspecte, jeune, vive et sensible, mais en sûreté contre tous les piéges de la séduction. C'étoit un petit modèle de sagesse qu'il falloit offrir au beau sexe. M. de la Grelaye s'est contenté de lui en présenter un de sensibilité. Son héroïne consent à tout, avant d'avoir rien éclairci; et son superbe vainqueur, qui s'est éloigné d'elle pour s'épargner la honte d'un refus, reparoît au bout de quatre jours, et se fait connoître pour *le prince de Cusco, grand d'Espagne, l'illustre descendant des Incas, et le seul héritier du Pérou.* La joie de sa dame est grande, comme on peut bien l'imaginer, mais la qualité du Voyageur n'étonne point : il avoit fait des cadeaux de perles et de diamans qui montroient bien clairement qu'il venoit du pays d'*Eldorado.*

Tel est le fonds de l'intrigue principale, sur laquelle l'auteur a composé son ouvrage. C'étoit trop peu de chose, sans doute, pour remplir cinq volumes; il y a joint quelques fragmens d'une correspondance entre deux amans, dont l'un se trouve engagé dans les liens du mariage : c'est un combat perpétuel entre la passion et le devoir; sujet ingrat, parce qu'il est des devoirs que l'honneur ne permet pas même de combattre, et que tout ce qui blesse les mœurs perd ce lustre poétique qui n'appartient qu'au beau moral.

Ce qui sert à combler le vide de ce Recueil, ce sont les dissertations légères sur divers sujets, et les pièces de poésie tirées du porte-feuille de l'auteur. Tout cela se trouve distribué avec art dans vingt promenades, qui ne ressemblent pas mal à vingt séances académiques, dans lesquelles on ne s'épargne pas la louange : par bonheur, il arrive assez souvent qu'elle est méritée; mais, comme on n'oublie pas que c'est l'auteur lui-même qui se la donne, elle produit rarement l'effet qu'il en attend. Il auroit été plus adroit d'introduire, parmi ses interlocuteurs, un de ces esprits difficiles *qui vont d'abord chercher l'endroit que l'on sent foible, et qu'on se veut cacher.*

Il nous auroit épargné la peine de remarquer plusieurs petites fautes de raison et de goût, quelques constructions vicieuses, et beaucoup de négligences. Page 80 du premier volume, il paroît, par la tournure de la phrase, que *la Baronne* place *Numance* en Italie; un peu plus loin, *le Comte* dit : « De tous les peuples, les Français nous *répugne* » le moins. » Page 139, *le Chevalier* récite une longue élégie, dans laquelle *Amyntas* cherche à consoler *Titire* de la perte de son amante. Après quelques sollicitations inutiles pour le faire renoncer au dessein qu'il a formé de se laisser mourir de faim, Amyntas lui dit :

« A ton trépas, Titire elle-même s'oppose;
» Vis pour la regretter, pour orner son tombeau
» De ce que nos jardins offriront de plus beau;
» A ce culte flatteur, son ombre encor sensible,
» Dans le séjour des morts errera plus paisible. »

Le Commandeur se contente d'observer qu'*errera plus paisible* durcit l'hémistiche. « Voilà, dit-il, ma critique. » « Elle » est juste, répond le Chevalier; et j'avoue ma stérilité. Je » n'ai pu trouver un autre mot, et j'ai eu la foiblesse de » tenir à mon idée : trop heureux, s'il n'y avoit dans ma » pièce que cette tache! » C'est exactement le langage du poete de Boileau :

« Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce. »
« Je le retrancherois. » « C'est le plus bel endroit. »

L'image est en effet poétique, et le verbe *errer* convenoit parfaitement pour exprimer la situation; mais, malheureusement, il ne peut s'employer au futur dans le style soutenu : il falloit le rayer, et chercher une nouvelle construction.

« *Delere jubebat,*
» *Et malè tornatos incudi reddere versus.* »

Il étoit possible, d'ailleurs, de rendre la même idée par le mot *descendra ;* mais Amyntas auroit peut-être ajouté quelque chose de plus vif et de plus touchant à sa prière, s'il avoit dit :

« A ta mort, cher Titire, elle-même s'oppose;
» Vis pour la regretter, pour orner son tombeau
» De ce que nos jardins offriront de plus beau.
» Dans ce même bosquet, son ombre encor sensible,
» Du sein des immortels descendra plus paisible. »

Ce n'est pas la seule faute qu'on pourroit relever dans cette même pièce, qui n'est cependant pas mal écrite, et dans laquelle on reconnoît avec plaisir un imitateur de Virgile; mais il faudroit être de bien mauvaise humeur pour s'attacher à quelques négligences échappées dans la rapidité de la composition. La lecture de tout l'ouvrage plaira certainement aux esprits sages, pour lesquels il a été composé. Il mérite d'être tiré de la foule des livres qui paroissent journellement. Les principes de l'auteur, autant que ses talens, lui assurent un rang distingué parmi les écrivains que la philosophie du siècle n'avoit point entraînés. G.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

— Aujourd'hui vendredi 27 février, on donne, sur les deux premiers théâtres de la capitale, la première représentation de deux ouvrages nouveaux. A l'Opéra, le ballet du *Retour d'Ulysse*, en trois actes, par M. Milon ; et à la Comédie Française, *Pyrrhus*, ou *les Œacides*, tragédie en cinq actes, par M. Lehoc.

— Fleury, qu'une longue maladie avoit éloigné du théâtre, a fait sa rentrée cette semaine dans *l'Homme à bonnes fortunes*, de Baron, et *la Jeunesse de Henri V*, de M. Duval.

— M. Picard quitte définitivement le théâtre à Pâques prochain.

— Mlle. Michu, fille de l'acteur de ce nom, a débuté avec succès à l'Opéra-Comique, dans le rôle de Lucile. Mlle. Pingenet l'aînée quitte ce théâtre.

— Dans une de ses dernières séances, la 3e. classe de l'Institut

DEP
titut a élu deux correspondans, MM. Fauris de Saint-Vincent, domicilié à Aix; et Vincent de Saint-Laurent, conseiller de préfecture, membre de l'Académie du Gard, résidant à Nîmes.

— La classe des beaux-arts de l'Institut va ouvrir les concours pour les grands prix de peinture, sculpture, architecture, gravure et de composition musicale. Ils commenceront le 6 mars prochain, par le premier concours d'essai pour le grand prix de gravure en médailles. Ce concours, qui consiste en une esquisse faite dans le jour, sera jugé le lendemain. Le lundi 9 mars, aura lieu le second concours d'essai, qui sera jugé le 15. Il consistera en une figure modelée, dans la proportion de 50 centimètres sur 36 (18 pouces et demi sur 13.) Le 16, ceux qui auront été admis sur les deux précédens concours, commenceront le concours définitif, pour lequel ils seront tenus de modeler, dans le jour, l'esquisse dont le sujet aura été déterminé le matin par la classe des beaux arts, et de graver cette esquisse sur acier, dans le module de 5 centimètres. Les concurrens auront quatre-vingt-trois jours pour cette dernière opération. Les époques pour les concours aux autres grands prix, seront successivement annoncées.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de la ville de Besançon, distribuera, le 14 août 1807, deux prix, l'un d'éloquence, et l'autre d'histoire, consistant chacun en une médaille d'or de la valeur de 200 fr. Elle propose pour sujet d'éloquence: « De l'influence que les grands hommes ont » exercée sur le siècle où ils ont vécu, et sur le caractère de » leur nation. »

Et pour sujet historique: « L'histoire des Séquanois, » depuis leur origine jusqu'au temps où Auguste divisa la » Gaule en provinces romaines. »

L'Académie prévient les auteurs qui voudront s'occuper du sujet historique, qu'elle a divisé l'histoire de la ci-devant province de Franche-Comté en plusieurs époques qui seront proposées au concours alternativement avec une époque de l'histoire de la métropole de Besançon. Elle désigne aux concurrens pour modèle à suivre dans le plan et le développement de leurs ouvrages, *l'Histoire des Gaulois*, publiée récemment par M. Picot, de Genève, et la collection historique des métropoles de la France, connue sous le nom de *Gallia christiana.*

— Sur le rapport du comité central de la société établie près du ministre de l'intérieur, pour l'extinction de la petite-vérole en France, S. Exc. a décerné aux personnes dont les noms suivent, une médaille en argent, comme un témoi-

gnage public de sa satisfaction pour le zèle qu'elles ont apporté, les unes à propager l'inoculation de la vaccine, les autres, à étudier par des expériences faites dans leurs troupeaux, si l'inoculation de la vaccine ou du claveau, pouvoit préserver les bêtes à laine de la contagion de la clavelée.

En adressant ces médailles à MM. les préfets des départemens dans lesquels les personnes qui les ont obtenues sont domiciliées, S. Exc. a témoigné le desir que cette récompense leur fût donnée avec l'éclat et la publicité que les localités peuvent permettre. Elle a vu, dans l'exécution de cette mesure, un moyen assuré d'exciter l'émulation, et de prouver à toutes les classes de la société combien le gouvernement attache de prix à la propagation d'une découverte dont l'influence sur la population s'est déjà fait sentir dans quelques départemens d'une manière si avantageuse.

Les médailles ont été décernées à MM. Auber, médecin à Rouen; Barrey, médecin à Besançon; Basler, desservant à Molleau; Bretonneau, officier de santé à Chenonceaux; Brunard, cultivateur à Sarcelles; Chaptal, propriétaire à Chanteloup; Demangeon, médecin à Epinal; Galeron, médecin à l'Aigle; Ganneron cultivateur à Malstone; Guerbois, chirurgien à Liancourt; Guillemeau, médecin à Niort; Hennequin, médecin à Charleville; Saint-Lanne, chirurgien à Castelnau; Latour, chirurgien, à Revel; Lecoz, archevêque de Besançon; Legros, vétérinaire à Amboise; Lejeune, médecin, à Laon; Louis, vicaire à Vatimont; Lucas, médecin à Vichy; Manoury, médecin à Vernon; Michel, médecin à Gap; Morel, médecin à Colmar; Morlanne, chirurgien à Metz; Nedey, médecin à Vesoul; Odier, médecin à Genève; Pignot, médecin à Issoudun; Rigal, chirurgien à Gaillac; Saint-Médard, grand-vicaire à Larochelle; Schmitz, vicaire à Niederstadtfeldt; Soret, officier de santé à Vernon; Troussel, curé à Chambray; Valentin, médecin à Marseille; Voisin, chirurgien à Versailles; Yves, chirurgien à Montluçon.

— La statue de saint Vincent de Paule, qui a été exposée, il y a quelques années, au Salon, vient d'être placée dans l'église de l'hospice de la Maternité. On a frappé une médaille, dont l'effigie est prise sur la statue. Les dames attachées au service des enfans, à la *Maternité*, aux *Orphelins* et aux *Orphelines*, portent cette médaille.

— M. Mallet, membre de plusieurs académies, auteur de *l'Histoire de Danemarck*, de celle *des Suisses*, et de plusieurs autres ouvrages, est mort à Genève, le 8 de ce mois, dans sa 77e année.

— Les propriétés littéraires de feu M. le docteur Barthez, membre de la légion d'honneur, médecin du gouvernement, etc., ayant été partagées en trois lots, en exécution de ses dernières volontés, les livres composant sa bibliothèque ont été adressés à l'école de Montpellier; ses manuscrits littéraires sont demeurés entre les mains de celui de ses frères qui en fera le dépouillement; et ses manuscrits médicaux ont été envoyés à M. Lordat, docteur-médecin à Montpellier, président de la société-pratique de médecine de cette ville, et membre de plusieurs sociétés savantes.

M. Lordat s'occupe de mettre en ordre, et de publier incessamment ceux des ouvrages posthumes de M. Barthez, qui ont le degré de perfection que cet auteur aimoit à donner à ses productions médicales. Parmi les manuscrits se trouvent, 1°. des cahiers de thérapeuthique générale, de pathologie, de physiologie, de séméiotique; 2°. trente-quatre leçons de matière médicale botanique, en français; 3°. vingt-deux feuillets et beaucoup d'extraits sur la matière médicale : ce traité est écrit en latin, et les médicamens y sont classés d'après leurs vertus et propriétés médicales; 4°. beaucoup de consultations sur toute sorte de sujets; 5°. un recueil de passages relatifs à la médecine, et extraits des poètes grecs et latins, avec des notes et éclaircissemens; 6°. enfin des leçons sur les fièvres, sur les méthodes de traitement; des recherches plus ou moins étendues sur diverses maladies, et une infinité de notes volantes à ajouter à ses différens ouvrages.

— M. Alibert vient de publier la troisième livraison de son ouvrage sur les Maladies de la Peau. Sans doute ces éruptions affreuses n'ont point existé dans tous les temps. Elles sont un des tristes inconvéniens des progrès de notre civilisation et des écarts du régime. La peau de l'homme paroît s'être souillée davantage à mesure qu'il s'est corrompu. La livraison qui est aujourd'hui en vente, a pour objet l'histoire de la grande famille des dartres; on y lit l'observation suivante :

« Le sieur B***, né à Troyes en Champagne, ville entourée de marais qui en rendent l'air très-mal-sain, ne fut exempt d'aucun des exanthèmes qui sont propres à l'enfance. Sa tête fut couverte par les croûtes de la teigne muqueuse. Il fut tellement maltraité de la petite-vérole, qu'il lui en resta une surdité, laquelle disparut néanmoins par des purgations réitérées que lui prescrivit le célèbre Bouvard. L'affection cutanée dont il s'agit se développa dans le premier temps de sa vie; mais ce fut sur-tout vers l'âge de dix-neuf ans qu'elle éclata avec une extrême violence.

» Elle se porta à la tête d'une force singulière, et sortoit par
» le front et les joues, où elle déposoit des écailles épaisses
» d'un aspect affreux. Toute la tête étoit enflée, ainsi que le
» cou, le dessus du menton, et les parties qui avoisinent les
» oreilles. On y observoit un grand nombre de glandes engor-
» gées qui se prolongeoient jusqu'aux aisselles. Ce mal horrible
» influoit sur toutes les fonctions du malade : il dormoit mal,
» étoit tourmenté par des rêves pénibles, perdoit l'appetit,
» et tomboit de jour en jour dans un état de foiblesse et de
» langueur. Je supprime ici tous les remèdes dont il fit usage,
» pour ne m'arrêter qu'à la partie descriptive de la maladie.
» Il s'opéra une telle éruption de la dartre sur la face, que
» cet infortuné, ayant horreur de lui-même, se réfugia à
» la campagne, pour n'être exposé aux regards de per-
» sonne. Une matière ichoreuse et roussâtre découloit de son
» corps. On essuyoit et on absorboit l'humidité avec des linges
» qui s'y colloient et y adhéroient sans cesse. Certes, je le
» répète, il seroit trop long de détailler ici les arcanes divers
» auxquels le malade avoit recours, dans le désespoir où il se
» trouvoit

» Les drogues qu'il avala le fatiguèrent à un tel point,
» qu'elles opérèrent en quelque sorte une révolution dans son
» tempérament; il devint semblable au vieillard, et n'éprouva
» plus aucun attrait pour le sexe féminin. On remarquoit
» néanmoins que cette effroyable dartre avoit des instans de
» calme et qu'elle sévissoit par intervalles, selon que le
» sieur B*** éprouvoit des chagrins, des inquiétudes domes-
» tiques, selon qu'il étoit exposé aux intempéries de l'air, ou
» à d'autres causes irritantes. C'est alors que le visage se char-
» geoit d'une manière épouvantable; l'éruption étoit vive
» et très-enflammée; elle gonfloit les joues et les oreilles au
» point qu'elles devenoient d'une épaisseur extraordinaire.
» Il disoit y ressentir des pulsations analogues à celles qui se
» manifestent dans une partie où il surviendroit un abcès. Ce
» qu'il faut sur-tout ne pas oublier dans le tableau de cette
» affection désastreuse, ce sont des accès de démangeaison si
» subits et si violents, que le malade se grattoit par une
» impulsion involontaire et s'écorchoit jusqu'au sang. Quel-
» ques efforts que l'on fît alors pour l'arrêter, quelques
» discours qu'on lui tînt, rien ne pouvoit appaiser cette
» fureur de prurit extraordinaire. Les crises déchirantes se
» déclaroient quelquefois au milieu de la nuit, quelquefois
» le jour, dans le bain, hors du bain. Le malade qui
» s'étudie continuellement, a écrit lui-même un rapport
» très-étendu de ses souffrances, dans lequel il attribue les

» symptômes qui l'affligent, à ce que sa mère devint enceinte » de lui dans le temps de la menstruation; même elle fut » contrainte de sevrer un autre enfant qu'elle allaitoit. Cette » cause, à ce qu'il prétend, jeta dès-lors un ferment de » corruption dans son sang. Ce qui le confirme dans son » opinion, c'est que son père et sa mère jouissent de la meil- » leure santé; c'est que ses frères et sœurs n'ont jamais » éprouvé la moindre éruption herpétique, etc. Au surplus, » le sieur B*** a obtenu dans le courant de sa vie, des » intervalles très-remarquables de soulagement. Ainsi la » première invasion dartreuse qui avoit eu lieu à l'âge de » cinq mois, parut s'amender à l'âge de cinq ans, c'est-à- » dire en 1765, par l'apparition de la petite-vérole et autres » maladies de l'enfance auxquelles il faillit succomber. En- » suite la santé du sieur B*** ne subit aucune altération, » jusqu'en janvier 1779. Voilà donc quatorze ans de relâche.

» Alors commença la deuxième éruption, qui se prolongea » jusqu'en 1789; en sorte qu'elle dura environ dix années. » Enfin, nouveau calme, et qui conduisit le malade jus- » qu'en 1805. Pendant ce temps, il n'éprouva que quelques » légères inquiétudes, suites inévitables des vestiges de son » ancienne affection. Enfin, ce malheureux a essuyé une » autre atteinte; il a suivi tous les conseils; il a employé » tous les remèdes; il s'est soumis à tous les moyens; et » cependant, à l'heure où j'écris, il est encore dans la plus » triste position. Il ne peut goûter le moindre repos. *Sou-* » *vent*, dit-il, *la douleur me réveille en sursaut; elle est si* » *aiguë, qu'il me semble avoir sur la jambe une étrille qui* » *la déchire et qui la brûle tout à-la-fois.* Alors il a beau se » contenir pour ne pas se gratter, bientôt le prurit triomphe » de sa surveillance, et il se déchire avec ses ongles. Quelles » expressions assez fortes peuvent peindre les angoisses de l'état » que nous décrivons! Quelle existence qui fait des jours d'un » homme un tissu continuel de tourmens et d'amertumes! » Un semblable fléau n'est-il pas plus affligeant pour l'espèce » humaine que la fièvre adynamique ou la péripneumonie, » dont le péril est au moins d'une courte durée!»

— Il vient de paroître un Mémoire sur le plomb laminé, qui prouve d'une manière incontestable la supériorité du plomb laminé sur le plomb coulé : il démontre également l'avantage que les propriétaires trouveront dans l'emploi du plomb laminé, autant pour l'économie que pour la solidité. Ce Mémoire se distribue *gratis*, au magasin de la manufacture de plomb laminé, rue Bétizy, n°. 20.

— Les papiers américains viennent de publier une lettre du capitaine Clark à son frère, qui annonce la réussite complète de l'expédition dont cet officier avoit été chargé, sous les ordres du capitaine Lewis, par M. le président Jefferson. Cette expédition avoit été résolue par le congrès en janvier 1803, dans le dessein d'explorer la rivière du Missouri, depuis son embouchure jusqu'à sa source; de traverser ensuite le haut pays par le plus court *portage*, et de chercher la meilleure communication par eau de-là jusqu'à l'Océan-Pacifique. Dès le 19 février 1806, M. Jefferson communiqua au congrès les résultats de la première partie de l'expédition, ainsi que les observations astronomiques et cartes géographiques que les voyageurs lui avoient fait parvenir du fort Mandau, lieu d'où ils se disposoient à partir en août 1805, pour descendre vers la mer Pacifique. La lettre du capitaine Clark, datée de Saint-Louis, et du 23 septembre 1806, achève, quoiqu'en abrégé, le récit de l'expédition. M. Clark n'hésite point à affirmer que lui et ses compagnons ont découvert la route la plus praticable qui joigne le Missouri et la Columbia, qui se se jette, comme on sait, dans la mer du Sud. Cette route conduit, par le Missouri, jusqu'au pied des *rapides* qui sont au-dessous des grandes chutes, pendant un espace de 2575 milles anglais. De-là par terre, elle traverse les monts Rocky, jusqu'à une partie navigable de la Kouskouske, ce qui fait une longueur de 340 milles, et ensuite 37 milles en suivant la Kouskouske. On fait après 154 milles sur la rivière Lewis, et 413 sur la Columbia jusqu'à son embouchure. La distance totale depuis le confluent du Missouri et du Missisipi jusqu'à la mer du Sud, est de 3555 milles anglais ou d'environ 1200 lieues. Les 340 milles que l'on fait par terre en traversant les monts Rocky, sont la partie la plus pénible et la plus dangereuse du voyage, quoiqu'on puisse y acheter, au plus bas prix, les services des naturels du pays. La navigation de la Columbia a aussi le désavantage d'être interrompue trois fois par des cataractes qui obligent à autant de portages, l'un de 1200 pas et les autres de 2000; mais il paroît qu'en choisissant bien le moment du voyage, c'est-à-dire, en passant les monts Rocky vers la fin de juin, et en naviguant sur la Columbia depuis le 1er avril jusqu'à la mi-août, on s'épargne une grande partie des dangers et des fatigues. Quant aux avantages que les Etats-Unis peuvent se promettre de l'ouverture de ces communications, quelques passages de la lettre du capitaine Clark en donneront une idée. « La marée, dit-il, se fait sentir sur la Columbia à 183 milles au-dessus de son embouchure, de grandes chaloupes peuvent la remonter en

sûreté jusqu'à cette même distance et des vaisseaux de 300 tonneaux, jusqu'à 125 milles, c'est-à-dire, jusqu'au confluent de la Columbia et de la Multonama, rivière qui prend sa source sur les confins du Nouveau-Mexique. J'envisage ce trajet, dit encore M. Clark, comme propre à procurer des avantages immenses au commerce des fourrures. En effet, toutes celles qu'on recueille dans les neuf dixièmes des contrées de l'Amérique qui en fournissent le plus, peuvent être portées à l'embouchure de la Columbia et de-là chargées pour les Indes-Orientales, dès le premier août de chaque année; en sorte qu'elles arriveront à Canton plutôt que n'arrivent dans la Grande-Bretagne celles que l'on expédie annuellement de Montréal.

Modes *du 25 février.*

On reprend du goût pour le jaune. Après le bleu-pâle, c'est ce que les modistes emploient le plus fréquemment, en satin comme en velours; vient ensuite le rose, coupé avec du blanc. Les capotes blanches, de velours épinglé, étoient, dimanche, fort communes aux Tuileries. Les belles dames, sous cette coiffure modeste, et en douillette pâle, surmontée d'un fichu gris ou d'un cachemire plié, se glissoient parmi les toques parées et les redingotes de velours de la rue Saint-Denis. Les robes neuves de petites toiles fond jaune, à bouquets, ou fond rose, en soie, à raies blanches, fond cerise, à pois blancs, se faisoient remarquer par le défaut d'ampleur, sur-tout à la chute des reins. Il y avoit quelques tabliers festonnés à grandes dents, quelques fichus dont les pointes faisoient écharpe par derrière, et quantité de garnitures basses, de mousseline plissée à petits plis.

A la ville, on voit quelques *Paméla* de paille jaune, avec un fond de velours noir. Les lingères raient, moitié en broderie, moitié en point à jour, quelques fonds de bonnets : le tulle dentelé est celui qu'elles vendent en plus grande quantité.

PARIS, *vendredi 27 février.*

— Le sénat conservateur a déjà terminé les nominations au corps législatif, pour les dix-neuf départemens suivans :

Allier : MM. Hennequin, Giraudet. *Hautes-Alpes* : Bonnet, législateur sortant. *Ardennes* : Golzart, législateur sortant; Lefebvre-Gineau, membre de l'Institut, inspecteur-général des études. *Aude* : Dupré de Saint-Maur; Martin, maire de Castelnaudary. *Aveyron* : Monseignat, législateur sortant; Grandsaigne; Clausel-Coussergues. *Cantal* : Coffinhal; Salvage. *Cher* : Petit, sous-préfet à Sancerre; Beguin. *Corrèze* : Penières, ex-tribun; Combret-Marcillac, officier de gendarmerie. *Creuze* : Coland-la-Salcette, préfet du département; Grellet. *Eure* : Bourlier, évêque d'Evreux; Besqueton, juge au tribunal civil d'Evreux; le Danois, législateur sortant; Frontin, sous-préfet de Louviers. *Indre et Loire* : Aubert du

Petit-Thouars, sous-préfet à Chinon; de la Mardelle, juge au tribunal civil de Paris. *Loir et Cher :* Marescot-Periguet; Pardessus, maire de Blois. *Lozère :* Barrot, législateur sortant. *Lys :* Gombault; de Kismakoer; Herwin, sous-préfet à Furnes; Wandersmesqhe. *Haute-Marne :* Marquett-Fleury, législateur sortant; Roger, homme de lettres. *Pyrénées-Orientales :* Lamer, inspecteur aux revues. *Haute-Saône :* Vigneron, législateur sortant; Martin fils, maire de Gray. *Deux-Sèvres :* Fontanes, président du corps législatif; Auguis, législateur sortant. *Aisne :* Bobjois, législateur sortant; Leleu; Colard; Delorme, maire de Saint-Quentin.

— La tempête qui a soufflé le 18 de ce mois, dans la Manche, avec la plus extrême violence, a couvert de débris la mer et les côtes, particulièrement celles de Dunkerque, Dieppe, Calais, Boulogne, le Havre, etc. Il paroît qu'elle ne s'est pas fait ressentir moins vivement sur les côtes d'Angleterre, et sur-tout aux Dunes.

Le corsaire français *l'Anacréon* a péri à Dunkerque.

Un grand nombre de bâtimens anglais ont eu le même sort à vue des côtes de France, ou sont venus s'y échouer; on ne peut encore en déterminer le nombre. Ceux avec lesquels on a communiqué, et dont on a recueilli les équipages, sont :

Deux bricks anglais, ayant l'un 7 hommes et l'autre 13 hommes d'équipage, échoués près d'Ostende; *l'Europa*, de 140 tonneaux et 8 hommes, capitaine John Sanders; *la Cérès*, de 196 tonneaux et 8 hommes, capitaine Fynlison; *le Bacchus*, de 100 tonneaux et 6 hommes, capitaine Goldic; *le Breiby*, de 140 tonneaux et 7 hommes, capitaine James Haat; *le Fox*, de 105 tonneaux et 9 hommes, dont un mousse a péri; un navire de 300 tonneaux, perdu sous le fort de Heurt, ayant 14 hommes, dont 7 ont péri; *la Sebby*, de 250 tonneaux et 14 hommes, dont 2 ont péri; un navire de 250 tonneaux et 11 hommes, perdu près Dieppe; deux autres navires démâtés, ayant chacun 8 hommes d'équipage, remorqués à Dieppe par des chaloupes; un navire de 300 tonneaux, coulé à 5 lieues au large de Boulogne, et dont l'équipage, composé de 14 hommes et 2 femmes, a gagné ce port dans des embarcations; un brick de guerre, armé de 18 canons et 70 hommes d'équipage, dont 30 se sont sauvés près de Sotteville; on s'occupoit à secourir le reste; deux bricks perdus, l'un à Mildekerke, l'autre à Wendune; le brick *Good Intention*, de 100 tonneaux et 5 hommes.

Six autres bâtimens ennemis désemparés avoient pris un mouillage entre les bancs de Dunkerque; ils ont été capturés par des embarcations de ce port. Ces bâtimens sont :

Les Amis, de Londres, de 250 tonneaux et 10 hommes d'équipage, capitaine Williams Dumlin, chargé de munitions navales; *le Roginsum*, de 70 tonneaux et 6 hommes, capitaine Thomas Brazilt, chargé de fer; *le Mediator*, de 250 tonneaux et 8 hommes, capitaine Rowson; *le Peel*, de 180 tonneaux et 19 hommes, capitaine Maimers, chargé de marchandises sèches; le brick prussien *la Spéculation*, de 260 tonneaux et de 12 hommes, capitaine Jacob Lindenstroos; le brick anglais *le Commerce-de-Bristol*, de 150 tonneaux, chargé de vin de Portugal, est entré à Roscoof; un navire portugais et le brick américain *le Canada*, sont les seuls bâtimens neutres dont on ait appris le naufrage.

(*Moniteur.*)

— On nous écrit de Laon en Picardie, que toutes les maisons de cette ville, et particulièrement celles exposées au nord, ont été endommagées par la violence de l'ouragan. L'église principale, monument immense et bâti avec une admirable solidité, a souffert notablement. Une partie des vitraux et des piliers de pierre de taille qui les soutenoient ont été rompus et dispersés; les plombs de la toiture arrachés, roulés et jetés dans les rues. A Bruges, quantité de toitures de maisons ont été enlevées. Le premier étage d'une maison a été entièrement emporté par le vent.

XLVI^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Arensdorf, le 5 février 1807.

Après le combat de Mohrungen, où elle avoit été battue et mise en déroute, l'avant-garde de l'armée russe se retira sur Liebstadt. Mais le surlendemain, 27 janvier, plusieurs divisions russes la joignirent, et toutes étoient en marche pour porter le théâtre de la guerre sur le bas de la Vistule.

Le corps du général Essen, accouru du fond de la Moldavie, où il étoit d'abord destiné à servir contre les Turcs, et plusieurs régimens qui étoient en Russie, mis en marche depuis quelque temps des extrémités de ce vaste empire, avoient rejoint les corps d'armée.

L'Empereur donna ordre au prince de Ponte-Corvo de battre en retraite, et de favoriser les opérations offensives de l'ennemi, en l'attirant sur le bas de la Vistule. Il ordonna en même temps la levée de ses quartiers d'hiver.

Le 5^e corps commandé par le général Savary, le maréchal Lannes étant malade, se trouva réuni le 31 janvier à Brok, devant tenir en échec le corps du général Essen, cantonné sur

le haut Bug. Le 3ᵉ corps se trouva réuni à Mysiniez; le 4ᵉ corps à Willenberg; le 6ᵉ corps à Gilgenburg; le 7ᵉ corps à Neidenburg.

L'EMPEREUR partit de Varsovie, et arriva le 31 au soir à Willenberg. Le grand-duc s'y étoit rendu depuis deux jours, et y avoit réuni toute sa cavalerie.

Le prince de Ponte-Corvo avoit successivement évacué Osterrode, Tobau, et s'étoit jeté sur Strasburg.

Le maréchal Lefebvre avoit réuni le 10ᵉ corps à Thorn pour la défense de la gauche de la Vistule et de cette ville.

Le 1ᵉʳ février, on se mit en marche. On rencontra à Passenheim l'avant-garde ennemie qui prenoit l'offensive, et se dirigeoit déjà sur Willenberg. Le grand-duc avec plusieurs colonnes de cavalerie, la fit charger, et entra de vive force dans la ville. Le corps du maréchal Davoust se porta à Ortelsburg.

Le 2, le grand-duc de Berg se porta à Alleinstein avec le corps du maréchal Soult. Le corps du maréchal Davoust marcha sur Whastruburg. Les corps des maréchaux Augereau et Ney arrivèrent dans la journée du 3 à Allenstein.

Le 3 au matin, l'armée ennemie, qui avoit rétrogradé en toute hâte, se voyant tournée par son flanc gauche et jetée sur cette Vistule qu'elle s'étoit tant vantée de vouloir passer, parut rangée en bataille, la gauche appuyée au village de Moudtken, le centre à Jonkowo, couvrant la grande route de Liebstadt.

Combat de Bergfried.

L'EMPEREUR se porta au village de Getkendorf, et plaça en bataille le corps du maréchal Ney sur la gauche, le corps du maréchal Augereau au centre, et le corps du maréchal Soult à la droite, la garde impériale en réserve. Il ordonna au maréchal Soult de se porter sur le chemin de Gustadt, et de s'emparer du pont de Bergfried, pour déboucher sur les derrières de l'ennemi avec tout son corps d'armée : manœuvre qui donnoit à cette bataille un caractère décisif. Vaincu, l'ennemi étoit perdu sans ressource.

Le maréchal Soult envoya le général Guyot, avec sa cavalerie légère, s'emparer de Gustadt, où il prit une grande partie du bagage de l'ennemi, et fit successivement 1600 prisonniers russes. Gustadt étoit son centre de dépôts. Mais au même moment le maréchal Soult se portoit sur le pont de Bergfried avec les divisions Leval et Legrand. L'ennemi, qui sentoit que cette position importante protégeoit la retraite de son flanc gauche, défendoit ce pont avec douze de ses meilleurs bataillons. A trois heures après midi, la canonnade s'engagea.

Le 4ᵉ régiment de ligne et le 24ᵉ d'infanterie légère eurent la gloire d'aborder les premiers l'ennemi. Ils soutinrent leur vieille réputation. Ces deux régimens seuls et un bataillon du 28ᵉ en réserve, suffirent pour débusquer l'ennemi, passèrent au pas de charge le pont, enfoncèrent les douze bataillons russes, prirent quatre pièces de canon, et couvrirent le champ de bataille de morts et de blessés. Le 46ᵉ et le 55ᵉ, qui formoient la seconde brigade, étoient derrière, impatiens de se déployer; mais déjà l'ennemi en déroute, abandonnoit, épouvanté, toutes ses belles positions: heureux présage pour la journée du lendemain!

Dans le même temps, le maréchal Ney s'emparoit d'un bois où l'ennemi avoit appuyé sa droite; la division Saint-Hilaire s'emparoit du village du centre; et le grand-duc de Berg, avec une division de dragons placée par escadrons au centre, passoit le bois et balayoit la plaine, afin d'éclaircir le devant de notre position. Dans ces petites attaques partielles, l'ennemi fut repoussé, et perdit une centaine de prisonniers. La nuit surprit ainsi les deux armées en présence.

Le temps est superbe pour la saison; il y a trois pieds de neige; le thermomètre est à deux ou trois degrés de froid.

A la pointe du jour du 4, le général de cavalerie légère Lasalle battit la plaine avec ses hussards. Une ligne de Cosaques et de cavalerie ennemie vint sur-le-champ se placer devant lui. Le grand-duc de Berg forma en ligne sa cavalerie, et marcha pour reconnoître l'ennemi. La canonnade s'engagea; mais bientôt on acquit la certitude que l'ennemi avoit profité de la nuit pour battre en retraite, et n'avoit laissé qu'une arrière-garde de la droite, de la gauche et du centre. On marcha à elle, et elle fut menée battant pendant six lieues. La cavalerie ennemie fut culbutée plusieurs fois; mais les difficultés d'un terrain montueux et inégal s'opposèrent aux efforts de la cavalerie. Avant la fin du jour, l'avant-garde française vint coucher à Deppen. L'Empereur coucha à Schlett.

Le 5, à la pointe du jour, toute l'armée française fut en mouvement. A Deppen, l'Empereur reçut le rapport qu'une colonne ennemie n'avoit pas encore passé l'Alle, et se trouvoit ainsi débordée par notre gauche, tandis que l'armée russe rétrogradoit toujours sur les routes d'Arensdorf et de Landsberg. S. M. donna l'ordre au grand-duc de Berg et aux maréchaux Soult et Davoust de poursuivre l'ennemi dans cette direction. Elle fit passer l'Alle au corps du maréchal Ney, avec la division de cavalerie légère du général Lasalle et une division de dragons, et lui donna l'ordre d'attaquer le corps ennemi qui se trouvoit coupé.

Combat de Waterdorf.

Le grand-duc de Berg, arrivé sur la hauteur de Waterdorf, se trouva en présence de 8 à 9000 hommes de cavalerie. Plusieurs charges successives eurent lieu, et l'ennemi fit sa retraite.

Combat de Deppen.

Pendant ce temps, le maréchal Ney se canonnoit et étoit aux prises avec le corps ennemi qui étoit coupé. L'ennemi voulut un moment essayer de forcer le passage, mais il vint trouver la mort au milieu de nos baïonnettes. Culbuté au pas de charge et mis dans une déroute complète, il abandonna canons, drapeaux et bagages. Les autres divisions de ce corps voyant le sort de leur avant-garde, battirent en retraite. A la nuit nous avions déjà fait plusieurs milliers de prisonniers et pris seize pièces de canon.

Cependant, par ces mouvemens, la plus grande partie des communications de l'armée russe ont été coupées. Ses dépôts de Gustadt et de Liebstadt, et une partie de ses magasins de l'Alle, avoient été enlevés par notre cavalerie légère.

Notre perte a été peu considérable dans tous ces petits combats; elle se monte à 80 ou 100 morts, et à 3 ou 400 blessés. Le général Gardanne, aide-de-camp de l'EMPEREUR et gouverneur des pages, a eu une forte contusion à la poitrine. Le colonel du 4ᵉ régiment de dragons a été grièvement blessé. Le général de brigade, Latour-Maubourg, a été blessé d'une balle dans le bras. L'adjudant-commandant, Lauberdière, chargé du détail des hussards, a été blessé dans une charge. Le colonel du 4ᵉ régiment de ligne a été blessé.

LVIIᵉ BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

A Preusich-Eylau, le 7 février 1807.

Le 6 au matin, l'armée se mit en marche pour suivre l'ennemi : le grand-duc de Berg avec le corps du maréchal Soult sur Landsberg, le corps du maréchal Davoust sur Heilsberg, et celui du maréchal Ney sur Worenditt, pour empêcher le corps coupé à Deppen de s'élever.

Combat de Hoff.

Arrivé à Glaudau, le grand-duc de Berg rencontra l'arrière-garde ennemie, et la fit charger entre Glaudau et Hoff. L'ennemi déploya plusieurs lignes de cavalerie qui paroissoient soutenir cette arrière-garde, composée de douze bataillons, ayant le front sur les hauteurs de Landsberg. Le grand-duc de Berg fit ses dispositions. Après différentes attaques sur la

droite et sur la gauche de l'ennemi, appuyée à un mamelon et à un bois, les dragons et les cuirassiers de la division du général d'Hautpoult, firent une brillante charge, culbutèrent et mirent en pièces deux régimens d'infanterie russe. Les colonels, les drapeaux, les canons et la plupart des officiers et soldats furent pris. L'armée ennemie se mit en mouvement pour soutenir son arrière-garde. Le maréchal Soult étoit arrivé : le maréchal Augereau prit position sur la gauche, et le village de Hoff fut occupé. L'ennemi sentit l'importance de cette position, et fit marcher dix bataillons pour le reprendre. Le grand-duc de Berg fit exécuter une seconde charge par les cuirassiers, qui les prirent en flanc et les écharpèren . Ces manœuvres sont de beaux faits d'armes et font le plus grand honneur à ces intrépides cuirassiers. Cette journée mérite une relation particulière. Une partie des deux armées passa la nuit du 6 au 7 en présence. L'ennemi fila pendant la nuit.

A la pointe du jour, l'avant-garde française se mit en marche, et rencontra l'arrière-garde ennemie entre le bois et la petite ville d'Eylan. Plusieurs régimens de chasseurs à pied ennemis qui la défendoient furent chargés et en partie pris. On ne tarda pas à arriver à Eylan, et à reconnoître que l'ennemi étoit en position derrière cette ville.

LVIII^e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

A Preussich-Eylan, le 9 février 1807.

Combat d'Eylan.

A un quart de lieue de la petite ville de Preussich-Eylan, est un plateau qui défend le débouché de la plaine. Le maréchal Soult ordonna au 46^e et au 18^e régimens de ligne de l'enlever. Trois régimens qui le défendoient furent culbutés; mais au même moment une colonne de cavalerie russe chargea l'extrémité de la gauche du 18^e, et mit en désordre un de ses bataillons. Les dragons de la division Klein s'en aperçurent à temps; les troupes s'engagèrent dans la ville d'Eylan. L'ennemi avoit placé dans une église et un cimetière plusieurs régimens. Il fit là une opiniâtre résistance, et après un combat meurtrier de part et d'autre, la position fut enlevée à dix heures du soir. La division Legrand prit ses bivouacs au-devant de la ville, et la division Saint-Hilaire à la droite. Le corps du maréchal Augereau se plaça sur la gauche; le corps du maréchal Davoust avoit dès la veille marché pour déborder Eylan, et tomber sur le flanc gauche de l'ennemi s'il ne changeoit pas de position. Le maréchal Ney étoit en marche pour le déborder sur son flanc droit. C'est dans cette position que la nuit se passa.

Bataille d'Eylau.

A la pointe du jour, l'ennemi commença l'attaque par une vive canonnade sur la ville d'Eylau et sur la division Saint-Hilaire.

L'EMPEREUR se porta à la position de l'église que l'ennemi avoit tant défendue la veille. Il fit avancer le corps du maréchal Augereau, et fit canonner le monticule par quarante pièces de l'artillerie de sa garde. Une épouvantable canonnade s'engagea de part et d'autre.

L'armée russe rangée en colonnes, étoit à demi-portée de canon : tout coup frappoit. Il parut un moment, aux mouvemens de l'ennemi, qu'impatienté de tant souffrir, il vouloit déborder notre gauche. Au même moment, les tirailleurs du maréchal Davoust se firent entendre, et arrivèrent sur les derrières de l'armée ennemie ; le corps du maréchal Augereau déboucha en même temps en colonnes, pour se porter sur le centre de l'ennemi, et, partageant ainsi son attention, l'empêcher de se porter tout entier contre le corps du maréchal Davoust. La division Saint-Hilaire déboucha sur la droite, l'une et l'autre devant manœuvrer pour se réunir au maréchal Davoust : à peine le corps du maréchal Augereau et la division Saint-Hilaire eurent-ils débouché, qu'une neige épaisse, et telle qu'on ne se distinguoit pas à deux pas, couvrit les deux armées. Dans cette obscurité, le point de direction fut perdu, et les colonnes s'appuyant trop à gauche, flottèrent incertaines. Cette désolante obscurité dura une demi-heure. Le temps s'étant éclairci, le grand-duc de Berg, à la tête de la cavalerie, et soutenu par le maréchal Bessières à la tête de la garde, tourna la division Saint-Hilaire, et tomba sur l'armée ennemie : manœuvre audacieuse, s'il en fut jamais, qui couvrit de gloire la cavalerie, et qui étoit devenue nécessaire dans la circonstance où se trouvoient nos colonnes. La cavalerie ennemie, qui voulut s'opposer à cette manœuvre, fut culbutée ; le massacre fut horrible. Deux lignes d'infanterie russe furent rompues ; la troisième ne résista qu'en s'adossant à un bois. Des escadrons de la garde traversèrent deux fois toute l'armée ennemie.

Cette charge brillante et inouie qui avoit culbuté plus de 20 mille hommes d'infanterie, et les avoit obligés à abandonner leurs pièces, auroit décidé sur-le-champ la victoire sans le bois et quelques difficultés de terrain. Le général de division d'Hautpoult fut blessé d'un biscayen. Le général Dalhmann, commandant les chasseurs de la garde, et un bon nombre de ses intrépides soldats moururent avec gloire. Mais les 100 dragons, cuirassiers ou soldats de la garde que l'on trouva sur le champ de bataille, on les y trouva environnés de plus de 1000

cadavres ennemis. Cette partie du champ de bataille fait horreur à voir. Pendant ce temps le corps du maréchal Davoust débouchoit derrière l'ennemi. La neige, qui plusieurs fois dans la journée obscurcit le temps, retarda aussi sa marche et l'ensemble de ses colonnes. Le mal de l'ennemi est immense; celui que nous avons éprouvé est considérable. Trois cents bouches à feu ont vomi la mort de part et d'autre pendant douze heures. La victoire, long-temps incertaine, fut décidée et gagnée, lorsque le maréchal Davoust déboucha sur le plateau, et déborda l'ennemi qui, après avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit en retraite. Au même moment, le corps du maréchal Ney débouchoit par Altorff sur la gauche, et poussoit devant lui le reste de la colonne prussienne échappée au combat de Deppen. Il vint se placer le soir au village de Schenaditten; et par-là l'ennemi se trouva tellement serré entre les corps des maréchaux Ney et Davoust, que craignant de voir son arrière-garde compromise, il résolut, à huit heures du soir, de reprendre le village de Schenaditten. Plusieurs bataillons de grenadiers russes, les seuls qui n'eussent pas donné, se présentèrent à ce village; mais le 6e régiment d'infanterie légère les laissa approcher à bout portant et les mit dans une entière déroute. Le lendemain, l'ennemi a été poursuivi jusqu'à la rivière de Frischling. Il se retire au-delà de la Pregel. Il a abandonné sur le champ de bataille seize pièces de canon et ses blessés. Toutes les maisons des villages qu'il a parcourus la nuit, en sont remplies.

Le maréchal Augereau a été blessé d'une balle. Les généraux Desjardins, Heudelet, Lochet, ont été blessés. Le général Corbineau a été enlevé par un boulet. Le colonel Lacuée du 63e, et le colonel Lemarois du 43e, ont été tués par des boulets. Le colonel Bouvières, du 11e régiment de dragons, n'a pas survécu à ses blessures. Tous sont morts avec gloire. Notre perte se monte exactement à 1900 morts et à 5,700 blessés, parmi lesquels un millier qui le sont grièvement, seront hors de service. Tous les morts ont eté enterrés dans la journée du 10. On a compté sur le champ de bataille 7000 Russes.

Ainsi l'expédition offensive de l'ennemi, qui avoit pour but de se porter sur Thorn en débordant la gauche de la Grande-Armée, lui a été funeste. Douze à quinze mille prisonniers, autant d'hommes hors de combat, dix-huit drapeaux, quarante-cinq pièces de canon, sont les trophées trop chèrement payés sans doute par le sang de tant de braves.

De petites contrariétés de temps qui auroient paru légères dans toute autre circonstance, ont beaucoup contrarié les combinaisons du général français. Notre cavalerie et notre

artillerie ont fait des merveilles. La garde à cheval s'est surpassée, c'est beaucoup dire. La garde à pied a été toute la journée l'arme au bras, sous le feu d'une épouvantable mitraille, sans tirer un coup de fusil ni faire aucun mouvement. Les circonstances n'ont point été telles qu'elle ait dû donner. La blessure du maréchal Augereau a été aussi un accident défavorable, en laissant pendant le plus fort de la mêlée, son corps d'armée sans chef capable de le diriger.

Ce récit est l'idée générale de la bataille. Il s'est passé des faits qui honorent le soldat français : l'état-major s'occupe de les recueillir.

La consommation en munitions à canon a été considérable : elle a été beaucoup moindre en munitions d'infanterie.

L'aigle d'un des bataillons du 18e régiment ne s'est pas retrouvée ; elle est probablement tombée entre les mains de l'ennemi. On ne peut en faire un reproche à ce régiment : c'est, dans la position où il se trouvoit, un accident de guerre ; toutefois l'EMPEREUR lui en rendra un autre, lorsqu'il aura pris un drapeau à l'ennemi.

Cette expédition est terminée, l'ennemi battu et rejeté à cent lieues de la Vistule. L'armée va reprendre ses cantonnemens et rentrer dans ses quartiers d'hiver.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE FEVRIER.

DU SAM. 21. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 76f 5c 76f 75f 95c 90c 75f 95c 76f 75f 90c 95c 76f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 75f. 50c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c. 0000f. 00c. j. du 1er janv. 0000 00c

DU LUNDI 23. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 75f 95c 80c. 85c 00c. 00c 00c 00c 00c 00f. 00f 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 60c. 40c. 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1225f 0000f. 00c j. du 1er janv. 00c. 0000f

DU MARDI 24. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 40c 50c. 40c. 25c 30c 20c 40c 30c. 40c 00c 00c. 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 73f. 00c 00c 00c 00c 00c. 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1220f 00c j. du 1er janv. 00c 00c f. 00c

DU MERCREDI 25. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f. 50c 20c 30c 25c 30c 25c 20c. 10c 75f 00c 00c. 00c 00f 00c. 00f.
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 75c. 60c. 00c 00c 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1217f 50c 1210f j. du 1er janv. 00c 000f

DU JEUDI 26. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 74f 60c 70c 50c 00c 00f 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c
Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 00f 00c 00f. 00c 00c 00c 00f 00c
Act. de la Banque de Fr. 1210f. 1205f. 00c j. du 1er janv. 0000f 00c

DU VENDREDI 27. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 74f 60c 65c 75f 90c 80c 95c 75f 75f 90c 85c 90c 75f 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c
Idem Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 25c 00c. 00f 00c 00c
Act. de la Banque de Fr. 1210f 00c 0000f j. du 1er janv.

5 cen.

(N°. CCXCIV.)
(SAMEDI 7 MARS 1807.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LES DEUX AMOURS, (1)

ÉPÎTRE A MES AMIS,

(Sur deux rimes.)

Mes chers amis, l'on vous a raconté
Qu'un seul Amour à Paphos prit naissance;
Eh bien, ce fait, si souvent répété,
A mon avis, n'est qu'une fausseté
Sans fondement, sans nulle vraisemblance!
Le voici tel qu'il doit être cité;
Il me paroît plus digne de croyance.
De deux jumeaux, de même ressemblance,
Vénus fut mère; on a même ajouté
Que l'un des deux, par trop de complaisance,
D'aimable enfant, devint enfant gâté.
Ce qui d'abord n'étoit rien qu'imprudence,
Qu'enfantillage et que frivolité,
En peu de temps devint perversité.
Bientôt, brisant le frein de la décence,
Loin de l'honneur il se vit emporté;
Et comme moi, vous avez lu, je pense,
Que de l'honneur lorsqu'on s'est écarté,

(1) L'auteur de ces jolis vers n'a pas voulu être nommé.

(*Note du Rédacteur du Mercure.*)

E e

De le r'avoir il n'est plus d'espérance.
Dès-lors il fut moins amour que licence,
Et tour-à-tour eut pour société
L'Effronterie, au visage éhonté,
Les Jeux bruyans, la folle Extravagance,
L'affreux Remords et la Satiété,
La Jalousie et la sombre Vengeance.
Mais des humains voyez l'inconséquence:
De tous les Dieux il fut le plus fêté;
Même aujourd'hui, dans ce siècle vanté,
Pour avoir su réunir la science
Et la raison avec l'urbanité,
C'est encor lui que le plus on encense:
Son temple vil est le plus fréquenté;
Et, dans des vers dégoûtans d'impudence,
Chez nous Grécourt et Piron l'ont chanté.
Tels nos aïeux, en semblable démence,
Ont adoré, dans des temps d'ignorance,
De Teutatès l'affreuse déité.

L'autre, au contraire, à la naïveté,
A la décence, à la douce gaieté,
Réunissoit la paisible innocence.
On le voyoit quelquefois attristé;
Mais quand ses pleurs couloient en abondance,
Il savouroit certaine volupté,
Que pour juger il faut avoir goûté.
De cet enfant, ami de la constance,
De la pudeur, de la sincérité,
Rien n'égaloit la sensibilité;
Et, par-là même, avec indifférence,
Chez les mortels il fut toujours traité:
Ils se moquoient des jeux de son enfance,
De son air neuf, de sa simplicité.
Comme son cœur en étoit affecté!
Il avoit beau leur promettre d'avance
Du vrai bonheur la douce jouissance,
Rien ne touchoit leur incrédulité;
Et, cependant, il fut un temps en France
Où son autel se voyoit respecté;
Où des héros, d'heureuse souvenance,
Preux chevaliers, remplis de loyauté,
En son honneur ont rompu mainte lance.
C'est à-peu-près dans ce temps regretté,

Que, dans le sein d'une jeune beauté,
Le pauvre enfant, après fatale chance,
Au Paraclet gémit déconcerté.
Naguère encor, aux bosquets de Clarence,
Mes bons amis, je l'ai vu transporté
Dans des écrits dont la rare éloquence
A su nous peindre avec sublimité
Les sentimens dont il est agité;
Et, maintenant, quelle est sa résidence ?
Quel est le lieu par l'Amour habité ?
Je n'en sais rien : . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Presqu'inconnu dans son obscurité,
Des plaisirs purs attestent sa puissance,
Il donne à ceux dont il est écouté
La douce paix et la félicité;
On le voit peu caresser l'opulence;
Très-rarement il est à la cité;
Mais des bosquets il cherche le silence,
Et suit partout la médiocrité.

Mes chers amis, ô vous dont l'indulgence
A mes défauts pardonne avec bonté,
Dont l'amitié, la douce confiance,
Le bon esprit, la jovialité,
Me font encor chérir mon existence,
N'aimez jamais sans avoir consulté
Ces deux portraits faits avec vérité :
Ils sont le fruit de mon expérience.
De ces enfans grande est la différence :
L'un m'a séduit avec malignité;
Mais peu de temps sa trompeuse influence
A triomphé de ma crédulité.
Or, vous savez que dans mainte occurence,
Chez moi son frère eut l'hospitalité.
Le pauvre, hélas, trop souvent rebuté,
Par les ennuis d'une cruelle absence,
Ou les tourmens de l'infidélité,
Sans m'avertir a toujours déserté !

Reviens au gré de mon impatience,
Je veux te faire un accueil mérité;
Reviens, Amour, je sais que ta présence
Fait d'un désert un séjour enchanté;
Je t'aime plus que mon indépendance,
Et de ton frère à jamais dégoûté,
Je te promets entière préférence.

ENIGME.

De ce vaste univers réglant la destinée,
Je vis toujours captive et toujours enchaînée;
J'accouche chaque jour de deux fois douze enfans,
Qu'on peut dire sans crainte être les fils du Temps;
Deux fois chaque soleil on les voit disparoître,
Et deux fois on les voit et revivre et renaître.
Si l'on brise ma chaîne, hélas, quel triste sort!
Je suis sans mouvement, on me donne la mort.

LOGOGRIPHE.

Sur six pieds on me place avant qu'on soit à table;
Sur cinq on m'abandonne en se levant de table;
A quatre on peut me voir lorsque l'on sort de table;
Sur trois bourgeoisement on me met sur la table;
Et sur deux je fournis au luxe de la table.

CHARADE.

Dans mon premier, fort utile au ménage,
Colinette met mon dernier;
C'est jouer ici-bas un triste personnage
Qu'être affiché sur mon entier.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Bouton.*

Celui du Logogriphe est *Logogriphe*, où l'on trouve *gorge*, *horloge*, *hier*, *loge*, *gloire*, *loi*, *pie*, *loir* (petit poisson), *Loire*, *poise*, *or*, *pôle*, *orgie*, *roi*, *proie.*

Celui de la Charade est *Pois-son.*

QUESTIONS MORALES

SUR LA TRAGÉDIE.

Deuxième Article. (*Voyez le N° du 14 février.*)

On demande quelquefois s'il ne peut y avoir qu'un genre de tragédie ? La réponse paroît facile.

Puisque la tragédie est la représentation d'une action de la société publique, il peut y avoir deux genres de tragédie, comme il y a deux constitutions de société.

La société est monarchique ou populaire ; la tragédie peut être héroïque, politique, ou familière et romanesque.

Ici les exemples feront mieux entendre ma pensée que les raisonnemens :

Cléopâtre fait périr Séleucus, et veut empoisonner Antiochus et Rodogune, pour s'assurer la possession du trône ; Orosmane, dans un accès de jalousie, poignarde son amante. C'est, de part et d'autre, un assassinat ; mais l'un est un crime royal, si je puis ainsi parler ; l'autre est un crime tout-à-fait populaire. Très-peu de personnes ont un trône à disputer ; tout le monde peut avoir une femme à punir. Le crime de Cléopâtre, accès de rage d'une ambition trompée, inspire l'horreur ; le crime d'Orosmane, accès de démence d'une passion malheureuse, excite la compassion ; et je ne doute pas que cet Orosmane, si passionné dans ses amours, si aimable dans ses douleurs, si éloquent dans son désespoir, n'ait égaré bien des jeunes têtes, et peut-être fourni des excuses à plus d'un crime.

Pyrrhus est amoureux comme Orosmane, et Hermione aussi jalouse que le soudan. Mais on voit qu'il entre dans la passion de Pyrrhus pour Andromaque l'orgueil de tenir seul tête à toute la Grèce, dont l'ambassadeur ose le menacer et lui prescrire un autre choix. Hermione est sur-tout sensible à l'affront public d'être, aux yeux de la Grèce assemblée, sacrifiée à une esclave troyenne par le fils d'Achille, à qui elle a été promise, et qu'elle est venue chercher dans ses propres Etats. Orosmane n'éprouve dans ses amours d'autre obstacle que la crainte imaginaire d'être traversé par un obscur rival ; et l'infidélité même d'une esclave qu'il peut punir, est une offense à son cœur, et ne peut être un affront

à sa dignité. La situation de Pyrrhus, celle d'Hermione est fière et héroïque; la situation d'Orosmane est petite et bourgeoise, et, au langage près, elle ne diffère pas beaucoup de celle de tous les amoureux et de tous les jaloux de comédie.

La tragédie héroïque et politique met donc sur la scène des hommes publics occupés d'une action publique, presque toujours traversée par des affections personnelles: écueil des hommes publics au théâtre comme sur le trône.

De grands sentimens se mêlent à de grands intérêts, et produisent quelquefois de grands crimes. De grands devoirs éprouvent de grands obstacles, et commandent de grands sacrifices; et l'*action* finit par le triomphe public de la vertu, et par le châtiment public du crime. L'intérêt public ou politique agrandit l'intrigue, ennoblit l'action; et si les passions ont moins de violence, les personnages ont un plus grand caractère, et leurs motifs plus de dignité. Cette tragédie est l'école des hommes publics, qui y trouvent de hautes leçons et de grands exemples.

La tragédie romanesque et en quelque sorte familière, prend ses sujets dans l'homme, plutôt que dans la société; dans des affections privées, plutôt que dans des intérêts publics; dans des aventures qui font la matière des romans, plutôt que dans les événemens qui font l'entretien de l'histoire. Cette tragédie est donc *populaire,* puisqu'elle ne parle à l'homme que de ses passions, de ses affections, de ses intérêts. Elle plaît aussi davantage au commun des hommes; car tous les hommes sont *peuple;* et le peuple est par tout le même, et même aux premières loges.

Cette tragédie diffère donc du *drame* proprement dit, par la condition des personnages beaucoup plus que par la nature de l'*action*. En effet, que l'on substitue des hommes d'une condition privée aux personnages publics de *Zaïre,* et l'on aura un *drame,* à peu de chose près, du genre d'*Eugénie* ou du *Père de Famille;* et que, dans ces derniers drames, on mette des personnages publics à la place des personnes privées, et l'on aura des tragédies à-peu-près du genre de celle de *Zaïre*. On aperçoit aisément que ce changement ne pourroit se faire à l'égard d'*Athalie* ou d'*Héraclius*, dont l'*action* est publique comme les personnages, et où il est question d'affaires d'Etat, et non d'affaires de cœur et d'intérêts privés et domestiques.

La tragédie romanesque, et qu'on pourroit appeler *populaire,* est, en général, plus pathétique que la tragédie héroïque et politique, parce que l'exagération des passions, quel que soit leur objet, met plus de fracas sur la scène et

de mouvement dans l'intrigue que la force des caractères et la hauteur des sentimens : c'est un rapport de plus qu'a la tragédie populaire avec les sociétés populaires, où il y a aussi plus de passions, et qui ont toujours fait plus de bruit sur la scène du monde que les sociétés monarchiques. L'ordre en tout est à peine sensible, le désordre seul se fait entendre ; et, comme toutes les machines, la machine de la société ne crie que lorsqu'elle se dérange.

Mais si la tragédie romanesque est plus pathétique que la tragédie héroïque, elle est beaucoup moins morale. Elle corrompt l'homme privé, en ennoblissant les passions : ces passions opprobre et fléau de la vie humaine, et qui trop souvent conduisent sur un autre théâtre ceux qui les éprouvent. Elle corrompt l'homme public, en affoiblissant son caractère, et en le familiarisant avec des goûts qui lui font négliger ses devoirs.

Athalie est la première tragédie du genre héroïque ; *Zaïre*, je crois, la première tragédie du genre romanesque. Il eût donc fallu comparer les genres, et non les poëtes, et décider ensuite si le genre de *Zaïre* a *agrandi* le genre d'*Athalie*, ou plutôt s'il ne l'a pas rapetissé, en substituant dans l'*action* dramatique des affections privées à des intérêts publics.

La tragédie héroïque est proprement la tragédie de caractère ; la tragédie romanesque est beaucoup plus la tragédie d'*intrigue*. Cette distinction est en usage dans la comédie, qui se divise aussi en haute comédie, comédie sérieuse ou de caractère, et en comédie bouffonne ou comédie d'*intrigue*.

On pourroit peut-être soutenir que Corneille et Racine ont épuisé presque tous les caractères tragiques que fournit l'histoire de l'homme, et qu'ils ont réduit leurs successeurs à n'en chercher de nouveaux que dans le roman de son cœur.

La tragédie héroïque ou de caractère est en général celle du siècle de Louis XIV : siècle de grands caractères et de sentimens élevés. La tragédie romanesque, familière, populaire, la tragédie d'intrigue a plutôt été celle de l'âge suivant : siècle de petits caractères et de grandes intrigues. Cette partie de la littérature a donc été, dans l'un et l'autre siècle, *l'expression de la société* : à l'âge de Louis-le-Grand, plus monarchique de lois et de mœurs ; au siècle qui a suivi, inclinant davantage aux idées populaires ; et l'on a vu, chez les grands, plus de dispositions aux affections privées et aux goûts domestiques ; et chez les petits, plus de passions et plus de crimes.

Comme la tragédie, à la première de ces deux époques, étoit plus noble, et par conséquent plus morale, elle étoit beaucoup plus l'entretien de l'esprit. A la seconde, devenue plus passionnée, et par conséquent plus *sensible*, et en quelque sorte plus matérielle, elle a plutôt été un spectacle pour les yeux.

En effet, ce n'est, ce me semble, que dans le siècle dernier, et depuis M. de Voltaire, qu'on a soutenu d'une manière absolue qu'une œuvre de théâtre est faite pour être représentée plutôt que pour être lue, et que le théâtre littéraire ne sauroit se passer de spectacle extérieur. Cet homme célèbre, qui lui-même a mis beaucoup de spectacle dans ses pièces de théâtre, et qui tenoit pour maxime d'émouvoir les sens plus encore que d'occuper l'esprit, a dû naturellement accréditer cette opinion, et appeler, pour ses productions dramatiques, du jugement calme et réfléchi du cabinet, au jugement précipité du théâtre, où il est si facile de préoccuper les yeux. On n'avoit pas tout-à-fait les mêmes idées dans le siècle précédent; et de là vient peut-être le peu de progrès qu'avoit fait à cette époque la partie matérielle du spectacle, principalement dans le *costume* des personnages. Assurément il doit paroître extraordinaire que dans un siècle où la peinture observoit la vérité historique avec une fidélité si scrupuleuse, que le célèbre Le Brun, au rapport de l'abbé Dubos, fit dessiner à Alep des chevaux de Perse, afin de garder le *costume*, ou, comme on disoit alors, le *costumé*, même sur ce point, dans les *Batailles d'Alexandre*, on n'eût pas pensé à transporter cette même vérité d'objets extérieurs dans les représentations dramatiques, qui ne sont au fond qu'une succession rapide de tableaux animés, et que l'on continuât à jouer *Iphigénie*, les *Horaces*, *Athalie*, *Esther*, *Bajazet*, avec les habits français. Mais c'est, si je ne me trompe, qu'on ne pensoit pas alors à faire un plaisir des yeux, de ce qu'on regardoit presqu'uniquement comme un plaisir de l'esprit; et ce qui donne quelque poids à cette conjecture, c'est qu'aux fêtes données par Louis XIV en 1644, les seigneurs qui figuroient dans les *quadrilles* des héros de la Fable ou des romans, étoient vêtus et armés suivant la *tradition* du personnage qu'ils représentoient, parce qu'ils formoient simplement spectacle, et qu'ils n'avoient rien à dire. Mais, au théâtre, les honnêtes gens se rassembloient pour entendre un ouvrage de Corneille ou de Racine, plutôt que pour voir *Cinna* ou *Phèdre*, qu'ils connoissoient assez par l'Histoire ou par la Fable. Partout où se

trouvoit la bonne compagnie, elle vouloit que les plaisirs qu'elle venoit chercher ne fussent pas trop différens de ceux qu'elle goûtoit dans les salons. Elle croyoit assister à une lecture faite par des hommes de la société ordinaire, ou qui en avoient l'apparence, plutôt qu'à un spectacle donné, pour de l'argent, par des acteurs de profession. On n'étoit pas alors plus étonné de voir au théâtre des Grecs, des Romains, des Juifs, des Persans, des Turcs, vêtus à la française, que de les entendre parler français. On écoutoit une tragédie récitée par plusieurs voix, comme on écoute un dialogue de Fénélon ou de Fontenelle, lu par une seule personne; et l'on retenoit les vers du poète, et non les gestes de la *Champmêlé* ou de *Montfleury*. Les yeux y perdoient peu, l'esprit n'y perdoit rien; et les acteurs, jamais travestis, jamais distingués des autres citoyens, y gagnoient peut-être quelque chose.

D'ailleurs, la tragédie de caractère, telles que sont la plupart de celles de ce grand siècle de notre littérature, perd à la représentation peut-être plus qu'elle ne gagne. Il est bien peu d'acteurs qui ne restent au-dessous de l'idée que l'esprit se forme de la profondeur des rôles d'*Acomat* ou d'*Agrippine*, de la force de celui du vieil *Horace*, de la hauteur de celui de *Mithridate*. Comme le caractère se dévoile par des mots beaucoup plus que par des gestes, il est une foule de traits profonds, de mots heureux, que l'acteur ne rend pas, que souvent il ne peut pas rendre dans toute leur énergie, et sur lesquels la rapidité de la représentation ne permet pas au lecteur, distrait un moment, de revenir. Au contraire, la tragédie d'*intrigue*, qui a dominé dans le dernier siècle, ne peut guère se passer de la représentation. L'esprit ne se forme, à la simple lecture, qu'une idée très-imparfaite du jeu, du mouvement, du spectacle dont elle est remplie. Elle est aussi plus aisée à jouer; et de là vient que, sur les théâtres de *société* ou des provinces, on joue fréquemment les tragédies de Voltaire, et presque jamais celles de Corneille ou de Racine. Les idées à cet égard ont donc totalement changé, et nous pouvons en donner un exemple remarquable:

Dans le compte favorable qu'un homme de lettres connu a rendu de la *Mort d'Henri IV*, il dit: « Que Marie de » Médicis est replongée dans son juste remords par ce cri » de Sully: *Ah, Madame!* expression sublime du plus » profond sentiment, mot égal à tous ceux qui sont restés » célèbres au théâtre! »

Il est évident que les *mots célèbres* au théâtre, tels que le *Moi* de Médée, le *Qu'il mourût* des Horaces, *Sortez* de Bajazet, *Zaïre, vous pleurez, Seigneur, vous changez de visage, Il est donc des remords*, et autres, ont par eux-mêmes, et indépendamment du jeu de l'acteur, une signification précise que le lecteur intelligent saisit aussitôt, et sur laquelle il ne peut se méprendre, ni même hésiter; mais, *Ah, Madame!* est un mot, ou plutôt un cri qui peut échapper à tout *sentiment profond*, même de joie et de surprise; et qui, dans cette circonstance, déterminé à une affection douloureuse, laisse le lecteur incertain si cette exclamation est dans la bouche de Sully l'expression de l'indignation, de l'horreur, de la consternation, même de la stupéfaction des aveux involontaires que la reine vient de faire: *sentimens* tous *profonds*, mais tous différens, et que la même situation peut faire naître, les uns comme les autres, dans l'ame de personnages différens de caractère et de complexion.

Il est donc nécessaire que le ton et le jeu de l'acteur fixent le véritable sens du mot de Sully, le sens que l'auteur a voulu y attacher, et qui en fait la véritable beauté; et pour moi, j'avoue ingénument qu'à la seule lecture je ne puis le démêler avec assez de précision.

Cette digression n'étoit pas étrangère à l'objet général de cet article, et cependant elle nous a écartés des questions que nous nous étions proposées. Il convient de les rappeler ici, pour éviter au lecteur la peine de les aller chercher dans un numéro précédent de ce Journal:

1°. L'imposture est-elle un caractère digne de la tragédie?

2°. La crédulité est-elle un moyen digne de la tragédie?

3°. Les remords qui finissent par le triomphe du crime, sont-ils un dénouement suffisant de la tragédie, lorsque la scène a été ensanglantée?

Ces trois questions appartiennent à la partie morale de la tragédie, que les critiques les plus célèbres ont plutôt considérée sous le rapport de l'art; et cependant ce n'est jamais l'art tout seul, même le plus heureux, qui fait vivre une œuvre de théâtre du genre élevé. Je veux dire que la versification la plus parfaite, l'intrigue la plus régulièrement conduite, ne peuvent soutenir une tragédie contre le vice moral du sujet; tandis que la grandeur et la beauté morale de l'action dramatique suppléent souvent à la foiblesse de l'élocution, et même aux défauts d'ordonnance des diverses parties du drame: et je n'en veux d'autre

preuve que la *Mariamne* de Voltaire et l'*Inès* de la Motte.

1°. Je ne crains pas d'avancer qu'il n'est permis au poète de mettre sur la scène tragique que les passions que l'orgueil avoue, et dont la morale même ne défend pas de convenir. Ainsi, l'on ne dissimule pas qu'on soit ambitieux, fier, sensible, vindicatif, emporté, factieux, jaloux. La vanité même goûte un secret plaisir à le laisser croire, parce que ces passions tiennent toutes plus ou moins à la force du caractère, à l'étendue de l'esprit, à la hauteur des sentimens, à toutes les qualités en un mot qui font les hommes célèbres, et même les grands hommes; et que l'on ne peut être déshonoré par le succès, ni avili par le revers. Mais personne n'a garde de convenir qu'il soit envieux, avare ou fourbe; on s'étudie même à le cacher, parce que ces passions, ou plutôt ces vices, supposent dans un homme l'absence de toutes les qualités fortes et généreuses; qu'ils conduisent à tous les crimes, et ne peuvent être le principe d'aucune vertu; et qu'ils sont, en un mot, vils dans leur principe, honteux dans leurs succès, ridicules dans leurs disgraces. La fourberie comme l'avarice sont du domaine de la comédie, qui les expose sur la scène avec toute leur bassesse et tous leurs ridicules.

La fourberie particulièrement est une foiblesse de caractère, parce qu'on n'emploie la ruse qu'à défaut de la force, et que l'on ne trompe que ceux que l'on ne peut contraindre:

> C'est le foible qui trompe et le puissant commande,

dit Mahomet; et cette sentence est la critique la plus juste de son rôle. Dans les tragédies fondées sur de pareils moyens, ce n'est pas la force qui lutte contre la force, comme dans *Athalie*, dans *Héraclius*, dans *Alzire*, etc., c'est l'habileté contre l'inexpérience, et le charlatanisme contre la simplicité. Si l'on a reproché à Racine, comme indigne de la grandeur tragique, la feinte que Mithridate emploie pour éprouver Monime, et Néron pour épier Junie, quoique ce moyen occupe à peine une scène dans chacune de ces tragédies, et que le poète, sans rien changer à l'*action*, eût pu en employer tout autre; si Voltaire lui-même a critiqué dans *Athalie* un mot, un seul mot à double sens, dont le grand-prêtre se sert pour faire tomber la reine dans le piége, que penser d'une tragédie fondée tout entière sur une imposture perpétuelle et sur une aveugle crédulité, et dont le principal personnage, si l'on

en excepte une seule scène, est sous le masque d'un bout à l'autre de son rôle? Si l'on conteste à un poète tragique, le droit d'introduire sur la scène, même dans les rôles subalternes, un personnage sans dignité au moins relative; si la confidence de leur scélératesse que Mathan et Aman font à Narbal et à Hydaspe a été l'objet de la censure, comment seroit-il permis de faire d'un caractère d'imposteur le personnage dominant, le premier rôle d'un drame héroïque; d'une complicité de fourberie le ressort nécessaire de l'intrigue; de la crédulité des deux enfans, le moyen principal du dénouement? Qu'on y prenne garde: un caractère est vil ou noble par lui-même, et non par le genre de la scène où il est placé. L'amour pour une bergère, dans la comédie, est aussi intéressant que l'amour pour une princesse de tragédie. Le courage est aussi noble dans un valet que dans un héros; et l'amitié entre deux personnes d'une condition obscure, n'est pas d'un genre différent de l'amitié d'Oreste et de Pylade. La jalousie même peut, dans la haute comédie, avoir autant de dignité qu'elle en a dans le personnage tragique d'Orosmane. Mais l'imposture vile dans le *Tartufe* ne peut être noble dans *Mahomet*; et si la comédie n'a pu sauver l'odieux du rôle qu'en exagérant le ridicule du personnage, la tragédie ne pourra en sauver le ridicule qu'en en exagérant l'odieux jusqu'à l'horrible et au dégoûtant. En vain chercheroit-on à couvrir la bassesse du sujet par l'emphase de l'élocution, par la pompe du spectacle, par l'importance même des résultats; les moyens doivent être proportionnés à la fin, comme la fin aux moyens; et il est autant contre les règles de l'art dramatique d'employer de petits moyens pour obtenir un grand résultat, que les plus grands moyens à produire un petit effet. Mais les résultats de l'action dans *Mahomet*, sont-ils aussi importans que l'adroit Voltaire a voulu le faire paroître? C'est ici qu'il faut pénétrer dans le secret du poëme et dans les intentions du poète.

Il y a dans la tragédie de *Mahomet* une fin réelle, et une fin apparente. La fin réelle est la possession de Palmire et la conquête de la Mecque; car malgré le précepte de l'Art Poétique,

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
> Tienne, jusqu'à la fin, le théâtre rempli,

il y a deux *faits* bien distincts dans *Mahomet*, deux objets différens, poursuivis par le même personnage, et dont l'issue est même tout-à-fait opposée; et sans doute cette duplicité d'*action*, qui seroit une faute dans Racine, n'est pas un

mérite dans Voltaire. Mahomet fait périr Séide pour s'assurer la possession de Palmire, et Zopire pour s'emparer de la Mecque. Les moyens sont-ils ici en proportion avec la fin ? J'ose croire le contraire. En effet, cette Palmire dont la possession coûte à Mahomet tant d'hypocrisie et tant de crimes, n'est pas une veuve inconsolable comme l'épouse d'Hector, une femme vindicative et furieuse comme Emilie, que Cinna ne peut aborder que teint du sang d'Auguste, une reine fière et hautaine comme la *Viriate* de Sertorius. Palmire est une orpheline, une esclave, un enfant, soumise à tout l'ascendant qu'exerce sur son esprit et sur ses sens, Mahomet vainqueur, son maître, son bienfaiteur, son prophète, presque son Dieu, comme elle le dit elle-même à Zopire, *qui a formé ses premiers sentimens* ; et certes, ce n'est pas dans les mœurs du paganisme, où Palmire est née, et auprès des femmes de Mahomet, qui ont élevé son enfance ; ce n'est pas dans la doctrine de la polygamie dont Mahomet est l'apôtre, que Palmire peut puiser des motifs de résistance, ou le prophète des principes de retenue.

D'un autre côté, Mahomet est campé avec son armée, aux portes de la Mecque ; et il peut paroître extraordinaire qu'avec ses fanatiques soldats, et ces *nobles* et *sublimes* capitaines, *invincibles soutiens de son pouvoir suprême*, cet audacieux aventurier ne puisse enlever de vive force une petite ville, et qu'il ne veuille y entrer que par une perfidie odieuse, et le plus lâche assassinat.

Mais il y a dans la pièce un autre charlatanisme que celui du prophète : il y a celui de l'auteur, qui consiste à montrer en perspective la conquête de *l'univers* comme la fin de *l'action*. Il n'est question dans la tragédie que de conquérir la terre, que de subjuguer, d'étonner, de changer l'univers ; et à peine maître de la Mecque, Mahomet dit de lui-même, « que l'univers l'adore. » Mais comme ce fait, qui *remplit le théâtre jusqu'à la fin*, n'est pas de nature à *s'accomplir dans un lieu ni dans un jour*, le poète, pour lier la conquête de l'univers à l'entrée pacifique du prophète dans une chétive bourgade de l'Arabie, lui fait dire à Omar, en assez mauvais vers :

Tu connois quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'*univers* à l'envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, *vainqueur en tout lieu*, (1)
Entreroit dans ses murs, en écartant la guerre.

(1) *Vainqueur en tout lieu* est mis pour la rime : car si l'*envoyé d'un Dieu est vainqueur en tout lieu*, il n'a pas besoin d'entrer dans la Mecque pour conquérir l'univers.

Mais si cet oracle est de l'invention du poète, le moyen est foible et mesquin. S'il y a dans ce bruit populaire quelque chose d'historique, ce trait obscur, glissé dans quelques vers inaperçus, est un palliatif insuffisant à de grandes invraisemblances, ou plutôt est lui-même une invraisemblance de plus :

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Et ce qui étoit vrai pour des Arabes peut n'être pas vraisemblable pour des Français. La raison dit que, pour conquérir l'univers, il faut prendre bien d'autres villes que la Mecque, et tuer bien d'autres hommes que Zopire. En un mot, si le but de l'*action* tragique dans *Mahomet* n'est que la possession de Palmire et l'entrée du prophète dans la Mecque, les moyens sont exagérés relativement à la fin. Si le but de l'*action* est la conquête de l'univers, le fait n'est pas accompli, l'action n'est pas consommée ; la tragédie n'a point de dénouement, et les moyens sont beaucoup trop foibles pour une pareille fin.

Les moyens d'imposture et de séduction sont indignes de la tragédie, non-seulement parce qu'ils sont foibles et vils, mais encore parce qu'ils sont ridicules ; et je prends ce mot dans son acception propre, et comme signifiant ce qui excite le rire. Le contraste de l'éloquence emphatique de Mahomet, du ton d'oracle, de l'air hypocrite et *sanctifié* de ce *Tartufe* de la tragédie, avec la crédule simplicité de ses dupes, ne paroîtroit que plaisant, si l'atrocité de l'objet ne sauvoit le ridicule des moyens. Mais Mahomet lui-même, en plein théâtre, ne peut s'empêcher d'en rire quand il est seul avec son confident ; et j'en appelle à ceux qui l'ont vu jouer, on peut dire en personne, par le fameux Le Kain. Dans la scène III du second acte, cette scène si bien connue de tous les écoliers en déclamation, et qui commence ainsi :

> Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
> Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Hammon, etc.

le prophète, après avoir fait ses jongleries accoutumées, renvoie la foule : il la regarde sortir du théâtre ; et après qu'elle a disparu, reportant les yeux sur Omar resté seul sur la scène, au moment de lui dire :

> Toi, reste, brave Omar : il est temps que mon cœur
> De ses derniers replis t'ouvre la profondeur,

Le Kain, avec un art prodigieux, détendoit, si je puis le dire, sa figure, et même son maintien, montés jusque-là au

ton de l'inspiration prophétique, et laissoit échapper un sourire vraiment infernal (le mot n'est pas trop fort), dans lequel on lisoit l'ame tout entière de ce scélérat, et qui exprimoit à la fois le plus profond mépris pour la tourbe imbécille qu'il venoit de mystifier, et la satisfaction de déposer un moment le masque fatigant de thaumaturge pour pouvoir se mettre à son aise, et *causer d'affaires* avec un complice (1). Mais ce jeu de physionomie, si parfaitement d'accord avec l'esprit du rôle de Mahomet et avec sa situation, est tout ce que l'on peut imaginer de plus éloigné de la noblesse et de la grandeur théâtrales ; et le personnage qui peut lui-même rire de son rôle, sera un personnage affreux, horrible, abominable, même très-philosophique : il sera tout ce que l'on voudra, hors un personnage tragique ; et si c'est là *agrandir* la tragédie, c'est comme si l'on croyoit agrandir la colonnade du Louvre en l'alongeant avec des constructions d'architecture moresque, ou en la surchargeant d'une énorme tour.

Ce que nous avons dit de *Mahomet* peut, avec bien plus de raison encore, s'appliquer à d'*Epernon*. Mahomet, du moins, lutte un moment de force, et même de sincérité, avec Zopire. Mais d'Epernon trompe toujours, et trompe tout le monde : il trompe la reine sur les projets de son époux ; sur l'amour qu'il suppose à Henri pour la princesse de Condé ; sur la lettre *sans adresse* qu'il lui remet ; sur les hommes dont il l'entoure, et les moyens qu'il emploie pour la pousser au crime ; il la trompe jusqu'au bout, et sur le moment du crime qu'elle croit être à temps de prévenir. Il trompe Henri IV et Sully. Si l'acteur ne rit pas, certes, il y a de quoi rire ; et toute la différence est que Mahomet se joue de la foiblesse de l'âge, et d'Epernon de la foiblesse du sexe ; que l'un est un fourbe conquérant et législateur ; l'autre, un fourbe intrigant et vil : et l'auteur a eu soin, *dans les pièces justificatives*, de prouver jusqu'à l'évidence la bassesse et la platitude du personnage.

2°. La crédulité est-elle un moyen digne de la tragédie ?

3°. Les remords qui finissent par le triomphe du crime, sont-ils un dénouement suffisant de la tragédie, lorsque la scène a été ensanglantée ?

Nous examinerons ces deux dernières questions dans le prochain Numéro. DE BONALD.

---

(1) La dernière fois que Le Kain a paru dans le rôle de Mahomet, ce jeu de physionomie fit un effet étonnant sur l'assemblée, qui étoit nombreuse et brillante. On ne confondra pas ce sourire avec le rire amer de l'ironie, que le dédain et la colère adressent à un personnage présent, et qu'ils veulent braver.

Description de Genève ancienne et moderne, et des principaux changemens que cette ville a subis dès les temps les plus reculés; avec une carte du département de Léman, dont elle est devenue le chef-lieu ; par M. *Mallet,* ingénieur géographe; suivie de la Relation de l'ascension de M. *de Saussure,* sur la cime du Mont-Blanc. Un vol. in-12. Prix : 4 fr. 50 cent., et 6 fr. par la poste. A Genève, chez *Manget* et *Cherbuliez,* libraires; et à Paris, chez *Tilliard* frères, libraires, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 16; et chez *le Normant,* imprimeur-libraire.

Cette ville, d'une médiocre étendue, et d'un territoire très-resserré, est célèbre dans l'Europe par une multitude de circonstances assez importantes pour entrer dans l'histoire générale. Devenue, dans le XVI^e^ siècle, le siége de l'Eglise de Calvin, regardée par ses partisans comme le centre des lumières, ainsi que l'annonçoit l'inscription qu'on lisoit sur plusieurs des édifices : *Post tenebras, lux;* considérée enfin comme l'asile des proscrits et des mécontens de France, elle offrit le spectacle d'une ville de trente mille ames, luttant contre l'Eglise romaine, et se croyant la capitale de toutes les cités qui professoient la réforme calviniste.

Livrée sans cessse à des divisions intestines, cette ville eut l'art de soutenir son indépendance; et, quoiqu'elle n'entrât point dans la confédération helvétique, elle sut se faire un appui de ce corps puissant, dont elle n'étoit pas aimée. Cette longue existence, dans une situation toujours incertaine et difficile, prouve qu'elle comptoit parmi ses magistrats, et dans ses principales familles, des hommes qui joignoient au talent de l'administration une politique très-raffinée.

Les troubles dont la religion fut le prétexte, étant apaisés par l'indifférence du Régent, et par l'esprit qui régnoit alors, Genève perdit un peu de son importance; mais elle sut la reprendre avant la fin du XVIII^e^ siècle, non plus comme autrefois par des moyens puisés dans une croyance religieuse, mais d'une manière beaucoup plus funeste. Les écrits de J. J. Rousseau qui, dans sa fastueuse humilité, prit le titre de *citoyen de Genève,* le séjour de M. de Voltaire dans un village voisin, le récit exagéré des voyageurs sur la beauté du pays, y attirèrent une multitude de Français et d'étrangers. Ainsi Genève devint plus fameuse que jamais. L'esprit spéculatif

DE LA SEINE
latif de quelques-uns de ses habitans se tourna vers la politique. Habitués au commerce, versés dans les calculs de la banque, nourris dans les maximes d'un petit Etat, ils se crurent propres à administrer un grand empire. L'ambition s'éveilla bientôt parmi eux; et les suffrages publics accueillirent tous les systèmes qui partoient des bords du Léman, ou exaltèrent M. Neker, artisan malheureux d'un édifice fragile, sous les débris duquel il succomba. Il est superflu de rappeler ici les Clavière et autres hommes que leur patrie a désavoués, et qu'elle rougit d'avoir produits.

Cette influence d'une seule ville sur un grand Etat, a dû nécessairement donner lieu à des jugemens bien différens; et Genève a eu le sort des hommes qui, au milieu des malheurs publics, ont pris aux affaires une part active. Les uns leur imputent à tort tous les maux qu'ils ont soufferts, les autres ne veulent leur reconnoître aucune erreur.

Si l'on s'en rapporte aux adversaires de Genève, cette ville fut un foyer de révolte; elle produisit des factieux de tous les genres; et ce fut de son sein que partirent toutes les opinions contraires à la société. Si l'on consulte, au contraire, les hommes que les événemens n'ont pas corrigés, ils regarderont Genève comme ayant été l'asile des lumières qui ont éclairé le XVIII^e siècle; et, sans chercher si ces prétendues lumières n'ont pas causé les maux les plus affreux, ils soutiendront que l'on doit à la patrie de J. J. Rousseau toutes les grandes idées de la régénération sociale.

Il y a de l'excès dans ces deux jugemens. Il seroit injuste d'attribuer à tous les habitans d'une ville les erreurs de quelques-uns. Ces opinions collectives sont toujours fausses. Il faut convenir que les troubles d'une petite république ont pu enflammer des imaginations vives, les porter à de vaines idées de perfection, et causer leurs égaremens quand elles ont eu à s'exercer sur un plus grand théâtre; mais il faut convenir aussi qu'il y a toujours eu à Genève des hommes sages, déplorant la mauvaise constitution de leur république, faisant des vœux inutiles pour la corriger, et cherchant l'ordre et l'unité au milieu des discordes civiles. Aux rêveurs en politique, on peut opposer de véritables savans; à ceux qui se sont distingués par leur impiété, des hommes qui ont soutenu avec courage les grandes vérités de la religion. On doit ajouter encore qu'aujourd'hui les écrivains de Genève se font remarquer en général par leur sagesse et leur modération.

Si jamais une ville du troisième ordre a mérité une description particulière, c'est sans contredit Genève. L'ouvrage

que nous annonçons est d'un ingénieur géographe. Il paroît fort exact dans ce qui concerne les monumens publics, les promenades, les principales rues; mais étoit-ce là seulement ce que l'on devoit attendre? Il ne se trouve à Genève aucun édifice célèbre par son architecture et son antiquité; les promenades n'ont rien de bien remarquable. Le seul moyen d'exciter l'intérêt étoit de passer rapidement sur ces objets, et de s'étendre sur les mœurs, dont tous les voyageurs ne nous ont donné qu'une légère idée. On auroit pu trouver dans cette Description, si elle eût été bien faite, les causes des singularités que Genève a présentées depuis le XVI^e siècle; on auroit pu découvrir pourquoi presque tous les Genevois, sur-tout quand ils ont quitté leur pays, développent cet esprit réservé et calculateur, plus solide que brillant; choisissant un but, et le poursuivant avec une ardeur cachée, sans jamais s'en écarter : esprit qui les fait ordinairement réussir dans tout ce qu'ils entreprennent. C'est, malheureusement, ce que n'a pas fait M. Mallet.

Son ouvrage, cependant, ne manque pas d'intérêt. Il y a de la sagesse et de la modération dans la partie historique qui contient les événémens depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVI^e siècle. Dans les descriptions, on remarque quelques réflexions qui annoncent que l'auteur n'adopte point les idées des sophistes modernes.

Nous eûmes lieu d'observer, dès l'année 1788, époque à laquelle nous nous trouvâmes à Genève, que l'on étoit loin d'y partager l'enthousiasme que la France témoignoit alors pour J. J. Rousseau. On ignoroit même la maison où il étoit né; son buste ne se trouvoit nulle part, et son nom n'étoit dans aucune bouche. Nous en témoignâmes notre étonnement à l'un des principaux magistrats : il nous montra, par sa réponse, que la partie saine des habitans étoit plus éclairée qu'un grand nombre de Français qui se disoient *philosophes*.

M. Mallet confirme cette observation : il ne parle que deux fois de J. J. Rousseau. La première, à l'occasion d'une rue que l'on a voulu en vain nommer J. J. Rousseau, et qui a néanmoins toujours conservé son ancien nom; la seconde, en faisant la description d'une promenade abandonnée, où se trouve le buste du philosophe genevois.

Un chapitre de cet ouvrage qui auroit pu être fort intéressant, est celui où l'auteur donne les noms de tous les écrivains genevois qui existent aujourd'hui. On auroit desiré que chacun de ces noms fût accompagné d'une courte notice sur leurs écrits, et sur le caractère de leurs talens. Mais M. Mallet se borne à les nommer, et à copier les titres de leurs ouvrages.

Si l'on peut en juger par le nombre des auteurs, il n'y a aucune ville du troisième ordre où les lettres soient cultivées plus généralement. Mais l'on sait qu'à cet égard, on s'arrête plus à la qualité qu'à la quantité. Les Genevois comptent aujourd'hui quarante-sept écrivains vivans.

On remarque, dans ce nombre, des auteurs qui méritent d'être estimés, plus cependant pour leur science ou leur érudition que pour leurs talens. Dans les sciences exactes et naturelles, on compte MM. Déluc, Pictet, Tremblay, de Candolle; dans l'histoire, MM. Paul-Henri Mallet, Jean Picot; l'érudition offre M. Prévost, traducteur d'Euripide; dans la poésie française, il n'y a presque que M. Vernes.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de quelques-uns de ces auteurs. En annonçant l'histoire des Gaulois, de M. Picot, nous nous sommes plu à rendre justice à la grande érudition de cet écrivain; et sans approuver ni rejeter entièrement son système, nous avons reconnu qu'il étoit établi avec art. Nous n'avons pas eu la même satisfaction à l'égard d'un poëme de M. Vernes, intitulé : *la Création*. Nous avons cru devoir l'avertir qu'il n'étoit pas né poète, et lui reprocher quelques combinaisons qui tendoient au déisme. Il nous écrivit dans le temps, pour se plaindre de ce qu'il appeloit notre *sévérité*; et nous ne crûmes pas devoir répondre à des observations dictées par l'amour-propre et par l'humeur. Il nous parut qu'une dispute littéraire, à l'occasion d'un poëme aussi peu connu, ne pourroit intéresser le public. Nous profitons de l'occasion pour rappeler à M. Vernes qu'en critiquant son poëme avec modération, nous n'avons pas eu l'intention de l'affliger et de l'humilier : nos avis avoient pour but de l'engager à s'exercer dans un autre genre. Son ouvrage annonçoit un homme d'esprit, mais non un bon poète; et, comme il le sait, en poésie,

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

L'ouvrage de M. Mallet est, comme on a pu le voir, fort utile, non-seulement aux voyageurs, mais à ceux qui veulent avoir une idée de l'état actuel de Genève. Il auroit été d'un intérêt plus général, si l'auteur eût adopté le plan que nous avons indiqué. On auroit aussi desiré que M. Mallet eût donné plus de soin à son style. On auroit eu tort d'exiger de lui, dans un livre de ce genre, des tirades éloquentes et des beautés recherchées; mais on avoit droit d'attendre que son ouvrage seroit écrit avec précision et pureté : ces deux qualités lui manquent presque toujours.

M. Mallet a joint à son travail, un morceau qui le fera

rechercher : c'est une relation abrégée du Voyage de M. de Saussure à la cime du Mont-Blanc, en août 1787. Ce morceau, écrit élégamment, est propre à fixer l'intérêt de ceux même qui n'ont aucune teinture des sciences : on y voit les dangers que courut le voyageur dans son audacieuse entreprise, les précautions qu'il prit pour s'en préserver, les différens incidens qu'il n'avoit pu prévoir, et qui, cependant ne retardèrent point sa marche. On n'y remarque aucune trace de ce charlatanisme si fréquent dans les Voyages modernes : l'auteur ne s'écarte jamais de la simplicité qui convient au genre. On trouve aussi dans ce Voyage des situations touchantes et naturelles : nous ne rappellerons que celle où l'auteur, parvenu à la cime du Mont-Blanc, s'occupe de sa famille, qui, restée à Chamouni, observe sa marche :

« Mes premiers regards, dit-il, furent sur Chamouni, où » je savois ma femme et ses deux sœurs, l'œil fixé au télescope, » suivant tous mes pas avec une inquiétude trop grande, » sans doute, mais qui n'en étoit pas moins cruelle; et » j'éprouvai un sentiment bien doux et bien consolant, » lorsque je vis flotter l'étendard qu'elles m'avoient promis » d'arborer au moment où, me voyant parvenu à la cime » leurs craintes seroient au moins suspendues. »

L'auteur donne de très-bons avis à ceux qui ont à voyager dans les montagnes. Le résultat de l'expérience d'un homme tel que M. de Saussure, est digne d'être remarqué et médité :

« On dit que quand on passe au bord d'un précipice, il ne » faut pas le regarder, et cela est vrai jusqu'à un certain » point; mais voici, sur cet objet, le résultat de ma longue » expérience : avant de s'engager dans un mauvais pas, il faut » commencer par contempler le précipice, et s'en rassasier, » pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'il ait épuisé tout son effet sur » l'imagination, et qu'on puisse le voir avec une espèce d'in- » différence. Il faut en même temps étudier la marche que » l'on tiendra, et ma quer, pour ainsi dire, les pas que l'on » doit faire. Ensuite, on ne pense plus au danger, et l'on ne » s'occupe plus que du soin de suivre la route que l'on s'est » prescrite. Mais si l'on ne peut pas supporter la vue du » précipice, et s'y habituer, il faut renoncer à son entreprise; » car, quand le sentier est étroit, il est impossible de regarder » où on met le pied, sans voir en même temps le précipice; » et cette vue, si elle vous prend à l'improviste, vous donne » des éblouissemens, et peut être la cause de votre perte. » Cette règle de conduite dans les dangers me paroît appli- » cable au moral comme au physique. »

La dernière réflexion est d'une grande justesse; et M. de

Saussure, en généralisant son idée, l'a rendue utile pour ceux qui voudront la méditer dans toutes les circonstances critiques de la vie.

Il parle ensuite des précautions qu'il prenoit pour se garantir du danger :

« J'employai, dit-il, dans les passages dangereux, la manière de se faire aider par ses guides, qui me paroît tout » à-la-fois la plus sûre pour celui qui l'emploie, et la moins » incommode pour ceux qui lui aident. C'est d'avoir un » bâton léger, mais solide, de huit ou dix pieds de lon- » gueur : deux guides, placés l'un devant vous, l'autre der- » rière, tiennent le bâton du côté du précipice, l'un par un » bout, l'autre par l'autre, et vous marchez au milieu avec » cette barrière ambulante, sur laquelle vous vous soutenez » au besoin. Cela ne gêne ni ne fatigue les guides en aucune » mani re, et peut servir à les soutenir eux-mêmes, au cas » que l'un d'eux vienne à glisser ou à tomber dans une fente. »

Il est inutile de s'étendre sur la partie scientifique du Voyage de M. de Saussure. Ses découvertes sont connues de tous ceux qu'elles peuvent intéresser. Nous remarquerons seulement que la relation abrégée de ce voyage ajoute beaucoup de prix à l'ouvrage de M. Mallet. P.

Voyage à la Cochinchine, par les îles de Madère, de Ténériffe et du cap Verd, le Brésil et l'île de Java; contenant des renseignemens nouveaux et authentiques, etc. par *John Barrow*, etc., traduit de l'anglais, avec des notes et additions, par M. *Malte-Brun;* avec un atlas de dix-huit planches gravées en taille-douce. Deux volumes in-8°. et atlas. Prix : 18 fr., et 22 fr. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, libr., rue Gît-le-Cœur; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire.

Un ouvrage, qui réunit sur son titre les noms de M. Barrow et de M. Malte-Brun, doit naturellement exciter la curiosité et la confiance, et nous reconnoissons avec plaisir, après l'avoir lu, qu'il justifie l'une et l'autre. Il intéresse, il amuse, il instruit ; il doit satisfaire toutes les classes de lecteurs : ceux qui exigent qu'un livre leur procure de nouvelles connoissances, et ceux qui ne lui demandent que de les débarrasser de leur temps. Enfin cet ouvrage est bon; et il faut bien qu'il le

soit, puisqu'un critique aussi judicieux que M. Malte-Brun n'a pas craint d'y attacher son nom. Nous prévenons seulement que nous avons observé dans l'original quelques traits de vanité anglaise; et dans la traduction quelques mots impropres dont nous citerons plusieurs exemples. Mais si on se souvient que M. Barrow est Anglais, et que M. Malte-Brun est Danois, on trouvera tout simple qu'ils ne soient pas exempts de ces défauts; il nous semble même qu'on nous auroit facilement dispensé de les relever.

Il s'agit de savoir si nous pouvions nous en dispenser nous-mêmes à l'égard du traducteur. Nous nous sommes fait cette question, et nous n'avons pas hésité à nous répondre que M. Malte-Brun devoit être traité avec la plus grande rigueur. Il nous a semblé qu'en devenant collaborateur d'un journal où la critique exerce ses droits dans toute leur étendue, il avoit lui-même perdu tout droit à l'indulgence de la critique. Considérées sous ce double rapport, ses fautes sont devenues d'un exemple trop dangereux, pour qu'il soit permis de les passer sous silence. D'ailleurs, lorsque nous avons à rendre compte d'un ouvrage, nous ne consultons qu'un parti, celui de la vérité; nous ne connoissons que trois sortes de règles, celles du goût, du bon sens et de la grammaire.

Nous commencerons par une observation qui paroîtra peut-être minutieuse. Il nous semble que le titre même de cette traduction renferme déjà un terme impropre : une collection *de gravures en taille-douce* ne devroit pas s'appeler un *atlas*. Puisque les gravures sont maintenant un des grands moyens qu'on emploie, à défaut d'autres, pour donner du prix à un livre, il est bon d'apprendre aux libraires qu'Atlas étoit autrefois un géant, qui portoit, disoit-on, le ciel sur ses épaules; et que maintenant c'est le nom d'un livre qui porte non plus le ciel, mais la terre : c'est-à-dire que c'est un recueil de cartes géographiques. Ajoutons qu'il en faut ordinairement plus de dix-huit pour mériter ce nom. Les gravures qui accompagnent cette traduction sont à la vérité fort jolies, peut-être même fort curieuses; mais elles ne sont que cela. Il est même assez singulier qu'entre tant de planches gravées pour un *voyage à la Cochinchine*, il n'y en ait que deux qui aient quelque rapport à la géographie; et que l'une soit *un plan de la capitale du Brésil*, l'autre *une carte de l'Afrique australe*.

Examinons maintenant la méthode que M. Malte-Brun a suivie en traduisant ce voyage : c'est lui-même qui va nous l'exposer. « Le troisième chapitre de l'original, nous dit-il » dans sa préface, ne renferme que peu de choses nouvelles

» sur les îles du cap Verd ; je l'ai fondu dans *mon* chapitre » second. La description de Riojaneïro forme le quatrième » chapitre de l'original et le troisième de la traduction. » Observons qu'à la place de ce chapitre quatrième, dont le rang seroit resté vide, M. Malte-Brun en a fait un tout neuf, qu'il a tiré d'un voyage allemand. Quant au cinquième, je ne sais ce qu'il est devenu ; mais il se trouve aussi, pour le moins, renvoyé ou *fondu* ; et le traducteur a mis à sa place celui qui étoit le dernier. « Notre chapitre VI, ajoute-t-il, comprend le » chapitre VI de l'original et une partie du chapitre VII, etc. » Je trouve dans une note qu'il a placée au commencement du chapitre second, que « les second et troisième de l'original » renferment tant de choses déjà connues par d'autres rela- » tions qu'il n'a pas *cru devoir en donner une traduction* » *littérale et complète* ; » et dans une autre note sur le chapitre troisième, que celui-là « lui a paru écrit d'une » manière assez piquante pour qu'il l'ait traduit *littérale-* » *ment.* »

La première idée qui se présente après avoir lu ces aveux, c'est que voilà une étrange manière de traduire. M. Malte-Brun retranche, refond, ajoute, bouleverse tout l'ouvrage, et il nous le donne encore pour être de M. Barrow. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'après cela il met sur le titre : *traduit de l'anglais, avec des notes et additions ;* j'aurois voulu qu'il eût mis : *refait sur l'anglais* ; et qu'il eût ajouté : *avec des retranchemens considérables* : on sauroit à quoi s'en tenir.

Mais, dit-il, ces chapitres renfermoient *des choses déjà connues par d'autres relations.* Ce n'étoit pas une raison pour les supprimer. Que m'importe que ces choses soient connues, si je ne les connois pas ? M. Malte-Brun n'écrit-il que pour les savans ? Quoi qu'il en soit, nous voilà prévenus : avant de lire un ouvrage qu'il aura traduit, il faudra que nous commencions par nous former une bibliothèque de tous les livres qui ont été composés sur le même sujet. Cette méthode seroit peut-être bonne ; mais il ne trouvera que peu de lecteurs qui soient en état de la suivre. Je le préviens d'ailleurs que s'il est décidément résolu à retrancher des livres qui lui passeront par les mains tout ce qui se trouve déjà dans d'autres livres, il aura beaucoup à faire, et qu'il ne finira pas de sitôt. Où en seroient donc les auteurs, si cet exemple étoit érigé en loi, et qu'ils ne pussent plus dire que ce qu'on n'auroit point dit avant eux ? Où en seroient les libraires, si on ne faisoit plus de livres qu'avec ce qui est nouveau, pour un homme aussi instruit que M. Malte-Brun ? Où en seroient enfin tous les lecteurs, je ne dis pas seulement les lecteurs frivoles, mais

ceux mêmes qui veulent s'instruire, s'il leur falloit parcourir des milliers de volumes, avant d'être seulement en état de lire un *Voyage ?* On aime assez, quelque savant que l'on soit, à rencontrer, dans un ou deux volumes, ce qu'on a le desir d'apprendre ; et pour moi, je ne vois pas à quoi est bon *un voyage à la Cochinchine*, si ce n'est à nous dire tout ce qu'il y a d'utile ou de curieux à connoître sur ce pays.

Remontons aux principes : Qu'est-ce qu'un livre, et qu'est-ce qu'une traduction ? Un livre est une collection de pensées ou de descriptions. On n'exige pas que chacune de ces pensées ou de ces descriptions soit nouvelle ; ce qu'on veut avant tout, c'est qu'elles soient amenées d'une manière qui le paroisse ; c'est qu'elles soient enchaînées dans un bel ordre ; ou pour mieux dire, un livre est toujours bon, au moins d'une bonté relative, quand, au moyen de la liaison qui règne entre toutes ses parties, il produit sur l'esprit de ceux qui le lisent, l'effet qu'a dû se proposer celui qui l'a fait. Et comme il est difficile qu'un auteur se propose d'autre but que celui de plaire ou d'instruire, on exige rigoureusement qu'un ouvrage nous communique de nouvelles connoissances, ou qu'il imprime mieux dans notre esprit celles que nous avons, ou qu'il nous amuse. Il n'en est pas de même d'une traduction. Celle-ci ne doit être que la copie fidelle d'un livre quelconque. Lorsqu'on traduit, il ne s'agit plus de charmer ou d'éclairer ses lecteurs, il s'agit de bien rendre les pensées et les descriptions de son original ; il faut les montrer telles qu'on les trouve : brillantes, si elles le sont ; ennuyeuses si elles ont par hasard le malheur de l'être. Une traduction peut donc être très-bonne, et n'être cependant qu'un livre insipide. Mais il faut ajouter que, dans ce cas, autant auroit valu ne pas l'entreprendre.

Ce que j'ai dit d'un *livre*, en général, je le dirai, et à bien plus forte raison, de cette sorte de livres qu'on appelle des *voyages*. Dans un *voyage*, on n'exige pas même que l'ordre qui règne entre les pensées et les descriptions soit bien rigoureux. Il suffit que l'auteur sache nous intéresser aux dangers qu'il court, aux jouissances qu'il éprouve, et qu'il peigne d'une manière vive et naturelle les divers sentimens qu'excitent dans son ame les objets qui passent successivement sous ses yeux. Pourquoi un voyage, quelquefois même un voyage mal rédigé et mal écrit, nous inspire-t-il tant d'intérêt ? C'est qu'il est l'histoire d'un homme et de ses longues fatigues et de ses plaisirs fugitifs. Dépouillez-le de cet avantage ; faites-en un cours d'histoire naturelle ou de géographie ; établissez entre toutes ses parties cet ordre que

la science exige, mais qui n'est pas celui où les objets se sont présentés à l'imagination du voyageur; que celui-ci, au lieu d'y être tout simplement un homme qui souffre, qui jouit, et qui raconte, y paroisse un docteur qui cherche à nous instruire, vous n'en ferez peut-être qu'un livre ennuyeux.

Ces définitions me paroissent exactes. Si M. Malte-Brun eût jugé d'après la première, l'ouvrage de M. Barrow, il n'y auroit pas supprimé tant de chapitres; il ne se seroit pas permis d'en retrancher tout ce qui lui a paru n'être pas nouveau. Et si je juge de sa traduction par la seconde, je ne crains pas d'assurer qu'elle n'est point bonne. Que sera-ce, si je la juge d'après l'idée qu'on se forme ordinairement d'un voyage? N'est-il pas singulier qu'on fasse un *voyage de M. Barrow*, avec des morceaux pris çà et là dans des livres allemands et français que M. Barrow n'a peut-être jamais lus? Et que devient alors l'intérêt? Où est l'histoire de l'homme?

Citons un exemple; lorsqu'on va d'Angleterre à la Cochinchine, on rencontre sur sa route le cap de Bonne-Espérance; par conséquent, c'est *ce cap qui dans l'ordre géographique se présente le premier; et la relation des Boushouanas* (c'est une peuplade de l'Afrique) *que M. Barrow avoit placée à la fin de son ouvrage*, doit passer avant la description de la Cochinchine elle-même. C'est fort bien raisonné; si ce que vous faites est un *cours de géographie*, il faut commencer par là. Mais M. Barrow n'avoit prétendu faire que le récit de son voyage; et comme il n'est point allé dans le pays des Boushouanas, il avoit placé cette relation à la fin de son livre, et il avoit eu de bonnes raisons pour cela. C'étoit un appendice qui pouvoit plaire, mais qui n'auroit servi, s'il l'eût donné plutôt, qu'à interrompre son récit, et à suspendre l'intérêt qu'il se proposoit d'inspirer pour lui-même. Je suis étonné que M. Malte-Brun n'ait pas fait toutes ces observations, et qu'un aussi bon critique n'ait pas senti la grande différence qu'il y a entre un *voyage* et un cours de géographie.

S'il vouloit nous instruire, que ne faisoit-il donc un livre? il avoit bien assez de talens et de connoissances et de méthode, pour le faire bon. Que ne composoit-il de lui-même et tout seul, un voyage à la Cochinchine : on lui eut tout permis alors, et même de ne pas sortir de chez lui. Nous avons déjà tant de voyages tout faits! Sans rien prendre aux Allemands, il n'y a rien de si aisé que d'en refaire d'autres avec la plume et les doigts. Mais quand on s'y prend ainsi, il ne faut pas les attribuer à des écrivains connus. C'est une entreprise assurément fort étrange que de vouloir faire un *voyage de M. Barrow*, sur-tout quand ce voyage est déjà tout fait, et assez bien fait.

Cet ouvrage, tel qu'il est maintenant publié par M. Malte-Brun, a donc un grand défaut : c'est qu'il n'est ni de lui, ni de M. Barrow ; il en a un second : c'est qu'il n'est pas même un *voyage à la Cochinchine* ; j'ai déjà parlé d'un troisième : c'est qu'il n'est peut-être pas une *traduction française*. Je vais en donner une analyse rapide : nos lecteurs jugeront par eux-mêmes s'il mérite ou non les reproches que je lui fais.

La première description qu'on y rencontre est celle de Madère. « Cette île, dit le voyageur, enveloppée comme elle » l'est la plupart du temps d'un épais rideau, de sombres » nuages, ne présente pas un coup d'œil fort attrayant. Elle » se dépouille si rarement de son manteau nébuleux, que » lorsque Gonzalès Zarco découvrit l'île de Porto-Santo, » éloignée seulement de 40 milles (16 lieues) de Madère, il » y resta long-temps, sans se douter que ce qu'il voyoit » devant lui, fût une autre île. Lui et son équipage avoient » bien fait attention à ce nuage épais et noir, qui cou- » vroit constamment le même point de l'horizon; mais les idées » superstitieuses de leur siècle leur faisoient d'abord voir dans » cette vapeur une exhalaison des abymes infernaux, et dans » ces rochers sourcilleux un des vestibules de l'empire des » morts. »

Suit la description de la ville de Funchal « dont les maisons » blanches constrastent d'une manière pittoresque avec les » noirs rochers de lave, et la vive verdure des plantes sus- » pendues sur le talus des montagnes. Au milieu de ces plan- » tations, s'élèvent en grand nombre des maisons de cam- » pagne, des églises, des chapelles, des monastères. Les » formes de ces bâtimens varient autant que leur situation. » Tous ils offrent de charmans points de vue : l'un au-dessus » de l'autre, ils semblent *grimper* sur la montagne, et se » perdent enfin dans les ombres du grand nuage .... La ville » est irrégulièrement et mesquinement bâtie. Nous y trou- » vâmes des rues étroites, tortueuses et mal-propres..... » Ajoutez qu'un grand nombre de cochons se promènent li- » brement dans ces rues : telle est la noble familiarité de ces » *bourgeois à quatre pattes*, qu'un passant qui *chemineroit* » jusqu'au bout d'une rue, sans être *frotté* par un d'eux, » *pourra* se vanter d'un rare bonheur, etc. etc. »

Il y a dans cette description, d'ailleurs assez brillante, quelques taches, qui en ternissent l'éclat et qu'il eût été facile de faire disparoître. Je ne parle pas de ce mot de *grimper* qui, appliqué à des édifices, n'est pas supportable dans notre langue, au moins quand c'est un Français qui la parle. A ce propos, je me permettrai de faire observer que, par une

contradiction qui nous est, à ce qu'il me semble, particulière, nous admirons quelquefois dans la bouche des étrangers, des expressions et des tournures qui nous paroîtroient fort ridicules dans celle de nos concitoyens. Lorsque les premiers emploient des mots extraordinaires, faute de connoître ceux qui sont autorisés par l'usage, nous disons qu'ils prêtent à notre langue de la grace ou de l'énergie : dans la même occasion, nous dirions des seconds qu'ils ne savent pas le français. Quoi qu'il en soit, il est bon d'avertir les étrangers que toute licence a ses bornes, et que nous ne supportons pas dans la langue écrite, tout ce que nous supporterions dans la langue parlée. Ainsi, quand même on pardonneroit à M. Malte-Brun d'avoir, dans un livre, fait *grimper* des maisons, on ne l'excuseroit pas d'y avoir nommé des cochons, des *bourgeois à quatre pattes* : puisqu'il a supprimé dans l'ouvrage de M. Barrow les *choses connues*, il auroit dû en retrancher les plaisanteries aussi triviales. Il ne sait peut-être pas assez combien nous avons le goût délicat, sur-tout quand il s'agit de plaisanteries. Je l'invite donc à ne jamais publier de livres dans notre langue, sans avoir auparavant consulté quelques amis qui soient *prompts à le censurer*. Cela ne lui sera pas difficile, puisqu'il a beaucoup d'amis parmi les bons juges, c'est-à-dire, parmi ceux qu'on n'accuse pas d'être trop indulgens.

Continuons. On sent que le vin de Madère, et la manière dont on le fait, et la quantité qu'on en exporte, doivent occuper une grande place dans le chapitre sur cette île. Le voyageur prétend s'être assuré que les Indes seules consomment tous les ans 5500 pipes de ce vin ; et il ajoute que *sans l'autorité d'un monsieur qui a résidé trente ans à Madère, ce fait lui eût paru incroyable*. Il me semble que la quantité même qu'on en consomme à Paris, est déjà assez étonnante : il me faudroit l'autorité de plus *d'un monsieur*, pour que je pusse me persuader que tout le vin de Madère qui disparoît sur nos tables y étoit en effet venu de cette île ; mais si j'avois à le dire, je tâcherois de m'exprimer autrement. *Un monsieur* est une de ces expressions tellement familières qu'on ne doit jamais les écrire. On a beau être Danois : on fait sourire son lecteur, quand on les emploie.

« Le passage de l'Angleterre à l'île de Madère, est » *tumultueux* ; mais le trajet de Madère aux îles Cana- » ries est ordinairement *tranquille*. » Un passage *tumultueux*, un *trajet tranquille* sont encore de ces expressions qu'on trouve énergiques ou ridicules, selon que c'est un étranger ou un français qui s'en sert : cela ressemble aux

édifices qui *grimpent*. Je ne m'y arrête donc point : j'ai d'autres reproches à faire au traducteur, à propos de ce chapitre sur les *îles Canaries*.

On croyoit que ces îles étoient les *îles Fortunées* dont les anciens ont tant parlé : en comparant les passages de divers auteurs, on s'étoit, disoit-on, assuré que ce nom n'avoit jamais pu convenir qu'aux Canaries. Il est vrai qu'actuellement elles ne méritent plus de le porter : la famine y règne; les volcans les dévastent, et les Européens y dominent depuis des siècles. Mais du moins notre imagination qui peut maintenant parcourir à son aise toute la terre, sans rencontrer nulle part la paix, l'innocence, le vrai bonheur, se reposoit sur ces îles, comme ayant été autrefois leur séjour. M. Malte-Brun les dépouille de toutes ces illusions dont la poésie les avoit environnées, et qui leur prêtoient encore tant de charmes. Il a fait, dit-il, une dissertation sur ce sujet. J'en suis fâché : car il est trop savant en géographie, pour que je puisse me refuser à le croire. Mais qu'a-t-il fait de ces *îles fortunées*? Où les a-t-il mises? C'est ce que j'ignore, n'ayant point lu sa dissertation. Je voudrois pourtant le savoir : puisque le bonheur n'est point parmi nous, il seroit doux de penser qu'il a existé en un certain temps, dans un certain lieu : cela prouveroit au moins qu'il n'est pas tout-à-fait impossible.

M. Barrow avoit dit, en passant, quelques mots *sur les mœurs des Guanches*, qui sont les anciens habitans de ces îles, et dont le nom est devenu fameux par plus d'un voyage romanesque. Mais M. Malte-Brun a retranché ce passage, sous le prétexte que M. Bory de St. Vincent en a dit beaucoup plus *dans son Essai sur les îles Fortunées*. Ainsi je conseille de ne point lire la traduction de M. Malte-Brun, sans avoir lu auparavant l'Essai de M. Bory; à moins cependant qu'on ne veuille rien savoir sur les mœurs des Guanches. Mais le traducteur n'a rien omis de tout ce que raconte M. Barrow du pic de Ténériffe, où il n'est point allé, quoique nous ayons sur ce même pic une foule d'ouvrages tous composés par des voyageurs qui sont parvenus jusqu'à son sommet. Cela est fort heureux; car si le traducteur eût usé ici de sa sévérité ordinaire, nous y aurions perdu une des plus brillantes descriptions de tout l'ouvrage, et un des morceaux qu'il a le mieux traduit. On va en juger :

« Nous avions presque atteint, dit le voyageur, la fertile » vallée qui renferme la ville et le port d'Orotava, sans que » le pic de Ténériffe daignât se montrer à nos regards » curieux. Soudain, les nuages, qui nous en déroboient la » vue, se dissipèrent : la masse gigantesque de cette fameuse

» montagne vint tout-à-coup frapper nos yeux, et étonner » notre imagination. Son sommet dépassoit de loin les vapeurs » les plus légères qui flottoient dans l'air : les nuages suspendus » autour de son vaste sein, formoient plusieurs ceintures; et » tandis que le front de la montagne se dessinoit majestueu- » sement sur l'azur du firmament, ses bases se confondoient » doucement avec les collines, les plaines, le rivage et » l'Océan.

» ...... En vain nos amis nous assurèrent que la saison » n'étoit pas favorable pour monter sur le pic, et que cette » montagne étoit déjà converte de neiges; en vain les guides » qu'on nous avoit cherchés à la ville d'Orotava, nous refu- » sèrent-ils nettement leurs services, à cause des incommodités » et des dangers qu'ils prévoyoient..... A midi, nous partîmes » *aux acclamations* du peuple qui nous appeloit fous » d'Anglais, etc. etc. ». Le résultat de tant de préparatifs fut de retourner à Orotava, après s'être épuisé deux jours en vains efforts pour gravir la montagne, et avoir essuyé une pluie horrible. Nos voyageurs se retrouvèrent au point du départ sans avoir rien vu, mais bien trempés, bien fatigués, et bien fiers sans doute de n'avoir pas cru à ce que leur disoient les gens du pays : c'est ainsi que sont tous *ces fous d'Anglais, et quelquefois ces fous de Français.* A ce propos, je me permettrai de faire encore observer à M. Malte-Brun, qu'en pareille occasion, les cris du peuple doivent s'appeler des *huées* et non pas des *acclamations*. Des acclamations sont toujours une sorte d'applaudissemens.

L'histoire et la description du Brésil occupent trois chapitres, entre lesquels deux, au moins, sont entièrement du traducteur. Les détails qu'il y donne sur ce pays m'ont paru nouveaux, et ils sont certainement curieux. Il en fait connoître l'administration, les revenus, les productions et les habitans; sur tous ces objets, il paroît avoir consulté de très-bons mémoires. Mais je ne puis parler de tout, et je me borne à indiquer aux lecteurs, comme un des morceaux les plus intéressans de ces chapitres, l'histoire des *Palmarésiens* : « C'est, dit M. Malte-Brun, dans la province de Pernambuco » que le Nouveau-Monde a vu le premier exemple d'un Etat » indépendant fondé par des nègres révoltés..... Il y a plus » d'un siècle et demi, à la fin de la guerre avec les Hollandais, » les esclaves du voisinage de Pernambuco, accoutumés aux » souffrances et à la guerre, résolurent de chercher dans les » bois et les plaines de l'intérieur, la liberté qu'ils desiroient. » Quarante d'entr'eux mirent cette résolution à exécution; et » après avoir volé des fusils et d'autres instrumens de guerre,

» qu'ils purent cacher, ils abandonnèrent leurs maîtres, et se
» retirèrent dans *un endroit choisi* à neuf degrés de latitude
» sud, près de Porto Calvo, et contigu, au pays bien
» cultivé des Alagoas et de Pernambuco. Ils y furent joints
» par un nombre considérable de mulâtres et d'autres nègres.

» Ils sentirent cependant bientôt le *manque* de femmes, et
» se déterminèrent à suppléer à ce besoin par la force. *L'enlè-*
» vement des Sabines ne fut pas plus général, ni plus complet.
» Ces rebelles ne tardèrent pas à devenir très-formidables.
» Plusieurs Portugais, des pays voisins, sollicitèrent leur
» amitié, en leur fournissant secrètement de la poudre, des
» balles, des fusils et des étoffes d'Europe, recevant en
» échange des assurances de protection...... Ils formèrent en
» peu de temps une nation, et prirent le nom de Palmaré-
» siens, d'après celui de leur ville. On les vit tracer une
» constitution et choisir un prince qu'ils appelèrent *zombi*
» (ou puissant.)

».... Appréhendant toujours l'irruption des Portugais,
» ils bâtirent chaque village sur une éminence. Palmarès
» avoit alors une lieue de circonférence, et étoit environnée
» d'une double estacade de gros troncs d'arbres qu'ils avoient
» pris dans les bois voisins.... Les portes étoient gardées, en
» temps de paix, chacune par deux cents soldats, sous un
» chef d'une valeur reconnue. Dans l'intérieur *des murs*,
» les maisons étoient éparses et irrégulières, parce qu'ils
» avoient conservé une grande portion de terrain pour la
» culture.... La population montoit à vingt mille ames.»

Soixante ans s'étoient déjà écoulés depuis la fondation de cette nouvelle et singulière ville, et les Palmarésiens en étoient déjà à la troisième génération, lorsqu'en 1696 ils furent attaqués par toutes les forces de Brésil. Je ne dirai pas les succès qu'ils eurent d'abord, ni les efforts prodigieux qu'ils firent pour soutenir leur liberté, leur constitution, tous ces grands mots qui inspirent quelquefois tant de courage, mais qui semblent toujours porter malheur à ceux qui les soutiennent. Les Palmarésiens finirent par succomber; leur zombi se donna la mort, et leur ville fut pour jamais détruite.

Je regrette de ne pouvoir donner plus d'étendue à l'analyse de ce chapitre sur le Brésil, l'un des plus intéressans, des plus curieux, des plus instructifs de tout l'ouvrage; et c'est beaucoup dire. Mais les Boushouanas m'appellent; et il faut bien que je me réserve un peu d'espace pour parler d'un peuple aussi singulier.

Au nord du cap de Bonne-Espérance se trouvent de vastes

déserts, où l'on rencontre de temps en temps quelques sauvages appelés *Bosjesmens*, qui sont les plus malheureux des hommes, puisqu'ils éprouvent toutes les angoisses de la plus extrême misère, sans éprouver aucune des consolations que procure la société. Ils sont petits, mal-faits, quelques-uns borgnes, presque tous privés d'une phalange du petit doigt, *qu'on leur coupe*, disent-ils, *dans leur enfance, comme un charme pour les préserver des infortunes*. C'est l'excès de la pauvreté, de l'ignorance et de l'abrutissement. Mais tout-à-coup la scène change : on trouve des campagnes fertiles, un peuple civilisé, ayant des lois, un gouvernement modéré, des mœurs douces, habitant une grande ville bâtie avec assez de régularité ; c'est celle des Boushouanas. Litakou, leur capitale, « est située au 26e degré de latitude sud, et au » 27e de longitude E. de Greenwich. Nos voyageurs (M. Somerville, chirurgien en chef du cap de Bonne-Espérance, » et M. Truter, membre de la Cour de justice) estimèrent » que cette ville étoit au moins aussi étendue que celle du » Cap. Mais d'après l'irrégularité de ses rues, et le peu » d'élévation de ses bâtimens, il leur fut impossible d'évaluer, même à-peu-près, le nombre des maisons.... Il paroît » que les deux commissaires, ayant comparé leurs notes, » trouvèrent que l'un avoit évalué la population de cette » ville à dix mille ames, et l'autre à quinze mille : il pourroit se faire que le nombre juste se trouvât entre ces » deux.... Une si grande population, rassemblée dans un » même endroit, entourée de toutes parts de déserts...., » privée de toute communication avec d'autres peuples civilisés, doit nécessairement renfermer dans son propre » pays des moyens de subsistance proportionnés à ses besoins. Les troupeaux forment une des plus grandes ressources des Boushouanas.

» .... Le système sur lequel repose leur gouvernement » paroît entièrement patriarchal. Ainsi le chef doit être l'idole » du peuple ; et, *en conséquence*, il a le pouvoir de se » choisir un successeur. Les anciens de la nation, qui composent son conseil, l'instruisent des vœux ou des desirs du » peuple. Alors, après avoir consulté ces sages, il fait des » réglemens nouveaux ou corrige les anciens, selon qu'il est » nécessaire pour le bien de tout le monde.

» .... Le caractère amical et pacifique, qui paroît être » assez généralement celui des Boushouanas, peut, j'imagine, s'attribuer, en grande partie, à l'égalité presque parfaite qui règne entr'eux. Les maisons de Litakou se ressemblent toutes, ou elles ne diffèrent entr'elles que par le

» *travail et la propreté* que chaque *homme propriétaire* veut » bien se donner la peine de *faire ou d'entretenir* dans sa » demeure. Chaque individu possède autant de terre qu'il » veut bien en cultiver. »

Ce dernier trait gâte un peu le tableau tracé par le voyageur, des progrès que les Boushouanas ont faits dans la civilisation. Il me semble qu'un peuple chez lequel les terres appartiennent à qui veut bien les cultiver, est un peuple encore dans l'enfance. Mais celui-ci est bon, paisible, officieux; il a des arts, des spectacles : c'est beaucoup au milieu de cette Afrique, dévouée de tout temps à la plus affreuse barbarie, et dont les habitans, toujours en guerre les uns avec les autres, semblent tendre d'eux-mêmes les mains aux fers dont nous les chargeons. Si on songe d'ailleurs que celui-ci a son établissement à plusieurs centaines de lieues, non-seulement de toute société vraiment civilisée, mais même de toute autre société, on sera étonné du degré de civilisation auquel il est parvenu, et on li a avec le plus vif intérêt les détails dans lesquels M. Barrow est entré à son sujet.

Madère, les Canaries, le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, sont bien sur le chemin de la Cochinchine; mais les Boushouanas n'y sont pas; et c'est à la Cochinchine que nous voulons aller. Nous y parviendrons; mais il faut de la patience : avant d'y arriver, nous passerons encore par l'île de Java. D'ailleurs, nous n'avons pas tout dit sur l'Afrique. Ses vastes déserts sont remplis de giraffes, d'éléphans, et peut-être de beaucoup d'animaux dont on révoque l'existence en doute, faute d'avoir fait des recherches suffisantes pour les rencontrer; et M. Malte-Brun a quelque chose à nous dire sur tout cela. Par exemple, il a trouvé dans ses livres que la *licorne* pourroit n'être pas un animal fabuleux; et il a fait à ce sujet une Dissertation, dans laquelle il prouve très-bien qu'on n'a rien prouvé en disant que cet animal n'a jamais été vu par les naturalistes modernes. Il est vrai que c'est là tout ce qu'elle prouve aussi, et qu'elle paroît un peu déplacée dans un Voyage à la Cochinchine, puisqu'enfin les licornes n'ont jamais passé pour être de ce pays. Mais qu'importe? Cette Dissertation est courte, et on ne dira pas au moins qu'elle est ennuyeuse.

L'île de Java a été si souvent décrite, qu'il seroit difficile, même à un homme aussi instruit que M. Malte-Brun, de nous donner des détails nouveaux sur ses productions et sur les mœurs de ses habitans. On a tout dit sur cette fameuse ville de Batavia, qui est si grande, si riche, si mal-saine, qui dévore

DEPT DE LA SEINE

dévore ses habitans, et qui n'en est pas moins une des plus puissantes villes du monde. Cependant M. Malte-Brun n'a pas pu résister au desir de répandre encore sa science au sujet de ce pays : il a tiré d'un ouvrage allemand un chapitre entier sur Java ; et *de divers ouvrages hollandais et allemands qui, bien que d'un mérite supérieur, n'avoient point encore été traduits*, un autre chapitre sur Batavia. Au moyen de quoi, cette partie du Voyage de M. Barrow est entièrement nouvelle; et elle le seroit même pour M. Barrow.

Enfin nous arrivons à la Cochinchine : sa description commence tout juste au milieu du dernier volume. C'est ici le moment d'apprendre à nos lecteurs que cette expression de *Voyage à la Cochinchine* doit être prise dans sa plus grande rigueur; c'est-à-dire, que le Voyage dont il s'agit n'a point été fait *dans* ce pays, mais *vers* ce pays : M. Barrow n'y est pas entré. Ce furent les maladies qui forcèrent le capitaine du vaisseau, sur lequel il se trouvoit, à relâcher dans la baie de Turon, située sur la côte de ce vaste empire; et c'est dans cette baie qu'il s'est instruit de toutes les particularités qu'il raconte. Je devois le dire, puisqu'enfin c'est un fait constant, dont la preuve se trouve à chaque ligne de ce Voyage : M. Barrow n'a jamais quitté son vaisseau que pour venir dîner ou assister sur la côte à quelque spectacle. Mais je dois ajouter que ses descriptions du pays n'en sont pas moins curieuses, ni ses récits moins intéressans. Lorsqu'il arriva dans la baie de Turon, la famine et la guerre civile régnoient dans toute l'etendue de la Cochinchine. Une révolution, qui avoit éclaté en 1774, venoit de finir; et ses suites se faisoient encore sentir; le souverain légitime, à peine assis sur son trône, n'avoit pu encore guérir toutes les plaies que l'anarchie avoit faites à son empire. Je ne puis me dispenser de donner au moins une idée de cette révolution, et de l'homme dont les vertus et le grand caractère contribuèrent si puissamment à la terminer.

« Dans le temps, dit M. Barrow, où la révolte éclata en » Cochinchine, il y avoit à la cour un missionnaire français » nommé Adran. (Il étoit évêque du siége d'Adran. *Note du* » *trad.*).... Ce missionnaire étoit très-attaché à la famille » royale, dont il avoit aussi reçu toutes sortes de marques de » considération et d'estime. Il avoit formé dans le pays une » petite colonie de chrétiens; et le roi, loin de les persé- » cuter, leur accordoit sa protection. Il étoit si sûr de cet » homme, quoique d'une religion différente de la sienne, » qu'il lui confia l'éducation de son fils unique, héritier de » son trône. Adran, dès que les premiers feux de la révolte

» éclatèrent, vit qu'il n'y avoit d'espérance de salut pour » lui et ses amis que dans la fuite. Le roi étoit déjà dans les » mains des rebelles; mais la reine, le jeune prince avec son » épouse et leur enfant, et une sœur, par les secours d'A- » dran, étoient parvenus à s'échapper. A la faveur de la » nuit, ils s'éloignèrent à une distance considérable de la » capitale, dans une forêt. Là, pendant plusieurs mois, le » jeune roi de Cochinchine, comme un nouveau Charles, » fut caché, avec les restes de sa famille, non dans les » branches touffues d'un chêne, mais dans celles d'un bana- » nier ou figuier, dont le caractère, inviolable dans le pays, » leur promettoit peut-être, dans leur opinion, plus de » sûreté.

» Les malheureux fugitifs gagnèrent ensuite, comme ils » purent, la ville de Sai-Gong, dont les habitans se ran- » gèrent en foule sous les étendards de leur souverain légi- » time... Précisément, dans ce temps, un bâtiment de guerre » français mouilloit à Sai-Gong avec sept vaisseaux mar- » chands portugais, et un nombre considérable de barques » et de bâtimens chinois. Par le conseil et les secours d'Adran, » cette flotte fut engagée, armée et équipée avec le plus » grand secret, pour tomber à l'improviste sur la flotte de » l'usurpateur. »

Cette expédition fut d'abord heureuse. Cependant, après des combats dont les suites ne furent pas assez décisives, le roi de la Cochinchine fut obligé d'aller chercher un asile auprès de celui de Siam; et là encore, comme dans son propre empire, la fortune, après avoir commencé par le favoriser, finit par l'abandonner. Il quitta en fugitif cette cour de Siam, où il avoit été d'abord si bien accueilli; et il n'eut plus d'autre ressource que celle d'aller attendre, dans l'île de Pulowai, un meilleur temps et des circonstances plus favorables.

« Quelque temps avant cet événement, Adran étoit parti » de Siam pour visiter les provinces méridionales de la » Cochinchine, et sonder les dispositions du peuple pour » leur souverain légitime. Il les avoit trouvés attachés à ses » intérêts.... Alors il conçut l'idée d'implorer le secours du » roi de France Louis XVI pour replacer sur son trône » l'héritier légitime, à des conditions en tout favorables » pour lui, et que les événemens pouvoient rendre très- » avantageuses à la France. »

L'évêque d'Adran arriva en effet à Versailles en 1787, amenant avec lui le fils du malheureux roi de la Cochinchine, pour implorer en sa faveur la protection d'un prince qui

encore alors étoit puissant et paisible, et qui étoit à la veille d'être bien plus malheureux. On sait l'accueil favorable qui lui fut fait, les promesses qu'il obtint, les ordres qui furent donnés; mais il étoit écrit que la France subiroit elle-même toutes les horreurs d'une révolution; et celle de la Cochinchine fut bientôt oubliée.

Le respectable missionnaire fut donc encore une fois réduit aux ressources qu'il pouvoit trouver dans son zèle invariable, et dans son génie. Heureusement lorsqu'il arriva dans la Cochinchine, la face des choses avoit bien changé. Le roi étoit retourné dans ses Etats; déjà les usurpateurs étoient sur le point d'en être chassés, et ce fut encore aux conseils de l'évêque et à son inconcevable activité, que ce prince, d'ailleurs doué lui-même de très-grands talens, dut son entier rétablissement sur ce trône où il se soutient encore à présent.

« Il faut rendre justice, dit M. Barrow, à la mémoire » d'Adran, qui est mort en 1800, et convenir que le caractère du monarque, son retour dans ses Etats, ses succès à » la guerre, l'amélioration de son pays dans l'intervalle de la » paix, et sur-tout ses rapides progrès dans les différens arts » et sciences, ses établissemens, ses manufactures, sont absolument dus au savoir, aux talens et au fidèle attachement de ce » missionnaire. Le roi de son côté l'aimoit jusqu'à l'admiration..... Pour témoigner après sa mort sa grande vénération » pour lui, quand ses restes eurent été enterrés par ses *frères* » *missionnaires*, suivant le rite de l'église romaine, il fit » déterrer son corps, et voulut qu'il fût reporté en terre, » avec la pompe funéraire prescrite par la religion des » Cochinchinois. Jamais on ne put le détourner de rendre à » sa mémoire cet honneur signalé, qui excita les réclamations » pressantes des *frères missionnaires*, très-scandalisés de ces » cérémonies profanes. »

Maintenant je demande quel est le motif qui excita l'évêque d'Adran à courir tant de dangers, à supporter tant de fatigues, à entreprendre tant de voyages? Est-ce le fanatisme? On voit que le roi de la Cochinchine, quoiqu'il ait été son élève, et qu'il fût son admirateur, n'a point embrassé la religion Chrétienne. Est-ce le desir des richesses? Il n'en acquit point. Est-ce l'ambition, le desir de la gloire, le plaisir de faire parler de lui? L'ambition n'inspire pas le projet d'aller se distinguer dans la Cochinchine: on n'aime à faire parler de soi que sa famille, ses amis, ses concitoyens. Les éloges qu'on feroit de nous à la Chine ou au Japon ne nous flatteroient qu'autant qu'ils seroient répétés en France. On aura beau chercher: l'évêque d'Adran ne put être animé que par l'esprit

de cette religion, qui, dans tous les temps et dans tous les pays, fait de ceux qui la suivent des sujets fidèles, de zélés citoyens. Mettez un philosophe à sa place; la révolution qui précipita Caun-Shung de son trône lui eût paru une chose toute simple, peut-être un événement heureux, ou du moins un de ces accidens contre lesquels il est inutile de se révolter. Un homme, qui étoit aussi évêque, et qui n'en étoit pas moins philosophe, disoit dans une occasion semblable : *nous sommes chrétiens, soumettons-nous à la providence; si nous sommes philosophes, cédons à la nécessité.* Ce parti est assurément le plus philosophique et le plus commode; mais il n'est peut-être pas le plus chrétien, et il n'est pas toujours le plus sûr. Quoi qu'il en soit, il n'y aura certainement personne qui ne trouve l'infatigable courage, et l'imperturbable fermeté de l'évêque d'Adran, bien plus admirable que l'apathique résignation de l'archevêque de Sens.

Nous terminerons là l'extrait de cet ouvrage. Nous en avons assez dit pour inspirer le desir de le lire; et les fautes que nous nous sommes fait un devoir d'y relever, ne doivent point diminuer l'estime dont jouit M. Malte-Brun. Ce que nous croyons devoir ajouter en finissant, c'est que de tous ces voyages anglais, dont on nous inonde depuis dix ou douze ans, il n'y en a peut-être pas un dont la lecture soit aussi intéressante, et dont la traduction ne fourmille de plus de fautes.

GUAIRARD.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

UN accident très-fâcheux a troublé et interrompu la première représentation du ballet intitulé *le Retour d'Ulysse*, donnée le 27 février.

Voici l'extrait du rapport du directeur de l'Académie impériale de musique, sur cet événement :

« Au dernier changement de décoration, au moment où Minerve descend pour unir Ulysse et Pénélope, le rideau de fond ayant été enlevé avant le signal du machiniste, la seconde perche du milieu a formé un pli qui l'a porté en avant,

la gloire se baissant au même moment, l'a rencontré et a fait la bascule. Il en est résulté la chute de l'actrice, d'une élévation de quinze pieds. Le rapport du médecin de l'Académie constate que mademoiselle Aubry a éprouvé une contusion légère au front, une fracture au bras droit et une luxation du petit orteil du pied. L'administration s'est empressé de lui faire donner tous les secours que sa position réclame. Elle a l'espoir que cet accident n'aura pas de suite plus fâcheuses.

S. M. l'Impératrice vivement touchée de l'accident arrivé à la première représentation du ballet du *Retour d'Ulysse*, a fait remettre à Mlle Aubry une somme de 1200 fr.

Les principaux acteurs de l'Opéra ont fait les démarches nécessaires pour obtenir une représentation au bénéfice de Mlle Aubry. Elle aura lieu le 7 mars, et sera composée d'*Alceste* et du ballet d'*Ulysse*. Madame Branchu, depuis long-temps absente, reparoîtra dans le rôle d'Alceste.

— La tragédie de *Pyrrhus*, par M. le Hoc, a obtenu un grand succès, sur-tout à la seconde représentation. Nous rendrons compte de cet ouvrage, aussitôt qu'il sera imprimé.

— *Le Valet d'Emprunt*, ou *le Sage de dix-huit ans*, comédie en un acte et en prose, représentée, pour la première fois, lundi dernier, sur le Théâtre de l'Impératrice, a obtenu du succès. L'auteur a été demandé, M. Picard est venu nommer M. Desaugiers. Jeudi prochain, on doit donner, sur le même théâtre, la première représentation de *l'Influence des Perruques*, comédie en un acte et en prose, de M. Picard.

— On mande de Rome, que la statue colossale de S. M. l'Empereur, exécutée par le célèbre Canova, est terminée, et qu'elle ne tardera pas à être conduite à Paris.

— M. L. M. d'Aguilar, de la Société des sciences et belles-lettres de Montpellier, vient de publier une *Traduction en vers de quelques poésies de Lope de Vega, précédée d'un Coup d'œil sur la Langue et la Littérature Espagnole*. Nous ne dirons rien de sa poésie; des vers traduits ne sont guère susceptibles que de deux sortes de mérites, celui de la fidélité, et celui de l'élégance; et il arrive souvent que l'un de ces deux mérites nuit à l'autre. Comme nous ne sommes pas juges du premier, n'ayant pas assez de connoissance de l'espagnol pour cela, nous devons aussi nous abstenir de juger le second. Mais le Coup d'œil sur la Langue et la Littérature espagnole nous a paru d'un homme d'esprit qui a bien employé les longues années qu'il a passées à Madrid. D'ailleurs, ses vers sont faciles, et réunis aux réflexions qui les précèdent, ils forment une petite brochure qui ne peut manquer d'intéresser les amateurs de la littérature étrangère.

— On a mis en vente, cette semaine, l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne et du Démembrement de cette République* (1), par M. de Rulhières. Nous rendrons un compte prochain et détaillé de cet ouvrage, le plus intéressant qui ait paru depuis long-temps.

— Les sieurs Robert et Clémendot, convaincu de contrefaçon du poëme de l'*Imagination*, par J. Delille, ont été condamnés, par le tribunal de police correctionnelle, à une amende de la valeur de trois mille exemplaires, et à la confiscation de la contrefaçon.

— M. J. P. Buc'hoz, docteur médecin et naturaliste, est mort à Paris, le 29 janvier dernier, à l'âge de 80 ans. Nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages, sur les plantes étrangères et indigènes.

— M. Mallet, de Genève, auteur de l'*Histoire du Danemarck*, de celle *des Suisse*, etc. est mort, le mois dernier, dans sa patrie. Les lettres, les sciences et les arts ont eu aussi à regretter la perte de M. Winkler; employé à la Biblioth. Impériale dans le cabinet des antiques et des médailles, et auteur de plusieurs ouvrages estimables; de M. Domairon, inspecteur de l'instruction publique, l'un des continuateurs du *Voyageur Français*, et auteur des *Principes généraux de Belles-Lettres*, et des *Rudimens de l'Histoire*, et de M. Suvée, peintre d'histoire, directeur de l'Académie de France à Rome, où il est mort. Son tableau le plus connu représente la Mort de Coligny

— M. Hesse, libraire allemand, établi depuis quelques années à Amsterdam, vient de former une entreprise qui, nous l'espérons, ne sera pas moins utile aux lettres grecques qu'à lui-même. Il se propose de publier la collection des auteurs classiques grecs, en trois éditions différentes, deux in-8°. et une in-4°. sur papier vélin, mais celle-ci tirée seulement à cinquante exemplaires, qu'on ne pourra se procurer qu'en souscrivant. Les savans qui doivent l'aider dans cet important travail sont MM. Jérome de Bosch, connu par ses poésies latines; van Lennep et Vilmet. Les échantillons imprimés que M. Hesse a soumis au jugement des connoisseurs, donnent déjà la meilleure idée de la partie typographique de son entreprise, et les noms que nous venons de citer seront sans doute d'un bon augure pour ce qui regarde l'érudition.

---

(1) Quatre vol. in-8°. Prix : 21 fr., et 27 fr. par la poste.
A Paris, chez Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15; et le Normant.

Sur la tempête du 18 février dernier, qui a causé dans la Manche quantité d'accidens fâcheux.

L'intérêt des observations que je vais exposer, me paroît d'une importance trop grave, pour qu'aucune considération me fasse retarder d'en faire part au public, et de leur donner la plus grande authenticité.

Depuis long-temps je me suis convaincu par l'observation, que plusieurs points lunaires exerçoient sur l'atmosphère des influences incontestables, quoique les causes qui modifient ces influences ne soient pas encore assez justement appréciées, pour qu'il soit possible d'assigner à l'arrivée de ces points, l'intensité des faits qu'on doit en attendre.

J'ajoute que le dépouillement de mes observations que je viens de terminer, a fortement confirmé mon opinion à cet égard, et m'a fait connoître qu'indépendamment des influences des *syzygies*, des *quadratures* et des deux *apsides*, les *nœuds* de la lune ont aussi une influence assez remarquable, mais plus énergique dans certains cas particuliers que je suis parvenu à reconnoître.

Sur 311, tant *nœuds* que *contre-nœuds*, relevés dans mon recueil d'observations, 177 ont éminemment marqué leur influence, et 134 ont été à-peu-près sans efficacité. La différence est de 43 en faveur de l'influence de ces points lunaires. Mais j'observe que les *contre-nœuds* sont un peu plus influens que les *nœuds*, et que parmi ces *contre-nœuds* ce sont sur-tout les boréaux, c'est-à-dire les *contre-nœuds* qui arrivent pendant le semestre austral du soleil, dont l'influence mérite la plus sérieuse attention; il y a même des circonstances où je trouve que la mauvaise influence des *contre-nœuds* n'a jamais manqué de se manifester. Je les ferai connoître, ainsi que les détails de mes relevés d'observations, dans l'*Annuaire météorologique* prochain. Mais il importe que je fasse remarquer au public que la tempête du 18 février courant est le résultat du *contre-nœud* arrivé la veille et dans la circonstance que je promets de développer.

On ne peut lire dans le *Moniteur* du 24 février 1807, sans être fortement affecté, les détails des nombreux naufrages dont les lettres du Hâvre, de Dunkerque, de Dieppe, de Saint-Valery et de Calais nous font le récit. De nouveaux détails dans le *Moniteur* du 25, et insérés aux articles *Laon, Bruges, Gand et Paris*, ajoutent encore aux récits que je viens de citer.

Certes il est bientôt temps que l'on prenne sérieusement en considération les causes qui produisent de si fâcheux accidens,

et que la recherche de ces causes obtienne l'attention et l'intérêt qu'elle doit inspirer.

Paris, ce 25 février 1807. LAMARCK

Au Rédacteur du MERCURE DE FRANCE.

Il ne me paroît nullement probable que les passages de la lune par ses nœuds produisent des changemens sensibles dans l'atmosphère, comme le pense M. de Lamarck : mais ses passages par l'équateur peuvent être bien plus marqués ; je l'ai observé bien des fois, et cette année même, dans les mois de janvier et de février, il y a eu des alternatives de froid et de chaud qui sembloient suivre les passages de la lune par l'équateur. Voilà pourquoi je les ai marqués dans l'Annuaire du bureau des longitudes dès les commencemens.

Mais le terrible ouragan du 18 février ne sauroit avoir rapport à la lune. Ces phénomènes tiennent aux vents, aux tonnerres, aux volcans, aux lavanges. Peut-être apprendrons-nous qu'il y a eu le 18 février quelques violens coups de tonnerre, dans quelques provinces du Midi, et je desire qu'on nous l'apprenne par la voie du *Moniteur*, qui est le journal où les savans aiment à déposer leurs observations et leurs remarques.

DE LALANDE.

Au même.

Paris, 1er mars 1807.

La question de savoir si telle ou telle cause présumée, peut avoir donné lieu à la tempête du 18 février, ne peut être indifférente au public. Chercher à l'éclaircir, c'est se mettre sur la voie de parvenir à connoître la vérité à cet égard ; assurément un pareil résultat vaut bien la peine que l'on fasse quelques tentatives pour l'obtenir.

M. de Lalande dit « que le terrible ouragan du 18 février ne sauroit avoir rapport à la lune. » Je fais certainement le plus grand cas de l'opinion de M. de la Lande ; mais ici l'autorité ne sauroit tenir lieu des faits, et comme ces faits déposent en faveur d'une opinion contraire, j'inviterai M. de la Lande à donner la preuve de son assertion.

Ce savant ajoute : « Ces phénomènes tiennent aux vents, » aux tonnerres, aux volcans, aux lavanges. » Sans doute ces phénomènes tiennent aux vents : et que seroient-ils sans eux ! mais les vents eux-mêmes, quelle est leur cause ?

Tout ici se réduit à l'une ou l'autre des deux opinions suivantes, sur lesquelles il faut prendre un parti.

Ou la lune n'a aucune influence sur l'atmosphère, et ne sauroit, dans aucun de ses changemens de situation, exciter

aucun déplacement dans les parties de cette enveloppe fluide de la terre :

Ou cette planète exerce sur l'atmosphère une influence réelle qui peut être la cause immédiate de certains vents.

Sans doute M. de Lalande admet la seconde opinion, puisqu'il a observé que les passages de la lune par l'équateur produisent sur l'atmosphère des effets, tels que des alternatives de froid et de chaud.

Alors j'observerai, que si la lune exerce quelqu'influence sur l'atmosphère, elle doit nécessairement dans ses variations continuelles de situation, exciter des déplacemens dans les parties de cette atmosphère, et conséquemment donner lieu à différens courans d'air, c'est-à-dire, à des vents. Or, un phénomène tel que la tempête du 18 février, qui ne fut autre chose qu'un vent très-violent, a donc pu être un produit de l'influence de la situation où se trouvoit alors la lune.

Déterminer par des faits positifs, et en nombre suffisant pour être de quelque poids, si la situation où se trouvoit la lune le 17 février, a dû réellement occasionner la tempête du lendemain, ce sera faire sûrement une chose véritablement utile. LAMARCK.

PANHARMONICON.

M. Jean Maelzl, établi à Vienne en Autriche, est venu à Paris pour soumettre au jugement du public éclairé de cette grande capitale une mécanique musicale dont il est inventeur. Cette mécanique, mue uniquement par des ressorts, rend le son de tous les instrumens à vent, et lui donne une sûreté, une perfection que l'art, malgré les efforts des plus grands maîtres n'a pu atteindre encore. Les instrumens qui la composent sont la flûte traversière, la petite flûte (*flauto picciolo*) la clarinette, le hautbois, le basson, le cor, la trombone, le serpent et la trompette. Il faut ajouter les timbales, la grosse caisse, les cymbales, le triangle, etc. Le nom de *panharmonicon* explique parfaitement la nature et les fonctions de cette mécanique. MM. Chérubini, Méhul, Pleyel, Rigel se sont empressés de donner à M. Maelzl un témoignage de leur estime particulière, en lui offrant des morceaux de musique de leur composition. Nous avons assisté à l'exécution de la symphonie militaire de Haydn, d'un *écho* composé exprès par M. Chérubini, d'une marche française, et d'une suite de danses allemandes. Il n'est guère possible qu'une réunion de musicien rende des pièces d'harmonie avec plus de précision, avec des nuances de *piano* et de *forte* plus exactement déterminées, et nous dirons invariablement fixées. Il n'y a pas seulement illusion, on entend le son véritable des instrumens

eux-mêmes. L'exécution de la trompette nous a sur-tout étonnés : un virtuose ne sauroit aller plus loin. Ce qui fait le principal mérite de cette mécanique, c'est que l'auteur a su trouver pour chaque instrument une embouchure propre à sa nature, et qui, en même temps, répond avec la plus grande perfection à la faculté des organes humains.

Modes du 5 mars.

Nous avons parlé, il y a quelques mois, d'un peigne dont le dessus, arrondi vers une de ses extrémités, et fort incliné de l'autre, avoit la forme d'une plume : ce peigne a pris faveur ; la plume est une plume de paon, fond or, brodée en perles.

Malgré la singularité, les rèdingotes à coqueluchon, qui rappellent les anciennes *pelisses*, trouvent des partisans. Tout Paris n'en auroit pas fourni trois, il y a six jours ; on en compte maintenant une douzaine.

NOUVELLES POLITIQUES.

Londres, 23 février.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Séance du 20. M. Grenville a paru à la barre, et a informé la chambre que les lords de l'amirauté, ayant jugé convenable de mettre sir Home Popham, membre du parlement, en état d'arrestation, en attendant qu'il soit traduit devant une cour martiale, pour être jugé sur sa conduite ; et, desirant donner, le plus promptement possible, à la chambre connoissance de cette mesure, ils lui avoient enjoint de remettre à la chambre une copie du mandat-d'arrêt rendu contre l'amiral.

Le mandat-d'arrêt ayant alors été remis sur le bureau, il en a été donné lecture. En voici l'extrait :

« Attendu que sir Home Popham a quitté le cap de Bonne-Espérance sans aucun ordre, et qu'il est allé attaquer un établissement espagnol situé sur la rivière de la Plata, nous vous ordonnons, par le présent mandat, de mettre ledit sir Home Popham en état d'arrestation, en attendant son procès. Vous ne le gênerez qu'autant que cela sera absolument nécessaire ; en conséquence, lorsque vous l'aurez mis en état d'arrestation, vous exigerez sa parole d'honneur qu'il se présentera devant la cour martiale, dès qu'elle sera convoquée ; vous l'y conduirez et vous l'en ramenerez. »

Ce mandat est adressé à J. Cricket, écuyer, maréchal de l'amirauté.

Le procès de sir Home Popham commencera lundi prochain à Portsmouth, à bord du *Gladiateur*. La cour martiale sera composée d'un amiral, de quatre vice-amiraux, quatre contre-

amiraux et quatre capitaines. L'amiral Young est mandé de Plymouth pour présider ce tribunal.

PARIS, *vendredi 6 mars.*

On écrit de Varsovie que le général Savary, commandant le 5ᵉ corps de la Grande-Armée, soutenu par la réserve des grenadiers du général Oudinot, a battu le 16, à Ostrolenka, le général Essen. Celui-ci a perdu huit pièces de canon, deux drapeaux, douze cents prisonniers, et a laissé le champ de bataille couvert de morts. (*Moniteur.*)

— M. Rheinard, consul de France à Jassy, qui avoit été enlevé par les Russes, et envoyé en Russie, vient d'être mis en liberté par ordre de l'Empereur Alexandre, qui a désapprouvé formellement la violation du droit des gens exercée envers lui.

— Des lettres de Hambourg parlent du départ prochain de M. le maréchal Brune. Le bruit court qu'il prendra le commandement d'une armée française destinée à se porter dans la Turquie, et qu'il sera remplacé par M. le maréchal Kellermann, dans le gouvernement des villes anséatiques.

— M. de Gaston inspecteur-général des forêts, est mort à Paris, le 21 février, dans la 45ᵉ année de son âge. Un esprit vif et cultivé le fit distinguer dès son entrée dans le monde. La franchise de son caractère lui fit beaucoup d'amis, et il sut les conserver à travers toutes les vicissitudes des temps orageux auxquels il opposa un courage et des principes qui caractérisent une ame indépendante et toujours ferme. Une mort soudaine et prématurée vient de l'enlever à ses amis et à sa famille, que sa perte laisse inconsolables.

LIXᵉ BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

A Preussich-Eylau, le 14 février 1807.

L'ennemi prend position derrière la Prégel. Nos coureurs sont sur Kœnigsberg; mais l'EMPEREUR a jugé convenable de mettre son armée en quartiers, en se tenant à portée de couvrir la ligne de la Vistule.

Le nombre des canons qu'on a pris depuis le combat de Bergfried se monte à près de soixante. Les vingt-quatre que l'ennemi a laissés à la bataille d'Eylau, viennent d'être dirigés sur Thorn.

L'ennemi a fait courir la notice ci-jointe. Tout y est faux. L'ennemi a attaqué la ville, et a été constamment repoussé. Il avoue avoir perdu vingt mille hommes tués ou blessés. Sa

perte est beaucoup plus forte. La prise de neuf aigles est aussi fausse que la prise de la ville.

Le grand-duc de Berg a toujours son quartier-général à Wittenberg, tout près de la Prégel.

Le général d'Hautpoult est mort de ses blessures : il a été généralement regretté. Peu de soldats ont eu une fin plus glorieuse. Sa division de cuirassiers s'est couverte de gloire à toutes les affaires. L'Empereur a ordonné que son corps seroit transporté à Paris.

Le général de cavalerie, Bonardi-Saint-Sulpice, blessé au poignet, ne voulut pas aller à l'ambulance, et fournit une seconde charge. S. M. a été si contente de ses services, qu'elle l'a nommé général de division.

Le maréchal Lefebvre s'est porté le 12 sur Marienwerder. Il y a trouvé sept escadrons prussiens, les a culbutés, leur a pris 300 hommes, parmi lesquels un colonel, un major et plusieurs officiers, et 250 chevaux. Ce qui a échappé à ce combat s'est réfugié dans Dantzick.

(La notice annoncée dans ce bulletin ne s'y est pas trouvée jointe.)

LXe BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE

A Preussich-Eylan, le 17 février 1807.

La reddition de la Silésie avance. La place de Schweidnitz a capitulé. Ci-joint la capitulation. Le gouverneur prussien de la Silésie a été cerné dans Glatz, après avoir été forcé dans la position de Frankenstein et de Neuhrode par le général Lefebvre. Les troppes de Wurtemberg se sont fort bien comportées dans cette affaire. Le régiment bavarois de la Tour et Taxis, commandé par le colonel Seydis, et le 6e régiment de ligne bavarois, commandé par le colonel Baker, se sont fait remarquer. L'ennemi a perdu dans ces combats une centaine d'hommes tués, et 300 faits prisonniers.

Le siége de Kosel se poursuit avec activité.

Depuis la bataille d'Eylan, l'ennemi s'est rallié derrière la Prégel. On concevoit l'espoir de le forcer dans cette position, si la rivière fût restée gelée; mais le dégel continue, et cette rivière est une barrière au-delà de laquelle l'armée française n'a pas intérêt de le jeter.

Du côté de Villenberg, 3000 prisonniers russes ont été délivrés par un parti de 1000 Cosaques.

Le froid a entièrement cessé, et la neige est partout fondue; et la saison actuelle nous offre le phénomène, au mois de février, du temps de la fin d'avril.

L'armée entre dans ses cantonnemens.

Capitulation de la forteresse de Schweidnitz, convenue entre M. le général de division Vandamme, grand-officier décoré du grand-cordon de la Légion-d'Honneur, muni de pleins-pouvoirs de S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon, commandant en chef des troupes alliées de S. M. l'Empereur Napoléon-le-Grand, d'une part; et M. le lieutenant-colonel de Haxe, commandant de la place de Schweidnitz, de l'autre.

Art. Ier. La place de Schweidnitz sera rendue aux troupes alliées de S. M. l'Empereur Napoléon-le-Grand, le 16 février 1807, si elle n'est pas secourue d'ici à ce temps.

II. Tout ce qui appartient à la forteresse, artillerie, munitions de guerre, armes, plans et magasins de toute espèce, sera fidellement remis entre les mains des officiers que S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon désignera pour venir en prendre possession et en dresser procès-verbal.

III. La garnison sera prisonnière de guerre; elle défilera devant les troupes du siége, le 16 février, à dix heures du matin, drapeaux déployés, mèches allumées, et mettra bas les armes devant elles. Les bas-officiers et soldats conserveront leurs havresacs.

IV. Les forestiers et gardes-chasse qui ont été sommés de faire le service dans la place comme chasseurs, obtiendront la permission de retourner chez eux, à condition qu'ils donneront leur parole de ne plus prendre les armes contre les troupes de S. M. l'Empereur et ses alliés. Les surveillans des ouvriers employés aux fortifications, resteront provisoirement dans leurs places.

V. Les officiers conserveront leurs épées, chevaux et bagages, et seront libres de se retirer où bon leur semblera, après toutefois avoir signé leur parole d'honneur de ne point servir contre les troupes de S. M. l'Empereur Napoléon ou de ses alliés jusqu'à la paix ou leur échange. La même faveur sera accordée aux feldwebels, porte-enseignes et maréchaux-de-logis de cavalerie. Il sera en outre accordé aux officiers, un soldat pour chacun d'eux, comme domestique, et enfin ils seront en tout traités comme les officiers compris dans la capitulation de Magdebourg.

VI. Les bas-officiers et soldats mariés, ainsi que les invalides, auront la permission de se retirer chez eux avec leurs familles, et seront aussi traités d'après l'article VIII de la capitulation de Magdebourg.

VII. S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon promet protection, au nom de son souverain, à toute espèce de religion que

peuvent professer les habitans, propriétaires ou locataires de Schweidnitz, sûreté entière pour les personnes et propriétés desdits habitans.

VIII. MM. les magistrats et employés civils conserveront provisoirement les mêmes fonctions; et dans le cas où ils donneroient leur démission, ils seroient libres de rester en ville, ou de se retirer où bon leur semblera; et dans ce dernier cas, il leur seroit délivré des passeports pour pouvoir voyager en sûreté avec leurs familles et leurs effets.

IX. Les caisses royales seront remises à l'officier militaire ou civil, que S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon désignera; cet officier en donnera décharge; MM. les magistrats resteront dépositaires des sommes appartenantes aux particuliers.

X. Les blessés et malades seront traités avec soin, et les chirurgiens qui les ont soignés jusqu'à présent, pourront rester près d'eux.

XI. Tous les chapitres ecclésiastiques sans exception, de même que toutes les fondations religieuses et pieuses, de quelque religion qu'elles puissent être, jouiront de leurs priviléges et seront protégées, même munies de sauve-garde si elles en desirent. Les caisses contenant des sommes appartenantes aux orphelins ou enfans mineurs, seront également respectées.

XII. Les écoles publiques et la bibliothèque seront aussi respectées.

XIII. M. le commandant permettra à deux officiers supérieurs du génie et de l'artillerie, désignés par S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon, d'entrer en ville le 15 février au matin, afin de dresser procès-verbal, conjointement avec les officiers du génie et de l'artillerie de la place, des arsenaux et de tous les objets appartenans à la forteresse.

XIV. La porte dite Barrière Kœppen sera livrée aux troupes alliées de S. M. l'Empereur Napoléon-le-Grand, le 16 février, à huit heures du matin.

XV. La ville ayant beaucoup souffert par le bombardement, S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon promet de diminuer, autant que possible, la garnison.

XVI. Il sera accordé à M. le commandant un passeport pour un officier qui ne sera point regardé comme prisonnier de guerre, pour aller porter la présente capitulation à S. M. le roi de Prusse.

XVII. Pour tous les articles non prévus, ou qui pourroient avoir une double interprétation, M. le commandant peut entièrement s'en rapporter à la générosité et au caractère de justice bien connu de S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon.

Fait double, au quartier-général à Zutzendorf, le 7 février 1807.

Signé Haxe, *lieutenant-colonel.*
D. Vandamme, *général de division.*

S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon, commandant en chef le 9ᵉ corps de la Grande-Armée, approuve la présente capitulation.

Par ordre de S. A. I.,
Le général de division chef de l'état-major du 9ᵉ corps de la Grande-Armée.
T. Hédouville.

Au quartier-général de S. A. I. à Breslau, le 8 février 1807.

LXIᵉ BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Landsberg, le 18 février 1807.

La bataille d'Eylan avoit d'abord été présentée par plusieurs officiers ennemis comme une victoire. On fut dans cette croyance à Kœnigsberg toute la matinée du 9. Bientôt le quartier-général et toute l'armée russe arrivèrent. L'alarme alors devint grande. Peu de temps après, on entendit des coups de canon, et on vit les Français maîtres d'une petite hauteur qui dominoit tout le camp russe.

Le général russe a déclaré qu'il vouloit défendre la ville; ce qui a augmenté la consternation des habitans, qui disoient: Nous allons éprouver le sort de Lubeck. Il est heureux pour cette ville qu'il ne soit pas entré dans les calculs du général français de forcer l'armée russe dans cette position.

Le nombre des morts dans l'armée russe, en généraux et en officiers, est extrêmement considérable.

Par la bataille d'Eylan, plus de cinq mille blessés russes restés sur le champ de bataille, ou dans les ambulances environnantes, sont tombés au pouvoir du vainqueur. Partie sont morts, partie légèrement blessés, ont augmenté le nombre des prisonniers. Quinze cents viennent d'être rendus à l'armée russe. Indépendamment de ces cinq mille blessés, qui sont restés au pouvoir de l'armée française, on calcule que les russes en ont eu quinze mille.

L'armée vient de prendre ses cantonnemens. Les pays d'Elbing, de Liedstat, d'Osterode sont les plus belles parties de ces contrées. Ce sont ceux que l'Empereur a choisis pour y établir sa gauche.

Le maréchal Mortier est entré dans la Poméranie suédoise. Stralsund a été bloqué. Il est à regretter que l'ennemi ait mis le feu sans raison au beau faubourg de Kniper. Cet incendie offroit un spectacle horrible. Plus de deux mille individus se trouvent sans maison et sans asile.

PROCLAMATION.

A Preussich-Eylan, le 16 février 1807.

SOLDATS,

Nous commencions à prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le premier corps, et s'est présenté sur la Basse-Vistule. Nous avons marché à lui; nous l'avons poursuivi l'épée dans les reins pendant l'espace de 80 lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses places, et a repassé la Prégel. Nous lui avons enlevé aux combats de Bergfried, de Deppen, de Hoff, à la bataille d'Eylan, 65 pièces de canon, 16 drapeaux, et tué, blessé ou pris plus de 40 mille hommes. Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ d'honneur, sont morts d'une mort glorieuse : c'est la mort des vrais soldats. Leurs familles auront des droits constans à notre sollicitude et à nos bienfaits.

Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule, et rentrer dans nos cantonnemens. Qui osera en troubler le repos, s'en repentira; car au-delà de la Vistule, comme au-delà du Danube, au milieu des frimas de l'hiver, comme au commencement de l'automne, nous serons toujours les soldats français, et les soldats français de la Grande-Armée.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE MARS.

DU SAM. 28. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 74f 90c 75f 75f 15c 10c 75f 10c 5c 75f 75f 5c 00c 00f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 00f. 00c 00c 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1210f 1215f. 00c. 00c. j. du 1er janv. 000c 00c

DU LUNDI 2 MARS. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806. 74f 85c 75f 74f. 90c 80c 75c 70c 65c. 70c 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 00f 00c. 00c. 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1215f 0000f. 00c j. du 1er janv. 00c. 00c00f

DU MARDI 3. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 74f 60c 75c. 80c. 75f 75c 90c 75f 75f. 5c 10c 20c. 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 72f. 30c 00c 000 00c 00c. 00c 000 00c

Act. de la Banque de Fr. 1210f 1215f. 50c j. du 1er janv. 00c00c

DU MERCREDI 4. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f. 30c 20c 15c 10c 15c 20c 15c. 20c 00f 00c 00c. 00c 00f 00c. 00f.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f. 50c. 00c. 00c 00c 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1215f 1217f 50c j. du 1er janv. 00c 000f

DU JEUDI 5. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 20c 15c 10c 15c 10c 00c 000 00f 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72c 50c 70c 00f 00c 000 00f 00c

Act. de la Banque de Fr. 1215f. 000f j. du 1er janv. 0000f. 0000f. 00c

DU VENDREDI 6. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 10c 20c 15c 10c 15c 10c 15c 10c 00f 00f 00c 00c 000 00f 000 00c 00c 00c 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 00f 00c 00c. 00f 000 00c

Act. de la Banque de Fr. 1217f 50c 0000f j. du 1er janv.

(N°. CCXCV.)
(Samedi 14 Mars 1807.)

MERCURE DE FRANCE

DEPT DE LA SEINE 5 cen

POÉSIE.

LE CÈDRE DU LIBAN,

Le cèdre du Liban s'étoit dit à lui-même :
« Je règne sur les monts; ma tête est dans les cieux;
» J'étends sur les forêts mon vaste diadème;
» Je prête un noble asile à l'aigle audacieux;
» A mes pieds l'homme rampe.... » Et l'homme qu'il outrage
Rit, se lève; et d'un bras trop long-temps dédaigné
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chute indigné.

Par M. Le Brun, *de l'Académie Française.*

Note du Rédacteur. Dans le Fragment du poëme de la Nature, par M. Le Brun, inséré dans le numéro du 28 février dernier, il se trouve un vers sans rime. On sent bien que cette omission est une faute d'impression. Nous devons la réparer en citant la phrase entière. On se rappelle que le poète peint un vieillard vertueux habitant la campagne :

. . . .
Mais que ne charment point l'amour et l'amitié?
L'amitié sans langueur, l'amour sans jalousie,
Semèrent tour-à-tour des roses sur sa vie;
Il n'a point à gémir des outrages du temps :
Son automne ressemble à nos plus doux printemps;
Adoré de ses fils, leur riante jeunesse
Est l'honneur de ses jours, l'appui de sa vieillesse.

LE BONHEUR INATTENDU, ÉLÉGIE,

Adressée à Sa Majesté la Reine de Naples, en lui offrant un exemplaire de mes Opuscules.

Dans un jour de douleur profonde,
(Que de jours de douleur ont flétri mon printemps!)
De cette courte vie, en chagrins si féconde,
Je déplorois les longs tourmens;
J'accusois le malheur qui m'enlève à moi-même,
En m'ôtant à cet art que j'aime:
« Luth, espoir de mes jeunes ans,
» Toi, mes premiers amours, ma fortune dernière,
» De mes cruels ennuis tendre dépositaire,
» Toi qui les a charmés long-temps,
» Désormais, ô mon luth, muet dans mes alarmes,
» Aux amis que le sort relégua loin de moi,
» A ces amis si chers qui me gardent leur foi,
» Tu ne rediras plus ma tendresse et mes larmes.
» Eh! dans quel temps le sort m'arracha-t-il à toi?
» Alors qu'à t'accorder ma main mieux exercée,
» Eût peut-être en mes vers fait vivre ma pensée.
» Alors qu'un fils des Dieux, alors qu'un nouveau Mars;
» Qui dompte les saisons, qui se rit des obstacles,
» Au bruit de ses nombreux miracles
» Rend le calme à nos cœurs et la voix aux beaux-arts.
» Quand tout veut ou servir, ou célébrer sa gloire,
» Et l'amant de Bellone, et l'ami des beaux vers,
» Ne puis-je, m'unissant à leurs divins concerts,
» Elever l'Elégie au ton de la victoire?
» La noble Muse de l'histoire
» Seule a le droit brillant de chanter les hauts faits.
» C'est à nos Pindares français
» Qu'il sied de consacrer les pompes triomphales;
» Mais, laissant des clairons l'homicide fracas,
» Ma Muse vraiment femme, et qui craint les combats,
» Pouvoit, en s'emparant de leurs doux intervalles,
» Mollement soupirer la pitié du vainqueur,
» Et le sang qu'à regret répandit la valeur
» Etanché par ses mains royales. (1)

---

(1) Après la bataille de Weymar, donnée le 14 octobre 1806, Napoléon-le-Grand, qui y avoit commandé en personne, au lieu de prendre le repos que ses fatigues devoient lui rendre nécessaire, passa la nuit à panser lui-même les blessés de son ambulance. La bataille de Weymar mit la Prusse à la discrétion du vainqueur. *(Note de l'Auteur.)*

» Contemporaine de Louis,
» Deshoulière à jamais l'orgueil de notre Idylle,
» Dans un rithme élégant, quoique simple et facile,
» Tenta d'accroître encor la gloire de nos Lis.
» Le succès couronna ses veilles,
» De l'éclat de Louis elle illustra son nom;
» Et moi qui de Napoléon
» Vois le siècle inspirant, le siècle des merveilles;
» Moi qui, de Deshoulière enviant le laurier,
» Brûlai, dès le berceau, d'une céleste flamme;
» Moi, qui crus retrouver son talent dans mon ame,
» Du Pinde mes revers me ferment le sentier;
» J'aurai vécu sans joie, et mourrai tout entière.
» Luth, espoir de mes jeunes ans,
» Toi, mon premier amour, ma fortune dernière,
» Avec moi périront tes chants. »

« Non, s'écrie une voix qui veut me rendre heureuse,
» Non, ils ne périront pas tous.
» Cesse ta plainte langoureuse:
» Tu l'obtiendras ce prix dont l'artiste est jaloux.
» Celle qui jamais ne sommeille
» Quand son cœur inquiet soupçonne un malheureux,
» Une reine, en bienfaits épuisant chaque veille,
» Devine tes timides vœux;
» Tes vers, portés à son oreille,
» Ces vers, sortis du cœur, du sien sont entendus;
» Reprends tes travaux suspendus,
» Des plus fraîches couleurs enrichis ta palette:
» Elle te nomme son poète. »

Premier sourire du Destin,
Faveur qui me rend à la gloire,
Quand j'ai peint les beaux jours de l'antique écrivain
Chantre heureux de son souverain,
Reine, je ne crus pas écrire mon histoire.
Que dis-je? Son bonheur, que j'avois trop vanté,
Ne fut pas aussi pur que l'est ma jouissance:
Il chantoit les vertus moins que la dignité;
Je chante les vertus bien plus que la puissance.

Par Madame DUFRESNOY.

ENIGME.

Souvent on me desire, et toujours on me fuit;
Quand j'attrape quelqu'un je le fais marcher vîte;
Quelquefois je surprends, quelquefois on m'évite,
Et je viens rarement sans faire quelque bruit.
Je puis faire le mal, je puis faire le bien;
Je suis du Créateur l'instrument nécessaire;
Bien ou mal à propos j'aime à courir la terre,
Et cent choses qui sont, sans moi ne seroient rien.

LOGOGRIPHE.

Je suis, avec cinq pieds, un bipède aquatique;
Cherche-moi donc, lecteur, mon nom n'est point magique:
Je vis dans les marais, ainsi que le héron;
J'aimerois beaucoup mieux me nourrir de poisson.
Parbleu, dira quelqu'un, le plaisant stratagème!
Composé de cinq pieds? C'est le héron lui-même.
Il est vrai, cher lecteur, je lui ressemble bien:
De longs pieds, comme à lui, me servent de soutien;
Et je pourrois passer pour oiseau de sa sorte,
S'il n'étoit le plumage et le nom que je porte.
Mais envisage-moi sous un autre rapport,
Je suis subitement, hélas, changé de sort!
Tu ne verras en moi qu'un vrai terme d'injure,
Que mérite souvent un défaut de nature.
Si tu me décomposes, alors, changeant d'habit,
Je peux, sur divers points, occuper ton esprit:
Tu pourras d'abord voir ce que l'on se propose
Avant de commencer ou finir une chose.
Tu l'as trouvé, je pense? Un pronom personnel;
Un métal bien funeste à plus que d'un mortel;
La tonique d'un ton qui n'a point de dièse;
Ce que sera ta femme à ta mère Thérèse;
Ce qu'a fait un ivrogne étant au cabaret;
Ce qu'il ne faut pas perdre en filant au rouet;
Une conjonction souvent distribuée,
Et qui devient adverbe étant accentuée;
Un mot exprimant seul, par l'usage établi,
Dans l'état qu'est le marbre avant d'être poli.
Ce n'est pas tout encore, et parlons sans proverbe:
Un certain adjectif qui sert aussi d'adverbe,
Que tu viens de nommer tout-à-l'heure en lisant;
Enfin, il faut finir, je te laisse à présent.

CHARADE.

Si mon premier dévore mon dernier,
L'homme à son tour dévore mon entier.

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Montre*.
Celui du Logogriphe est *Poivre*, où l'on trouve *poire*, *ivre*, *oie*, *or*.
Celui de la Charade est *Pot-eau*.

QUESTIONS MORALES

SUR LA TRAGÉDIE.

Troisième Article. (*Voyez le dernier Numéro et celui du* 14 *février.*)

2°. La crédulité est-elle un moyen digne de la tragédie ?

Si c'est une foiblesse de caractère de tromper, c'est une foiblesse d'esprit de se laisser tromper. Si la fourberie est une bassesse, la crédulité est une sottise ; et le poète ne doit mettre sur la scène tragique que des hommes d'esprit et de cœur, même dans tous les rôles. Si Mahomet, ce coryphée de tous les imposteurs, n'est, suivant Voltaire lui-même, dans sa *lettre au roi de Prusse*, que le *Tartufe* de la tragédie, *les armes* (1) *à la main*, Séide, le patron de tous les fanatiques, en est le *Jeannot*, le poignard à la main. Aussi Voltaire, dans cette même lettre, où il félicite le roi de Prusse d'avoir introduit la philosophie dans ses Etats, et qui n'en ont pas été mieux défendus, remarque, avec une grande naïveté, « que tous ceux à qui » le fanatisme a fait commettre de bonne foi de pareils » crimes, étoient des jeunes gens comme Séide » ; et il en cite plusieurs exemples. Il dit lui-même dans la tragédie :

La jeunesse est le temps de ces illusions.

C'est que la jeunesse est foible et crédule, sans connoissance des hommes et sans expérience des choses. Mais lorsqu'on veut mettre la jeunesse de l'homme sur le théâtre tragique, il faut l'y placer avec les sentimens qui l'honorent, les qualités qui la distinguent, les passions qui l'agitent, avec les foiblesses du cœur, jamais avec les foiblesses de la raison. Dans les conseils qu'Horace donne au poète sur le caractère qu'il doit attribuer au jeune homme, il lui recommande de le représenter avec des inclinations guerrières, sourd aux bons conseils, sans prévoyance des choses utiles, prodigue, hautain, amoureux, inconstant, mais non sot et crédule ; et *cereus in vitium flecti* signifie que le jeune homme est aisé à égarer par facilité de caractère, et en le

(1) Au reste, le Mahomet de la tragédie ne tire pas plus l'épée que le Tartufe de Molière, et ses ruses sont ses seules armes.

guidant là où l'entraînent les passions de son âge, mais ne veut pas dire qu'il soit, par foiblesse d'esprit, dupe des passions des autres, moins encore qu'il soit complice des plus horribles forfaits, dont la générosité naturelle à cet âge est plus éloignée que la raison de l'âge mûr, et peut-être que la sagesse de l'âge avancé.

Un bon esprit peut être ambitieux, vindicatif, amoureux, jaloux, impétueux, porté à la révolte contre l'autorité; jamais il ne sera crédule et fanatique. La vertu, au théâtre, peut être malheureuse et l'innocence opprimée; mais elles ne doivent pas, du moins sur la scène noble, être séduites et criminelles par un excès de simplicité. La tyrannie y doit être l'abus de la force, et non l'usage de la ruse; le tyran un oppresseur, et non un charlatan; le crime doit avoir sa noblesse, la vertu sa dignité, la franchise sa réserve, et l'innocence, même de l'enfant, sa prudence et ses lumières.

Je ne crains pas de le dire : cette situation de deux enfans innocens dont un hypocrite fomente la liaison incestueuse pour les entraîner l'un par l'autre; qu'il élève pour les tromper; qu'il trompe pour leur faire égorger leur père, dont il fait périr l'un pour jouir de l'autre, et le frère pour abuser de la sœur; *cet inceste* qu'il présente *comme le prix du parricide;* cette profanation des deux âges de l'homme les plus respectables, l'enfance et la vieillesse, et des liens les plus sacrés de la nature; « ces trois victimes innocentes, dit M. de » La Harpe, qui meurent aux pieds d'un monstre impuni; » cette passion de Mahomet pour Palmire, que la disproportion des âges et des fortunes rend si choquante dans nos mœurs et sur notre théâtre, et qui n'est, après tout, dans ce séducteur, que la fantaisie de mettre dans son *harem* une femme de plus; cet amour de sérail et non pas de théâtre, dont le genre est si clairement expliqué dans ces vers inouis sur notre scène jusqu'à Voltaire :

. . Tu sais assez quel sentiment vainqueur,
Parmi mes passions, règne au fond de mon cœur;
. . . .
Ma vie est un combat; et ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité;
. . . .
L'amour seul me console : il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le Dieu de Mahomet; et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition;
Je préfère en secret Palmire à mes épouses;

cette Palmire, cette victime

. . . . . qui doit passer dans ses bras,
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connoît pas;

et si innocente encore, qu'elle ne comprend pas même le tyran lorsqu'il lui parle de sa passion ; tout cet amas d'horreurs, sans motif, sans noblesse et sans vraisemblance ; cette intrigue abominable, ou plutôt cette orgie de crimes et d'infamies, dont la représentation eût été mieux placée dans une caverne de brigands que sur le théâtre d'un peuple humain et éclairé, excitent le dégoût et l'horreur à un point qu'on ne sauroit exprimer ; et lorsqu'au commencement du cinquième acte Omar, après avoir fait prendre à Séide le fatal poison, radoucissant son ton, vient dire à Mahomet :

> Palmire achèvera le bonheur de ta vie ;
> *Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux :*

à voir l'espèce de joie qui brille dans les yeux du scélérat, on croiroit volontiers que le farouche Omar a changé le rôle de confident du prophète pour celui d'*ami du prince* ; et l'on ne sait pas trop si l'on ne doit pas s'attendre à une scène *scabreuse* du genre de la fameuse scène du *Tartufe* de Molière.

Non, ce n'est pas *le ciel,* comme dit Mahomet, qui *voulut ici rassembler tous les crimes,* c'est le poète qui les a bien gratuitement accumulés, pour en composer le fantôme du fanatisme : tableau à deux faces dont il ne montre aux gens simples que le revers.

J'ai observé ailleurs que Voltaire a montré peu de connoissance du caractère qu'il met sur la scène, et peu de profondeur dans ses conceptions dramatiques, lorsqu'il a donné un confident à Mahomet qui veut tromper l'univers, tandis que Molière s'est bien gardé d'en donner un à son Tartufe qui ne veut tromper qu'une famille. Un joueur de gobelets peut avoir un *compère,* si l'on me permet la familiarité de cette comparaison ; mais un fourbe à grands desseins ne doit avoir d'autre confident que lui-même : tout doit, autour de lui, être trompé ou immolé. Il est perdu s'il livre son secret au mécontentement ou à la légéreté d'un complice. C'est le Mahomet de Paris, mais ce n'est pas le Mahomet de l'Arabie ; et, avec les indiscrétions, les passions et les crimes que le poète lui prête, cet homme fameux, moins imposteur qu'enthousiaste, loin d'avoir pu soumettre à ses lois la moitié du monde, auroit été lapidé au premier hameau où il auroit prêché sa doctrine.

Puisque Voltaire, à l'occasion de son imposteur, rappelle celui de Molière, et compare même *Mahomet* au *Tartufe*, il auroit pu remarquer qu'il y a au théâtre un autre rôle de scélérat à la fois fourbe, séducteur, hypocrite, rôle d'une

grande beauté dramatique, et bien plus rapproché de la dignité tragique que de la familiarité de la comédie. Je veux parler du don Juan du *Festin de Pierre,* conception forte et originale, personnage toujours noble, même lorsqu'il est le plus odieux; qui se sauve de la bassesse par la plaisanterie, comme dans la scène avec M. Dimanche; ou se relève du crime par la force de caractère, et, quelquefois, par la générosité des sentimens. Ce scélérat, endurci et profond, inaccessible à la crainte et aux remords, se joue également de Dieu et des hommes, insulte à la religion et aux lois, se moque du ciel et de l'enfer, trompe les foibles, subjugue les forts; et son valet même, qui n'est ni son confident, ni son complice, il en fait l'instrument de ses crimes par l'ascendant qu'il exerce sur son ame, et même sur sa raison. Ce caractère est, dans son genre, bien plus fortement conçu et bien plus habilement tracé que celui de Mahomet. Au fond, on ne peut pas plus comparer Mahomet avec don Juan qu'avec Tartufe; mais il est vrai de dire que le Mahomet de la tragédie n'emploie que l'imposture et la ruse, comme le Tartufe de la comédie; au lieu que don Juan, qui montre à la fois une grande adresse d'esprit et une grande force de caractère, ressemble beaucoup plus au Mahomet de l'histoire.

Le personnage de Médicis derrière la coulisse, est à-peu-près le même que celui de Séide sur la scène. Séide poignarde Zopire, Médicis consent à la mort de Henri; la séduction de Séide est en action, celle de Médicis en récit; et, dépouillée ainsi de la magie du spectacle, elle impose moins à l'imagination, et ne laisse voir que le côté grotesque du rôle de cette reine imbécille, aveuglement prosternée au pied des autels, au milieu de fripons qui se jouent de sa crédulité, et lui montrent les joies du ciel et les tourmens de l'enfer pour consommer son égarement: situation sans dignité, et qui offre le contraste très-peu tragique d'un crime horrible et d'un coupable ridicule et avili.

3°. Les remords, qui n'empêchent pas le coupable de triompher, sont-ils un dénouement suffisant de l'*action* dramatique, lorsque la scène a été ensanglantée?

Comme la réponse à cette dernière question tient aux considérations les plus importantes, on nous permettra de placer ici quelques principes généraux.

L'ordre, *cette loi inviolable* des êtres *intelligens,* dit Malebranche, est la première beauté de la littérature, parce qu'elle est la loi fondamentale de la société, *dont la littérature est l'expression.*

Rien n'est beau que le vrai, a dit Boileau; et l'ordre n'est que la vérité, appliquée dans le rapport des êtres moraux.

L'ordre, dans les lois, est leur conformité aux rapports naturels des êtres. L'ordre, dans les actions, est leur conformité aux lois; aux lois qui maintiennent, ou aux lois qui rétablissent, c'est-à-dire, aux lois qui ordonnent sous la sanction des récompenses, ou aux lois qui défendent sous la sanction des peines, fondées, les unes et les autres, sur les deux affections les plus puissantes et les plus générales de notre nature, l'amour et la haine, l'espoir et la crainte.

La tragédie, qui représente une action de la société publique, doit donc se conformer à l'ordre : car tout ce qui s'écarte de l'ordre est monstrueux. Elle doit récompenser les actions bonnes, ou conformes aux lois, et punir les actions mauvaises, ou contraires aux lois. La morale du théâtre tragique ne doit pas contrarier la morale de la société ; et c'est dans cette conformité à la morale publique que consiste la moralité de l'art dramatique.

En un mot, tout doit tendre à l'ordre chez un peuple civilisé; et les plaisirs publics eux-mêmes ne doivent être qu'un moyen plus persuasif de porter les hommes à la vertu, et de les détourner du vice.

Il est même vrai de dire que comme l'ordre est la loi de tout et la fin de tout, et que tout ce qui s'écarte de l'ordre doit, tôt ou tard, y être ramené, toute action bonne qui n'est pas récompensée, et toute action mauvaise qui n'est pas punie, ne sont pas des actions *finies*, et, par conséquent, ne peuvent être l'objet du drame, qui ne doit représenter qu'une *action* consommée.

Ces idées, vraies et naturelles, ne pouvoient pas être connues des peuples Païens, comme elles l'ont été des peuples Chrétiens, élevés dans une meilleure et plus haute philosophie. « Aristote, dans tout son Traité de la Poétique, dit » Corneille, n'a jamais employé le mot *utilité* une seule » fois...... Les anciens se sont contentés fort souvent de » la peinture du vice et de la vertu, sans se mettre en peine » de faire récompenser les bonnes actions ou punir les mau- » vaises..... La récompense des bonnes actions et la puni- » tion des mauvaises *n'est pas un précepte* de l'art, mais » *un usage que nous avons embrassé*, et *peut-être qu'il* » *ne plaisoit pas trop à Aristote*. » On voit que le *vieux* Corneille étoit subjugué par l'autorité de l'*ancien* Aristote, encore dans toute sa force au temps où écrivoit ce père de notre tragédie; et que ce puissant génie,

Qui jamais de Lucain ne distingua Virgile,

étoit plus fait pour créer des modèles de son art, que pour en tracer les règles : semblable à ces fondateurs d'empires, plus forts à dompter les peuples qu'habiles à les policer ; et, cependant Corneille s'est, plus qu'un autre, assujetti à cet *usage*, dont la raison lui échappe, et qu'il n'osoit encore regarder comme un *précepte*, parce que *le maître ne l'avoit pas dit*.

Horace, dans un état de société plus avancé, et à l'aurore du grand jour du Christianisme, Horace fut plus loin qu'Aristote, et mit en précepte que, dans toute représentation dramatique, il faut mêler l'utile à l'agréable, *utile dulci*, et qu'elles ne sauroient plaire aux hommes sensés s'ils n'y trouvent des leçons de morale :

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

Enfin, aux derniers temps de la société, et sous l'influence d'une meilleure doctrine, l'Académie Française, dans son jugement sur *le Cid*, s'élève aux idées les plus justes sur cette matière : « Il n'est pas question, dit-elle, de plaire à ceux » qui regardent toutes choses d'un œil ignorant et bar- » bare, et qui ne seroient pas moins touchés de voir affliger » une Clytemnestre qu'une Pénélope. Les mauvais exemples » sont contagieux, même sur les théâtres. Les feintes repré- » sentations ne causent que trop de véritables douleurs ; » et *il y a grand péril à divertir le peuple par des plai- » sirs qui peuvent produire un jour des douleurs publi- » ques*. Il vous faut bien garder d'accoutumer ses yeux ni » ses oreilles à des actions *qu'il doit ignorer*, et de lui » apprendre tantôt la *cruauté* et tantôt la *perfidie*, si nous » ne lui en apprenons en même-temps la punition. »

Racine, dont l'autorité, en matière littéraire, l'emporte même sur celle de toute une Académie, va plus loin encore dans sa Préface de la tragédie de *Phèdre* : « Je n'ose assurer, » dit-il, que cette pièce soit en effet la meilleure de mes » tragédies..... Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai » point faite où la vertu soit plus mise en jour que dans » celle-ci. Les *moindres fautes y sont sévèrement punies*. » La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'hor- » reur que le crime même. C'est là proprement le but que » tout homme qui travaille pour le public doit se proposer. »

Enfin l'abbé Dubos, dans ses *Réflexions sur la Poésie et la Peinture*, s'exprime ainsi : « Les poètes dramatiques, » dignes d'écrire pour le théâtre, ont toujours regardé l'obli- » gation d'inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu, » comme la première obligation de leur art. »

Tel avoit été, jusqu'à nos jours, l'enseignement uniforme des législateurs de notre poésie ; telle avoit été la pratique

constante des maîtres de notre scène. Mais lorsqu'une fausse philosophie eut jeté de la confusion sur les notions les plus distinctes du bien et du mal; lorsqu'elle eut mis en problème s'il y a en soi et dans la nature des actions humaines, quelque chose d'absolument bon ou d'absolument mauvais, conséquente à elle-même, elle nia l'existence des peines et des récompenses d'une autre vie; et, sous le masque de la philantropie, elle porta atteinte à la nécessité des châtimens publics dans celle-ci, et voulut ôter à l'autorité politique son attribut essentiel, le droit de glaive, et le pouvoir suprême de vie et de mort. Elle troubla l'ordre des récompenses, comme elle avoit troublé celui des peines, et elle attacha des rémunérations publiques à des vertus domestiques. On vit des gouvernemens croire punir le meurtrier en le laissant vivre, et, en même-temps, faire, pour ainsi dire, violence à la pudeur des vertus simples et obscures, et donner des couronnes à de pauvres villageoises pour avoir été sages et modestes. On vit des Académies, usurpant le droit de récompenser en même temps que les gouvernemens abandonnoient le droit de punir, décerner à grand bruit des prix d'argent à des enfans qui avoient nourri leurs parens, à des serviteurs qui avoient assisté leurs maîtres: et le crime fut enhardi par l'impunité, et la vertu outragée par les récompenses.

La littérature, *expression de la société*, en prit la nouvelle morale, et Voltaire la transporta sur la scène. Dans son *Mahomet*, d'équivoques remords furent le seul châtiment de forfaits épouvantables dont un trône étoit le prix. La morale de *la Mort d'Henri IV* n'est pas plus forte. C'est encore un parricide commis au nom du ciel, encore des remords qui le punissent, encore un trône qui l'attend! Mais il faut s'arrêter ici, pour se livrer à des considérations plus générales.

Chez les Païens, comme nous l'avons dit, les idées d'*ordre* social ne pouvoient être que très-imparfaites, puisqu'ils faisoient les Dieux ou le Destin auteurs du crime, et qu'ils ne savoient relever la puissance de la Divinité qu'en anéantissant la liberté de l'homme : opinions que nous avons vues, sous d'autres noms et d'autres formes, reparoître en Europe depuis trois siècles. Mais telle est la force de la vérité et l'inconséquence inévitable de l'erreur, que pour un crime même involontaire, les tragiques anciens (1) livroient, en

(1) Euripide, dans *Oreste*, et Eschyle, dans *les Euménides*. Les Furies parurent, dans cette dernière tragédie, sur le théâtre, sous des formes si horribles, que des femmes enceintes furent blessées, et que des enfans moururent de frayeur.

plein théâtre, Oreste aux Furies; et si les Furies ne sont que les remords vengeurs du crime, on sent tout ce que ces remords, *personnifiés* d'une manière aussi horrible, et qui transportoient par avance le coupable dans le séjour des peines éternelles, avoient d'épouvantable et de pire même que la mort. Notre Racine a emprunté de la fable cet affreux châtiment; et l'on peut dire qu'il met les Furies sur la scène, puisqu'Oreste les voit, ou croit les voir.

Les modernes, instruits à une meilleure école, ont été plus conséquens; et les maitres de la scène française, les premiers tragiques du monde, ont toujours puni d'un châtiment public les crimes publics, et réservé les remords pour les foiblesses qui ne sont pas des crimes, quoiqu'elles produisent de grandes catastrophes :

> Et que l'amour souvent, de remords combattu,
> Paroisse une foiblesse, et non une vertu,

a dit Boileau. La peine secrète des remords est encore le châtiment naturel des crimes ignorés, et qui n'ont pu être punis autrement. On en trouve des exemples dans Crébillon, et même dans Voltaire; et si l'auteur de *la Mort d'Henri IV* eût pu mettre sur la scène Médicis expirant à Cologne dans la misère et l'abandon, déchirée de remords et dévoilant, à ses derniers momens, le crime, jusque-là ignoré, qui lui attiroit une si juste punition, les remords auroient été naturels à sa situation; et la représentation eût été parfaitement morale.

Mais l'issue du crime et sa punition doivent être différentes comme le caractère du coupable; et je puise cette observation dans les ouvrages de nos meilleurs poètes dramatiques, comme ils l'ont puisée eux-mêmes dans une profonde connoissance du cœur humain.

Lorsque le crime commis dans le cours de l'action dramatique, mais public et avéré, a son principe dans la force d'un caractère d'une énergie extrême dans le mal, le poète se garde bien de donner des remords au coupable, parce que les remords seroient un changement dans le caractère, et que le caractère, une fois établi, ne doit jamais se démentir :

> . . . . *Servetur ad imum,*
> *Qualis ab incæpto processerit et sibi constet.*
>
> HORAT.

Au contraire, le coupable s'affermit dans son forfait; il le nie avec audace, ou s'en vante avec impudence; parce que si la première règle du théâtre est de conserver au person-

nage son caractère, la seconde est d'en accroître l'énergie, afin que l'intérêt aille toujours en augmentant. Tels sont les caractères de Cléopâtre, d'Athalie, de Médée, de Catilina, de Néron, d'Atrée. Tels sont encore, dans les chefs-d'œuvre de la comédie sérieuse, les caractères du *Méchant*, de *Don Juan*, même du *Tartufe*. A de pareils personnages, le poète ne donne point de remords, qui les rendroient intéressans et presque vertueux, suivant cette maxime :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels ;

mais, pour l'exemple, il les punit dans la (1) tragédie, par une mort forcée ; dans la comédie, par le mépris et le ridicule ; et même dans le *Festin de Pierre*, le poète, plutôt que de laisser *Don Juan* impuni, le frappe d'une mort surnaturelle. Molière punit son *Tartuffe* par des moyens peu naturels au théâtre, et fait intervenir l'autorité publique dans une action purement domestique, et pour des délits ou plutot des bassesses qui ne tombent même pas sous la vindicte des lois positives.

Lorsque le personnage se laisse aller au crime par la foiblesse d'un caractère qui n'est pas maître de lui, *sui impotens*, le poète lui donne des remords ; mais fidèle au précepte de soutenir jusqu'au bout le caractère une fois donné, et d'en renforcer les traits, il porte le remords jusqu'au désespoir ; qui est le dernier degré de la foiblesse et le désespoir jusqu'au suicide. Voilà Hermione, Eriphile, Atalide, Phèdre, Palmire même, caractères tous de jeunes femmes plus naturellement coupables par excès de foiblesse que par excès de force ; et remarquez que Racine punit par le désespoir et le suicide, même le personnage subalterne d'Œnone, qui a conseillé le crime, et qu'il laisse vivre Fatime, innocente des fautes d'Atalide, comme il laisse vivre Aricie : car ce grand poète donne pour motif au désespoir la faute commise, et non la douleur ; et jamais, je crois, ni lui ni Corneille n'ont attribué à l'homme cet excès de foiblesse.

---

(1) Néron est le seul personnage de l'histoire qui soit assez puni par l'infamie attachée à son nom,

Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.

L'histoire, que Racine a fidellement suivie, n'en permettoit pas davantage ; et l'époque de la vie de ce monstre que Racine a choisie, est la seule où Néron puisse être mis sur la scène. Médée, magicienne, est hors du domaine des lois humaines. Atrée ne fait que se venger ; et dans les sociétés naissantes, la vengeance n'est que la justice.

C'est, ce me semble, dans ces différens dénouemens qu'on peut reconnoitre l'art étonnant de nos premiers poètes, et l'étude profonde qu'ils avoient faite de nos affections. En effet, les caractères forts deviennent plus forts par le crime même ; et leur force va jusqu'à l'audace et au mépris de toutes les lois divines et humaines. Mais les caractères foibles deviennent plus foibles après le crime ; et leurs remords, où il entre une honte qu'ils ne peuvent supporter, vont jusqu'au désespoir, terme extrême de l'impuissance de l'ame (1). Tout remords d'un grand crime qui ne va pas, sur le théâtre, jusqu'au désespoir et au suicide, ne ressemble qu'à des regrets, et ne peut faire aucune impression.

Qu'on prenne bien garde que je ne parle ici que des tragédies dont les sujets sont pris dans la morale païenne ; qui n'interdisoit pas le suicide. Quant aux drames, bien plus convenables à nos mœurs, qui sont tirés de l'histoire des peuples chrétiens, dont la morale, d'accord avec la raison, défend à l'homme d'attenter à sa propre vie, si le poète ne peut punir le coupable que par des remords, et que l'histoire ne lui permette pas de le punir par une mort forcée, il doit abandonner le sujet, comme incompatible avec les règles de l'art dramatique, autant qu'avec les préceptes de la morale publique.

Et pour faire l'application de ces principes à des sujets connus, Orosmane, jeune, ardent, impétueux, facile, a dans le caractère plutôt de la foiblesse que de la force. Il s'irrite, il s'apaise, il s'alarme, il se rassure, il veut, il ne veut pas, souvent sans sujet, et presque au même instant. Il poignarde son amante dans un premier mouvement, et sur des apparences qu'un peu de réflexion et de calme

---

(1) La religion nous ordonne le repentir, et nous défend sévèrement le désespoir, autant comme une foiblesse dans l'homme, qu'elle veut rendre fort, que comme un outrage à la puissance et à la bonté divine. En prescrivant des rites expiatoires, la religion a, avec raison, moins redouté pour la société l'abus que l'homme foible peut faire de la facilité du pardon, que la fureur à laquelle la certitude de ne pouvoir être pardonné pourroit porter un coupable qui, désespérant de se réconcilier avec Dieu et avec lui-même, diroit, comme Oreste :

> Méritons son courroux, justifions sa haine,
> Et que le fruit du crime en précède la peine.

La religion suppose l'homme pécheur, et ses fautes expiables. Les fausses doctrines veulent que l'homme soit naturellement bon, et laissent ses crimes sans expiation. Il n'y a pas de dogme plus dangereux pour la société, et nous en avons vu les fruits.

auroient fait évanouir. Foible avant le crime, il est abattu, anéanti, après qu'il est commis; et il entend, sans y paroître sensible, les injures que lui adresse Nérestan et même Fatime. Ses remords vont jusqu'au désespoir, et il se tue. Le poète a soutenu le caractère du personnage, et en a porté la foiblesse au dernier degré. Ce sont là les passions extrêmes d'un jeune homme foible et violent, plutôt, il est vrai, que les affections et les mœurs d'un Soudan de vingt ans, dans l'ivresse du pouvoir et de la victoire.

Lorsque Racine a voulu donner à un prince mahométan de l'amour délicat et sensible, il a placé son personnage sous l'influence d'une longue infortune et d'une situation constamment périlleuse, qui dispose le cœur à la tendresse et ouvre l'ame aux consolations. Mais ces combinaisons savantes, et puisées dans une intime connoissance de la nature morale, échappoient à Voltaire, trop léger pour être observateur, trop mondain pour être profond; et qui, plus jaloux de *frapper fort* que de *frapper juste*, inventoit de peur d'étudier, et faisoit les hommes tout exprès pour ses tragédies, comme il accommodoit les faits pour ses histoires.

Mahomet est froid, sombre, dissimulé, profond, hardi, maître de lui-même et des autres. Rien dans son caractère, n'est involontaire et de premier mouvement. Il combine le crime avec tranquillité, et calcule tout jusqu'à son audace. Ce caractère est fort; du moins le poète le donne pour tel; et peut-être est-ce au poète une contradiction de l'avoir fait agir par les moyens foibles de la ruse et de l'imposture. Quoi qu'il en soit, le crime une fois commis, Voltaire lui donne des remords. Mahomet se dément; et l'amour pour Palmire qu'on lui a reproché, est bien moins contre son caractère que les remords. Mais ses remords sont foibles, parce qu'il est fort; comme ceux d'Orosmane sont violens, parce qu'Orosmane est foible. Les remords de Mahomet s'exhalent en vaines déclamations; et même, comme il ne les éprouve qu'à l'instant où il perd l'objet de sa passion, et qu'ils ne l'empêchent pas de poursuivre ses projets, ces remords métaphysiques ressemblent tout-à-fait à des regrets; mais enfin il est tourmenté par un sentiment pénible; il perd ce qu'il aime, ou plutôt ce qu'il desire. De ses deux instrumens, l'un est puni par Mahomet lui-même, l'autre, moins coupable et plus foible, se punit de sa propre main. Il y a dans tout cela quelques intentions morales, et l'on en peut tirer d'utiles leçons. Mais dans *la Mort d'Henri IV*, d'Epernon, détestable machinateur de

crimes, triomphe sans obstacle, et jouit sans châtiment et sans remords. Tout occupé des soins de sa nouvelle puissance, il ne reparoit même plus sur la scène; et si les remords sont une punition, la punition ne tombe que sur la reine, foible instrument, qui, cependant, est venue rétracter le consentement qui lui avoit été arraché dans un instant de délire, et manifester une douleur qui l'honore aux yeux des hommes, et pourroit même l'absoudre aux yeux de la suprême justice; et Voltaire lui-même a dit dans Mahomet:

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.

Le repentir du crime est donc puni dans cette tragédie, et non la persévérance dans le crime; et la faute d'un *aveu foiblement indécis* et encore rétracté, plus sévèrement expiée que la préméditation, la combinaison et l'accomplissement du forfait. Il est vrai que les remords un peu brusques de Médicis, et qui, comme ceux de Mahomet, vont se perdre dans le souverain pouvoir, ont un côté peu tragique, et ressemblent à l'extrême désolation de ce personnage de comédie qui, dans son désespoir, court à la fenêtre, l'ouvre...... et va se mettre au lit.

Voltaire donne un avis important à ses adorateurs, dans ce vers qui termine la tragédie de Mahomet:

Mon empire est détruit si l'homme est reconnu;

et l'on peut dire aussi que Médicis donne une leçon à son poète dans ce dernier vers de son rôle:

C'est la mort qu'il me faut, et non pas la puissance;

et comme le poète ne pouvoit lui donner la mort, ni l'empêcher de parvenir à la puissance, il s'ensuit qu'il y a dans cette dernière tragédie un crime sans châtiment; et par conséquent un commencement d'action sans fin, un drame sans dénouement, un spectacle sans morale et sans utilité.

Il faut observer que la tragédie, au choix du poète pour le sujet et la disposition, doit être plus morale que l'histoire; et qu'ici l'histoire est plus morale que la tragédie. Car comme l'action de l'histoire n'est pas renfermée, ainsi que celle du drame, dans les limites rigouseuses d'un jour et d'un lieu, nous voyons, au bout de quelques années, l'orgueilleux d'Epernon puni, dans sa vieillesse, par la honte d'une *amende honorable* sur une place publique (1); la reine, expirant loin de la France, dans l'abandon et le mépris, ayant à peine, à ses derniers momens, un domestique pour

(1) Voyez les *Pièces justificatives* de la tragédie d'*Henri IV*, p. 96.

la

la servir. Nous voyons tous les partis humiliés ; les grands abaissés ; et l'Espagne elle-même dépouillée par le petit-fils d'Henri IV de ses plus belles provinces, forcée, à la fin, de recevoir un maître de cette même maison qu'elle avoit juré d'anéantir.

Mahomet a été le passage du genre vrai, moral, héroïque de la tragédie, au genre romanesque, immoral, ignoble ; et les passions viles et populaires ont fait irruption dans le genre noble de l'art dramatique, en même-temps que les idées populaires ont infecté la société monarchique. On voit, dans Mahomet, la dégradation des plus grandes qualités et des plus nobles affections de l'homme : la force du caractère devenue la ruse de l'esprit ; le génie, devenu l'art de tromper ; la confiance, une déplorable crédulité ; la docilité, un zèle aveugle ; le courage, un lâche assassinat ; l'amour, une grossière volupté. On y voit le renversement de l'antique morale de la société : le crime couronné d'un plein succès ; l'innocence indignement abusée ; et la vertu ne recueillant que le malheur.

Mahomet est une tragédie fondée tout entière sur des *négations :* sur l'imposture qui est la *négation* de la force ; sur la crédulité qui est la *négation* de l'esprit ; sur les succès du crime qui sont la *négation* de la morale et de la raison.

Mahomet a donc été en France *la révolution de la tragédie, et la tragédie de la révolution.* Les craintes que l'Académie française exprimoit dans son jugement sur le *Cid*, se sont réalisées : *de feintes représentations ont causé de véritables crimes ; ces plaisirs avec lesquels on a diverti le peuple, ont produit des douleurs publiques ;* et il n'a que trop profité des leçons de *cruauté* et de *perfidie* qu'on lui a données. En effet, que l'on substitue le mot *liberté* au mot *Dieu*, et l'on retrouvera dans cette grande tragédie de la révolution française, tragédie d'*intrigue* aussi, beaucoup plus que de *caractère*, tragédie ignoble et romanesque, même pour nous qui avons figuré dans cette lamentable histoire, on y retrouvera des imposteurs qui trompent au nom de la *liberté ;* des fanatiques qui égorgent au nom de la *liberté ;* des gens de bien dont on n'a pu faire des dupes ni des complices, dépouillés, immolés au nom de la *liberté*, pour avoir voulu défendre la société politique et religieuse, comme Zopire vouloit défendre son pays et ses dieux. Ces maximes impies ou sauvages que les esprits du dernier siècle admirèrent dans Mahomet :

> Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait leur différence, etc.

. . . .
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire, etc.
. . . .
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers, etc.
. . . .
Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des profanes humains, etc.
. . . .
Oui, je connois ce peuple, il a besoin d'erreurs, etc.

Ces maximes, et mille autres semblables, nous les avons littéralement entendues de la bouche de nos *Mahomet*, et nous en avons vu l'application à la société. Nous avons vu les mêmes *causes*, les mêmes *moyens*, les mêmes *effets*: de grandes hypocrisies, de grandes séductions, de grands forfaits; des coupables punis par leurs complices; quelques-uns punis de leurs propres mains, et de stériles remords bientôt oubliés.

Quelle fut donc la cause du prodigieux succès de ce drame, imposteur comme son héros? Nous la trouverons dans le *Cours de Littérature* de M. de La Harpe, que son excessive prévention pour les tragédies de son maître ne peut rendre suspect qu'à celui qui en relève les défauts.

« C'est moins, dit ce célèbre critique, sous le point de » vue de l'utilité générale que Voltaire sembloit préférer la » tragédie de *Mahomet* à toutes celles qu'il avoit faites, » *qu'à cause du dessein qu'il y cachoit, et qu'on aper-* » *çut, de rendre le christianisme* odieux. » Et M. de La Harpe ajoute à la page suivante : « *Que l'auteur s'en* » *vanta dans la société.* »

Si M. de Voltaire eût eu affaire à des hommes plus instruits, et à un siècle moins prévenu contre la religion, il eût risqué de rendre sa chère philosophie odieuse, plutôt que le christianisme. En effet, la doctrine de Mahomet n'a rien de commun avec la religion chrétienne. Elle est, comme la philosophie du dix-huitième siècle, un vrai *déisme*, subtil en Europe, grossier en Orient, *pensée* de Dieu sans *action* publique; culte sans sacrifice; morale dénuée de sanction qui, en prêchant à l'homme la tolérance, la tempérance et la bienfaisance, produit dans les lois et dans les mœurs, à Paris comme à Constantinople, la haine des autres religions, la polygamie, et le divorce et l'usure. Il eût fallu, ce semble, pour atteindre plus sûrement le but *de rendre le christianisme odieux*, mettre sur la scène des personnages chrétiens; leur prêter un horrible forfait, concerté au pied des autels, conseillé par des prêtres, commis au nom de la religion. Avec tout cela, Voltaire lui-même n'auroit pas fait une bonne tragédie: car si le dessein de rendre la

religion respectable a produit les chefs-d'œuvre d'*Athalie* et de *Polyeucte*, il est difficile qu'un dessein tout opposé puisse en produire de semblables.

Quoi qu'il en soit, « Mahomet, continue M. de La Harpe, » representé trois fois en 1741, d'abord ne produisit guère » qu'un effet d'*étonnement*, et même en quelque sorte de » *consternation*, sans doute à cause de la sombre et triste » atrocité de la catastrophe. Il parut n'être *entendu et senti* » qu'à la reprise de 1751; et son succès a toujours augmenté, » depuis que le grand acteur, qui devinoit Voltaire, eut » révélé toute la profondeur du rôle de Mahomet. ».

On avouera, sans peine, que le goût en France étoit formé en 1741, autant qu'il le fut dix ans après, plus formé même à cette époque, et plus sûr qu'il ne l'avoit été cinquante ans plutôt, au temps où parut *Athalie*; et l'on n'attribuera pas *à la sombre et triste atrocité* de la catastrophe de Mahomet, le peu d'effet que trois représentations consécutives produisirent sur des spectateurs familiarisés depuis trente ans avec l'horrible catastrophe de la tragédie d'*Atrée*. Ici M. de La Harpe raisonne mal, parce qu'il raisonne en homme prévenu. Une tragédie qui ne pèche que par la catastrophe, n'en est pas moins applaudie dans tout le reste, sur-tout aux premières représentations, où l'on ne connoit pas encore le dénouement. La catastrophe de Mahomet ne parut ni moins *triste*, ni moins *sombre*, ni moins *atroce* en 1751, elle ne paroit pas meilleure aujourd'hui; et M. de La Harpe qui la condamne, n'en donne pas moins d'éloges au reste de la pièce.

Mais en 1741, le cardinal de Fleury gouvernoit encore; et ce ministre, sage administrateur plutôt que profond politique, avoit retardé, autant qu'il l'avoit pu, les progrès d'une philosophie dont il prévoyoit les funestes effets. Il y avoit encore en France, à cette époque, de la religion et des mœurs. L'attachement aux principes qui avoient fait la force de notre patrie, aux vertus qui en avoient fait la gloire, vivoit encore dans le cœur des Français; et les germes de désordre que la *Régence* avoit déposés dans l'Etat, n'avoient pas eu le temps de porter leurs fruits. *Le dessein* de Voltaire, de *rendre le christianisme odieux*, ce dessein *aperçu*, comme l'avoue M. de La Harpe, et *dont l'auteur s'étoit vanté dans la société*, dut donc produire *l'étonnement*, et bientôt la *consternation*. Les hommes de goût furent *étonnés* de voir paroitre une tragédie philosophique qui blessoit les règles les plus autorisées, et s'éloignoit des modèles les plus accrédités; et les gens de bien furent *cons-*

ternés de l'audace d'une production irréligieuse, jouée en plein théâtre, et durent en tirer de sinistres présages. Il fut même défendu, par l'autorité supérieure, de jouer *Mahomet;* et M. de La Harpe, qui dit que *le zèle craignoit les fausses interprétations*, oublie sans doute qu'on ne risquoit pas de donner une interprétation défavorable au *dessein* que Voltaire avoit eu réellement de *rendre le christianisme odieux*, à ce dessein qu'on avoit *aperçu*, et dont l'auteur lui-même *s'étoit vanté*.

En 1751, tout étoit changé. La religion, les moeurs, le goût, l'honneur national, la gloire même de nos armes alloient disparoître. Fleury avoit cessé de vivre; et la volupté avoit porté la Pompadour sur le trône; la flatterie lui érigeoit des autels; et bientôt une philosophie, ennemie de Dieu et des rois, se mit sous la protection de cette digne patrone.

Des doctrines qui flattoient les passions du peuple, devoient naturellement trouver accès auprès d'une favorite tirée, pour la première fois, des rangs obscurs de la société, et qui cherchoit à décorer d'un vernis de bel-esprit sa scandaleuse existence. Voltaire, qui n'eut jamais de prétentions à cette *noble indépendance*, dont on a voulu lui faire honneur, impitoyable censeur des plus petits abus de la religion, vil flatteur des grandes corruptions des cours, encensoit l'idole qui faisoit le succès des ouvrages et la fortune des auteurs; et en même temps qu'il adressoit des épîtres dédicatoires à l'ignoble maîtresse d'un maître avili (1), il livroit à la plus grossière diffamation la mémoire honorée de l'héroïne de la France, de la *femme forte* qui avoit attaché la gloire de son nom, de son courage et de sa fin, à l'événement le plus merveilleux de nos annales. Chose digne de remarque, que tandis qu'un parti de gens de lettres travailloit à abaisser devant nos rivaux le génie politique et littéraire de la France, il eût commencé par couvrir d'un ridicule ineffaçable la fille valeureuse qui avoit le plus efficacement contribué à sauver la France du joug de l'Angleterre!

Mahomet fut donc *entendu* et *senti*, comme dit M. de La Harpe, à la reprise de 1751, et cela devoit être. Ce succès même fait époque dans l'histoire des progrès de la philosophie du dix-huitième: et c'est en effet du milieu de ce

(1) Voltaire se tire assez mal de la dédicace de *Tancrède* à Mad. de Pompadour. Il commence par alléguer l'exemple de Crébillon, il insiste beaucoup sur sa reconnoissance, et se sauve à travers une longue discussion littéraire.

siècle que date notre dépravation politique (1) et religieuse. Le succès de Mahomet *ne fit qu'augmenter*; et cela devoit être encore. On sut gré alors à Voltaire, on lui a su gré depuis, *du dessein qu'il y avoit caché de rendre le christianisme odieux*, ce dessein *qu'on avoit aperçu*, même avant qu'il *s'en fût vanté*. Les mauvais principes en morale produisirent le mauvais goût en littérature; et si ce grand acteur qui avoit *deviné* Voltaire, *fit sentir toute la profondeur du rôle* de Mahomet, tandis qu'à une époque où le goût étoit moins exercé, on n'avoit pas eu besoin d'un acteur extraordinaire pour *sentir toute la profondeur* des rôles d'Acomat, d'Agrippine, de Cléopâtre, et que les spectateurs avoient, sans son secours, *deviné* Corneille et Racine : c'est que le caractère d'un charlatan hypocrite se montre beaucoup moins par des paroles que par le geste et le maintien, et qu'il doit beaucoup plus au jeu de l'histrion qu'au génie du poète.

Mahomet, comme œuvre littéraire, a obtenu d'éclatans suffrages, je le sais. Mais il faut observer qu'il a été jugé par des versificateurs qui y ont admiré avec raison un grand nombre de beaux morceaux, d'une éloquence emphatique, il est vrai, mais, par cela même, mieux assortie aux lieux où le poète a placé la scène, à *l'action* qu'il met au théâtre, à la situation et au caractère des personnages qu'il fait agir et parler. Mais Mahomet, comme œuvre dramatique, n'a pas été jugé par des *pairs* de l'auteur, par des poètes, parce qu'il n'en a plus paru sur notre scène tragique depuis Voltaire. Cet homme célèbre qui doit la partie la plus distinguée de ses ouvrages à l'école du siècle de Louis XIV, dont il avoit vu les dernières années, et *l'indigne moitié d'une si belle histoire*, à l'influence du dix-huitième siècle, a été le premier poète dramatique et le dernier de l'école philosophique. Une doctrine qui nie la morale et la religion, ne sauroit faire de poètes tragiques, et elle frappe les esprits de stérilité pour toutes les productions du genre noble et moral. M. de La Harpe lui-même, dont j'admire le talent autant que je chéris sa mémoire, plus versificateur que poète, plus littérateur que philosophe; d'une vaste critique, d'un goût sûr, d'un esprit judicieux, et qui veut être impartial dans ses jugemens, même lorsqu'il est le plus préoccupé par ses

(1) Le *Contrat-Social* parut en 1762; l'Encyclopédie commença dans le même temps :

> *Ex illo fluere ac retro sublapsa referri,*
> *Gallia.*

affections et ses habitudes, M. de La Harpe, dans l'art dramatique, n'a presque vu que des vers, des scènes et des actes. Il relève trop souvent, et particulièrement dans Mahomet, de petites choses, et laisse passer, sans les apercevoir, les grandes fautes. On sent trop qu'une belle scène et de beaux vers le disposent à l'indulgence pour toutle reste; et cette partie de son *Cours de Littérature*, monument qui honore son auteur et les lettres françaises, véritable *lycée écrit*, qui a ouvert avec tant de distinction cette institution littéraire, et l'a fermée pour long-temps, laisse beaucoup à desirer du côté des combinaisons morales et du développement des passions et des caractères.

Je finirai par remarquer qu'il est important pour le progrès des lettres d'étudier les rapports généraux et secrets qui existent entre l'état de la société et celui de la littérature dramatique. Ces rapports maîtrisent le poète. Ils maîtrisent le spectateur; et il faut pour s'en défendre, lorsqu'ils sont contraires à l'ordre, une grande force d'esprit et de talent, une grande fermeté de principes, et une connoissance approfondie de ce qui est essentiellement beau et bon, dans tous les lieux, dans tous les temps, et malgré toutes les révolutions. Mais il en résulte cette vérité qui doit rendre le vrai talent plus modeste, et la critique plus indulgente : c'est que les beautés dans les productions des arts, appartiennent plus qu'on ne pense, à la société; et que les erreurs sont plus souvent la faute du siècle que celle de l'homme.

DE BONALD.

Histoire de l'Anarchie de Pologne, et du Démembrement de cette république; par Cl. Rulhière; suivie des *Anecdotes sur la Révolution de Russie*, en 1762; par le même auteur. Quatre vol. in-8°. Prix : 21 fr., et 27 fr. par la poste. A Paris, chez Desenne, lib., Palais du Tribunat, Galerie de pierre; H. Nicolle, lib., rue des Petits-Augustins, n°. 15; Gregoire Desenne, jeune, lib., Palais du Tribunat, Galerie Virginie; et chez le Normant.

M. DE RULHIÈRE, connu de bonne heure par quelques vers excellens *sur les disputes*, et, sur ce seul titre, reçu à la fin de sa vie à l'Académie, vécut plus en homme du monde qu'en écrivain de profession. Jouissant de la réputation

d'homme d'esprit que lui avoit acquise ce petit poëme, et quelques autres opuscules non imprimés, qu'il lisoit dans des sociétés choisies, il travailloit, sans se presser, à l'histoire du Démembrement de la Pologne, pour laquelle le gouvernement le pensionnoit. Ainsi sa gloire littéraire reposoit particulièrement sur un ouvrage encore inconnu, mais que ses talens présumés recommandoient d'avance à la curiosité publique. On sait combien ces réputations précoces sont souvent trompeuses; et depuis Chapelain jusqu'à nos jours, on a vu plus d'un auteur fort célèbre jusqu'au moment où il a fait imprimer une production trop fastueusement annoncée. Ce sera donc une espèce de singularité, si, comme on ne sauroit le mettre en doute, les suffrages du public confirment les éloges prématurés qu'on avoit prodigués à M. de Rulhière; et c'est probablement la première fois qu'un ouvrage posthume va ajouter à la renommée de bel esprit, dont avoit joui son auteur, celle d'écrivain éloquent, peut-être même de grand historien.

Le véritable sujet de l'histoire du Démembrement de la Pologne ne commence qu'à l'avénement de Catherine II au trône de Russie. C'est alors que cet empire, qui depuis long-temps n'avoit cessé d'exercer une influence plus ou moins marquée sur la république, prend une part plus active aux différentes révolutions dont elle est la victime, et marche à son but sans interruption. Mais avant d'en venir à cette époque triste et instructive, il étoit nécessaire de bien faire connoître les vices du gouvernement polonais qui l'avoient préparée, et la nation antique dont la vertu et le courage, luttant contre ces vices, retarda long-temps tous ces désastres. « Un grand corps, dit J.-J. Rousseau, » formé d'un grand nombre de membres morts, et d'un » petit nombre de membres désunis, dont tous les mouve- » mens, presque indépendans les uns des autres, loin d'a- » voir une fin commune, s'entre-détruisent mutuellement; » qui s'agite beaucoup pour ne rien faire; qui ne peut » faire aucune résistance à quiconque veut l'entamer; qui » tombe en dissolution cinq ou six fois chaque siècle; qui » tombe en paralysie à chaque effort qu'il veut faire, » à chaque besoin auquel il veut pourvoir; et qui, malgré » tout cela, vit et se conserve en vigueur : voilà, ce me » semble, un des plus singuliers spectacles qui puissent » frapper un être pensant. » C'est ce spectacle que M. de Rulhière développe dans les premiers livres de son ouvrage. Nous consacrerons aussi ce premier article à rapprocher les traits les plus frappans de ce grand tableau.

Le gouvernement de Pologne étoit le seul qui eût conservé l'empreinte fidelle de celui de ces peuples barbares à qui presque tous les Etats qui partagent l'Europe moderne doivent rapporter leur origine. On n'y voyoit guère d'autres élémens que ceux qu'on retrouve chez toute société où la civilisation n'est encore qu'à sa naissance : un roi électif chargé de diriger les entreprises et de faire exécuter les lois voulues par l'unanimité des citoyens. Commander les armées en personne, administrer en personne la justice, furent long-temps ses premiers devoirs ; conférer à volonté toutes les dignités et toutes les charges, sa plus glorieuse prérogative.

Il est aisé de reconnoître dans ce gouvernement, qui subsista presque sans altération jusqu'au démembrement de la république, celui qui fut commun à tous les peuples sortis des forêts du Nord, et qui précéda en Europe l'établissement du système féodal. Chez toutes les nations où le trône devint héréditaire, les nobles acquirent bientôt le droit de transmettre à leurs enfans les terres, les charges et les honneurs, qui d'abord ne se donnoient qu'à vie : l'intérêt de la dynastie régnante étoit de s'entourer d'un grand nombre de familles toujours prêtes à la défendre, parce qu'elles tenoient d'elle seule leurs biens et leurs titres : il ne fallut que quelques princes foibles pour laisser s'accroître hors de toute mesure, ces dangereuses prérogatives, et pour laisser perdre le pouvoir de les retirer à volonté. Mais en Pologne, où la couronne resta élective, chaque nouveau roi dut toujours se montrer jaloux de ressaisir le droit de conférer les honneurs et les biens propres à s'assurer de nouveaux partisans, et nécessaires pour récompenser ceux dont les suffrages l'avoient porté au trône. Qu'il se fût trouvé un prince assez fort pour vaincre le génie indépendant de sa nation, et pour assurer la couronne à ses descendans, et peut-être que la féodalité s'établissoit en Pologne comme dans toute l'Europe. On regrette que le célèbre Robertson, dans son Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, ait laissé échapper une considération si simple. Une étude approfondie du gouvernement polonais, auroit pu lui fournir d'excellentes vues sur ce singulier système qui, à la même époque, embarrassa dans ses liens nombreux toutes les autres sociétés européennes.

Le même Robertson assure que tous les peuples barbares jouissoient d'un degré d'indépendance qui *paroît à peine compatible avec un état d'union sociale, ou avec la subordination nécessaire pour maintenir cette union.* Il auroit

pu en trouver un exemple frappant dans l'unanimité qui de tout temps fut exigée dans les diètes pour prendre une résolution. M. de Rulhière pense que cette unanimité fut également nécessaire chez toutes les nations qui envahirent l'Europe; et en effet, une telle loi paroît singulièrement analogue aux mœurs indépendantes des Barbares, qui consentent à peine à céder momentanément cette portion de liberté, dont leurs incursions guerrières commandent impérieusement le sacrifice.

On a peine à concevoir qu'une république qui fut constamment entourée de voisins avides, et qui, par sa vaste étendue, eût exigé de la vigueur et de la précision dans le gouvernement, ait pu subsister tant de siècles avec le pouvoir excessif attribué à chacun de ses membres. Cependant M. de Rulhière fait bien sentir que le droit d'opposition n'entraîna pas autant de désordres qu'on le supposeroit d'abord, tant que les Polonais conservèrent une férocité de mœurs qui n'est peut-être pas incompatible avec un certain degré de civilisation. Alors le fer levé sur les opposans rétablissoit souvent l'unanimité, et il falloit être mû par un intérêt bien pressant, pour oser s'armer d'un droit dont l'exercice entraînoit tant de dangers; mais dans la suite, lorsque les mœurs, devenues plus douces, eurent rendu l'usage du glaive moins fréquent, les oppositions se multiplièrent de plus en plus, et s'appuyèrent souvent sur les prétextes les plus frivoles. Le mal ne fit qu'augmenter quand l'extension des rapports de la Pologne avec les autres États, et les progrès de la civilisation rendant le gouvernement plus compliqué, des diètes composées des députés ou nonces de chaque palatinat, furent presque toujours substituées aux diètes générales.

Alors les députés venus avec l'ordre de s'opposer à certaines résolutions, ou de ne laisser proposer aucune affaire avant celle qui intéressoit immédiatement leur province, restoient d'autant plus inflexibles dans leur opposition, que s'ils eussent cédé, la mort les attendoit peut-être à leur retour; alors, on se fit un art d'égarer les délibérations, de proposer des questions futiles, mais propres à soulever tous les esprits, de faire perdre ainsi en vaines clameurs tout le temps marqué pour une session. Afin d'arracher des résolutions nécessaires à la conduite des affaires, le roi n'avoit à opposer à cette malheureuse industrie que la patience et l'obstination : souvent il ne congédioit point la session que la faim, les veilles et l'épuisement des forces n'eussent triomphé enfin de l'opiniâtreté des opposans.

« Sous le règne de Ladislas IV, c'est l'historien qui parle,
» le dernier jour de la diète s'étant passé avant qu'on eût
» rien conclu, le roi ne voulut pas séparer l'assemblée; et
» cependant une ancienne loi qui a pour objet de prévenir
» la trop longue durée de chaque séance, et de la propor-
» tionner à cette durée d'attention que peuvent soutenir les
» esprits d'une trempe commune, défendoit de rien traiter
» aux lumières. On resta dans les ténèbres, chacun prenant
» son repos assis à son rang, et il arriva ce que les romans les
» plus fabuleux n'oseroient imaginer: un sénat et une diète
» restèrent assemblés, chacun endormi à sa place, présidés
» par un roi endormi sur son trône. »

Toutefois, quelque jaloux que fussent les députés du libre exercice de leur prérogative, les prières de la plus grande partie de l'assemblée, le tableau des malheurs qui menaçoient la patrie, présenté à des hommes sur qui elle avoit conservé tous ses droits, suffisoient quelquefois pour ramener l'unanimité des suffrages. Les Polonais détestent la mémoire de Sizinski, qui, en 1652, imagina le premier de se soustraire par la fuite à ces sollicitations importunes, et laissa ainsi la diète dans l'impossibilité de rétablir l'unanimité, et forcée de se séparer sans rien conclure. Dès-lors il suffit de l'opposition d'un seul député, non-seulement pour arrêter les délibérations, mais pour rompre toute assemblée. Cette rupture n'eut pas même besoin d'être fondée sur quelque prétexte; et chaque membre d'une diète jouit de cette prérogative que la république romaine n'avoit accordée qu'aux seuls tribuns du peuple, d'arrêter toutes les délibérations par ce seul mot, *je ne consens pas*. Ce qui n'est pas moins étonnant que cette prérogative même, ce sont les dangers et la vie malheureuse qui attendoient celui qui en faisoit usage. Il étoit ordinairement obligé de se dérober par la fuite à l'indignation de ses concitoyens: il restoit caché des années entières; et les Polonais, tout en regardant ce droit funeste comme le garant le plus glorieux de leur indépendance, étendoient leur ressentiment jusque sur la famille de l'imprudent qui l'avoit exercé: elle étoit comme déshonorée par le souvenir de son action.

On conçoit que ces ruptures de diète devinrent bientôt un moyen efficace, et toujours prêt entre les mains des puissances voisines, toutes les fois qu'elles voyoient la république disposée à se soustraire à l'anarchie, et à déconcerter tous leurs desseins par des mesures unanimes et bien concertées. Il leur suffisoit de trouver un seul nonce disposé à sacrifier l'intérêt de sa patrie à des vues d'ambition personnelle; et

même, s'il craignoit d'affronter la haine publique qui poursuivoit presque toujours l'auteur de la rupture, il lui étoit souvent facile de trouver un prétexte dans quelque formalité oubliée ou négligée, pour amener la séparation sans se compromettre. « Le roi de Prusse, dit M. de Rulhière, a raconté qu'un jour cherchant à faire rompre une diète, et ses partisans, en petit nombre, ne pouvant trouver un motif apparent qui cachât leur mauvaise intention, il feuilleta les lois polonaises, et y découvrit l'ancienne défense de rien traiter aux lumières : il leur écrivit de chercher à prolonger quelque session jusqu'à l'entrée de la nuit, et de faire apporter des chandelles. Il fut obéi. Les chandelles furent apportées; grande rumeur dans l'assemblée : on crie à la violation des lois; « que l'ancien ordre des diètes est » interverti, que le pouvoir arbitraire tente tous les moyens » de s'établir; » et dans ce tumulte un nonce proteste contre la validité d'une diète où les lois sont violées ouvertement. »

Pendant trente années que dura le règne d'Aguste III, toutes les résolutions proposées dans les diètes trouvèrent des opposans, et ces assemblées se séparèrent toutes sans rien conclure. Pendant ce long espace, nul pouvoir légal pour surveiller la perception des impôts, l'emploi des deniers publics, et l'entretien des troupes; nulles lois, nulles mesures pour subvenir aux besoins du trésor, et pourvoir à la défense de l'Etat. Le roi, le sénat, forcés de suppléer au silence des diètes, sortoient chaque jour des limites d'une autorité légitime. Les magistrats pouvoient impunément se livrer à toutes sortes de vexations; et le pouvoir arbitraire exerçoit ses violences au sein même de l'indépendance et de l'anarchie.

Pour remédier à tant de désordres, les Polonais n'avoient qu'un moyen consacré par la constitution dans les périls de l'Etat, la formation d'une ligue générale sous l'autorité d'un chef choisi par la noblesse. Le consentement unanime n'étoit plus nécessaire dans ces sortes d'assemblées; tout s'y décidoit à la pluralité des suffrages, et elles réunissoient en elles seules le pouvoir de toutes les magistratures. Ces ligues, suivant M. de Rulhière, représentoient, dans la république polonaise, ce qu'étoit la dictature dans l'ancienne Rome; mais la dictature augmentoit les forces du gouvernement, en les concentrant, et tenoit tous les partis enchaînés; les confédérations, au contraire, rompoient subitement tous les liens qui attachoient la noblesse au chef de l'Etat, armoient les diverses autorités les unes contre les autres, et la Pologne ne se sauvoit des désordres de l'anarchie qu'en se précipitant dans la guerre civile.

On devine bien que les puissances étrangères, suivant les diverses espérances qu'elles fondoient sur les troubles de la république, tantôt s'efforçoient d'empêcher ces confédérations, tantôt se flattoient de les diriger à leur but, et s'empressoient de leur offrir un perfide appui. Aussi vit-on quelquefois les meilleurs citoyens s'opposer avec zèle à un remède trop violent, plus dangereux que le mal même. M. de Rulhière en raconte un mémorable exemple : les Czartorinski, famille ambitieuse et puissante, indignés de cette lutte perpétuelle de la noblesse contre la cour et contre les grands, ne se proposoient pas moins que d'abolir l'unanimité, de renverser la constitution jusque dans ses fondemens, et d'y substituer une monarchie héréditaire. Déjà ils s'étoient acquis de nombreux partisans, et, cachant leurs desseins sous de spécieux prétextes, ils alloient former, sous la protection intéressée de la Russie, une grande confédération, qu'ils se flattoient de maîtriser et de conduire jusqu'à l'exécution entière de leurs projets. Ils avoient entraîné dans leur parti, en le trompant sur leur véritable but, le grand général Branicki, l'homme le plus considéré de la Pologne, moins encore par l'éclat de sa dignité que par la noblesse de son caractère, et la fermeté d'ame qu'il conservoit dans un âge avancé. C'étoit dans sa maison qu'ils appeloient la noblesse pour souscrire à l'insidieux engagement dont ils prétendoient la lier. Cent trente sénateurs, et Branicki lui-même, avoient signé, quand Mokranouski entend parler de cet événement, à l'instant où il alloit se consommer. Il se rend aussitôt chez le grand général, il se fait jour à travers la foule, et saisissant l'acte de confédération déjà consacré par tant de signatures, il proteste qu'on ne le lui ôtera qu'avec la vie, et le déchire en morceaux aux yeux des assistans étonnés. Cette fermeté est digne d'éloges, sans doute : ce qui ne l'est pas moins, c'est que le grand général, frappé de ses raisons, entraîné par son éloquence, et convaincu bientôt que la protection de la Russie ne peut être que funeste à la république, lui confesse ingénument son erreur, l'embrasse avec transport, et lui voue dès ce moment une éternelle amitié.

Cependant les Etats voisins de la Pologne jetoient des regards avides sur cette république, affoiblie depuis longtemps par une inaction inquiète et tumultueuse, ayant perdu tous ses moyens de défense, excepté son courage et son amour pour l'indépendance. Leur jalousie mutuelle pouvoit seule empêcher encore que l'un d'eux n'essayât de saisir quelques lambeaux d'une si riche proie. Les bons

citoyens, et Mokranouski à leur tête, voyoient tout le danger. Ils sentoient le besoin d'un mouvement général dans l'Etat, pour en ranimer et en vivifier tous les membres: ils sentoient tous les vices de la constitution, et ils desiroient ardemment d'y remédier. Mais porter imprudemment le marteau dans les parties les plus vicieuses de ce monument antique, c'étoit s'exposer à faire crouler l'édifice entier, et à voir écrasées sous ses débris la liberté publique et l'indépendance nationale. M. de Rulhière a peint avec un talent supérieur cette situation critique. Rien de plus intéressant que la courageuse inaction de Mokranouski, dédaignant également les menaces et les promesses de la Russie; devinant ses mauvais desseins par l'opiniâtreté de ses efforts pour l'effrayer et pour le corrompre; aimant mieux, par une fermeté vraiment héroïque, laisser soupçonner son intégrité et sa valeur, et perdre sans retour peut-être la faveur publique, que d'exposer le salut de l'Etat par une démarche hasardée; enfin, attendant avec une patience à toute épreuve, l'instant où toutes les factions, forcées par les mêmes craintes, se réuniroient pour le salut commun, et où il pourroit opposer aux ennemis de sa patrie une confédération unanime. Tel étoit à-peu-près l'état de la Pologne, lorsque Catherine II s'empara du trône de Russie.

C.

Métamorphoses d'Ovide, traduction nouvelle, avec le texte latin; suivies de l'analyse et de l'explication des Fables, de notes géographiques, historiques, mythologiques et critiques, par M. *G. T. Villenave*; ornées de gravures, d'après les dessins de MM. *le Barbier*, *Monsiau* et *Moreau*.

« Cette édition des *Métamorphoses d'Ovide* sera ornée de » cent quarante-quatre gravures, dont les dessins ont été » confiés à MM. le Barbier, Monsiau et Moreau. Les succès, » disent les éditeurs, que ces artistes ont mérités par leurs » talens sont le garant de celui qu'ils ne peuvent manquer » d'obtenir dans l'immense domaine des fictions mytholo- » giques. »

Ajoutons, pour donner une idée complète du luxe dont ils prétendent embellir ce poëme, que « M. Didot l'aîné a donné » à son impression les mêmes soins qui rendent si recomman- » dables les superbes éditions qui sont sorties de ses presses. »

Il est peut-être étonnant, que dans ce siècle où l'on aime bien autant les beaux livres, que les bons livres, on n'ait pas songé plutôt à publier une pareille édition du chef-d'œuvre d'Ovide. Car « si les *Métamorphoses* ne sont pas, comme » le disent encore les éditeurs, le premier poëme de l'anti- » quité, du moins il n'est aucun ouvrage ancien ou mo- » derne qui puisse fournir autant d'inspirations à l'artiste, et » ouvrir à son génie une carrière plus vaste, plus riche, plus » variée. » Ce poëme est une suite de tableaux, déjà en quelque sorte, tous dessinés, et qui ne semblent plus attendre que les burins ou les pinceaux des artistes. Ou, pour mieux dire, ces tableaux sont achevés, ces gravures sont faites depuis long-temps, et par les plus habiles maîtres. Il ne s' gissoit plus que d'en choisir un certain nombre, et, en les adaptant à la forme ordinaire d'un livre, d'en faire hommage au poëte dont le génie les avoit inspirés. Il me semble même que c'est tout ce qu'il y avoit à faire pour embellir une édition des *Métamorphoses d'Ovide*. On auroit vu avec plaisir les chefs-d'œuvres de nos peintres modernes, réunis à celui d'un des poëtes les plus brillans de l'antiquité, et lui servant comme de cortége.

Mais au lieu de choisir entre tant de tableaux déjà existans, les éditeurs ont mieux aimé faire composer de nouveaux dessins, et nous devons nous féliciter de ce que les artistes auxquels ils se sont adressés pour cela, ont eu assez de talent et de goût, pour donner du bon, même en voulant donner du nouveau. Cela n'est pas commun, il faut l'avouer. Ce qui l'est encore moins, c'est de voir des éditeurs, des imprimeurs même, s'engagèr à tant de frais et de soins, dans l'unique objet de faire paroître avec plus d'éclat qu'il n'en avoit encore eu, un ancien poëme. Considérée sous ce seul rapport, leur entreprise mériteroit peut-être des encouragemens d'une autre nature que les éloges des journalistes, et l'estime de leurs lecteurs.

Quant à moi, je paierai mon tribut en louant leur zèle, mais en même temps je ne puis m'empêcher de les avertir que le prix de leurs peines eût été beaucoup plus assuré, si au lieu de traiter si magnifiquement un poëme ancien, qui n'est guère lu que par les gens de goût, ils eussent traité de même quelqu'un de ces ouvrages que tout le monde lit, comme par exemple, un nouveau Roman, un Poëme moderne, ou même un Voyage anglais.

J'ai rendu aux dessinateurs, aux graveurs, et à l'imprimeur la justice qu'ils méritent : tout ce qui dépendoit d'eux dans cette édition, est très-bon, et ne mérite que des

éloges. Maintenant, il doit m'être permis de relever dans le texte quelques opinions qui m'ont paru hasardées.

Il y a deux choses principales à considérer dans cette édition, la traduction et les notes. Je ne compte pas le poëme, qui est jugé depuis long-temps, et dont je pourrois par cette raison me dispenser de parler. La traduction est un peu diffuse, et les notes sont un peu longues; mais la première est assez fidèle, et le commentaire est quelquefois instructif. Avant tout cela, on rencontre une *Vie d'Ovide*, et avant cette Vie un *avertissement* des éditeurs. Comme je me propose d'examiner successivement chaque partie de cet ouvrage, je commence par l'avertissement.

« Ovide, disent-ils, voyoit dans le poëme des *Métamor*» *phoses* le plus beau monument de son génie, celui de ses ou» vrages qui deviendroit son premier titre à l'immortalité, celui » qui devoit, avant tous les autres, triompher de l'envie et » du temps. La postérité a confirmé ce jugement. » On croit reconnoître dès cette première phrase un auteur encore jeune, et qui ne s'est pas assez exercé à écrire. Qu'est-ce qu'un poëme *qui triomphe du temps avant tous les autres?* Cela veut-il dire qu'il parviendra le premier à la postérité? Mais quand on est assez heureux pour arriver là, peu importe le temps qu'on a mis à faire le chemin, il suffit qu'on l'ait fait. D'ailleurs, l'essentiel n'est pas tant d'aller à la postérité, que d'y rester, et le poëme le plus heureux n'est pas celui qui triomphe le premier du temps, mais celui au contraire qui en triomphe le dernier. Je reviendrai sur cette phrase, qui ne s'accorde pas exactement avec celles qui la suivent, et je continue : « On *peut*, disent encore les éditeurs, reprocher à » Ovide un défaut que tant d'auteurs *pourroient* croire » digne d'envie, *trop de richesse* dans le style, *dans l'esprit*, » *et dans l'imagination.* » Cela est parfaitement juste, quoiqu'assez foiblement exprimé ; Ovide a certainement trop d'esprit, et il abuse de son imagination. Mais qui le croiroit? Les éditeurs ajoutent : « qu'Ovide traduit dans tous » ses détails par un bon écrivain, n'offriroit souvent qu'une » stérile abondance de mots harmonieux. » Quel est encore le sens de cette phrase? Qu'Ovide ne doit point être *traduit dans tous ses détails?* Mais en ce cas, autant valoit déclarer qu'il ne faut point le traduire; c'est aux *détails* qu'on reconnoît Ovide; c'est par *les détails* qu'il se distingue de tous les autres poètes, et il est parfaitement inutile de le faire parler français, quand on ne se propose pas de le faire connoître aux Français. Si le traducteur a voulu dire qu'il faut être *un mauvais écrivain* pour bien traduire Ovide, cela est de sa part beau-

coup trop modeste : car sa traduction, toute foible qu'elle nous paroît, est pourtant la meilleure que nous ayons encore de des *Métamorphoses*. Mais le sort d'Ovide seroit bien malheureux, si après avoir passé sa vie parmi des hommes barbares, il ne pouvoit, après sa mort, avoir d'autres interprètes que de mauvais écrivains. Enfin, je demande comment il se fait qu'un poëme qui, *traduit par un bon écrivain, n'offriroit souvent qu'une stérile abondance de mots* harmonieux, annonce *trop de richesse dans l'esprit et l'imagination* de celui qui l'a composé, et s'il est possible qu'Ovide soit un grand poëte, et qu'en même temps ce poëme (qui n'est qu'un amas de *mots harmonieux*) soit le *premier monument de son génie, son premier titre à l'immortalité*.

Qu'Ovide soit un grand poëte, cela n'est pas douteux : je crois même que le traducteur auroit pu se dispenser de nous le prouver par les autorités de *Paterculus, Martial, Sénèque, Quintilien, Saint Jérôme, Saint Augustin, Lactance et plusieurs autres auteurs*. Il suffisoit pour cela de bien traduire son chef-d'œuvre. Mais point du tout, il faut encore entendre *Muret, Camerarius, Henri Etienne, Jacques Mycille, Passerat, Scaliger, Heinsius*, etc., et finir par conclure *qu'il y a de l'exagération dans les jugemens que tous ces auteurs ont portés* sur le poëte de Sulmone. Cette conclusion est juste; et elle prouve selon moi combien il étoit inutile de citer tous ces jugemens. Par exemple, que nous importoit de savoir que « Velleïus-Paterculus regarde Ovide comme *le plus parfait* » *des poëtes latins*? » Quand on sait que ce même auteur *regarde* aussi Séjan comme le plus parfait des ministres, on se trouve naturellement porté à se méfier de ses décisions. Et que veut-on prouver, lorsqu'on assure que Martial place toujours Ovide à côté de Virgile? Je pourrois dire que Martial avoit trop d'esprit lui-même pour être un bon juge d'Ovide; mais j'aime mieux penser que s'il a établi quelque part un parallèle entre ces deux poëtes, c'est sans doute dans une épigramme contre Virgile.

Tâchons de réduire tous ces éloges et toutes ces critiques à leur juste mesure. Il est très-vrai que les *Métamorphoses* sont le meilleur ouvrage d'Ovide. Quelle richesse de couleurs! Quelle profusion d'images! Quelle variété de tableaux! Si on n'avoit lu que ses *Tristes*, ses *Héroïdes*, tous ces poëmes monotones où il fait parler la douleur et l'amour avec tant d'esprit, on ne le croiroit point capable d'avoir fait un poëme aussi brillant. Celui-ci est un véritable chef-d'œuvre, non pas seulement d'esprit et de grace, mais de poésie et d'imagination. Cependant lorsqu'on vient à songer que cette

surabondance

surabondance de poésie se trouve disséminée dans un espace si vaste, que jamais peut-être aucun poëte n'entreprit d'en parcourir un pareil, on en est un peu moins étonné. « Ce » poëme, nous dit l'éditeur, dont l'univers est la scène, em- » brasse tous les temps qui se sont écoulés depuis le com- » mencement du Monde jusqu'au règne d'Auguste. Les » Métamorphoses appartiennent à un genre de poëme que » les anciens nommoient *cyclique*, et qu'Ovide lui-même » appelle *perpetuum carmen*, » c'est-à-dire, que les Méta- morphoses ne pouvoient avoir d'autre fin que l'année et le jour où il plaisoit au poète de les terminer. Il faut ajouter qu'heureusement pour ce poëme, Ovide vivoit dans un siècle où on croyoit encore que le monde n'existoit que depuis environ quatre mille ans: car s'il avoit vécu dans le nôtre, il auroit peut être regardé comme une chose impossible de donner à ce même ouvrage un commencement? Mais cet éloge que l'éditeur veut faire des Métamorphoses d'Ovide, n'en seroit-il point par hasard la critique la plus sévère? Le poète chante l'univers! Voilà donc pourquoi son poëme, tout brillant qu'il est, ex ite si peu d'intérêt: on ne s'intéresse pas à l'univers; on est peu touché de son histoire, et encore moins de ses fables: tout ce qu'on peut faire, c'est de s'en amuser pendant quelques instans. Son poëme embrasse tous les temps! Dites plutôt que ce n'est pas un poëme, mais une collection de divers poëmes. Aussi ne croyez pas qu'il arrive jamais à personne de lire ce chef-d'œuvre tout entier. On lira l'histoise d'Aréthuse, puis le combat des Lapithes, puis l'histoire de Phaéton, et on finira peut-être par la description du chaos, qui se trouve au commencement: on aura toujours le même plaisir. Concluons de là que le chef-d'œuvre d'Ovide, est à une distance immense de ceux d'Homère et de Virgile; car il faut bien plus de talent pour imaginer, composer un vaste tableau, que pour réunir avec plus ou moins d'art divers petits tableaux dans un même cadre.

Mais, disent encore les éditeurs: « Vossius blâme ceux qui » reprochent à Ovide de n'avoir chanté, *à l'exemple d'Ho-* » *mère et de Virgile*, ni une seule action, ni un seul héros. » Eh! comment l'eût il fait, s'écrie-t-il, puisqu'il devoit » embrasser l'universalité des fables, à l'instar des poëtes » cycliques? » La première de ces phrases signifie sans doute, (quoiqu'elle dise absolument le contraire) que Vossius blâme ceux qui reprochent à Ovide de n'avoir pas suivi l'exemple d'Homère et de Virgile, dont les poëmes ne contiennent que le récit d'un seul fait. En ce cas, c'est Vossius qu'il faut

E F

liqu
ıl le t

Qu'à
dont l
Va,
es en l
Ces *j*
vit de t
Ces *j*
e l'étour

le à Sop

belle ami
De ce
ppe déplo
Aux Z

fait su
temps,
masculin
s il faud
milieu de
, et qu'

Les *joues*
fait rimer

re ensuit
e son île.

O to
Nou
O to
Voil
L'C
Et
Est

resse à l'

To
En
Re
D
P
M
O
E
O
lâchemen

la justi
e qu'il

DE LA SEINE.

se trouve disséminée dans un espace
-être aucun poëte n'entreprit d'en
en est un peu moins étonné. « Ce
teur, dont l'univers est la scène, em-
qui se sont écoulés depuis le com-
nde jusqu'au règne d'Auguste. Les
rtiennent à un genre de poëme que
nt *cyclique*, et qu'Ovide lui-même
rmen, » c'est-à-dire, que les Méta-
ent avoir d'autre fin que l'année et le
poète de les terminer. Il faut ajouter
r ce poëme, Ovide vivoit dans un
ncore que le monde n'existoit que de-
lle ans : car s'il avoit vécu dans le nôtre,
ardé comme une chose impossible de
rage un commencement ? Mais cet éloge
ire des Métamorphoses d'Ovide, n'en
ard la critique la plus sévère ? Le poète
oilà donc pourquoi son poëme, tout
ite si peu d'intérêt : on ne s'intéresse pas
peu touché de son histoire, et encore
qu'on peut faire, c'est de s'en
ns. Son poëme embrasse tous
'est pas un poëme, mais une
ne croyez pas qu'il arrive ja-
'œuvr ntier. On lira
at d s, puis l'his-
t-é scription du
em toujours le
ch 'Ovide, est
H Virgile ; car
i mposer un
ve moins d'art
ém

ceux qui
ole d'Ho-
eul héros.
'il devoit
es poëtes
us doute,
ius blâme
l'exem le
ment que
qu'il faut

blâmer ; car la raison qu'il donne pour justifier Ovide ne prouve rien en faveur de ce poète. Ce ne sont point les mots savans d'épopée, d'épisode, etc., qui font l'importance des règles ; et ce ne sont point non plus d'autres mots savans qui en démontreront l'inutilité. Quand on nous aura dit que les poètes qui chantent des *universalités* se nomment des poètes *cycliques*, cela empêchera-t-il que ces poètes ne soient fatigans, quelquefois même ennuyeux pour tous leurs lecteurs? Ovide, il est vrai, n'a jamais ennuyé personne ; mais il fatigue, comme un autre, par son abondance et par la variété même de ses tableaux ; et cependant que d'avantages n'a-t-il pas sur tous ceux qui seroient tentés de former des plans aussi vastes que le sien, et d'embrasser, dans leur audace, le domaine entier de la poésie et de l'imagination ! Son ouvrage étoit, pour les Romains, le recueil de leurs traditions anciennes ; et pour nous, il est encore plein de tous les faits dont on nous a entretenus dans notre enfance. Je puis me tromper, mais quoiqu'il y ait peut-être diverses causes du plaisir que nous fait la lecture sagement ménagée des Métamorphoses d'Ovide, je ne puis m'empêcher de penser que l'une d'elles au moins, est dans le charme des souvenirs que ce poëme nous rappelle.

Résumons : il n'y a qu'un moyen d'exciter un vif intérêt dans un poëme : c'est de le concentrer sur un fait, et sur un homme unique ; c'est de suivre la règle d'Aristote, d'Horace et de Boileau ; non parce que ces grands hommes l'ont établie, mais parce que l'expérience a démontré que telle est la loi de la raison et du goût. L'autorité de Vossius paroît bien petite à côté de pareilles autorités. Et si Ovide a réussi en s'écartant de cette règle, mille autres poètes ont succombé, précisément pour s'en être écartés. D'ailleurs son succès est dans la littérature une sorte de phénomène, dont on pourroit peut-être assigner les causes, mais dont il ne faut pas espérer le retour.

La *Vie d'Ovide* contient aussi quelques superfluités et quelques incorrections ; mais on n'y trouve point de paradoxes littéraires ; et les détails intéressans qu'elle renferme pourroient en faire pardonner l'extrême longueur. Ce qui est sûr, c'est qu'aucun autre ouvrage ne fait mieux connoître le caractère de ce poète ; et par ce mot j'entends non-seulement ce qu'il est pour ceux qui le lisent, mais encore ce qu'il fut pour ses amis et pour tous ceux qui vécurent avec lui. Tâchons d'en donner une idée.

Il est peut-être assez inutile de dire que *la même année et le même jour virent naître Tibulle et Ovide*. Ce qui l'est moins, c'est de faire remarquer que Tibulle, qui par son

âge, ses goûts, et le genre même de son talent, sembloit ne devoir être que le rival d'Ovide, fut pourtant *son meilleur ami.* C'est une singularité bien digne d'être observée, que, dans le siècle d'Auguste, comme dans celui de Louis XIV, les grands hommes qui se sont rencontrés dans la même carrière, aient fait tous leurs efforts, non pour se renverser les uns les autres, mais pour se soutenir mutuellement. Virgile et Horace, Racine et Boileau, Tibulle et Ovide, ont rempli leurs ouvrages des preuves de l'amitié qui les unissoit. Il semble même que chez les Romains, plus heureux que nous à cet égard, les grands poètes, les fameux orateurs, les illustres historiens vécurent toujours en paix; du moins, il ne paroît pas qu'à aucune époque, il se soit élevé entre eux de ces dissensions qui vont jusqu'à rendre ennemis les uns des autres ceux que la nature avoit unis par les mêmes goûts. Pourquoi cette union, tout à-la-fois si honorable pour les lettres et si heureuse pour ceux qui les cultivent, ne subsiste-t-elle plus parmi nous? C'est ce que je n'ai pas l'intention de chercher ici. Mais ce que je ne puis m'empêcher de dire, c'est que chez les Romains, et chez nous jusqu'à une certaine époque, les auteurs n'aspirèrent jamais qu'à la gloire littéraire, et qu'il est dans la nature de cette gloire, et peut-être d'elle seule, de pouvoir se partager sans s'affoiblir. Ainsi il est naturel que des poètes, des orateurs, des historiens vivent en paix, tant qu'ils se contentent de cette sorte de gloire qui convient à leurs occupations et à leurs talens. Mais lorsque l'intérêt, l'ambition, surtout la fureur de faire prédominer certaines opinions se mêlent aux discussions littéraires, c'est alors que naissent les disputes sérieuses, et ces rivalités dangereuses qui produisent les haines. Et voilà sans doute pourquoi on n'a vu de grands auteurs ennemis les uns des autres, que chez les Grecs à toutes les époques, et chez nous, depuis le commencement de ce siècle, qu'on a appelé du nom de *philosophique.*

Continuons la Vie d'Ovide. Ce poète ne fut pas seulement l'ami de Tibulle, de Virgile, et de tous les auteurs de son temps; il le fut encore des Gallus, des Cornélius, de tous les hommes de son siècle, qui se distinguèrent dans les armes ou dans les emplois civils; et pour tout dire, en un mot, il fut aimé de tous ceux qui eurent occasion de le connoître. On pourroit employer le même mot, pour exprimer la qualité dominante de son caractère et celle de son talent : on diroit que la facilité faisoit également le fond de l'un et de l'autre; mais ce mot exprime ici des idées trop différentes, et nous nous contenterons de dire qu'il n'étoit pas moins aimable dans la société que dans ses ouvrages. L'attachement qu'il avoit su

inspirer à une foule d'hommes illustres par leurs places et par la faveur du prince, résista à la plus terrible des épreuves, à celle du malheur; et le jour qu'il partit pour son exil, le jour qu'il se sépara pour jamais de sa femme, de ses enfans, il ne perdit aucun de ses amis. Plusieurs l'accompagnèrent à une distance considérable de Rome; d'autres avoient d'avance pourvu à tous ses besoins, et prévu les dangers qu'il pouvoit courir. Enfin il arriva à Tomes; et là, entouré d'hommes assez barbares pour qu'il ne fût lui-même qu'un barbare au milieu d'eux, il s'en fit bientôt de nouveaux amis. Ovide chantoit leurs combats, il célébroit leurs fêtes; il les célébroit dans leur langue. Et ces peuples grossiers, émus par ces chants si nouveaux pour eux, lui décernoient, dans les transports de leur admiration, des couronnes, qui le flattoient peu sans doute, mais qu'il acceptoit peut-être aussi par reconnoissance pour le sentiment qui les lui avoit fait décerner.

Est-ce donc là, dira-t-on, ce poète qui montre dans ses *Tristes* tant de douleur et tant de foiblesse? Oui, tout en recevant les distractions que les temps et les lieux pouvoient lui offrir, Ovide n'en sentoit pas moins le poids du malheur. Voudroit-on que s'armant d'un courage affecté, et d'une fausse philosophie, il eût tout-à-coup oublié qu'il avoit été autrefois père, époux, citoyen? Qui auroit-il persuadé? A qui eût-il pu faire croire que le poète de l'esprit et des graces se trouvoit heureux sous le ciel nébuleux du Pont, au milieu de la sauvage ville de Tomes? Ceux qui parlent de sa foiblesse ont-ils bien réfléchi à ce qu'étoit l'exil pour un Romain, et sur-tout pour un Romain tel qu'Ovide? Ne savent-ils pas qu'excepté Rome, l'Italie et quelques villes éparses, en très-petit nombre sur la surface de la terre, tout le reste du monde étoit plongé dans ce qu'on appeloit la barbarie, c'est-à-dire l'ignorance la plus complète des arts et des lettres? Ovide, relégué à Tomes, y étoit plus malheureux que ne le sont les exilés de Sibérie. Du moins ceux-ci ne sont point seuls malheureux dans la terre de leur exil, du moins ils peuvent y porter avec eux leurs arts, ils y parlent leur langue, ils s'y entretiennent de leurs espérances, et ils y jouissent enfin de la paix, de celle au moins des tombeaux. Ovide étoit seul au milieu d'un peuple barbare, que d'autres barbares menaçoient, fatiguoient tous les jours de leurs incursions; et il n'avoit pour se consoler, ni des amis qui l'entendissent, ni les arts, ni la paix, ni l'espérance. Oui, Ovide étoit malheureux, et dans les ouvrages qu'il écrivit du Pont, il se montre ce qu'il étoit. On condamne sa foiblesse, comme si un poète étoit obligé de se montrer impassible : que ne

remarquoit-on plutôt, qu'au milieu de son malheur, son talent seul fut toujours le même. Ses *Tristes* sont peut-être le monument le plus remarquable qu'il nous ait laissé de son génie, quoiqu'ils ne soient pas le plus beau. Par une singularité qui n'appartient qu'à lui et à cet ouvrage, il y montre tout à-la-fois beaucoup d'esprit et une douleur véritable. Enfin il témoigne de la douleur. Auroit-on une meilleure idée de son cœur, s'il n'en avoit pas éprouvé? Ces peines qu'il déploroit avec tant de charmes, il les supportoit : il s'en plaignoit avec ses anciens amis, et il tâchoit de s'en consoler avec les nouveaux qu'il avoit su se faire. Sa douleur, comme sa patience, ses *Tristes* comme les chants de victoire qu'il composoit pour les habitans de Tomes, me paroissent également prouver en faveur de son caractère.

Il semble que la foiblesse même d'Ovide auroit dû lui servir de préservatif contre le malheur qu'il éprouva, et qu'un homme de son caractère ne devoit point paroître assez dangereux, pour mériter un exil sans fin. Quelle fut donc la cause de cet exil; par quel crime put-il s'attirer la disgrace d'Auguste? L'auteur de sa vie a fait sur ce sujet une longue dissertation, dont je ne donnerai point l'analyse, d'abord parce qu'elle est fort longue; ensuite, parce que l'historien finit par conclure qu'il n'en sait rien du tout.

Il y a des auteurs qui ont imaginé que le malheur d'Ovide eut pour cause principale la licence de ses écrits. Quelle erreur! Ceux qui ont formé de pareilles conjectures, n'avoient sans doute jamais lu que le titre de ses ouvrages. Il est très-vrai que des poëmes intitulés : *les Amours*, *l'Art d'Aimer*, *ou du Remède d'Amour*, ne donnent point d'abord une haute idée des mœurs et de la sagesse de celui qui les a composés. Il est plus prudent sans doute de ne faire que des *odes* ou des *églogues*. Ces sortes d'ouvrages ont du moins le mérite de n'effaroucher personne par leur titre. Mais ce mérite est-il bien réel; et quand on fait de petits écrits qui récèlent quelques dangers, au moins pour une certaine classe de lecteurs, ne vaut-il pas mieux encore les donner pour ce qu'ils sont, que de cacher le venin sous une étiquette qui trompe? Ce que c'est que les réputations! Horace, parce qu'il a fait sans effort et sans travail quelques épîtres qu'il a semées çà et là de maximes philosophiques, passera toujours pour le poète de l'âge mur. On oublie qu'il a fait aussi des odes, dont quelques-unes au moins renferment les tableaux les plus obscènes, et les maximes les plus licencieuses. Virgile, parce qu'il a fait parler Tityre et Ménalque, sera le poète des enfans, et il conservera toujours le surnom de chaste, que

l'antiquité, dit-on, lui avoit donné. Mais il faudra pour cela qu'on oublie aussi une de ses églogues, et quelques vers qui se trouvent épars dans les autres. Ovide enfin sera le poète des jeunes gens, et j'avoue qu'à beaucoup d'égards il mérite ce titre. Cependant les ouvrages d'Ovide, considérés dans leur ensemble, sont beaucoup moins licencieux que ceux d'Horace et de Virgile. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'y trouve pas un seul vers dont l'explication fût aussi embarrassante s'il falloit la donner à des enfans, que celle de certains vers d'Horace et même de Virgile.

J'ai parlé des incorrections qui avoient échappé à l'auteur de cette vie d'Ovide, et il faut bien que j'en cite au moins quelques-unes. « Ovide, dit-il, cultivoit l'amitié de Cor-» nelius Gallus, favori d'Auguste, gouverneur d'Egypte, » enrichi des dépouilles de cette province, savant distingné » et poète élégiaque célèbre : *il* fut l'ami de Virgile, qui lui » dédia sa dixième églogue, et *il* se donna la mort pour » avoir conspiré contre son bienfaiteur, etc. »

A qui se rapportent ces *il*? La grammaire dit que c'est à Ovide; mais le sens veut que ce soit à Gallus. Ailleurs, le biographe, dit que ce poète « dédaigna de donner une hon-» teuse célébrité à quelques noms obscurs, à des hommes » avides de ses dépouilles, qui pendant son adversité eurent la » bassesse de convoiter ses biens, ce qu'il appelle énergique-» ment les *tables de son naufrage*, etc. » Cette phrase contient deux fautes, toutes les deux extrêmement remarquables. Si l'auteur eût dit *ses biens qu'il appelle*, etc. on eût entendu ce qu'il vouloit dire; mais en mettant *ce qu'il appelle*, il nous force de rapporter l'expression suivante, à l'action même de ces hommes vils dont il parle, et de conclure que la bassesse de ces hommes étoit une des *tables* du naufrage d'Ovide. Mais qu'est-ce que les *tables d'un naufrage*? L'auteur ne sait pas apparemment que lorsqu'un vaisseau s'engloutit, les matelots s'accrochent comme ils peuvent à ses débris. Heureux alors, heureux celui qui peut se saisir d'une planche; mais une planche n'est pas une table; et les *tables d'un naufrage* ne disent absolument rien. Enfin il prétend qu'Ovide mérite *d'être classé* parmi les poètes les plus célèbres du siècle d'Auguste, et sans doute il a voulu dire *d'être placé*; car on *classe* les hommes ou des choses, mais jamais un seul homme et une seule chose.

Je me proposois d'examiner aussi la traduction du poëme; mais cet examen tout seul exigeroit un article beaucoup plus long que celui-ci, et avant que cette édition des Métamorphoses soit conduite à sa fin, je trouverai l'occasion de le

faire, je me bornerai donc à placer encore ici quelques observations sur les *notes géographiques*, *historiques*, *mythologiques*, *critiques*, dont cette édition est enrichie ou chargée.

Je remarque d'abord que les Fables y sont des *mithes*, et que la *mythologie* y est devenue de la mythographie, d'où il suit qu'au lieu des raisonnemens d'un mythologiste, nous aurons ceux d'un *mythographe*. A la bonne heure : le tort le plus grave que se soient donnés les auteurs de ce siècle, n'est pas d'avoir fait des mots nouveaux, et si celui des *notes* ne les avoit imités qu'en cela, on pourroit le lui pardonner ; mais comme eux il débite quelquefois des niaiseries auxquelles il cherche à donner une apparence de profondeur ; comme eux il appuie ses niaiseries par un vain étalage de science, je veux dire par des citations faites sans choix et sans jugement ; comme eux enfin il attribue souvent à des auteurs graves, ce qu'ils n'ont jamais ni dit, ni pensé ; et ces sortes de fautes ne sauroient s'excuser. Je me bornerai à citer un exemple de chacune d'elles.

Ovide raconte l'histoire des filles de Minée, qui furent métamorphosées en chauve-souris, pour avoir fait de la tapisserie dans un jour consacré aux fêtes de Bacchus. « Leurs » doigts agiles, dit-il, filent la laine, ou forment de riches » tissus, tandis qu'elles excitent leurs esclaves à les imiter. » Cela étoit clair et n'avoit besoin de nul commentaire. Mais *à propos de laine*, l'auteur a jugé nécessaire de faire une longue note dans laquelle il nous apprend que « toute la ri- » chesse des premiers habitans de la terre consistoit dans leurs » troupeaux, et qu'ils prenoient le plus grand soin des bêtes » à laine, et que Numa fit mettre l'empreinte d'une brebis » sur la monnaie qu'il avoit inventée, etc. » Pourquoi donc nous parler de ces bêtes, et qu'ont-elles de commun avec les filles de Minée, qu'il appelle *les filles de Minyas?* Au lieu de rappeler tant de choses inutiles, j'aurois mieux aimé qu'il se souvînt qu'un de nos plus aimables poètes a déjà raconté en vers charmans cette même histoire, et que le nom de *Minée* en est devenu si vulgaire, qu'il ne doit plus être permis de le changer.

« L'amour, dit le poète, l'amour a soumis aussi à sa puis- » sance ce soleil qui féconde tout de sa lumière éclatante » ; et il raconte les amours du soleil, ou pour mieux dire, il les peint avec toute la pompe de la poésie, et il charge son tableau de tout le luxe de son imagination. Mais nous n'en serons pas quittes pour les fables d'Ovide ; il faudra que, grace aux soins du commentateur, nous écoutions encore celles de M. Dupuis. « M. Dupuis, dit-il, a vu dans le soleil, le chef de

» l'administration universelle du monde; sa vie fictive sous
» le nom de Christ, la double nature qu'il a comme Christ;
» l'incarnation de Christ expliquée par l'union de la lumière
» au corps visible du soleil, etc. etc. C'est ainsi, continue-
» t-il, que M. Court de Gébelin, en voulant nous donner
» le monde primitif, ne nous a donné qu'un monde nouveau.
» Mais si la vérité conserve souvent tous ses voiles dans les
» systèmes *ingénieux* de ces deux savans, elle se montre
» quelquefois dégagée par de merveilleux efforts des ténèbres
» de l'antiquité. » Cette dernière phrase est assez obscure pour qu'il soit entièrement impossible de savoir si le commentateur approuve ou s'il désapprouve le passage qu'il a cité de M. Dupuis. Mais si la vérité lui paroît *conserver tous ses voiles*, c'est-à-dire, s'il ne sait pas bien à quoi s'en tenir sur le fond du système de ce savant, il ne nous cache pas que ce système lui semble *ingénieux*.

Il est bien le maître, assurément, de juger, comme il lui plaît, les opinions qu'il rapporte; mais si ce commentateur étoit M. Villenave, je me permets de lui demander comment il entend accorder des opinions pareilles avec celles qu'il soutient quinze fois par mois, et s'il lui est permis de les rapporter sans témoigner le mépris et l'indignation qu'elles doivent naturellement inspirer à tout vrai Chrétien.

Des trois notes que j'aurai citées, la suivante est la seule qui fût nécessaire; elle n'a que le tort d'être mal faite, et de contenir une fausseté. Ovide dit à Bacchus : « Ta main presse
» les lynx attelés à ton char. » L'auteur veut expliquer ce que les anciens entendoient par un lynx. « Le lynx, dit-il,
» animal fabuleux, amalgame des formes réunies, mais fon-
» dues, de la panthère et du chien levrier. Il avoit les yeux
» perçans, et voyoit à travers les corps. Saint Jérôme raconte
» sur ce monstre des choses merveilleuses dans sa quatrième
» épître au moine Chrysogone. » C'est ainsi qu'on faisoit autrefois des notes sur les fables ou sur les mythes des anciens. Je me souviens d'avoir étudié, dans ma jeunesse, une *Mythologie*, ou, si on veut, une *Mythographie*, dans laquelle il étoit dit que saint Augustin croyoit avoir vu des Satyres. Lorsqu'un savant commentateur cite un saint Père, et qu'il le cite gravement, qui est-ce qui osera révoquer en doute la fidélité de sa citation? Par exemple, n'est-il pas clair maintenant que saint Jérôme, tout savant et tout homme d'esprit qu'il étoit lui-même, croyoit aux lynx, et qu'il en raconte des choses merveilleuses? M. V. n'entend point faire la censure de ce Saint; il se contente de le citer : on n'a qu'à vérifier son passage. C'est ce que j'ai fait, et voici ce que j'ai

trouvé. Saint Jérôme écrit à un de ses amis : « Vous avez » entièrement oublié, lui dit-il, notre ancienne amitié ; » vous ressemblez aux lynx, qui n'ont pas plutôt tourné la » tête, qu'ils ne se souviennent plus de ce qui étoit devant » eux. *Verùm tu, quod naturâ lynces insitum habent, ne » post tergum respicientes meminerint priorum, et mens » perdat quod oculi videre desierint, ità nostræ es neces- » situdinis penitùs oblitus.* » Ainsi une comparaison ingénieuse de saint Jérôme est donnée ici pour une preuve de sa crédulité, ou, ce qui revient au même, de sa sottise. J'aime à croire que le commentateur s'est plutôt trompé lui-même, qu'il n'a voulu nous tromper. Mais, en ce cas, on ne peut s'empêcher de dire qu'il n'a pas des yeux de lynx.

GUAIRARD.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

On a appris à Constantinople, par un bâtiment barbaresque entré dans ce port le 28 janvier, que M. de Châteaubriant, après avoir parcouru la Syrie et l'Egypte, étoit arrivé en très-bonne santé à Tunis. Les ruines de Carthage avoient attiré cet illustre voyageur sur cette côte. Là, il devoit s'embarquer pour l'Espagne, d'où ses amis espèrent recevoir très-prochainement la nouvelle de son heureuse arrivée.

Le conseiller-d'état à vie, directeur-général de l'instruction publique, à MM. les Proviseurs des Lycées.

Paris, le 3 février 1807.

Je m'empresse de vous faire part, monsieur le proviseur, de la satisfaction avec laquelle je viens d'être instruit que, sur cent soixante-quatorze élèves admis cette année à l'Ecole polytechnique, il y en a cent quatre sortis des Lycées. Ce résultat si honorable pour ces établissemens, doit être un puissant encouragement pour vous et pour MM. les professeurs. Je dois cependant vous prévenir que le conseil de perfectionnement, quoique très-satisfait en général du degré d'instruction des élèves qui se sont présentés à l'examen, a fait sur quelques objets des observations que je crois très-utile de vous transmettre.

1°. Le conseil a remarqué que beaucoup d'élèves, en arri-

vant à l'Ecole, ne possèdent que d'une manière imparfaite *la statique élémentaire*. Cette partie des conoissances exigées dans le programme d'admission n'est pas moins important que les autres; elle a cependant toujours été négligée. Le changement que le conseil de perfectionnement a cru devoir faire, cette année, dans la première partie du programme du cours de mécanique, exige des élèves arrivans, la *connoissance complète* de la statique élémentaire. MM. les examinateurs d'admission seront, ainsi que la loi leur en impose l'obligation, aussi sévères sur la statique, que sur l'algèbre et la géométrie.

La 2ᵉ observation concerne l'enseignement du dessin de la figure. Les candidats sortant de diverses Ecoles négligent beaucoup trop cette partie, ils arrivent très-foibles, et leur instruction dans les arts graphiques, pour lesquels la main doit être très-exercée, en souffre nécessairement. Le jury d'admission sera très-rigoureux, cette année, sur ce genre de connoissances, et la perfection des dessins présentés influera beaucoup sur l'admission et sur le classement des candidats.

L'étude des principes de la langue française n'a pas encore été portée aussi loin qu'elle devroit l'être; il est bien à desirer que cette partie de l'instruction publique obtienne une attention toute particulière.

Je vous invite, en conséquence, Monsieur le proviseur, à redoubler d'attention et de zèle pour que les parties d'enseignement qui laissent encore à desirer, soient portées cette année au degré de perfection qui sera exigé de vos élèves.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé FOURCROY.

— L'état de mademoiselle Aubry ne laisse plus d'inquiétude. La réduction de son bras est bien faite. Depuis quelques jours, elle n'a plus de fièvre. La représentation à son bénéfice lui a rapporté, dit-on, dix-huit mille fr. M. Boutron est rentré dans ses fonctions de machiniste. C'est mademoiselle Léon qui a remplacé mademoiselle Aubry dans le rôle de Minerve. Le balet a été très-applaudi; on a supprimé la gloire, dont l'aspect eût rappelé aux spectateurs de trop fâcheuses impressions.

On annonce comme prochaine la première représentation d'un grand opéra intitulé *la Vestale*. La musique est de M. Spontini.

— L'Opéra-Comique doit donner, le 14, la première représentation de *François Iᵉʳ*.

— La première représentation de l'*Influence des Perruques*, donnée jeudi dernier sur le Théâtre de l'Impératrice, a obtenu du succès. Les premières scènes ont été

beaucoup plus applaudies que les dernières. Cependant, l'auteur a été demandé. Cette petite comédie, en un acte et en prose, est, comme nous l'avons précédemment annoncé, de M. Picard, dont il est impossible de louer la fécondité sans regretter l'abus qu'il en fait. Nous rendrons compte de cette pièce quand elle sera imprimée.

Les comédiens italiens du même théâtre promettent un opéra bouffon, intitulé l'*Erede di Belprato* (l'Héritier de Belprato). Le succès toujours croissant du charmant opéra des *Due Gemelli* aura sûrement déterminé le choix en faveur de cette nouvelle composition de Guglielmi.

— L'exposition publique des projets d'architecture, déposés au ministère de l'intérieur et au secrétariat de l'Institut national, pour le monument à élever à la gloire de la Grande-Armée sur l'emplacement de la Madelaine, a eu lieu dans la grande galerie du Musée Napoléon, depuis le samedi 7 mars jusqu'au 12 du même mois. Ces projets sont au nombre de soixante-treize.

— Les projets des élèves de l'école spéciale d'architecture, fruit du concours ouverts pour les obsèques de feu M. Ledoux, un de nos plus célèbres architectes, sont exposés dans l'une des salles du Palais des Arts aux Quatre-Nations, jusqu'au 15 de ce mois.

— M. Renard, architecte et membre de l'ancienne académie d'architecture, membre du comité de consultation des bâtimens de l'Empereur, directeur en survivance de la manufacture des Gobelins, est mort le 24 janvier dernier, âgé de 58 ans. Il a remporté le grand prix d'architecture en 1773, sur un pavillon d'agrément, au centre d'une pièce d'eau, destiné à un souverain.

— Un décret rendu par S. M. au camp impérial de Varsovie, le 25 janvier, renferme les dispositions suivantes:

« 1°. Les années de jouissance d'un brevet d'invention, de perfectionnement ou d'importation, commencent à courir de la date du certificat de demande délivré par notre ministre de l'intérieur; ce certificat établit, en faveur du demandeur, une jouissance provisoire qui devient définitive par l'expédition du décret qui doit suivre ce certificat.

» 2°. La priorité d'invention, dans le cas de contestation entre deux brevetés pour le même objet, est acquise à celui qui, le premier, a fait au secrétariat de la préfecture du département de son domicile, le dépôt de pièces, exigé par l'article IV de la loi du 7 janvier 1791. »

— Un décret du même jour, porte que: « les fils des professeurs des écoles de droit, pendant le temps que ceux-ci

seront en exercice de leurs fonctions, ou lorsqu'ils seront morts durant le même exercice, sont admis gratuitement, ainsi que les élèves nationaux dont est mention à l'art. 67 du décret du 4 complémentaire an 12, aux études et à la réception de tous les degrés, dans les mêmes écoles, à la charge de se conformer à tous ce qui est prescrit par les lois et réglemens concernant l'étude du droit. »

— S. Exc. le ministre de l'Intérieur a fait remettre à M. Bordier, successeur de M. Argant de Versoix, la somme de 6,000 fr, à titre d'encouragement et d'indemnité, tant pour les dépenses qu'il a faites pour l'essai de ses nouveaux réverbères, que pour celles qu'entraîneront les nouvelles expériences qu'il doit commencer le 1er novembre prochain, et qui auront lieu sur les places de la Concorde et du Carrousel, et dans la rue de Richelieu. Il résulte du rapport des commissaires nommés par l'administration, que le succès des nombreuses expériences faites dans plusieurs villes principales de l'Empire, a prouvé que les réverbères de M. Bordier présentent les plus grands avantages, tant sous le point de vue d'utilité publique, que sous celui de l'utilité particulière.

— On assure que M. Coste, premier médecin de la Grande-Armée, a provoqué, de S. A. S. le prince Alexandre, ministre de la guerre, l'ordre de faire vacciner tous les soldats qui n'avoit pas encore eu la petite-vérole. et que cet ordre a été donné. D'après les tableaux parvenus au ministre de l'intérieur, le comité central de Paris pense pouvoir conclure, que dans l'espace de quinze mois, il a été vacciné, dans tous l'Empire Français, environ quatre cent mille individus; c'est-à-dire, un tiers de la population naissante, et supposant que le nombre annuel des naissances soit toujours, comme en l'an X, d'environ onze cent mille. Il résulte d'après lerapport, qu'il est constant que la petite vérole devient plus rare chaque jour ; des villes où elle revenoit périodiquement en sont affranchies depuis quelques années. La mortalité diminue dans la proportion des progrès de la vaccine. L'exemple le plus frappant de cette différence se trouve à Vienne en Autriche. Dans cette capitale, le nombre moyen des victimes de la petite-vérole, calculé sur les dix années de 1790 à 1800, s'est trouvé de 835; en 1804, il n'y en a eu que deux.

Modes *du* 10 *mars*.

Tout est rose-pâle dans les différens ateliers de mode : on ne veut ni robes ni chapeaux d'une autre nuance ; et ces *Paméla*, à petit fond et à passe large, bien évasée, nouant sous le menton, sont de satin rose, ou de paille blanche, doublée de rose.

Les lingères ne mettent plus de coques sur leurs bonnets de mousseline brodée; ce sont des pattes couchées, en ruban rose-pâle, ou d'un blanc-linge, qui en forment la touffe.

PARIS, *vendredi* 13 *mars*.

S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire a saisi l'occasion des derniers succès de nos armées pour supplier S. M. l'Impératrice et Reine d'agréer une fête qu'elle a daigné accepter. Cette fête doit avoir lieu le 15 du courant au palais du grand électeur, que S. M. la reine de Naples a bien voulu accorder à cet effet.

— On écrit de Brest, que d'après les nouvelles apportées par un *aviso* récemment arrivé de Saint-Domingue, les mulâtres, insurgés contre Christophe et les noirs, ont appelé le général Ferrand à leur secours, et lui ont livré toute la partie au sud de la colonie.

— La clôture des séances du grand sanhédrin a eu lieu le lundi 9 mars. L'assemblée, en se séparant, a transmis son travail aux commissaires de l'EMPEREUR, en les priant de le faire parvenir sous les yeux de S. M.

LXII° BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Liebstadt, le 21 février 1807.

La droite de la Grande-Armée a été victorieuse, comme le centre et la gauche. Le général Essen, à la tête de 25,000 h., s'est porté sur Ostrolenka, le 15, par les deux rives de la Narew. Arrivé au village de Flacies-Lawowa, il rencontra l'avant-garde du général Savary, commandant le 5° corps.

Le 16, à la pointe du jour, le général Gazan se porta avec une partie de sa division à l'avant-garde. A neuf heures du matin, il rencontra l'ennemi sur la route de Nowogorod, l'attaqua, le culbuta et le mit en déroute. Mais au même moment l'ennemi attaquoit Ostrolenka par la rive gauche. Le général Campana, avec une brigade de la division Gazan, et le général Ruffin, avec une brigade de la division du général Oudinot, défendoient cette petite ville. Le général Savary y envoya le général de division Reille, chef de l'état-major du corps d'armée. L'infanterie russe, sur plusieurs colonnes, voulut emporter la ville. On la laissa avancer jusqu'à la moitié des rues. On marcha à elle au pas de charge; elle fut culbutée trois fois, et laissa les rues couvertes de morts. La perte de l'ennemi fut si grande, qu'il abandonna la ville, et prit position derrière les monticules de sable qui la couvrent.

Les divisions des généraux Suchet et Oudinot avancèrent; à midi, leurs têtes de colonnes arrivèrent à Ostrolenka. Le général Savary rangea sa petite armée de la manière suivante:

Le général Oudinot sur deux lignes commandoit la gauche; le général Suchet le centre; et le général Reille, commandant une brigade de la division Gazan, formoit la droite. Il

se couvrit de toute son artillerie, et marcha à l'ennemi. L'intrépide général Oudinot se mit à la tête de la cavalerie, fit une charge qui eut du succès, et tailla en pièces les Cosaques de l'arrière-garde ennemie. Le feu fut très-vif; l'ennemi ploya de tous côtés, et fut mené battant pendant trois lieues.

Le lendemain l'ennemi a été poursuivi plusieurs lieues, mais sans qu'on pût reconnoître que sa cavalerie avoit battu en retraite toute la nuit. Le général Suwarow et plusieurs autres officiers ennemis ont été tués. L'ennemi a abandonné un grand nombre de blessés. On en avoit ramassé 1200; on en ramassoit à chaque instant. Sept pièces de canon et deux drapeaux sont les trophées de la victoire. L'ennemi a laissé 1300 cadavres sur le champ de bataille. De notre côté, nous avons eu 60 hommes tués et 4 à 500 blessés. Mais une perte vivement sentie est celle du général de brigade Campana, qui étoit un officier d'un grand mérite et d'une grande espérance. Il étoit né dans le département de Marengo. L'Empereur a été très-peiné de sa perte. Le 103ᵉ régiment s'est particulièrement distingué dans cette affaire. Parmi les blessés sont le colonel du Hamel, du 21ᵉ régiment d'infanterie légère, et le colonel d'artillerie Nourrit.

L'Empereur a ordonné au 5ᵉ corps de s'arrêter et de prendre ses quartiers d'hiver. Le dégel est affreux. La saison ne permet pas de rien faire de grand. C'est celle du repos. L'ennemi a le premier levé ses quartiers; il s'en repent.

LXIIIᵉ. BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Osterode, le 28 février 1807.

Le capitaine des grenadiers à cheval de la garde impériale, Auzouï, blessé à mort à la bataille d'Eyland, étoit couché sur le champ de bataille. Ses camarades viennent pour l'enlever et le porter à l'ambulance. Il ne recouvre ses esprits que pour leur dire : « Laissez-moi, mes amis; je meurs content, » puisque nous avons la victoire, et que je puis mourir sur » le lit d'honneur, environné de canons pris à l'ennemi et » des débris de leur défaite. Dites à l'Empereur que je n'ai » qu'un regret; c'est que, dans quelques momens, je ne » pourrai plus rien pour son service et pour la gloire de » notre belle France....... A elle mon dernier soupir. » L'effort qu'il fit pour prononcer ces paroles épuisa le peu de forces qui lui restoient.

Tous les rapports que l'on reçoit s'accordent à dire que l'ennemi a perdu à la bataille d'Eylau 20 généraux et 900 officiers tués et blessés, et plus de 30,000 hommes hors de combat.

Au combat d'Ostrolenka, du 16, deux généraux russes ont été tués et trois blessés.

S. M. a envoyé à Paris les seize drapeaux pris à la bataille d'Eylan. Tous les canons sont déjà dirigés sur Thorn. S. M. a ordonné que ces canons seroient fondus, et qu'il en seroit fait une statue en bronze du général d'Hautpoul, commandant la 2e division de cuirassiers, dans son costume de cuirassier.

L'armée est concentrée dans ses cantonnemens derrière la Passarge, appuyant sa gauche à Marienverder, à l'île du Nogat et à Elbing, pays qui fournissent des ressources.

Instruit qu'une division russe s'étoit portée sur Braunsberg à la tête de nos cantonnemens, l'Empereur a ordonné qu'elle fût attaquée. Le prince de Ponte-Corvo chargea de cette expédition le général Dupont, officier d'un grand mérite. Le 26, à deux heures après midi, le général Dupont se présenta devant Braunsberg, attaqua la division ennemie, forte de 10,000 hommes, la culbuta à la baïonnette, la chassa de la ville et lui fit repasser la Passarge, lui prit 16 pièces de canon, 2 drapeaux, et lui fit 2000 prisonniers. Nous avons eu très-peu d'hommes tués.

Du côté de Gustadt, le général Léger-Belair se porta au village de Peterswalde à la pointe du jour du 25, sur l'avis qu'une colonne russe étoit arrivée dans la nuit à ce village, la culbuta, prit le général baron de Korff qui la commandoit, son état-major, plusieurs lieutenans-colonels et officiers, et 400 hommes. Cette brigade étoit composée de dix bataillons, qui avoient tellement souffert qu'ils ne formoient que 1600 hommes présens sous les armes.

L'Empereur a témoigné sa satisfaction au général Savary pour le combat d'Ostrolenka, lui a accordé la grande décoration de la Légion-d'Honneur, et l'a rappelé près de sa personne. S. M. a donné le commandement du 5e corps au maréchal Massena, le maréchal Lannes continuant à être malade.

A la bataille d'Eylan, le maréchal Augereau couvert de rhumatismes, étoit malade et avoit à peine connoissance; mais le canon réveille les braves : il revole au galop à la tête de son corps, après s'être fait attacher sur son cheval. Il a été constamment exposé au plus grand feu, et a même été légèrement blessé. L'Empereur vient de l'autoriser à rentrer en France pour y soigner sa santé.

Les garnisons de Colberg et de Dantzick, profitant du peu d'attention qu'on avoit fait à elles, s'étoient encouragées par différentes excursions. Un avant-poste de la division italienne a été attaqué, le 16, à Stargard, par un parti de 800 hommes de la garnison de Colberg. Le général Bonfanti n'avoit avec

lui que quelques compagnies du 1er régiment de ligne italien, qui ont pris les armes à temps, ont marché avec résolution sur l'ennemi, et l'ont mis en déroute.

Le général Teulié, de son côté, avec le gros de la division italienne, le régiment de fusiliers de la garde, et la première compagnie de gendarmes d'ordonnance, s'est porté pour investir Colberg. Arrivé à Naugarten, il a trouvé l'ennemi retranché, occupant un fort hérissé de pièces de canon. Le colonel Boyer, des fusiliers de la garde, est monté à l'assaut. Le capitaine de la compagnie des gendarmes, M. de Montmorency, a fait une charge qui a eu du succès. Le fort a été pris, 500 hommes faits prisonniers, et six pièces de canon enlevées. L'ennemi a laissé cent hommes sur le champ de bataille.

Le général Dabrowski a marché contre la garnison de Dantzick; il l'a rencontrée à Dirschau, l'a culbutée, lui a fait 600 prisonniers, pris sept pièces de canon, et l'a poursuivie plusieurs lieues l'épée dans les reins. Il a été blessé d'une balle. Le maréchal Lefebvre étoit arrivé sur ces entrefaites au commandement du 10e corps; il avoit été joint par les Saxons, et il marchoit pour investir Dantzick.

Le temps est toujours variable. Il geloit hier; il dégèle aujourd'hui. L'hiver s'est ainsi passé. Le thermomètre n'a jamais été à plus de cinq degrés.

FONDS PUBLICS DU MOIS DE MARS.

Du SAM. 7. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 75f 10c 15c 10c 15c 10c 15c 75f 75f 10c 00c 00f 00c 00c. 00c. 00c 00c 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 72f. 60c 00c 00c 000

Act. de la Banque de Fr. 1222f 0000f. 00c. 00c. 000c 000

Du LUNDI 9. — C pour 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 75f 40c 75f 75f 90c 75f. 80c 75c 65c 70c 65c. 60c 00c 00f 00f. 00c 00c 00c 00c.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 50c. 00c. 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1212f 0000f. 00c 00c. 00 00f

Du MARDI 10. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, 74f 75c 60c. 55c 50c 60c 55c 60c 35c. 40c 45c 50c. 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807 72f. 0.c 00c 000 00c 00c. 00c 000 00c

Act. de la Banque de Fr. 1212f 50c 1210f. 00c00c

Du MERCREDI 11. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. fermée. 00c 00c 000 00c 00c 00c. 200 00f 00c 0.c. 00c 0f 00c. 00f.

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 50c. 00c. 00c 000 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 1212f 50c 1215f 1212f 50c

Du JEUDI 12. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, fermée. 00c 00c 00c 00c 000 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 72f 60c 72f 72f 75c 00c 00f 00c

Act. de la Banque de Fr. 1215f. 1212f 50c 0000f. 0000f

Du VENDREDI 13. — C p. 0/0 c. J. du 22 sept. 1806, fermée. 00c 00c 000 00c 00c 00c 00c 00f 00f 00c 00c 00c 00f 00c 00c 00c 00c 00f 00c 00c

Idem. Jouiss. du 22 mars 1807. 73f 00c 00c. 00f 00c 00c

Act. de la Banque de Fr. 0000f 00c 0000f

(N°. CCXCVI.)
(SAMEDI 21 MARS 1807.)

DÉP. DE LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ESSAI SUR L'ASTRONOMIE. (1)

Sous un règne propice à la gloire des arts,
Près du calme des champs, non loin de nos remparts,
S'éleva cette tour paisible et révérée,
A l'étude des cieux par Louis consacrée. (2)

(1) Cet Essai sur l'Astronomie parut en 1789. Les critiques du temps y reconnurent le talent le plus riche et le plus éminemment né pour la haute poésie. Ils louèrent sur-tout cette versification à la fois savante et facile, qui sait être originale et hardie, sans être jamais ni bizarre ni forcée. M. de F...., moins indulgent que la critique elle-même, a fait depuis à cet ouvrage des changemens et des additions très-considérables qui paroissent aujourd'hui pour la première fois. Il a retouché avec le même soin tous les essais de sa jeunesse. On ne doit pas être surpris qu'avec tant de sévérité pour lui-même, il trouve peu convenable qu'on publie sous son nom, et sans son aveu, des vers qu'il ne peut souvent reconnoître pour les siens, tant ils sont différens de l'original! Dépositaires de quelques manuscrits, dont il a bien voulu nous permettre de faire usage, nous en avons transcrit les beaux vers qu'on va lire. On les a imprimés sur une copie revue par l'auteur. Nous pouvons d'avance l'assurer ici, que le public éclairé partagera toute notre reconnoissance. *(Note du Rédacteur.)*

(2) L'Observatoire.

Je vins sur sa hauteur méditer quelquefois :
L'auguste poésie anime encor sa voix
En contemplant les cieux dont elle est descendue :
Son audace a besoin de leur vaste étendue.
Je connus, j'entendis les sages de ces lieux ;
Et quand j'ose chanter leur art audacieux,
Puissent-ils applaudir à celui du poète !
Déjà, de leurs travaux confidente secrète,
La nuit descend ; la nuit fait dans sa profondeur
De ses mille flambeaux rayonner la splendeur.
Cet empire des cieux qu'aujourd'hui développe
A l'œil observateur le savant télescope,
Cacha long-temps ses lois aux mortels curieux ;
En vain sollicité par nos premiers aïeux,
Il s'ouvrit à nous seuls ; et, vaincu par nos veilles,
Au verre industrieux confia ses merveilles.
Cependant, vers l'Euphrate, on dit que des pasteurs
Du grand art de Képler rustiques inventeurs,
Etudioient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquoient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravoient sur la pierre ; et du globe étranger
Que l'univers tremblant rêvoit par intervalle,
Savoient même embrasser la carrière inégale. (1)
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau ;
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char,
Qui parcouroient au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :

(1) Les tables Chaldéennes.

Dans les champs étoilés, la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier?
Ses mœurs ne changent point : et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.
Bientôt le laboureur imita le berger:
De saison en saison il sut interroger
Les signes immortels qui brillent sur nos têtes,
Et régla sur leur cours ses travaux et ses fêtes.
Réjouis-toi, Memphis, entonne des concerts:
L'éclatant Sirius se lève dans les airs;
Avec lui dans les champs l'abondance est venue ... teurs?
Le Nil s'enfle, et du fond de sa grotte inconnu
Epanche de ses flots le tribut renaissant;
Son front porte d'Isis le mobile croissant; ... è vide
Une urne est dans ses mains, où, d'or pur en
Brille du firmament l'image réfléchie;
Et les ailes du sphynx en ombragent le tour.
La rive au loin résonne; et le Dieu tour-à-tour
Compte, et nomme, et bénit les étoiles propice ... eux:
Qui, soulevant le poids de ses eaux bienfaitrice
Ont donné le signal des moissons et des jeux. (
Hélas, qu'ils sont changés ces rivages fam ... le,
L'Alcoran à la main, l'ignorance stupide
S'assied sur les remparts où méditoit Eucli ... eau,
Elle y commande seule; et c'est là qu'autr ... beau,
Hipparque à la science imposa d'autres lo ... omme succombe,
De la voûte étoilée il élargit l'enceinte, (... ombe. (3)

... hoses :

(1) On sait que les débordemens du Nil firent ... observations astronomiques.

(2) Alexandrie, qui vit fleurir dans son école Eucl ... tant d'autres grands hommes. ... e de Lucrèce.

(3) Hipparque avoit à-peu-près compté deux mille é ... res du même poëte.

3

Eloquent défenseur d'un dogme criminel,
Lucrèce dit en vain que l'esprit est mortel:
Le sien vivra toujours; mais à tant de génie,
Pourquoi tant d'ignorance est-elle réunie?
Il veut qu'au haut du Ciel, l'œil immense du jour
N'ait que cet orbe étroit dont j'embrasse le tour;
Il se figure, enfin, qu'au réveil de l'Aurore,
Mille feux s'élevant des monts qu'elle colore
S'arrondissent en globe, et d'un soleil nouveau (1)
Tous les jours, dans les airs, vont former le flambeau.
Vérité qu'on fuyoit, il est temps de renaître!
Cieux, agrandissez-vous: Copernic va paroître!
Il paroît, il a dit; et les cieux ont changé.
Seul, au centre du sien, le soleil est rangé;
Il y règne, et de loin voit la terre inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année,
Et montrant par degrés ses divers horizons,
En cercle, autour de lui, ramener les saisons.

O grand astre, ô soleil, ta loi toute-puissante
Régit de l'univers la sphère obéissante,
Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,
Jusqu'à ce froid Saturne au pas apesanti,
Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière!
Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner?
Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner?
Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle!
Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.

---

(1) C'est dans le cinquième livre de Lucrèce qu'on trouve cette ridicule opinion.

De sept rayons premiers ta tête est couronnée,
L'antique nuit recule, et par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te céda la moitié de l'empire des cieux.
Mais quel que soit l'éclat des bords que tu fécondes,
D'autres soleils, suivis d'un cortége de mondes,
Sur d'autres firmamens dominent comme toi;
Et parvenu près d'eux, à peine je te voi.
Qui dira leur distance, et leur nombre, et leur masse?
En vain de monde en monde élevant son audace,
Jusqu'au dernier de tous Herschel voudroit monter:
L'infatigable Herschel se lasse à les compter;
Il voit de toutes parts, en suivant leurs orbites,
De la création reculer les limites:
Aussi grand que l'auteur, l'ouvrage est infini.
Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor; monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus
A l'aurore, au couchant, partout sèment ta route;
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains? Ose y voler encor:
Peut-être ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesuroit des cieux les campagnes profondes,
L'éternel géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les : vaine erreur! Fais un pas : à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi, semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter! »
Newton, qui de ce Dieu le plus digne interprète

Montra par quelle loi se meut chaque planète ;
Newton n'a vu pourtant qu'un coin de l'univers ;
Les cieux, même après lui, d'un voile sont couverts.
Que de faits ignorés l'avenir doit y lire !
Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevoit des autels,
Comme leur Créateur seront-ils immortels ?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée,
Vient-elle réparer leur substance épuisée ?
Meurent-ils comme nous ? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Vit, dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstans
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps ;
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante avide de connoître :
Ils ont eu des Pascal, des Leibnitz, des Buffons.

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah, si nous rapprochions nos hardis entretiens !
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre ?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?
Habitans inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines ?
Connoissez-vous nos arts ? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,

Qui, par tous les degrés de l'échelle du Ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empirée,
Un autre genre-humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent, en me contant nos longues infortunes.
Vous hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas,
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!
Oh, si j'osois plus loin prolonger ma carrière,
Je chanterois encor cette cause première,
Ce grand Etre inconnu dont l'ame fait mouvoir
Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir.
Mère antique du monde, ô nuit, peux-tu me dire
Où, de ce Dieu caché, la grandeur se retire?
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous?
En approchant de lui, pourrois-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore;
Et que forment sans cesse en des tons mesurés,
Tous les célestes corps l'un par l'autre attirés!
D'autres en rediront la savante harmonie;
Moi, je sens succomber mon trop foible génie.
Et vous, qui m'avez vu repoussant le sommeil,
Franchir les airs, chanter par-delà le soleil,
Si de plus grands efforts plaisent à votre audace,
Il est un Cassini, digne encor de sa race, (1)

(1) Cette famille illustre dans les sciences, compte quatre générations

Qui s'offre à vous guider, qui règne en ce séjour
Où la sage Uranie a rassemblé sa cour.
Ainsi que ses aïeux la Déesse l'inspire :
C'est par eux que cent ans, elle accrut son empire :
Tout ce qu'ont dit mes vers leur compas l'a prouvé.
Au ciel, d'où je descends, tous les jours élevé,
Leur fils suit leur exemple : il sait d'une main sûre
Régler les mouvemens des astres qu'il mesure.
Quand la lune arrondie en cercle lumineux
Va, de son frère absent, nous réfléchir les feux,
Il vous dira pourquoi, d'un crêpe enveloppée,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée ;
Pourquoi, du haut des airs, cet astre de la nuit
Soulève l'Océan qui retombe à grand bruit ;
Tranquille, il fait rouler, dans leurs justes orbites,
Autour de Jupiter, ses quatre satellites ;
Et, les montrant de loin au fier navigateur,
Dirige en paix de Cook le vaisseau bienfaiteur.
Tout cède à ses calculs : et vous le verrez même
Assujettir aux lois que suit notre système,
Et Cérès, et Pallas qui, naguère, à nos yeux,
Ont, après Uranus, prit leur rang dans les cieux.
Sa main ramènera l'étoile déréglée,
Qui vient, finit, revient, et court échevelée.
Moins de gloire appartient à mes humbles essais.
Toutefois j'ai voulu, des poètes français
Elever les regards vers de si beaux spectacles.
Et lorsque la nature, étalant ses miracles,
Prodigue devant nous tant de trésors nouveaux,
Comme elle, s'il se peut, varions nos tableaux.

---

d'astronomes depuis Dominique Cassini, appelé en France par les bienfaits de Louis XIV, jusqu'à M. de Cassini, son arrière petit-fils, membre actuel de l'Académie des Sciences.

Faut-il offrir toujours sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas.
Au festin de Didon, voyez-vous Iopas (1)
Chanter le cours des ans, des saisons incertaines,
Et des célestes corps les changeans phénomènes,
Et tout ce qu'autrefois enseignoit dans ses vers
Ce tout-puissant Atlas qui portoit l'univers?
Reprenez tous vos droits, consultez les vieux âges;
Les poètes jadis furent les premiers sages.
Je choisis des sujets qui les ont inspirés.
Heureux si, les suivant dans des lieux ignorés,
De l'antique Linus je retrouvois la lyre!
Puisse au moins, animé de leur noble délire,
Quelque chantre immortel dignement retracer
Ce grand tableau des cieux que j'osai commencer!

---

(1) Premier livre de l'Enéide:

Citharâ crinitus Iopas,
Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas,
Hic canit errantem lunam solisque labores,

ENIGME.

Je fus en tous les temps des mortels desiré :
Souvent de mes faveurs j'ai comblé le bas âge ;
Pour moi l'avare en vain a toujours soupiré,
Et jamais du jaloux je ne fus le partage.
Près du volage amant j'apparois et j'expire ;
Je suis le prix des constantes amours ;
Dans un cœur bienfaisant j'établis mon empire,
Et chez le sage enfin j'habiterai toujours.

LOGOGRIPHE.

Une étroite prison, à te parler sans feinte,
M'enferme, ami lecteur. Au pouvoir de mes lois
J'enchaîne les sujets, et je soumets les rois ;
A leur foible raison souvent je porte atteinte.
D'Iris que j'embellis je suis le truchement ;
J'alarme tour-à-tour et rassure un amant.
En cherchant mes huit pieds, si tu veux me connoître,
Lecteur, en un moment tu vas me voir paroître :
Je renferme un des tons trouvés par Arétin ;
De l'homme vertueux quel sera le destin ;
Un meuble fort utile ; un fruit ; une contrée
Où croît une liqueur à Bacchus consacrée ;
L'ornement des cités ; un titre précieux ;
Un vase où l'on gardoit, par un zèle pieux,
Les cendres des héros ; un mal assez funeste ;
Un astre lumineux de la voûte céleste ;
Ce qu'un vil intérêt, l'aiguillon du nocher,
Jusques au sein des mers nous fait souvent chercher.

CHARADE.

Mon premier, pour servir, doit être tout entier ;
Grand, moyen, bel ou bas peut être mon dernier ;
Mon tout, bon ou mauvais, se fait dans mon premier.

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N°. est *Pluie*.

Celui du Logogriphe est *Butor*, où l'on trouve *but*, *tu*, *or*, *ut*, *bru*, *bu*, *tour*, *ou*, *brut*.

Celui de la Charade est *Bec-figue*.

Octavie, tragédie en cinq actes et en vers, représentée sur le Théâtre Français, le 9 décembre 1806. In-8°. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez *Vente*, libraire, Boulevard des Italiens, n°. 7 ; et chez *le Normant*.

L'utilité de la critique consiste principalement à mettre à leur place les ouvrages dont la réputation est usurpée. Il arrive souvent que des productions monstrueuses et barbares frappent la multitude, imposent silence aux connoisseurs, et jouissent d'un succès qui étonne et décourage le vrai talent. L'intérêt du goût exige alors qu'on examine ces productions avec une attention sévère, qu'on en relève tous les défauts, qu'on se serve des armes de la dialectique, et même de celles du ridicule, pour les mettre à leur place, et les réduire à leur juste valeur. Ces principes bien entendus suffisent pour faire tomber tous les murmures que l'orgueil humilié fait entendre sans cesse contre ceux dont le devoir est de rabaisser cet orgueil. Si la vogue d'un mauvais livre est excessive, si ses prôneurs donnent dans l'exagération, peut-on exiger que la critique soit indulgente ? Ne la force-t-on pas, au contraire, à sortir de la mesure qu'elle se prescrit ordinairement ?

Autant l'on doit être rigoureux à l'égard de ces productions trop vantées, autant l'on doit mettre de modération dans l'examen d'un ouvrage étouffé en naissant.

L'auteur d'*Octavie* se plaint d'une cabale, qui n'a pas même permis qu'on entendît sa pièce. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ses réclamations, et la lecture de sa tragédie suffit pour convaincre que cet ouvrage méritoit du moins d'être écouté. On n'y trouve ni situations romanesques, ni caractères exagérés. Le plan est conçu avec assez de régularité ; et nous avons vu quelques pièces plus défectueuses traitées avec moins de sévérité. Cependant, on ne peut tout-à-fait accuser le public d'injustice ; il est très-douteux qu'avec plus de calme, la tragédie d'*Octavie* eût pu plaire aux connoisseurs. Le grand vice tient au choix du sujet ; et sous ce rapport, on peut dire, avec un critique très-éclairé, que *l'auteur n'a pas eu de plus grand ennemi que lui-même*.

Quoique cette tragédie n'ait pas réussi, l'examen que l'on doit en faire peut être de quelqu'intérêt. L'auteur a pris pour modèle une des pièces les plus renommées du célèbre Alfieri. Le poète italien avoit jugé lui-même son *Octavie* peu propre

à être représentée : il la regardoit plutôt comme un tableau historique que comme une production théâtrale. Malheureusement, le poète français n'a pas porté le même jugement sur ce sujet.

Le parallèle que l'on se propose de faire des deux ouvrages montrera quel parti le poète français a tiré de son modèle, et pourra donner une idée de la manière d'Alfieri. On l'a souvent appelé le *Tacite* des poètes : aucune de ses pièces n'a pu lui faire accorder plus justement ce nom que celle dont nous avons à nous occuper.

Les deux tragédies sont parfaitement conformes à l'histoire. Tous les détails, et l'indication des principaux caractères se trouvent dans les chapitres 60, 61, 62, 63 et 64 du 14^e^ *livre* des Annales de Tacite. Cette narration est un des chefs-d'œuvre de l'historien. On y admire en même temps la profondeur des idées, et l'extrême vérité des portraits. La seule fiction que se soient permise les deux poètes, c'est d'introduire Sénèque dans l'action. Cette fiction est heureuse, en ce qu'elle donne à Octavie un appui qui soutient pendant quelques momens l'espoir du spectateur.

Mais une narration parfaite peut être un mauvais sujet de tragédie. Le caractère de Néron à l'époque de cette catastrophe ne paroît pas propre au théâtre. Il ne peut l'être, comme l'a très-judicieusement observé Racine, que lorsque, placé entre la vertu et le vice, il ne s'est pas encore livré à ses affreux penchans. Au moment où il a franchi cette barrière que la fermeté de Burrhus lui opposoit, il ne peut plus paroître sur la scène. N'ayant pas même le courage du crime, il n'excite que l'horreur et le mépris. Le caractère touchant d'Octavie paroît avoir engagé quelques poètes à traiter ce sujet, et l'auteur français n'est pas le seul que ce personnage séduisant ait égaré. En effet, les réflexions de Tacite sur Octavie, au moment où elle est reléguée à l'île de Pandataria, sont faites pour inspirer le plus tendre intérêt. Après avoir parlé d'Agrippine et de Julie, il ajoute :

« Mais ces deux femmes n'étoient plus dans leur première » jeunesse ; elles avoient eu quelques momens de bonheur, et » le souvenir de leur ancienne prospérité pouvoit adoucir » l'amertume des maux qu'elles souffroient. Octavie, au » contraire, trouva dans le jour de ses noces un jour de deuil. » Elle fut conduite dans la maison d'un époux où elle ne » devoit voir que des objets de larmes. Son père étoit destiné » à y périr par le poison, et son frère, presque en même » temps, devoit subir le même sort. Aussitôt qu'elle fut » mariée, une de ses femmes fut plus puissante qu'elle ; et

» Poppée n'épousa Néron qu'en jurant la perte de la pre-» mière épouse. Enfin, pour comble de maux, elle fut accablée par une accusation plus cruelle que la mort. Octavie, » à l'âge de vingt ans, fut livrée à des centurions et à des » soldats; le pressentiment des malheurs qui la menaçoient » encore la faisoit mourir mille fois, et elle ne pouvoit jouir » du repos que la mort procure. » (1)

On va voir qu'Alfieri et le poète français ont fait tous leurs efforts pour peindre Octavie d'après l'idée qu'en donne l'historien latin.

La première scène de la tragédie d'Alfieri est un beau tableau historique. Sénèque y est représenté avec les couleurs les plus vraies. On y voit la fausse position dans laquelle ce prétendu sage s'étoit mis. Néron, sans s'expliquer sur Octavie, demande des conseils au philosophe :

« Vous voulez des conseils, lui répond-il, lorsque vos pro-» jets cruels sont arrêtés dans votre cœur. Vos desseins sur » Octavie ne me sont pas connus; mais ce que vous me dites » me fait frémir pour elle. — Dites-moi, Sénèque, lui » réplique Néron, frémissiez-vous le jour où je crus néces-» saire de faire mourir son frère ? Le jour où vous avez » déclaré coupable la superbe Agrippine, votre ennemie, » frémissiez-vous ? »

SENECA.

Consiglio a me, pur troppo !
Chieder tu suoli, allor che in core hai ferma
Già la feral sentenza. Il tuo pensiero
Noto or non m'è; ma per Ottavia io tremo,
Udendo il parlar tuo.

NERONE.

Dimmi; tremavi
Quel dì, che tratto a necessaria morte
Il suo fratel cadeva? E il dì, che rea
Pronunziavi tu stesso la superba
Madre mia, che nemica erati fera,
Tremavi tu?

Néron ajoute bientôt la plaisanterie à l'outrage : lorsque

---

(1) *Sed illis robur ætatis adfuerat : læta aliqua viderant, et præsentem sævitiam melioris olim fortunæ recordatione allevabant. Huic primus nuptiarum dies loco funeris fuit, deductæ in domum in quâ nihil nisi luctuosum haberet, erepto per venenum patre et statim fratre : tum ancilla domina validior; et Poppæa non nisi in perniciem uxoris nupta; postremo crimen omni exitio gravius. Ac puella, vicesimo ætatis anno, inter centuriones et milites, præsagio malorum jam à vitâ exempta, nondum tamen morte adquiescebat.*

(Annales de Tacite, liv. 14, chap. 63.)

Sénèque le conjure de reprendre ses bienfaits, et de lui laisser l'estime de lui-même, il répond :

« Je vous la laisse, si vous l'avez. Vous êtes en vérité un » grand maître de vertu; mais vous savez qu'elle n'est pas » bonne dans toutes les circonstances. » Il lui reproche ensuite son amour pour les richesses : « Vous le voyez, ajoute-t-il, » quoique je ne sois pas stoïcien, je vous donne des leçons de » stoïcisme. »

NERONE.

Ove tu l'abbi, io la ti lascio. Esperto
Mastro sei tu d'alma virtù : ma, il sai,
Ch'anco non sempre ella si adopta.....

. . . .

. . . .

Il vedi : insegno
Io non stoico a te stoico; e si il mio senno,
Tutto il deggio a te solo.

Néron, sans aucun ménagement, ordonne à Sénèque de perdre Octavie dans l'esprit du peuple. Le philosophe veut opposer quelque résistance, Néron l'interrompt :

« Je ne vous menace point, lui dit-il, de la mort; vous » la méprisez, je le sais. Mais ce peu de réputation qui vous » reste, et dont vous faites tant de cas, souvenez-vous qu'il » est en mon pouvoir. Je peux vous l'enlever : ne me faites » aucune observation, et obéissez. »

NERONE.

Non ti minaccio morte;
Morir non curi, il so; ma di tua fama
Quel lieve avanzo, onde esser carco estimi,
Pensa, che anch' egli al mio poter soggiace.
Torne a te più, che non ten resta, io posso.
Taci omai dunque, e va; per me t'adopra.

Ce dernier trait est de la plus grande profondeur; il est entièrement conforme à la pensée de Tacite sur l'apologie de la mort d'Agrippine (liv. 4, chap. 11).

La conspiration contre Octavie commence au second acte. Poppée et Tigellin cherchent les moyens de la perdre. Tigellin croit que le succès est sûr : Poppée, qui a étudié profondément le caractère de Néron, n'est pas aussi tranquille; elle craint que le vœu unanime des Romains en faveur d'Octavie n'effraye Néron :

« La crainte d'un peuple révolté, dit-elle, ne peut-elle » rien sur son ame? Ne l'avez-vous pas vu trembler devant » Agrippine? Quoiqu'il m'aimât avec fureur, a-t-il osé » s'unir à moi tant qu'elle a vécu? Le silence de Burrhus » ne le faisoit-il pas frémir? Sénèque, qui n'a aucun pou- » voir,

» voir, ne l'ément-il pas quelquefois avec sa vaine élo-
» quence? Voilà les remords dont je le crois capable. Ajou-
» tez-y les murmures de Rome..... Ils entraîneront Octavie,
» répond Tigellin, où ils ont précipité Burrhus, Agrippine
» et tant d'autres. »

Tigellin, toujours sûr de réussir, se trouve avec Néron, et lui demande quels moyens il emploiera pour perdre Octavie sans faire murmurer le peuple. Néron lui parle des crimes de son épouse. « Quels sont-ils, dit à l'instant Tigellin? » « Je » ne l'aimai jamais, répond Néron. » Tigellin observe avec beaucoup de bon sens, qu'un pareil crime ne suffira point pour apaiser le peuple, indigné de la disgrace de l'impératrice: il dit ensuite à son maître qu'Octavie en a commis un bien plus grand; et, sans aucune préparation, il l'accuse d'adultère avec le musicien Eucérus.

« Pouvoit-elle démentir le sang de Messaline, dont elle
» est née, répond Néron? »

Cette scène est odieuse et dégoûtante. Néron est avili aux yeux des spectateurs.

Bientôt Octavie paroît devant Néron. Elle lui témoigne sa tendresse, et lui demande pourquoi il lui a ordonné de revenir à Rome. Néron, avec une atrocité révoltante, lui dit qu'elle est coupable d'adultère: elle veut se justifier; il lui donne un jour pour répondre à l'accusation dirigée contre elle.

Octavie confie ses peines à Sénèque. Il veut prendre sa défense, et conçoit l'espoir de la sauver. Elle n'espère point, et ne demande à Sénèque que des consolations avant de mourir.

« Je n'ai pas, dit-elle, le courage de mépriser la vie. Où
» aurois-je pu l'acquérir? Je crains la mort, il est vrai;
» cependant je la desire, et je tourne mes regards sur vous,
» ô Sénèque, qui apprenez si bien à la supporter! »

Nel rientrare in queste
Soglie, ho deposto ogni pensier di vita.
Non ch' io morir non tema; in me tal forza
Donde trarrei? La morte, è vero, io temo:
Eppur la bramo; e sospiroso il guardo
A te, maestro del morire, io volgo.

On entend un grand bruit: c'est le peuple romain qui a appris le retour d'Octavie, et qui se précipite vers le palais. Les uns croyant qu'Octavie est rentrée en faveur, les autres qu'on veut la perdre; tous font des imprécations contre Poppée, et brisent ses statues. Néron, furieux, veut sur-le-

champ prononcer l'arrêt de mort de son épouse. « Si vous » voulez perdre en même temps le trône et le jour, lui dit » Sénèque, le moyen est tout prêt : faites périr Octavie. » Néron, forcé de suspendre sa vengeance, envoie Tigellin calmer le peuple, et l'autorise à tout promettre. Il chasse ensuite Sénèque de sa présence : Poppée survient en ce moment.

Cette scène de Néron avec ses deux femmes est, et doit être ridicule. Cependant elle présente de la force et de l'originalité. Poppée commence par insulter Octavie, qui lui répond avec une fermeté modeste. Neron s'emporte :

« Laissez-la parler, dit Poppée. Elle fait bien de me choisir » pour juge : elle ne peut en avoir un plus indulgent. Quelle » punition pourrois-je infliger à celle qui trahit l'amour de » Néron, que de ne plus le voir ? Et quelle punition pourra » lui paroître plus légère ? Je consens à ce qu'Octavie ne » cache plus son infâme passion : digne amante d'Eucérus, » je veux qu'elle devienne son épouse. »

Eh ! lascia. Ella ben sceglie
Il suo giudice in me : qual mai ne avrebbe
Benigno piu? Qual potrei dare io pena
A chi l'amor del mio Neron tradisce,
Quale altra mai, che il perderlo per sempre?
E pena a te, qual fia piu lieve? Il vile
Tuo amor, che ascondi in vano, appien ti fora
Per me concesso il pubblicarlo : degna
D'Eucero amante, degnamente io farti
D'Eucero voglio sposa.

Cette réponse est pleine d'adresse. Poppée pique l'amour et la vanité de son amant. D'un côté, elle montre qu'à ses yeux rien n'est plus cruel que d'être séparé de Néron, tandis que de l'autre, elle indique que ce sera pour Octavie un grand bonheur. Il est difficile de réunir en si peu de mots une plus profonde méchanceté.

Poppée continue à profiter de ses avantages ; elle reproche à Octavie la honte de sa mère :

« Si je ne puis me vanter, dit-elle, d'avoir des empereurs » pour aïeux, suis-je donc d'un sang vil ! Mais quand j'en » serois, ne me suffiroit-il pas de n'être point la fille de » Messaline ? » Octavie lui répond parfaitement : « Mes » aïeux, dit-elle, étoient sur le trône : dans ce rang élevé, » toutes leurs erreurs étoient exposées au grand jour ; mais » personne n'a su ce qu'ont fait les vôtres qui ont vécu dans » l'obscurité. Si vous osiez vous comparer à moi, pourriez- » vous me reprocher d'avoir plusieurs fois changé d'époux ?

» Ai-je passé tour-à-tour dans les bras d'un Rufus ou d'un » Othon ? »

POPPEA.

E s'io
Avi non vanto imperiali, nata
Di sangue vil son io perciò? Ma, s'anco
Il fossi pur, non figlia esser mi basta
Di Messalina.

OTTAVIA.

Avean miei padri regno;
Noti ad ogni uomo i loro error son quindi:
Ma, degli oscuri o ignoti tuoi, chi seppe
Cosa giammai? Pur, se librar te meco
Alcun si ardissé, a Ottavia appor potria
Gli scambiati mariti? Avanzo forse
Son io d'un Rufo, o d'un Ottone.

Cependant la révolte ne s'apaise point; et Néron déclare, en présence de Sénèque, qu'il dévoilera bientôt les crimes d'Octavie. Le philosophe alors ne garde plus aucune mesure; il parle librement au prince. La fin de cette scène est belle:

SÉNÈQUE.

« Prenez garde, Néron, il est plus facile d'opprimer » Rome que de la tromper. Vous avez souvent fait l'un, » jamais l'autre.

NÉRON.

» Je me suis plus d'une fois servi de vous pour la tromper. » Vous étiez très-propre à cette fonction.

SÉNÈQUE.

» Je fus souvent coupable; mais j'étois à la cour de Néron.

NÉRON.

» Vil esclave!

SÉNÈQUE.

» Je le fus tant que je gardai le silence. Le jour est venu » où je prononcerai librement des discours que vous n'avez » jamais entendus. Je sais que ces dernières paroles n'expie» ront point mes fautes : mais peut-être ma mort me jus» tifiera-t-elle aux yeux de la postérité.

NÉRON.

» Je saurai vous faire avoir la réputation que vous méritez.

SÉNÈQUE.

» Pendant que j'entends les cris du peuple, et que la » crainte enchaîne votre fureur, vous êtes forcé de me sup-

» porter encore : je me plais à exciter votre vengeance, et » à vous dire la vérité avant que vous ayiez recouvré assez » de courage pour me faire périr. Vous ne sacrifierez point » Octavie tant que je vivrai, je vous le jure. Je peux aug- » menter la rage d'un peuple déjà ému ; je peux révéler les » attentats auxquels j'ai eu part, et vous plonger dans un péril » plus grand que vous ne croyez. Je fus le conseiller de » Néron, et je m'endurcis le cœur pour le servir par ma » lâche complaisance. Je crus ou je feignis de croire que » Britannicus étoit coupable pour avoir perdu le trône, » Agrippine pour vous l'avoir donné, Plautus et Sylla pour » en avoir été jugés dignes, et Burrhus pour vous l'avoir » conservé tant de fois. Mais je me crus ou je me crois » encore plus coupable qu'eux. Je le dirai ouvertement, je » le répéterai à tous ceux qui voudront m'entendre, soit si » je vis, soit au moment de ma mort. Assouvissez votre » rage sur moi, vous le pouvez sans danger ; mais trem- » blez, si vous faites périr Octavie : je vous l'annonce, tout » son sang retombera sur votre tête. Il m'importoit de vous » parler ainsi : j'ai parlé, répondez-moi suivant votre usage » à de tels discours ; envoyez-moi la mort. »

SENECA.

Bada, Neron ; piu che ingannar, t'è lieve
Roma atterrir : l'uno assai volte festi ;
L'altro non mai.

NERONE.

Ma, di te pur mi valsi
Ad in gannarla io spesso ; è a cio pur eri
Arrendevole tu.....

SENECA.

Colpevol spesso
Anch' io : ma in corte di Nerone io stava.

NERONE.

Vil servo!....

SENECA.

Il fui, finch' io mi tacqui ; or sorge
I' di, ch'io sciolgo a non piu intesi detti
Libera lingua. Al mio fallire ammenda
Fian lieve i detti, è ver ; ma in fama forse
Tornar potrammi alto morire.

NERONE.

In fama
Io ti porrò, qual merti....

SENECA.

In fin che grida
Di plebe ascolto, che il furor tuo crudo

Col tuo timor rattemprano, t'è forza
Soffrirmi ancora : e l'irritarti intanto
Giova a me molto; e il farti udir si el vero,
Che al ritornar del tuo coraggio io cada
Vittima prima : e, se me pria non sveni,
Ottavia mai svenar non puoi, tel giuro.
Io trar di nuovo, e a piu furore, io posso
La gia commossa plebe; appien svelarle
Io posso i nostri empi maneggi : io trartì,
Piu che nol credi, ad ultimo periglio.
Io di Neron fui consigliero; e m'ebbi
Vestito il core dell' acciar suo stesso.
Io vil, credei per compiacerti, o finsi
Creder, (pur troppo!) del perduto trono
Reo Britannico pria; quindi Agrippina
D'avertel dato; e Plauto, e Silla, rei
D'esserne degni reputati; e reo
Di piu volte serbato avertel, Burro :
Ma, reo stimai me piu di tutti, e stimo :
E apertamente, a ogni uom, che udire il voglia,
In vita, e in morte, io'l griderò. Tua rabbia,
Sbramala in me; securo il puoi : ma trema,
Se Ottavia uccidi : io te l'annunzio; tutto
Sovra il tuo capo tornera il suo sangue.
Dissi; e il dir ni importava. A me in riposta
Manderai poscia, a tuo grand' aglo, morte.

Cette tirade a quelques rapports à un trait du rôle d'Agrippine que Racine a imité de Tacite :

Je révélerai tout, exils, assassinats,
Poison même....

mais la situation est différente; et l'auteur a eu l'art de relever Sénèque dans le moment où il étoit le plus avili.

Néron est un peu effrayé du discours de Sénèque; mais Poppée ranime sa fureur. Tigellin l'engage à convaincre Octavie du prétendu crime qui lui est imputé : alors le peuple ne s'intéressera plus à elle.

Les moyens proposés par Tigellin sont employés dans un entr'acte. Octavie revient, et Sénèque lui annonce que ses femmes ont attesté son innocence au milieu des tourmens. Cela donne quelques lueurs d'espérance; mais elle est bientôt détruite par Tigellin, qui a suborné le délateur Anicetus, afin qu'il déclarât que l'impératrice a voulu, de concert avec lui, soulever l'armée navale de Misène. Octavie, accablée de cette nouvelle accusation, prie Tigellin de faire venir auprès d'elle Néron et Poppée. Sénèque, étonné de cet ordre, lui demande quel en est le motif. Elle dit qu'elle veut mourir à leurs yeux. Il cherche à la détourner de ce dessein; elle ne lui répond qu'en l'invitant à lui dire si elle peut encore

avoir quelque espérance. Sénèque reste muet; Octavie poursuit :

« M'aimez-vous assez peu pour me refuser votre
» secours ? J'ai tout à craindre tant que mon ame ne sera
» point séparée de ce corps malheureux. Quels supplices ne
» peut-on pas lui faire supporter? Si je cédois aux tourmens
» et aux menaces; si jamais la crainte faisoit sortir de ma
» bouche l'aveu coupable d'un crime que je n'ai pas commis,
» et auquel je n'ai jamais pensé..... Habitué depuis de lon-
» gues années à voir la mort de près, vous êtes sûr de vous;
» je ne le suis pas de moi. Je sors à peine de l'enfance; mon
» cœur n'est pas encore aguerri; mes membres délicats ne
» pourroient résister aux tourmens: je n'ai point été formée
» aux vertus courageuses, et je suis foiblement armée contre
» une mort cruelle et prématurée. Par vous seul je puis sans
» effroi sortir de la vie; mais je n'ai pas la force d'attendre
» le sort affreux qui m'est réservé. »

OTTAVIA.

Tu, fermo in ciò, da mon mi credi; e m'armi?
Tremendo ei m'è, fin che dell' alma albergo
Queste misere mie carni esser veggio.
Oh qual può farne orrido strazio? E s'io
Alle minacce, ai tormenti cedessi?
Se per timor mi uscisse mai del labro
Di non commesso, ni pensato fallo,
Confession mendace?.... Da lunghi anni
Uso a mirar dappresso assai la morte,
Tu stai securo: io non così; d'etade
Tenera ancor, di cor mal fermo forse;
Di delicate membra; a virtù vera
Non mai nudrita; e incontro a morte cruda
Ed immatura, io debilmente armata:
Per te, se il vuoi, fuggir poss' io di vita;
Ma, di aspettar la morte io non ho forza.

Le suicide ne peut guères être mieux justifié. Sénèque consent enfin à lui donner du poison; et elle meurt aux yeux de Néron et de Poppée, en pardonnant à son époux les maux qu'elle a soufferts.

Cette tragédie d'Alfieri offre, comme on le voit, quelques beautés; mais le fonds en est essentiellement vicieux. L'horreur du crime n'est tempérée ni par l'élévation, ni par l'importance des motifs; et la foiblesse opprimée par un monstre ne peut opposer qu'une froide résignation aux maux qui l'accablent, sans lui laisser un moment d'espérance. Le poète français ne paroît point avoir senti ce vice de son sujet.

Il a cru devoir commencer sa pièce par une scène où Sénèque peint à un ami la situation de Rome et du monde, sous Néron; cette scène, qui paroissoit nécessaire, offre un tableau assez vrai :

Dans quelle ignominie, et quelle horreur profonde,
Hélas ! sont descendus les conquérans du monde !
Ces Romains si jaloux de leurs antiques droits,
Qui ne savoient fléchir que sous le joug des lois;
Ces fiers triomphateurs, enfans de la victoire,
Plus grands par leurs vertus encor que par leur gloire!
S'il est vrai que ce globe, où règnent tous les maux,
Vieillisse, et doive un jour rentrer dans le chaos;
Pour se renouveler, si cette race impie
Sous la destruction doit être ensevelie,
Sans doute nous touchons à ce terrible instant
Où tout va s'engloutir dans la nuit du néant.
Mais j'aperçois Néron : quel air sombre et farouche!
Ah! quelqu'arrêt de mort va sortir de sa bouche.

Sénèque ne se trompe point : Néron prononce la mort de Plautus et de Sylla, parens d'Octavie. Il annonce ensuite le projet de répudier son épouse, et de s'unir à Poppée ; le philosophe s'y oppose de tout son pouvoir, et plaide avec force contre le divorce. Les raisons qu'il fait valoir sont très-bonnes; mais sont-elles bien placées dans sa bouche? Qui sait qu'avant l'établissement de la religion chrétienne, les hommes n'avoient pas la même idée que nous du mariage. Il paroît donc inconvenant que Sénèque parle sur cette matière, comme un docteur moderne. Sans condamner, comme il le fait, le divorce en général, il devoit se borner à opposer les vertus d'Octavie aux vices séduisans de Poppée. Néron ne fait à Sénèque aucun reproche sur sa conduite passée; il lui dit seulement que ses représentations l'ennuient :

Qu'à vos préceptes Rome accorde son suffrage;
Dans vos doctes écrits, vous-même, en liberté,
Transmettez-les *aux yeux* de la postérité.
Mais veuillez m'épargner leur âpre sécheresse,
Vous en avez assez fatigué ma jeunesse.

Cette réponse de Néron est plus théâtrale que celle qu'Alfieri lui prête; mais elle est moins historique et moins conforme à l'idée qu'on se fait des personnages. Il est évident qu'après la mort d'Agrippine, Néron devoit se moquer de toutes les leçons de Sénèque dont il connoissoit la lâcheté.

L'auteur consacre quelques scènes à développer le caractère d'Octavie. Quand Néron la condamne à l'exil, elle lui rappelle la conduite qu'elle a tenue, d'une manière assez touchante.

Néron est sourd à tous ses discours. Tigellin vient lui annoncer que le peuple se révolte : il se montre un peu moins lâche que dans la tragédie italienne ; cependant il donne à peu-près les mêmes ordres.

Dans le second acte, le poète français ne s'écarte presque pas des combinaisons d'Alfieri : on remarque même quelques imitations dont le choix n'est pas heureux. Nous citerons entre autres, la réponse de Néron, lorsque Tigellin lui a dit qu'Octavie est coupable d'adultère :

Peut-elle démentir le sang dont elle sort ?
Digne en tout de sa mère, elle en aura le sort.

Cette situation est révoltante, et, comme nous l'avons observé, plonge Néron dans le plus grand avilissement.

Le troisième acte est encore une imitation d'Alfieri ; l'auteur cependant a imaginé quelques situations qui ne sont pas sans intérêt. Poppée, prête à réussir dans ses projets, éprouve des pressentimens funestes : la nuit précédente, elle a eu un songe mystérieux qui lui annonce le sort qui la menace. Le récit de ce songe, fort bien amené, auroit pu donner lieu à des beautés poétiques : malheureusement il est écrit d'une manière foible et peu correcte. L'auteur, en imitant la scène d'Alfieri, où Sénèque ne garde plus aucune mesure avec Néron, a su ajouter un dialogue vif et serré qui auroit pu réussir, sans la sévérité extrême des spectateurs. Peut-être aussi ce dialogue n'est-il pas amené assez adroitement. Néron, poussé à bout par Sénèque, annonce qu'il ne croit pas à la Providence. Le philosophe se met en devoir de le réfuter ; et le public présume tout de suite qu'il va écouter une discussion fatigante. Les idées générales sont presque toujours déplacées au théâtre ; et l'on doit attribuer à ce défaut les murmures des spectateurs. Leur mécontentement les a empêchés ensuite d'entendre et d'apprécier le dialogue suivant, qui nous paroît écrit avec force et précision :

SÉNÈQUE.

Rappelez-vous le sort du *noir* Caligula.

NÉRON.

Sous cet empereur, Rome obéit et trembla.

SÉNÈQUE.

Il périt..... D'Appius, de ce tyran farouche,
Que le sanglant destin vous instruise et vous touche !

NÉRON.

Il ne sut pas régner.

SÉNÈQUE.

Il périt.... De Tarquin
Contemplez en un mot et la chute et la fin.

NÉRON.

Il fut foible.

SÉNÈQUE.

Il périt.... Lucrèce, Virginie,
Votre mort arracha Rome à la tyrannie.

Cet acte fait peu avancer l'action : seulement on apprend qu'Octavie sera jugée par le préteur avec solennité; ce qui augmente encore l'avilissement volontaire de Néron : on apprend aussi que Sénèque prendra publiquement la défense de l'accusée. Alfieri s'étoit gardé de présenter un pareil tableau. On ne conçoit pas comment le poète français s'est cru en état de surmonter cette difficulté : le talent de nos plus grands maîtres n'auroit pu y parvenir.

On a lieu de regretter le vice de cette combinaison : car le quatrième acte, où elle est développée, présente un style plus fort et plus nourri que les précédens. Mais comment l'auteur a-t-il pu se flatter qu'on supporteroit une procédure de ce genre? Ne sait-il pas qu'une femme quand elle est soupçonnée, même faussement, perd toute sa dignité? Et n'a-t-il pas dû prévoir qu'Octavie, toute intéressante qu'elle est, traînée à un tribunal pour y défendre sa chasteté, n'étoit plus qu'un objet au-dessous de la dignité tragique? Telle est l'opinion en France. Cette espèce de crime inspire le mépris ou devient un sujet de plaisanterie : et l'on sait que le théâtre qui, comme on l'a très-bien observé, est *l'expression des mœurs*, ne doit jamais offrir des objets qui répugnent trop aux idées généralement reçues.

L'auteur, dans le cinquième acte, s'éloigne entièrement d'Alfieri. Octavie, déclarée innocente par le préteur, conçoit quelque espoir. Néron même paroît avoir suspendu sa fureur, quand Tigellin lui annonce que Poppée vient d'être assassinée, et que les auteurs du crime sont Sénèque et Pison. Néron ordonne leur mort, et Sénèque se retire en prononçant à-peu-près les mots qui lui sont attribués par Tacite :

Et je laisse en mourant l'exemple de ma vie.

Octavie n'attend pas long-temps son sort : Néron lui fait apporter la coupe de Britannicus, et elle meurt empoisonnée. L'auteur paroît avoir été séduit par ce dénouement; mais il n'a pas remarqué que le dernier degré de l'atrocité n'a

rien de tragique, et que cette cruauté inouie est un de ces objets

Que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

La pièce du poète français, si l'on en excepte le quatrième acte, est plus propre à la représentation que celle d'Alfieri, mais elle présente beaucoup moins de beautés historiques. L'auteur ne paroît pas avoir fait une étude assez approfondie de Tacite; et il n'a pas essayé, à l'exemple de Racine, de faire passer dans notre langue la précision et la force des pensées de ce célèbre historien. Ce travail étoit de la plus grande difficulté; mais c'étoit une raison de plus pour l'entreprendre. La tentative seule, n'eût-elle pas été faite avec un succès complet, auroit concilié au poète les suffrages des connoisseurs. P.

Histoire d'Alexandre-le-Grand, par *Quinte-Curce*, traduite par *M. Beauzée*, de l'Académie Française, avec le texte latin en regard; quatrième édition, retouchée et augmentée des supplémens de Freinshemius, nouvellement traduits. Deux vol. in-12. Prix : 5 fr., broch., et 6 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Barbou*, et *le Normant*.

De tous les historiens d'Alexandre, Quinte-Curce est le plus connu. Cet avantage incontestable seroit déjà un grand préjugé en sa faveur, quand même le mérite réel de son ouvrage ne justifieroit pas complétement la réputation dont il jouit depuis tant de siècles.

On ne peut pas cependant le compter parmi les auteurs originaux; il a pris dans des écrivains antérieurs tous les matériaux de son histoire : mais, comme ces écrivains sont perdus pour nous, l'ouvrage de Quinte-Curce acquiert par-là même, à nos yeux, un prix indépendant du talent avec lequel il a su raconter et peindre les faits.

Peu de temps après lui, *Arrien*, historien grec, écrivit aussi l'histoire du héros Macédonien. Ceux qui ne cherchent dans l'histoire que les faits, *quos historia quoquomodo scripta delectat*, préfèrent ce dernier; et on ne peut lui contester le mérite de l'exactitude, sur-tout dans les descriptions de lieux et dans tout ce qui regarde la tactique.

Mais Quinte-Curce, à qui l'on peut faire de graves reproches (1) sous ce rapport, a mieux fait connoître les moeurs, non-seulement du héros et de ses favoris, mais même des peuples chez lesquels il porta la guerre. La forme de son ouvrage est plus attrayante; son style, moins grave à la vérité, et moins convenable au genre, mais non pas peut-être au héros, flatte plus le goût du commun des lecteurs, et sur-tout des jeunes gens; ses harangues et ses réflexions, quoique trop sentencieuses, le rendent plus propre que l'autre à servir à l'instruction de la jeunesse.

Un littérateur estimable, dans un article de *la Revue*, lui a contesté le mérite, et semble s'étonner qu'*Arrien* ne lui ait pas été substitué dans l'enseignement des Colléges; en quoi il n'a pas fait preuve de jugement. Il s'agissoit moins, dans ces établissemens, d'apprendre l'histoire que les langues: cette connoissance étoit la partie principale, l'autre n'étoit qu'accessoire; et ces deux auteurs ayant écrit dans des langues différentes, il étoit très-simple de ne pas mettre un historien grec entre les mains d'élèves qui n'étoient encore capables d'entendre que le latin. Le critique fonde son motif d'exclusion sur ce que Quinte-Curce n'est, selon lui, qu'un déclamateur. C'est ce dont aucun homme instruit ne conviendra avec lui; il suffiroit pour le réfuter de lui opposer la harangue des Scythes, où les mœurs de ces peuples sont si bien observées. Le savant M. de Sainte-Croix, dans son excellent ouvrage sur les Historiens d'Alexandre, a rendu plus de justice à l'auteur latin.

La lecture de cette histoire acquiert un nouveau degré d'intérêt, aujourd'hui qu'un héros formé sur ce grand modèle, exécute à nos yeux des projets non moins vastes et plus sensés que ceux du héros de la Grèce, sans abandonner comme lui le soin de ses propres Etats.

Ces deux raisons d'utilité et d'à-propos ont sans doute déterminé M. Barbou, connu par les éditions estimables qu'il a données de plusieurs ouvrages classiques, à réimprimer la traduction de Quinte-Curce. Mais il reste à savoir si le choix qu'il a fait de celle de Beauzée est le meilleur: je ne le crois pas

On sait qu'il en existe une de Vaugelas qui fit dans son

---

(1) M. de La Harpe s'est étrangement trompé lorsqu'il a dit dans ses *Œuvres*, et répété dans son *Cours de Litterature*, que Quinte-Curce *excelle dans les descriptions de batailles*: c'est précisément la partie la plus défectueuse de son histoire.

temps un grand bruit, et qui conserve encore aujourd'hui beaucoup de réputation parmi les gens de lettres. On la regarda avec raison comme un monument précieux des premiers efforts tentés pour donner à notre langue le caractère de noblesse qu'elle acquit dans le grand siècle de la littérature française. Elle parut plusieurs années avant les Provinciales; et son auteur, qui par ses remarques grammaticales n'avoit déjà pas peu contribué au perfectionnement de la langue, ne fut pas seulement le digne rival des d'Ablancour, des Pélisson, des Patru, mais il put même se flatter d'avoir en quelque sorte servi de modèle au premier écrivain classique de la France.

Le temps que Vaugelas consacra à faire, à *refaire*, à limer et à polir cet ouvrage, effrayeroit aujourd'hui nos plus infatigables travailleurs, et inspire une sorte de respect pour cette conscience littéraire avec laquelle on soignoit alors les écrits qu'on vouloit exposer aux regards du public. Il y travailla pendant plus de trente ans, le refondant, le corrigeant, le retouchant sans cesse, à mesure que les expressions et les tours qu'il avoit employés commençoient à vieillir, qu'il en trouvoit de plus heureux, ou que l'usage en introduisoit de nouveaux. Voiture, son ami, le railloit sur son opiniâtre persévérance ; il lui appliquoit, en la parodiant, l'épigramme de Martial :

Eutrapelus tonsor, dum circuit ora Luperci,
Expungitque genas, altera barba subit.

Ainsi, disoit-il : *altera lingua subit.* La mort le surprit avant qu'il eût pu y mettre la dernière main ; et Chapelain et Costar choisirent entre les nombreuses variantes dont il avoit chargé son manuscrit, celles qui leur parurent les meilleures, et satisfirent enfin l'impatience du public, en publiant cette œuvre posthume, que la mort seule avoit pu arracher des mains de l'auteur.

L'ouvrage, au reste, quand on le compare aux écrits du temps, et qu'on pèse les circonstances, non-seulement présente l'excuse de cette lenteur, mais en montre même l'utilité; et ce qui est assez singulier, c'est que l'empreinte du travail ne s'y fait pas du tout sentir. Le style en est aussi français, et plus nombreux que celui des traductions de d'Ablancour; et avec autant de naturel, il offre plus d'élégance. Vaugelas goûtoit pourtant singulièrement la manière de cet écrivain, le seul qui eût pu le faire renoncer à celle de Coëffeteau, qu'il avoit pris d'abord pour modèle;

de ce Coëffeteau si oublié aujourd'hui, et si estimé par le chancelier d'Aguesseau, *pour la pureté, le caractère naturel et le véritable génie de la langue.*

A quelques mots et quelques tours près qui ont vieilli et qui ont été corrigés dans une édition postérieure, par l'abbé Dinouart, cette traduction est encore bien préférable à celle de Beauzée, réimprimée aujourd'hui.

Beauzée, grammairien aride et systématique, écrivain sec et dur, a précisément toutes les mauvaises qualités opposées aux qualités heureuses de l'écrivain brillant qu'il a cru traduire. Cet académicien a pourtant joui dans ces derniers temps d'une grande réputation, et on ne peut lui contester des connoissances très-étendues en grammaire; mais je ne sais s'il n'a pas répandu sur cette science plus de ténèbres que de lumières. En effet, on peut le regarder comme le chef d'école de cette foule de grammairiens qui, ne trouvant pas apparemment les règles et les difficultés de la langue assez éclaircies par les savans travaux des Vaugelas, des Ménage, des Arnauld, des Regnier-des-Marais, des Bouhours, des Buffier, des Girard, des d'Olivet, des Duclos, des Dumarsais et des Condillac, ont cru devoir travailler de nouveau sur cette matière, comme si elle n'avoit jamais été traitée, ou qu'elle l'eût été d'une manière trop imparfaite. Il fut aussi l'un des plus ardens promoteurs de ce système ridicule d'orthographe, renouvelé de Duclos, qui lui-même l'avoit pris à l'abbé de Saint-Pierre, et à Dangeau, sur qui l'on fit dans le temps l'épigramme connue :

> Je sens que je deviens puriste,
> J'aligne au cordeau chaque mot;
> Je suis les Dangeaux à la piste :
> Je pourrois bien n'être qu'un sot.

On sait à quel excès de barbarie un de ses successeurs a voulu porter dernièrement cette grotesque et puérile extravagance.

M. Beauzée n'avoit pas la main heureuse : il a trouvé l'art de rendre ennuyeux le livre si ingénieux, si amusant et si instructif des synonymes de Girard, que l'auteur lui-même avoit déjà gâté, comme l'a dit Voltaire, par l'abus de l'esprit, qui n'est pas le défaut de son continuateur.

Il a voulu traduire Salluste, pour autoriser je ne sais quel système; et sa traduction est une des plus mauvaises qu'on ait faites de cet auteur si souvent et si mal traduit, excepté par le P. d'Otteville, dont le travail, qui avoit paru avant le sien, auroit dû lui inspirer plus de défiance de ses forces.

Mais si la sécheresse et la dureté de son style contraste avec Salluste, qu'on juge ce qu'elle doit paroître à côté de Quinte-Curce.

Loin d'avoir rajeuni Vaugelas, il a lui-même des tours très-vieux, un plus grand nombre d'expressions ignobles et triviales, et de constructions pénibles, etc. Il me seroit aisé d'en multiplier les citations; je me bornerai à un petit nombre, pour ne pas fatiguer le lecteur: elles suffiront pour donner une idée du reste. Je n'aurai pas même besoin de les aller chercher bien loin, je les prendrai toutes au hasard dans le III[e] Livre, qui est le premier de la traduction de Beauzée; et je me dispenserai de citer le latin, qu'on connoît assez pour être généralement élégant et noble.

Le traducteur fait dire aux héraults d'Alexandre, par les hommes retranchés dans la citadelle de Célène, « qu'ils » sont *assurés* de ne pouvoir être forcés, et qu'*au pis aller*, » ils mourront plutôt que de se rendre. »

Il dit, en parlant du nœud des Gordiens, « que l'Oracle » avoit promis l'empire de l'Asie à celui qui viendroit à bout » *de défaire cet enlacement inconcevable.* »

Plus loin: « Darius étoit mécontent de ses généraux, *ayant* » *dans l'esprit* que la plupart avoient été négligens. »

Ailleurs, Charidème dit « que quand les hommes se sont » laissés aller au gré de la fortune, *ils perdent de vue* les » sentimens même de la nature. » C'est ainsi que M. Beauzée rend cette belle et énergique expression: *naturam dediscere.*

Plus bas: « Darius étoit tourmenté pendant le sommeil, » soit que ses songes *fussent l'effet des peines de son esprit*, » soit, etc.; il avoit changé la forme de son cimeterre, *pour* » *prendre la mode des Grecs.* »

On trouve dans la description de la marche de l'armée des Perses: « Sur leurs pas venoient les femmes des parens et des » ministres du roi, et *des troupes de goujats*, *etc.* »

Voici la manière tout-à-fait noble dont il représente Alexandre prêt à se baigner dans le Cydnus: « S'étant donc » déshabillé à la vue de son armée, et jugeant *que ce seroit* » *une belle chose* de se montrer à ses troupes, etc. »

Voici une autre phrase que je livre également aux gens de goût et aux grammairiens: « Tous, fondant en larmes, » se plaignoient que le plus grand roi qui *fut* jamais, leur » *étoit* enlevé dans le cours rapide de ses succès, et qu'il » périssoit, *non* dans une bataille au moins, *non* par le fer » de l'ennemi, *mais* en se baignant.....; que Darius étoit » *proche* et victorieux avant d'avoir *vu* l'ennemi, etc. »

Revenons à Alexandre : « L'indisposition du corps influoit » sur l'esprit, *d'autant qu'il avoit nouvelle* que dans cinq » jours Darius, etc.

» Il étoit donc au désespoir d'être livré à l'ennemi *pieds » et poings liés, etc.*

» Il me semble entendre le *cliquetis* des armes ennemies ; » et quoique j'aie *apporté* la guerre ici de mon propre mou- » vement, etc.

» Un empressement si peu réfléchi *donna du chagrin à » tout le monde.* »

Quelques lignes après, le médecin Philippe, digne rival en galimatias des médecins de Molière, dit à Alexandre : » *Que votre conservation par mon ministère devienne le » principe de ma vie !* »

« Son âge d'ailleurs (d'Alexandre) donnoit *bien de » l'éclat* à toutes ses actions.

» Alexandre ne voyoit plus qu'une nuit, jusqu'à l'événe- » ment qui devoit décider l'importante question de son sort, » *bon ou mauvais.*

» Se voyant enfin victorieux des deux côtés, *il se mit aussi- » tôt à leurs trousses.* » Il est bien inconcevable que cette expression triviale reparoisse, après la remarque de Voltaire.

Lorsque Léonatus se présente à la tente de Sisygambis : « Ces *dames* ne pouvant l'empêcher de s'introduire, et » n'osant le faire entrer, etc.

» Darius avoit confié au gouverneur de Damas, la garde » de ce qu'il avoit de plus précieux. Ce gouverneur, pour » faire sa cour au vainqueur, trahit son maître, et livra » à Alexandre le dépôt commis à sa fidélité. Les porte-faix » qui portoient ces richesses, voyant leur maître vaincu et » trahi, avoient, à cause de la gelée et de la neige, mis » par-dessus leurs vêtemens grossiers, de peur de s'enrhu- » mer, les robes tissues d'or et de pourpre du grand roi. » Ce déguisement occasionne à Parménion une vision de » Don Quichotte ; aussitôt il ordonne à ses gens (en style de » Sancho) de *piquer des deux*, et de fondre sur eux.

» Lorsque le gouverneur sortit de la ville, il étoit, dit le » traducteur, suivi de plusieurs milliers d'hommes et de » femmes, *capables de faire compassion à tout le monde, » hormis celui, etc.* »

Plus loin : « On voyoit éparses dans toute la campagne, » les parures *des femmes de qualité.* Dans la troupe des » captifs, on distinguoit plusieurs *seigneurs de la cour ;*

» et à peine, enfin, y eut-il *une maison qualifiée* qui n'eût
» part à cette calamité. »

En voilà assez, et même trop pour avoir une idée de ce prétendu chef-d'œuvre. Je me suis borné à tirer les citations du Ier Livre; on peut juger par-là du reste :

Ab uno, disce omnes.

Pourroit-on croire après cela, si l'on ne le lisoit imprimé en tête du livre, que c'est un pareil écrivain qui reproche à la traduction de Vaugelas de manquer de grace et de vie? Une seule phrase de ce dernier suffira pour donner une idée de sa supériorité : *ex ungue leonem.* Cette phrase est célèbre par sa beauté : c'est la première du IVe Livre; *elle* offre par sa construction même le contraste de la fortune de Darius (après la bataille d'Issus), avec la splendeur de sa puissance avant cette fatale journée. M. de La Harpe, qui l'a choisie comme exemple pour établir la supériorité de la langue latine sur la langue française, l'a traduite à sa manière; et comme sa traduction est évidemment calquée sur celle de Vaugelas, je la citerai la dernière. Voici d'abord le latin :

Darius, tanti modò exercitûs rex, qui, triomphantis magis quam dimicantis more, curru sublimis inierat prælium, per loca quæ prope immensis agminibus compleverat, jam inania et ingenti solitudine vasta fugiebat.

M. Beauzée traduit : « Darius, *qui venoit de se voir* à la
» tête d'une si grande armée, qui s'étoit présenté *à la mêlée*
» élevé sur un char, *plutôt comme* un triomphateur *que*
» *comme* un combattant, fuyoit par *des* plaines *qu'*il avoit
» couvertes de ses bataillons presque innombrables, *alors*
» *désertes* et changées en une vaste solitude. » On sent assez, sans que je le dise, combien ce dernier membre de phrase est détaché et trainant.

Voici la phrase de Vaugelas :

« Darius, qui s'étoit vu naguères une si nombreuse et si
» florissante armée, et qui étoit venu à la bataille élevé sur
» un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage
» de guerre, s'enfuyoit à travers les campagnes naguères
» couvertes du nombre infini de ses troupes, mais qui
» n'avoient plus que la face d'un désert et d'une vaste
» solitude. »

Voici celle de M. de La Harpe :

« Darius, *un peu auparavant* maître d'une si puissante
» armée, et qui s'étoit avancé au combat, élevé sur un char,

dans

» dans l'appareil d'un triomphateur, plutôt que d'un général,
» fuyoit alors au travers de ces mêmes campagnes qu'il avoit
» remplies de ses innombrables bataillons, et qui n'offroient
» plus qu'une triste et vaste solitude. »

Je pourrois citer plusieurs autres passages de Vaugelas qui ne déposeroient pas moins en faveur de son goût et de son oreille; mais je me contente de renvoyer à l'ouvrage même, ceux qui seront curieux de savoir comment cet homme écrivoit la langue plus de 150 ans avant les deux académiciens que je lui ai comparés.

Balzac a dit que l'Alexandre de Quinte-Curce étoit invincible, et celui de Vaugelas inimitable : on pourroit ajouter qu'il étoit invincible aussi, puisqu'avec le secours des chefs-d'œuvre de style publiés dans l'espace de plus d'un siècle, le nouveau traducteur est resté au-dessous de lui.

Quant aux supplémens de Frenshemius que l'éditeur a fait traduire de nouveau, c'est un soin tout-à-fait superflu qu'il a pris : ils ne méritoient guères d'être conservés; et ce n'étoit pas la peine de le faire, pour faire aussi mal : le français de du Rier vaut encore celui-là.

L....

RECOLLECTIONS OF THE LIFE OF THE LATE HONORABLE CHARLES-JAMES FOX. Souvenirs sur la vie de feu CHARLES-JACQUES FOX.

Suite. (*Voyez le N°. CCXCII du 21 février.*)

CEPENDANT M. Fox regagnoit la faveur du public par son opposition active aux mesures du ministère, qui avoit perdu de sa popularité à l'occasion des nouveaux impôts. M. Pitt, aidé de M. Dundas, avoit établi un système pour le gouvernement de l'Inde. M. Fox et ses amis le réprouvèrent avec la plus grande force. Ils avoient à se venger de l'affaire du bill de l'Inde; et pour embarrasser de plus en plus le ministère, ils firent passer un décret d'accusation contre M. Hastings, le gouverneur-général. Ce grand procès ne tourna pas à la satisfaction de M. Fox et des siens......

En 1787, le duc de Richemond avoit monté chez lui un théâtre de société. Le 20 avril, jour auquel le budjet devoit s'ouvrir dans la chambre des communes, le duc envoya à M. Pitt un billet pour la représentation du soir. Le ministre,

observant la note qui étoit au bas de la carte d'invitation, et qui prévenoit que, passé six heures et demie, la porte seroit fermée, voulut rendre le billet, en disant qu'il lui seroit impossible d'être libre pour cette heure-là. Le duc insista avec politesse, en observant qu'il étoit juste que M. Pitt fût privilégié pour venir à l'heure qui lui conviendroit. M. Fox le sut; et lorsque le ministre quitta la chambre, à neuf heures du soir, il sortit après lui, et arriva à l'hôtel de Richemond en même temps que la voiture du ministre. Le portier laissa entrer celui-ci, et dit à M. Fox qu'il étoit trop tard. M. Fox lui répondit avec vivacité : « Qu'importe l'heure? Ne voyez-» vous pas que M. Pitt me porte aujourd'hui sur ses épaules? » Par conséquent, j'entre avec lui. »

M. Fox conservoit son goût pour les courses de chevaux. Au mois d'avril 1788, il fut de moitié avec le duc de Bedford, dans les principaux paris de New-Market: ils gagnèrent huit mille guinées. Ce fut dans une de ces courses que les chevaux de M. Fox et de lord Barrymore arrivèrent tellement au même instant, que les juges ne purent décider le pari.

Ce fut encore aux mêmes courses de New-Market que M. Fox perdit son porte-feuille, qui contenoit des billets de banque pour plusieurs milliers de livres sterling. Dès que le bruit de cette perte se répandit, M. Wyndham et le chevalier Stepney, voyant un homme qui se sauvoit à toutes jambes, crurent que c'étoit le voleur du porte-feuille. Ils se mirent à sa poursuite, et le ramenèrent. On alloit le fouiller, lorsqu'on rapporta à M. Fox son porte-feuille, qu'il avoit oublié sur une table. Il donna cinq guinées à l'homme qu'on avoit injustement soupçonné. Il observa en riant que si son porte-feuille ne s'étoit pas trouvé, il auroit fait banqueroute, parce que ses paris étoient mauvais.

Dans l'été de 1788, M. Fox fit un voyage sur le continent. On dit que le principal but de ce voyage étoit de voir un fils naturel qu'il faisoit élever à Genève. Cet enfant, qui avoit alors onze ans, avoit des talens distingués; mais il étoit né sourd-muet.

M. Fox passa à Lausanne, et il vit le célèbre auteur de l'*Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*. « L'homme du peuple, dit M. Gibbon, échappé » au tumulte, au sanglant tumulte de l'élection de West-» minster, est venu visiter la Suisse. J'appris qu'il étoit ar-» rivé au Lion-d'Or; et je lui envoyai mes complimens. Il » répondit en personne, et s'établit chez moi pour la journée. » J'avois bu, mangé, causé, et passé des nuits entières avec

» Fox en Angleterre; mais jamais il ne m'étoit arrivé, jamais » il ne m'arrivera probablement, de jouir de lui comme je » le fis depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du » soir. Le pauvre Deyverdun n'étoit pas assez bien pour » paroître, et il l'a regretté depuis. Notre conversation ne » languit pas un seul instant; et il se montra fort content » de sa journée. Nous ne fîmes pas beaucoup de politique; » mais il me traça en quelques mois un portrait de Pitt, tel » qu'il convient à un grand homme de le faire d'un autre » grand homme, son rival. Nous parlâmes beaucoup de » livres, depuis les miens, sur lesquels il me flatta très- » agréablement, jusqu'à Homère, et aux *Mille et une Nuits*. » Nous parlâmes aussi du pays, et de mon jardin, qu'il en- » tend infiniment mieux que moi. A tout prendre, je crois » qu'il envie mon sort; et fût-il ministre, il l'envieroit de » même. Le lendemain, je lui donnai un guide pour le » promener dans la ville et les environs; et je lui invitai du » monde à dîner. Le surlendemain, il partit pour Berne et » Zurich. J'ai beaucoup entendu parler de lui. On s'em- » presse pour le voir, comme un prodige; mais il est peu » disposé à se livrer dans la conversation. »

L'historien ne dit pas que M. Fox, dans ce voyage-là, avoit avec lui mad. Armstead, et qu'ils ne virent nulle part la bonne société. Les Anglais qui se trouvoient en Suisse, étoient convaincus que l'esprit de M. Fox avoit sensiblement baissé; et la noblesse de ce pays-là évita d'avoir des relations avec des gens qui donnoient du scandale.

Dans une autre lettre de M. Gibbon, il s'exprime ainsi sur le compte du voyageur : « M. Fox, dans son tour de » Suisse, m'a accordé deux jours de conversation libre et » privée. Il a paru comprendre, et même envier le bonheur » de ma situation. J'ai admiré en lui les talens d'un homme » supérieur, auxquels il joint la douceur et la simplicité d'un » enfant. Jamais créature humaine ne fut plus complétement » exempte de malice, de vanité et de fausseté. »

L'opinion que Gibbon avoit des talens de M. Fox, comme orateur, se trouve exprimée d'une manière bizarre, dans un des mots qu'on a cités de lui. C'étoit au moment où les premiers débats entre M. Pitt et M. Fox attiroient l'attention du public. « Pitt, disoit l'historien, me fait penser à une » jolie chaloupe bien peinte et bien pavoisée; mais malheur » à la chaloupe, si elle se trouve devant le vaisseau à charbon, » le *Charles Fox!* »

Le voyageur avoit passé en Italie; et il approchoit de Rome vers le milieu de novembre, lorsqu'il fut atteint par

un courrier expédié d'Angleterre, qui lui apportoit la nouvelle de la maladie du roi. Il revint à l'instant sur ses pas, laissant mad. Armstead à Bologne, et ne mit que neuf jours jusqu'à Londres.

Il est assez probable que cette diligence extraordinaire fut due à la maladie de lord Holland, son neveu, autant qu'à ce qu'il avoit appris de l'état du roi. Lord Holland fut si malade, que sa mort fut annoncée dans les papiers, vers la fin d'octobre. S'il fût mort, M. Fox auroit succédé à sa fortune et à son titre.

En arrivant en Angleterre, M. Fox eut une dyssenterie, jointe à une maladie de la vessie. Ses amis furent fort alarmés de cette double indisposition, due à la fatigue de son voyage, et qui ne l'empêcha point d'assister régulièrement aux séances du parlement.....

Nous passons sur ces débats mémorables entre MM. Fox, Burke et leurs adhérens, dont le but étoit de faire donner la régence au prince de Galles, et les ministres, qui se refusèrent obstinément à cette mesure : une majorité de soixante-quatre voix décida cette grande question. MM. Pitt et Thurlow eurent tout l'honneur de cette défense efficace.

M. Fox éprouva dans cette occasion, comme il avoit déjà eu lieu de s'en apercevoir, que sa réputation morale nuisoit essentiellement à ses intérêts politiques, et à ceux de ses associés. Malgré tous leurs efforts pour tromper l'opinion, en faisant imprimer dans les papiers des relations tronquées des débats du parlement, la voix publique leur demeura contraire.

Pendant que l'affaire de la régence se débattoit au parlement, il fut question de former un nouveau ministère, dans lequel M. Fox devoit entrer. Ses amis se croyoient si sûrs de certaines places, que le comte Spencer, qui, dans le projet d'arrangement, devoit être gouverneur d'Irlande, fit faire d'avance les livrées et la vaisselle, qu'il destinoit à sa représentation. Il se frappa même une médaille, qui représentoit le prince de Galles, avec cette inscription : « *Son Altesse Royale ; George Auguste Frédéric.* 1789. »

Des symptômes de convalescence, puis bientôt après, le rétablissement de la santé du roi, vinrent changer l'état des choses. Il reprit les fonctions de la souveraineté ; et toutes les espérances de M. Fox et de ses amis furent anéanties. Sa santé étoit restée mauvaise depuis son retour en Angleterre. Il s'obstinoit à assister aux séances du parlement ; mais ses amis alarmés lui firent ordonner par les médecins une suspension absolue de travail, et un séjour aux eaux de Bath.

Pendant le séjour qu'il fit aux bains, on eut lieu d'observer la curiosité et l'intérêt que sa présence excitoit. Toutes les fois qu'il alloit à la douche, il étoit attendu et suivi par une foule de gens qui vouloient le voir en passant. Ce traitement lui fit un effet si merveilleux, qu'il revint au bout d'un mois à Londres, parfaitement guéri.

Aux courses de New-Market, qui eurent lieu au printemps de 1789, M. Fox gagna environ cinquante mille livres sterling. En octobre 1790, il vendit à New-Market, deux de ses chevaux (Seagull et Chanticleen) pour quatre mille et quatre cents guinées.

Lorsqu'il s'éleva contre l'Angleterre et l'Espagne des difficultés au sujet de la possession de Nootka-sound, M. Fox fit son possible pour prévenir la guerre. Lorsque la Russie fut menacée d'une rupture avec la Grande-Bretagne, à l'occasion des mesures ambitieuses prises contre l'empire ottoman, M. Fox soutint, au parlement, la convenance de la paix, et envoya, dit-on, à l'impératrice Catherine, un agent chargé d'aviser avec elle aux moyens de prévenir la guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'impératrice de Russie avoit une si haute opinion des talens qu'avoit déployé M. Fox pour prévenir une rupture, qu'elle écrivoit à son ambassadeur à Londres, pour prier M. Fox de faire faire par Nollekins son buste en marbre blanc. Elle vouloit, disoit-elle, placer ce buste entre les statues de Cicéron et de Démosthènes, pour donner un témoignage de son estime à l'homme dont l'éloquence avoit prévenu les calamités de la guerre entre l'Angleterre et la Russie. Le buste fut envoyé au mois d'août 1791.

Les premiers événemens de la révolution française commençoient à attirer l'attention de l'Europe. On les considéra généralement en Angleterre, comme favorables à la cause de l'humanité, et de l'état social. M. Fox fut du nombre de ceux qui saisirent vivement l'espérance de voir la nation française se créer une constitution libre. Son opinion étoit qu'il en résulteroit plus de bonheur en France, et plus de tranquillité chez tous les Etats voisins. Son attention se portoit sur les effets généraux de la liberté, sur le caractère et les vues de ceux qui jouoient un rôle actif dans la révolution française. Il raisonnoit d'après les principes abstraits, plutôt que d'après l'expérience, lorsqu'il prétendoit que les peuples libres sont moins enclins à la guerre que les peuples soumis au despotisme. S'il eût consulté l'histoire, il auroit vu que le génie belliqueux chez les peuples libres a toujours été caractérisé par une plus grande énergie que chez les peuples soumis au pouvoir arbitraire.

Dans la discussion qui eut lieu en 1790, dans la Chambre basse, relativement aux dépenses, M. Fox exprima son approbation sur ce qui se passoit en France. M. Burke, qui se leva après lui, dit qu'il craignoit que l'approbation donnée à la revolution de France, par un homme dont l'opinion étoit d'une si grande autorité, ne fût envisagée comme un encouragement à imiter de pareilles opérations politiques en Angleterre. Il déclara qu'il étoit convaincu que rien de pareil n'étoit dans les intentions de M. Fox, qu'il s'étoit toujours montré zélé défenseur de la constitution anglaise. Il dit qu'il pensoit comme M. Fox sur le despotisme des rois de France; mais qu'il différoit totalement d'opinion sur les effets probables de la révolution française, relativement au bonheur de ses habitans, et à la tranquillité des peuples voisins. M. Burke termina son discours par un grand éloge des talens et des vues de M. Fox.

En réponse à ce discours, M. Fox témoigna d'abord son estime et sa vénération pour M. Burke; puis il ajouta : « J'ai » plus appris sur la politique dans la conversation de » M. Burke, que dans toutes mes études, dans la fréquen- » tation des hommes, et dans la pratique des affaires. Mais » je ne peux pas être de son avis sur la révolution française. » Je suis l'ennemi du despotisme démocratique, comme du » despotisme des aristocraties et des monarchies; mais je ne » crains point que la nouvelle constitution de France dégé- » nère en tyrannie sous une forme quelconque. »

Après cette discussion, M. Burke saisit toutes les occasions de maintenir l'opinion qu'il avoit avancée. Il s'opposa à la suppression du serment du Test, et à la réforme de la représentation parlementaire. Il continua à avoir des relations d'amitié avec M. Fox; mais ils ne se voyoient plus aussi souvent.

En 1791, à l'occasion d'un projet de constitution pour le Canada, M. Burke entra dans la discussion des principes généraux de la législation; il examina la déclaration des droits de l'homme, la constitution française, et conclut en disant, qu'il étoit convaincu que l'on avoit conçu en Angleterre, le dessein de changer la forme du gouvernement établi.

Pendant ce discours, les membres de l'opposition rappelèrent l'orateur plus d'une fois à l'ordre. M. Fox se leva après lui. Il dit qu'il se croyoit compromis par une insinuation qui tendoit à le faire considérer comme un républicain. Pour écarter l'effet de cette expression, il fit sa profession de foi politique, et avoua que la constitution anglaise, quoique défectueuse en théorie, étoit admirablement adaptée à l'An-

gleterre. Mais il répéta les éloges qu'il avoit donnés à la révolution de France : il la considéroit, dit-il, comme un des événemens les plus glorieux dans l'histoire des nations. Il observa que cette discussion, relativement à la révolution française, étoit déplacée dans l'examen du bill de Québec ; et qu'il différoit d'opinion avec M. Burke, parce que celui-ci n'étoit plus d'accord avec les principes qu'il avoit manifestés précédemment.

M. Burke répliqua : « M. Fox m'a traité avec dureté et » malice. Il a employé ses troupes légères contre ses autres » antagonistes, et réservé sa grosse artillerie pour moi. » Il défendit ensuite son opinion sur la révolution française, se justifia du reproche d'inconséquence, et dit que quoique M. Fox et lui eussent souvent différé d'opinion, ils n'en étoient pas moins demeurés amis jusqu'à ce jour. « Mais il y » a (ajouta-t-il) dans cette constitution française, quelque » chose qui envenime tout. » « Nous ne cesserons pas d'être » amis pour cela, dit M. Fox à demi voix. » « Oui, mon- » sieur reprit M. Burke, nous avons cessé d'être amis : je sais » ce que je me dois à moi-même. » Il conclut son discours en exhortant les deux illustres chefs des partis opposés, soit qu'ils persistassent dans leur division, soit qu'ils se réunissent, à maintenir la constitution anglaise exempte de toute innovation.

Lorsque M. Fox entendit cette déclaration formelle dans la bouche de son ancien ami, de son patron, de son instituteur politique, il éprouva une émotion dont il ne fut pas le maître. Il se leva pour parler, et il ne put pas articuler une parole. Ses larmes le soulagèrent, et un profond silence régna pendant quelques momens dans l'assemblée. Enfin, il retrouva la parole : il dit que quelque changement qui fût survenu dans les opinions de son honorable ami (car il persistoit à lui donner ce nom), il ne pouvoit abandonner si légèrement une relation intime de vingt-cinq ans. Il espéroit que M. Burke voudroit bien se rappeler le passé, et croire du moins qu'il n'avoit pas eu l'intention de l'offenser. Dans son discours, il répéta que M. Burke avoit eu autrefois des principes très-différens, et lui avoit inculqué, à lui Fox, ces mêmes principes politiques pour lesquels il le blâmoit. Il rappela que M. Burke avoit proposé ou soutenu certaines mesures qui prouvoient cette façon de penser ; il cita des expressions marquantes dont on pouvoit se souvenir ; et il termina son discours par ces mots : « Nous pouvons supporter » l'ingratitude de ceux auxquels nous avons accordé des » faveurs, et de ceux-là même qui nous doivent tout. Mais

4

» un cœur reconnoissant ne peut se consoler de se voir » traiter avec dureté par celui auquel l'a attaché le senti» ment des bienfaits reçus. »

La répétition du reproche d'inconséquence qui se trouvoit au milieu du discours, détruisit tout l'effet de l'exorde et de la péroraison. De ce moment-là, ils ne se rapprochèrent plus. M. Fox en eut beaucoup de chagrin, et fit faire souvent à M. Burke des propositions de raccommodement. La réponse invariable de celui-ci fut : « Prononcera-t-il la *renon-» ciation* ? » Il désignoit, par ce mot, un singulier écrit dont il étoit lui-même l'auteur, et qui contenoit une renonciation solennelle aux principes de la révolution française, et une promesse de ne jamais renouveler la proposition de la réforme du parlement, et de l'abolition du serment du Test. M. Burke exigeoit que M. Fox articulât les termes même de cette renonciation, dans une séance du parlement, avec un avertissement préalable, afin que tous les membres fussent présens, et qu'il lui fût impossible de se rétracter.

M. Fox ne voulut pas se soumettre à cette humiliation; et malgré les efforts de tous leurs amis communs, de la duchesse de Devonshire, et de M. Windham, le favori, et comme le fils adoptif de M. Burke, celui-ci demeura inflexible. « Ma séparation de M. Fox n'est point l'effet de la » passion, mais d'un principe, disoit-il. Je regarde comme » un devoir sacré de confirmer ce que j'ai dit et écrit là-» dessus. A quoi serviroit de nous réunir pour un moment? » Je ne puis plus avoir aucun plaisir avec lui, ni lui avec » moi. »

On rapportoit souvent à M. Fox des observations sévères que M. Burke faisoit sur son compte; mais cela ne le détacha point de son ancien ami. On le savoit si bien autour de lui, que jamais on ne se permettoit de parler légèrement de M. Burke en sa présence. Quelqu'un observoit un jour devant lui, que M. Burke étoit un sophiste; que c'étoit l'éclat de son éloquence qui avoit fait sa réputation. « Je ne suis point » de votre avis, répondit M. Fox : l'éloquence de M. Burke » fait plutôt tort à sa réputation qu'elle ne la sert. Elle jette » un voile sur sa sagesse. Ramenez son langage au simple; » écartez ses images, et vous trouverez qu'il est encore plus » sage qu'il n'étoit éloquent. Quand vous aurez ôté l'alliage, » vous trouverez le poids entier de l'or. » Lord Lauderdale disoit un jour, en présence de M. Fox, que M. Burke étoit un fou brillant. M. Fox lui répondit : « Les uns le » disent fou, les autres le croient inspiré; mais ce qu'il y a » de certain, c'est qu'il est prophète. »

Lorsque M. Fox apprit la dangereuse maladie qui conduisit M. Burke au tombeau, il fut profondément affligé; et quand il le sut plus mal, il écrivit à madame Burke, pour la prévenir que son intention étoit d'essayer de voir son mari. Il reçut d'elle la réponse suivante :

« Madame Burke présente à M. Fox ses complimens, et » le remercie des informations qu'il veut bien prendre. » Elle a communiqué sa lettre à M. Burke. Il la charge de » répondre à M. Fox qu'il lui en a beaucoup coûté pour » rompre une ancienne amitié; mais que son devoir exigeoit » ce sacrifice. Ses principes demeurent les mêmes; et quelle » que soit la durée d'existence qui lui est encore réservée, » il est résolu de vivre pour les autres, et non pas pour lui- » même. M. Burke est convaincu que les principes qu'il a » cherché à soutenir sont nécessaires au bonheur et à la di- » gnité de son pays; et que ces principes, pour faire tout » leur effet sur l'opinion publique, doivent être appuyés » par la conviction générale de sa sincérité. Madame Burke » renouvelle, en son propre nom, à M. Fox, l'expression » de sa reconnoissance pour l'objet de son message. »

Ainsi se termina toute relation entr'eux; et M. Fox pleura amèrement lorsqu'il apprit la mort de M. Burke. . . . .

. . . .

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS, SPECTACLES, NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'Opéra comique intitulé *François Ier*, représenté samedi dernier, pour la première fois, a obtenu un grand succès. Les paroles sont des deux auteurs les plus féconds du siècle, MM. Chazet et Sewrin. La musique est de M. Kreutzer, premier violon de l'Opéra. Il faut rendre à César ce qui est à César : ce succès, et celui de la plupart des ouvrages donnés depuis quelques mois, font le plus grand honneur au public : la tolérance dramatique fait chaque jour de nouveaux progrès. Les loges, le parterre, les journalistes et les auteurs ne forment plus qu'un peuple de frères :

Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

Point d'autre nouveauté cette semaine.

— On trouve dans les Annuaires dramatiques publiés au commencement de cette année, des détails très-étendus sur

la composition des divers théâtres de la capitale. Celui de l'Académie impériale de Musique y tient le premier rang. Son administration emploie 328 personnes. Ce théâtre, dont l'établissement remonte à l'an 1645, et qui a été successivement placé dans différens quartiers de Paris, a toujours été sous la surveillance d'un des principaux officiers de la maison du roi. C'est aujourd'hui M. le premier préfet du palais qui le dirige. Il a sous ses ordres un directeur particulier, un administrateur comptable, un secrétaire-général et un inspecteur-général. On compte ensuite un caissier, cinq commis pour les bureaux, quatre maîtres et chefs de scène. Les sujets chantans sont au nombre de 76. Il y en a 103 pour la danse, y compris les maîtres et les élèves; l'orchestre emploie 75 musiciens, dont deux chefs : enfin, il y a un bibliothécaire copiste, 6 peintres ou dessinateurs, et 56 personnes employées, soit à l'habillement, soit au service du théâtre ou de la salle. On conçoit, d'après cet aperçu, que les dépenses de l'Opéra sont très-considérables; car, aux traitemens des divers employés, il faut ajouter les frais des costumes, l'entretien des machines, le renouvellement des décorations, les gardes, les pompiers, les lumières, et mille autres détails, tous également dispendieux. Comme il en coûte beaucoup pour la représentation des pièces nouvelles sur ce théâtre, c'est celui qui offre le moins de nouveautés. Cependant, son répertoire est fort riche; il se compose de 92 opéras et de 24 ballets. On y a donné six ouvrages nouveaux dans le courant de l'année dernière : *Intermède* pour le retour de l'EMPEREUR, par MM. Esménard et Steibelt; *Nephtali*, opéra en trois actes, par MM. ... et Blangini; *Figaro*, ballet en trois actes, par Duport; *Paul et Virginie*, ballet en trois actes, par Gardel; *Castor et Pollux*, de Bernard, musique de M. Winter; *le Volage fixé*, ballet en un acte, par Duport.

Le Théâtre Français a augmenté davantage son répertoire. Il a donné quatre tragédies nouvelles et six comédies : *les Français dans le Tyrol*, comédie en un acte, par M. Bouilly; *le Politique en défaut*, comédie en un acte, par MM. Sewrin et Chazet; *l'Avocat*, comédie en trois actes, par M. Roger; *Anthiochus-Epiphanes*, tragédie, par M. ...; *la Jeunesse de Henri V*, comédie en trois actes, par M. Duval; *la Mort de Henri IV*, tragédie, par M. Legouvé; *la Capricieuse*, comédie en un acte, par M. Hoffman; *Omasis*, tragédie, par M. Baour-Lormian; *les Faux Somnambules*, comédie en un acte, par M. ...; *Octavie*, tragedie, par M. ....

On a joué quinze ouvrages nouveaux à l'Opéra-Comique, dix-neuf au Théâtre de l'Impératrice, huit à l'Opéra-Buffa. Ces nouveautés, jointes à celles du Vaudeville et des théâtres du Boulevart, élèvent le nombre des pièces nouvelles données pendant l'année 1806, à près de 200.

— Il reste encore des descendans en ligne directe du grand Corneille. Un garçon et une fille, héritiers de ce nom, étoient à la charge d'une tante qui, malgré son peu de ressources, soutenoit avec le plus grand courage cet honorable et intéressant fardeau. L'Empereur, instruit de la position de Mlle Corneille, lui a d'abord fait passer des secours sans montrer la main d'où ils partoient; et regardant comme une dette nationale l'éducation de l'enfant mâle, il lui a accordé une place entière au lycée de Versailles.

— S. Exc. le ministre de l'intérieur desirant de voir la culture du coton s'établir dans les départemens méridionaux de la France, a fait annoncer aux cultivateurs qui voudront répondre à ses vues et tenter des expériences à ce sujet, qu'ils pourront faire au préfet de leur département, la demande des graines qui leur seront nécessaires. Des primes et des récompenses seront en outre accordées à ceux qui parviendront à offrir les meilleurs produits.

— L'école préparatoire polytechnique, établie précédemment rue de Seine, n°. 6, avec l'agrément de M. le général Lacuée, gouverneur de l'école impériale polytechnique, est maintenant réunie à l'école de sciences et belles-lettres, rue de Sèvres, n°. 106.

— M. de Mirbel, secrétaire des commandemens de S. M. le roi de Hollande, chevalier de l'ordre royal, et connu par un ouvrage qui contient des découvertes importantes en physique végétale, a été nommé, lundi 16 mars, membre correspondant de l'Institut pour la classe des sciences physiques et mathématiques.

— M. Lassus, chirurgien, membre de l'Institut, de l'Ecole de Médecine de Paris, etc., vient de mourir d'une maladie qui n'a durée que quarante-huit heures.

PARIS, *vendredi 20 mars.*

— Par décret rendu, le 3 mars, à Osterode, sur le rapport du grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, S. M. I. et R., a nommé pour être élevées dans la maison d'éducation des filles des membres de la Légion-d'Honneur, établie à Ecouen, 109 jeunes demoiselles, dont 44 sont filles de militaires-légionnaires de tout grade, attachés à la garde impériale;

53 sont filles de militaires appartenant aux divers corps d'armée; 6, filles de marins. On compte aussi dans le nombre total, 3 filles de préfets (Mlles Bureau-Puzy, fille du feu préfet de Gênes; Merlet, fille du préfet de la Vendée; et Corbigny, fille du préfet de Loir et Cher): 3 filles de membres de l'Institut (Mlles Bernardin-de-Saint-Pierre, Lamarck et Ventenat).

—Par décret rendu à Osterode, sur la proposition du grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, MM. de Lachau, aide-de-camp de M. le maréchal Soult; Bouchet, capitaine de vaisseau à Brest; et Buchet, général de brigade, son nommés en qualité d'officiers de ladite Légion, ajoints, le premier au collége électoral du département des Hautes-Alpes; le deuxième, au collége du département du Finistère; et le troisième, au collége du département de la Haute-Vienne. MM. Jarry, Malherbe, Duhil, Grausser, Weiss, Chevillet, tous capitaines retirés, et M Charles Jarry, capitaine de 1re classe au corps impérial du génie à Brest, sont nommés, en qualité de légionnaires, adjoints aux colléges électoraux d'arrondissemens, en vertu de l'article XCIX de l'acte des constitutions du 28 floréal an 12.

— Le Journal officiel publie aujourd'hui les élections faites au corps législatif par le sénat conservateur, dans les séances du 17 et du 18 février dernier, pour les départemens de l'Aisne, de l'Allier, des Hautes-Alpes, des Ardennes, de l'Aude, de l'Aveyron, du Cantal, du Cher, de la Corrèze, de la Creuze, de l'Eure, d'Indre et Loire, de Loir et Cher, de la Lozère, de la Lys, de la Haute-Marne, des Pyrénées-Orientales, de de la Haute-Saône et des deux-Sèvres. Les législateurs nommés sont au nombre de 42.

— Les nouvelles de Saint-Domingue, reçues du continent d'Amérique, sont très-satisfaisantes. Le général Ferrand est maître de toute la partie du sud de cette colonie. Les hommes de couleur et les nègres de cette partie ont reconnu ce général; et on assure qu'il a fait passer des troupes aux Cayes pour en prendre possession. Il paroît que Christophe n'a pas voulu suivre de suite cet exemple; mais il est à croire qu'il finira par prendre ce parti pour son propre intérêt, tous les nègres du sud ne voulant pas le reconnoître. Les mêmes lettres du continent nous font espérer, par les premières occasions, des nouvelles encore plus satisfaisantes.

(*Moniteur.*)

SÉNAT-CONSERVATEUR.

Le sénat-conservateur, délibérant sur les communications qui lui ont été faites au nom de S. M. l'EMPEREUR et ROI,

par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire, dans la séance du 17 de ce mois, a arrêté, le 20 février, qu'il seroit fait à S. M. I. et R., en réponse au message de S. M. du 29 janvier dernier, l'adresse dont la teneur suit :

Sire,

« Le message que V. M. I. et R. vient d'adresser au sénat, de son camp impérial de Varsovie, et les actes importans qu'elle a bien voulu lui faire connoître, seront un nouveau monument de votre sollicitude paternelle pour le bonheur du peuple français.

» La date des traités de Posen, que V. M. I. et R. a fait communiquer au sénat, montreroit seule qu'après les victoires les plus éclatantes, V. M. n'a pour but que la paix la plus honorable pour les peuples; et par conséquent, celle dont on peut espérer la plus longue durée.

» Ces traités, en assurant l'indépendance d'une nation généreuse et brave, que ses lumières, son industrie, ses habitudes, et son intérêt devoient rapprocher de la France, accroissent et consolident cette grande confédération du Rhin, que réclamoit l'état actuel de l'Europe, et que les vastes conceptions de V. M. pouvoient seules lui donner, comme la meilleure garantie de sa tranquillité future.

» La haute sagesse de V. M. I. et R. a vu aisément, dans les dangers de l'Empire-Ottoman, ceux qui menacent l'Europe entière.

» Si la Porte pouvoit succomber sous les efforts des Russes, quelles barrières arrêteroient les torrens dévastateurs de barbares dont le Nord et l'Orient inonderoient l'Occident et le Midi ?

» La violence, le meurtre, l'incendie et la destruction marqueroient les routes funestes que suivroient ces Scythes sauvages. Ne voit-on pas encore de tristes ruines attester leur terrible passage en Italie, en Suisse, en Hollande, auprès des champs à jamais fameux d'Austerlitz, et dans cette Pologne, dont tant de rivages vont être illustrés à jamais par les hauts faits des armées conduites par Votre Majesté ? Les arts, les sciences, la civilisation périroient; ou si la force des institutions européennes résistoit à ces invasions perpétuellement renouvelées de ces hordes fatiguées de leurs climats glacés, et qui se précipiteroient sans cesse vers les belles contrées de l'Europe, quel seroit le sort de l'industrie de la France, et sur-tout de celle de la France méridionale ?

» L'existence de cette industrie, si nécessaire à la prospérité de tant de millions de Français, est liée avec l'indépen-

dance du trône de Constantinople. Les provinces et les mers qui avoisinent le Bosphore, sont le centre vers lequel la nature a voulu diriger les routes du commerce du monde. Que les Russes s'en emparent, et le commerce du monde leur sera bientôt asservi.

» Heureusement, Sire, l'ascendant irrésistible de V. M. a rassuré l'Europe.

» La conquête rapide et imprévue de la Prusse, et l'apparition des aigles françaises au-delà des bords de la Vistule, ont déconcerté les projets ambitieux et perfides de la cour de Pétersbourg. Les Russes ont trouvé à Pultusk et à Golymin, les vainqueurs d'Austerlitz. Une combinaison extraordinaire dans le cours des saisons, et de vastes plages de sables mouvans et de terres noyées, ont pu seules dérober leurs phalanges à une entière destruction. Et dans le moment où nous adressons à V. M. I. et R., nos vœux et nos hommages, de nouveaux chants de victoires retentissent des rives de la Prégel, jusqu'à la grande capitale de l'Empire français.

» Et cependant, Sire, que demande Votre Majesté pour déposer ses armes redoutables? La liberté du commerce et l'indépendance de ses alliés.

» La paix, Sire, est l'unique objet de vos desirs, de vos projets, de vos nobles entreprises. Mais, comme le peuple français, vous la voulez réelle et durable.

» Placé au plus haut degré de puissance que la victoire ait pu donner, vous n'abondonnerez pas aux hasards d'un demi-siècle de nouveaux combats, les destinées de la France et celles de l'Europe, que la suite de vos triomphes peut bientôt fixer à jamais.

» Vous ne pouvez plus, Sire, combattre pour la renommée. Vous avez plus de gloire qu'aucun héros n'en a jamais obtenu. Mais vous combattez pour une paix qui assure le bonheur du grand peuple, de celui qui, par son courage, par ses travaux, par son industrie, par son amour pour vous, mérite si bien la félicité pour laquelle vous bravez, chaque jour, tant d'obstacles et de dangers.

» Bientôt, Sire, il vous reverra environné d'innombrables trophées. Il reverra autour de votre char triomphal vos invincibles légions faisant briller aux yeux de la France et de l'Europe reconnoissantes, l'olivier de la paix que vous aurez conquis.

» Par quels transports il saluera votre auguste présence! Et par combien de dévouement, de fidélité et d'affection il paiera tout ce que le plus grand des monarques aura fait pour sa gloire et sa prospérité!

« Déjà, Sire, nous nous plaisons à considérer l'arrivée de votre auguste épouse dans cette grande cité, comme l'annonce de ce jour si heureux pour tous les Français, et où il sera permis au sénat d'offrir à V. M. I. et R. le tribut de sa gratitude, de son admiration et de son respect. »

LXIVe BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Osterode, le 2 mars 1807.

La ville d'Elbing fournit de grandes ressources à l'armée; on y a trouvé une grande quantité de vins et d'eau-de-vie. Ce pays de la basse Vistule est très-fertile.

Les ambassadeurs de Constantinople et de Perse sont entrés en Pologne, et arrivent à Varsovie.

Après la bataille d'Eylau, l'EMPEREUR a passé tous les jours plusieurs heures sur le champ de bataille : spectacle horrible, mais que le devoir rendoit nécessaire. Il a fallu beaucoup de travail pour enterrer tous les morts. On a trouvé un grand nombre de cadavres d'officiers russes avec leurs décorations. Il paroît que parmi eux il y avoit un prince Repnin. Quarante-huit heures encore après la bataille, il y avoit plus de 500 Russes blessés qu'on n'avoit pas encore pu emporter. On leur faisoit porter de l'eau-de-vie et du pain, et successivement on les a transportés à l'ambulance.

Qu'on se figure sur un espace d'une lieue carrée 9 ou 10,000 cadavres, 4 ou 5000 chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions, 24 pièces de canon auprès desquelles on voyoit les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisoient des efforts pour les enlever; tout cela avoit plus de relief sur un fond de neige : ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre.

Les 5000 blessés que nous avons eus, ont été tous évacués sur Thorn et sur nos hôpitaux de la rive gauche de la Vistule sur des traîneaux. Les chirurgiens ont observé avec étonnement que la fatigue de cette évacuation n'a point nui aux blessés.

Voici quelques détails sur le combat de Braunsberg :

Le général Dupont marcha à l'ennemi sur deux colonnes. Le général Bruyère, qui commandoit la colonne de droite, rencontra l'ennemi à Ragern, le poussa sur la rivière qui se trouve en avant de ce village. La colonne de gauche poussa l'ennemi sur Villenberg, et toute la division ne tarda pas à déboucher hors du bois. L'ennemi, chassé de sa première position, fut obligé de se replier sur la rivière qui couvre